ŒUVRES DE „PONSON DU TERRAIL"

LA MESSE NOIRE



A. FAYARD EDITEUR DU „LIVRE POPULAIRE" PARIS

LA MESSE NOIRE

AVENTURES DE CAPE ET D'ÉPÉE

PAR

PONSON DU TERRAIL

E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Tous droits réservés

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE
–
LA RIBAUDE ENSORCELÉE

Le moine était ivre.

Une cruche vide gisait à ses pieds, et il avait laissé retomber sa tête appesantie sur l'épaule de Salamandre, la ribaude aux cheveux roux.

Deux archers se disputaient en blasphémant Dieu et les saints ; maître Carapin, l'hôtelier, ne savait plus à qui entendre, car son établissement, la taverne de *l'Écu rogné,* était pleine de ribauds et de ribaudes, de bohémiens et de truands, de soldats et de Cordeliers.

Et tout ce monde-là riait, chantait, hurlait, blasphémait, cassait les verres et les pots de vin, et frémissait d'une impatience bien légitime, quand on saura que cela se passait en l'an de grâce et de misère 1539, sur la place de Grève, à l'heure de minuit, et que les aides de messire Caboche, bourreau de Paris, dressaient une belle potence toute neuve qui devait avoir son pendu à la première heure du jour prochain.

Novembre, le mois noir, planait sur Paris.

Le brouillard estompait les toits, la pluie tombait fine et serrée, et la potence qu'on apercevait au travers des vitres du cabaret avait été surmontée d'une lanterne qui brillait dans la nuit comme un tison sans flamme.

Salamandre, la ribaude, secoua le moine qui pesait sur elle.

Le moine s'éveilla.

— Est-ce déjà l'heure ? demanda-t-il en ouvrant de grands yeux bouffis par le sommeil et par l'ivresse.

— C'est l'heure pour toi, moine hérétique, répondit un archer, d'aller sonner à la porte de ton couvent.

Le moine essaya de se lever et retomba lourdement sur le banc qui lui servait de siégé :

— Mon couvent est fermé, dit-il, et mon supérieur ne veut pas, du reste, qu'on se grise avec de mauvais vin et qu'on aime des filles de beauté médiocre.

Salamandre la ribaude lui donna un soufflet.

— Aïe ! fit le moine.

Carapin, qui était un gros homme de taille et de force à assommer un bœuf, quitta son comptoir d'étain et vint au moine les poings fermés.

— Ah ! tu trouves mon vin mauvais ? dit-il.

— Exécrable ! fit le moine.

— Paye-le, du moins, car voici huit jours que je te fais crédit.

— Je n'ai pas d'argent, dit le moine, si tu veux mon froc, il est à toi.

Une ribaude intervint.

— Mon père, dit-elle d'un ton de railleuse humilité, un saint homme comme vous s'enrhumerait aussi bien que des païens comme nous. Gardez votre froc, et si Carapin est mauvaise tête, on le payera.

— Tu es une jolie fille, dit le moine, et je te fais mes excuses pour les paroles inconvenantes qui me sont échappées.

Et sur ce mot il l'embrassa, ajoutant :

— Comment le nommes-tu ?

— Germaine.

— Où est ton clapier ?

— Dans la rue Thibault-aux-Dés.

— J'irai te voir, dit le moine.

— Vieux paillard, s'écria Salamandre, la belle fille dont l'épaule lui servait d'oreiller tout à l'heure, tu ferais mieux de dire un *oremus* pour le repos de l'âme de ce pauvre capitaine Fleur-d'Amour qui va mourir dans quelques heures.

Un archer se leva et dit :

— C'est un triste temps que celui où nous vivons, puisque le capitaine Fleur-d'Amour va être pendu comme un ribaud.

Les ribauds protestèrent.

— Nous valons bien un capitaine, dit l'un d'eux.

— Si je tire ma rapière, répliqua l'archer, j'enfilerai une douzaine de vous l'un sur l'autre, comme une brochette de petits oiseaux. Arrière, marauds !

— Mes bons seigneurs, dit une vieille à la voix chevrotante, vous êtes tous des agneaux auprès de messire François Cornebut qui va faire pendre le capitaine Fleur-d'Amour. En place de vous quereller,

donnez-vous la main.

— Vieille sorcière, cria Salamandre, tous tes philtres et tous tes enchantements ne sauveront pas le capitaine Fleur-d’Amour.

— Qui sait ? fit un bohémien, jeune homme de quinze ans, aux lèvres rouges, aux cheveux crépus et à l’œil noir.

L’archer haussa les épaules.

— Si le roi du sabbat le voulait, dit la veille femme dont les yeux brillaient comme des lucioles, le capitaine Fleur-d’Amour ne serait pas pendu ; mais la Périne n’a pas voulu me croire.

Une ribaude, qui s’endormait, souleva la tête à ce nom.

— Qui parle de la Périne ? dit-elle.

— Moi, fit la vieille. Ne sais-tu donc pas que c’est pour la Périne, la belle ribaude, que le pauvre capitaine Fleur-d’Amour sera pendu ?

— Un méchant homme que messire François Cornebut, haut et puissant seigneur que le roi aime fort, s’écria un archer.

— Et qui a couvert la Périne d’or et de pierreries, dit Salamandre. Ah ! mes bons amis, c’était une pauvre fille comme moi voilà trois ans, et dans son clapier il venait plus de soudards que de capitaines, et plus de clercs que de docteurs.

Je sais son histoire, allez ! moi qui vous parle.

Un jour le Cornebut passait par là, il la vit par la fenêtre, et il monta.

— Une belle fille pour un écu d’or, dit-il.

— Ah ! oui, un écu d’or. Elle l’enjôla si bien depuis ce temps-là, qu’il lui a fait bâtir un palais au bord de l’eau, au bas de la rue des Lions, et qu’il vend chaque année une seigneurie pour l’entretenir sur un bon pied.

— Une belle fille, la Périne, dit un archer.

— Des dents magnifiques, fit un autre.

— Qui croquent des pièces d’or comme nous croquons des pommes, fit Salamandre, la belle aux cheveux roux.

— Et des yeux à perdre une âme, ajouta la vieille bohémienne, mais des yeux qui, à cette heure, pleurent toutes les larmes de son corps.

— Pourquoi donc ça ? demanda le moine qui s’était repris à faire un somme et s’éveillait en sursaut de nouveau.

— Parce que, elle qui n'avait jamais aimé personne, tellement qu'on disait qu'elle avait vendu son cœur au diable, elle aime à en mourir le capitaine Fleur-d'Amour.

— Mais pourquoi va-t-on le pendre ? dit encore le moine.

— Parce que messire François Cornebut, qui est le prévôt des archers de Paris, l'a surpris dans les bras de la Périne.

— Et elle n'a pu obtenir sa grâce ?

— Un loup qui dévore un mouton aurait plutôt rendu sa proie.

— Ça n'empêche pas, reprit la vieille bohémienne, que si elle m'avait écoutée, elle aurait sauvé le capitaine. Je suis allée chez elle, vers trois heures de relevée, et je lui ai offert mes services.

— Et elle l'a fait jeter dehors par ses valets, sorcière ?

— Oui, parce qu'elle ne connaît pas mon pouvoir.

Tous les hôtes de la taverne se mirent à rire bruyamment.

Il n'y eut que le jeune bohémien qui demeura grave et triste.

— Elle ne croit pas à Satan, notre maître, poursuivit la sorcière, et c'est un grand malheur, car Satan vient toujours en aide à ceux qui l'invoquent.

Le moine demanda à boire. Puis, quand il eut vidé son verre, il s'écria :

— Si ce que tu dis là est vrai, sorcière d'enfer, que le diable me fasse évêque et je dirai la *messe noire* à son intention.

— Tu seras évêque si je le veux ! dit une voix mâle et vibrante comme une trompette de cuivre, au seuil de la taverne.

Un homme était debout devant la porte, qui s'était ouverte violemment.

Une sorte de crainte vertigineuse s'empara des assistants.

Ribauds et ribaudes tressaillirent, les archers eux-mêmes se trouvèrent mal à l'aise, et le moine laissa tomber son verre qu'il venait d'emplir.

Un frémissement de vague épouvante courut parmi les buveurs, et les filles cessèrent de rire et de chanter.

Le personnage qui apparaissait tout à coup était tout vêtu de rouge ; mais il était impossible de voir son visage que dérobait un masque de velours noir.

Seulement, au travers, étincelaient des yeux semblables à des

charbons ardents.

Il marchait la tête haute et fièrement rejetée en arrière. Au lieu d'un toquet, au lieu d'un feutre à plume, il avait pour coiffure une sorte de cape rouge comme le reste de son accoutrement.

— Le diable ! murmurèrent les assistants.

— Le maître ! dit la sorcière.

— Moine de malheur ! dit un des archers, n'as-tu donc pas dans ta poche un goupillon et de l'eau bénite ?

Le moine fit un geste de détresse.

Cependant il se leva pour exorciser le démon et se signa.

L'homme au masque se mit à rire.

Puis posant une main blanche, fine et nerveuse sur l'épaule du moine :

— Imbécile ! dit-il, tu ne veux donc pas être évêque ?

Et le moine n'acheva pas son signe de croix.

Quelques filles épouvantées voulurent fuir.

L'homme au masque les cloua à leur place d'un regard :

— La première qui sort, dit-il, sera morte avant l'aube.

Et personne ne bougea.

Alors il s'approcha de la sorcière et se pencha à son oreille.

La sorcière n'avait pas dit un mot, et aucun geste n'avait trahi en elle la moindre épouvante.

Que lui dit ce personnage, homme ou démon ? Nul ne le sut.

Il parlait du reste une langue que personne ne comprenait.

Puis, la sorcière lui ayant répondu dans le même idiome, il traversa la salle de nouveau et disparut.

Un immense soupir de soulagement s'échappa alors de toutes les poitrines oppressées.

— Eh bien ! mes mignons, dit la sorcière, douterez-vous encore de mon pouvoir ?

Et elle promena autour d'elle un regard de triomphe.

Mais il y a des sceptiques partout.

Un ribaud éhonté se leva et dit :

— Allez-vous pas croire la vieille ? ô bonnes gens ! celui qui vient d'entrer n'est pas le diable.

— Ah ! tu crois ? ricana la sorcière.

— Il se fût évanoui quand nous avons fait le signe de la croix.

— Alors, pleurnicha le moine, je ne serai pas évêque ?

— Tu le seras, dit la sorcière.

Ce doute émis par le ribaud avait quelque peu rassuré les buveurs.

Mais leur quiétude fut de courte durée, car en ce moment il se fit un certain fracas à la porte de la taverne et trois hommes entrèrent, et tous frissonnèrent de nouveau, même les archers qui, cependant, étaient des gens de guerre.

C'est que les trois hommes qui venaient d'entrer n'étaient autres que messire Caboche, bourreau de Paris, et ses deux aides.

Ils traversèrent la salle comme des hommes indifférents à la répulsion qu'ils inspirent, et ils allèrent s'asseoir dans un coin.

— Holà ! cria Caboche, du vin ! je meurs de soif.

La sorcière qui, seule, n'avait ni frémi, ni tremblé, regarda le bourreau en riant :

— Le capitaine Fleur-d'Amour a plus soif que toi, à cette heure, mon mignon, dit-elle.

Le bourreau sourit à la vieille :

— Oui, dit-il ; mais demain il n'aura plus soif du tout. Pauvre capitaine, j'ai bien cru que je ne le pendrais pas ; et la Périne s'est donné assez de mal depuis ce matin pour le sauver.

— Et qu'a-t-elle fait ? demanda la vieille.

— Elle s'est jetée aux genoux de tous les seigneurs de la cour et même de monseigneur le Dauphin.

— Et elle n'a rien obtenu ?

— Rien.

Un archer qui avait plus de courage que les autres et ne s'effrayait pas de parler au bourreau lui dit :

— C'est tout de même singulier qu'un brave soldat comme le capitaine Fleur-d'Amour soit pendu, par la seule raison qu'il est aimé d'une ribaude.

— J'aurais été pendu souvent, moi, grommela le moine, qui demandait à boire de nouveau.

— Aussi, répliqua le bourreau, a-t-on imaginé qu'il avait conspiré contre le roi et entretenu des relations avec les Espagnols.

Et puis, il vaut mieux encore se brouiller avec le roi et les princes qu'avec messire de Cornebut, qui tient les clefs de Paris dans sa main.

— Ce qui fait, dit encore la vieille, que tu pendras le capitaine ?

— Au point du jour.

Et Caboche se versa à boire, comme s'il eût parlé de la chose la plus insignifiante du monde.

— La Périne est folle de désespoir, à ce qu'il paraît, continua le bourreau ; une belle fille, la Périne, et qui a une manière de vous regarder à vous ensorceler tout net.

— Alors à sa place, poursuivit la bohémienne, ce n'est pas les grands seigneurs ni le Dauphin que je serais allée voir.

— Et quoi donc ?

— Toi.

— Oh ! moi, je ne peux rien, dit Caboche. Une fois qu'on m'a livré un patient, il faut que j'en fasse un pendu.

— Bah ! bah ! dit la vieille, tu as quelquefois une manière de faire ton nœud.

— Tais-toi donc, sorcière, s'écria le bourreau qui regarda la bohémienne de travers.

— Et si la Périne t'allait trouver ?

— Tais-toi !

Le bourreau passa la main sur son front :

— J'aime autant qu'elle ne vienne pas, dit-il.

— Tu aurais peur de la tentation ?

Et la bohémienne se prit à ricaner.

— Ne ris donc pas, vieille sorcière, s'écria Caboche, sais-tu pas que j'ai fait hurler un pauvre diable de gentilhomme parce que la Périne m'avait regardé ?

— Conte-nous donc cette histoire, mon fils, dit la bohémienne.

— Je m'y suis repris à trois fois pour le décapiter, dit Caboche

d'une voix sourde.

— Ah ! vraiment ? il avait le cou bien dur alors ?

— Non, mais ma main tremblait.

— Parce que la Périne t'avait regardé ?

— Oui.

Et la voix de Caboche tremblait, en ce moment, comme avait tremblé son bras, le jour où il avait décapité le gentilhomme.

— Pourtant, dit encore la bohémienne, j'ai idée que si la Périne venait te supplier de faire ton nœud de certaine manière que le capitaine ne fût pas étranglé sur-le-champ…

Le bourreau se leva furieux.

— Sorcière de malheur ! s'écria-t-il, si tu dis un mot de plus, je te prends dans mes bras et je vais te brancher à la potence qui est toute prête.

La vieille continua à rire.

Elle riait seule, du reste.

Le voisinage du bourreau avait répandu dans la salle une mystérieuse épouvante.

— Ah çà ! dit Salamandre la ribaude, puisqu'on décapite les gentilshommes, pourquoi pend-on le capitaine ?

— C'est qu'il n'est pas noble, dit Caboche.

— Qui peut le savoir, puisque c'est un enfant d'amour, répliqua la bohémienne ?

Et elle alla s'asseoir à la table du bourreau :

— Maintenant que te voilà calmé, mon mignon, continua-t-elle, veux-tu jaser un brin avec moi ?

Mais comme elle disait cela, la porte de la taverne s'ouvrit de nouveau.

Un cri d'admiration se fit entendre.

Une femme entrait…

Ah ! ce n'était pas une de ces pauvres filles des coins de rue, affublées d'oripeaux, parées et chargées de verroteries en guise de bijoux.

Son visage, si beau qu'il eût perverti le paradis tout entier, ne portait pas les traces des orgies nocturnes et des lassitudes d'une

débauche flétrissante.

Ses beaux bras étaient cerclés de bracelets, elle avait au cou des colliers de perles, et des diamants dans ses cheveux…

Et elle ne pleurait pas, comme on aurait pu le croire.

Ange du mal, elle souriait, car la femme n'est jamais belle au travers des larmes.

Et dans ce bouge immonde, au milieu de ces êtres abjects, ribauds sans pudeur, filles de joie flétries, moines sales et puants, soudards avinés, elle apparut comme Satan le démon de la tentation, qui aurait emprunté le corps d'un séraphin.

— La Périne ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Oui, mes amis, répondit-elle en laissant tomber une pluie d'or autour d'elle ; la Périne qui a vécu parmi vous et ne vous a point oubliés. Buvez et mangez, c'est moi qui paye !…

Et cette femme qu'on disait folle de douleur, s'avança le rire aux lèvres et la voix mélodieuse vers le bourreau frissonnant.

Les bourreaux, comme les rois, ont leur dynastie.

Les seconds se transmettent le sceptre et la main de justice de père en fils ; les premiers, le glaive sanglant.

Caboche était le descendant du trop fameux Simon Caboche qui joua un rôle au temps de Charles VI.

Son aïeul avait été l'homme des guerres civiles, et d'*écorcheur de bêtes* il s'était fait justicier.

Puis il avait fait souche de bourreaux comme on fait souche de rois.

Celui qui venait boire à la taverne de l'*Écu rogné* en attendant que le jour parût et qu'il fût l'heure de pendre le malheureux capitaine Fleur-d'Amour, aurait pu s'appeler :

Caboche, sixième du nom.

C'était un homme de trente-six ans, de taille, moyenne, de formes robustes.

Il était assez joli garçon, et son sinistre métier n'avait point donné à sa physionomie une expression farouche : il avait la barbe noire, le teint blanc, les lèvres sensuelles, les yeux bleus.

Sa main était celle d'un gentilhomme, son pied était petit et cambré.

Quelquefois un sourire doux et triste arquait sa bouche ; quelquefois aussi un rayon de mélancolie s'échappait de son regard.

Cet homme qui tuait était peut-être fait pour aimer.

Quand la Périne vint à lui, il tremblait bien fort.

Ses deux aides furent pris également d'une certaine émotion, et ils se tirèrent à l'écart.

Alors eut lieu une chose bizarre.

Filles de joie, archers et truands semblèrent comprendre qu'un duel allait avoir lieu entre cet homme et cette femme ; duel acharné, duel sans merci, dans lequel la femme aurait la supériorité des armes et mettrait en avant l'arsenal de ses félines séductions.

Le bruit s'apaisa.

Carapin lui-même, le maître hôtelier, parut attentif derrière son comptoir.

On eût entendu voler une mouche dans la taverne, et chacun retenait son haleine.

Seul, le moine s'était endormi et ronflait, rêvant qu'il était évêque déjà.

La Périne vint s'asseoir à côté de Caboche.

Et Caboche était si pâle qu'on eût dit que les rôles étaient changés, que cette femme était le bourreau et que lui était le patient.

La bohémienne l'enveloppait de son noir regard et semblait vouloir exercer un de ses abominables maléfices de fascination.

— Je gage que tu ne me reconnais pas, Caboche, dit la Périne, qui posa sa belle main sur l'épaule trapue du bourreau.

Il se roidit contre l'émotion qui le prenait à la gorge :

— Ah ! si, dit-il, je vous reconnais, vous êtes la Périne.

— Oui, et pourrais-tu dire en quel lieu nous nous sommes vus pour la première fois ?

— Sur cette place, dit le bourreau.

Et il étendit la main vers la Grève, qu'on devinait à travers les carreaux enfumés de la devanture du cabaret.

— Tu te trompes, mon chérubin, ce n'est pas là. Mais je me souviens très bien du jour où nos regards se rencontrèrent en place de Grève.

— Ah ! vous vous en souvenez, dit Caboche.

— Si je m'en souviens ! dit-elle avec un sourire de démon. C'était le jour du supplice de ce pauvre sire Raymond de Neuville.

« Toute la cour et tout le peuple y étaient.

« On avait dressé une estrade en face de l'échafaud.

« Tu étais sur l'échafaud, moi sur l'estrade.

« Les seigneurs, les pages, les nobles dames m'entouraient, et tous disaient que j'étais belle.

« Le patient monta sur l'échafaud.

« Tu serrais déjà à deux mains l'épée de justice, et je vis le moment où tu allais décoller la tête d'un seul coup. Mais tu me

regardas…

« Ah ! je n'oublierai jamais ce regard !

« Oh ! c'est que tu es beau comme un archange, quand tu as le glaive à la main !

« En ce moment je te regardai et je me souvins.

— Mais de quoi donc avez-vous pu vous souvenir ? s'écria Caboche qui semblait se débattre sous une étreinte fatale et mystérieuse.

— Tu me le demandes ?

— Oui.

— Ingrat !

Et il y eut un accent suprême de mélodie et d'amour dans ce mot.

— Je ne vous avais jamais vue, balbutia Caboche.

— Tu te trompes !

Alors il la regarda encore, et à mesure que ses yeux s'attachaient sur elle et y semblaient rivés par une force surhumaine, un voile qui pesait sur son souvenir se déchirait peu à peu.

— Oh ! non, dit-il enfin, c'est impossible… ce n'était pas vous !…

— Écoute, reprit-elle.

Et sa voix était douce comme l'harmonie des brises d'automne dans les grands bois de sapins et au travers des ruines féodales où vibrent les harpes éoliennes.

Caboche cacha son front dans ses deux mains.

— Non, dit-il, non, je neveux pas vous entendre.

Elle eut un rire moqueur et triste à la fois :

— Tu serais donc le premier homme qui fermerait les oreilles aux accents de ma voix ?

Un soupir souleva la poitrine du bourreau, mais il ne protesta plus.

La Périne reprit :

— J'avais seize ans. Je courais les rues nu-tête et nu-pieds. J'étais une pauvre fille qui croyait à Dieu et que le diable n'avait point tentée encore.

« Nous vivions, ma mère et moi, en un pauvre logis de la rue des Lions, au bord de l'eau, et nous étions lavandières de notre état.

« Un soir je retournais à la maison.

« Un jeune homme me suivit.

« Il s'arrêtait quand je m'arrêtais ; il se remettait en marche lorsque je continuais mon chemin.

« Enfin, au détour d'une ruelle sombre, il osa me parler. Je tremblais bien fort, mais il tremblait plus que moi encore.

« Cependant il osa me parler d'amour.

« Te souviens-tu de cela, Caboche ?

Un frémissement convulsif parcourait le corps du bourreau.

— Oui, murmura-t-il d'une voix étouffée.

— J'étais honnête et fière en ma pauvreté, poursuivit la Périne, et je répondis à cet homme : Celui qui voudra m'aimer me conduira en une église et un prêtre nous bénira.

Et alors encore le jeune homme poussa un cri sourd et prit la fuite en murmurant :

— Ah ! si vous saviez qui je suis ?

— Et je ne devais le revoir que longtemps après, dit-elle encore, le jour du supplice de Raymond de Neuville ; car cet homme, c'était toi !

— C'était moi, répéta Caboche comme un lugubre écho.

— Et ce jour-là, continua la Périne, j'eus honte et remords, moi la fille perdue, de t'avoir repoussé jadis, car tu étais beau !

— Tais-toi, démon, dit le bourreau, tais-toi !

Mais elle passa son bras au cou de Caboche et poursuivit de sa voix la plus enchanteresse :

— Et maintenant que je me suis repentie, je veux sceller mon repentir, je veux réparer ma faute, je veux t'aimer, parce que tu es fort, parce que tu es brave, parce que les hommes te craignent et que la lionne doit aimer le lion. Comprends-tu ?

— Tais-toi, tais-toi ! dit encore le bourreau.

— Je suis une grande dame à présent, reprit-elle, j'ai un palais, j'ai de l'or, des écuyers et des pages. Veux-tu partager tout cela ? Tu n'as qu'un mot à dire, Caboche, et je serai ton esclave, moi qui vois à mes pieds les plus hauts seigneurs du royaume.

« Demain soir, aux premières ombres de la nuit, descends au bord de l'eau.

« Une barque montée par deux de mes varlets t'attendra. J'ai chassé Cornebut comme un page inutile ; je n'aime plus, je ne veux plus aimer que toi.

— Sirène ! murmura Caboche, tu mens.

— Je mens ! dit-elle, tu crois que je mens ? mais vois mes yeux qui te contemplent ! Écoute ma voix qui frémit de volupté en te donnant ce rendez-vous d'amour ! Ne sens-tu pas ma main trembler dans la tienne ! Ah ! si tu savais comme mon cœur bat…

Caboche se débattait sous le charme.

Un moment il secoua cette torpeur étrange qui s'était emparée de lui.

Et repoussant la Périne, et défiant son regard lubrique, il lui dit :

— Et si j'acceptais ton rendez-vous, ne me demanderais-tu rien en échange ?

— Si, répondit-elle hardiment, la vie d'un homme.

— D'un homme que tu aimes, Périne ?

— D'un homme que je n'aime plus depuis que je t'ai revu.

— Alors, pourquoi veux-tu sa vie ?

— Parce que, répondit-elle encore avec un accent de sincérité qui bouleversa Caboche, parce que, si bas que je sois tombée, j'ai horreur du sang, et que je ne veux pas causer la mort d'un homme.

Caboche eut un rire cynique.

— Tu mens, démon ! répéta-t-il.

— Faut-il tout te dire ? Eh bien ! dans mon enfance, une sorcière a pris ma main et elle y a lu ma destinée.

— Ah ! vraiment !

— Et ma destinée est écrite ainsi : Le jour où un homme mourra par mon fait et ma faute sera la veille de ma propre mort.

— Tu mens encore, s'écria le bourreau. Tu l'aimes, ce capitaine, tu l'aimes toujours !

Elle ne jeta pas un cri ; le sourire de ses lèvres ne s'effaça point ; sa voix ne perdit rien de son harmonie.

— Si je l'aimais encore, dit-elle, mes yeux seraient pleins de

larmes. Veux-tu que je chante ?

— Non, dit Caboche, je veux que tu me donnes une preuve d'amour.

— Parle, je suis prête.

Et elle continuait à le fasciner du regard, et elle avait arrondi ses bras nus autour du cou de Caboche.

— Je suis jaloux, dit-il.

— Ah !

— Et je voudrais pouvoir mettre à mort tous ceux dont les lèvres ont rencontré tes lèvres.

— Eh bien ?

— Laisse-moi pendre le capitaine, dit froidement Caboche, et je croirai à ton amour.

Et il eut un rire moqueur en prononçant ces derniers mots.

La Périne poussa un cri.

Un cri qui vibra par la salle comme un bruit de tonnerre, un bruit qui remua dans leurs entrailles tous ces gens muets et attentifs comme une galerie de témoins assistant à un combat passionné.

Et soudain les nerfs de la ribaude se distendirent, le masque de gaieté lubrique posé sur son visage se détacha, le cercle de glace où elle avait pendant une heure comprimé son cœur se rompit :

— Ah ! misérable tourmenteur ! s'écria-t-elle en se redressant folle de terreur, folle de désespoir, effrayante ; ah ! tortionnaire infâme, je t'ouvrais le paradis, et tu m'as refusé.

« Ainsi moi, la Périne, la plus belle fille de Paris, moi qui ai mis à mes pieds d'un regard et d'un sourire les plus galants seigneurs de France et d'Italie, je voulais t'ouvrir mes bras, à toi l'homme hideux, couvert de sang, et tu as osé me repousser. Non, non, misérable, ce n'est pas toi que j'aime, et j'ai honte de moi en songeant que je t'ai parlé d'amour !

« Mais si tu résistes à l'amour, peut-être ne méprises-tu pas l'or ? Parle, combien veux-tu ? je puis te faire riche et tu abandonneras ton métier infâme.

« Vends-moi cette vie qui maintenant l'appartient. Vends-la-moi au poids de l'or, prends tout ce que je possède !…

Et elle ôta ses bracelets et les posa sur la table graisseuse où le

bourreau s'était accoudé.

Elle secoua sa luxuriante chevelure et les diamants tombèrent sur les bracelets comme une pluie d'étincelles. Elle ôta de son cou son triple collier de perles et voulut le passer au cou du bourreau.

Mais il la repoussa durement.

— Je ne veux rien, lui dit-il, rien absolument. Je suis bourreau, et il faut que je fasse ma besogne. Tout ce que je puis pour toi, ribaude, c'est de prendre le corps de ton amant et de te le rendre.

Et achevant de briser le charme sous lequel il avait si longtemps palpité, Caboche se leva, et traversa la salle en disant à ses aides :

— Suivez-moi, vous autres !

Alors la ribaude jeta un nouveau cri.

Puis elle tomba à genoux, se tordit les mains de fureur et de désespoir, et s'adressant aux ribaudes et aux ribauds, aux truands et aux escholiers, au moine aviné qui se réveillait pour la troisième fois, elle leur dit d'une voix suppliante, tandis que deux ruisseaux de larmes coulaient le long de ses joues :

— Ne viendrez-vous pas à mon aide, ô mes amis, ne ferez-vous donc rien pour moi ! Ah ! si vous le vouliez, on ne pendrait pas mon bien-aimé Fleur-d'Amour. Quand le peuple le veut, il fait trembler les rois jusque dans leur Louvre.

« Quand il se rue sur la Grève, il renverse la potence, il anéantit l'échafaud et le bourreau rentre dans l'ombre. Vous ne connaissez donc pas Fleur-d'Amour, le beau capitaine, que vous ne me répondez pas… il n'y a donc personne ici qui l'ait jamais vu ?… il n'a donc pas d'amis parmi ses soldats ?

Et après avoir tendu les mains vers les ribauds, elle suppliait maintenant les archers.

Mais nul ne bougeait.

Et elle continuait en se tordant les mains :

— J'ai prié Dieu, et Dieu ne m'entend pas ; j'ai baisé les éperons des gentilshommes, et les gentilshommes n'ont pas eu pitié de moi ; j'ai offert mon corps au bourreau et le bourreau m'a repoussée ; je m'adresse enfin à vous qui m'avez aimée, à vous mes frères et mes sœurs, et vous êtes muets. Qui donc, ô misère ! me viendra en aide ?

— L'enfer ! dit une voix sinistre.

Un frisson de terreur parcourut la salle.

C'était la sorcière, la bohémienne à la voix chevrotante, qui venait de prononcer ce mot.

— Ah ! je te reconnais, toi, s'écria la Périne, tu es venue chez moi.

— Oui, ma fille.

— Et je t'ai repoussée, pardonne-moi.

— Veux-tu de mon secours ?

La Périne attacha sur elle un regard avide où l'espoir et la défiance semblaient se combattre.

— Je puis sauver Fleur-d'Amour, dit encore la sorcière.

— Tu ne me trompes pas ? tu ne me mens pas ?

— Je prends tous ceux qui sont ici à témoin, répondit la bohémienne avec assurance.

— Et que peux-tu donc pour cela ? demanda la Périne d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Je te présenterai cette nuit même à Satan mon maître.

— Eh bien ! s'écria la ribaude, que Satan sauve Fleur-d'Amour, et je me donne à lui pour l'éternité.

— Viens donc alors, dit la sorcière.

— Où va-t-on me conduire ?

— Au sabbat.

La Périne s'apprêtait à suivre la sorcière.

Mais celle-ci se mit à sourire.

— Oh ! dit-elle, on ne part pas ainsi sans préparatifs, attends.

Et elle tira de son sein une petite fiole qu'elle tendit à la ribaude en lui disant :

— Bois cela !

La Périne prit la fiole, la porta à ses lèvres et la vida d'un trait.

Soudain elle tomba à la renverse, ses yeux se fermèrent, et sans doute que son âme abandonnant son corps, partit sur l'aile du vent ou portée par un bouc à la recherche de ce lieu mystérieux et sauvage où Satan tenait sa nocturne assemblée.

§

En ce moment aussi, la porte de la taverne se rouvrit, et

l’homme masqué, l’homme vêtu de rouge, entra.

— Allons ! dit-il à la sorcière, hâtons-nous, on nous attend là-bas.

Et il chargea sur ses épaules le corps endormi de la Périne.

Quand la Périne revint à elle, elle ne sut si son âme habitait encore son corps, ou si elle n'était plus qu'un esprit.

Ses yeux s'ouvraient au milieu d'un site désolé et sinistre, et elle se trouvait assise sur un tronc d'arbre.

Où était-elle ? elle n'aurait pu le dire.

Que s'était-il passé ? mystère encore.

La nuit l'enveloppait, une nuit sombre et froide.

Au-dessus de sa tête, le vent chassait des nuages noirs et tourmentés.

Elle murmura :

— J'ai froid.

Alors une voix lui répondit :

— Tu n'auras plus froid tout à l'heure.

Et la Périne vit auprès d'elle la vieille sorcière qui lui avait promis son secours.

Un nom jaillit de ses lèvres :

— Fleur-d'Amour !

— Oui, dit la sorcière, c'est pour lui que nous allons au sabbat.

— Ah ! fit encore la Périne, qui se souvint.

Et de nouveau elle regarda autour d'elle.

En quel lieu du monde les esprits infernaux l'avaient-ils transportée ?

— Où suis-je ? demanda-t-elle à la sorcière.

— Sur le chemin du sabbat.

— Loin de Paris ?

— A mille lieues…

— O mon Dieu ! dit alors la ribaude éperdue, mais nous arriverons trop tard.

— Tu crois ?

— Fleur-d'Amour est peut-être déjà mort ? reprit la Périne avec angoisse.

— Non, dit la sorcière, ne crains rien.

Alors elle ouvrit son manteau, une guenille qui la couvrait des pieds à la tête, et la Périne vit qu'en dessous elle n'avait pas d'autre vêtement.

La sorcière était toute nue.

Seulement elle avait caché sous ce manteau un balai, qu'elle passa entre ses jambes.

— Voilà notre cheval, dit-elle. Prends ma main, il nous portera toutes les deux.

La Périne continuait à se demander si elle était le jouet d'un rêve ou si elle était éveillée.

— Est-ce seulement mon esprit qui voyage ? demanda-t-elle.

— Non, répondît la sorcière, c'est ton corps. Tu n'as que cela à vendre, car ton âme est à nous depuis longtemps.

— Mon corps est à Fleur-d'Amour, murmura la Périne.

— Et à messire François Cornebut aussi, dit la sorcière.

La Périne eut un gémissement sourd.

— Satan aime les belles femmes, dit encore la sorcière, et si tu lui plais, il t'accordera la vie de Fleur-d'Amour.

La Périne eut un geste d'effroi.

— Bah ! reprit la sorcière, crois-tu que Satan ne vaille pas le bourreau ?

La ribaude tressaillit.

— Tu voulais te donner au bourreau, tu peux bien aimer Satan une heure pour racheter la vie de Fleur-d'Amour. Allons, viens !

Et la sorcière, à cheval sur son balai, se mit en route, entraînant la ribaude après elle.

Et la Périne marchait, haletante, emportée dans une sorte de tourbillon.

A cheval sur son balai, l'horrible vieille semblait traverser l'espace avec la vitesse du vent ; mais chose plus étrange encore, la Périne qui n'avait pas de balai, allait aussi vite qu'elle. Ses pieds

saignaient ; la bise soulevait de ses âpres caresses sa chevelure dénouée ; elle avait sur les épaules comme un manteau de glace, mais au cœur une chaleur d'enfer, et parfois il lui semblait que sa tête allait éclater comme un de ces vases de terre cuite, dans lesquels les Espagnols mettaient de la poudre et un boulet de canon.

Où était-elle ?

Elle ne le savait pas.

Le chemin qu'elle suivait courait désert, dans un vallon sombre de toutes parts dominé par des collines sans végétation.

C'était la nuit avec ses horreurs, sa solitude noire de mystères.

Depuis quand marchait-elle ?

Elle n'aurait pu le dire.

Et la vieille l'entraînait toujours, disant :

— Viens, viens, nous allons être en retard !

Tout à coup le chemin fit un brusque détour, comme s'il eût voulu s'enfoncer dans les profondeurs caverneuses d'une des collines.

Une ombre s'agita derrière un buisson.

Était-ce un démon ? était-ce un homme ?

La sorcière s'arrêta.

Alors l'ombre se mit en marche et vint à sa rencontre.

La Périne tremblait de tous ses membres.

Cependant elle regarda cette ombre et lui trouva forme humaine, bien qu'elle eût la conviction que c'était un démon.

Et l'ombre s'approchant encore :

— Vous êtes en retard, dit-elle.

— La fête infernale est donc commencée ? demanda la sorcière.

— Non, répondit le démon, mais le maître s'impatiente, il est amoureux.

— Tu vois, dit la sorcière en souriant d'un mauvais rire.

La ribaude frissonna.

En ce moment un rayon de lune glissa entre deux nuages et éclaira le nouveau venu.

Il était comme son maître Satan, vêtu de rouge, mais il ne portait pas de masque sur le visage.

La Périne l'aperçut distinctement l'espace d'une seconde. C'était un jeune homme, – un jeune homme quelle avait déjà vu quelque part, – peut-être bien dans la taverne de l'*Écu rogné*.

Puis le rayon de lune disparut de nouveau derrière les nuages et tout rentra dans les ténèbres.

— En route, en route ! dit la sorcière.

La course fantastique recommença, le jeune homme vêtu de rouge devançant les deux femmes.

Le vallon sauvage où ne poussait pas un brin d'herbe allait toujours se rétrécissant.

Si vite qu'elle courût, entraînée par la sorcière, la Périne regardait parfois autour d'elle, et il lui semblait qu'à droite et à gauche, dans les ténèbres, se dressaient des arbres sans branches, et que des corps se balançaient en haut de ces arbres.

La sorcière lui dit :

— Ce sont des potences ! Allons vite, si tu veux que Satan ne permette pas qu'on en fasse autant de ton bien-aimé Fleur-d'Amour.

Et la Périne courait éperdue, les pieds en sang, la sueur au front, l'angoisse au cœur.

Le vallon fit encore un brusque détour.

Alors la Périne aperçut une lueur rouge dans le lointain.

— Nous arrivons ! cria le jeune homme qui courait en avant.

Et à mesure que la Périne approchait, la lueur grandissait et prenait les proportions d'un incendie, et le vallon si étroit naguère s'élargissait peu à peu.

Tout à coup les collines hérissées de pendus s'abaissèrent brusquement, et bientôt la ribaude se trouva au milieu d'une sorte de carrefour entouré de grands arbres.

Au milieu flambait un brasier immense.

Autour du brasier s'enroulait une guirlande de démons et de femmes nues qui dansaient en chantant dans un langage bizarre des paroles incompréhensibles.

Debout, au milieu des flammes qui semblaient être son élément, l'homme rouge au masque noir présidait à cette orgie nocturne.

Et la sorcière entraîna la Périne jusqu'au bord du cercle infernal.

Et la Périne entendit des rires obscènes, des baisers bruyants, et

elle vit une étrange farandole d'hommes et de femmes sur la chair nue desquels le brasier répandait sa rouge clarté.

Était-ce des hommes ou des femmes, ou bien des démons empruntant forme humaine pour se livrer à leurs horribles ébats ?

La Périne ne le savait pas.

Le maître, celui que la sorcière appelait Satan, et qui paraissait vivre dans le feu aussi à l'aise qu'un oiseau dans le bleu du ciel, prit alors à sa ceinture un sifflet d'argent, et souffla dedans par trois fois.

Soudain les danses cessèrent, le feu s'éteignit comme par miracle, et les ténèbres devinrent opaques.

En même temps, il marcha droit à la Périne et lui dit :

— Je t'attendais !

Le silence, un silence plein de vagues murmures et de baisers étouffés, s'était fait au coup de sifflet du maître.

Satan prit dans sa main la main de la ribaude et elle jeta un cri.

Elle crut avoir mis la main dans le feu.

Satan avait une voix harmonieuse et douce ; et si sa main brûlait, son regard était fascinateur autant que sa voix.

Et ce regard pesait sur la Périne palpitante, et le maître infernal continua :

— Je sais pour quoi tu viens, et je t'accorderai ce que tu me demandes ; mais, auparavant, il faut que tu m'écoutes…

Il passa son bras sous la taille de la ribaude et l'enleva de terre.

— Viens là-bas, dit-il, dans ce bois plein d'ombre et de mystère, où nul ne nous entendra, car mes démons sont curieux comme des hommes.

La sorcière s'était mêlée à la bande et avait quitté la Périne.

Satan emporta la ribaude sous les grands arbres et l'assit sur un tertre couvert de gazon.

En ce moment, la lune se dégagea de nouveau d'entre les nuages, et la Périne vit le carrefour désert.

Démons et sorcières s'étaient évanouis comme une légère fumée que le brouillard laisse après lui dans les prés humides.

Et la ribaude était seule, seule avec Satan qui s'était mis à genoux devant elle, tenait ses deux mains dans les siennes et lui disait :

— Sais-tu que je t'aime depuis longtemps ?

Chose étrange ! la main du démon ne brûlait plus les mains de la ribaude, et sa voix enchanteresse pénétrait au fond de son âme et la bouleversait.

Cependant Satan n'ôtait pas son masque ; mais, au travers, ses yeux étaient brillants d'amour, et, involontairement, la Périne songea à tous ces hommes qu'elle avait vus tour à tour à ses pieds, lui tenir des propos galants.

Satan lui disait :

— Oui, je t'aime depuis longtemps. Une nuit, je suis allé sur la terre pour prendre ton âme, car tu allais mourir, il y a de cela deux ans. Dans un accès de jalousie, un de tes amants avait résolu ton trépas.

« Tu l'avais trompé.

« J'entrai dans ta chambre, tu dormais.

« Ton amant vint ; il arrive sur la pointe du pied, retenant son haleine.

« Il avait un poignard à la main ; et moi je me tenais invisible au chevet de ton lit, attendant qu'il eût frappé pour prendre ton âme qui m'appartenait, et l'emporter.

« Mais tu étais si belle dans ton sommeil, que j'eus pitié de toi.

« Et comme le forcené levait le bras pour te frapper, je le lui saisis et retournai l'arme meurtrière contre sa poitrine.

« Te souviens-tu de cela, Périne ?

— Oui, balbutia la ribaude.

— Un cri de douleur t'éveilla et tu vis ton amant se tordant au pied de ton lit dans les convulsions d'une agonie suprême. Tu crus qu'il s'était tué pour toi.

— Oui, dit-elle encore.

— Depuis ce jour-là, je t'aime, poursuivit Satan. Mais si les âmes m'appartiennent, les corps ne sont à moi que quand on me les donne. Aimes-tu donc bien le capitaine Fleur-d'Amour ?

— Oh oui ! fit la Périne.

— Si tu m'aimes, je le sauverai…

— Elle courba la tête, émue, frissonnante, sous ce regard qui la perçait d'outre en outre, palpitante sous le charme de cette voix aux

harmonies infinies qui s'échappait de la poitrine de Satan.

— Tu vas souper avec moi, dit-il encore, et tu seras à ma droite, et je veux que mes sujets te considèrent comme une reine. Car tu seras reine un jour, Périne… quand tu mourras, je te ferai monter sur mon trône infernal, et tu partageras ma couronne.

En disant cela, il porta à ses lèvres son sifflet d'argent.

Soudain, le carrefour s'illumina de nouveau.

Des diables et des diablotins, des hommes et des femmes nus portant des torches ou tenant des boucs en laisse apparurent courant de droite et de gauche et envahirent le carrefour.

Puis la Périne vit de petits démons vêtus de rouge et qui semblaient vomir des flammes par les narines et la bouche, dresser une immense table et la charger de mets délicats et de vins exquis.

Et pendant ce temps, Satan lui parlait d'amour et lui disait encore :

— Qu'est-ce pour toi qu'une heure passée dans mes bras, si je te rends à ton cher Fleur-d'Amour ?

La table dressée, le maître fit faire silence ; puis il prit place, et mit la Périne à sa droite.

Après quoi, il désigna son rang à chaque convive, plaçant un démon nu à côté de chaque femme nue, et l'orgie commença.

Un bouc énorme monta sur la table et vint se placer en face de Satan.

Alors chaque convive se leva et mit un baiser sur la tête de l'animal qui reçut gravement cette caresse.

Puis, chaque convive regagna sa place.

Satan paraissait, du reste, indifférent aux rires bruyants et aux chants obscènes de ses hôtes.

Il n'était occupé que de la Périne.

— Tu es froide avec moi, mon amour, disait-il, froide comme un de ces glaçons qui descendent des mers du Nord. Tu ne veux donc pas m'aimer, ma belle ?

Et il lui versait un vin jaune comme de l'ambre, et la Périne, en le buvant, croyait avaler des flammes.

Tout à coup Satan se mit à rire :

— Ah ! dit-il, je sais pourquoi tu demeures sourde à ma voix,

pourquoi mes baisers ne te font pas frissonner, pourquoi tu trembles quand je te regarde ?

Et comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Tu auras entendu raconter sur la terre une absurde histoire. On t'aura dit que je portais un masque sur le visage, parce que mon visage ressemblait à une tête de mort.

— Eh bien ! regarde.

Et le masque de Satan tomba.

La Périne jeta un cri d'admiration.

Satan était beau, comme jamais un homme peut-être ne l'avait été.

Il avait de grands yeux noirs, des lèvres rouges, un nez finement busqué et cette peau dorée qui semble être l'apanage des bohémiens.

Sa chevelure noire et luisante comme celle du Corbeau tombait en boucles confuses sur ses épaules.

C'était bien la beauté fatale de l'archange chassé du ciel, de Lucifer devenu le roi du mal, mais qui se souvenait de sa première demeure.

— Voyons, dit-il avec un sourire, ne suis-je pas aussi beau que le capitaine Fleur-d'Amour ? m'aimeras-tu une heure pendant ta vie, avant de m'aimer toute l'éternité après ta mort ?

Il lui versa à boire une fois encore ; puis, lui prenant le gobelet des mains, il y trempa ses lèvres.

— Bois maintenant, dit-il.

Et quand elle eut vidé son verre jusqu'à la dernière goutte, il la prit dans ses bras, l'attira sur ses genoux, colla ses lèvres sur ses lèvres et lui donna un long baiser.

La Périne jeta un cri étouffé, et soudain les torches s'éteignirent, le bouc disparut, les chants cessèrent et avec eux les autres bruits de l'orgie, et la ribaude, plongée dans les ténèbres, se trouva dans les bras du démon.

Et tandis qu'elle se débattait sous ses baisers de feu, un bruit traversa l'espace, un chant plutôt.

Une note joyeuse et sonore retentit, et Satan repoussa de ses bras la Périne éperdue.

C'était le chant du coq qui se faisait entendre et saluait les

premières clartés de l’aube.

Et la Périne cessa de se débattre et ses yeux se fermèrent.

Elle était débarrassée enfin des étreintes du démon.

§

Et quand la Périne rouvrit les yeux, elle se trouva seule, mais elle n’était plus ni dans le carrefour infernal ni dans le vallon sauvage.

Elle se retrouvait dans le cabaret de l’*Écu rogné.*

Le cabaret était désert. Les truands, les ribauds et les filles avaient disparu ; le moine ronflait sous une table, l’hôte, lui, s’était endormi derrière son comptoir.

Les premières lueurs de l’aurore apparaissaient au travers des vitres graisseuses du cabaret.

La Périne se leva et prononça un nom :

— Fleur-d’Amour !

Et comme ce nom sortait des profondeurs de son âme avec l’angoisse du doute, la porte du cabaret s’ouvrit et trois hommes entrèrent.

Le premier était Caboche.

Derrière lui, ses deux aides apportaient un cadavre.

— Je t’ai promis de te rendre le corps de ton amant, dit Caboche. Le voilà.

Et il fit un signe, et ses aides déposèrent le cadavre du capitaine Fleur-d’Amour sur une des tables du cabaret.

La Périne jeta un grand cri, un cri de bête fauve à qui l’on a enlevé sa progéniture.

— Ah ! dit-elle, en se précipitant sur le corps du capitaine et le couvrant de ses larmes et de ses baisers furieux, ah ! Satan m’a trompée !…

— Satan ne trompe personne, répondit une voix.

Et alors derrière le bourreau, derrière ses aides, apparut la sorcière qui avait emmené la ribaude au sabbat !…

Car enfin, on avait pendu le capitaine Fleur-d'Amour, pendant que la Périne, sa maîtresse éplorée, s'en allait au sabbat racheter sa vie.

Aux premières clartés de l'aube, le peuple remplissait la place de Grève et entourait la potence.

Ribauds et ribaudes, archers et cordeliers s'étaient précipités hors de la taverne de maître Carapin et s'étaient mêlés à la foule.

Le sceptique, qui avait soutenu que l'homme vêtu de rouge n'était point le diable, était au premier rang des curieux et il disait :

— Vous allez voir si la sorcière, avec tous ses maléfices, fera casser la corde.

La foule avait attendu en hurlant que l'heure du supplice fût venue.

A cinq heures du matin, il s'était fait un grand mouvement sur la place, et une troupe d'hommes d'armes à cheval avait refoulé le populaire devant elle.

Au milieu des hommes d'armes à cheval, marchait le condamné.

C'était un beau jeune homme, en vérité, que le capitaine Fleur-d'Amour, et un vaillant soldat qui n'avait pas ménagé son sang sur vingt champs de bataille pour le service du roi.

Ses longs cheveux blonds tombaient bouclés sur ses épaules, et son œil bleu regardait la foule avec plus de curiosité que de terreur.

Les hommes d'armes avaient peine à avancer, et à chaque instant le peuple rompait leurs rangs et parvenait jusqu'au condamné, ce qui permettait à celui-ci d'échanger quelques mots avec les curieux.

Les femmes qui étaient, comme toujours, en majorité, plaignaient Fleur-d'Amour tout haut.

Il était si beau, si brave ; il allait à la mort avec tant d'insouciance et de tranquillité, que plusieurs disaient que c'était une abomination de pendre un si gentil damoiseau.

Une vieille femme, au risque de se faire écraser, passant au travers des jambes des chevaux, était parvenue jusqu'à lui et lui disait :

— Mais qu'as-tu donc fait, mon cher mignon, qu'on va te brancher comme un escarpe ou un compagnon de la Marjolaine ?

— Ah ! ma bonne vieille, répondit Fleur-d'Amour avec mélancolie ; si je te le disais, tu ne le croirais pas !

— Dis toujours, mon mignon, reprit la vieille, attachant sur le beau capitaine un regard plein de compassion.

— Figure-toi, reprit Fleur-d'Amour, que j'ai deux maîtresses.

— Coquin, va !

— Une que je n'aime plus, et une dont je suis fou.

— Ah ! ah !

— Et c'est pour celle que je n'aime plus que je vais être pendu ; c'est une méchante aventure, n'est-ce pas ? J'allais chez elle, pour la dernière fois, il y a quinze jours, et j'étais bien décidé à lui dire : « Périne, ma chère, tout passe, tout lasse et tout casse. Je t'ai aimée, je ne t'aime plus, prends un autre galant et soyons bons amis. »

— Et alors la gueuse a voulu te faire pendre ?

— Ah ! dit Fleur-d'Amour, je n'ai pas eu le temps de lui dire tout cela ; comme j'entrais chez elle, comme elle me sautait au cou, la pauvrette, les archers de messire François Cornebut, le prévôt de Paris, m'ont appréhendé et m'ont emmené en prison.

Puis on m'a fait mon procès et on a prouvé à mes juges que j'avais conspiré contre le roi, ce qui n'est pas vrai.

— Ah ! si encore, soupira Fleur-d'Amour, j'étais pendu pour Géromée…

— Qu'est-ce que Géromée ?

— C'est la femme que j'aime, dit le capitaine ; une belle fille, aussi, plus belle que la Périne… et sage avec cela, car la Périne n'est qu'une ribaude, tandis que Géromée est une honnête fille.

En parlant ainsi, le capitaine promenait un regard mélancolique sur cette mer de têtes et ajoutait :

— Si encore elle était venue, elle, pour assister à mon supplice… si je pouvais la voir une dernière fois…

La vieille femme vit une larme briller dans les yeux du beau capitaine.

— Bah ! reprit-il, après ça, elle se ferait du mal, la pauvre petite, car elle m'aimait bien… autant vaut qu'elle ne soit pas venue.

Et il continua à marcher vers la potence qui se dressait hideuse au-dessus de la foule.

Alors la vieille lui dit :

— Tu n’as donc pas peur de la mort ?

— Non, dit Fleur-d’Amour. Seulement j’aurais préféré un coup d’arquebuse ou un coup de rapière à cette vilaine corde.

— Tu ne trembles donc pas en marchant ?

— Non, dit encore Fleur-d’Amour, mais j’ai soif.

— Ah ! tu as soif ?

— Et je donnerais bien la dernière pistole qui me reste en mon escarcelle et qui va tout à l’heure appartenir à Caboche pour un verre de vin.

— Eh bien ! dit la vieille en ouvrant son manteau, bois !

Et elle prit un flacon suspendu à sa ceinture et qu’avaient jusque-là caché les plis du manteau.

— Qu’est-ce que cela ? dit Fleur-d’Amour.

— Une liqueur qui apaisera la soif, mon mignon, et te réconfortera.

Fleur-d’Amour avait les mains liées derrière le dos.

La vieille femme déboucha le flacon et l’approcha de ses lèvres.

— Bois, répéta-t-elle.

Fleur-d’Amour but à longs traits.

Mais tout à coup il s’écria :

— Ah ! la sorcière.

— Qu’as-tu donc ? demanda un des hommes à cheval.

— Je crois qu’elle m’a fait boire du feu.

La vieille se glissant sous les chevaux avait déjà disparu.

Et Fleur-d’Amour qui souriait tout à l’heure devint livide, ses jambes tremblaient sous lui, et il murmura :

— Je crois qu’on n’aura pas besoin de me pendre, je me sens mourir.

Heureusement il était arrivé au pied de la potence et les aides de Caboche s’étaient aussitôt emparés de lui.

Ils le hissèrent sur la plate-forme, car ses jambes refusaient de le soutenir.

Cependant il se raidit contre la douleur et s'écria :

— Je ne veux pas qu'on croie que j'ai peur… c'est ce que m'a fait boire cette sorcière de malheur qui me fait trembler ainsi. Mais croyez bien…

Il n'acheva pas.

Caboche lui passa la corde au cou, fit jouer la planche, et le pauvre capitaine Fleur-d'Amour fut lancé dans l'espace.

Un nom était venu jusqu'à ses lèvres.

Non point le nom de Périne la ribaude, mais le nom de Géromée, la fille honnête et sage.

Et comme son corps se balançait dans le vide, un de ses aides dit à Caboche :

— Vous ne lui sautez donc pas sur les épaules ?

— Non, dit le bourreau.

— Pourquoi ?

— Parce que je le défigurerais, en lui brisant la colonne vertébrale, et que je veux le rendre avec son joli visage à la Périne, la belle ribaude. Du reste, regarde, c'est bien inutile…

Et, en effet, Fleur-d'Amour pendait immobile déjà à la potence, et la mort paraissait avoir été instantanée.

Les hommes d'armes à cheval refoulèrent le peuple qui ne se retirait pas assez vite, et alors Caboche dit à ses aides :

— Il faut tenir notre promesse : décrochons le pendu et portons-le à la taverne de *l'Écu rogné* où, sans doute, nous retrouverons la Périne.

Et ce qui avait été dit fut fait, comme on l'a vu, et un quart d'heure après la malheureuse ribaude s'arrachait les cheveux sur le corps de son amant, le beau capitaine Fleur-d'Amour.

Caboche et ses aides étaient partis, et tandis que la Périne s'écriait :

— Satan m'a trompée !

La bohémienne qui l'avait menée au sabbat entra dans le cabaret en disant :

— Satan tient sa parole !

Alors, avec la bohémienne, une douzaine d'hommes et de femmes de sa race entrèrent dans la taverne.

La Périne affolée les regardait d'un œil stupide et disait :

— Mais vous voyez bien qu'il est mort !

La sorcière ne lui répondit pas ; mais elle se tourna vers Carapin, l'hôtelier qui se frottait encore les yeux :

— Ferme ta porte, dit-elle, et ne laisse plus entrer personne.

Puis, posant sa main décharnée sur l'épaule de la Périne qui fondait en larmes et continuait à s'arracher les cheveux.

— Il est mort en effet, dit-elle ; mais nous allons le ressusciter de par Satan.

La Périne jeta un cri.

Les bohémiens se prirent alors par la main, entonnèrent un chant bizarre et se mirent à danser autour de la table sur laquelle gisait le corps du beau capitaine.

Puis, au bout d'un quart d'heure, comme la Périne continuait à se lamenter, et disait :

— Vous voyez-bien que les morts ne reviennent pas !

La sorcière tira de son sein une petite fiole dont elle versa quelques gouttes sur un chiffon de laine, et avec ce chiffon, elle se mit à frotter les tempes, les lèvres et les narines du mort.

Alors la Périne cessa de pleurer.

Les yeux fixes, haletante, muette, elle regarda.

Au bout de quelques minutes, elle jeta un cri.

Elle avait surpris un imperceptible tressaillement dans le corps du capitaine.

La sorcière humectait toujours les narines, les lèvres et les tempes.

— Pose ta main sur son cœur, dit-elle enfin, s'adressant à la ribaude.

La Périne obéit et jeta soudain un nouveau cri.

Le cœur de Fleur-d'Amour battait.

— Maintenant, dit la sorcière, attendons… tu vois bien que Satan ne fait jamais défaut à ceux qui l'invoquent.

Les danses autour de la table recommencèrent accompagnées du

chant bizarre.

La Périne, palpitante, avait toujours sa main sur le cœur du capitaine, et ce cœur battait, et les tressaillements devenaient plus fréquents et plus accusés par tout le reste du corps.

L'œil de la sorcière étincelait.

— Douteras-tu encore de la puissance de Satan ? disait-elle en regardant la Périne dont le visage était baigné de larmes, bien que ses yeux fussent rouges et secs.

— Il est bien sauvé ! dit une voix parmi les bohémiens.

La Périne regarda.

Une autre vieille femme était auprès de la sorcière.

— C'est moi, dit-elle, qui ai fait boire le capitaine au moment où il marchait au supplice.

La Périne attacha sur elle un œil plein de reconnaissance.

La vieille poursuivit :

— Je lui ai donné à boire une liqueur enchantée. Cette liqueur l'a plongé dans un engourdissement presque subit ; en même temps elle a raidi les chairs de son cou, à telles enseignes, que la corde n'a pu le serrer assez pour lui donner la mort.

— Ah ! fit la Périne.

— Mets ta main sur son cou, poursuivit la vieille, tu vas voir.

La Périne fit ce qu'on lui disait.

En effet le cou du capitaine était dur comme de la pierre, et on comprenait que cette catalepsie momentanée eût empêché la strangulation.

— Dans un quart d'heure, il ouvrira les yeux, dit encore la sorcière ; tu vois bien que Satan tient parole. – La Périne pleurait toujours ; mais à présent c'était de joie.

La vieille femme qui avait donné à boire à Fleur-d'Amour regarda alors tristement la ribaude :

— Tu l'aimes donc bien ? dit-elle.

— Si je l'aime ! répondit la Périne.

Et elle mit un ardent baiser sur le front du capitaine, encore évanoui.

— Il faut bien qu'elle l'aime, ricana la sorcière, puisque, pour le

sauver, elle s'est donnée à Satan, cette nuit.

La Périne frissonna à ce souvenir, et le radieux visage de l'ange du mal passa dans son cerveau comme un éclair.

— Pauvre petite ! soupira la vieille femme.

La Périne se redressa.

— Pourquoi donc me plaignez-vous ? dit-elle.

— Parce que tu es à plaindre, ma mignonne.

— A plaindre, moi ?

Et la Périne sourit à travers ses larmes, et la joie de son cœur éclata :

— Oh ! non, dit-elle, je ne suis pas à plaindre, puisqu'il vit, et que, tout à l'heure, mes yeux rencontreront les siens.

La vieille femme hocha tristement la tête et répéta :

— Pauvre petite !

— Mais que voulez-vous dire ? s'écria la Périne avec inquiétude.

— Ne t'ai-je pas dit que j'avais donné à boire au beau capitaine ?

— Oui. Eh bien ?

— Tandis qu'on le menait au supplice, je marchais auprès de lui.

— Ah ! fit encore la Périne.

— Et nous avons causé tous les deux.

— O mon bien-aimé ! murmura la ribaude qui appuya ses lèvres sur les lèvres du capitaine.

— Il n'avait pas peur de la mort, va ! reprit la vieille femme.

— Il est si brave ! dit la Périne avec orgueil.

— Mais il mourait avec un regret.

— Lequel ? demanda-t-elle frémissante.

— Celui de ne pas apercevoir dans la foule une femme qu'il aimait avec passion.

— J'étais au sabbat, dit la ribaude.

La vieille se mit à rire :

— Qui te dit, fit-elle, que cette femme ne fût toi ?

— Et qui donc ? dit la Périne avec dédain.

— Comment te nommes-tu ?

— Périne.

— Alors ce n'est pas toi.

— La Périne eut un rugissement.

— Ce n'est pas le nom qu'il a dit, fit encore la vieille femme.

— Tu te trompes, bohémienne, dit la Périne avec colère : Fleur-d'Amour m'aime et n'a jamais aimé que moi.

La vieille riait toujours.

— Il ne t'aimait plus…

— Tu mens !

— Il aimait une jeune fille du nom de Géromée.

La Périne jeta un cri et pâlit.

— Tu mens ! tu mens, bohémienne infâme ! dit-elle.

Le corps du capitaine commençait à s'agiter. Ses yeux étaient encore clos, mais ses lèvres remuaient.

— Il va parler, dit la Périne, écoutons :

La Périne éperdue se pencha sur son amant et les bohémiens l'entourèrent.

Le capitaine ne prononçait encore que des mots sans suite ; tout à coup on entendit ces paroles :

— O ma bien-aimée ! je vais m'éveiller dans l'autre monde, et j'ai quitté la vie sans te dire adieu ; pourquoi n'étais-tu pas là ?

— Tu l'entends ? dit la vieille femme.

— C'est de moi qu'il parle ! dit la Périne.

— Écoute, et tu verras.

Les lèvres du capitaine s'agitaient de nouveau :

— O Géromée ! dit-il.

La Périne recula en poussant un grand cri.

A ce cri le capitaine ouvrit les yeux et se dressa tout debout.

Alors la Périne se jeta à son cou et l'étreignit avec délire.

— Oh ! mon bien-aimé ! dit-elle, n'est-ce pas que c'est moi que tu aimes… moi, ta Périne, ton esclave, ton chien ?… moi, qui ai obtenu ta vie de l'enfer puisque le ciel me la refusait.

Dis-moi que ces gens-là ont menti, qu'elle mentait cette vieille…

Et elle montra le poing à la sorcière…

— Cette vieille qui parlait de Géromée…

— Géromée ! s'écria le capitaine avec un accent d'amour auquel la malheureuse Périne ne put se méprendre.

Et comme ce nom jaillissait sur son cœur, la porte de la taverne s'ouvrit violemment, et une jeune fille en larmes, les cheveux épars, entra en s'écriant :

— Oh ! je veux le voir une dernière fois.

— Géromée ! exclama de nouveau Fleur-d'Amour.

— Vivant ! s'écria la jeune fille.

Et toutes les joies du paradis passèrent pour elle dans ce seul mot, et elle se jeta sur son cher capitaine qui, repoussant Périne, disait :

— Oh mon Dieu ! suis-je bien vivant encore ?

La Périne eut un rugissement de lionne blessée ; un stylet qu'elle portait à sa ceinture brilla tout à coup dans ses mains et elle se rua sur Géromée.

Mais un homme se dressa entre les deux rivales, saisit le bras de la Périne et lui arracha le poignard.

C'était le moine.

Le moine qui s'était réveillé, à qui personne n'avait fait attention, et qui, émerveillé de la résurrection du capitaine Fleur-d'Amour, disait :

— Puisque tu es la maîtresse de Satan, il ne faut pas qu'il t'arrive malheur ; je veux lui être agréable, moi aussi, puisqu'il m'a promis de me faire évêque…

La Périne s'affaissa lourdement sur le sol et y demeura évanouie.

La trahison de Fleur-d'Amour l'avait brisée !

— Allons, murmura la sorcière en regardant la bohémienne. Tout marche à souhait. Le maître sera content.

Messire François Cornebut, prévôt des archers de Paris, et l'homme qui tenait, comme on disait, les clefs de ville en sa main, avait bien fait les choses avec la Périne.

Ce n'était plus un homme jeune, messire François Cornebut.

Il avait touché depuis longtemps le cap de la cinquantaine, et il y avait beau jour que sa première femme était morte.

Car c'était un parvenu que ce François Cornebut qui était prévôt des archers, lieutenant du Châtelet, et si puissant que le roi, les princes, les seigneurs, ceux de la religion et les catholiques lui faisaient bonne mine et parfois un doigt de cour.

Au temps de sa jeunesse, comme il passait, simple archer, sous les fenêtres de dame Isabeau de Pierrefitte, une veuve fort riche et déjà vieille, mais dont le cœur, était encore sensible, il avait une si belle prestance que la dame le trouva à son goût.

Elle lui envoya le soir même un message d'amour, et huit jours après elle l'épousa.

Quand elle mourut, elle lui laissa une douzaine de seigneuries et trois ou quatre futailles pleines d'or.

Et ce fut ainsi que le soudard devint grand seigneur.

Or donc, il avait bien fait les choses avec la Périne ; cet homme qui était brutal et cruel, dur au pauvre, insolent au riche, s'était épris d'un amour insensé pour la ribaude.

Il lui avait donné un palais, des pierreries, des varlets et des pages.

La Périne vivait environnée d'un luxe presque égal au luxe de la duchesse d'Étampes, maîtresse du roi, ou de Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin.

Les plus galants seigneurs en étaient amoureux ; mais le farouche Cornebut les tenait à distance.

Cependant le capitaine Fleur-d'Amour qui n'était qu'un aventurier, un enfant d'amour, ramassé autrefois sous le porche d'une église, s'était moqué de messire François Cornebut et de sa toute-puissance.

Il avait aimé la Périne et la Périne l'avait aimé.

Chaque soir, quand Cornebut était parti, une barque glissait silencieuse sur la Seine et venait s'arrêter sous les murs de l'hôtel que la ribaude possédait auprès de la rue des Lions et du Palais Saint-Paul.

Alors une fenêtre s'ouvrait, une échelle de soie en tombait, et grâce à cette échelle, Fleur-d'Amour était bientôt dans les bras de sa maîtresse.

Cela avait duré longtemps, plusieurs mois, un an peut-être, lorsqu'un jour où la Périne avait été trahie par une de ses camérières, jolie fille qui rêvait de la supplanter dans le cœur du prévôt, des archers cachés dans l'hôtel avaient appréhendé le beau capitaine, et l'on sait ce qui en était advenu.

Mais la trahison de la Périne n'avait point guéri maître Cornebut de son mal d'amour.

Tant que le beau capitaine avait été en prison, et tandis qu'on instruisait son procès, le prévôt avait été fort en colère.

La Périne était allée au Châtelet se jeter à ses pieds pour lui demander la grâce de Fleur-d'Amour.

Cornebut l'avait chassée.

Mais quand on vint lui dire que Fleur-d'Amour avait été pendu, quand il sentit sa vengeance assouvie, son cœur ulcéré se trouva de nouveau plein de la Périne.

— Je lui pardonne ! se dit-il.

Mais elle, lui pardonnerait-elle ?

Messire François Cornebut était l'homme le plus puissant de Paris, et Caboche lui obéissait et dressait la potence aussi souvent qu'il prenait fantaisie au farouche prévôt d'envoyer un homme dans l'autre monde.

Mais que pouvait-il contre une femme ?

Contre une femme qui ne l'aimait plus, qui l'avait trompé et qui, sans doute, le haïssait mortellement, puisqu'il avait fait pendre son amant ?

Et seul, enfermé en son logis du Châtelet, farouche et ne voulant ni manger ni boire, messire François Cornebut était là depuis le matin, rudoyant le valet mal appris qui osait le venir troubler en son isolement.

Et cet homme, qui versait le sang un sourire aux lèvres, avait des

larmes de rage dans les yeux et il passait avec désespoir ses mains crispées dans sa chevelure épaisse et grisonnante.

Cependant un homme entra.

Au bruit de la porte, François Cornebut se retourna en grondant comme un dogue.

Mais il s'apaisa soudain ; il eut même dans son œil sinistre et fauve comme un éclair de joie fugitive.

— Ah ! c'est toi, dit-il.

L'homme, ou plutôt le jeune homme, assez hardi pour affronter la colère du maître, était un page.

Ce page se nommait Chilpéric.

Il avait seize ans, l'œil effronté, la mine gouailleuse, et il plaisait fort à messire François Cornebut, qui en avait fait son messager d'amour.

Chilpéric était un enfant de Paris, aimable et corrompu, qui ne croyait ni à Dieu ni à Satan, ni à l'amitié ni à l'amour.

Se riant de tout, levant tous les scrupules, il était le seul être qui, après la Périne, eût eu le privilège de toucher le cœur de François Cornebut et de lui parler librement.

A toute heure de jour et de nuit, Chilpéric entrait chez le prévôt.

Jamais celui-ci ne le rudoyait.

Depuis quinze jours que messire François Cornebut n'avait vu la Périne, Chilpéric était le seul homme qui eût eu le don de lui arracher un sourire.

— Hé quoi ! dit le page en entrant, vous pleurez, monseigneur ?

Cornebut essuya la larme qui coulait sur sa joue, eut un geste de rage et répondit :

— J'aime toujours cette ribaude.

— Eh bien ! dit Chilpéric, il y faut retourner.

— A quoi bon ? elle me chassera, comme je l'ai chassée quand elle est venue me demander la grâce de son cher capitaine ? dit Cornebut avec amertume.

— Bah ! dit Chilpéric, Fleur-d'Amour est mort.

— Qu'importe ! si elle le pleure…

— Vous la ferez pendre, si elle vous chasse.

Cornebut hocha la tête :

— Je l'aime ! dit-il.

Chilpéric haussa les épaules.

— La ribaude est une fille de sens, monseigneur, dit-il.

— Eh bien ?

— Et Votre Seigneurie l'a couverte d'or.

— L'ingrate !

— Fleur-d'Amour est mort, continua le page, et à moins que le diable ne le ressuscite…

— Je voudrais bien, fit Cornebut avec colère, que le diable se mêlât de mes affaires !…

— Vous le feriez pendre, dit Chilpéric qui était un flatteur. Mais n'ayez nul souci, monseigneur, Fleur-d'Amour est bien mort, je l'ai vu de mes yeux accroché à la potence.

— Si jamais la Périne…

— La Périne se consolera. Un amant mort ne tient pas les pieds chauds. Elle, quand elle sera consolée, elle ne sera pas assez sotte, monseigneur, pour renoncer à vos largesses.

— Hélas ! soupira Cornebut, elle me rendra son corps, mais… son cœur ?

Chilpéric partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! monseigneur, dit-il, vous êtes naïf !

— Hein ! fit Cornebut.

— Qu'importe qu'une femme ne vous aime pas, si elle vous appartient.

Cornebut hochait la tête et soupirait.

— Voyons, monseigneur, poursuivit le page éhonté, rassemblez vos souvenirs.

— De quels souvenirs parles-tu ?

— Depuis combien de temps savez-vous que la Périne aimait le capitaine Fleur-d'Amour ?

Cornebut eut un geste qui voulait dire :

— Je suis si malheureux depuis ce temps-là, que j'ai perdu la mémoire.

— Alors, reprit le page, je vais vous aider.

Cornebut le regarda.

— Ce fut un soir, il y aura seize jours demain, que la camériste de Périne vous vint dévoiler la trahison de sa maîtresse. Vous reveniez de chez elle et je vous accompagnais. Vous aviez alors le cœur plein d'amour et me disiez ce que vous m'aviez dit la veille et les jours précédents :

« Ah ! mon ami, je suis le plus heureux des hommes. »

— Et je le croyais, soupira Cornebut.

— Donc vous l'étiez, monseigneur.

— Oh !

— Les gens heureux véritablement sont ceux qui croient l'être, poursuivit Chilpéric. Cependant la Périne ne vous aimait pas, à telles enseignes qu'elle vous trompait depuis plus d'un an. Eh bien ! ne faisait-elle pas son métier de ribaude en conscience, et ne vous rendait-elle pas heureux ?

— C'est vrai, soupira encore François Cornebut.

— Par conséquent, continua Chilpéric, si j'étais Votre Seigneurie, je ne me mettrais plus l'âme à l'envers.

— Et que ferais-tu encore ?

— Je m'en irais chez la Périne, aujourd'hui même.

— Et puis ? demanda le prévôt frissonnant.

— Et je lui dirais : Ribaude, je te veux bien pardonner la trahison et te combler de mes largesses comme par le passé ; mais c'est à la condition que jamais un autre homme que moi n'approchera désormais ses lèvres de tes lèvres. Comprenez-vous, monseigneur ?

— Oui, dit Cornebut, j'entends bien ; mais…

— Mais quoi ?

— Tu ne connais pas la Périne.

— Ah bah !

— Elle est femme à me répondre : Vous me faites horreur, vous qui êtes couvert du sang de l'homme que j'aimais. Reprenez ce que vous m'avez donné, gardez vos largesses et laissez-moi m'en retourner dans le clapier d'où vous m'avez tirée.

— Oh ! oh ! murmura Chilpéric pensif.

— Et si elle me dit cela, continua François Cornebut, que veux-tu que je fasse ?

— Une chose bien simple, dit froidement Chilpéric.

Le prévôt tressaillit.

— Quoi donc ? fit-il.

— Vous prendrez votre dague à votre flanc, monseigneur.

— Et puis ? fit Cornebut tout tremblant.

— Et puis, vous la tuerez…

Le prévôt pâlit.

— Jamais, dit-il, je l'aime…

— Je le sais, mais elle se consolera de Fleur-d'Amour.

— Tu crois ?

— Et elle aimera un autre homme.

Un éclair de fureur jaillit des yeux de François Cornebut.

— Jamais, dit-il, je le tuerais, cet homme !

— Il vaut mieux la tuer, elle, dit froidement Chilpéric. Les morts n'aiment personne.

— Tu as peut-être raison, mon fils, dit le vieux seigneur, dont la main crispée tourmenta le manche ciselé de la dague qui pendait à sa ceinture.

— Dame ! fit Chilpéric, je crois comme le Sarrasin, moi !

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est une histoire du siècle dernier, monseigneur, et qui s'est passée sous les murs de Constantinople que les Turcomans de Mahomet II assiégèrent.

— Conte-la-moi, dit François Cornebut qui se voulait distraire à tout prix du mal d'amour qui l'étreignait.

— La voici, reprit Chilpéric : Un Sarrasin avait une cavale incomparable.

Elle était noire comme l'ébène, rapide comme le vent, et, quand elle traversait au vol le désert, ses naseaux lançaient des tourbillons de fumée et ses yeux des flammes.

Elle avait sauvé son cavalier de maint péril, et le Sarrasin avait refusé les offres magnifiques du sultan qui la lui voulait acheter.

Mais les bêtes valent mieux que les hommes, qui sont ingrats et oublieux.

Quand Constantinople fut pris et livré au pillage, le Sarrasin, qui avait été bon croyant jusque-là et n'avait jamais transgressé la loi du Prophète, entra dans une maison où il y avait du vin et il en but.

Il eut bientôt perdu la raison, et quand il fut ivre, il maltraita la cavale.

La cavale lui en garda rancune.

Quand revenu de son ivresse il voulut, comme à l'ordinaire, s'élancer sur son dos, elle lui lança une ruade. Il parvint néanmoins à la monter, mais elle le désarçonna.

Il recommença vingt fois l'expérience, et vingt fois elle lui fit vider les étriers.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, personne ne te montera plus.

Et il prit son cimeterre et le lui plongea dans le flanc.

— Et il eut raison, dit François Cornebut qui commençait à se convertir aux idées émises par le page Chilpéric.

— Mais, poursuivit celui-ci, je crois, monseigneur, que point ne vous sera besoin d'imiter le Sarrasin.

— Que veux-tu dire ?

— Et de tuer la Périne.

— Et il m'est avis que si vous y alliez… elle vous recevrait à merveille.

— Eh bien ! fit Cornebut avec effort, j'irai demain.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

Cornebut frissonna de nouveau :

— J'ai peur qu'elle ne me chasse, balbutia-t-il.

— Bah ! qui sait ? Et puis, je vous accompagnerai, monseigneur.

Et comme le page parlait ainsi, François Cornebut entendit du bruit dans la salle voisine et des voix parvinrent jusqu'à lui.

— J'apporte un message pour Sa Seigneurie, disait l'une.

— Monseigneur le prévôt ne veut voir personne.

— Oh ! reprit la voix, s'il savait de quelle part je viens, il me ferait bon accueil.

Cornebut sentit tout son sang affluer à son cœur, et il se leva brusquement.

Puis, ouvrant la porte :

— Holà ! dit-il, qu'est-ce donc ?

Mais, en même temps, il jeta un cri en reconnaissant le messager.

Ce messager était un petit More, et ce More qu'on appelait Pedro était un des varlets de la Périne.

— Qui t'envoie ? demanda Cornebut d'une voix étranglée.

— Ma maîtresse.

Cornebut essaya de se raidir contre l'émotion.

— Que me veut-elle ? dit-il.

Le More tira de son sein un pli cacheté qu'il remit au prévôt.

Les mains de celui-ci tremblaient en brisant le scel et le fil de soie.

Mais dès les premières lignes, son front assombri se dérida et un soupir de soulagement souleva sa poitrine.

Puis, joyeux, il tendit le message à Chilpéric.

— Tiens, lui dit-il.

Périne écrivait :

« Monseigneur,

« J'ai été bien coupable, vous m'avez chassée, c'était votre droit ?

« Me voulez-vous pardonner, comme je vous pardonne.

« Si vous le voulez, venez, mes bras vous sont ouverts, et je vous rendrai mon cœur.

« Périne. »

— Hum ! murmura Chilpéric, la ribaude est plus fine qu'une mouche.

— Tu ne crois donc pas à son repentir ? demanda François Cornebut en fronçant le sourcil.

— Oh ! si fait, monseigneur.

— Alors, je vais y aller ?

— Mais… sur-le-champ.

C'était purement pour la forme que Cornebut faisait à son page cette dernière question, car il eût traversé toutes les flammes de l'enfer pour s'aller jeter dans les bras de la ribaude.

— Viens avec moi, dit-il encore.

— Volontiers, répliqua le page.

Et Chilpéric prit son manteau.

Cornebut avait déjà le sien sur les épaules et son feutre sur la tête.

Il serra sa ceinture et son épée, et cria :

— Qu'on m'amène mon cheval !

— Hum ! hum ! se disait Chilpéric à part lui, la Périne n'aura pas pleuré longtemps le beau capitaine, et si je ne l'avais vu de mes deux yeux pendre au gibet ce matin, je croirais volontiers qu'il n'est pas mort. La Périne a donc un bien grand besoin de revoir messire François Cornebut ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et Chilpéric tout pensif suivit son seigneur et maître, le terrible prévôt des archers, qui sauta en selle comme un cavalier de vingt ans, et mit son cheval au galop pour arriver plus vite, tant il avait hâte de voir la belle ribaude…

C'était un rustre, messire François de Cornebut, mais un rustre que l'amour avait façonné et dégourdi. Quand il se fut épris de la Périne, il regarda le Louvre, et se dit :

— Je veux un palais comme cela pour mon idole.

Malheureusement le Louvre n'était pas à vendre.

Alors que fit Cornebut ? Il acheta trois hectares de terrains couverts de masures, dans ce quartier Saint-Paul où la Périne était née, et il fit raser les masures.

Le roi François Ier, alors régnant, avait appelé à sa cour les plus grands artistes du monde, peintres, sculpteurs, architectes.

Cornebut avait beaucoup d'or. De plus, on le craignait, car il passait pour être le favori de la duchesse d'Étampes, maîtresse du roi, à laquelle, jadis, il avait rendu quelques petits services.

Les architectes s'étaient mis à sa disposition, les sculpteurs aussi, et les peintres pareillement.

Un jeune homme, un Italien amené par Benvenuto et qu'on appelait Paolo Gandolfi, se mit à la tête des travaux.

C'était un homme de génie, un artiste inspiré ; il avait vu la Périne et il la trouvait belle entre toutes les femmes.

De l'admiration à l'amour, la distance est courte ; Paolo devint éperdument amoureux de la Périne, et cet amour lui lit faire des prodiges.

En moins d'un an, le palais fut bâti, et Paolo y entassa des merveilles de bronze, de marbre et d'or.

On dit même que le roi, entendant parler de sa magnificence, eut fantaisie de les aller voir, et Cornebut l'y conduisit.

— Mais c'est un petit Louvre ! s'écria le roi François, qui eut en ce moment un mouvement de jalousie.

Comme on le pense bien, Cornebut avait montré le palais, mais il avait caché la Périne.

Celle-ci, du reste, avait tous les instincts de la Parisienne qui, de si humble condition qu'elle soit, a toujours un peu l'étoffe de la grande

dame.

La lavandière, la ribaude avait le sentiment du beau et du grand, et peut-être bien que Paolo, le bel architecte, ne fut pas étranger à cette éducation.

Mais le jaloux François Cornebut veillait sur son trésor, et quand le palais fut achevé, Paolo disparut.

Où était-il allé ? qu'était-il devenu ?

Nul ne le sut jamais, et mille versions coururent sur cette disparition subite.

Selon les uns, amoureux fou de la Périne, il était retourné en Italie pour y chercher la guérison de son mal d'amour.

Selon d'autres, un soir, il s'était endormi dans un cabaret au bord de l'eau, et on l'avait jeté dans la Seine, où il s'était noyé.

Selon d'autres encore, un archer l'avait poignardé au coin d'une rue sombre.

Peut-être la Périne l'avait-elle aimé ?

Mais elle ne le pleura pas longtemps, car le beau capitaine Fleur-d'Amour vint un jour prendre possession de son cœur tout entier.

Donc, le palais de la Périne était une merveille dans laquelle François Cornebut avait enfoui peu à peu ses seigneuries, ses terres et ses moulins. Il s'y trouvait de vastes jardins peuplés de blanches statues, et des galeries pleines de tableaux, et des tapis de Smyrne, et des glaces de Venise, et des bahuts sculptés dans le poirier et l'ébène, et des surtouts couverts d'orfèvreries précieuses, et les plus beaux bronzes florentins.

Une armée de varlets, de pages et de camérières allait et venait par cette demeure ; des musiciens faisaient entendre le soir dans les jardins de suaves mélodies ; des zingari dansaient demi-nus au son de leurs instruments bizarres, et les jours de fête tout le quartier Saint-Paul se disait :

— La Périne, la belle ribaude, est en train de charmer son vieil amant.

Puis le deuil était venu en cette demeure de la volupté.

Un soir, les zingari étaient partis, les girandoles s'étaient éteintes, les varlets et les pages avaient pris la fuite, et la Périne affolée s'était couverte de vêtements de deuil.

Le capitaine Fleur-d'Amour allait payer de sa vie le bonheur

qu’elle lui avait donné.

Pendant quinze jours, le palais était demeuré plongé dans le silence et les ténèbres, et les messagers que François Cornebut avait envoyés savoir ce que devenait la Périne étaient revenus lui faire ce triste récit.

Quel ne fut donc pas l’étonnement du vieux seigneur, lorsque, en approchant, il vit le palais illuminé comme au temps jadis !

Il arrêta son cheval tout ruisselant dans la cour d’honneur, et il fut soudain entouré par les varlets et les pages en habit de gala.

Ayant mis pied à terre, il marcha vers le perron aux degrés de marbre, et une musique enchanteresse se fit entendre.

— Voilà une singulière façon de pleurer Fleur-d’Amour, pensa le page Chilpéric qui suivait son maître et était non moins satisfait que lui.

Le vestibule était plein d’arbustes rares, l’escalier jonché de fleurs.

François Cornebut, un peu étourdi, se laissa conduire jusque dans une salle où le souper était servi.

Des parfums pénétrants lui montaient à la tête, et les torchères pleines de bougies projetaient autour de lui une enivrante clarté.

La Périne couverte de ses diamants, vêtue de velours et de soie, belle et souriante comme elle ne l’avait jamais été peut-être, était à demi couchée sur une ottomane lorsque le prévôt entra.

D’un bond elle fut auprès de lui, jeta ses bras nus à son cou, mit ses lèvres provocantes sur son visage jaune et sec comme un parchemin, et lui dit de sa voix la plus douce et la plus mélodieuse :

— Ah ! mon cher seigneur, j’avais si peur que vous ne vinssiez pas !

Chilpéric murmurait :

— Décidément, nous autres hommes, nous ne sommes que des bélîtres auprès de la dernière des ribaudes.

François Cornebut était fou d’amour.

La Périne le prit par la main et le fit asseoir auprès d’elle sur l’ottomane.

Puis elle fit un signe, et ses varlets roulèrent auprès d’eux la table chargée des mets les plus exquis et des vins les plus généreux.

— Elle va peut-être l'empoisonner ! pensa Chilpéric.

— Chilpéric, mon mignon, dit la Périne en le regardant tendrement, vous allez souper avec nous, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit Cornebut.

— Comme il vous plaira, murmura le page abasourdi.

La Périne renvoya les varlets, et tous trois demeurèrent seuls en la salle du festin.

— Mon cher seigneur, dit alors la ribaude, je vous haïssais hier, ce matin encore.

— Ah ! dit le prévôt, fronçant le sourcil.

— Ce soir, je vous aime.

Et elle le regarda comme elle savait regarder les hommes pour la perdition de leur âme.

— Vous avez été mon bienfaiteur, mon adoré, poursuivit-elle, et je payais vos largesses de la plus noire ingratitude et de la plus abominable des trahisons.

— Ne parlons plus de cela, dit Cornebut.

— Au contraire, parlons-en ! reprit-elle. Je veux que vous sachiez tout.

Cornebut tressaillit et la regarda avec inquiétude. Puis, comme il allait porter à ses lèvres un hanap rempli d'un vin couleur de topaze, le page Chilpéric l'arrêta.

— Hein ? dit le vieux seigneur étonné.

— Monseigneur, dit Chilpéric tout tremblant, prenez garde !

La Périne partit d'un éclat de rire si franc et si railleur que Chilpéric ne put s'empêcher de rougir.

En même temps la ribaude prit le hanap des mains du vieux seigneur et le vida d'un trait.

— Tenez, monseigneur, dit-elle, Chilpéric a cru que je voulais vous empoisonner.

— Oh ! dit le prévôt…

— Et pour que pareille peur ne le reprenne plus, monseigneur, continua-t-elle, je goûterai la première de chaque vin et de chaque mets.

— Alors, pensait Chilpéric, je ne comprends plus rien à ce qui se

passe.

La Périne poursuivit :

— Pour que vous compreniez mon repentir, ô cher seigneur, mon bien-aimé, il faut que vous sachiez mon désespoir. Depuis quinze jours, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

— Je sais cela, dit Cornebut.

— Je me suis traînée aux pieds de tous les gentilshommes de la cour de France.

— Je sais cela pareillement.

— Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai offert mon corps au bourreau, s'il voulait sauver Fleur-d'Amour.

— Et… qu'a fait le bourreau ? demanda Cornebut, dont l'œil étincela de colère.

— Le bourreau m'a repoussée.

— Ah !

— Ce que vous ne savez pas non plus, dit encore la Périne, c'est que je me suis vendue à Satan.

Cette fois Cornebut se prit à rire.

— Vous riez, monseigneur ?

— Oui, certes !

— Vous ne croyez donc pas à Satan ?

— Pas plus qu'à Dieu.

Et Cornebut se mit à rire de plus belle.

Mais alors, il se passa une chose étrange.

On entendit retentir sous les frises du plafond de la salle un autre rire qui semblait être l'écho de celui du vieux seigneur.

— Qu'est-ce que cela ? fit Cornebut qui fronça le sourcil et porta la main à la coquille de sa rapière.

La Périne avait pâli.

— C'est Satan qui rit de votre incrédulité, dit-elle tout émue.

— Eh bien ! dit Cornebut, à sa santé, puisqu'il est ici ! Messire le diable, je vous salue !

Et le prévôt vida son verre.

Chilpéric ne croyait pas au diable peut-être, mais il semblait se poser une question qu'on aurait pu formuler ainsi :

— De qui se moque-t-on ici, du prévôt ou de moi, ou de tous les deux en même temps ?

La Périne poursuivit avec gravité :

— Monseigneur, je me suis donnée à Satan la nuit dernière.

— Tu lui as vendu ton âme ?

Elle eut un triste sourire :

— Oh ! dit-elle, il y a longtemps que mon âme lui appartient.

— Alors ?

— Alors, je lui ai livré mon corps.

— Bah ! dit Cornebut, le diable n'étant pas un homme, je ne suis pas jaloux de lui. Continue, ma mignonne.

— Je suis allée au sabbat.

— Sur un manche à balai ? ricana le page.

— Oui, dit la Périne, et Satan m'a aimée.

— Et que t'a-t-il donné pour cela ? demanda François Cornebut, toujours incrédule.

— Il m'a accordé la vie du capitaine Fleur-d'Amour.

Le prévôt fit un brusque mouvement sur son siège, et Chilpéric se mit à rire.

— En ce cas, dit-il, rassurez-vous, monseigneur, car Satan n'a point tenu sa promesse.

— Tu crois ? dit la ribaude.

— Sans doute, car je l'ai vu pendre ce matin.

— C'est vrai, dit la Périne.

— Et quand on l'a décroché, il était mort, bien mort, tout ce qu'il y a de plus mort.

— Cela est encore vrai, dit la Périne.

— Donc, Satan vous a trompé.

— Non, dit la Périne, car il a ressuscité Fleur-d'Amour.

Cette fois, et tandis que le prévôt jetait un cri de colère, Chilpéric regarda la ribaude et parut se demander si la douleur ne lui

avait pas troublé le cerveau et si elle n'était pas folle.

Mais elle reprit sans s'émouvoir :

— Satan a ressuscité Fleur-d'Amour, je vous le jure. J'ai vu son corps inerte revenir à la vie, j'ai mis la main sur son cœur et son cœur a battu ; ses yeux fermés se sont rouverts et ses lèvres ont parlé.

— Tu mens ! s'écria Cornebut qui se leva l'œil en feu.

— Je ne mens pas, monseigneur, et je vous aimerai toute ma vie, si vous voulez faire ce que je vous demande.

— Et que me demandes-tu donc, ribaude ?

— Écoutez-moi, monseigneur… Je me suis traînée aux pieds de quiconque était puissant, j'ai supplié le bourreau, j'ai vendu mon corps à l'enfer, tout cela pour racheter la vie de Fleur-d'Amour, et quand Fleur-d'Amour s'est retrouvé debout devant moi, plein de jeunesse, de vie et de santé, je me suis senti pour lui une haine mortelle, car Fleur-d'Amour ne m'aimait plus, et une autre femme se jetait à son cou et l'étreignait avec délire.

— Mais c'est un conte à dormir debout que tu nous fais là ! s'écria Cornebut, que les dernières paroles de la Périne avaient un peu apaisé.

— C'est la vérité, monseigneur.

— Comment, Fleur-d'Amour n'est point mort ?

— Il est ressuscité, monseigneur.

— Il vit, il pense, il marche ?

— Oui.

— Et il aime une autre femme ?

— Oui.

— Tout cela est impossible !

— Si vous ne me croyez pas, monseigneur, envoyez Chilpéric s'informer.

— Où cela ? demanda le page.

— A la taverne de *l'Écu rogné* où s'est accomplie la résurrection.

— Bon ! j'y vais, dit Chilpéric.

Et le page se leva et reprit son manteau.

— Oui, mon mignon, continua la Périne, on te dira ce qui est advenu, et si tu n'en veux rien croire, tu demanderas le logis de

Géromée.

— Qu’est-ce que Géromée ? fit le prévôt.

— C’est la femme qu’aime Fleur-d’Amour. Tu n’as qu’à aller chez elle, tu y trouveras le misérable se riant de moi et soupirant des propos d’amour aux pieds de cette ribaude.

— Et que ferai-je alors ?

— Tu t’en iras chercher deux archers, dit le prévôt.

— Bon !

— Et tu arrêteras le drôle, que tu conduiras au Châtelet.

— Ah ! mon cher seigneur, murmura la Périne dont l’œil flamboya, si tu fais cela, je t’aimerai toute la vie.

— Puis, continua Cornebut, tu iras trouver Caboche.

— Fort bien, monseigneur.

— Et tu lui diras qu’il se trouve prêt à brancher de nouveau Fleur-d’Amour, et que si cette fois il fait mal son nœud, c’est lui qui sera pendu.

Une joie infernale éclatait sur le visage de la Périne.

— Maintenant je comprends tout, murmura le page Chilpéric.

Et il s’en alla exécuter les ordres de son maître farouche.

Alors la Périne se vint asseoir sur les genoux de Cornebut. Elle lui passa ses beaux bras autour du cou, lui mit un baiser sur la bouche et murmura :

— Oh ! je t’aime à présent, je t’aime !…

— Tu n’aimes donc pas Satan ? dit Cornebut avec un gros rire.

La Périne frissonna subitement.

— Ma mignonne, reprit Cornebut, je ne sais pas si Fleur-d’Amour est vivant ou mort, mais je puis t’affirmer que s’il avait été bien pendu, Satan ne l’aurait pas ressuscité.

Et comme le vieux seigneur disait cela, le rire moqueur qui s’était fait entendre déjà retentit de nouveau dans les frises du plafond, et la Périne jeta un cri d’effroi, tandis que Cornebut lui-même se levait la sueur au front.

L'effroi de la Périne était tel que la pensée ne vint pas à Cornebut, qu'elle pouvait s'être prêtée vis-à-vis de lui à une mystification.

Le rire satanique retentissait toujours sous les frises du plafond, et Cornebut, la main sur son épée, semblait se demander s'il avait affaire à un homme ou à un esprit véritablement infernal.

Une violente colère s'empara alors du prévôt.

— Qui que tu sois, toi qui oses rire en ma présence, s'écria-t-il, écoute-moi ! Si tu es un homme, j'aurai ta vie.

Le rire devint plus moqueur.

— Si tu es Satan, à qui je ne crois pas…

Le rire devint gigantesque.

— Je te brave ! ajouta Cornebut.

Alors la cire s'éteignit.

Mais une voix qui semblait sortir des profondeurs du sol s'éleva vibrante et railleuse :

— François Cornebut, disait cette voix, si tu me voyais, croirais-tu à mon existence ?

— Viens, dit le prévôt, montre-toi donc si tu l'oses !

Et il tourmentait avec fureur la garde de son épée.

— Attends, alors, dit la voix souterraine.

Un grand feu flambait dans l'âtre de la salle.

Tout à coup une fumée noire d'abord, puis d'un jaune sombre, s'éleva sous la haute cheminée sculptée, et les tisons enflammés disparurent un à un dans cet épais tourbillon.

En même temps, un parfum âcre et pénétrant saisit le baron aux narines, et il éprouva comme un sourd bourdonnement dans les oreilles.

Le nuage de fumée grandissait, enveloppait la cheminée et se répandait dans la salle.

Cornebut violentait toujours la garde de son épée, mais une vague épouvante s'était emparée de lui.

La fumée noire d'abord, jaune ensuite, passait maintenant par des teintes rouges ou bleues ; on eût dit un nuage coloré par le crépuscule. Puis les tons éclatants pâlirent et le nuage qui avait empli la salle et dérobait maintenant au prévôt la vue de la Périne à genoux et tremblante, devint blanc, s'éclaircit peu à peu, acquit bientôt la transparence d'une brume du matin, et François Cornebut, en proie à un étrange malaise et à une sorte de paralysie, aperçut enfin au travers une forme humaine.

Alors le même rire moqueur, la même voix qu'il avait déjà entendus, retentirent de nouveau aux oreilles du prévôt.

— Tu as voulu me voir, François Cornebut, disait la voix, sois satisfait !

Le feu apparaissait à travers le nuage qui avait acquis une transparence extrême, et l'effroi de François Cornebut redoubla quand il vit celui qui lui parlait, debout au milieu de flammes.

— Satan ! murmura la Périne d'une voix mourante.

Et Satan, car c'était bien le personnage vêtu de rouge et le visage couvert d'un masque noir qui l'avait brûlée de ses baisers la nuit précédente, Satan poussa du pied les énormes bûches amoncelées dans le foyer, ce qui fit que le brasier arriva jusqu'au milieu de la salle et que lui demeura au milieu.

François Cornebut ne pouvait plus en douter.

Un homme eût été brûlé vif. Seul, l'esprit infernal pouvait ainsi jouer avec le feu.

Cependant l'effroi du prévôt ne fut pas de longue durée et fit place à la colère :

— Eh bien ! dit-il, si tu es Satan, je le saurai !

Et il se rua l'épée haute sur le personnage vêtu de rouge.

Mais son épée, qui visait la poitrine, fila dans le vide, et il jeta un cri de douleur.

Il s'était brûlé.

Satan riait.

— François Cornebut, dit-il, mets donc ton épée au fourreau. Je suis un esprit et non un corps. Tu ne croyais pas à moi, maintenant y crois-tu ?

— Oui, balbutia Cornebut.

En même temps, le prévôt qui se sentait la tête alourdie par ces parfums étranges que le nuage de fumée avait répandus dans la salle, le prévôt se laissa choir sur un siège en disant :

— Je crois que j'étouffe !

— C'est la fumée qui t'incommode, dit Satan.

Et il se mit à souffler.

O prodige ! le nuage qui n'était plus qu'une gaze légère, s'évanouit comme la brume matinale des prairies au premier rayon du soleil.

Cornebut, d'une main alourdie, épongeait la sueur qui coulait de son front.

— Tu as trop chaud encore, fit Satan. Attends, je vais éteindre le feu.

Et alors il prit avec ses mains les tisons enflammés et les lança l'un après l'autre dans le fond de la cheminée où ils s'éteignirent sur-le-champ.

Et il riait toujours, et il disait :

— Douteras-tu encore ?

— Non, balbutia Cornebut.

Puis le prévôt pris d'un accès de dévotion, voulut porter la main à son front et faire le signe de la croix.

Satan se mit à rire.

Le bras levé retomba.

— Calme-toi donc, François Cornebut, reprit Satan, et soyons bons amis, je ne veux pas t'acheter ton âme. Sauve-la si tu peux, je n'en ai nul souci. J'ai des âmes à revendre là-bas ; mais j'aime ta maîtresse et je la veux partager avec toi.

Cornebut fit un geste de dédain.

— Pourquoi serais-tu jaloux, puisque je ne suis pas un homme ? reprit le démon.

La Périne frissonnait et regardait tour à tour ce hideux vieillard qu'on appelait François Cornebut, et celui qu'elle prenait pour l'ange déchu et dont la voix pénétrait au fond de son âme et la bouleversait.

Satan poursuivit.

— Que t'importe, dès lors, que j'aime la Périne ? tu es vieux, François Cornebut, et si elle ne te trompe pas avec moi, elle te trompera sûrement avec un homme quelconque, un page, un archer ou un soudard. Tu le feras pendre, soit ! mais qui a bu boira, et le cœur d'une ribaude aura toujours soif d'amour, après celui-là un autre…

La colère du prévôt avait fait place à une sorte de prostration.

Était-ce les parfums mystérieux qui continuaient de troubler son cerveau, ou bien la fascination qu'exerçait le fils de l'enfer le rendait-elle ainsi inerte et sans énergie ?

Nul n'aurait pu le dire.

Mais il essaya de se lever et ne le put ; il voulut parler et sa voix expira sur ses lèvres.

Une fois encore il tenta de porter la main à son front et de se signer, mais la main retomba.

— Écoute, dit encore Satan, je suis vraiment bien bon de te proposer un partage, quand il me serait si facile de prendre la Périne pour moi tout seul. Si je le fais c'est que je veux être ton ami et te rendre quelques petits services à l'occasion.

Le prévôt attachait sur le personnage vêtu de rouge un œil atone et sans rayons.

— Tu es tout-puissant à cette heure en la bonne ville de Paris, continua Satan, et ta puissance tient à une chose, c'est que tu es le favori de madame la duchesse d'Étampes ; mais que le roi vienne à mourir…

François Cornebut frissonna.

— Et moi qui lis dans l'avenir, poursuivit Satan, je puis t'affirmer que le roi n'a plus que quelques années de vie…

— Ah ! balbutia Cornebut saisi d'épouvante.

— Le roi mort, la duchesse rentre dans l'ombre et tu perds ta faveur ; et comme tu t'es fait beaucoup d'ennemis, comme tu as été dur avec le peuple, insolent avec les gentilshommes, mal avec ceux qui dépendent de toi, tu seras en butte à des représailles terribles si je ne te prends pas sous ma protection.

Cornebut frissonnait toujours.

— Tu penses bien, reprit Satan de sa voix moqueuse, que si tu étais un brave et loyal chevalier, craignant Dieu et faisant le bien, je ne t'aurais pas ainsi en amitié. Mais un mécréant tel que toi aura

toujours droit à mes égards. Donc je t'aime, et je le veux prouver.

— Ah ! fit encore François Cornebut.

— Si je le veux, le roi mort, la duchesse d'Étampes disgraciée par le nouveau souverain, tu resteras en faveur, toi, et tu seras toujours prévôt.

Cornebut triompha un moment de l'étrange ivresse qui l'étreignait.

— Et que faut-il donc que je fasse pour cela ? dit-il.

— Tu m'obéiras.

Cornebut inclina la tête.

— Je suis bon diable aujourd'hui, poursuivit Satan, et je veux te le prouver. Quand je prends un homme sous ma protection, je lui demande son âme en échange. Mais puisque je te prends ta maîtresse, je te laisse ton âme. Tu la sauveras si tu peux.

Cornebut tourna la tête avec effort et regarda sa maîtresse.

La Périne contemplait Satan avec une sorte d'extase et semblait s'enivrer du son de sa voix.

Certes ! en ce moment, le souvenir du beau capitaine Fleur-d'Amour était bien loin de sa pensée et de son cœur.

Et Cornebut poussa un soupir, et aucun son ne se fit jour à travers sa gorge aride, aucune parole ne sortit de ses lèvres crispées.

Puis Satan lui dit encore :

— Tu penses bien que je ne me montre pas aux hommes à toute heure, et il est probable que tu ne me verras pas de si tôt. Peut-être même ne me reverras-tu jamais. Pourtant je te transmettrai mes ordres, et c'est la Périne qui te les donnera. Ce qu'elle te dira de faire, tu le feras.

Cornebut essaya une dernière fois de se lever et de parler, mais ses forces le trahirent.

Un gémissement étouffé parvint seul à s'échapper de sa poitrine.

Et comme si l'ivresse mystérieuse, que lui avaient procurée les parfums répandus dans la salle et contre laquelle il avait lutté et s'était débattu si longtemps, l'eût enfin terrassée, il s'affaissa sur son siège, la tête rejetée en arrière, et ses yeux se fermèrent.

— Il dort, dit alors Satan en riant, à nous deux.

Et le personnage vêtu de rouge s'avança vers la Périne qui

frissonnait non plus d'épouvante, mais d'une mystérieuse volupté.

Et son masque tomba, et il lui apparut aussi beau que la nuit précédente, et elle se prosterna devant lui en murmurant :

— Parlez maître, ordonnez… je suis votre esclave.

Il lui mit un baiser au front, et elle palpita sous ce baiser, comme la colombe sous la serre de l'épervier.

Il s'assit auprès d'elle, prit ses mains dans les siennes et répéta :

— Je t'aime !

La Périne eut un geste d'épouvante. Elle signala Cornebut endormi et murmura :

— S'il allait s'éveiller !

— Ne crains rien, dit Satan en riant. Il ne s'éveillera que lorsque je le voudrai.

Et il mit un nouveau baiser sur le col de cygne de la ribaude, disant :

— Et toi, m'aimes-tu ?

— Moi, dit-elle palpitante. Ah ! si vous étiez seulement un homme ?

— Je le serai pour toi. D'abord, comment veux-tu que je me nomme ? J'ai pris un nom autrefois, à une époque où j'étais comme aujourd'hui amoureux d'une femme et où je passais plusieurs années sur la terre, vivant comme les autres hommes. Je m'appelais alors Michaël. Que penses-tu de ce nom ?

— Je vous appellerai Michaël, balbutia la Périne.

— Et tu m'aimeras ?

— Oh ! oui.

Et elle eut un geste de dégoût et d'horreur en montrant Cornebut endormi.

— Tu l'as pourtant rappelé ?

— Parce que je voulais me venger !…

— Ah ! c'est juste, dit Satan-Michaël en riant, tu regrettes à présent que Fleur-d'Amour ne soit pas mort ; mais puisque tu m'aimes…

La Périne l'enlaça de ses bras, et dit :

— Je haïssais Fleur-d'Amour il y a une heure encore.

— Et… maintenant ?

— Maintenant, je ne le hais plus.

— Parce que tu m'aimes, dit Satan avec une pointe de fatuité.

Elle se suspendit à son cou et répéta :

— Oh ! oui, qui que tu sois, homme ou démon, je t'aime.

— Alors tu ne me refuseras pas une grâce ?

— Laquelle ?

— Celle de Fleur-d'Amour.

— Tu veux qu'il vive ?

— Oui, dit Satan-Michaël.

— Il vivra, dit la Périne.

Alors Satan la prit dans ses bras et la couvrit de baisers, et, frémissante, et se sentant mourir, elle poussa un cri et ferma les yeux à son tour.

Les parfums dégagés par le nuage de fumée agissaient maintenant sur elle comme ils avaient agi sur le prévôt François Cornebut.

Et la Périne, ivre de voluptés, de parfums, de vin et d'amour, s'endormit dans les bras de celui qu'elle croyait être Satan, le roi des enfers.

§

Enfin Michaël, appelons-le par son nouveau nom, le vrai peut-être, Michaël frappa sur un timbre d'or avec une baguette d'ébène.

Au bruit la porte s'ouvrit et la sorcière qui avait mené la Périne au sabbat apparut.

— Me voilà, maître, dit-elle.

— As-tu porté mon message ? demanda Michaël.

— Oui, maître.

— Et quelle réponse as-tu ?

— Elle viendra !…

Un rayon de joie parut sur le front de Satan-Michaël, et un éclair jaillit de ses yeux.

— J'en étais sûr, murmura-t-il, et pourtant je n'osais y croire.

En parlant ainsi, il courut à la fenêtre et promena un regard ardent sur le fleuve tout resplendissant des rayons de la lune.

— C'est par là, en effet, qu'elle viendra, dit la sorcière.

Une ombre s'étendait au loin sur la Seine, l'ombre gigantesque des tours de Notre-Dame.

Tout à coup Michaël tressaillit.

Un point noir qui se dégageait de cette ombre apparut en pleine lumière.

C'était une barque.

— C'est elle sans doute, dit Michaël.

Et penché à la fenêtre, frémissant, il attendit.

La barque voguait maintenant au milieu du fleuve laissant l'île Saint-Louis sur la droite et se dirigeant à force de rames dans la direction du palais de la Périne.

Alors le personnage vêtu de rouge prit la ribaude endormie à bras le corps et la porta sur un lit de repos où il la coucha.

Puis, pensant au prévôt qui ronflait et avait glissé de son siège sur le sol, il le poussa sous la table.

Après quoi, il alla ouvrir les fenêtres.

Le vent frais de la nuit et les rayons de la lune entrèrent alors dans la salle où régnait une atmosphère lourde et chaude.

— Va la recevoir, c'est elle, dit Michaël.

La sorcière sortit de la salle.

La barque remontait le courant avec rapidité.

Enfin elle vint aborder sous les murs du palais, elle était montée par deux rameurs.

Au milieu se trouvait debout une femme vêtue de noir et le visage couvert d'un masque.

Et cette femme mit, seule, pied à terre et s'avança résolument, à la grande joie de Michaël, vers une petite porte que la sorcière était venue lui ouvrir.

Maintenant, si l'on veut savoir quelle était cette femme masquée qui remontait la Seine en pleine nuit et venait aborder sous les fenêtres du palais de la Périne, il faut faire un pas en arrière, abandonner la vie nocturne, merveilleuse et inexplicable et entrer dans le domaine de la réalité historique.

Trois jours avant l'exécution du capitaine Fleur-d'Amour et les scènes étranges que nous racontions naguère, Paris s'éveilla de plus belle humeur que de coutume.

Car Paris n'était pas en belle humeur depuis longtemps. D'abord les guerres des premières années avaient appauvri le trésor royal, ruiné les seigneurs et amené une misère générale.

Ensuite, le roi avait pris Paris en horreur.

Il vivait à Rambouillet, plus enamouré que jamais de madame la duchesse d'Étampes, et ne quittait par hasard cette résidence que pour aller courre un cerf dans la forêt de Chambord. Le Dauphin avait également abandonné Paris. Retenu dans les chaînes dorées de Diane de Poitiers, sa vieille maitresse, il ne bougeait point du château d'Anet, la fastueuse demeure de cette favorite sur le retour, et sa jeune femme, la princesse Catherine, épouse délaissée et qui n'avait même pas la joie d'être mère, vivait seule au Louvre, où ne retentissaient plus les bruits joyeux des fêtes d'autrefois.

Paris était morne et triste, abandonné à la merci d'un soudard qui le gouvernait durement et qui en était devenu le despote, – messire François Cornebut.

Le peuple n'avait plus de jours de réjouissance ; les échevins ne donnaient plus de bals ; les carrousels et les tournois étaient finis.

Paris mourait de faim et Paris s'ennuyait.

Et cependant, un matin, Paris s'éveilla bruyant, animé, plein d'espoir.

Le peuple chanta dans les tavernes, les ribaudes mirent leurs ceintures dorées, les bourgeois endossèrent leurs hoquetons des dimanches, et le soleil, qui depuis plus d'un mois était enseveli dans le brouillard, se montra radieux dans un ciel sans nuages.

C'est qu'une bonne nouvelle s'était répandue de la porte Saint-

Honoré à la porte Saint-Antoine avec la rapidité de l'éclair.

Paris allait revoir une femme qu'il n'avait pas vue depuis tantôt quinze ans, une femme qui avait été belle et noble et spirituelle et bonne entre toutes les femmes, – une princesse qui avait eu pour elle la grâce et l'aménité, que les poètes avaient chantée, et qui, poète elle-même, avait écrit des livres merveilleux, des contes à ravir le monde entier.

La Marguerite des Marguerites, comme disait Brantôme, la belle, la bonne reine de Navarre, la noble sœur du vaincu de Pavie, Marguerite de France, revenait à Paris.

Et elle y entra, en effet, vers deux heures de relevée, en litière, sans grande escorte, une douzaine de gentilshommes tout au plus et quelques dames d'atour.

Mais le peuple enivré s'était porté à sa rencontre ; il avait dételé les mules de sa litière, et la bonne princesse était rentrée dans Paris portée en triomphe sur les épaules des Parisiens.

Et les bourgeois disaient en la voyant :

— Elle est toujours jeune, elle est toujours belle !

Et le peuple criait :

— Noël ! Noël ! nos maux sont finis, puisque la Marguerite des Marguerites nous revient.

Et bien qu'elle eût dépassé l'âge redoutable de la quarantaine, elle donnait raison au bourgeois, la noble princesse, car elle était jeune et belle comme le jour où elle s'en alla épouser le roi de Navarre Henri d'Albret, son second époux.

Et ce fut ainsi jusqu'au Louvre, dont les portes s'ouvrirent toutes grandes devant elle.

La veille, deux gentilshommes et deux dames d'atour de la reine étaient arrivés pour faire préparer ses logis.

Ce qui fit que madame Catherine de Médicis, la jeune Dauphine, vint à la rencontre de la tante de son époux et lui fit un accueil empressé.

La Marguerite des Marguerites l'embrassa tendrement et lui dit :

— Chère belle ! comment êtes-vous toute seule ici ?

Catherine, la pauvre princesse délaissée, répondit par un gros soupir.

Puis on vit une larme briller dans ses grands yeux d'un bleu

sombre.

Et ce fut tout.

— Ne vous désolez pas, ma mie, lui dit la Marguerite des Marguerites, je viens à Paris pour y changer bien des choses et y ramener le bonheur, si j'en crois ces braves gens qui m'ont fait escorte jusqu'ici.

Et la reine de Navarre se mit à une fenêtre du palais et remercia les Parisiens qui se retirèrent en criant de plus belle :

— Noël ! Noël !

Alors la Marguerite des Marguerites se retira en ses appartements et y demeura seule avec une de ses femmes, mademoiselle de Galard, qu'on appelait en Navarre la belle Bordelaise, et que la reine avait surnommée la Gironde.

La Gironde avait dix-huit ans, des dents blanches, le rire moqueur, la répartie fine et galante.

Elle était sage, disait-on ; mais elle était coquette comme pas une, et il n'était guère de page, de seigneur ou de gentilhomme qui n'en fût amoureux.

La Gironde riait, caquetait, se laissait voler un baiser et n'allait pas plus loin.

— M'aimera qui m'épousera, avait-elle coutume de dire.

Et pages et gentilshommes en étaient pour leurs frais menus ou grands.

C'était une fille d'esprit, fort instruite du reste, et que la reine avait élevée dans la culture des lettres et des arts.

Quand la Marguerite avait composé un de ses contes, elle le lui lisait, et la Gironde approuvait ou critiquait librement.

Donc, la Gironde était la seule personne qui vécût dans la complète intimité de la reine de Navarre, couchant dans un cabinet voisin de sa chambre, et au mépris de l'étiquette, partageant ses repas.

Moitié fille d'honneur, moitié camérière, elle habillait, déshabillait la reine et lui rendait tous les petits services d'une demoiselle d'atour.

Donc, demeurée seule avec la Gironde, après avoir soupé assez frugalement, madame Marguerite lui dit :

— Je vais te montrer un des plus jolis gentilshommes de la cour de France, ma mignonne.

— Quel est-il, madame ? demanda la Gironde.

— Il se nomme Amaury de Mirepoix.

— Un des beaux noms de France, dit la Gironde.

— Et s'il a tenu ce qu'il promettait, reprit la reine, il doit être le plus galant et le plus spirituel seigneur qu'on puisse imaginer.

— Mais, madame, dit la Gironde en souriant, Votre Majesté en parle comme d'un homme qu'elle n'a pas vu depuis longtemps.

— Je ne l'ai pas vu depuis dix ans, en effet.

— Ah !

— Il avait seize ans alors, et il était page du roi ; mais comme il me plaisait fort, le roi me l'avait donné et je l'emmenai même en Espagne, quand j'allai visiter le noble captif.

— Et depuis lors, Votre Majesté ne l'a point revu ?

— Non, mais il m'écrit très souvent et je lui réponds.

Un sourire glissa sur les lèvres de la Gironde.

— Figure-toi, ma mignonne, poursuivit la reine, que le pauvre enfant était amoureux de moi. Ah ! mais amoureux fou. Il en perdait le sommeil et la raison. Voyant cela, je le renvoyai en France en lui disant : « Mon mignon, tu ne me reverras plus que lorsque je serai une vieille femme. »

— Alors, dit la Gironde avec un fin sourire, Votre Majesté ne le reverra pas de si tôt.

— Flatteuse ! dit la Marguerite des Marguerites, vas-tu pas dire comme les Parisiens, toi aussi, que j'ai toujours quinze ans.

— Pas beaucoup plus, madame.

— J'ai un peu plus de quarante ans, ma mignonne, dit la reine de Navarre, et je suis bien sûre que ce pauvre Amaury s'en apercevra tout de suite, surtout s'il te voit auprès de moi.

— Oh ! madame !…

Et la Gironde, tout en rougissant un peu, apprêta l'arsenal de ses coquetteries.

— Il viendra donc ici ? dit-elle.

— Oui, ma petite.

— Quand ?

— Mais tout à l'heure, je m'étonne même qu'il ne soit point

encore arrivé, car je lui ai envoyé un message, ce matin, en partant de Montlhéry.

— Il n'était donc pas à Paris ?

— Non, il était à Rambouillet, auprès du roi.

— Toujours page ?

— Folle ! on n'est plus page à vingt-six ans, il est dans les gardes.

— Ah ! fort bien. Et Votre Majesté croit qu'il est très beau et très galant cavalier ?

— J'en suis sûre.

Et la reine prononça ces mots avec un accent où perçait une tendresse presque maternelle.

Et comme elle disait cela, un pas précipité retentit dans les antichambres et on gratta à la porte.

— Le voilà ! dit Marguerite.

En effet, la porte s'ouvrit et un jeune homme, couvert de poussière, vint se jeter à ses genoux et lui baisa tendrement les mains.

— Ah ! madame ! ah ! ma reine ! disait-il d'une voix émue, pardonnez-moi ; mais j'étais absent de Rambouillet. Le roi m'avait envoyé à Anet, et quand je suis revenu, votre messager m'attendait depuis plusieurs heures.

— Le mal n'est pas grand, mon enfant, dit la reine en le baisant au front, puisque te voilà. Laisse-moi te regarder. Lève-toi !

Et comme il se dressait rougissant devant la Marguerite des Marguerites, elle lui dit :

— Comme le voilà beau et bien tourné, mon fils, et que les belles dames de Rambouillet doivent soupirer en te voyant.

Mais Amaury eut un geste qui voulait dire :

— Que m'importe !

Et il contemplait la reine comme il la contemplait autrefois, tout ému et tout tremblant.

Si tremblant même et si ému qu'il n'avait pas vu tout d'abord mademoiselle Gironde, qui se tenait prête au combat et avait aux lèvres son plus beau sourire de bataille.

Il l'aperçut enfin et rougit de plus belle.

— Mademoiselle de Galard, une de mes filles d'honneur, dit la reine, et une jolie fille, comme tu vois.

Amaury salua.

— Mais, reprit Marguerite, nous avons beaucoup à causer, mes enfants. Sieds-toi, mon mignon, et me raconte sur-le-champ ce qui se passe à la cour de France que je n'ai pas vue depuis dix ans.

— Madame, répondit Amaury, la cour s'ennuie.

— Bon !

— Le roi aussi.

— En vérité !

— Et le peuple pareillement.

— Pauvre royaume et pauvre roi ! soupira Marguerite.

— Par exemple, continua Amaury avec une pointe de railleuse amertume, la reine de la main gauche s'amuse fort.

— Madame d'Étampes ?

— Oui.

La reine de Navarre fronça le sourcil, et ses beaux yeux eurent un éclair de colère.

— Cette femme perd le roi et le royaume, dit-elle ; mais, me voilà, Dieu et mes amis aidant, je sauverai le beau pays de France.

Amaury poursuivit :

— Monseigneur le Dauphin mène également joyeuse vie.

— Toujours amoureux de Diane ?

— Toujours.

— Chose bizarre ! dit la reine, qu'on puisse aimer follement une femme qui serait hardiment votre mère. Et la Dauphine ?

— Votre Majesté a dû la voir ici ?

— Sans doute.

— La Dauphine ne bouge pas du Louvre. Elle y vit avec quelques Florentins qui lui font une petite cour, et un parfumeur du nom de René qui lui tire les cartes et lui dit la bonne aventure.

La reine tressaillit :

— Ah ! dit-elle, la jeune princesse est superstitieuse ?

— Comme une Italienne qu'elle est.

— Elle croit aux sorciers ?

— C'est probable.

— Je voudrais que cela fût certain, dit Marguerite avec un sérieux qui étonna fort Amaury de Mirepoix et mademoiselle Gironde.

— Mes enfants, continua la reine de Navarre, avant de vous dire pourquoi je voudrais que la dauphine fût superstitieuse, laissez-moi vous narrer une histoire vieille de dix ans.

Et la reine de Navarre se renversa sur son fauteuil et prit l'attitude convenable à ceux qui vont faire un long récit.

Amaury et mademoiselle Gironde étaient tout oreilles.

— Mes enfants, dit alors la reine, je vais vous parler d'une époque des plus douloureuses de ma vie, mon séjour en Espagne, auprès de mon malheureux frère, prisonnier de l'empereur Charles.

Le roi était malade, et son mal était sans remède. Les rois ne sont pas faits pour vivre en cage comme des prisonniers, et les fourberies de l'empereur avaient aigri son caractère au point qu'un jour il se jeta dans mes bras et me dit, les yeux pleins de larmes :

— Si je ne revois pas la France d'ici peu, je suis un homme mort.

L'empereur m'avait accordé un sauf-conduit et j'étais arrivée à Madrid avec une petite cour ; tu t'en souviens, Amaury ?

— Oui, madame, dit le jeune homme.

— Mais mon séjour auprès du roi était limité ; les jours se succédaient avec une effrayante rapidité et l'heure où il me faudrait quitter le pauvre captif n'était pas loin. Le roi se désolait et j'avais le cœur bien marri.

Un soir, nous étions accoudés tous les deux au balcon du palais qui nous servait de prison, quand la rue silencieuse s'emplit tout à coup de bruit et de lumière.

Nous vîmes déboucher un flot de peuple et derrière le peuple des soldats ; et après les soldats des moines noirs qui portaient des torches et psalmodiaient des chants funèbres. Puis, au milieu des moines un homme en chemise, la corde au cou, pieds nus et portant à la main un gros cierge dont la cire brûlante lui tombait sur tout le corps. C'était un pauvre diable qu'on allait brûler vif par ordre de la sainte inquisition.

Mais, auparavant, on le conduisait à l'église qui se trouvait en

face du palais, afin qu'il fit amende honorable.

Comme le cortège passait sous notre balcon, le condamné leva la tête et me regarda.

Oh ! jamais je n'oublierai ce regard !

Cet homme était jeune, tout jeune ; il n'avait peut-être pas vingt ans.

Il était beau de cette étrange et fatale beauté qui est le partage des fils de Bohême, et ses yeux noirs se fixèrent sur moi avec une indéfinissable expression de prière et d'admiration.

Il me trouvait belle, et il me croyait puissante sans doute, car il me cria :

— Faites-moi grâce !

— Pauvre enfant ! murmura le roi, je suis un captif comme toi, et je ne puis rien.

— Mais moi je me tournai vers un officier espagnol que l'empereur avait attaché à ma personne, dès le jour de mon arrivée à Madrid :

— Monsieur, lui dis-je, pensez-vous que si moi, une fille de France, je demandais à l'empereur la grâce de ce pauvre diable, il me la refuserait ?

— Assurément non, répondit l'officier en s'inclinant.

— Eh bien ! lui dis-je, courez voir l'empereur qui a quitté l'Escurial pour Madrid, ce matin, et portez-lui ce message.

Et déchirant un feuillet du carnet que j'avais sur moi, j'écrivis à l'empereur.

L'officier partit rapide comme l'éclair.

Dans le lointain, à l'autre bout de la rue, flamboyait le bûcher.

Les cloches de l'église sonnaient, et le malheureux, à genoux sous le porche, tournait de temps en temps la tête et me regardait.

La cérémonie fut longue, si longue que l'officier eut le temps de revenir.

A cheval, l'épée d'une main, un papier qu'il agitait au-dessus de sa tête de l'autre, il fendait la foule criant :

— Place ! place !

— J'entendis deux cris à la fois.

Un cri de rage poussé par les moines.

Un cri de reconnaissance et de joie s'échappant de la poitrine du condamné.

Et il leva de nouveau la tête vers moi et son regard ardent et profond semblait me dire :

— Je suis à vous pour toujours et mon sang vous appartient !…

— Et peut-être ne l'avez-vous jamais revu, madame ? demanda la Gironde.

— Oh ! si, répondit la reine de Navarre ; vous allez voir, mes enfants, que j'avais eu raison de sauver Michaël.

— Michaël ?

— Oui, c'était le nom du bohémien.

Et la reine fit une pause pour reprendre haleine.

La reine de Navarre reprit après un moment de silence :

— Quelques jours s'écoulèrent.

Ni le roi, ni moi, ne pensions plus au pauvre bohémien que j'avais arraché à une mort horrible.

Le temps de mon séjour à Madrid allait expirer, et l'empereur, qui se montrait de plus en plus dur pour son malheureux captif, et mettait à sa liberté des conditions inacceptables, l'empereur, dis-je, m'avait refusé de renouveler mon sauf-conduit.

J'avais emmené avec moi une centaine de personnes.

C'était peu, mais c'était assez cependant pour exécuter un coup de main.

Nous eûmes la pensée hardie d'enlever le roi.

Prisonnier sur parole, le roi ne pouvait pas nous suivre de bonne volonté ; mais nous pouvions l'enlever.

Comme mes gentilshommes et moi, nous songions aux moyens d'exécuter ce plan audacieux, une vieille femme se présenta un soir au palais et me fit tenir ce billet. »

Et la reine, parlant ainsi, tira de son sein un papier jauni qu'elle tendit à mademoiselle Gironde.

Ce papier renfermait les lignes suivantes :

« Madame,

« Un homme qui vous est inconnu, mais qui vous doit la vie, vous peut rendre un grand service. Consentez à le recevoir cette nuit dans vos appartements, et vous ne vous repentirez pas de votre confiance. »

J'eusse reçu le diable s'il se fût présenté, poursuivit la reine.

Un peu après minuit, comme je veillais sans lumière, derrière mes jalousies, j'entendis un léger bruit. J'écartais avec les doigts les lames des persiennes et je vis un homme qui enjambait mon balcon.

Adroit comme un Indien, cet homme avait, de la rue, lancé une corde à nœuds qui s'était accrochée après le balcon et s'y était fixée assez solidement pour supporter le poids de son corps.

Puis, il avait grimpé lestement le long de la corde, et il arrivait ainsi chez moi.

Je le reconnus aux rayons de la lune.

C'était le bohémien dont j'avais obtenu la grâce.

Il souleva la jalousie, se glissa comme une couleuvre dans mon appartement, et me dit tout bas :

— Vous m'avez sauvé, je viens acquitter ma dette.

Ma chambre était plongée dans une demi-obscurité.

Émue de cette aventure, je le pris par la main et voulus le faire asseoir.

Mais il demeura respectueusement debout devant moi.

— Madame, me dit-il, vous songez à enlever le roi.

Je tressaillis. Comment cet homme, ce bohémien, avait-il mon secret ?

— Vous songez à enlever le roi, poursuivit-il, et je viens vous offrir mes services et ceux de mes frères les bohémiens.

Et comme je le regardais, étonnée, il eut un fin sourire.

— Je me nomme Michaël, me dit-il, je suis le roi de la tribu qui est à Madrid, et on m'obéit aussi aveuglément que les Espagnols obéissent à l'empereur.

Vous avez à vos ordres une centaine de gentilshommes ; je vous donnerai deux cents bohémiens, tous bien armés, tous hardis et dévoués à celle qui a sauvé leur chef.

— Mais, mon ami, lui dis-je, puisque vous avez des partisans aussi nombreux à Madrid, pourquoi, l'autre jour, ne se sont-ils pas exécutés, et n'ont-ils pas essayé de vous délivrer, tandis qu'on vous conduisait au supplice ?

Il eut un sourire.

— Parce que je ne l'ai pas voulu, dit-il.

Moi aussi, je me pris à sourire ; mais mon sourire avait une pointe d'incrédulité.

Il me devina et répondit simplement :

— Madame, nous autres bohémiens nous lisons parfois dans l'avenir.

— Ah ! fis-je, d'un air de doute.

— Le jour de ma condamnation, ma mère, la vieille gitana Pépita, me tira les cartes et demanda à la destinée ce que nous devions faire.

Les cartes répondirent qu'une princesse française obtiendrait ma grâce, et qu'il serait inutile de montrer, en temps inopportun, la puissance des bohémiens aux bourreaux de l'inquisition.

— Vraiment ! lui dis-je, vos cartes consultées vous répondirent cela ?

— La preuve en est, madame, que je levai les yeux vers vous en passant sous ce balcon.

— C'est vrai, je m'en souviens.

— Et vous devez vous souvenir aussi que j'étais alors comme un homme qui sait bien qu'il ne mourra pas.

Il s'exprimait avec un tel accent de sincérité, que j'avais fini par partager sa conviction.

— Voyons, lui dis-je, comment savez-vous que je songe à enlever le roi de France ?

— Les cartes me l'ont dit.

— En vérité !

— Et les cartes m'ont dit aussi qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances pour la réussite, et une chance contre.

— Et… cette chance mauvaise ?

— Elle viendra de vous, si elle vient.

— De moi ?

— Oui, madame.

Le geste, l'accent, le regard de cet homme étrange, me fascinaient peu à peu.

Michaël me dit encore :

— Nous n'avons pas seulement le pouvoir de lire confusément l'avenir ; nous avons entrepris une grande œuvre que nous mènerons à bonne fin.

— Laquelle ?

— Nous fabriquerons de l'or avec des cendres, d'ici peu.

— Oh ! fis-je en riant, la pierre philosophale, le rêve de Nicolas Flamel.

— Je l'ai trouvée, dit Michaël avec conviction, mais ce n'est point là ma seule découverte.

— Vraiment ?

— Encore quelques jours, et j'aurai trouvé l'élixir de vie.

— Encore un des rêves de Flamel !

— Dans huit jours, poursuivit-il avec une tranquillité qui m'impressionna vivement, je ne craindrai plus les bûchers de l'inquisition ; je serai immortel.

Et comme, cette fois, je hochais la tête, il continua, souriant toujours :

— Mais ce n'est point pour vous dire tout cela que je suis venu ici. Je viens pour sauver le roi.

— Parlez donc, lui dis-je.

— Le roi, poursuivit-il, a donné sa parole à l'empereur qu'il ne chercherait pas à fuir. Le héros de Marignan ne voudra point violer son serment.

— Je le sais, lui dis-je, mais j'ai prévu ce qui pourrait advenir.

— Ah ! Et comment ?

— Nous enlèverons le roi, nous le bâillonnerons au besoin, et il ne redeviendra, notre maître à tous que par delà les Pyrénées.

Michaël secoua la tête.

— Mauvais moyen, dit-il.

— Pourquoi donc ?

— Le roi s'indignera, il parlera de sa loyauté que vous déshonorez. Il vous ordonnera de lui obéir, et vous lui obéirez.

Ce que disait le bohémien était juste. Le roi est toujours le roi, et quand il ordonne, il faut obéir.

— Je ne vois cependant pas d'autre moyen de sauver le roi, observai-je.

— J'en sais un, moi, dit Michaël.

— Voyons ?

— Supposez que le jour qui précédera la nuit de l'enlèvement, le roi s'endorme.

— Bien, après ?

— Que son sommeil soit si profond qu'il ne se puisse réveiller, et que, profitant de ce sommeil, on le couche dans un cercueil, et que ce cercueil, emporté du palais, soit conduit par delà les monts.

— Mais ce que vous dites là est impossible.

— Rien n'est impossible, madame.

Alors, Michaël tira de son sein une petite fiole et me dit :

— Ce flacon renferme un narcotique qui procurera au roi un sommeil de huit jours.

— Et il s'éveillera après ?

— Aussi naturellement qu'il s'éveille tous les matins.

La voix sympathique et convaincue de Michaël me persuadait peu à peu.

Évidemment, ce n'était pas là un homme ordinaire et j'avais trouvé en lui un auxiliaire précieux.

— Voyons ? lui dis-je, parlez. Vous avez trouvé un plan, sans doute.

— Oui, madame, un plan tout entier.

— Je vous écoute.

— Dans trois jours expire votre sauf-conduit.

— C'est vrai.

— Alors, vous et vos gentilshommes, âmes chevaleresques et imprudentes, vous avez songé à enlever le roi demain soir, à sortir de Madrid l'épée au poing et à vous faire jour à travers l'Espagne, à grands coups de rapière.

— Je ne vois pas d'autre moyen, dis-je naïvement.

— Écoutez-moi, reprit Michaël. Un de vos gentilshommes, le sire de Belleroche, est tombé gravement malade, il y a deux jours.

— Oui, répondis-je, et les médecins disent qu'il ne passera peut-être pas la nuit.

— Il sera mort au point du jour.

— Qui vous l'a dit ?

— Les cartes, répliqua-t-il avec assurance.

— Eh bien ! fis-je en le regardant.

— Demain matin, quand le sire de Belleroche aura rendu le

dernier soupir, son frère, qui est avec vous, et un autre gentilhomme iront trouver don Emmanuel Ribero, l'officier qui est attaché à la personne du roi, et ne la quitte ni jour ni nuit.

— Après ?

— Et ils lui demanderont un sauf-conduit pour ramener en France le corps du sire de Belleroche.

Je commençais à comprendre ; Michaël continua :

— Pour que le corps ne soit point enseveli à Madrid, il faudra la permission du grand inquisiteur, puis celle du capitaine général, et les formalités traîneront toute la journée. Ce ne sera guère que le soir, à la nuit close, que le cortège funèbre pourra se mettre en marche. Commencez-vous à comprendre, madame ?

— Continuez, lui dis-je.

— Don Emmanuel Ribero se tient debout devant le fauteuil du roi pendant que Sa Majesté prend ses repas.

— Toujours, en effet.

— Comme il est plein de courtoisie et met à ses tristes fonctions la plus exquise délicatesse, le roi l'a pris en amitié.

— Cela est vrai.

— Aussi, quelquefois, l'invite-t-il à boire à sa santé, et choque-t-il son verre au verre qu'il fait donner au pauvre gentilhomme.

— Eh bien ?

— Don Emmanuel Ribero est le seul Espagnol qui vive dans le palais, où tout le monde est à vous ; et dans votre plan primitif, n'était-il pas question de s'en défaire ?

— C'eût été tuer à regret, répliquai-je, mais il le fallait.

— Ce sera tout à fait inutile maintenant.

— Ah ! et comment ?

— Vous ferez verser le contenu de cette fiole dans le vin que le roi boira et dont il offrira un verre à don Emmanuel Ribero.

— Et puis ?

— Le roi s'endormira, et, avec lui, le jeune Espagnol. Alors on ôtera de son cercueil le sire de Belleroche et on mettra le roi à sa place.

— Mais, dis-je encore, j'admets que les choses aillent ainsi, que le roi endormi ne se réveille pas, qu'il sorte de Madrid dans un

cercueil, et que don Emmanuel ne s'éveille pas non plus.

— Eh bien !

— Demain, au lever du soleil, le capitaine général viendra faire sa visite accoutumée au roi, et il ne le trouvera pas.

— Oui, mais il trouvera don Emmanuel qui lui dira que le roi est malade.

— Mais don Emmanuel dormira…

Michaël eut un nouveau sourire.

— Madame, dit-il, don Emmanuel a un frère, et ce frère est un des nôtres. Ce frère lui ressemble si parfaitement que le capitaine général s'y trompera.

— Oh ! que me dites-vous là ?

— Le père de don Emmanuel Ribero a aimé une femme de notre tribu, et l'enfant de cette femme, je vous le répète, est la vivante image de don Emmanuel.

D'ailleurs, ajouta Michaël, ne craignez rien. En une nuit, le cercueil aura fait du chemin. Accompagné, en apparence, par deux gentilshommes, il le sera, en réalité, par deux cents bohémiens qui voleront, agiles, muets, invisibles, aux deux bords du chemin, prêts à protéger la petite escorte, s'il en est besoin.

Et, comme je ne paraissais pas encore suffisamment convaincue, Michaël retourna sur le balcon, mit deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet.

Soudain, une ombre se dégagea du porche ténébreux d'une maison voisine et cette ombre bondit vers la corde à nœuds, et en quelques secondes elle fut sur le balcon.

J'étouffai un cri de surprise.

Un homme, également vêtu de rouge et de noir, comme Michaël, était devant moi, et cet homme ressemblait si étrangement à don Ribero, que je crus, un instant, que c'était lui.

— Vous le voyez, me dit Michaël, le capitaine général peut bien s'y tromper, puisque vous vous y trompez vous-même, madame.

— Mais on sait, sans doute, que don Emmanuel a un frère ! m'écriai-je.

— Non, nul ne le sait à Madrid, où ce jeune homme est arrivé il y a une heure.

— Et don Emmanuel ?

— Don Emmanuel ne l'a jamais vu.

§

Ici, la reine de Navarre s'interrompit un moment encore.

La Gironde et Amaury de Mirepoix semblaient suspendus à ses lèvres, tellement cet étrange récit les intéressait.

Enfin, la reine reprit :

— Tous les projets que mes gentilshommes et moi avions formés étaient téméraires et pleins de folie.

Le plan de Michaël était sage.

Je l'adoptai sans réserve, et ne mis dans la confidence que trois ou quatre de mes gentilshommes.

Michaël ne s'était pas trompé.

Quand le jour vint, on m'annonça que le sire de Belleroche était mort.

Alors, les choses allèrent comme le bohémien les avait prévues.

Don Emmanuel consentit à ce que le gentilhomme mort fût transporté en France, et il se chargea des formalités à remplir.

Le soir même, nous avions le sauf-conduit.

Le roi, qui ne se doutait de rien, se mit à table comme à l'ordinaire.

Don Emmanuel, comme à l'ordinaire aussi, se plaça derrière son fauteuil.

Je soupais avec le roi, et c'était moi qui le servais.

A mesure que le temps s'écoulait et qu'approchait le moment de verser au roi le vin qui devait le plonger dans un sommeil léthargique, une terreur vague s'emparait de moi.

Michaël m'avait dit qu'il dormirait huit jours.

Et je me posai avec épouvante cette question :

— S'il n'allait pas se réveiller ?

Au moment suprême, je pris une extrême résolution, une résolution insensée.

Je versai à boire au roi, et le vin que je lui offris n'était pas mélangé du narcotique.

J'avais si adroitement vidé le flacon dans la bouteille ensuite, que ni le roi, ni don Emmanuel ne s'en aperçurent.

Ce qui fit que seul le jeune Espagnol devait s'endormir.

Et je me disais, en agissant ainsi, que ni moi, ni les gentilshommes, ne faillirions à notre résolution première, que nous nous emparerions du roi, que nous le bâillonnerions au besoin, et qu'il faudrait bien qu'il consentit à se mettre dans le cercueil du sire de Belleroche.

Mais, en agissant ainsi, je ne connaissais point la violence du narcotique que m'avait donné Michaël ; à peine don Emmanuel eut-il vidé le verre que le roi lui tendait, qu'il tomba foudroyé.

Le roi jeta un cri.

Moi-même j'eus un instant de trouble et de confusion dont le roi profita.

Je lui fis ma confession tout entière.

Et alors, se levant, le roi prit son épée et me dit :

— Je quitte ce palais, je vais aller trouver l'empereur Charles, mon frère, et placer mon honneur sous sa sauvegarde !

J'étais atterrée, et je me souvenais, hélas ! mais trop tard, des paroles fatidiques du bohémien Michaël :

« Une seule chance contraire peut renverser nos projets, et cette chance viendra de vous. »

La reine s'interrompit pour essuyer une larme.

Puis, après un soupir :

— Mais, dit-elle, comme vous allez voir, mes enfants, je n'en avais point fini avec Michaël le bohémien.

La reine continua son récit :

Le roi se mourait du mal de la patrie ; il sentait ses forces s'épuiser et le courage lui manquer mais il ne voulait point violer ses serments.

Tous mes arguments, toutes les bonnes raisons que je m'efforçai de lui donner, furent impuissants.

— Je suis à la merci de mon frère Charles, dit-il ; c'est une grande calamité, mais mon honneur sera sauf.

Et le roi ne voulut rien entendre.

Une heure après, un homme escaladait le balcon du palais. C'était Michaël.

— Madame, me dit-il, je vous l'avais prédit. Vous seule pouviez faire avorter nos desseins.

Mon désespoir était si grand, que je répondis à Michaël qu'il pouvait m'accabler de ses reproches et que je les méritais de tous points.

Mais le bohémien me regarda avec douceur et me dit :

— Ne vous désolez pas ainsi, noble princesse, la captivité du roi touche à sa fin.

— Qu'en savez-vous ?

— Les cartes me l'ont dit tout à l'heure.

— Ah ! toujours les cartes ! fis-je avec impatience.

— Vous n'y croyez pas, et c'est un grand malheur, reprit-il, mais vous finirez par y croire.

— Oh !

— Quand tout ce qu'elles vous auront prédit se réalisera.

— Et que me prédisent-elles donc ces cartes ? lui demandai-je, essayant de faire trêve à ma douleur.

— Elles me montrent le roi de France à Paris et l'empereur Charles son hôte.

— Son hôte ou son prisonnier ?

Il se prit à sourire encore.

— Cela dépendra peut-être de vous encore, me dit-il.

Cet homme étrange me fascinait, et j’avais beau faire appel à ma raison, je finissais par le croire aveuglément.

— Madame, dit-il encore, en agissant comme vous l’avez fait ce soir, non seulement vous avez rendu impossible la délivrance du roi, mais vous m’auriez perdu moi-même si je n’avais enfin trouvé ce que je cherche depuis si longtemps.

— Que voulez-vous dire ?

— L’inquisition a commencé l’instruction d’un nouveau procès contre les gens de ma tribu, et c’était pour nous soustraire à l’accusation qui nous menace que nous eussions escorté le roi jusqu’en France.

Mes frères partiront, mais moi, le roi ne partant pas, je dois rester.

— Pourquoi donc ?

— Ainsi le veut la destinée. L’heure où je dois quitter l’Espagne n’est point venue encore.

— Mais vous serez arrêté ?

— Oui, demain soir.

— Jugé de nouveau, condamné… et qui sait si cette fois l’empereur…

Michaël se mit à rire :

— J’ai trouvé l’élixir de vie, me dit-il, je suis immortel. Adieu, madame, nous nous reverrons…

Et il enjamba le perron et disparut avant que je fusse revenue de la surprise que me causaient ses dernières paroles.

Tout ce que Michaël m’avait annoncé si étonnamment, se réalisa.

Le lendemain, il fut arrêté.

Je le vis passer sous mes fenêtres, conduit enchaîné par les soldats. Tandis qu’on le menait au terrible tribunal, on dressait le bûcher.

Le grand inquisiteur, qui voulait se venger de moi qui lui avais un moment arraché une victime, voulut que le supplice eût lieu sous

les fenêtres du palais.

Le roi était malade et gardait le lit. Je lui cachai ces sinistres préparatifs.

Au moment où la nuit arrivait, Michaël fut amené au bûcher.

J'étais à mon balcon, et je n'étais pas séparée de lui par plus d'une vingtaine de pas.

Pâle et frissonnante, j'avais voulu dire un dernier adieu à cet homme qui s'était dévoué pour moi et dont j'avais paralysé le dévouement.

Et cependant, une vague curiosité, une espérance plus vague encore, se mêlaient à mes souvenirs.

Michaël m'aperçut et me salua.

Puis, il me cria en français :

— Ne craignez rien pour moi… je suis immortel. Au revoir, princesse, au revoir !

On le lia au poteau.

Il n'opposa aucune résistance et continua à sourire.

Le peuple hurlait à l'entour du bûcher et accablait le sorcier de malédictions.

Une vieille femme s'approcha, et comme les moines mettaient le feu au bûcher, elle y monta.

Ce fut rapide comme l'éclair, si rapide que nul ne put s'y opposer.

La vieille femme, qu'à son teint bistré il était facile de reconnaître pour une bohémienne, approcha des lèvres du patient une cruche, en disant :

— Bois, mon fils.

— Merci, mère, répondit Michaël, qui s'abreuva à longs traits de la mystérieuse liqueur que renfermait la cruche.

— Il faut brûler la vieille aussi ! Au bûcher la sorcière ! hurlait le peuple.

Mais déjà la vieille femme était descendue du bûcher et avait disparu.

Alors le bûcher commença à pétiller, les flammes se dégagèrent d'un tourbillon de fumée et montèrent lentement.

Mes yeux étaient rivés sur Michaël.

Les flammes montaient encore.

Du haut du balcon où j'étais, le bûcher m'apparaissait distinctement, et le patient était placé comme au-dessous de moi.

Il me fut donc donné de voir une chose que, sans doute, ni le peuple, ni les moines, ni les soldats ne virent.

Au moment où les flammes allaient l'atteindre, Michaël rejeta de sa bouche un flot de liqueur rosée qui ressemblait à du vin.

Et les flammes s'éteignirent aussitôt tout à l'entour de lui, et il fut enveloppé d'un tourbillon de fumée qui le déroba à tous les regards.

Dès lors, nul ne le vit, nul ne l'entendit crier.

Pourtant le bûcher flambait et s'écroulait lentement.

Le peuple se retira, les soldats balayèrent les derniers curieux, les moines se retirèrent en psalmodiant des chants d'Église. J'étais encore au balcon, regardant avec stupeur ce morceau de cendres qui était tout ce qui restait du pauvre Michaël.

Et pourtant, il m'avait dit : Au revoir !

Ici la reine regarda mademoiselle Gironde et Amaury de Mirepoix.

— Et vous croyez, mes enfants, dit-elle, que Michaël fut brûlé ?

— Pardi ! répondit Amaury.

— Le contraire est inadmissible, dit mademoiselle Gironde.

— C'est invraisemblable ; mais enfin, cela est vrai.

— Que Michaël fut brûlé ?

— Non, qu'il survécut et que je le revis le lendemain.

— Oh ! madame !

— Cela fut ainsi, mes enfants. Le lendemain, comme la nuit tombait et que je quittais la chambre du roi, toujours malade et succombant peu à peu à un ennui profond, on me remit ce billet.

Je tressaillis profondément, et l'ouvrant, je jetai un cri.

Il était signé Michaël.

« Madame, m'écrivait le bohémien, au point du jour, j'aurai quitté Madrid ; et je ne veux point partir sans vous dire adieu. Attendez-moi, cette nuit, sur votre balcon. »

Je croyais rêver.

Ce fut une nuit pleine d'anxiété et d'angoisses que je passai.

Les premières heures me parurent mortelles ; puis, minuit arriva ; puis, un peu avant l'aube, j'entendis retentir le chant du coq.

Michaël ne venait pas.

Ce pauvre diable, pensai-je, a voulu m'éblouir de sa prétendue science jusqu'au dernier moment ; il aura écrit ce billet avant d'aller au supplice, et il me l'aura fait tenir par un de ses compagnons.

Et comme je pensais cela, un homme apparut sous le balcon et d'une main vigoureuse lança la corde à nœuds qui vint s'y accrocher fortement.

Puis, il grimpa lestement, et alors, je reculai frappée de stupeur.

J'avais reconnu Michaël.

— Je vous l'avais dit, madame, dit-il en souriant, j'ai enfin trouvé l'élixir de vie, je suis immortel.

Cependant, revenant de ma surprise, je me souvins de la vieille femme qui avait approché une cruche de ses lèvres, et je me rappelai aussi qu'il avait rejeté de sa bouche une liqueur qui avait éteint les flammes autour de lui.

— Michaël, lui dis-je, ne cherchez pas à me tromper. Aucun homme n'est immortel. Seulement, vous êtes sans doute un alchimiste habile, et c'est par quelque procédé d'alchimie inconnu et merveilleux que vous avez empêché les flammes d'arriver jusqu'à vous.

Puis, vous vous serez enfui du bûcher, grâce à l'épais tourbillon de fumée qui s'en dégageait.

— Vous êtes libre de croire cela, madame, me dit-il ; mais souvenez-vous bien de mes paroles : Vous me reverrez dans dix ans, et vous me trouverez aussi jeune que je le suis en ce moment.

Ah ! je vous reverrai dans dix ans ?

— Oui, madame.

— Pas avant ?

— Non. C'est inutile. Vous n'avez pas besoin de moi avant cette époque.

— Et où vous reverrai-je ?

— A Paris.

Puis, me regardant avec cet œil noir et profond dont j'avais

peine à soutenir l'éclat :

— Ne vous ai-je pas dit que dans dix ans l'empereur Charles serait à Paris ?

— Comme prisonnier ou comme hôte ? demandai-je pour la seconde fois.

Et, pour la seconde fois, il me répondit !

— Cela dépendra peut-être de vous. Adieu, madame.

Et il disparut.

— Et vous ne l'avez jamais revu, madame ? demanda la Gironde avec curiosité.

— Jamais ! je l'avais même oublié, quand j'ai eu de ses nouvelles, il y a deux mois.

— En vérité, fit Amaury de Mirepoix.

— Je ne songeais pas à quitter la Navarre, reprit la reine, et à revenir à la cour de France, quand un soir une bande de bohémiens s'arrêta et se mit à danser sous les fenêtres du château de Pau.

La vue de ces gitanos me remit en mémoire le beau Michaël.

Et tandis que je les regardais et que le son bizarre de leurs tambours et de leurs flûtes m'arrivait, l'un d'eux leva la tête, m'aperçut et me salua d'un petit air mystérieux.

Puis, il me cria en espagnol :

— O ma bonne reine, si vous saviez quel message j'ai pour vous !

Un page était derrière moi. Je lui commandai d'aller chercher le bohémien.

Le page exécuta mes ordres, et le gitano me fut amené.

— Je veux vous parler, me dit-il, mais je veux vous parler seul à seul.

Je congédiai les personnes de mon entourage et j'attendis que le bohémien s'acquittât du message qu'il prétendait avoir.

— Quelque chose me disait que ce message était de Michaël.

En effet, il ouvrit son hoqueton couvert de paillettes et me montra un pli cacheté qu'il portait suspendu à son cou par un fil de soie.

Puis, il brisa le fil et me tendit cette lettre, que je m'empressai

d'ouvrir.

J'avais reconnu l'écriture de Michaël.

Le bohémien me disait :

« Madame, l'heure est proche, les cartes ont parlé. Dans cinq heures, au plus tard, l'empereur Charles couchera sous les lambris du Louvre.

« Hâtez-vous de venir à Paris, si vous voulez que nous prenions notre revanche de Madrid.

« Le jour de votre arrivée, choisissez votre gentilhomme le plus fidèle et commandez lui de me chercher par la grand-ville.

— « Il me trouvera le soir, après le couvre-feu, dans une taverne qui est proche de la porte Saint-Antoine et qui a pour enseigne : *Au Bon Moine.*

« Ordonnez-lui qu'en entrant, il dise ces mots :

« Je cherche l'homme qui ne meurt pas. »

— « Alors, je me lèverai de la table oh je serai assis et je le suivrai.

« Votre fidèle,

« Michaël. »

— Or, mes bons amis, continua la reine Marguerite, à l'époque où je reçus cette lettre, il n'était nullement question que l'empereur Charles dût revenir à Paris. La France et l'Espagne sont en paix, Dieu sait à quel prix ! et mon frère, le roi François, oublie dans les bras de la duchesse d'Étampes nos maux et nos revers. Mais un mois après le jour oh m'était parvenu le message de Michaël, nous apprîmes à la cour de Navarre que l'empereur s'apprêtait à aller châtier les Gantois révoltés, et qu'il avait fait demander au roi de France la permission de traverser son royaume. Michaël, une fois encore, avait prédit l'avenir.

Alors, je me suis mise en route et je suis venue.

— Et vous allez faire rechercher ce Michaël, madame ? demanda Amaury.

— C'est toi qui l'iras chercher, mon mignon, répliqua la Marguerite des Marguerites.

— Quand, madame ?

— Ce soir même.

— Je suis prêt, dit Amaury, qui prit son feutre et son manteau et boucla son épée.

— Va, dit la reine, en lui tendant la main.

Et Amaury partit.

§

On était alors en novembre, et Paris était couvert d'un épais brouillard d'où se dégageait une pluie fine et glacée qui rendait le pavé gras et glissant.

Amaury, le nez dans son manteau, faisait sonner ses éperons et marchait gaillardement la main gauche appuyée sur la coquille de sa rapière.

— Pauvre chère reine ! murmurait-il tout en cheminant, elle est toujours belle, toujours jeune, toujours adorable, mais elle croit aux sorciers. Voilà pourtant ce que c'est de vivre éloignée de la cour de France.

Et, continuant sa route, à travers la rue Saint-Antoine, Amaury se disait encore :

— Je vais sans doute trouver quelque hideux gitano, affublé de haillons, maigre, vieilli, grisonnant, et ma pauvre reine éprouvera une déception bien grande en le voyant, si toutefois elle n'est pas la victime d'une mystification et si ce Michaël existe encore.

Amaury qui était un esprit fort, comme on le voit, arriva ainsi à la porte Saint-Antoine.

Le cabaret du *Bon Moine* était fermé, et le couvre-feu était sonné.

Mais on voyait un filet de lumière passer au travers des ais mal joints de la porte.

Amaury frappa.

Alors la porte s'ouvrit, et le jeune et beau gentilhomme se trouva au seuil d'une salle enfumée dans laquelle buvaient, pêle-mêle, des archers et des moines, des ribaudes et des escholiers.

— Je viens chercher l'homme qui ne meurt pas, dit Amaury.

Soudain, un homme se leva.

Amaury fit un geste d'étonnement.

Ce n'était pas un bohémien couvert de haillons qui s'était dressé devant lui.

C'était un gentilhomme vêtu de soie et de velours, ayant rapière

au côté et dague au flanc.

Et ce gentilhomme était jeune et brave, et il ne paraissait pas avoir plus de vingt ans.

Il fit un pas vers Amaury et lui dit :

— Je vous attendais.

— Vous m'attendiez, vous ?

— Oui, car la reine de Navarre est arrivée.

— Vous êtes donc ?

— Je suis l'homme qui ne meurt pas. Je m'appelle Michaël !…

Amaury de Mirepoix sortit le premier du cabaret.

— Étrange, murmurait-il en lui-même, on se moque de ma bonne reine, j'en suis sûr.

Le bohémien, vêtu en gentilhomme, était sorti derrière lui.

— Hé ! mon gentilhomme, dit ce dernier en tirant la porte du cabaret, et frappant ensuite familièrement sur l'épaule d'Amaury, voulez-vous que je vous dise ce que vous pensez en ce moment ?

Amaury tressaillit et le regarda avec une sorte de stupeur.

— Vous vous dites : Je venais chercher un bohémien, et je trouve un cavalier vêtu de velours.

— Cela est vrai, monsieur.

— Et vous vous demandez si on ne se moque pas de vous.

— Monsieur, dit Amaury, choqué, il me semble que, si on se moquait de moi…

— Ce serait la première fois, n'est-ce pas ?

— Assurément…

Et le jeune homme posa la main sur la coquille de sa rapière.

— Rassurez-vous, dit Michaël en riant, la pensée n'en viendrait à personne, et à moi moins qu'à tout autre, monsieur de Mirepoix.

— Vous savez mon nom ?

— Pardieu ! je vous connais… je vous ai vu enfant.

— Vous !

— Oui. N'avez-vous pas accompagné la princesse Marguerite à Madrid ?

— Ah ! c'est juste, dit Amaury, songeant au récit de la reine de Navarre. Mais je n'étais plus un enfant, alors, j'avais seize ans.

— Aussi vous avais-je vu auparavant.

— Où cela ?

— Au château de Mirepoix, dans votre première enfance.

— Quel âge avez-vous donc ?

Un sourire glissa sur les lèvres de Michaël.

— Je suis très vieux, dit-il.

— Vous paraissez vingt ans à peine.

— Parce que j'ai trouvé l'élixir de vie.

Amaury haussa imperceptiblement les épaules.

Michaël poursuivit gravement :

— Nous avons un bout de chemin à faire d'ici au Louvre, et, par conséquent, le temps de causer. Cher monsieur Amaury, vous êtes dévoué à la reine.

— Oh ! dit Amaury, dont la voix se prit à trembler.

— Vous en êtes même amoureux depuis dix ans.

Amaury s'arrêta brusquement.

— Qu'en savez-vous ? dit-il.

— Je sais tant de choses ! répondit Michaël, ne sommes-nous pas un peu sorciers, nous autres bohémiens ?

— Vous êtes donc bohémien ?

— De pure race.

— Ah !

— Tout à l'heure je vous dirai pourquoi je ne porte pas, ce soir, les vêtements des gens de ma tribu. Mais, auparavant, parlons de choses sérieuses.

— Je vous écoute, monsieur.

— Je disais donc que vous étiez dévoué à la reine de Navarre et au roi son frère.

— Comme tout bon gentilhomme.

— Moi aussi, dit Michaël, et nous sommes destinés à agir souvent de concert, vous et moi.

— En vérité ! dit Amaury avec une pointe de dédain, car il se trouvait blessé de ce pied d'égalité sur lequel Michaël semblait vouloir prendre les choses.

Comme si ce diable d'homme eût lu au fond des cœurs, il regarda Amaury et lui dit :

— Il y a des bohémiens gentilshommes, monsieur.

Amaury se sentit rougir et il ne put supporter l'éclat de ce noir regard, qui semblait être une étincelle arrachée au foyer de l'enfer.

— Moi qui vous parle, poursuivit Michaël, je descends en ligne droite du premier roi de Hongrie.

— Moi, dit Amaury froidement, je suis le cousin de la Vierge.

La chose n'alla pas plus loin.

Michaël et Amaury se crurent réciproquement sur parole, et le premier continua :

— Je vais vous donner une preuve incontestable que je vous ai connu dans votre première enfance et que je vous ai même fait sauter sur mes genoux.

— Oh ! par exemple !

— Un matin de septembre, au temps des vendanges, ne vous en alliez-vous pas, conduit, à travers les vignes qui entouraient le château de Mirepoix, par un varlet qui vous donnait la main, et ne rencontrâtes-vous pas, dans un chemin creux, une troupe de gens de Bohème, les uns à pied, les autres à cheval, marchant au son de leur musique bizarre ?

— Oui, en effets je me souviens bien de cela, dit Amaury.

— Ces gens de Bohême, sachant qui vous étiez, voulurent vous faire honneur. Ils se rangèrent en cercle autour de vous et se mirent à danser.

— Je me rappelle cela encore, dit Amaury.

— Et l'un d'eux, qui pouvait avoir vingt ans alors, vous prit dans ses bras et vous mit un baiser au front.

— Oui, cela est vrai, et… celui-là…

— C'était moi, dit Michaël, regardez-moi bien.

Ils passaient, eu ce moment, sous une des rares lanternes qui éclairaient de loin en loin les rues sombres du vieux Paris, et Michaël se plaça dans le cercle de lumière qu'elle décrivait autour d'elle.

— Regardez-moi ! répéta-t-il.

Et soudain Amaury s'écria :

— Oui, en effet, je crois que c'est vous.

Puis, regardant ce visage jeune et presque imberbe :

— Mais cela est donc vrai, dit-il, qu'on peut ne pas vieillir ?

— Quand on a trouvé l'élixir de vie.

— Vous l'avez donc trouvé ?

— Et la reine de Navarre a dû vous dire que je m'en étais quelque peu servi, le jour où les moines espagnols m'avaient brûlé vif.

— Excusez-moi, monsieur, dit Amaury ; mais tout ce que vous me dites là bouleverse quelque peu ma manière de voir en toutes choses. Je crois fermement à Dieu, beaucoup moins au diable, moins encore aux sorciers et aux nécromanciens. Cela étant, si vous le voulez, nous parlerons d'autre chose.

— Volontiers, reprit Michaël.

Et ils continuèrent à marcher côte à côte.

Amaury se disait :

— La bonne reine de Navarre, la Marguerite des Marguerites a pris en Navarre les idées les plus singulières. Elle croit aux tireuses de cartes. Pauvre reine !

Il se disait cela à lui-même, *in petto,* sans que ses lèvres eussent articulé un mot.

Aussi fit-il de nouveau un pas en arrière quand Michaël lui dit, répondant tout haut à sa pensée :

— La reine est payée pour croire aux tireuses de cartes, messire Amaury.

— Ah ! par exemple, s'écria le gentilhomme, cette fois, il faut en convenir, vous êtes sorcier.

Michaël eut un sourire.

— Vous vous étonnez encore, dit-il, qu'un bohémien, un de ces hommes que le pape excommunie et que brûle l'inquisition, ose ceindre une épée de gentilhomme, porter un manteau brodé d'or et une plume blanche à son toquet ?

— Je croyais, balbutia Amaury, qu'il y avait des édits royaux qui défendaient…

— Qui défendent à ceux qui ne sont pas gentilshommes d'en prendre les habits, oui. Mais je suis gentilhomme, je vous l'ai dit.

Amaury ne souffla mot. Son silence avait même quelque chose d'injurieux.

Michaël poursuivit :

— Un jour, après la bataille de Marignan, on amena au roi

François un médecin qui avait découvert un baume merveilleux pour les blessures.

Le roi en voulait faire l'expérience sur un pauvre petit page, nommé Gaston, un page qu'il aimait fort et qui, durant la bataille, avait reçu dans l'épaule une arquebusade.

Le médecin qui venait, on ne savait d'où, pratiqua l'extraction de la balle, rapprocha les chairs, versa dessus quelques gouttes de son baume, et, le lendemain, le page se trouva guéri.

Le roi, émerveillé, donna au médecin vingt-cinq pièces d'or ; mais il les refusa.

Alors, le voulant récompenser, le roi le convia à souper sous sa tente.

Le médecin accepta.

Quel ne fut pas l'étonnement du roi quand l'heure du souper venue, il vit le médecin arriver l'épée au côté, la dague au flanc et vêtu de soie.

— Ah çà ! maraud, dit-il, tu veux donc que je te baille des lettres de noblesse ?

— Je n'en ai nul besoin, sire.

— Oui-da ! fit le roi.

— Je tiens les miennes de Charlemagne.

— Ah bah ! fit encore le roi, incrédule, et tu exerces la profession de médecin !

— Et même celle de sorcier, sire. Je puis dire la bonne aventure à Votre Majesté ; mais auparavant, je lui vais prouver que j'ai le droit de porter l'épée.

Et le médecin étala sous les yeux du roi une charte en latin signée de Charlemagne et qui conférait la noblesse à ses aïeux. Dès lors le roi s'inclina.

— Or, savez-vous quel était ce médecin, messire ?

— C'était votre père ?

— C'était moi.

L'assurance avec laquelle Michaël parlait avait fini par ébranler quelque peu le scepticisme d'Amaury.

— Je crois rêver, murmura-t-il.

— N'allez pas croire, cependant, poursuivit le bohémien, que je

me promène habituellement par les rues, ainsi accoutré. Ordinairement, je suis vêtu de rouge, et les enfants me voyant passer disent que je suis le diable.

— Alors pourquoi, ce soir…

— Ce soir, je ne veux pas qu'on dise qu'un bohémien est entré au Louvre, messire.

— Ah ! et pourquoi ?

— Parce que la reine et moi nous avons de grands projets sur lesquels il est inutile de donner l'éveil.

— Oui, des projets concernant l'empereur Charles ?

— Peut-être…

— Monsieur, dit Amaury, ne pensez-vous pas que la reine se fait des illusions ?

Michaël ne répondit pas.

Amaury renouvela sa question.

Alors le bohémien lui dit brusquement :

— La reine a une belle partie à jouer ; si elle la perd, ce ne sera pas ma faute, mais la sienne.

— Mais, monsieur, puisque vous êtes sorcier, vous devez savoir d'avance si la partie sera perdue ou gagnée.

— Non, monsieur.

— J'aurais pourtant cru le contraire.

— Je lis dans l'avenir, mais il y a toujours un nuage, un point obscur qui me dérobe une partie des événements.

Amaury courba la tête et garda dès lors le silence. Quelques minutes après, ils arrivaient au Louvre.

Alors Amaury dit au bohémien :

— Nous allons tourner le palais et entrer par la poterne du bord de l'eau.

— Comme vous voudrez, répondit Michaël.

La poterne dont parlait Amaury était située en face de la tour de Nesle.

Quand le roi était au Louvre, c'était par là que les seigneurs qui avaient leur logis dans le palais avaient coutume de sortir ou d'entrer.

Presque tous en avaient une clef.

Et il suffisait de dire son nom ou même de prononcer simplement ces mots, « Service du roi » : pour que le suisse ou le lansquenet qui faisait sentinelle dans le corridor laissât passer.

Amaury fit donc entrer Michaël au Louvre par cette poterne, et il le conduisit par un petit escalier en coquille jusqu'au premier étage, où se trouvait le logis de la reine de Navarre.

Marguerite avait congédié ses gentilshommes et ses femmes, et, seule avec Gironde, elle attendait.

Quand elle vit entrer Michaël, elle eut un cri de surprise.

— Ah ! par Notre-Dame d'Embrun ! dit-elle, se servant du juron familier du feu roi Louis le onzième, je commence à croire à ton élixir de vie, Michaël.

En effet, le bohémien lui apparaissait plus jeune que dix années auparavant.

— Madame, répondit Michaël, j'ai trouvé non-seulement l'élixir de vie, mais encore...

— La pierre philosophale, peut-être ?

— Oui, dit froidement Michaël.

— Tu fais de l'or ?

— Et de l'or pur, madame ; du reste, nous en aurons besoin : les coffres du roi sont vides, et il faut les remplir si nous voulons arriver au but.

Marguerite ne souriait plus. Elle était devenue grave et silencieuse, et regardait le bohémien avec une inquiétude anxieuse.

Michaël regardait Gironde et Amaury et semblait dire :

— Ils sont gentils et mignons tous deux ; mais ce n'est pas devant eux que je parlerai.

La reine comprit ce regard.

— Ma belle Gironde, dit-elle, tu dois être lasse de ton voyage. Tu peux te retirer en ta chambrette.

— Oui, madame, dit la Gironde, qui se mordit les lèvres.

La belle fille était curieuse comme toutes les femmes, et elle eût bien voulu assister à l'entretien de la reine et du bohémien.

— Amaury, mon enfant, poursuivit Marguerite en donnant sa main à baiser au jeune homme, tu peux te retirer pareillement.

Amaury se leva, non moins dépité.

Puis il sortit sur les pas de mademoiselle Gironde.

Alors la reine de Navarre se trouva seule avec Michaël qui lui dit :

— Madame, l'heure de la revanche de Madrid est proche.

Elle le regarda d'un air qui signifiait :

— Explique-toi plus clairement.

Michaël poursuivit :

— J'ai demandé conseil aux cartes, et les cartes m'ont répondu.

— Que t'ont-elles dit ?

— Que nous avions un beau jeu en main.

— Ah !

— Mais dans ce jeu deux mauvaises cartes.

— Qui sont ?

— Madame la duchesse d'Étampes, d'abord.

— Et ensuite ?

— Ensuite, un homme qu'on a laissé devenir trop puissant depuis trois ou quatre ans.

— Et cet homme…

— C'est François Cornebut.

— Le prévôt des archers de Paris ?

— Lui-même. Cornebut est l'âme damnée de la duchesse d'Étampes.

— Et la duchesse ?

— La duchesse est vendue à l'Espagne et à l'empereur Charles.

— Il faut donc se débarrasser de l'une et de l'autre.

— Oui, madame.

— Comment ?

— Madame, reprit Michaël, vous savez qu'il est plusieurs jeux dans lesquels on écarte.

— Oui, certes.

— On jette une mauvaise carte et on tâche de la remplacer par

une bonne.

— Oui, dit la reine, ton écart, en ce moment, est la duchesse d'Étampes et Cornebut.

— Précisément, madame.

— Par qui comptes-tu les remplacer ?

— Par deux femmes.

— Qui sont ?

— La Dauphine, d'abord.

— Et puis ?

— Et madame Diane de Poitiers.

— La femme et la maîtresse du Dauphin ?

— Pourquoi pas ? dit froidement Michaël. En politique on rapproche les plus mortels ennemis.

— Et que comptes-tu faire pour écarter madame d'Étampes ?

— C'est mon secret pour le moment, madame. Je supplie Votre Majesté de ne me le point demander.

— Soit. Et Cornebut ?

— Cornebut est un rustre qui a un côté faible, un défaut de cuirasse.

— Lequel ?

— Il est amoureux.

— De la duchesse d'Étampes ?

— Non, d'une ribaude appelée la Périne.

— Et tu comptes agir sur cette femme ?

— Oui, madame, et grâce à elle nous ferons de Cornebut ce que nous voudrons.

— Mais, dit encore la reine, il y a une troisième mauvaise carte dans notre jeu.

— Quelle est-elle ?

— La loyauté chevaleresque du roi.

Un sourire mystérieux reparut sur les lèvres du bohémien.

— Madame, répondit-il, ne nous occupons pas du roi pour le moment, et commençons par Cornebut.

— Soit, dit la reine.

— Que Votre Majesté me promette simplement une chose.

— Parle.

— Qu'elle me promette de venir au rendez-vous que je lui donnerai dans trois jours.

— Où cela ?

— Dans une maison où elle verra Cornebut et la Périne et où, alors, je lui révélerai mes projets. Adieu, madame, au revoir plutôt, dit Michaël.

Et il se leva pour prendre congé de la reine.

§

Or, ce que nous venons de raconter se passait trois jours avant cette nuit fatale où la Périne s'en était allée au sabbat, pour racheter la vie de son amant, le beau capitaine Fleur-d'Amour.

Ainsi donc celui que la sorcière appelait indifféremment Satan ou le maître, à qui la Périne enamourée avait donné le nom de Michaël, cet homme ou ce démon avait assigné rendez-vous à la reine de Navarre dans le palais que François Cornebut avait à grand-peine édifié pour la ribaude.

Car c'était bien la Marguerite des Marguerites, cette femme masquée qui remontait la Seine en bateau, en compagnie de deux hommes, un batelier et un homme d'épée qui se tenait à l'arrière de la barque enveloppé dans son manteau et la main sur la coquille de sa rapière.

Celui-là, on le devine, était Amaury de Mirepoix, l'ancien page, le fidèle chevalier de la reine de Navarre ; Amaury que la reine n'avait point mis dans la confidence de son entretien avec le bohémien Michaël, et qui en gardait, ainsi que mademoiselle Gironde, une légère rancune.

Il s'était écoulé trois jours entre cet entretien et le moment où nous reprenons ce récit.

Ces trois jours avaient été pleins de mystères pour la reine de Navarre.

Elle s'en était allée le lendemain de son arrivée faire visite à son frère le roi, au château de Rambouillet ; mais elle n'avait point voulu y passer la nuit. Et comme le roi l'avait voulu retenir, elle lui avait dit :

— Sire, mes bons Parisiens m'ont fait trop noble accueil pour que je ne demeure pas huit ou dix jours parmi eux. Après ce temps je serai vôtre aussi longtemps qu'il vous plaira.

Et la reine s'en était revenue à Paris.

Elle avait beaucoup vu madame la Dauphine, et la jeune princesse, si triste, si délaissée, avait vu le sourire revenir à ses lèvres et senti l'espérance descendre en son cœur.

La reine Marguerite était de si belle humeur ; elle avait de si bonnes paroles pour ceux qui souffraient, elle riait d'un si beau rire, que les plus affligés s'en trouvaient tout réconfortés.

Et puis encore, plusieurs fois, une vieille femme s'était présentée

au Louvre, demandant à parler à la reine de Navarre.

Elle était embéguinée dans un long voile, vêtue d'une robe noire, en signe de deuil, et si bien encapuchonnée que les pages les plus curieux et les varlets les plus indiscrets avaient eu beau faire, ils n'étaient point parvenus à voir son visage.

Mais tous s'étaient accordés à dire qu'elle avait des yeux qui brûlaient le regard comme des charbons ardents.

Et chaque fois, la reine avait reçu cette femme et s'était longuement entretenue avec elle.

Mademoiselle Gironde n'était pas contente, Amaury non plus.

La reine ne leur avait fait aucune confidence et s'était même cachée d'eux.

Et mademoiselle Gironde disait avec ironie :

— Les bohémiens ont ensorcelé notre bonne reine.

Amaury ne disait rien ; mais il eût volontiers planté sa dague dans la gorge de Michaël, l'homme qui se prétendait immortel.

Or, ce soir-là, la vieille femme embéguinée était encore revenue.

Elle n'avait fait que paraître et disparaître et murmuré rapidement quelques mots à l'oreille de la reine de Navarre.

Celle-ci, la vieille partie, avait mandé Amaury de Mirepoix.

— Mon mignon, lui avait-elle dit, apprête-toi à m'accompagner.

— Où cela, madame ?

— Tu le sauras plus tard.

Et Amaury s'était pris à soupirer.

— Qu'il te suffise de savoir, avait dit la reine, que vers deux heures de relevée nous monterons dans une barque.

— Bon !

— Et que cette barque tu dois te la procurer.

— Elle sera dans une heure sous les murs du Louvre, madame.

— Non pas, dit Marguerite, c'est inutile que le batelier sache qui je suis.

— Alors elle attendra au bas de l'église Saint-Germain.

— C'est cela même. Va.

Amaury ne savait où la reine voulait aller ; mais peu lui

importait, du moment où il était du voyage, et la joie revint entièrement en son âme pleine de mélancolie depuis trois jours.

Amaury descendit donc au bord de l'eau, remonta la berge jusqu'au pont au Change et descendit sous le pont. Il y avait toujours là une dizaine de barques et de bateliers, car les seigneurs de ce temps-là ne dédaignaient pas du tout ce moyen de transport.

Mais, à cette heure avancée, les bateliers dormaient au fond de leurs bateaux, et Amaury n'en trouva qu'un seul éveillé.

Celui-là était un jeune homme, amoureux sans doute, et qui, au lieu de perdre son temps à dormir, rêvait mélancoliquement à l'objet aimé, en contemplant les étoiles. Amaury monta dans sa barque, lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— Au large, maraud !

Le jeune homme prit ses avirons en soupirant, et comme s'il n'eût été qu'à demi satisfait d'être ainsi arraché à sa rêverie.

Le ciel était dégagé de nuages et il faisait un beau clair de lune.

Amaury, grâce à cette lumière, examina le batelier. C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, aux cheveux blonds, au visage un peu triste, et dont une secrète amertume plissait la lèvre.

— Où allons-nous, messire ? demanda-t-il.

La neuvième heure sonnait au beffroi de Saint-Germain-L'auxerrois.

Amaury avait donc une heure devant lui, et il n'était pas fâché de s'assurer de la fidélité et de la discrétion du batelier.

— Pousse toujours au large, dit-il. Le temps est doux, malgré la saison. La lune est belle, et je ne serais pas fâché de prendre l'air. Descends jusques au bas de l'île Notre-Dame, puis tu remonteras.

— De l'autre côté ?

— Non, de celui-ci.

Le batelier obéit, et poussa un nouveau soupir.

— Tu n'as pas l'air content, mon camarade ? dit Amaury.

— Les pauvres gens ne le sont jamais, dit tristement le batelier.

— Eh bien ! une fois n'est pas coutume. Réjouis-toi, ce soir, car tu auras deux belles pistoles, au lieu d'une pièce de six deniers.

— Votre Seigneurie est généreuse, dit le batelier, mais ce n'est pas l'or qui rend heureux.

Amaury était tellement convaincu de cette vérité, qu'il soupira comme avait soupiré le batelier.

Puis, posant la main sur son épaule :

— Serais-tu amoureux, par hasard ?

Le batelier ne répondit pas, il baissa la tête, et Amaury vit une larme qui roulait lentement sur ses joues.

— Si tu es pris d'un amour malheureux, dit alors le chevalier de la reine de Navarre, confie-moi tes peines, mon garçon, je suis un homme de bon conseil.

Le pauvre batelier, le vilain, l'homme du peuple, leva les yeux sur le brillant seigneur.

Amaury était jeune, il était beau ; son sourire et sa voix mélancoliques avaient un charme mystérieux.

Et le batelier tout tremblant murmura :

— Votre Seigneurie peut elle s'intéresser aux peines d'un pauvre être chétif comme moi ?

— Tous les amoureux sont frères, dit Amaury.

— Ah ! fit le batelier ému.

— Comment te nommes-tu ?

— Landry.

— Et tu es amoureux ?

— Hélas ! monseigneur.

— Et la femme qui tu aimes t'est cruelle ?

Le batelier essuya une nouvelle larme.

— Conte-moi donc ton histoire.

Et Amaury mit sa main blanche et fine sur la main calleuse du batelier.

Celui-ci se sentit tellement encouragé qu'il n'hésita plus.

— Monseigneur, dit-il, je suis un enfant d'amour. J'ai été recueilli, voici vingt ans, par une nuit d'hiver, sous le porche de Notre-Dame, par une pauvre vieille femme qui est morte l'an dernier et que j'aimais comme ma mère.

A dix ans j'étais pêcheur, à quinze batelier.

Nous logions, ma mère adoptive et moi, dans la rue de la

Truanderie, en un misérable grenier, sous les toits ; mais je gagnais honnêtement notre pain de chaque jour et j'étais heureux.

Voici que l'an dernier, un matin, comme je prenais l'air frais à ma fenêtre, j'aperçus en face de moi, de l'autre côté de la rue, une jeune fille si belle que je sentis à l'instant même que j'allais lui donner ma vie tout entière. Elle était habillée de futaine et n'avait ni peigne, ni épingles d'or dans sa chevelure.

Je me renseignai aux gens du quartier, et on me dit que c'était la Belle Drapière, la fille de Simon Lecoulteux, qui étale sa marchandise aux piliers des halles.

Ma mère était morte depuis deux mois.

A sa dernière heure, elle m'avait dit :

— Quand je ne serai plus, tu chercheras dans la paillasse de mon lit, et tu y trouveras vingt écus d'or que j'ai amassés en quarante années de travail.

Or, j'avais vingt écus d'or et je gagnais dix-huit deniers par jour, et les pauvres gens du quartier, qui savaient cela, avaient coutume de dire que je trouverais une femme quand la fantaisie m'en viendrait.

Alors, je m'en allai trouver Simon Lecoulteux et je lui dis :

— Je m'appelle Landry, je suis batelier, et toute la rue de la Truanderie vous dira que je suis un honnête garçon. J'ai une dot de vingt écus d'or. Voulez-vous me laisser votre fille en mariage ?

— La rendras-tu heureuse ? me demanda le drapier.

— Aussi heureuse qu'une reine.

— Eh bien, me dit-il, si elle veut de toi, c'est une affaire faite.

Et je m'en allai, le paradis dans le cœur.

Le lendemain, je fus admis à faire la cour à Géromée.

— Ah ! dit Amaury, elle se nomme Géromée ?

— Oui, monseigneur.

— Et elle n'a pas voulu de toi ?

— Oh ! si fait bien, tout d'abord. Et même que nous devions nous marier aussitôt qu'elle aurait accompli sa seizième année.

— Alors pourquoi es-tu triste ?

— Parce que Géromée qui m'aimait, ne m'aime plus.

— Mais que s'est-il donc passé ?

— Pour sûr le diable lui a jeté un sort, comme vous allez voir, monseigneur.

L'époque de notre mariage approchait, et, chaque soir, j'allais voir ma fiancée ; mais, à mesure que le temps s'écoulait, elle était plus froide, plus réservée à mon égard, et un jour, plein de douleur, je lui dis : Ne m'aimez-vous donc plus, Géromée.

— Je ne nie pas, me répondit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Je m'en allai fou de désespoir. Le lendemain, quand je revins, le drapier était seul au logis.

Il pleurait, lui aussi.

— Où est Géromée ? m'écriai-je.

— Partie, me répondit-il, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes.

Et alors le pauvre homme me raconta que Géromée s'était enamourée presque subitement d'un beau capitaine qui rôdait depuis quelque temps à l'entour des halles et passait et repassait sous les piliers dix fois par heure ; et ce soir-là, quand le bonhomme était revenu à son logis, il n'avait plus retrouvé sa fille.

— Et elle était partie avec le capitaine ?

— Oui, monseigneur.

— Comment l'appelles-tu donc, ce capitaine ?

— Fleur-d'Amour, monseigneur.

— Alors, console-toi mon garçon, Fleur-d'Amour a été pendu ce matin.

— Je le sais, monseigneur.

— Et Géromée te reviendra.

Landry secoua la tête.

— Il est vrai, dit-il, que l'on a pendu le capitaine Fleur-d'Amour ce matin ; mais les bohémiens l'ont ressuscité.

Amaury partit d'un éclat de rire.

— C'est comme je vous le dis, monseigneur, fit le batelier tristement.

Et il raconta à Amaury de Mirepoix la résurrection de Fleur-d'Amour telle qu'il l'avait vue la veille, le désespoir de la Périne, et la

joie de Géromée qui était partie triomphante de *l'Écu rogné,* au bras du beau capitaine.

— Bizarre ! très bizarre, tout cela, pensait Amaury qui songeait à Michaël et aux bohémiens, lesquels s'étaient emparés de l'esprit de Marguerite, la bonne reine de Navarre.

Puis, après un silence, et comme la barque venait de doubler le terre-plein de la cité, Amaury ordonna à Landry de descendre vers l'église Saint-Germain-L'auxerrois.

Et comme ils approchaient et voyaient distinctement le beffroi de la vielle basilique se refléter dans l'eau resplendissante des rayons de la lune, Amaury dit encore :

— Moi aussi, je suis amoureux, et si je suis content de toi, tu verras, je te débarrasserai du capitaine Fleur-d'Amour contre lequel tu ne peux rien, toi vilain, n'étant pas un homme d'épée.

— Oh ! monseigneur, dit Landry qui eut un éclair de haine jalouse dans les yeux, si vous faisiez cela, tout mon sang vous appartiendrait jusqu'à la dernière goutte.

— Je n'ai pas besoin de ton sang, mais simplement de ta discrétion.

Landry le regarda.

— Tu vas amarrer la barque sous les murs de l'église, continua Amaury de Mirepoix.

— Bien, monseigneur.

— Et tu attendras mon retour.

Landry s'inclina.

— Je ne reviendrai pas seul ; une dame masquée m'accompagnera, tu nous conduiras où elle te dira de nous conduire.

— Et puis ?

— Et tu ne parleras à âme qui vive de cette aventure.

— Je serai muet comme une tombe, monseigneur.

Amaury sauta lestement sur la berge et se perdit bientôt dans l'ombre de l'église.

Landry l'attendit environ une demi-heure.

Puis, il le vit revenir, donnant la main à une femme enveloppée dans un grand manteau et le visage couvert d'un masque de velours noir.

Et quand tous deux furent dans la barque, la dame dit au batelier.

— Tu vas remonter le courant. Quand il sera temps d'aborder, je te le dirai.

Le batelier poussa de nouveau au large.

Alors la dame et Amaury se tinrent à l'arrière de la barque, et Landry les entendit causer dans une langue qui lui était inconnue.

La reine de Navarre et son chevalier s'exprimaient en patois béarnais, un idiome qui était familier à Amaury de Mirepoix depuis sa plus tendre enfance.

— Mais où allons-nous donc ? demandait-il.

— As-tu entendu parler de la Périne ?

— La belle ribaude, la maîtresse de François Cornebut ?

— Oui.

— Eh bien ! nous l'allons visiter.

— Oh ! madame, exclama Amaury scandalisé.

— La politique le veut ainsi, dit la reine. D'ailleurs un homme m'attend chez elle.

— Et… cet homme ?

— C'est Michaël le bohémien.

— Madame, madame, balbutia Amaury d'une voix étranglée, ces maudits-là ont donc jeté un sort à Votre Majesté ?

La reine eut un éclat de rire si froid et si moqueur qu'Amaury se mordit les lèvres.

— Mon mignon, dit-elle, c'est toi qui es fou !…

Amaury se renferma, dès lors, dans un silence farouche.

La barque remontait rapidement le courant.

Bientôt le palais de la Périne découpa nettement, sur la rive gauche, ses tourelles légères et ses clochetons mauresques sur l'azur du ciel.

— C'est là, dit la reine, en montrant le palais à Landry.

Le batelier tressaillit et fit, à la dérobée, un signe de croix.

— Tu m'attendras dans la barque, dit la reine à Amaury.

— Comment, madame, je n'entrerai pas avec vous ?

— Non.

— Ah ! madame, prenez garde !

— A quoi, mon mignon !

— Il me semble qu'il va vous arriver malheur.

La reine eut un nouvel éclat de rire.

Et comme la barque accostait, elle sauta lestement sur la berge, disant à Amaury :

— Mon doux chevalier, je vous défends de me suivre !…

Suivons maintenant le page Chilpéric à qui messire François Cornebut avait donné l'ordre de rechercher le capitaine Fleur-d'Amour que la Périne disait être vivant, et de le faire pendre de nouveau.

Lorsque Chilpéric avait été hors de cette salle étincelante de lumières, emplie de parfums pénétrants et dans laquelle il se sentait la poitrine oppressée et la tête lourde, il s'était mis à respirer bruyamment.

Puis, trouvant dans un corridor une fenêtre ouverte, il s'était mis à cette fenêtre, exposant son front brûlant au vent frais de la nuit.

Après quoi, il s'en était allé ; mais en homme qui observe tout minutieusement sur son chemin et se veut rendre compte des choses.

Or, tout ce qu'il avait vu lui paraissait quelque peu extraordinaire, et il trouvait que la Périne, même en admettant l'excuse de la jalousie, s'était bien vite réconciliée avec François Cornebut.

Et le page sortit du palais lentement, descendant l'escalier comme un conseiller du parlement dont la démarche est obligatoirement majestueuse, traversant les corridors et les salles en regardant sous le nez les varlets et les camérières, et faisant cette réflexion : qu'il lui semblait voir pas mal de nouveaux visages, à lui inconnus.

Au moment où il allait franchir la dernière porte, il aperçut un jeune homme d'une quinzaine d'années, d'un brun olivâtre, avec des cheveux crépus, des yeux ardents et des lèvres d'un rouge pourpre, les signes caractéristiques, en un mot, de la race bohême.

Ce jeune homme était vêtu en page et portait les couleurs insolentes de la Périne, laquelle, au temps de sa joie, et avant qu'elle s'affolât de Fleur-d'Amour, s'était composé un blason *d'or, au cœur sanglant percé d'une flèche enflammée.*

— Où diable ai-je déjà vu ce visage-là ? se demanda Chilpéric.

Et il mit la main sur l'épaule du page, qui le salua avec courtoisie.

— Pardon, lui dit Chilpéric, est-ce que vous appartenez à la Périne ?

— Oui, messire.

— Comment vous nommez-vous donc ?

— Nathaniel.

— Et depuis quand êtes vous au service de la Périne, continua Chilpéric.

— Depuis ce matin.

— A qui donc apparteniez-vous auparavant ?

Et Chilpéric, regardant toujours le page, continuait à se demander où il l'avait déjà vu.

— Je n'appartiens à personne, répondit fièrement Nathaniel.

— Oh ! oh ! et pourquoi donc maintenant ?…

— C'est mon secret, dit le jeune homme.

— Peste ! murmura Chilpéric, vous le prenez d'un peu haut, mon camarade.

— Mille excuses, mais je suis libre de garder mes secrets.

— Ah ! ah ! vous ne savez probablement pas qui je suis ? dit Chilpéric, qui sentait une sourde colère monter de son cœur à ses lèvres.

— Parfaitement, répondit Nathaniel.

— Vous le savez ?

— Vous vous nommez Chilpéric, et vous êtes le favori de messire François Cornebut.

— Alors, drôle… gronda Chilpéric.

Mais il n'acheva pas. Un souvenir rapide comme l'éclair avait traversé son cerveau.

— Pardi ! fit-il, je savais bien que je t'avais déjà vu quelque part.

— C'est possible.

— Tu es un bohémien, et tu dansais sur la corde en place de Grève, à la porte de la taverne de l'*Écu rogné.*

— J'en conviens, dit froidement Nathaniel.

— Et te voilà page ?

— Comme vous voyez.

Chilpéric éclata de rire.

— Cette ribaude, dit-il, a de singulières fantaisies.

Puis, d'un ton railleur et méprisant :

— Excuse-moi, mon garçon, et garde tes secrets ; ce n'est pas moi qui te voudrai jamais faire violence… un gentilhomme ne croise pas le fer avec un bohémien.

Et, riant toujours, Chilpéric s'en alla, accompagné, sans le savoir, par un regard de haine enflammé de Nathaniel le bohémien.

Seulement, une fois dans la rue, et les portes du palais refermées derrière lui, Chilpéric s'arrêta et se reprit à songer.

— Voyons, se dit-il, on ne pend pas les gens en pleine nuit et mieux vaut attendre le jour. J'ai quatre ou cinq heures devant moi pour trouver Fleur-d'Amour, faire éveiller Caboche et exécuter les ordres de mon doux seigneur, messire François Cornebut.

Réfléchissons donc un peu…

Chilpéric alla s'asseoir sur un banc de pierre, sous le porche d'une maison voisine.

La lune éclairait le milieu de la rue et la porte de l'hôtel de la Périne, mais la place où se trouvait Chilpéric restait dans l'ombre.

Le page avait l'esprit singulièrement logique, comme on va voir :

— Les bohémiens, pensait-il, ont ressuscité Fleur-d'Amour. A première vue, il est tout naturel que la Périne, reconnaissante, ait pris des bohémiens à son service, car ce Nathaniel n'est pas le seul et j'ai vu plus d'un visage brun, à ma sortie, qui fuyait mon regard.

Mais la Périne n'aime plus Fleur-d'Amour, elle le hait, au contraire, et demande à Cornebut qu'on le repende au plus vite.

Alors, au lieu d'être reconnaissante envers eux, la Périne doit, au contraire, haïr les bohémiens qui ont rendu Fleur-d'Amour à la vie pour la plus grande joie d'une autre femme.

Et cependant, la Périne s'est entouré de bohémiens.

Il m'est donc avis, acheva Chilpéric après un silence, que la Périne se moque de messire François Cornebut, mon seigneur et maître, et par conséquent de moi.

Mais si être mystifié plaît au vieux seigneur enamouré, cela me déplaît à moi profondément, et rira bien qui rira le dernier, de la Périne ou de moi.

Chilpéric se leva et continua son chemin, dans la direction de la place de Grève, où il apprendrait certainement quelque chose de

positif, touchant la résurrection de Fleur-d'Amour. Un quart d'heure après, il faisait son entrée dans la taverne de *l'Écu rogné.*

Le couvre-feu était sonné depuis longtemps ; mais on peut dire, à la louange de François Cornebut, le prévôt farouche, qu'il se moquait de ce vieil édit, et qu'il ne tenait pas la main à ce que les cabaretiers imitassent les bourgeois qui, au coup de neuf heures, éteignaient feux et lumière, avec une scrupuleuse ponctualités.

On riait donc, on chantait, on se querellait comme la veille en la taverne de *l'Écu rogné,* quand Chilpéric y fit son entrée.

C'étaient les mêmes buveurs, les mêmes ribauds, les mêmes filles de joie, les mêmes moines.

Celui à qui le diable avait promis un évêché n'était pas encore ivre, et il chantait à tue-tête un refrain grivois, ayant la Salamandre assise sur ses genoux.

— Ho hé ! messeigneurs les ribauds et mesdames les ribaudes, dit insolemment Chilpéric en entrant, que le diable vous ait en sa garde et le bourreau en considération. Bonsoir ! qui d'entre vous me peut dire qu'il connaît une ribaude du nom de Géromée ?

La Salamandre regarda le page :

— Géromée, dit-elle, n'est point une ribaude.

— Ah bah ! fit Chilpéric, c'est donc une nonnette ?

— C'est une fille sage.

— Alors, vous ne la connaissez pas. Je vais voir ailleurs.

— Mon mignon, reprit Salamandre, nous connaissons Géromée pour l'avoir vue passer.

— Ah ! vraiment.

— Et nous parlons tous d'elle depuis l'histoire de ce matin.

— Quelle histoire ? demanda Chilpéric.

— La Périne a voulu la tuer à coups de couteau.

— Et c'est moi qui lui ai pris le bras et arraché le coutelas, dit le moine, qui suspendit un moment sa chanson. Pour peu que tu aimes Géromée, mon beau page, tu me dois un vrai cierge.

— J'irai l'allumer à ton couvent.

— Non, dit le moine, fais venir un broc de vin et paye l'écot, j'aime mieux ça.

— A boire ! dit Chilpéric.

Et il s'attabla.

Puis, regardant Salamandre qui s'attifait pour lui plaire :

— Et pourquoi donc la Périne a-t-elle voulu tuer Géromée.

— Parce que Géromée aime le capitaine Fleur-d'Amour.

— La belle avance pour elle ! dit Chilpéric. Fleur-d'Amour est mort.

— Et ressuscité ! dit Salamandre.

— Tarare ! murmura le page.

— C'est la vérité pure, dit le moine. Je l'ai vu.

— Vivant !

— Tout ce qu'il y a de plus vivant !

— Moi aussi, moi aussi ! dirent plusieurs ribauds.

Chilpéric se leva :

— Est-ce parce que vous avez affaire à un gentilhomme, tas de marauds, dit-il, que vous lui voulez montrer le soleil en pleine nuit ?

— Mon fils, dit le moine, je te jure par l'évêché que Satan m'a promis que nous disons la vérité.

— Mon mignon, ajouta Salamandre, la chose est certaine comme hier on a pendu Fleur-d'Amour.

— Parbleu ! dit Chilpéric, j'y étais.

— Puis, on l'a apporté mort ici, et on l'a couché sur cette table.

— Et puis ? demanda Chilpéric.

— Et puis, les bohémiens, qui sont des suppôts de l'enfer, l'ont ressuscité.

— Voilà ce que je voudrais voir, dit Chilpéric.

— Nous l'avons tous vu, dit Salamandre.

Chilpéric tira sa bourse qui était pleine d'or.

— Je paye à boire à tout le monde si vous me montrez Fleur-d'Amour vivant.

— Ce que tu demandes là est difficile, mon fils, observa le moine.

— Pourquoi donc ?

— Fleur-d'Amour est très aimé. Les ribauds le tutoient, car il

n'est pas fier, quoiqu'il soit homme d'épée, et les ribaudes sont toutes folles de lui, tant il est joli garçon.

— Eh bien ! en quoi cela vous empêche-t-il de me le montrer ? demanda Chilpéric.

Salamandre lui prit la tête à la main et lui mit un baiser au front :

— Tu es un amour de page, dit-elle, mais tu ne parviendras pas à ton but.

— Que veux-tu dire ?

— Nous te connaissons tous ici.

— Ah ! vous me connaissez ?

— Tu es Chilpéric, le page de Cornebut, et tu sais aussi bien que nous, mon mignon, que Fleur-d'Amour est ressuscité.

— Eh bien ?

— Si nous te disions où il est, tu t'en irais avec deux archers et tu le ferais arrêter, et on le rependrait demain matin.

Chilpéric se mordit les lèvres ; mais il ne se rebuta point.

— Ce que vous dites là, dit-il, n'a pas le sens commun.

— Voyez-vous ça, ricana Salamandre.

— Le page est malin, grommela le moine.

— Et je vais vous le prouver, ajouta Chilpéric. Pourquoi quoi messire François Cornebut, mon noble maître, a-t-il fait pendre Fleur-d'Amour ?

— Parce que la Périne s'en était affolée, répliquèrent les ribauds.

— Mais ne dites-vous pas vous-mêmes que Fleur-d'Amour n'aime plus la ribaude ?

— C'est vrai.

— Et qu'il aime Géromée ?

— Oui, certes.

— Alors messire François Cornebut n'a plus de raison d'être jaloux de lui.

— Tiens, c'est vrai, dit le moine, il a raison le damoiseau !

— Et par conséquent, il ne le fera point pendre une seconde fois, continua Chilpéric. Vous voyez donc bien que vous me pouvez dire où

est Fleur-d'Amour.

Mais la Salamandre hocha la tête.

— Tout ce que tu dis là, mon mignon, fit-elle, est parfaitement juste en apparence ; mais je ne m'y fie pas pour mon compte.

— Bah ! fit Chilpéric, alors personne ne boira.

Et il remit sa bourse dans sa poche.

Les ribauds murmurèrent.

— Écoute, reprit Salamandre, je te vais proposer une chose.

— Parle…

— Veux-tu te laisser bander les yeux ?

— Moi ! fit le page.

— Et me donner la main. Nous nous en irons par les rues, accompagnés de quatre hommes, de ceux qui sont ici, et tu ne sauras pas où on te conduit.

— Fort bien, après ?

— Si en chemin tu fais mine de nous échapper, ou d'appeler les gens du guet à ton aide, on te plantera une dague entre les deux épaules.

— Et tu me conduiras en la maison où est Fleur-d'Amour ?

— Sur-le-champ, dit Salamandre.

— C'est bien, j'y consens, dit Chilpéric.

Et il tira de sa poche un mouchoir rouge qu'il tendit à Salamandre.

Celle-ci le lui mit sur les yeux et le noua fortement derrière la tête.

Puis un ribaud, voulant s'assurer qu'il ne voyait pas au travers, prit un pot de vin et fit mine de vouloir le lui casser sur la tête.

Chilpéric ne broncha pas.

Alors le moine lui détacha le ceinturon de son épée.

— Que faites vous donc ? exclama Chilpéric.

— Nous te désarmons, mon mignon, dit Salamandre, c'est à prendre ou à laisser.

— Comme vous voudrez, dit Chilpéric.

Et il tendit la main à la Salamandre.

La ribaude prit cette main et lui dit :

— Viens ! nous avons un bout de chemin à faire.

Elle fit un signe à trois des ribauds et au moine, et tous quatre la suivirent.

Ils sortirent ainsi du cabaret, les ribauds et le moine escortant Salamandre, qui menait par la main le page privé de ses yeux. Puis, laissant la Grève, ils entrèrent dans ce dédale qui l'avoisinait et, pendant une demi-heure, ils tournèrent et retournèrent en tous les sens, de façon que Chilpéric ne pût se rendre aucun compte de l'endroit où on le conduisait.

Chilpéric se laissait faire, du reste, avec une grande patience, et tout en marchant il se disait :

— Ces pauvres gens ne savent donc pas que nous avons au Châtelet une demi-douzaine d'archers qui en remontreraient pour le flair et la ruse aux meilleurs limiers de la meute du roi.

Quand j'aurai vu Fleur-d'Amour, et que je serai bien convaincu que la Périne nous a dit vrai, à messire Cornebut et à moi, je m'en reviendrai au Châtelet et je leur dirai : « Cherchez, mes beaux, cherchez. »

Et ils partiront comme de vrais chiens de chasse, et en quelques heures ils auront retrouvé Fleur-d'Amour.

Cependant, à force de revenir sur leurs pas, d'aller à droite et à gauche, Salamandre pensa qu'elle avait suffisamment embrouillé l'écheveau et elle finit par s'arrêter, disant :

— C'est ici.

— Ah ! ah ! dit Chilpéric, ôtez-moi alors mon bandeau.

— Pas encore, mon mignon.

Chilpéric entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Puis on lui fit faire trois pas encore et la porte se referma.

— Maintenant, lui dit la Salamandre, tu peux ôter ton bandeau.

Chilpéric arracha le mouchoir ; mais il ne fut pas plus avancé, et ses yeux se rouvrirent au milieu de ténèbres épaisses. Les ribauds et le moine étaient restés en dehors, et le page se trouvait seul avec Salamandre.

Celle-ci lui fit faire quelques pas encore.

Puis, il rencontra les marches d'un escalier et monta.

Tout à coup, il entendit rire et chanter.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il.

— C'est le capitaine qui célèbre ses fiançailles avec Géromée, dit Salamandre.

— Ils ne sont donc pas seuls ?

— Oh ! non, dit Salamandre, ils ont des amis et des parents, et le prêtre qui les doit bénir est du repas.

Et Salamandre, parlant ainsi, ouvrit une porte et un flot de clarté vint frapper Chilpéric au visage. Alors, il s'arrêta tout étourdi sur le seuil d'une petite salle qui était pleine de monde, et au milieu de laquelle une table était encore chargée des débris d'un festin grossier.

Les convives étaient des bourgeois, des marchands, des gens de petit état.

Mais Chilpéric ne les vit pas tout d'abord.

Il ne vit que le capitaine Fleur-d'Amour, lequel était non seulement vivant, mais paraissait de belle humeur.

Puis, il regarda la jeune fille qui s'appuyait au bras du beau capitaine, et il tressaillit des pieds à la tête.

La Périne, la belle ribaude, était laide auprès de Géromée, et Chilpéric sentit qu'un incendie s'allumait subitement dans son cœur.

Le beau capitaine, Fleur-d'Amour, aimait Géromée, la fille du drapier ; et la fille du drapier l'aimait.

Sans expliquer comment cet homme qui avait été pendu le matin, était joyeux le soir et célébrait le verre en main ses fiançailles, il nous suffira de raconter en quelques mots ce qui s'était passé.

Tandis que la Périne s'évanouissait, le matin, dans la taverne de l'*Écu rogné,* en voyant la belle drapière dans les bras du capitaine, les bohémiens avaient fait cercle autour des deux jeunes gens, et la sorcière avait dit au capitaine :

— Nous venons de te rappeler à la vie, mon doux seigneur, mais s'il prenait fantaisie à Caboche de te reprendre, nous n'aurions peut-être pas le même bonheur. L'enfer vient de t'aider, mais il faut que tu t'aides un peu, toi aussi.

En effet, l'heure présente était pleine de dangers. Les archers pouvaient revenir, messire François Cornebut pouvait apprendre que Fleur-d'Amour n'était pas mort et donner de nouveaux ordres.

Il fallait donc mettre Fleur-d'Amour en sûreté.

Carapin ferma sa taverne, et on ne laissa plus entrer personne.

Puis, la vieille bohémienne dit à Fleur-d'Amour :

— L'air de Paris ne te vaut rien en ce moment, et tu ferais bien de t'en aller le plus loin possible.

Géromée jeta un cri de douleur, et enlaçant de ses bras le cou du capitaine, elle lui dit :

— Où que tu ailles, je te suivrai.

Un pareil dévouement méritait une récompense.

— Veux-tu être ma femme ? lui demanda Fleur-d'Amour.

— Si je le veux ! répondit-elle.

— Et je vous donnerai la bénédiction nuptiale, dit le moine avec gravité.

La vieille bohémienne haussa les épaules.

— S'il en est ainsi, dit-elle, vous serez joliment mal mariés, mes

enfants.

— Tais-toi, sorcière, ou je t'exorcise ! dit le moine.

Mais on ne s'occupa plus de lui.

— Écoutez, mes enfants, reprit la bohémienne, je sais une maison où les archers ne viendront pas vous chercher et où vous pourrez attendre une occasion favorable de quitter Paris.

— Où est cette maison, demanda Fleur-d'Amour.

La sorcière échangea avec Carapin un regard d'intelligence et celui-ci souleva aussitôt la trappe qui recouvrait, dans un coin de la taverne, l'escalier de la cave.

Puis, s'adressant à Géromée, la sorcière dit encore :

— Toi, ma mignonne, rentre en ton logis. Tu reviendras ici ce soir, et nous te conduirons à l'endroit où nous allons conduire Fleur-d'Amour.

Géromée ne voulait pas se séparer du beau capitaine ; mais celui-ci la persuada aisément en lui jurant qu'il l'épouserait, et en lui disant que besoin était, pour elle, de se réconcilier avec son père, le drapier, et d'obtenir son consentement.

Géromée consentit donc à s'en aller.

Alors la sorcière prit Fleur-d'Amour par la main, et lui dit :

— Suis-moi.

Elle avait allumé une lanterne et marchait la première, tous deux descendirent dans la cave, passèrent au milieu des futailles et des rangées de bouteilles et de brocs et arrivèrent ainsi jusqu'à un mur sur lequel la sorcière frappa trois coups avec le poing.

Alors le mur s'entrouvrit.

C'est-à-dire qu'une porte mystérieuse qui avait la couleur grisâtre de la pierre et se confondait avec le reste de la voûte, tourna sans bruit sur ses gonds invisibles et démasqua un autre escalier.

Celui-là remontait dans une des maisons du voisinage et aboutissait dans le corridor où quelques heures plus tard, Salamandre, la ribaude rousse, devait amener Chilpéric les yeux bandés, après lui avoir fait faire mille détours dans les rues environnantes.

Pendant ce temps, Géromée quittait la taverne de l'*Écu rogné* et s'en retournait dans la rue de la Truanderie où son père logeait.

Le vieux drapier n'avait point vu sa fille depuis le jour où elle

s'était enfuie avec le beau capitaine.

L'enfant prodigue qui revient est toujours bien reçu.

Le bonhomme se mit à pleurer, embrassa sa fille et consentit à tout ce qu'elle lui demandait.

La journée se passa à inviter mystérieusement les amis et les parents à un repas de fiançailles dans une maison qu'on ne pouvait indiquer sur-le-champ, mais qu'on désignerait, l'heure venue, à chaque convive.

Or, alors comme aujourd'hui, le peuple avait la haine des grands ; Cornebut avait fait pendre Fleur-d'Amour, et Fleur-d'Amour ressuscité avait pour amis tous les pauvres gens du quartier, et parmi eux, il ne se serait pas trouvé un traître pour aller dénoncer aux autres le lieu de sa retraite.

En même temps, les bohémiens avaient préparé la fuite des futurs époux.

Un marchand fourreur, qui quittait Paris deux fois par an pour les besoins de son commerce, en compagnie de sa femme et de deux varlets, obtenait des échevins un sauf-conduit, grâce auquel il sortait de la capitale, traversait sans encombre l'Île-de-France et arrivait dans les Flandres.

Les bohémiens lui avaient acheté son sauf-conduit ; puis, ils avaient décidé Fleur-d'Amour à couper, quand le moment du départ serait venu, ses longs cheveux et sa barbe, apanages de l'homme d'épée, et à se donner l'apparence d'un bourgeois.

Le repas terminé ; un prêtre devait unir Fleur-d'Amour et Géromée, et le lendemain soir, ils devaient partir, munis du sauf-conduit acheté au marchand fourreur. C'était donc au milieu des parents et des amis de la belle drapière que Salamandre la ribaude amenait Chilpéric, l'âme damnée de François Cornebut.

L'apparition du page causa une vague épouvante à tous ces bourgeois timides.

Mais Chilpéric ne voyait plus que Géromée et paraissait changé en statue.

Ce page narquois, effronté, insolent n'avait jamais aimé personne, et tout à coup il sentait un ouragan de convoitise s'allumer dans son âme, et Géromée lui apparaissait comme la femme qu'il avait toujours cherchée jusque-là sans jamais la rencontrer.

Muet, l'œil ardent, la sueur au front, il la regardait et semblait se dire :

— Que viens-je donc faire ici, et pourquoi donc tout ce monde entre elle et moi ?

Et certes, si Salamandre ne se fût chargée de le leur apprendre, ni Géromée, ni les bourgeois, ni le capitaine Fleur-d'Amour n'eussent pu dire ce que venait faire en ce lieu le page du terrible prévôt des archers.

Mais Salamandre leur dit :

— Mes amis, je vous amène messire Chilpéric, que vous connaissez tous, et qui ne voulait pas croire que le capitaine Fleur-d'Amour fût ressuscité. Mais n'ayez crainte, je l'ai amené les yeux bandés, et il ne sait pas où il est.

— De quoi te mêles-tu donc, ribaude ? fit le capitaine.

Chilpéric s'arracha enfin à sa contemplation et parut sortir d'un rêve.

— Cela est vrai, balbutia-t-il. Capitaine Fleur-d'Amour, je vous fais tous mes compliments.

Le drôle savait triompher assez rapidement de ses émotions. Il se prit à sourire et ajouta :

— Salamandre a pris avec moi une précaution bien inutile, je vous jure. Je suis gentilhomme, mes bons amis, et ce n'est pas moi qui trahirai jamais le capitaine Fleur-d'Amour. Ainsi donc, buvez, riez, chantez, et soyez heureux !

Et Chilpéric, qui attachait toujours un ardent regard sur Géromée, fit un pas de retraite.

Mais Fleur-d'Amour, lui posant une main sur l'épaule, lui dit :

— Tu ne t'en iras pas ainsi, ami Chilpéric ; car nous étions amis autrefois, n'est-ce pas ?

— Nous le sommes toujours, dit Chilpéric.

Et il tendit la main à Fleur-d'Amour avec une telle franchise dans le geste et le sourire que le capitaine s'y trompa.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le capitaine, reste avec nous et bois à la santé de ma fiancée.

Et il lui tendit son propre verre.

— Volontiers, dit Chilpéric.

Il prit le verre et le vida d'un trait en saluant Géromée.

Puis, il se mit à table avec tous ces gens de petit état, tous très

flattés évidemment de faire ripaille avec un gentilhomme.

Salamandre se plaça auprès de lui ; mais elle échangea un regard furtif avec la vieille bohémienne qui était de la fête.

Et la fête recommença de plus belle, et on apporta du vin et des mets nouveaux sur la table.

Chilpéric riait, Chilpéric buvait, Chilpéric se moquait de son vieux seigneur, François Cornebut, et il vint un moment où il dit à Fleur-d'Amour :

— Tu n'as plus besoin de trembler, camarade, et je te jure que ce n'est pas Cornebut qui te fera pendre.

— Je ne m'y fie pas, dit Fleur-d'Amour.

— Tu t'y fieras quand je te dirai d'où je viens.

Et alors, Chilpéric raconta que le vieux seigneur, de plus en plus enamouré de la Périne était allé chez elle, ce soir-là même, en sa compagnie, et que la ribaude, folle de jalousie et de colère, lui avait dit : « Je vous aimerai et je vous serai fidèle, si vous faites pendre Fleur-d'Amour une seconde fois. »

— Et qu'a répondu Cornebut ? demanda Fleur-d'Amour.

— Il s'est mis à rire, disant : « Du moment que tu n'aimes plus Fleur-d'Amour et que Fleur-d'Amour ne t'aime plus, je ne vois pas pourquoi je priverais le roi des services d'un bon soldat comme lui. »

— Ah ! Cornebut a dit cela ?

— Foi de gentilhomme, répondit Chilpéric, qui se parjurait à l'occasion comme le dernier des vilains.

Et il tendit de nouveau la main à Fleur-d'Amour.

Puis, s'adressant à Salamandre :

— Donne-moi donc à boire, toi, dit-il.

Salamandre prit un broc de vin des mains de la bohémienne et emplit jusqu'au bord le hanap que Chilpéric vida d'un trait.

— C'est égal, dit Fleur-d'Amour, à moins que Cornebut ne m'envoie des lettres de grâce et d'abolition…

— Je te les apporterai demain.

— Vrai !

— Je te le jure.

Et Chilpéric se disait :

— Il me faut Géromée. Je brûlerais plutôt Paris que de ne la point posséder. Or, pour cela, il y a deux choses bien simples à faire : empêcher d'abord, qu'elle ne parte avec Fleur-d'Amour, et ensuite, faire arrêter et brancher ce dernier le plus tôt possible.

— Mon mignon Chilpéric, dit Salamandre, le capitaine Fleur-d'Amour te croit sur parole.

— Et il a raison, dit Chilpéric.

— Mais moi, qui ne suis qu'une ribaude, poursuivit Salamandre, je suis plus défiante.

— Tu as tort, ma belle.

— Soit, mais c'est ainsi. Tu promets des lettres d'abolition à Fleur-d'Amour ?

— Oui.

— Et tu les lui donneras demain ?

— Je les ferai signer à Cornebut aussitôt qu'il sortira de chez la Périne.

— Eh bien ! reprit Salamandre, tu t'en iras d'ici comme tu y es venu, les yeux bandés.

— Je le veux bien, dit Chilpéric.

— Et quand tu auras ses lettres d'abolition, tu me les apporteras.

— A toi ?

— Oui, mon mignon.

— Et qu'en feras-tu ?

— Je les ferai tenir à Fleur-d'Amour, qui, alors, se pourra promener dans les rues de Paris en plein soleil.

— A moins qu'il ne pleuve, dit Chilpéric en riant ; mais donne-moi donc à boire, ribaude.

Et le page, que l'ivresse commençait à étreindre, tendit de nouveau son verre.

Salamandre le remplit.

— Sais-tu que ta fiancée est belle comme le jour, capitaine, dit le page, attachant sur Géromée un regard lubrique devant lequel la Belle Drapière baissa les yeux.

— Et elle m'aime ! dit Fleur-d'Amour tortillant sa moustache avec fatuité.

— Je te la joue aux dés.

Et le page, de plus en plus ivre, eut un rire insolent.

Un éclair de colère jaillit des yeux de Fleur-d'Amour.

— Si tu veux la jouer, dit-il, c'est à ce jeu-là.

Et il mit la main sur la coquille de sa rapière.

— Volontiers, dit encore le page.

Et il se leva pour dégainer, tandis que Géromée poussait un cri de terreur.

Mais soudain il trébucha, et dit d'une voix étranglée :

— Pourquoi donc la table tourne-t-elle ?

— Parce que tu es ivre, répliqua Salamandre.

— C'est bien possible… balbutia Chilpéric ; tiens, maintenant, c'est moi qui tourne.

Et au lieu de tirer son épée, il s'affaissa lourdement sur le sol et ferma les yeux en murmurant :

— C'est égal, Géromée est trop belle pour un soudard comme Fleur-d'Amour. C'est moi qui l'épouserai !…

Et après ces mots, on entendit un ronflement sonore.

— Je lui ai fait boire d'un vin qui ne pardonne pas, dit alors la bohémienne.

— Mes enfants, reprit Salamandre, je vais vous donner un bon conseil.

— Parle, ma mignonne, dit la bohémienne.

— Quand un laboureur trouve une mauvaise herbe sur le chemin de sa charrue, il l'arrache.

— Que veux-tu dire ?

— Chilpéric est une mauvaise herbe. Je ne l'ai amené ici que pour vous en débarrasser.

— Ah ! ah !

— Fleur-d'Amour, prends donc ta dague, et fais-lui un fourreau du corps du page.

— Bah ! répondit Fleur-d'Amour, tu te railles de moi, ribaude. Je n'ai jamais frappé un homme à terre, et je ne commencerai pas aujourd'hui.

— Tu t'en repentiras peut-être un jour.

— Peu m'importe ! dit Fleur-d'Amour, je suis un soldat et non un estafier.

— Comme tu voudras, dit Salamandre, en soupirant.

Puis, elle se leva et alla ouvrir la fenêtre.

Les deux ribauds et le moine étaient restés dans la rue.

— Hé ! montez donc, vous autres ; leur cria la ribaude.

Puis, elle ajouta, s'adressant au moine :

— Montez donc, mon père, il y a un broc de vin tout plein qui vous attend.

Le moine et les ribauds montèrent.

Alors, tandis que le premier s'attablait en faisant claquer somptueusement sa langue, les deux autres, sur un signe de Salamandre, prirent Chilpéric endormi et le chargèrent sur leurs épaules.

— Portez-le donc au bord de l'eau, dit-elle, en bas de la Grève, le grand air lui fera du bien.

— §

Les ribauds s'en allèrent, emportant Chilpéric ; mais, chose bizarre ! Chilpéric rouvrit aussitôt les yeux.

— Bonnes gens ! dit-il, qui s'imaginent que les vins mélangés de narcotique ont prise sur moi longtemps.

Je m'éveille juste à temps pour savoir d'où je sors, et Fleur-d'Amour sera pendu avant le lever du soleil.

Et tandis que les ribauds croyaient avoir un corps inerte sur leurs épaules, Chilpéric regardait autour de lui et se rendait compte des rues par lesquelles on le portait.

Les ribauds descendirent vers la Grève et déposèrent le page au bord de l'eau.

Chilpéric s'était remis à ronfler.

Il demeura là étendu et sans mouvement, jusqu'à ce que les ribauds se fussent éloignés.

Alors, se redressant et s'assurant que sa dague pendait toujours à son flanc :

— Le capitaine Fleur-d'Amour et ses amis, se dit-il, sont dans la

maison qui fait le coin de la rue du Malthôt, derrière la taverne de l'*Écu rogné.*

Il regarda le ciel, dont un coin lui apparaissait au travers du brouillard.

— Le jour est loin encore, se dit-il. J'ai le temps d'aller retrouver messire Cornebut, mon seigneur et maître. A cette heure, Fleur-d'Amour a avec lui de hardis compagnons avec lesquels trois ou quatre archers et moi nous n'aurions pas beau jeu.

Mais quand nous serons revenus au Châtelet, je prendrai trente hommes avec moi et nous ferons de belle besogne. Je vais toujours, en passant, prévenir mon ami Caboche.

Et Chilpéric se mit en route, suivant le bord de l'eau, en amont.

Caboche demeurait dans cette direction, à quelques pas de la Grève, théâtre ordinaire de ses exploits sinistres, et Chilpéric, allant rejoindre Cornebut chez la Périne, ne se dérangeait pas de son chemin en passant prévenir le bourreau qu'il aurait de l'ouvrage le lendemain matin…

Entre ce qu'on appelait alors le port au Blé et la place aux Veaux, tout au bord de la Seine, se dressait une maison solitaire dont les murs étaient peints en rouge.

Le marinier qui passait au large en chantant interrompait sa chanson quand il l'apercevait ; le passant faisait un détour pour n'en point approcher.

C'était la maison du bourreau.

Le jour, elle paraissait déserte ; la nuit, on voyait de la lumière jusqu'à l'aube derrière les vitres de papier huilé qui garnissaient les fenêtres.

C'était là que, depuis-un siècle et demi, les Caboche vivaient de père en fils.

Le dernier, celui que nous avons vu, homme encore jeune, assez beau et de mine mélancolique, n'avait ni femme ni enfants.

Il vivait seul, et les bonnes gens du quartier prétendaient qu'il entretenait un mystérieux commerce avec le diable.

Caboche était triste chaque fois qu'il exerçait ses redoutables fonctions.

Quand il avait rompu vif un patient, il rentrait chez lui et se mettait au lit. Il était malade.

La nuit, il veillait, et son laboratoire, car il était chirurgien comme tous ses parents, demeurait éclairé jusqu'au jour.

Le bruit avait même couru parmi le populaire qu'il se livrait, avec les cadavres des suppliciés, à des expériences infernales et qu'il espérait trouver dans un certain mélange de sang humain et de certains minéraux ; cette pierre philosophale que les alchimistes poursuivaient sans jamais l'atteindre.

Ce qui avait donné lieu à cette rumeur, c'était la visite d'un personnage mystérieux qui se présentait à la porte de Caboche le soir de chaque exécution.

Était-ce un gentilhomme, un bourgeois, un homme du parlement ou un alchimiste ?

Nul n'aurait pu le dire.

Il était enveloppé dans un grand manteau qui tombait sur ses talons, et il avait toujours un masque sur le visage.

Il arrivait ordinairement un quart d'heure après le couvre-feu, en litière, et laissait sa litière à la porte.

Puis, quand il ressortait, on prétendait qu'il plaçait à côté de lui dans la litière un volumineux paquet, et l'on disait que c'était le corps du supplicié qu'il venait d'acheter.

Or, ce soir-là Caboche, seul comme de coutume, était plus triste encore qu'à l'ordinaire.

Le malin, après avoir pendu Fleur-d'Amour et restitué son corps à la Périne, il était rentré chez lui et n'était plus sorti.

Un de ses aides lui avait préparé ses aliments pour la journée ; puis, le bourreau l'avait congédié en lui disant :

— Tu peux te dispenser de revenir ce soir.

— Pourquoi cela, maître ?

— Mais parce que nous n'avons pas de cadavre, puisque j'ai rendu le corps du capitaine.

— Ah ! c'est juste, mais l'*homme* viendra.

— Eh bien ! je le renverrai. Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

— C'est bien sûr.

Et le varlet de Caboche s'en était allé.

Caboche avait à peine bu et mangé ; puis il s'était assis en la salle la plus noire de son logis, et, la tête dans ses mains, il s'était abîmé en une rêverie profonde.

Peut-être se repentait-il d'avoir pendu Fleur-d'Amour et de n'avoir point accepté les offres de la Périne.

Le souvenir de la belle ribaude le poursuivait, et son nom vint plusieurs fois errer sur ses lèvres durant cette journée de tristesse et de noire mélancolie.

Il avait fini par s'accouder à une fenêtre de son logis qui donnait sur la rivière et il suivait d'un regard distrait les barques qui descendaient ou remontaient le fleuve, quand le second de ses varlets, celui qui ne venait jamais le voir que pour prendre ses ordres, arriva en courant.

Caboche alla lui ouvrir et crut que cet homme lui apportait un

ordre d'exécution quelconque.

Mais le varlet qui paraissait essoufflé et hors de lui, s'écria.

— Ah ! maître, maître, si vous saviez ce qui est advenu !

— Qu'est-il donc advenu ? demanda Caboche.

— Fleur-d'Amour n'est pas mort.

— Allons donc !

Et le bourreau eut un sourire d'incrédulité.

— Le diable l'a ressuscité, dit encore le varlet.

— Je crois plutôt, répliqua Caboche, que le diable t'a rendu fou, mon camarade. Quand j'ai décroché le capitaine, il était mort, bien mort. Je le jurerais par la Vierge et tous les saints du paradis.

— Alors, dit le varlet, si vous ne voulez me croire, venez avec moi.

— Où donc ?

— Je vous mènerai par la ville, et cent personnes vous raconteront ce que je vous dis.

Le varlet parlait avec un tel accent de conviction que Caboche se décida à l'écouter attentivement.

Alors celui-ci lui fit un récit fidèle de cette résurrection miraculeuse dont il était bruit dans tout Paris.

Caboche, étonné, s'écria enfin :

— Ce sera la première fois qu'un homme sera sorti vivant de mes mains. Je veux voir si tu n'as point perdu l'esprit.

Il prit sa cape et son manteau et sortit de son logis avec son varlet.

Ils s'en allèrent d'abord à la taverne de l'*Écu rogné,* où maître Escapin leur fit un récit à peu près semblable à celui du varlet.

Seulement, l'hôtelier se garda bien de leur dire la vérité tout entière.

Au lieu d'indiquer à Caboche la retraite de Fleur-d'Amour, il lui affirma que celui-ci était sorti de la taverne au bras d'une jeune fille appelée Géromée.

Seulement, il ajouta :

— Je ne crois pas beaucoup au diable, mon maître, et je crois bien que si l'on a ressuscité Fleur-d'Amour, c'est qu'il n'était pas mort.

Mais Caboche soutint qu'il n'avait rendu qu'un cadavre.

Il se promena ainsi dans tous les environs de la Grève, et partout on lui dit la même chose.

Alors Caboche congédia de nouveau son varlet et reprit tout pensif le chemin de sa maison ; mais il marcha lentement, à petits pas, s'arrêtant de temps à autre, et comme il arrivait au port au Blé, il vit un flot de populaire qui entourait une vieille femme avec empressement.

Cette femme était une bohémienne, non pas celle que nous avons déjà vue à la taverne de *l'Écu rogné,* mais une autre de la même tribu.

Pour un denier, elle vous regardait dans la main et vous disait la bonne aventure.

Caboche s'approcha.

Alors les assistants reculèrent avec effroi, tant était grande la répulsion qu'il inspirait.

Seule, la bohémienne ne bougea pas et lui dit :

— Que désirez-vous donc, monseigneur ?

— Je ne suis pas un seigneur, dit brusquement Caboche, je suis le bourreau.

— Alors vous êtes le seigneur de la mort. Que désirez-vous ?

— Te consulter.

— Donnez-moi votre main, alors.

— La voilà.

La bohémienne examina la main du bourreau, et lui dit :

— Vous avez la fièvre, votre sang est agité, vos nerfs tressaillent.

— Eh bien ?

— Je ne puis lire dans les lignes de votre main, tant que vous serez en cet état.

— Ah ! fit Caboche.

— Revenez me voir un autre jour. Je loge en la rue de la Mortellerie, *au Veau qui tette,* vous demanderez Molina, la fille bohème.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas chez moi ? fit Caboche.

— Quand ?

— Ce soir.

— Je ne le pourrai pas, monseigneur, mais je vous enverrai ma fille, si vous le voulez, qui est aussi habile que moi, en la science de l'avenir.

— Soit, dit Caboche, à quelle heure ?

— A minuit.

— Tu diras à ta fille qu'elle frappe trois coups à la porte du bord de l'eau.

— Oui, monseigneur.

Et Caboche continua son chemin.

En ce moment, Caboche ne songeait pas à la Périne ; une autre idée le préoccupait bien autrement.

Caboche le tortionnaire, Caboche qui brisait à coups de barres de fer les membres d'un homme, Caboche avait peur.

Il avait peur, parce que Fleur-d'Amour n'était pas mort, et que messire François Cornebut, le terrible prévôt, pourrait bien le punir cruellement et peut-être même le révoquer de ses fonctions, ce qui était son droit.

Et, en s'approchant de la bohémienne, Caboche avait voulu savoir s'il ne lui arriverait pas malheur…

Caboche était donc rentré chez lui, et il avait attendu. La nuit était venue, sombre et noire ; puis, la soirée s'était avancée, et Caboche comptait les heures qui sonnaient une à une au beffroi des églises voisines, et comme minuit approchait, on frappa à sa porte.

Caboche descendit ouvrir.

C'était la bohémienne annoncée.

Elle entra et rejeta le capuchon qui lui couvrait le visage ; et Caboche demeura muet d'étonnement et d'admiration.

Il avait devant lui une jeune fille de seize ans peut-être, plus belle que la Périne elle-même, et qui se prit à lui sourire en disant :

— Les gens de ma tribu disaient que je n'oserais pas venir chez le bourreau ; mais je suis venue, comme vous voyez.

Caboche la prit par la main, elle ne trembla pas et le suivit.

Il la conduisit ainsi en son laboratoire où elle regarda sans pâlir tous les instruments de torture.

— Comment te nommes-tu, la belle enfant ? demanda Caboche

qui ne cessait de la regarder.

— Pepa, pour vous servir.

— Tu es Espagnole ?

— Oui, monseigneur.

— Et tu dis la bonne aventure ?

— Je prédis l'avenir et ne me trompe jamais.

— Eh bien ! dit Caboche, prends ma main, et dis-moi si un grand malheur ne me menace pas ?

Pepa prit la main du tortionnaire et tressaillit.

— Oui, dit-elle, un grand malheur vous menace.

Caboche pâlit.

— Votre âme sera torturée, poursuivit la bohémienne, comme vous torturez le corps des patients.

— Suis-je donc en mal de mort ?

— Non, dit-elle, en mal d'amour.

Et comme il passait la main sur son front, et reprenant un peu d'assurance, se mettait à rire en disant : « L'amour ne me fait pas peur ; » la bohémienne reprit :

— Vous aimerez une femme, et cette femme vous serez condamné à la rompre vive…

Caboche étouffa un cri ; mais le sourire revint à ses lèvres.

— Oh ! dit-il, François Cornebut et François le roi de France, qui sont tout puissants, ne sauraient me forcer à remplir mon métier le jour où cela ne me plaira point.

Mais la bohémienne continuait à regarder la main du bourreau, et, tout à coup, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et elle étouffa un cri :

— Qu'est-ce encore ? demanda Caboche ému.

— Cette femme, je la vois.

— Ah !… et cette femme ?…

— C'est moi ! dit Pepa, dont la tête retomba sur sa poitrine, comme si, un moment, la vie se fût retirée de son corps.

Mais Caboche éclata de rire.

— Tu es, certes, assez gentille et mignonne pour que je t'aime,

mon enfant, dit-il ; mais, sois tranquille, je romprais plutôt les os du prévôt que toucher à un de tes cheveux.

Et il voulut l'embrasser.

Mais elle le repoussa vivement.

— Oh ! dit-elle, vous m'aimerez, vous ; mais je ne vous aimerai pas, moi… Vous me faites horreur !…

Et comme elle parlait ainsi, trois autres coups retentirent à la porte.

Caboche fit un geste d'étonnement.

— Je n'attends pourtant personne à cette heure, murmura-t-il. L'homme au cadavre serait déjà venu. Il aura su que Fleur-d'Amour était ressuscité.

Et Caboche tardant à ouvrir, on frappa de nouveau.

Alors, le bourreau laissa Pepa la bohémienne seule en son laboratoire et il descendit ouvrir.

C'était messire Chilpéric, le favori du prévôt François Cornebut.

A la vue du page, le trouble de Caboche augmenta.

Il crut que Chilpéric le venait gourmander d'importance sur sa maladresse, de la part de son terrible maître, et il lui dit vivement, avec un accent d'humilité et de prière :

— Je vous jure bien que lorsque je l'ai dépendu, il était mort.

— Soit, dit Chilpéric, mais il est ressuscité. Seulement, il s'agit de le rependre.

— Je ne demande pas mieux, dit Caboche.

— Et, cette fois, il ne faut pas qu'il en revienne, sinon, tu seras pendu toi-même.

— Me l'amenez-vous ? demanda le bourreau, je vais le brancher à l'instant.

— Non, mais tiens-toi prêt pour demain au point du jour. Dresse ta potence, graisse ta corde et ne t'inquiète pas du reste. On te l'amènera.

Caboche, voyant le page de belle humeur, se rassérénait peu à peu.

— Ah çà ! dit Chilpéric, que faisais-tu donc là-haut, que tu as été si long à descendre ?

— Messire… je… je n'étais pas seul.

— Ah ! ah ! et qui donc te tient compagnie à pareille heure ?

— Une femme.

— Peste ! dit Chilpéric, est-elle jolie ?

— Plus belle que la Périne.

— C'est difficile.

— Plus belle que Géromée…

— C'est impossible !

Et Chilpéric ajouta :

— S'il en est ainsi, je la veux voir.

— Oh ! répondit le bourreau, ne croyez pas, mon cher seigneur, qu'elle soit venue ici à un rendez-vous d'amour.

— Que vient-elle donc faire ?

— Me dire la bonne aventure. J'étais inquiet sur la façon dont messire François Cornebut, notre redouté seigneur, prendrait la résurrection de Fleur-d'Amour.

— Alors, c'est une bohémienne ?

— Oui.

— Ah çà ! mais il en pleut donc dans Paris, de ces bohémiens ? dit Chilpéric ; voyons-la !

Et il se dirigea vers l'escalier.

Et tandis qu'ils montaient :

— Ah ! si vous saviez quelle singulière prophétie elle vient de me faire, dit Caboche.

— Que t'a-t-elle donc prédit ?

— Que je serais amoureux fou d'une femme.

— Après ?

— Que cet amour serait pour moi une torture sans nom.

— Et t'a-t-elle dit le nom de cette femme ?

— Oui, c'est elle.

Chilpéric se mit à rire.

— Elle est adroite, la petite, dit-il.

— Oh ! mais ce n'est pas tout, dit Caboche.

— Qu'est-ce donc encore ?

— Elle m'a prédit que je serais obligé de la rompre vive.

— Oh ! oh ! dit Chilpéric.

Et comme si cette prophétie l'eût quelque peu impressionné, il monta plus lentement les dernières marches de l'escalier.

Pepa la bohémienne était toujours debout au milieu du laboratoire.

Chilpéric s'arrêta sur le seuil comme ébloui.

Certes la beauté de la jeune fille n'était ni l'opulente beauté de Périne la ribaude, ni la beauté chaste et évangélique de Géromée ; mais c'était une beauté sauvage, fascinatrice, étrange.

Son visage doré, ses lèvres rouges, ses grands yeux noirs, ses cheveux d'ébène résumaient le plus beau type de la beauté orientale.

— Voilà, certes, une magnifique créature ! murmura le page.

Puis, il s'avança vers elle et lui dit :

— Hé ! gitana d'enfer, tu n'as donc pas peur du bourreau, que tu es seule chez lui à cette heure ?

— Je n'en avais pas peur quand je suis venue.

— Et… maintenant ?…

— Maintenant, dit-elle en frissonnant, maintenant que je sais… oh ! j'ai peur…

Elle regardait la porte ouverte et on devinait qu'elle eût voulu prendre la fuite.

— Et qui donc t'a appris cela ? demanda Chilpéric, toujours sceptique.

— Je l'ai lu.

— Où donc ?

— Dans sa main.

— Alors, dit Chilpéric, si je te donnais ma main, tu me dirais l'avenir ?

— Oui, monseigneur.

— La voilà, parle !

Et le page tendit sa main blanche et fine, en s'approchant de la

lampe que le bourreau avait posée sur une table.

La bohémienne se prit à la regarder, puis, tout à coup, elle pâlit, ses lèvres frémirent et un tremblement agita tout son corps.

— Oh ! dit-elle, je vois dans votre main une épouvantable chose, monseigneur, et je ne parlerai pas.

— Chilpéric se mit à rire :

— Comme je ne crois pas à ta science, dit-il, tu peux parler.

— Non, monseigneur.

— Parleras-tu, sorcière !

Elle le regarda fixement et Chilpéric baissa involontairement les yeux devant son regard.

— Vous le voulez ? dit-elle.

— Je te l'ordonne, sorcière !

— Eh bien ? dit-elle en tremblant, le jour où je serai rompue vive par cet homme…

— Et elle montrait Caboche devenu soucieux et qui baissait la tête.

— Eh bien ? fit Chilpéric.

— Je ne serai pas suppliciée toute seule.

— En vérité !

— Sur le même échafaud et sur une autre roue, un homme sera roué pareillement.

— Et… cet homme ? demanda Chilpéric.

— C'est vous, messire.

Chilpéric ne croyait ni à Dieu, ni au diable, ni à la bonne aventure que prédisaient les bohémiens ; mais à ces derniers mots, il se sentit pâlir et ses cheveux se hérissèrent.

La bohémienne baissait la tête, mais elle tenait toujours dans les siennes la main du page.

Chilpéric retira vivement cette main comme si celles de la jeune fille l'eussent brûlée.

Il regarda le bourreau.

Caboche était morne et triste.

Alors Chilpéric fit un effort suprême et s'écria :

— Heureusement, sorcière d'enfer, que je ne crois pas à tes prédictions.

— Vous avez tort, messire.

Chilpéric essaya de rire, mais le rire expira dans sa gorge crispée.

— Eh bien ! reprit-il, puisque tu prédis si bien l'avenir, sorcière de malheur, dit-il, peux-tu me fixer l'époque de ma mort ?

— De la mienne et de la vôtre, messire.

Chilpéric eut honte du mouvement de terreur auquel il avait obéi en retirant sa main.

Il la rendit donc à Pepa la bohémienne en disant :

— Parle donc, sorcière !…

Toute tremblante, la jeune fille examina de nouveau la main du page.

— Nous mourrons, vous et moi, dit-elle, huit jours après, heure pour heure, qu'un prince étranger aura traversé Paris.

— La réponse est vague !

— Je ne puis voir autre chose.

— Ah ! dit Chilpéric qui redevenait insensiblement esprit fort.

Caboche ne soufflait mot.

Il contemplait la jeune fille et sentait s'éveiller en son cœur une tempête mystérieuse.

— Eh bien ! reprit Chilpéric, ne parlons plus de nous, sorcière, mais des autres…

Elle le regarda d'un air naïf qui voulait dire : « Je ne comprends pas ce que vous voulez. »

Mais Chilpéric poursuivit :

— Peux-tu nous dire quel est le premier homme que Caboche pendra demain ?

— Je pourrai vous dire s'il est jeune ou vieux.

— Ah ! mais son nom ?

Elle secoua la tête.

— Ma science ne va pas jusque-là, dit-elle.

— Dis-moi toujours son âge…

— Il faut alors que messire Caboche me donne sa main droite.

— La voilà, dit le bourreau frémissant d'une émotion inconnue.

Et il tendit sa main.

— Messire Caboche ne pendra personne demain, dit enfin la bohémienne.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Et… après-demain !

— Pas avant huit jours.

— Bon ! et l'homme qu'il pendra, est-il jeune ?

— Ce n'est pas un homme, dit Pepa.

— Ah ! bah !

— C'est une femme, ajouta la bohémienne avec assurance.

Le dernier nuage qui assombrissait encore le front de Chilpéric se dissipa.

— Allons ! dit-il, sorcière d'enfer, tes prédictions sont amusantes, sans doute, mais elles ne font pas mourir. Rassure-toi, ma belle, ni toi ni moi ne serons rompus.

Elle hocha la tête.

— Vous avez tort, monseigneur, dit-elle, tort de ne pas me croire.

— Puisque tu ne vois pas le lendemain, comment peux-tu voir l'avenir ?

Et Chilpéric continuait à rire.

— Je vous ai dit la vérité, fit encore la sorcière ; et je voudrais bien, à cette heure, ne pas être venue ici, car si messire Caboche ne m'avait vue, peut-être aurais-je pu conjurer la destinée.

— Je ne sais pas, répondit Chilpéric, si tu m'as dit la vérité pour un avenir encore lointain ; mais je puis t'affirmer que tu t'es trompée pour demain.

— Ah ! vous croyez, monseigneur ?

— Caboche pendra demain.

Pepa eut un sourire d'incrédulité.

— Et le patient ne sera pas une femme, ce sera bel et bien un soldat, un beau capitaine, ma foi !

Pepa souriait toujours.

— Le capitaine Fleur-d'Amour que l'enfer ne ressuscitera pas, cette fois, ajouta Chilpéric avec un accent de haine farouche, car il me faut Géromée !

Et Chilpéric reprit son manteau et sa toque et, s'adressant à Caboche :

— Ne te fie pas aux sornettes de la bohémienne, dit-il, et tiens-toi prêt au point du jour.

— Je serai prêt, dit Caboche.

— Adieu, la belle enfant, ajouta le page.

Et pour s'enhardir, il prit Pepa par la taille et lui mit un baiser sur le cou.

Elle jeta un cri :

— Ah ! fit-elle, c'est un baiser de mort que vous m'avez donné ! vos lèvres sont froides comme la peau d'une couleuvre.

Chilpéric haussa les épaules et s'en alla.

Le bourreau et la bohémienne restèrent seuls.

Caboche sombre et farouche contemplait toujours la jeune fille.

— Oh ! murmura-t-il enfin, comme tu es belle !

— Malheureux ! répondit-elle, tu me trouveras bien plus belle encore, le jour où il te faudra, une barre de fer à la main, briser un à

un mes pauvres membres.

Caboche baissa la tête, il n'osait plus protester, tant la jeune fille parlait avec un accent de conviction profonde.

— Adieu, seigneur de la mort, dit-elle, au revoir plutôt, car hélas ! nous nous reverrons…

Et elle fit un pas vers la porte.

Il voulut la retenir, mais elle le repoussa.

— Arrière, bourreau ! dit-elle, arrière, tortionnaire !

Et elle eut un geste de répulsion et d'horreur.

— Mais attends donc que je te paye tes prophéties, dit Caboche.

Et il prit une bourse qui se trouvait sur la table et en tira une pièce d'or.

Pepa le repoussa encore et refusa son or.

— Garde-le, dit-elle. Quand je serai morte, quand tu m'auras tuée, tu le porteras à un prêtre qui fera des prières pour le repos de mon âme.

Et elle sortit.

Caboche était cloué au sol par une force mystérieuse et invincible.

Il voulut suivre la jeune fille, mais ses jambes refusèrent de faire un pas.

Il voulut parler, la voix expira sur ses lèvres.

Ce ne fut que lorsqu'il eut entendu le bruit de la porte qui se refermait et que Pepa la bohémienne avait tirée après elle, qu'il s'arracha enfin à cette étrange paralysie.

Alors, passant la main sur son front baigné de sueur :

— Le page Chilpéric a raison, dit-il. Toutes ces sornettes que débitent les bohémiens sont bonnes tout au plus pour des femmes crédules, mais ne sauraient impressionner l'esprit d'un homme.

Et il essaya de sourire ; mais l'image radieuse de la jeune fille disparue se représenta à sa pensée.

— Elle est pourtant bien belle, murmura-t-il.

Puis, s'enhardissant de nouveau, il ajouta :

— Seulement, je suis de l'avis de Chilpéric. Comment pourrait-elle prévoir l'avenir sûrement, puisqu'elle se trompe sur le

lendemain ?

Et cette fois Caboche se mit à rire bruyamment.

— Car enfin, se dit-il encore, la chose est certaine. Du moment où Fleur-d'Amour n'est pas mort, on va me le rendre pour que j'en fasse un pendu ; et, cette fois, je ne rendrai pas son corps, et l'homme au cadavre et moi nous le couperons en petits morceaux pour nos expériences.

Tandis que Caboche faisait cette dernière réflexion, on frappa de nouveau à la porte.

Le bourreau pensa que c'était Chilpéric qui revenait, ayant oublié quelque recommandation importante à lui faire.

Aussi prit-il sa lampe et descendit-il ouvrir.

Mais la porte entrebâillée, il recula et laissa échapper un geste de surprise.

— L'homme au cadavre ! dit-il.

— Oui, c'est moi, dit le nouveau venu.

Et il entra.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans tout au plus, et, contre son habitude, il n'avait pas son masque. Sa barbe clairsemée et naissante était blonde, ses yeux bleus, ses cheveux châtains.

Il avait le nez un peu busqué, le front haut, quoique fuyant, les lèvres minces et astucieuses, et on reconnaissait facilement en lui un de ces Italiens qui étaient venus à Paris à la suite de la Dauphine, madame Catherine de Médicis.

— Mais, messire, lui dit Caboche, vous ne savez donc pas ce qui est advenu ce matin ?

— Au contraire, répondit le nouveau venu, tu as pendu un homme qui se porte bien.

— Par conséquent, je n'ai pas de cadavre à vous livrer.

— Je le sais.

Caboche regarda alors cet homme d'un air qui voulait dire :

— Que venez-vous donc faire ici ?

L'Italien comprit le regard :

— N'as-tu pas dans ton laboratoire une tête de mort ? dit-il.

— J'en ai plusieurs, messire.

— Et des ossements ?

— Quelques-uns.

— C'est ce qu'il me faut.

Caboche était sans doute habitué à ces étranges achats, car il reprit sans mot dire le chemin de son laboratoire et l'Italien le suivit.

Puis, quand ils furent dans le sinistre atelier où le tourmenteur rangeait ses instruments de supplice, disséquait les corps des suppliciés qu'il ne vendait pas à d'autres chirurgiens, le visiteur nocturne s'assit et dit encore :

— Je ne serai pas mystérieux plus longtemps avec toi Caboche.

— Ah ! fit le bourreau qui le regarda curieusement.

— Jusqu'à présent, tous les cadavres que je t'ai achetés ne m'ont servi qu'à une chose.

— Laquelle ?

— A distiller avec cette graisse humaine des pommades merveilleuses, des baumes incomparables et certains poisons subtils. Je jetais les os ou je les envoyais enterrer nuitamment dans le Charnier des Innocents.

Mais être parfumeur et médecin n'est pas mon unique profession.

— Ah ! vraiment ! fit le bourreau.

— Je m'occupe comme beaucoup d'alchimistes, de ce qu'on nomme le *grand œuvre,* et j'ai fait tout dernièrement la connaissance d'un bohémien du nom de Michaël qui prétend en avoir trouvé le secret.

— Je crois, dit Caboche, que les bohémiens se vantent de beaucoup de choses.

— C'est possible reprit l'Italien ; mars celui dont je parle est vraiment extraordinaire ; il m'a appris le jeu des cartes, le *grand jeu,* comme ils disent, et chaque fois que je les ai consultées…

— Elles vous ont menti, dit Caboche.

— Elles m'ont toujours dit la vérité.

— Caboche tressaillit.

— Je croyais, dit-il avec une émotion subite, que les bohémiens ne prédisaient l'avenir que par l'inspection des mains.

Cela dépend, ils emploient ce moyen ; mais ils se servent plus

ordinairement des cartes.

— Ah ! dit le bourreau songeur. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Michaël prétend que l'addition d'une poussière d'os humains, d'os de femme surtout, et principalement obtenue avec les débris d'un crâne, aux différentes substances que nous réunissons dans nos creusets, est indispensable pour la solution du grand problème.

— J'ai précisément là une tête de femme et presque tout son squelette, dit Caboche.

Et il indiqua du doigt un petit ossuaire très habilement dressé dans un coin du laboratoire.

— Mais, messire, dit-il alors, me permettrez-vous de vous faire une question ?

— Parle.

— Les bohémiens vous ont appris le jeu de cartes, le grand jeu ?

— Oui.

— Alors, peut-être me pourriez-vous dire ?…

— Que veux-tu savoir ?

— Si je pendrai un homme demain, murmura Caboche d'une voix tremblante, car il se souvenait des affirmations contraires de la bohémienne.

— Mais il me semble, dit l'Italien, que tu n'as pas besoin des cartes pour savoir cela.

— Au contraire, monseigneur.

— Habituellement, tu es prévenu la veille.

— Je l'ai été il y a une heure.

— Alors, pourquoi douterais-tu ?

— C'est que, monseigneur, une bohémienne sort d'ici. J'ai eu la faiblesse de lui abandonner ma main.

— Eh bien ?

— Et elle m'a prédit d'étranges choses, entre autres, que je ne pendrais personne avant huit jours.

— Et tu veux que je contrôle par les cartes les prophéties de la bohémienne ?

— Oui, monseigneur, si vous le voulez bien.

— Volontiers, dit l'Italien.

En cette année de grâce mil cinq cent trente-neuf, et sous le règne du roi François, premier du nom, il n'était si pauvre gentilhomme, si petit cadet de Gascogne ou de Normandie, qui n'eût en sa poche un cornet et des dés.

Il n'était pas non plus d'Espagnol ou d'Italien qui n'eût son jeu de tarot et ne fût prêt à toute heure à consulter la destinée sur sa bonne ou sa mauvaise fortune.

— Par la mort Dieu ! dit l'Italien, aussi vrai que je me nomme René et que je suis professeur de madame la Dauphine, il ne sera pas dit que le bourreau m'aura demandé de lui tirer les cartes et que j'aurai refusé.

Et René tira ses cartes de sa poche et alla s'asseoir devant la table sur laquelle Caboche avait reposé la lampe à trois becs.

René étala les cartes sur la table.

Puis, il se mit à les battre, les tailla en petits paquets et fit couper chacun d'eux, de la main gauche, par le bourreau.

Celui-ci était fort anxieux.

Après quoi, le parfumeur retourna les cartes une à une.

— Oh ! oh ! fit-il tout à coup.

— Qu'est-ce donc ? messire, demanda Caboche ému.

— Voici une dame de cœur dans ton jeu.

— Eh bien ?

— Suivie d'un valet de pique.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que tu aimeras violemment une femme, ami Caboche.

— En vérité ? murmura le bourreau.

— Et que cette femme te fera cruellement souffrir.

René tourna encore une carte.

C'était un as de trèfle.

— C'est bizarre, dit-il, je vois qu'on te donne de l'argent.

La carte suivante était un as de cœur.

— Tu es jaloux, horriblement jaloux, dit René.

— Après, messire, après ?

— Ah ! mon dieu ! un roi de pique ! pauvre Caboche !…

Et le parfumeur regarda avec compassion le bourreau qui tremblait de tous ses membres.

— Mais parlez donc, messire ! dit-il.

Et sa voix était caverneuse et paraissait remonter des profondeurs de son âme.

— Tu le veux ?

— Oui, balbutia-t-il.

— Le roi de pique, c'est le roi de France.

— Bon !

— Qui te donnera de l'argent, l'as de trèfle, pour que tu mettes à mort la dame de cœur, c'est-à-dire la femme que tu aimeras.

Caboche jeta un grand cri.

Les cartes, aussi bien que les lignes de sa propre main, s'accordaient sur le même point.

Cependant, comme Chilpéric, Caboche eut un dernier espoir ; il voulut savoir si les cartes ne se tromperaient pas et si elles lui affirmeraient, elles aussi, qu'il ne pendrait pas un homme le lendemain.

— Vous m'avez prédit une chose lointaine encore, sans doute, dit-il à René ; mais vous ne me parlez pas de l'homme que je pendrai demain.

René mêla de nouveau les cartes, les battit, les fit couper au bourreau de la même manière, c'est-à-dire de la main gauche, puis, quand ce fut fait, il interrogea les cartes de nouveau.

Les cartes répondirent par la voix de René :

— Tu ne pendras personne demain.

— Mais… après ?

— Après-demain, pas davantage. Tu n'exerceras pas ta profession avant huit jours.

— Et qui pendrai-je alors ? demanda Caboche frissonnant.

— Une femme !

Caboche jeta un nouveau cri.

Puis, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine en murmurant :

— Mais qui donc sauvera le capitaine Fleur-d'Amour de ma potence et de la colère jalouse de messire François Cornebut ?

Suivons maintenant Chilpéric.

Le page, un peu ému néanmoins des prédictions de la bohémienne, s'en allait, remontant la berge de la rivière et se disant :

— Il ne faut pas perdre de temps ; il est urgent que Fleur-d'Amour soit pendu demain matin, et d'abord parce que Géromée me plaît et que j'en veux faire ma maîtresse, ensuite parce que je ne veux pas me chagriner l'esprit plus longtemps des prophéties de cette sorcière d'enfer. Elle a prétendu que Caboche ne pendrait personne demain… Nous verrons bien !

La nuit était resplendissante, nous l'avons dit, et la lune baignait de ses rayons les toits des maisons, les clochers des églises et les eaux du fleuve.

En suivant le bord de la Seine, Chilpéric prenait le chemin le plus court pour retourner chez la Périne.

Le palais de la ribaude avait deux entrées, une qui était la principale et qui donnait sur la rue des Lions ; une autre, qui avait été faite pour messire François Cornebut et qui n'était autre que cette poterne qui s'ouvrait au bord de l'eau.

En s'en allant, Chilpéric était sorti par la rue des Lions. Il revenait par le bord de l'eau, et comptait bien se servir d'une petite clé que son seigneur et maître lui avait donnée pour le cas où un ordre pressant du roi serait venu le chercher au Châtelet, en son absence. Comme il arrivait près du palais, Chilpéric s'arrêta.

Il avait vu une barque amarrée devant la poterne, un homme dans cette barque, et sur la berge un homme qui se promenait de long en large le nez dans son manteau.

— Oh ! oh ! se dit-il, qu'est-ce que cela ?

Chilpéric était brave, de plus il était insolent.

Il s'approcha donc de la barque, héla le batelier et lui dit :

— Que fais-tu là, maraud ? De quel droit amarres-tu ta barque ici ? Si tu ne veux pas que je te châtie, gagne le large.

— Monseigneur, répondit le batelier, qui n'était autre que Landry, l'amant malheureux de Géromée, je ne suis pas ici pour mon

plaisir.

— Ah ! ah !

— Je fais mon métier de batelier, et si vous voulez que je m'éloigne, adressez-vous à ce gentilhomme que vous voyez se promener là-bas.

Chilpéric alla droit à l'homme qu'on lui désignait, et qui paraissait n'avoir rien entendu et n'avoir pas même aperçu le page.

— Hé ! mon gentilhomme ? fit Chilpéric d'un ton hautain.

L'homme au manteau se retourna et parut s'arracher à une profonde méditation.

— Est-ce à moi que vous en avez ? dit-il.

— Sans doute, puisque vous et moi sommes seuls ici, répliqua Chilpéric, qui avait le verbe haut.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda froidement l'homme au manteau.

— Je me nomme Chilpéric.

— Un joli nom, dit l'homme au manteau.

— Un nom que vous devez connaître, mon gentilhomme.

— Excusez-moi, mais je l'entends prononcer pour la première fois.

Ce sang-froid exaspéra Chilpéric.

— Messire, dit-il, je suis le favori de monseigneur François Cornebut, prévôt de Paris.

— Fort bien.

— Et vous êtes ici sous les murs du palais de la Périne, sa maîtresse.

— Voilà ce que j'ignorais.

— Or, poursuivit Chilpéric, de plus en plus insolent, je vous somme de passer au large.

— Plaît-il ?

Et l'homme au manteau prit à son tour une attitude hautaine.

— Je vous dis de passer au large, répéta Chilpéric, qui mit la main sur la garde de son épée.

— Messire Chilpéric, répliqua l'homme au manteau, vous m'avez

dit votre nom, je vous vais dire le mien. Je me nomme Amaury, vicomte de Lévis, marquis de Mirepoix, et je suis gentilhomme du roi. Je vous prie donc de me parler poliment.

Chilpéric avait fait un pas en arrière.

Un homme qui portait un des plus grands noms de France ne se traitait pas comme un ribaud.

Le page baissa donc la voix et salua, disant :

— Excusez-moi, monsieur ; mais il est si étrange de trouver un gentilhomme de votre rang, se promenant au clair de lune en cet endroit désert…

— J'aime la solitude, dit Amaury.

— Ne pourriez-vous pas aller un peu plus loin ?

— Non, ce lieu me plaît.

Chilpéric mesurait Amaury du regard et se disait qu'il avait affaire à un homme probablement aussi brave, aussi entêté que lui, et qu'il n'avait pas grand-chose à gagner en lui cherchant querelle.

— Après tout, monsieur, dit-il, vos affaires ne sont pas les miennes, mille excuses. Je suis votre serviteur.

— Et moi le vôtre, dit Amaury.

Chilpéric ôta sa toque et salua ; Amaury lui rendit un coup de chapeau et continua sa promenade. Alors le page s'approcha de la poterne, mais comme il tirait sa clé de sa poche, Amaury marcha droit à lui.

— Pardon, monsieur Chilpéric, dit-il, où allez-vous ?

— Vous le voyez, j'ouvre cette porte pour entrer.

— Ce qui est complètement impossible monsieur Chilpéric.

— Hein ? dit Chilpéric.

— Je vous dis qu'il est impossible que vous pénétriez dans cette maison.

— Pourquoi cela ?

— Mais, parce que je ne le veux pas, dit Amaury avec calme.

— Ah ! par exemple !

Et le page, perdant patience, porta de nouveau la main à son épée.

Amaury se prit à sourire.

— Mon cher monsieur Chilpéric, dit-il, je suis prêt à croiser le fer avec vous, si telle est votre fantaisie, mais permettez-moi auparavant de vous donner quelques explications.

— Je les attends, monsieur.

— Cette barque que vous voyez, continua Amaury, m'a amené ici, voici une heure.

— Fort bien, monsieur.

— Je n'étais pas seul, j'accompagnais une personne dont je ne puis vous dire ni le nom, ni la qualité, et qui est entrée dans cette maison.

— Ah ! ah !

— Quand cette personne sera partie, et moi aussi, vous serez libre d'entrer.

— Et si je veux entrer tout de suite ?

— Alors il vous faudra me tuer d'abord.

Et Amaury mit flamberge au vent.

Chilpéric avait été habitué jusque-là à ne rencontrer que des gens craignant Dieu et le prévôt et s'inclinant fort bas devant lui.

Quand il vit Amaury l'épée nue, il comprit qu'il fallait compter avec lui.

Mais, nous l'avons dit, le page était brave.

Il dégaina donc à son tour et dit :

— En garde donc, monsieur.

— J'y suis, dit Amaury, toujours de sang-froid.

Chilpéric furieux se rua sur lui ; les épées se heurtèrent jetant, au clair de lune, de pâles éclairs.

Mais, dès la première passe, le page sentit qu'il n'était pas de force.

Amaury était un beau tireur ; un tireur habile surtout. Il avait eu sans doute pour maître en la noble science de l'escrime un de ces Milanais qui couraient le monde en donnant leurs savantes leçons.

— Monsieur, disait Amaury, tandis qu'ils ferraillaient, vous êtes un jeune homme, presque un enfant, et je ne voudrais pas vous tuer ; mais je vous jure que vous me gênez fort. Voulez-vous que nous en restions là ?

— Vous me tuerez ou je vous tuerai ! répondit Chilpéric hors de lui.

— Ni l'un, ni l'autre, dit Amaury.

Et, avec une vitesse de poignet merveilleuse, il lia l'épée du page tierce sur tierce et l'envoya tomber à dix pas.

Chilpéric désarmé poussa un cri de rage.

— Mais tuez-moi donc ! dit-il.

Amaury se mit à rire.

— Il serait beau de voir un cousin de la Vierge frapper un homme désarmé ! dit-il.

Et il alla ramasser l'épée qui gisait à terre et la présenta courtoisement à Chilpéric.

— Recommençons, dit-il, à moins que vous ne vouliez me tendre la main, ce que je préfère.

Chilpéric n'était ni loyal, ni généreux, mais il tenait énormément à passer pour tel.

Aussi prit-il la main qu'Amaury lui tendait et balbutia-t-il quelques mots d'amitié.

Alors Amaury lui dit avec courtoisie :

— Cher monsieur Chilpéric, Dieu m'est témoin que ce n'est pas par humeur chagrine et pure taquinerie que je m'oppose à ce que vous entriez en ce moment dans cette maison. Mais j'ai reçu une consigne, et j'en suis esclave.

— Monsieur, répondit Chilpéric, je suis à votre service vice et vous dois obéir désormais ; mais je dois vous dire que j'ai un besoin impérieux de voir le prévôt.

— Il est donc dans cette maison ?

— Je l'y ai laissé voici deux ou trois heures.

— Alors il en est parti.

— Oh ! je ne crois pas.

— Je vous jure bien, dit Amaury, que la personne que j'ai amenée ici et qui m'a commandé de veiller à cette porte n'a nullement affaire à François Cornebut.

Amaury parlait avec un accent de franchise qui fit réfléchir le page.

— Ah ! vous croyez, dit-il tout pensif.

— Monsieur, continua Amaury, je vous donne le choix, ou de vous en aller au Châtelet, où probablement vous trouverez le prévôt, ou d'attendre ici que la personne dont je vous parle soit sortie.

— J'attendrai, dit Chilpéric.

— Seulement, reprit Amaury, comme la personne en question ne veut être ni connue, ni reconnue, je vais vous imposer une petite condition.

— Laquelle ?

— Voyez-vous cette grosse pierre, là-bas, à cent pas de nous ?

— Oui, messire.

— Allez vous asseoir dessus, et donnez moi votre parole de n'en pas bouger que vous n'ayez vu cette poterne se rouvrir, la personne que j'attends nous rejoindre, et elle et moi remonter dans cette barque qui prendra le large.

Chilpéric hésita.

Il songea bien un moment à choisir la première alternative, c'est-à-dire à retourner au Châtelet, quitte à se jeter un peu plus haut dans une petite rue, gagner celle des Lions, et rentrer ainsi chez la Périne par la grand-porte, puisque la petite lui était fermée.

Mais Chilpéric était un garçon prudent et plein de circonspection.

— J'ai vu trop de choses extraordinaires ce soir, pensa-t-il, pour ne point m'attendre à tout. L'autre porte est probablement gardée comme l'est celle-là, et je servirai encore mieux mon seigneur et maître messire François Cornebut en restant ici un bout de temps. Le peu que je verrai sera toujours vu.

— J'accepte, monsieur, dit-il à Amaury.

Et il salua son vainqueur et prit le chemin de la grosse pierre sur laquelle il s'assit, tandis qu'Amaury continuait à se promener de long en large devant la poterne.

Une heure s'écoula, puis une autre et encore une autre.

Chilpéric trouvait le temps long et grelottait dans son manteau.

La lune était descendue au bord de l'horizon, prête à disparaître, et le ciel, d'un bleu sombre, pâlissait au levant. Chilpéric calcula qu'il pouvait être cinq heures du matin.

— Mais, par le sang du Christ ! murmura le page, il faut pourtant que je fasse pendre Fleur-d'Amour !

Et comme il perdait patience, la poterne s'ouvrit enfin, et Chilpéric vit une femme qui sortait rapidement du palais de la Périne et se dirigeait vers la barque, tandis qu'Amaury s'approchait d'elle avec empressement.

Cette femme était masquée, mais ne l'eût-elle point été, que Chilpéric n'aurait pu, d'ailleurs, la reconnaître à cause de la distance.

Seulement, il lui sembla qu'elle avait la taille élégante et souple de la Périne.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, qu'est-ce que tout cela veut dire ? voici maintenant que cette ribaude, non contente de fréquenter les bohémiens, a des intelligences avec des seigneurs de la cour.

Chilpéric regarda la dame masquée qui montait dans la barque avec Amaury.

Puis, quand la barque eut gagné le large, il quitta la place où il était et se dirigea vers la poterne.

Tout à coup un soupçon traversa son esprit.

Qui pouvait dire que la Périne, qui avait fait si bon accueil au prévôt, n'avait pas déjà un nouvel amant, lequel n'était autre qu'Amaury ?

Et Chilpéric, qui avait dévoré la honte de sa défaite, mais qui ne pardonnait pas au jeune sire de Mirepoix d'avoir été à sa merci, Chilpéric entrevit une vengeance éclatante et prochaine.

Il revint donc à la poterne, tira la clé de sa poche et la mit dans la serrure.

La poterne ouverte, le page se trouva dans un corridor éclairé par une lampe suspendue à la voûte.

Un varlet dormait étendu sur un banc, auprès d'un escalier qui se trouvait au bout du corridor.

Au bruit de la porte qui se refermait, le varlet s'éveilla.

Chilpéric le reconnut pour un des anciens serviteurs de la Périne.

— Ah çà ! lui dit-il, que se passe-t-il donc ici ?

— Rien d'extraordinaire, messire.

— Par exemple !

Le varlet avait l'air étonné de l'exclamation de Chilpéric et il le

regardait naïvement.

— Une femme vient pourtant de passer ici ? continua le page.

— Je n'ai vu personne, messire.

— Et elle est sortie par cette porte…

— Je ne l'ai point vue.

— Ah çà ! maraud, te moques-tu de moi ?

— En aucune façon, messire.

Et le varlet avait un air si franc, si ingénu en parlant ainsi, que Chilpéric se dit :

— Le butor dormait, et il ne se sera point éveillé.

Il monta.

L'escalier conduisait aux appartements de la Périne.

Dans les antichambres, Chilpéric trouva d'autres varlets et d'autres pages.

Tous le saluèrent avec le respect accoutumé.

— Monseigneur le prévôt est-il ici ? demanda Chilpéric.

— Sans doute, lui répondit-on.

— Et Périne ?

— Périne est avec lui.

Chilpéric se posa cette question :

— Quelle est donc la femme qui sort d'ici ?

Puis il voulut passer outre et entrer dans la salle où il avait laissé le prévôt et la ribaude soupant tête à tête ; mais les varlets lui barrèrent le passage.

— Qu'est-ce à dire ? fit-il avec hauteur.

— Le prévôt et la Périne dorment.

— J'ai besoin de voir le prévôt, et je l'éveillerai.

— Non pas ! dit un des varlets, monseigneur François Cornebut a bien recommandé qu'on ne l'éveillât point et qu'on ne laissât entrer personne.

— Pas même moi ?

— Pas même vous.

Chilpéric ne pouvait passer sur le corps de toute cette armée de varlets ; d'ailleurs, du moment où Cornebut dormait, il fallait s'attendre à le voir entrer en fureur si on l'arrachait à son sommeil.

Chilpéric consulta du regard un sablier qui se trouvait entre deux portes.

Le sablier marquait six heures du matin.

Et le page, soupirant, se dit :

— J'ai encore plus de temps qu'il ne m'en faut pour faire pendre Fleur-d'Amour.

Chilpéric se résigna donc à attendre le réveil de son terrible maître.

Il s'allongea sur un banc, recouvert d'une housse en drap, se fit de son manteau une couverture et se dit :

— Moi aussi, je vais dormir, en ce cas.

Chilpéric avait couru toute la nuit, de plus, il avait beaucoup bu ; enfin il était à l'âge où l'on passe aisément et presque sans transition de la veille au sommeil.

Chilpéric n'eut pas plutôt fermé les yeux qu'il s'endormit profondément.

Et lorsque enfin il s'éveilla et rouvrit les yeux, non seulement il était grand jour, mais encore le soleil resplendissait et le sablier marquait neuf heures.

— Corne du diable ! s'écria le page, il faut pourtant que Fleur-d'Amour soit pendu aujourd'hui, sans cela la prédiction de la bohémienne se réaliserait.

Et Chilpéric se trouvant sur pied, demanda si messire François Cornebut dormait encore.

— Non pas, lui répondit-on.

— Est-il toujours ici ?

— Toujours, dit un page.

— Où cela ?

Le page de la ribaude lui montra une porte.

— Là, dit-il. Sa Seigneurie déjeune.

— Seule ?

— Non, avec madame Périne.

Chilpéric alla gratter à la porte, et la grosse voix brutale de Cornebut répondit :

— Entrez !…

Et le page ayant ouvert la porte, aperçut la Périne assise sur les genoux du farouche prévôt…

Le tableau était touchant.

Cornebut et la Périne avaient l'air de deux tourtereaux, et jamais la ribaude n'avait été plus caressante, plus adorablement câline.

Cornebut paraissait l'homme le plus heureux du monde.

— Ah ! Chilpéric, mon mignon, dit-il en voyant entrer son page, le roi François, notre maître, serait fou d'amour de la Périne s'il la voyait !

— Mais il ne la verra pas, dit Chilpéric.

Et il mit un baiser sur la main blanche et parfumée que lui tendait la ribaude.

— D'où viens-tu donc ? reprit Cornebut qui semblait avoir oublié le monde entier.

— Mais, monseigneur, je viens d'exécuter les ordres que vous m'avez donnés.

— Quels ordres ? dit le prévôt.

— Votre Seigneurie manque de mémoire.

— Hé ! dit l'amoureux Cornebut, peut-on se souvenir de quelque chose quand ou est dans les bras de cette goule ?

Et il mit un baiser retentissant sur le col de cygne de la Périne.

Puis, regardant, le page :

— Voyons, que t'ai-je donc commandé ?

— De rechercher le capitaine Fleur-d'Amour que Caboche a si mal pendu hier matin.

— Ah ! c'est juste.

— Et l'avez-vous trouvé ? demanda la ribaude avec une parfaite indifférence.

— Oui, certes, madame.

— Alors, qu'as-tu fait ?

— Je l'eusse bien fait brancher tout de suite, monseigneur, ainsi que vous me l'aviez ordonné, mais…

— Mais quoi ? dit Cornebut.

— Le drôle était entouré des parents et des amis de sa fiancée, car il veut épouser Géromée ; l'enlever du milieu de ces gens-là n'était pas chose facile.

— Alors tu l'as laissé tranquille ?

— J'attends que Votre Seigneurie me donne l'ordre de requérir trente archers.

— Bon ! et puis ?

— Avec ces trente archers j'arrêterai le capitaine Fleur-d'Amour et je le conduirai en place de Grève, où Caboche doit l'attendre depuis le lever du soleil.

Cornebut haussa imperceptiblement les épaules.

— Je crois, dit-il, que la Périne a changé d'avis.

— Plaît-il ? dit le page.

— Oui, dit la Périne, je n'aime plus le capitaine Fleur-d'Amour, et je ne le hais pas non plus.

— Eh bien ?

— Et moi, dit Cornebut, je ne vois pas pourquoi je serais désormais jaloux d'un homme qui ne me fait aucun tort.

Chilpéric était devenu pâle.

La Périne reprit :

— C'est du reste un bon soldat, le capitaine Fleur-d'Amour, et le roi a besoin de ses services.

— Ainsi donc, s'écria Chilpéric, vous ne voulez plus qu'on le pende ?

— Non, dit la Périne.

— A quoi bon ? fit Cornebut.

— Mais, monseigneur…

Cornebut regarda le page de travers :

— Ah çà ! drôle, fit-il, vas-tu pas me dicter tes volontés, maintenant ?

— D'ailleurs, poursuivit la ribaude, pourquoi tiendrais-tu, toi Chilpéric, à voir pendre le capitaine, tu n'es pas son ennemi ?

— Assurément non.

Et Chilpéric se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Cornebut mit alors un dernier baiser sur les lèvres de la ribaude :

— Ma bien-aimée, dit-il, je ne dois pas oublier dans tes bras que je suis prévôt de Paris. Donne-moi un dernier verre de vin, il faut que je m'en retourne au Châtelet.

— Quand vous reverrai-je, mon doux seigneur ? demanda la Périne.

— Ce soir.

Elle lui passa ses deux bras autour du cou, et lui donna un dernier baiser.

— Çà ! dit alors le prévôt tout ragaillardi, allons-nous-en ! Tu viens avec moi, Chilpéric ?

— Sans doute, monseigneur.

— Nous nous en irons par le bord de l'eau, à pied, comme de bons bourgeois, hein ?

— Comme vous voudrez, répondit Chilpéric, qui avait une tempête au cœur.

Et comme ils descendaient l'escalier qui menait à la poterne, le page regarda fixement le prévôt.

— Monseigneur ! dit-il.

— Qu'est-ce ? demanda Cornebut ?

— Votre Seigneurie est bien heureuse, n'est-ce pas ?

— Hé ! hé ! fit Cornebut, la Périne ne m'a jamais autant aimé.

— En vérité !

— Et je ne me sens plus la moindre haine pour ce pauvre capitaine Fleur-d'Amour.

— Ce n'est pas de lui que je veux parler.

— De qui donc alors ?

— Des gens que j'ai vus rôder cette nuit à l'entour du palais.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— La vérité, monseigneur.

Et Chilpéric raconta ce qui lui était advenu avec Amaury de Mirepoix.

— Comment ! s'écria Cornebut, tu as vu sortir une femme !

— Oui, monseigneur.

— Et tu crois que c'était la Périne ?

— Je le crois.

Le vieux seigneur fronça le sourcil.

Puis, passant la main sur son front :

— Je me suis en effet endormi cette nuit dans ses bras. Quand je me suis éveillé, elle était auprès de moi. Tu t'es trompé, Chilpéric.

— Monseigneur, il n'en est pas moins vrai que j'ai vu sortir une femme.

— Quelque chambrière de la Périne qui a un amoureux.

— Lequel amoureux est un noble seigneur du nom d'Amaury de Mirepoix, peut-être ? Ah ! monseigneur, ricana Chilpéric, ce serait là une drôle de chambrière.

Le page avait réveillé la jalousie du prévôt.

Celui-ci voulait remonter et demander des explications à la Périne.

— Non, monseigneur, dit-il, cela ne doit pas arriver ainsi.

— Que veux-tu dire ?

— Il faut savoir s'il se passe ici des choses que la Périne ignore, ou si elle en est complice.

— Et comment le sauras-tu ?

— Donnez-moi carte blanche et je m'en charge. Mais… à une condition ?

— Tu me fais des conditions, drôle !

— Monseigneur, dit humblement Chilpéric, on ne fait rien pour rien, à moins qu'on ne soit un imbécile.

— Et que veux-tu pour prix de tes services ?

— Que votre seigneurie fasse pendre Fleur-d'Amour.

— Oui-da ! et quelle raison as-tu donc pour souhaiter sa mort ?

— C'est mon secret, monseigneur.

Tout en causant ainsi, ils étaient sortis du palais et longeaient la berge de la Seine.

— Ah ! tu as des secrets pour moi, maraud ? fit Cornebut, qui eut un éclair de colère dans les yeux.

— Depuis que je ne crains plus la potence, monseigneur.

— Plaît-il ?

— Quelque chose me dit, reprit Chilpéric, que je serai rompu vif un jour ou l'autre, si Fleur-d'Amour n'est point pendu aujourd'hui même.

Cornebut se mit à rire.

— Monseigneur, reprit Chilpéric, croyez-vous à Dieu ?

— Quelquefois.

— Au diable ?

Cornebut tressaillit et se souvint des événements de la nuit.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? fit-il.

— Parce que, monseigneur, je ne croyais ni à Dieu, ni au diable, ni aux sorciers, et que je commence à croire à tout cela.

Chilpéric était visiblement ému en parlant ainsi.

— Voyons, reprit Cornebut, explique-toi. Que t'est-il donc arrivé ?

— Je suis allé chez Caboche cette nuit.

— Bon ! après ?

— J'y ai trouvé une bohémienne qui lui disait la bonne aventure.

— Et cette bohémienne ?…

— M'a prédit, monseigneur, que Caboche nous romprait vifs tous les deux, elle et moi.

— En vérité ! fit Cornebut impressionné par ce récit.

— Elle nous a dit, en outre, que Caboche ne pendrait personne aujourd'hui.

— Ah ! elle vous a dit cela aussi ?

— Ce qui fait, monseigneur, que si vous ne faites point pendre Fleur-d'Amour, sa dernière prophétie se réalisera.

— Et que si celle-là se réalise, dit Cornebut, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même des autres.

— Justement, monseigneur.

— Mon pauvre Chilpéric, dit Cornebut avec mélancolie, je suis bien marri pour toi, je te jure, de tout ce qui nous advient.

— Comment cela, monseigneur ?

— Tu voudrais qu'on pendît Fleur-d'Amour ?

— Dame ! fit naïvement le page.

— Et moi, j'ai promis qu'on ne le pendrait pas.

— Vous l'avez promis à la Périne ?

— A la Périne d'abord.

— Et puis ?

— Et puis à un autre personnage dont je ne puis te dire ni le nom ni la qualité.

Chilpéric fit un pas en arrière et regarda le prévôt.

— Mais quand avez-vous fait cette promesse, monseigneur ? dit-il.

— Cette nuit.

— Vous avez donc vu une autre personne que la Périne ?

— Oui.

— Et… cette personne… ne serait-ce point ?…

— Ta femme masquée ? Non.

— Ou Amaury de Mirepoix ?

— Pas davantage.

— Monseigneur, dit Chilpéric, avec aigreur, je vous ai dit mes secrets, mais je vois que vous gardez les vôtres.

Cornebut ne se fâcha point. D'ailleurs, il aimait Chilpéric, comme on aime le confident de ses vices, et le témoin de ses faiblesses.

Et, soudain, le prévôt se frappa le front :

— Ne te désole pas, mon mignon, dit-il.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ?

— La prophétie de la bohémienne ne se réalisera pas.

— Vous ferez pendre Fleur-d'Amour.

— Non.

— Alors… monseigneur…

— Mais je ferai pendre un autre homme. Qu'est-ce que cela te

fait, pourvu que Caboche passe sa corde au cou de quelqu'un, aujourd'hui ?

Et comme Chilpéric ne répondait pas, Cornebut poursuivit :

— Hier matin, on a amené au Châtelet un pauvre diable de bohémien qui a volé un pain chez un boulanger et rossé un archer qui l'appréhendait. Je l'ai fait mettre en prison. Je le condamne à mort pour te plaire. On le pendra aujourd'hui ; es-tu satisfait ?

— Non, monseigneur. C'est Fleur-d'Amour que je veux voir pendre.

— Et pourquoi ?

— Je suis amoureux, monseigneur, amoureux depuis cette nuit.

— De qui ?

— De la fiancée de Fleur-d'Amour.

— De Géromée ?

— Précisément, monseigneur, et si Fleur-d'Amour n'est point pendu…

— Géromée l'appartiendra néanmoins, si je le veux ! dit Cornebut.

Chilpéric regarda le prévôt avec de grands yeux étonnés.

Cornebut reprit :

— Je me suis engagé à ne pas faire pendre Fleur-d'Amour ; mais je n'ai promis que cela.

— Eh bien, monseigneur ?

— Seulement, comme Fleur-d'Amour a été condamné à mort pour crime de trahison et de lèse-majesté, on peut le garder en prison jusqu'à l'heure où le roi aura signé les lettres d'abolition.

— Ah ! ah ! dit Chilpéric, je commence à comprendre, monseigneur.

— Par conséquent, tu peux toujours le faire arrêter.

— Bon !

— On l'enfermera au Châtelet et tu mettras à profit le temps qu'il y passera, pour te faire aimer de Géromée. C'est ton affaire et non la mienne.

Et Cornebut ajouta en riant :

— Il ferait beau voir, du reste, qu'un homme d'épée comme toi

ne vienne pas à bout d'une petite drapière qui lui plaît.

Chilpéric soupira :

— Monseigneur, dit-il ensuite, je ne trouve rien à redire à votre combinaison. Seulement, il faut que vous me donniez des ordres par écrit.

— Comment cela, mon mignon ?

— Un ordre pour faire pendre le bohémien.

— Après ?

— Un ordre pour faire arrêter Fleur-d'Amour.

— Je te baillerai l'un et l'autre au Châtelet.

— Fort bien, monseigneur, car il ne faut point perdre de temps.

— Je le vois, dit le prévôt en riant, la prédiction de la bohémienne te préoccupe.

— Énormément, monseigneur.

— C'est comme moi, dit Cornebut, hier, je ne croyais pas au diable.

— Et… maintenant ?

— J'y crois, dit Cornebut avec un accent de conviction profonde.

Chilpéric essaya de sourire d'un air incrédule ; mais Cornebut ajouta :

— J'y crois, parce que je l'ai vu.

— Vous avez vu le diable, monseigneur ?

— Oui, cette nuit.

— En quel endroit, donc ?

— Chez la Périne, dont il est l'amant comme moi.

Chilpéric stupéfait regarda le prévôt.

— Mais, ajouta Cornebut, nous sommes bons amis, et il m'a promis de me maintenir en ma charge de prévôt tant que la Périne m'aimerait.

Chilpéric se mordit les lèvres et ne souffla mot.

A part lui, le page se disait :

— Nous sommes tombés, mon crédule maître et moi, dans les mains de gens qui se moquent de nous, et sans cette prédiction qui me

préoccupe, j'aurais bientôt mis ordre à cela.

Mais que le bohémien soit pendu aujourd'hui, et nous verrons…

Cornebut et son page étaient descendus jusqu'au Marché aux veaux, lequel touchait presque à la Seine.

Tout à coup le prévôt s'arrêta, disant :

— Qu'est-ce donc que cela ? Est-ce que le populaire conspire contre mon autorité ?

En effet, dans un coin de la place, il y avait un rassemblement de près de trois cents personnes qui criaient, riaient, applaudissaient.

Cornebut et Chilpéric s'approchèrent.

Alors ils virent une corde tendue entre deux poteaux.

Sur cette corde dansait et pirouettait une femme en jupe courte, à maillot rose, les cheveux remplis de paillettes d'or ; une femme que tout le monde applaudissait tant elle était leste, habile en son art, et jeune et belle !

— C'est, dit Cornebut, un beau brin de fille, en vérité !

Il regarda Chilpéric en parlant ainsi.

Chilpéric était d'une pâleur mortelle.

— Qu'as-tu donc ? fit Cornebut.

— Vous voyez cette femme, monseigneur ? balbutia le page d'une voix étranglée.

— Oui, certes, puisque je te la fais remarquer.

— Eh bien ! c'est elle !

Et la voix du page était tremblante, et il était devenu livide.

— Hein ? fit le prévôt.

— C'est la bohémienne de cette nuit… continua Chilpéric.

— Ah ! ah !

— Celle qui m'a prédit que je serais rompu vif auprès d'elle.

— Par les cornes de Satan, mon compère, dit Cornebut, je veux la voir de près, en ce cas.

Et il s'approcha du rassemblement populaire en criant :

— Place, drôles ! place, vilains et manants !

Et la foule, reconnaissant le farouche prévôt, s'écarta avec

respect et terreur !…

Chilpéric était si ému de cette rencontre, qu'il n'essaya même pas de retenir Cornebut.

Celui-ci, tout en étant fou de la Périne, n'avait jamais passé auprès d'une jolie fille sans la regarder et même sans la désirer quelque peu.

C'était un homme de bonne trempe que messire François Cornebut, et il avait gardé le même sourire sous ses cheveux gris.

Il s'approcha donc le plus qu'il put de la danseuse de corde, et certes la chose ne lui fut pas difficile, car le populaire s'empressa de lui céder la place.

En se voyant admirée par un homme d'épée, la danseuse redoubla de grâce, de gentillesse et de hardiesse.

Cornebut battait des mains.

— Bravo ! la belle enfant ! bravo ! disait-il.

Elle se suspendit à la corde par un pied et tendit ses deux mains au prévôt, en manière de salut ; puis les ramenant vers sa bouche, elle lui envoya un baiser.

Cornebut riait de bon cœur.

Et le populaire voyant rire Cornebut en conclut qu'il était de bonne humeur et lui fit une ovation et cria avec frénésie :

— Vive monseigneur le prévôt !

Alors Cornebut dit à la danseuse :

— Tu danses si bien, ma mignonne, que je te ferai bailler dix écus d'or, si tu les veux venir chercher au Châtelet.

— Volontiers, monseigneur, répondit-elle.

Et elle lui envoya un nouveau baiser.

Mais alors Chilpéric tira vivement le prévôt par le bras et lui dit :

— Vous voulez donc, monseigneur, que quelque calamité tombe sur votre tête, que vous attirez sous votre toit cette bohémienne de malheur ?

— Tu es fou, répondit Cornebut, une jolie fille comme ça ne porte jamais malheur ! La beauté est signe de chance.

Et le prévôt fit signe à la danseuse qu'elle interrompit un moment ses exercices et qu'elle eût à lui parler.

La danseuse obéit et sauta lestement de son plancher aérien sur le sol.

— Viens ici, ma mignonne, dit Cornebut.

— Et il s'effaça et lui montra Chilpéric dont les lèvres étaient blêmes et crispées.

— Reconnais-tu ce gentilhomme ? dit Cornebut.

La bohémienne regarda Chilpéric et le sourire disparut de ses lèvres :

— Oh ! oui, dit-elle avec mélancolie, je le reconnais.

— Tu lui as donc dit la bonne aventure ?

— La mauvaise aventure, monseigneur.

— Et tu crois à ta prédiction ?

Elle leva les yeux au ciel :

— Hélas ! dit-elle, il finira comme moi… il sera rompu !

— Vous l'entendez, monseigneur ! s'écria le page frissonnant.

Mais Cornebut trouvait la bohémienne si belle qu'il répondit :

— Ne vois-tu pas qu'elle se moque de toi ?

— Puis, il caressa du revers de sa main la joue de la danseuse et lui dit :

— Me veux-tu dire la bonne aventure à moi aussi ma mignonne ?

— Je le veux bien, monseigneur. Donnez-moi votre main.

— La voilà, dit Cornebut, en tendant une dextre énorme qui trahissait son origine roturière.

Pepa examina la main du prévôt et lui dit en souriant :

— Vous avez une main heureuse, monseigneur.

— Vraiment ?

— Vous vivrez très vieux.

— Ah ! ah !

— Et vous mourrez riche et comblé d'honneurs.

— Flatteuse !

— Cependant, poursuivit la bohémienne, je vois un grand souci dans votre main.

— Quel est-il ?

— Vous courrez un grand danger, un danger de mort ; mais votre bonne étoile vous viendra en aide, au moment suprême.

— En vérité !

— Et tout s'arrangera au gré de vos désirs.

— Merci, la belle enfant, dit Cornebut, ce n'est plus dix écus d'or que je te baillerai, c'est cinquante, quand tu viendras au Châtelet.

— Monseigneur, répondit-elle, gardez votre or, je n'en ai que faire.

— Ah bah ! fit le prévôt stupéfait.

— Et si vous me voulez récompenser, faites-moi une promesse.

— Laquelle ?

— De m'accorder ce que je vous demanderai.

— Eh bien ! parle…

— Je n'ai rien à vous demander pour le moment, monseigneur ; mais l'occasion peut venir.

Cornebut se tourna vers le populaire qui l'entendait :

— Hé ! manants, ribauds et ribaudes qui m'entendez, dit-il, je vous prends à témoin, moi, François Cornebut, noble homme et prévôt de Paris, que j'engage ma parole à cette jolie fille de lui accorder ce qu'elle me demandera un jour ou l'autre.

La foule battit des mains.

Mais Chilpéric, toujours pâle et frissonnant, n'imita point la foule.

Et comme la danseuse remontait sur sa corde, après s'être laissé prendre un baiser par le galant prévôt, Chilpéric tourna la tête et aperçut un homme non moins pâle, non moins frissonnant que lui.

C'était Caboche, le bourreau de Paris.

Et Chilpéric alla droit à lui.

— Tu crois donc à la prédiction de la bohémienne ? dit-il.

— Je commence à y croire, répondit Caboche.

— Ah ! fit le page d'une voix étranglée.

— Voilà une heure que je suis là, poursuivit le bourreau, et il me semble que pour un regard d'elle, je donnerais ma part de paradis.

— Tu l'aimes donc ?

— A en mourir.

Chilpéric essaya de rire ; mais il ne le put.

— Cependant, dit-il, elle s'est trompée sur un point.

— Lequel ?

— Elle t'a dit que tu ne pendrais personne aujourd'hui.

— Cela est vrai, répliqua le bourreau, et elle a eu raison encore.

— Tu crois ?

— Depuis le point du jour, mes aides et moi nous avons attendu, messire, et nous n'avons vu, ni vous, ni Fleur-d'Amour que vous nous deviez amener.

— Eh bien, dit en ce moment la grosse voix du prévôt, viens au Châtelet, Caboche, et on te livrera un patient.

Cette fois le front de Chilpéric se rasséréna.

— Viens donc, répéta le prévôt.

Et envoyant à son tour un baiser à la danseuse, il s'éloigna, suivi du page et du bourreau.

Messire François Cornebut tenait tant à passer pour un noble homme, qu'il observait religieusement sa parole.

Il rentra donc au Châtelet et dit à Chilpéric :

— Je te vais donner l'ordre écrit pour faire arrêter Fleur-d'Amour.

Et, en effet, il signa un ordre d'arrestation.

Puis il commanda qu'on lui amenât le bohémien qu'il avait fait jeter en prison.

Et quand le bohémien fut en sa présence, il lui dit :

— Je te condamne à être pendu.

Le bohémien ne protesta pas ; mais un sourire lui vint aux lèvres.

— Monseigneur, se borna-t-il à dire, c'est aujourd'hui dimanche.

— On pend le dimanche aussi bien que les autres jours, répondit le prévôt.

— Mais non pas à l'heure des offices.

— Cela est juste, dit Cornebut. Eh bien ! on te pendra à une heure de relevée, aussitôt la grand-messe finie.

Et il livra le bohémien à Caboche, qui n'était pas fâché, lui aussi, de voir que les prédictions de la bohémienne ne se réaliseraient pas.

Chilpéric, pendant ce temps, avait fait monter tous les archers à cheval et il s'était mis à leur tête.

Puis il était sorti du Châtelet et avait pris le chemin de la rue de la Mortellerie.

C'était en cette rue, on s'en souvient, que se trouvait la maison dans laquelle Fleur-d'Amour et Géromée attendaient le moment favorable pour quitter Paris.

La petite troupe traversa la place de Grève, au milieu de laquelle la potence était toujours veuve de son pendu. Elle passa devant la taverne de *l'Écu rogné,* et les buveurs qui s'y trouvaient entendant le bruit de cette chevauchée, accoururent au seuil de la porte.

La Salamandre était parmi eux.

— Bonjour Chilpéric, cria-t-elle au page d'un ton railleur, m'apportes-tu la lettre d'abolition que tu m'as promise pour le beau capitaine Fleur-d'Amour ?

— Je vais la lui remettre à lui-même, répondit Chilpéric.

Et il passa, peu soucieux des rires bruyants des ribauds et des ribaudes.

La foule s'était amassée derrière les archers et les suivait.

Chilpéric fit entourer la maison.

Puis il frappa sur la porte du pommeau de son épée en criant :

— Ouvrez, de par la loi !

La porte demeura close.

Alors Chilpéric fit un signe et les archers enfoncèrent la porte à coups de crosse d'arquebuse.

La porte ouverte, Chilpéric et une dizaine d'hommes mirent pied à terre et se précipitèrent dans la maison l'épée à la main.

La maison était silencieuse comme une tombe.

Chilpéric visita l'une après l'autre les salles du rez-de-chaussée, puis celle des autres étages.

Fleur-d'Amour, Géromée et leurs convives avaient disparu.

Alors, ivre de rage, le page fouilla les greniers et les caves, sans plus de succès.

La maison était déserte.

Et comme Chilpéric sortait en blasphémant et jurait qu'il mettrait le feu aux quatre coins de Paris, plutôt que ne pas retrouver Fleur-d'Amour, il se trouva face à face avec le moine qui n'était plus ivre.

— Tu cherches Fleur-d'Amour ? lui dit-il.

— Oui, répondit Chilpéric, et Dieu ou le diable aidant je le trouverai.

— Je ne sais pas si Dieu t'aidera, répondit le moine ; mais ne compte pas sur le diable.

— Et pourquoi cela, vieil ivrogne ?

— Parce que le diable est notre ami, et que nous sommes tous les amis de Fleur-d'Amour.

Chilpéric donna au moine un furieux coup de plat d'épée ; mais le moine, exaspéré, se rua sur lui, le jeta en bas de sa selle et lui administra une volée de coups de poing.

Les archers chargèrent le moine.

— A moi ! cria celui-ci, à moi ! à moi ! sus au page ! sus aux archers !

Et, à la voix du moine, de tous les cabarets voisins, de toutes les maisons, sortirent des bourgeois armés, et de toutes les fenêtres plurent sur les archers des projectiles de toute nature.

Ce fut une vraie bataille et le sang coula.

Et, tout à coup, on vit apparaître un homme, l'épée à la main, qui disait :

— Ah ! c'est ainsi que tu m'apportes mes lettres d'abolition ?

Cet homme, est-il besoin de le dire ? était le capitaine Fleur-d'Amour qui se mit à la tête du peuple et qui chargea à son tour ; les archers, embarrassés par leurs chevaux dans cette rue étroite, furent bientôt contraints à se replier vers la Grève.

Mais là ils trouvèrent une foule immense et furent pris comme entre deux courants.

Les ribauds ; conduits par Fleur-d'Amour, les poussaient vers la rivière.

La foule qui encombrait la place de Grève les empêchait d'aller plus loin.

Mais alors, il y eut comme un accord tacite entre les combattants ; les ribauds cessèrent de jeter des pierres aux archers, les archers remirent l'épée au fourreau ; Fleur-d'Amour s'éclipsa, et il n'y eut guère que Chilpéric qui était contusionné par tout le corps, tant il avait reçu de coups et de horions, qui cherchait à frapper d'estoc et de taille, traitait les archers de lâches et hurlait qu'il lui fallait Fleur-d'Amour à tout prix.

Et comme il se dressait sur ses étriers, menaçant le populaire de toute la colère de Cornebut, le moine qui s'était de nouveau glissé auprès de lui, le prit par la jambe et l'enleva de sa selle, comme s'il n'eût pas été plus lourd qu'un fétu de paille.

Puis il l'étreignit dans ses bras robustes, le mettant ainsi dans l'impossibilité de se servir de son épée, et il lui dit :

— Mais regarde donc, imbécile !

Le moine avait vu ce que Chilpéric ne voyait pas, tant la fureur l'aveuglait.

La trêve consentie entre les ribauds et les archers était due à un de ces événements qui captivent toujours l'attention du populaire et lui font oublier toute autre préoccupation.

Sous le large pilier en maçonnerie qui supportait le gibet, trois hommes venaient d'apparaître, dominant la foule.

Ces trois hommes étaient Caboche et ses deux aides.

Le moine étendait la main et montrait le gibet.

Chilpéric comprit et il se souvint.

Cornebut lui tenait parole et on allait pendre le bohémien. Cette vue calma la colère de Chilpéric.

Au lieu de se débattre encore, le page dit au moine :

— Lâche-moi, je te payerai à boire après la cérémonie.

— Vrai ? dit le moine.

— Foi de païen ! dit Chilpéric.

— Alors je te crois. Va, mon fils.

Chilpéric remonta sur son cheval ; puis, comme debout sur ses étriers il ne voyait pas encore assez bien, il se dressa sur la selle, à la manière d'un écuyer du cirque et s'y tint debout et en équilibre.

Chilpéric domina alors cette mer de têtes qui ondulait sur tous les sens et du sein de laquelle s'élevait une clameur immense.

Il embrassa toute la place d'un regard : il vit distinctement le gibet et au pied du gibet, le bourreau et ses deux assesseurs ; mais il ne vit pas le patient. Où donc était-il ?

La foule impatiente demandait à grands cris le condamné et le condamné ne paraissait pas.

Mais Chilpéric se souvint que le bohémien avait fait observer qu'on ne pendait pas le dimanche durant les offices.

A quoi Cornebut avait répondu :

— C'est bien, on te pendra après le dernier coup de cloche de la messe d'une heure de relevée.

Il n'était pas tout à fait une heure.

En conséquence, le patient, était dans son droit et la foule dans son tort.

Mais où était le patient ?

Pourquoi ne l'avait-on pas amené par avance au pied du gibet ?

Chilpéric se le demandait et n'y comprenait rien.

Dans la foule, bourgeois, ribauds, filles de joie se livraient à mille commentaires.

Chacun disait son mot, chacun émettait son avis.

D'autres demandaient qui on allait pendre.

Car la plupart n'en savaient rien.

Une ribaude, qui paraissait mieux renseignée et se trouvait tout auprès de Chilpéric, disait :

— Il y a des gens qui disent qu'on va pendre le ressuscité, le capitaine Fleur-d'Amour ; mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, mon gentilhomme ?

Et elle adressa un regard provocant à Chilpéric.

— Tu as raison, la belle fille, ce n'est pas Fleur-d'Amour, réplique le page.

— C'est un bohémien, n'est-ce pas ?

— Oui, ma belle.

— Quel crime a-t-il commis ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

En parlant ainsi, Chilpéric disait vrai.

Cependant il ajouta :

— Ce que monseigneur le prévôt en fait, du reste, est uniquement pour plaire à Caboche qui manque de besogne.

— Et quand il en a, il la fait mal, dit la ribaude, faisant allusion à la merveilleuse résurrection du capitaine Fleur-d'Amour, dont tout Paris s'entretenait depuis la veille au matin.

Chilpéric ne faisait pas grande attention aux propos de la ribaude, non plus qu'à ses œillades.

Chilpéric avait une bien autre préoccupation, en vérité.

Ce qu'il voulait voir, c'était le patient hissé au gibet, la corde au cou.

Enfin, il se fit un grand mouvement et une grande rumeur parmi la foule.

Puis, dans le lointain, du côté du Châtelet, on vit comme un long reptile qui serpentait et s'ouvrait lentement un passage, un flot étincelant, roulant tout à coup sur cette mer brune, et arrachant aux rayons du soleil des myriades d'étincelles.

Chilpéric vit tout de suite ce que c'était.

C'était une troupe d'archers se frayant un passage, la rapière au poing et amenant le condamné.

La foule s'ouvrait devant le reptile d'acier, mais se refermait et celui-ci avançait toujours.

Quand il ne fut plus qu'à cent pas, Chilpéric, palpitant, reconnut à son casque doré et à son panache blanc le chef de la troupe.

C'était messire François Cornebut.

Le prévôt avait appris que le peuple chargeait ses archers et il venait à leur secours, tout frémissant de colère, et par la même occasion, il amenait le bohémien à Caboche dont la corde était toute prête.

— Voilà qui est bien, dit Chilpéric. Le prévôt est un homme de parole, et c'est un grand honneur qu'il fait à un fils de bohème de le

conduire lui-même au gibet.

Et Chilpéric, plus impatient encore que la foule, se réjouissait par avance de voir que les prophéties de la bohémienne Pepa ne se réaliseraient point !

Messire François Cornebut ne plaisantait pas avec le peuple de Paris.

Il avait coutume de dire que la vie de dix bourgeois ne valait pas à ses yeux celle d'un varlet ; et que la vie de cent varlets était moins précieuse que celle d'un gentilhomme ; puis il ajoutait qu'on pouvait décapiter un gentilhomme tous les huit jours ; et, on voit par cette théorie, le respect qu'il avait de la vie humaine.

Il était donc monté à cheval, le terrible et farouche amant de Périne la ribaude et il s'était rué, l'épée haute, sur le peuple.

La foule s'écartait devant lui, mais elle se reformait, sitôt qu'il était passé, et continuait à murmurer.

Si bien que Chilpéric qui, perché sur sa selle, voyait distinctement approcher les archers conduits par leur prévôt, se disait :

— Si le populaire voulait, Cornebut et les cent hommes qui le suivent, seraient étouffés, renversés, broyés, et il n'en resterait pas de trace.

Mais le peuple, qui a des colères terribles, a aussi ses curiosités ardentes qui dominent ses colères.

Une heure auparavant, quand les ribauds avaient résisté aux archers, si Cornebut fût accouru, il eût été mis en pièces.

Mais on avait vu Caboche au pied du gibet, et dès lors la colère du peuple faisait place à sa curiosité.

Le peuple voulait voir pendre d'abord ; après, il chargerait peut-être de nouveau les archers.

Et la foule s'ouvrit jusqu'au pied du gibet et on vit apparaître Cornebut d'abord, puis les archers et au milieu d'eux le malheureux bohémien.

C'était un homme déjà vieux, chétif de corps, et qui paraissait résigné à mourir.

Déjà Caboche lui passait la corde au cou, lorsqu'on entendit un cri perçant, un cri de femme affolée.

Et, en même temps Chilpéric, qui était à une certaine distance,

vit une jeune fille qui s'ouvrait un passage jusqu'à François Cornebut et joignait ses mains suppliantes.

Chilpéric eut un cri de rage.

Il avait reconnu la jeune fille.

C'était la bohémienne Pepa, la danseuse de corde, la belle fille à qui Cornebut avait galamment fait une promesse, et devant laquelle les archers, émerveillés de sa beauté, rompirent le cercle qu'ils avaient formé autour du gibet.

Pepa jeta ses bras autour du cou du bohémien et se plaça devant lui comme pour lui faire un rempart de son corps.

— Qu'est-ce que cela ? fit Cornebut.

— C'est mon père, dit-elle.

Caboche avait pâli et un tremblement convulsif lui parcourait tout le corps.

— Ah ! ah ! dit Cornebut qui reconnut la danseuse, c'est ton père.

— Oui, messire.

— Eh bien ! tu le vois, on va le pendre, dit le prévôt.

— On ne le pendra pas, répondit la bohémienne, parce que vous m'avez, ce matin même, engagé votre foi de gentilhomme.

— Ah ! c'est juste !

— Vous m'avez juré, poursuivit-elle, que vous m'accorderiez la grâce que je vous demanderais.

— C'est ma foi vrai ! dit le prévôt qui devint soucieux.

— Un noble homme comme vous, continua la bohémienne, ne saurait manquer à sa parole.

Cornebut était évidemment flatté d'être appelé tour à tour noble homme et gentilhomme ; mais il n'en était pas moins très embarrassé, et se souvenait qu'il avait pareillement donné sa parole à son favori Chilpéric.

— Voyons, ma petite, dit-il, est-ce que tu ne pourrais pas me demander autre chose ?

— Hé ! monseigneur, dit-elle naïvement, que puis-je vous demander de plus précieux pour moi que la vie de mon père ?

— Je ne dis pas non, mais…

Et Cornebut se grattait l'oreille comme un homme qui cherche une inspiration et ne la trouve pas.

Mais tout à coup, il fit cette réflexion :

— Voyons, se dit-il, la bohémienne a prédit trois choses ; la première que Caboche ne pendrait personne aujourd'hui ; la seconde, que Chilpéric serait rompu vif. Cette prédiction me chagrine fort ; la troisième enfin, que je mourrais vieux et comblé de richesses et d'honneurs.

La prédiction qui concerne Chilpéric est fâcheuse ; mais celle qui me regarde est agréable.

D'ailleurs, si mignon, si spirituel, si bien tourné que soit un page, on trouve toujours à le remplacer.

Tant pis pour Chilpéric.

Et Cornebut qui avait un ardent désir de voir se réaliser la prophétie de la bohémienne, au moins quant à lui, Cornebut lui dit :

— Qu'il soit donc fait ainsi que tu le demandes, car, en effet, je suis un noble homme et un gentilhomme, et je n'ai jamais manqué à mon serment.

Et Cornebut ôta lui-même la corde du cou du vieux bohémien et lui dit :

— Va-t'en, je te fais grâce !

La bohémienne se jeta sur la main du prévôt et l'embrassa. La foule hurlait, trépignait, demandait qu'on pendît le bohémien ; mais le bohémien agile comme tous les gens de sa race, avait franchi d'un bond le cercle des archers et avait déjà disparu.

Chilpéric atterré était tombé du haut de sa selle sur le sol, tandis que Caboche et ses aides s'en allaient tristement.

Alors le peuple déçu dans sa curiosité revint à sa colère et la trêve entre les soldats et les ribauds se trouva rompue.

Les archers furent chargés par les bourgeois, et les bourgeois se mirent à crier :

— Sus aux soudards ! mort au prévôt !

Une vraie bataille allait s'engager lorsque, tout à coup, du milieu de la foule, un homme surgit, qui sauta sur la selle d'un archer qui venait d'être tué.

Et à la vue de cet homme, de ce personnage mystérieux plutôt, la foule prise de terreur recula.

Ce personnage était vêtu de rouge, et le peuple qui se souvenait de la résurrection de Fleur-d'Amour, se prit à hurler :

— C'est Satan !

Et Satan, ou plutôt Michaël, poussa son cheval aux côtés du cheval de Cornebut en lui disant :

— Il est temps que je vienne à ton aide, mon compère, car, sans moi, tu ne sortirais pas vivant d'ici.

— Le diable ! murmura le prévôt ému.

— Qui vient le défendre, ami prévôt. Le populaire est en fureur, et tu risquerais, sans moi, d'être écharpé.

Et après lui avoir dit ces mots à l'oreille, Satan-Michaël tira une longue épée et cria :

— Place ! place !

Les archers s'étaient rangés en bon ordre autour de Cornebut.

Michaël se mit à leur tête.

Le peuple fuyait devant eux, répétant :

— C'est le diable !

Et à mesure que la foule s'ouvrait, les archers passaient et ils gagnaient ainsi le pont au Change, et les portes du Châtelet s'ouvrirent enfin devant eux.

Pendant tout le trajet, Michaël avait chevauché le premier : mais, chose bizarre ! quand les portes du donjon se furent refermées sur lui et ses soldats, Cornebut eut beau chercher des yeux son étrange libérateur…

Satan avait disparu.

Le diable seul, du moins ce fut l'opinion de François Cornebut, pouvait tout à coup devenir invisible.

Et le prévôt, heureux d'en être quitte à si bon marché, monta en ses appartements et se fit ôter par ses pages sa cuirasse, ses brassards et ses cuissards.

— Qu'est donc devenu Chilpéric ? se dit-il alors.

Il l'envoya demander aux archers qui l'avaient suivi.

Mais nul ne put le dire.

On avait perdu de vue mons Chilpéric depuis le moment où les ribauds et les archers avaient fait trêve dans l'espoir d'assister à

l'exécution du bohémien.

— Peut-être a-t-il été tué ? murmura le prévôt.

Et poussant un soupir, il ajouta :

— Après cela, dame ! cela vaut toujours mieux pour lui que d'être rompu vif.

Depuis que Pepa la danseuse lui avait prédit qu'il mourrait vieux, riche et comblé d'honneurs, Cornebut songeait à ses prophéties et l'idée que Chilpéric périrait sur la roue ne faisait plus pour lui l'ombre d'un doute.

Mais comme il faisait cette réflexion, Cornebut vit la porte s'ouvrir, et un homme pâle et l'œil en feu entra.

C'était Chilpéric.

— Bon ! s'écria le prévôt, te voilà donc ?

— Cela vous étonne peut-être, dit le page avec amertume.

— J'avais peur que les ribauds ne t'eussent tué.

— Cela eût peut-être mieux valu pour moi, dit encore Chilpéric.

Et il attacha sur le prévôt un regard plein de colère et de reproche.

— Ah ! dit Cornebut, je sais bien ce que tu me vas dire. Je t'avais promis un pendu…

— Et vous avez manqué à votre serment, monseigneur ; pour un noble homme, c'est mal.

— Hélas ! je le sais, mon mignon, répondit le prévôt ; mais j'avais fait pareillement un serment à la bohémienne. Celui-là était le premier en date.

— Ce qui fait, monseigneur, que je serai rompu vif.

— Bah ! tu crois à cela ?

Et Cornebut essaya de sourire pour réconforter le page.

— J'y crois, monseigneur ; aussi vais-je faire tous mes efforts pour conjurer la destinée.

— C'est ton droit, mon mignon ; mais que feras-tu ?

— La première prophétie de la bohémienne s'est réalisée : grâce à vous, monseigneur, Caboche ne pendra personne aujourd'hui ; mais la seconde ne se réalisera pas, je vous le jure !

— Que feras-tu donc pour cela ?

— N'a-t-elle pas dit qu'elle serait rompue auprès de moi ?

— Oui.

— Eh bien ! elle ne sera pas rompue, je le jure par l'enfer.

— Ah ! bah !

— Non, car ce soir même, je lui planterai ma dague dans le cœur.

— Ah ! bah ! fit Cornebut.

— Et vous m'avez assez prouvé déjà que vous m'aimiez fort, monseigneur, pour ne me point octroyer par avance des lettres d'abolition de mon crime.

— Tu veux donc tuer cette pauvrette ?

— Oui, monseigneur.

— Mais, c'est une femme !

— Ce n'est pas une femme pour moi, c'est un démon.

— Elle est bien jolie !

— Que m'importe ! en la tuant je conjure ma destinée !

— Ma foi, fit Cornebut, fais ce que tu voudras, ce n'est point moi qui te chagrinerai pour avoir tué une bohémienne.

— Et Géromée ? dit le prévôt, en essayant de distraire l'esprit frappé de son page.

— Je ne pense plus à Géromée en ce moment, je ne pense qu'à n'être pas rompu vif.

— Va donc, et fais ce que tu veux, dit Cornebut.

— Au revoir, monseigneur, j'ai votre parole ?

— Oui, certes.

— Et le page s'en alla.

Et quand le page fut parti, Cornebut murmura :

— Ce pauvre Chilpéric ! il se fait des illusions, j'imagine ! les bohémiens sont tous enfants d'une même famille et ils se protègent mutuellement. Chilpéric n'a pas encore plongé sa dague dans le cœur de la jolie fille qui m'a prédit de si belles choses…

Cornebut était seul, car ses varlets l'avaient quitté en voyant entrer Chilpéric son favori.

Mais il parlait tout haut ; sa surprise fut grande quand une voix,

qui paraissait sortir des profondeurs du sol, lui répondit :

— Tu as raison, François Cornebut, les bohémiens sont prêts à se défendre eux-mêmes.

— Satan ! murmura Cornebut qui reconnut cette voix qui, tout à l'heure, vibrait à son oreille.

— Oui, dit la voix, c'est moi qui te viens donner un conseil et te réclamer le prix de mes services.

— Je vous écoute, messire Satan, répondit humblement Cornebut, et je suis respectueusement à vos ordres.

— Défie-toi de ton page, dit encore la voix.

— Ah ! dit Cornebut, il m'était pourtant dévoué.

— Oui, mais il te trahira peut-être un jour.

— Ah ! dit Cornebut pensif.

— Tout à l'heure, poursuivit la voix, je t'ai sauvé de la fureur du peuple.

— Cela est vrai, messire Satan.

— Mais cette fureur n'est point apaisée, et c'est à toi à conjurer l'orage qui gronde.

— Que dois-je faire ?

— Le peuple a pris les armes pour défendre sa nouvelle idole, le capitaine Fleur-d'Amour.

— Eh bien ?

— Veux-tu calmer le peuple et être adoré de lui autant que tu en es haï ?

— Que dois-je faire ?

— Envoyer à Fleur-d'Amour ses lettres d'abolition.

— Je le vais faire sur-le-champ.

— Et lui rendre son emploi de capitaine dans les archers.

— Je vous obéirai, messire.

— Mais, reprit la voix, ce n'est pas tout ce que j'attends de toi.

— Parlez, j'obéirai.

— Fais-moi le serment de ne jamais poursuivre ni inquiéter les bohémiens.

— Ah ! de grand cœur, je le jure, répondit Cornebut qui songeait avec ivresse à la prophétie de Pepa la danseuse.

— Enfin, acheva la voix, le temps est proche où j'aurai besoin que tu m'obéisses aveuglément.

— Que devrai-je faire ?

— La Périne te le dira, adieu…

Et la voix s'éteignit.

Cornebut voulut parler encore, il appela :

— Messire Satan, un mot encore, rien qu'un mot ?…

Mais Satan ne lui répondit pas, et Cornebut soupira et se dit :

— Il est sans doute retourné en enfer. Cependant, lui, qui sait l'avenir aussi bien que le présent, aurait pu me dire si la prophétie de la bohémienne s'accomplira…

Et Cornebut tomba en une rêverie profonde.

§

Et, pendant ce temps, Chilpéric sortait une seconde fois du Châtelet et se faisait à lui-même le serment qu'il venait de faire à Cornebut, à savoir qu'il planterait sa dague au cœur de la bohémienne, pour conjurer la destinée épouvantable qui le menaçait.

Mais au moment où les portes de fer du donjon se refermaient derrière lui, une main large et pesante tomba sur son épaule.

Chilpéric se retourna et reconnut le moine.

— Que veux-tu encore, ivrogne ? lui demanda-t-il.

— Je veux que tu tiennes ta parole, répondit le moine.

— Quelle parole ?

— Celle que tu m'as donnée, il y a deux heures, de me payer à boire.

— Je n'ai pas le temps.

— On a toujours le temps de boire, dit le moine.

Chilpéric regarda cette face large et presque léonine, ces lèvres lippues, ce nez épaté, ces yeux féroces et ces épaules herculéennes, et une pensée lui vint :

— Cet homme, se dit-il, peut me donner un coup de main à l'occasion.

Et, souriant au moine :

— Tu as raison, dit-il.

— Ah ! tu en conviens ?

— Oui, on a toujours le temps de boire.

— Certainement, fit le moine.

Et il passa familièrement son bras sous celui du page, ajoutant :

— Où allons-nous ?

— Où tu voudras.

— Allons chez Carapin alors, à la taverne de l'*Écu rogné.*

— Merci bien ! dit Chilpéric.

— Tu ne veux pas ?

— Non, les ribauds dont je me suis moqué la nuit dernière me feraient un mauvais parti.

— Je te prends sous ma protection, ne crains rien.

Et le moine étendit majestueusement ses mains bruissantes sur la tête de Chilpéric.

Mais celui-ci reprit :

— Je sais un endroit, à deux pas d'ici, où il y a du fameux vin, mon compère.

— Ah ! ah ! dit le moine, dont l'œil brilla.

— Veux-tu y venir ?

— Soit, si le vin est bon.

— Meilleur que chez Carapin.

— C'est difficile, grommela le moine, mais enfin… c'est possible. Allons !

Chilpéric l'entraîna.

— Où est-ce donc ? fit encore le moine.

— A deux pas, en face le pont Saint-Michel.

Et comme ils cheminaient d'un pas rapide :

— Tu es un bon vivant, dit le page.

— Et je bois sec, ajouta le moine.

— Et tu es brave ?

— Plus qu'un lansquenet.

— Alors un coup de couteau ne te fait pas peur ?

— Mon froc est épais ; une dague ne le traverserait pas.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Qu'est-ce donc ?

— Viens, quand nous aurons le verre à la main je m'expliquerai.

Et Chilpéric continua à entraîner le moine, qui faisait clapper sa langue.

La taverne où Chilpéric conduisait le moine avait pour enseigne :

Au bon roi Dagobert.

Elle était située dans la Cité, en face du pont Saint-Michel, et fréquentée par les escholiers, les clercs et les procureurs.

On y voyait rarement un homme d'épée, gentilhomme ou soldat.

Aussi l'entrée de Chilpéric y fit-elle une sensation désagréable que corrigea presque aussitôt la trogne enluminée et paterne du moine.

Tous les deux s'allèrent asseoir dans un coin, le plus loin possible des autres buveurs.

Le moine n'était pas ivre, et son intelligence était au grand complet en ce moment.

— Que veut-il me demander ? pensa-t-il en regardant Chilpéric, et pourquoi m'a-t-il demandé si j'étais brave ?

Chilpéric demanda du vin en bouteille, ce qui indiquait la qualité supérieure.

— Il a besoin de moi, pensa encore le moine.

Les escholiers s'étaient éloignés de ce page à la mine hautaine, au regard insolent, qui traînait d'une façon conquérante ses éperons retentissants sur le pavé.

Donc personne ne pouvait entendre ce que lui et le moine allaient dire.

Chilpéric versa à boire.

Puis, regardant le moine :

— Ne m'as-tu pas dit que le diable t'avait promis de te faire évêque ?

— Oui certes, dit le moine qui vida son verre d'un trait.

— Et tu y comptes ?

— Tout à fait.

— Les promesses du diable ne valent pas les miennes, dit Chilpéric.

— Tu veux me faire évêque, toi aussi ?

— Je te ferai ce que je voudrai. Quand on est le favori de François Cornebut, on fait ce qu'on veut, on a tout pouvoir.

— C'est vrai, dit le moine.

— Donc, écoute-moi.

— Parle, mon fils.

— J'ai besoin de toi…

— Pardi ! cela se voit, fit le moine en clignant de l'œil.

— Mais je paye bien les services qu'on me rend.

Sur ces mots, Chilpéric tira sa bourse et fit briller au travers de ses mailles, les belles pistoles toutes neuves sur lesquelles le moine jeta un regard de convoitise.

Tu es génovéfain ? reprit-il.

— Oui, fit le moine.

— Par conséquent, moine mendiant, et quand tu n'as pas récolté quelque monnaie en tendant la main, tu ne sais comment boire, car les hôteliers ne font pas toujours crédit.

— Hélas ! dit le moine, aussi vrai que je me nomme frère Pancrace, tu parles d'or, mon fils.

— Cependant, poursuivit Chilpéric, les bourgeois de Paris sont peu charitables, les gentilshommes encore moins, et on vous donne plus de croûtes de pain que de deniers.

— C'est que la foi s'en va, dit le moine avec cynisme.

— Eh bien ! que dirais-tu si, chaque matin, on te mettait un bel écu dans la main ?

— Je crois que tu te moques de moi, damoiseau.

— Nullement, et en voici la preuve.

Chilpéric délia les cordons de sa bourse, y prit trois pistoles et les plaça devant le moine stupéfait.

— Tu le vois, dit-il, je paye une semaine d'avance.

— Tu es un amour de page !

Et frère Pancrace empocha les trois pistoles sans plus de

cérémonie.

— Mais tu ne penses pas, poursuivit Chilpéric, que ce soit pour l'amour de Dieu que je te donne de quoi le saouler et aller voir les ribaudes durant huit jours.

— Assurément non, dit le moine.

— Si je suis ainsi généreux, c'est que j'ai besoin de toi.

— Eh bien ! parle, mon fils.

— Je t'ai demandé tout à l'heure si tu avais peur d'un coup de couteau.

— Oui, et je t'ai répondu que mon froc était épais, et ma main aussi dure que mon froc.

— Bien. Et donnes-tu un coup de couteau au besoin ?

— Quand il le faut, je sais me défendre.

— A merveille ! Maintenant, réponds-moi. Grâce à ton habit tu vas partout, depuis l'église jusqu'au clapier.

— Naturellement, dit le moine avec simplicité.

— Les soudards te demandent ta bénédiction, les ribaudes te cajolent, et on ne te cherche jamais dispute.

— Jamais.

— Tu es bien l'homme qu'il me faut, reprit Chilpéric, et je te vais faire mes confidences.

— J'écoute, dit frère Pancrace.

— Il faut te dire d'abord que je suis amoureux.

— C'est de ton âge. De qui ça, mon fils ?

— D'une belle fille, ma foi !

— Serait-ce de la Périne ?

— Non.

— De Géromée ?

— Pas davantage.

— De qui donc alors ?

— De cette jolie bohémienne qui dansait sur la corde ce matin au Marché aux veaux, dit Chilpéric.

— Pepa la danseuse ?

— Justement, n'est-ce pas une jolie fille ?

— Superbe ! mais autant vaudrait que tu n'en sois pas amoureux.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est bohémienne.

— Eh bien ?

— Et que si tu t'avisais de lui parler d'amour, tu recevrais un coup de couteau.

— C'est précisément pour cela que je t'ai pris dans mon sac.

— Voyons ? poursuivit Chilpéric, les bohémiens habitent tout un quartier ?

— Non, mais toute une rue, la rue de la Vannerie. Le soir, ils tendent une chaîne à chaque extrémité, et ni un soudard, ni un archer, ni un homme d'épée quelconque ne saurait passer.

— Soit, mais… un moine ?

— Ah ! un moine, c'est différent, et bien que les bohémiens soient des mécréants, nous vivons avec eux en bonne intelligence. Et puis, continua frère Pancrace en clignant de l'œil, il y a bohémiens et bohémiens.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a parmi eux des filles qui sont sages et d'autres qui ne le sont pas.

— Comme partout.

— Pepa la danseuse est sage. D'abord, c'est la sœur de Michaël.

— Qu'est-ce que Michaël ?

— Un homme qu'on dit être le cousin du diable, s'il n'est pas le diable lui-même, et qui est, en même temps, le roi des bohémiens.

— Ah ! ah ! fit Chilpéric qui fronça le sourcil.

— Or, poursuivit frère Pancrace, si tu touchais à Pepa, tu ne sortirais pas vivant de la rue de la Vannerie.

Le page eut un fier sourire :

— C'est pourtant Pepa qu'il me faut, dit-il.

— Bah ! si tu voyais la Molina, tu la trouverais tout aussi belle.

— Qu'est-ce que la Molina ?

— La sœur de Jérémiah.

— Cela ne m'apprend absolument rien, moine idiot.

— Attends, mon fils, Jérémiah et Molina sont deux sœurs qui, toutes bohémiennes qu'elles sont, exercent au grand jour le métier de ribaudes.

— Et les gens de la tribu ne les ont pas chassées ?

— Non, seulement ils leur ont imposé une obligation.

— Laquelle ?

— De ne plus recevoir aucun homme, bourgeois ou homme d'épée, passé six heures du soir, moment où on tend les chaînes ; ce qui fait que les moines ont beau jeu, ajouta frère Pancrace.

— Alors on laisse passer les moines ?

— Toujours. Les moines sont au-dessus des autres hommes.

— Ou au-dessous, dit Chilpéric avec dédain, mais peu importe. Ainsi la Molina est belle ?

— Aussi belle que la danseuse Pepa. Veux-tu que nous l'allions voir demain ? Jérémiah est une jolie fille aussi, mais comme je l'aime, je ne t'en parle pas.

— Demain non, mais ce soir, dit Chilpéric.

— C'est impossible, tu n'entreras pas.

— Même si je suis vêtu en moine ?

— Plaît-il ? dit frère Pancrace stupéfait.

— C'est pourtant là mon idée, continua Chilpéric, et c'est pour cela que je t'ai amené ici et que je viens de te donner trois pistoles.

— Mais… mon fils…

— Il n'y a pas de *mais,* dit Chilpéric, il faut que tu me procures une robe de moine à ton couvent ou ailleurs.

— Et puis ?

— Et puis tu m'emmèneras dans la rue de la Vannerie.

— Mais si tu es amoureux de Pepa, tu n'en seras pas plus avancé, mon fils. Quand vient le soir, elle a une véritable garde d'honneur, surtout depuis l'aventure du sire de Château-Giron.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le page.

— Le sire de Château-Giron, répondit le moine, était un jeune

fou comme toi qui s'était épris de Pepa en la voyant danser sur la corde en place de Grève.

— Bon ! et que lui advint-il ?

— Il crut, lui, le noble seigneur, qu'il suffisait de s'en aller avec quatre varlets au logis de la belle et de l'enlever gaillardement.

— Et il y alla ?

— Oui, mais il n'en est pas revenu. Les quatre varlets et lui ne sont pas sortis de la rue de la Vannerie. Le lendemain on a trouvé leurs cadavres criblés de coups de couteau.

— Bah ! fit Chilpéric, nous verrons s'il m'en arrive autant.

— Depuis lors, poursuivit frère Pancrace, Pepa est toujours entourée des siens et on ne l'approche pas aisément.

— Même quand elle dort ?

— Quatre hommes veillent toute la nuit à sa porte.

— Procure-moi toujours le froc que je te demande, nous verrons après.

— Oh ! c'est facile, dit le moine.

Et il vida son verre, fit clapper sa langue, quitta la table où il était assis, et alla se placer sur le pas de la porte.

Presque tous les couvents étaient sur la rive gauche ; mais, dès le matin, les moines mendiants se répandaient dans tout Paris, couraient les cabarets et encombraient les rues.

Chilpéric ne savait trop ce que voulait faire le moine, mais il avait confiance dans sa sagacité.

Il n'y avait pas deux minutes que frère Pancrace était placé en observation sur le seuil du cabaret qu'il avisa un jeune génovéfain qu'il reconnut aussitôt.

C'était un moinillon de dix-huit ans qu'on appelait frère Théodule.

Un grand jeune homme timide et rougissant qui avait pris le froc pour l'amour de Dieu et que son supérieur envoyait mendier par les rues, au profit du couvent.

Frère Théodule était encore frère lai ; il observait la règle de son couvent et se montrait plein d'obéissance envers ses supérieurs.

— Hé ! Théodule ? lui cria frère Pancrace.

Le frère lai s'approcha.

Pancrace étant son supérieur, il se tint respectueusement devant lui, les yeux baissés.

— D'où viens-tu ?

— De mendier, répondit le moine.

— Ta besace est-elle pleine ?

— A peu près.

— Où vas-tu ?

— Je retourne au couvent.

— Entre ici, dit frère Pancrace.

Le moinillon se prit à rougir comme une belle fille.

— Mais, mon père, dit-il, c'est un lieu de perdition.

— Nullement, dit le moine, c'est au contraire une maison où je suis en train de convertir un gentilhomme.

— Ah ! dit frère Théodule, les yeux toujours baissés.

— Allons, viens, dit le moine d'un ton d'autorité.

Frère Théodule devait obéissance à son supérieur.

Le moine le prit par le bras et le fit entrer dans le cabaret. Puis le présentant à Chilpéric :

— Messire, dit-il, voilà le moine le plus sage de tout notre couvent.

— Un joli garçon, dit Chilpéric.

Théodule était rouge comme une pivoine.

— Et qui va boire un verre de vin avec nous, ajouta le page.

Le moinillon fit un geste de refus qu'il accompagna de ces paroles :

— Je n'ai jamais bu que de l'eau.

— Oui, dit frère Pancrace, mais le vin n'est pas défendu.

Chilpéric appela le tavernier et lui dit à l'oreille :

— Renvoie donc tes pratiques, et dis-leur que le couvre-feu va sonner. Tu seras bien payé.

L'hôtelier connaissait Chilpéric.

Il savait que le page était le favori de Cornebut et qu'il mettrait, au besoin, le feu à son cabaret, s'il ne lui obéissait pas.

Un quart d'heure auprès, il n'y avait plus dans la taverne que Chilpéric, fière Pancrace et le moinillon qu'il avait forcé à s'attabler.

Frère Théodule s'était défendu d'abord de boire du vin, mais le moine lui avait fait comprendre que le premier devoir d'un religieux était de se soumettre à la volonté de son supérieur.

Et il lui avait versé un grand verre de vin.

Frère Théodule l'avait bu ; puis frère Pancrace lui en avait versé un second et un troisième, et toujours obéissant, le moinillon avait bu.

Le vin était capiteux, surtout pour l'estomac d'un jeune ascète comme frère Théodule qui ne buvait que de l'eau, mangeait des haricots et des épinards et s'administrait consciencieusement la discipline tous les matins.

Au bout d'une heure le moinillon voulut se lever et il tomba lourdement sur le banc où il était assis.

— Mon père, dit-il à frère Pancrace, ne vous semble-t-il pas que les murs tournent ?

— Ils tournent en effet, répondit le moine.

— Et la table ?

— La table aussi.

— Et les verres et les bouteilles ?…

— Tout tourne, dit le moine.

— Bois ! je te l'ordonne !

Et il lui versa encore un verre de vin.

Ce fut le coup de grâce, le moinillon s'affaissa doucement, sa tête retomba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il glissa sous la table.

— Voilà le froc demandé, dit alors frère Pancrace.

Et il se mit sans façon à dépouiller le moinillon de sa robe.

Puis, appelant l'hôtelier :

— Laissez-moi ce gaillard-là dormir tout son soûl jusqu'à demain, dit-il.

— Et demain, dit l'hôtelier ?

— Nous reviendrons probablement avant qu'il ne s'éveille.

— Oh ! assurément, dit Chilpéric.

— Et si vous ne revenez pas…

— Eh bien ! quand il s'éveillera tu lui diras que son supérieur lui a emporté son froc pour le punir de son intempérance.

Chilpéric avait déjà endossé la robe du moine par dessus son pourpoint et il avait gardé son épée.

Puis rabattant le capuchon sur sa tête, il dit à frère Pancrace :

— Allons, viens, partons !

— Je vous suis, dit le moine.

Et tous deux s'en allèrent.

Et comme ils s'acheminaient vers la rive droite, traversaient le pont au Change et gagnaient la rue de la Vannerie qui était le quartier général des bohémiens, Chilpéric se disait :

— J'aime encore mieux périr sous le couteau des bohémiens que d'être rompu vif.

Il était alors huit heures du soir, et les fils de Bohême avaient tendu leurs chaînes.

Mais le moine se présenta le premier.

— Que veux-tu, vieux paillard ? demanda un des gitanos qui faisait sentinelle à l'entrée de la rue.

— Passer, dit le moine.

— Où vas-tu ?

— Chez Jérémiah.

Le gitano murmura quelques mots d'un ton de mauvaise humeur et laissa passer le moine.

Chilpéric le suivit, et les bohémiens le prenant pour un vrai moine, ne se doutèrent pas qu'il avait une rapière sous son froc.

La rue de la Vannerie était très étroite, comme presque toutes tes rues de Paris, à cette époque, du reste.

Les maisons hautes, noires, enfumées, avaient des portes bâtardes et des allées sombres où, difficilement, deux personnes eussent passé de front.

C'était là que les échevins de Paris avaient parqué la tribu des bohémiens.

Mais ils y étaient chez eux, s'y gouvernaient à leur guise, et jamais le chevalier du guet ou le prévôt des archers n'eût songé à se venir mêler de leurs affaires.

A la nuit, nous l'avons dit, on tendait des chaînes aux deux bouts de la rue.

Ces chaînes, qui n'empêchaient pas, du reste, un homme de passer, avaient pour destination d'arrêter une troupe de gens à cheval, dans le cas où il eût plu à messire François Cornebut de faire charger les bohémiens.

Puis, les chaînes tendues, on plaçait un homme en sentinelle à chaque bout et chaque sentinelle était relevée de deux en deux heures.

Le peuple de Paris disait alors que les bohémiens se réunissaient pour préparer leurs maléfices et leurs sortilèges, et qu'ils recevaient en grande pompe le diable qui les venait visiter tous les jours.

La vraie vérité, c'est que ces hommes qui venaient on ne savait d'où, tribu errante de saltimbanques, de sorciers, de nécromanciens et d'alchimistes, avaient l'instinct du foyer, de la famille, de la patrie.

Tribu errante, ils étaient chez eux partout où ils dressaient leur tente.

Ne disant à personne d'où ils venaient, ils avaient gardé le souvenir de cette patrie mystérieuse et forcément abandonnée par leurs pères.

Peuple microscopique au milieu des grands peuples du monde, ils gardaient pieusement leurs lois, leurs coutumes et cette religion étrange que le peuple de Paris disait infernale parce qu'il ne la comprenait pas et qu'elle ne ressemblait point à celle qu'il ne

comprenait pas davantage, du reste, mais dont il avait l’habitude.

Les bohémiens, pendant le jour, s’en allaient par la ville exercer leurs différents métiers ; le soir, ils revenaient chez eux et ils entendaient y être les maîtres. Et ils y étaient les maîtres en effet.

Paris, quoi qu’on en ait dit, quoi qu’on en dise encore, fut, est et sera toujours un sol de liberté, au moins un sol de liberté individuelle.

Pendant les ténèbres du moyen âge, Paris avait ses franchises, son administration municipale, ses échevins, ses maîtrises, ses droits de grande et de petite bourgeoisie : au pays Latin, l’escholier ; à la cour des Miracles, les truands ; rue Tire-Boudin, les ribauds.

Chacun était maître chez lui.

Le chevalier du guet, le prévôt des archers, les préfets de police du temps, passaient bien, de temps à autre, sur des chevaux caparaçonnés de drap d’or ; traînant à leur suite des soudards insolents, et traitant le peuple de vile canaille.

Le peuple, patient de nature, riait sous cape, et ne soufflait mot.

Mais si un archer battait une femme, si un soudard maltraitait un enfant, le peuple ne riait plus, et il massacrait l’archer et le soudard, – témoin Cornebut qui n’avait eu que le temps de rentrer au Châtelet précipitamment.

Puis, à côté de l’administration militaire et brutale, il y avait l’administration tolérante et paternelle de l’échevinage.

Les échevins étaient les enfants de Paris ; les fils du peuple, nommés par le peuple pour le gouverner.

Et les échevins disaient :

— A neuf heures, on sonne le couvre-feu, fermez vos fenêtres et les devantures de vos boutiques, puisque le roi et la loi le veulent ainsi ; mais faites chez vous ensuite ce que vous voudrez.

Au temps orageux de la Jacquerie, les échevins avaient apaisé le peuple d’un mot et sauvé d’une mort certaine plus d’un gentilhomme à qui ils avaient héroïquement résisté.

Donc, les échevins, ces vrais maîtres de Paris, avaient dit aux bohémiens :

— Vous avez des mœurs, une religion qui ne sont pas les nôtres ; mais vous venez nous demander l’hospitalité, soyez les bienvenus. Si vous ne nous faites aucun mal, nous respecterons vos coutumes et nous ne vous brûlerons pas sur les bûchers, comme l’a fait l’Espagne intolérante.

— Paris est la terre de la liberté individuelle, et ce n'est pas nous qui vous forcerons à adopter nos usages, si les vôtres ne nous gênent pas.

Et les échevins leur avaient donné une rue tout entière où ils s'étaient établis, et où ils vivaient à leur guise.

D'ailleurs, cette petite république avait un chef, et comme, à cette époque, le peuple imitait toujours un peu les grands, comme en notre temps l'ouvrier imite le bourgeois, et le bourgeois singe le grand seigneur, ils avaient donné à ce chef le titre de roi, et ce roi, c'était Michaël.

Chose bizarre encore :

Quand le jour venait, on enlevait les chaînes, et la rue de la Vannerie était comme toutes les rues et tout le monde y pouvait passer.

Les bohémiens se répandaient sur la ville et redevenaient égaux ; Pepa était danseuse, Michaël alchimiste, leur mère disait la bonne aventure ; un autre tirait les cartes, un autre encore avalait du feu ou des lames d'épée au grand ébahissement des badauds réunis en un carrefour.

Il n'y avait plus parmi eux que des frères, des amis, des gens qui se prêtaient main forte au besoin, mais ne se devaient les uns aux autres aucune obéissance.

Le soir seulement, Michaël redevenait roi, Pepa la danseuse princesse, et quelques autres grands dignitaires de cette cour mystérieuse gouvernaient un invisible royaume, car les bohémiens n'avaient pas de terres et se proclamaient cependant les maîtres du monde.

Qu'on nous pardonne ces détails, oiseux en apparence, mais d'une grande importance, comme on le verra, pour la suite de cette histoire.

Chilpéric, conduit par le moine et grâce au froc du frère Théodule, avait donc franchi la chaîne qui séparait la rue de la Vannerie du reste de Paris.

Les moines passaient partout, surtout frère Pancrace, qui avait assez fait profession d'incrédulité et même d'impiété, pour que les bohémiens fussent certains qu'il ne venait pas pour les convertir.

Ainsi qu'il l'avait dit à Chilpéric, toutes les bohémiennes n'étaient pas des forteresses de vertu. Il y avait vers le milieu de la rue, deux sœurs, Molina et Jérémiah, qui faisaient tout le jour le

bonheur des archers et des soldats, et le soir, le bonheur des moines.

Frère Pancrace s'était épris de Jérémiah et il la visitait régulièrement tous les soirs.

Non qu'il la couvrît d'or, mon Dieu !

Frère Pancrace était moine génovéfain, partant mendiant ; mais, en dépit de sa trogne enluminée, c'était un assez bel homme, jeune encore, un robuste moine enfin !

Et Jérémiah le préférait, – elle dont le métier était d'aimer un peu tout le monde, – à plus d'un beau page ou d'un gentil damoiseau qui se mettait parfois la cervelle à l'envers pour ses grands yeux ardents et sa peau dorée au soleil.

Quand le moine venait, Jérémiah eût jeté par la fenêtre un beau capitaine, se fût-il appelé Fleur-d'Amour.

Et le moine abusait de cette faiblesse, car lorsqu'il n'avait plus ni sou ni maille, Jérémiah lui donnait à boire et parfois glissait un écu dans la poche graisseuse qu'il avait sous son froc. Or donc, une fois dans la rue, le moine dit à Chilpéric :

— Sais-tu le latin ?

— Non, répondit le page, et je me repens même de savoir signer mon nom.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Cornebut qui n'est qu'un boucher, prétend qu'un noble homme ne sait ni lire ni écrire.

Le moine haussa les épaules :

— C'est fâcheux, dit-il.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si tu savais le latin, nous causerions à notre aise.

— Bah ! dit Chilpéric, je n'ai pas besoin de causer. Montre-moi la porte de Pepa, c'est tout ce que je de mande.

Le moine se mit à rire :

— Je te la montrerai, mais auparavant, je te ferai voir Molina.

— Je me moque de Molina.

— Et Jérémiah…

— Je m'en moque aussi.

— Mon fils, dit sévèrement le moine, tu oublies que je suis ton

bienfaiteur et que, sans moi, tu ne serais pas venu jusqu'ici.

— C'est vrai, dit Chilpéric.

— Par conséquent, tu ne peux me refuser de venir voir Jérémiah, qui est la ribaude de mon cœur, et sa sœur Molina qui, très certainement, te trouverait de son goût, car tu es joli à croquer.

Chilpéric était un garçon de bon sens. Il avait fait du moine un auxiliaire et le moine paraissait décidé à le servir ; il ne voyait donc pas la nécessité de le froisser. D'ailleurs n'avait-il pas toute la nuit devant lui pour mettre à exécution son sinistre projet et assassiner Pepa la danseuse.

— Puisque tu y tiens, dit-il, je ne te contrarierai pas pour si peu. Allons voir ces merveilles de beauté dont tu parles.

— A la bonne heure, dit le moine.

Et il passa son bras sous le bras du page.

— Prends garde de me faire entrouvrir mon froc, dit Chilpéric.

— Ah ! c'est juste, on verrait ton épée, et il pourrait nous arriver malheur.

En effet, les bohémiens encombraient la rue, et ils regardaient passer le moine et son compagnon avec une dédaigneuse indifférence, justifiant ainsi cette opinion universelle que le moine se rapprochait du pourceau bien plus que de l'homme.

La maison qu'habitaient les deux sœurs était située vers le milieu de la rue.

On y arrivait par une allée sombre, un escalier étroit auquel une corde clouée le long du mur servait de rampe.

Mais le moine avait ce chemin familier, et il se borna à dire à Chilpéric :

— Prends ma main, si tu as peur de tomber.

Chilpéric la saisit.

Au premier étage, le moine frappa à une porte qui s'ouvrit aussitôt.

C'était Jérémiah qui lui venait ouvrir.

— J'ai reconnu ton pas dans l'escalier, dit-elle.

— Et ton cœur a battu, dit le moine.

Jérémiah se prit à rire.

— Vieil ivrogne, dit-elle, si tu n'étais pas si paillard on ne t'attendrait pas ainsi.

Puis, apercevant Chilpéric qui était derrière frère Pancrace, elle eut un geste de surprise.

— Ne t'effraye pas, dit le moine, c'est un moinillon de mon couvent que je forme aux belles manières.

— Ah ! dit la ribaude.

— Et je lui veux montrer Molina.

— Ma sœur ?

— Par Jupiter, dit le moine, s'il n'en tombe amoureux à l'instant même, il sera le dernier des cuistres. Vois comme il est mignon.

Et le moine rejeta en arrière le capuchon de Chilpéric.

— Il est mignon, en effet, dit la bohémienne.

— N'est-ce pas ?

— Mais Molina est farouche ce soir comme une louve à qui on a pris ses petits.

— Elle s'adoucira en voyant ce joli moinillon.

— Oh ! non, car elle pleure toutes les larmes de son corps.

— Et pourquoi donc ça ? dit naïvement le moine, qui avait l'humeur joyeuse. Quand la vie est un long éclat de rire, c'est bête de pleurer.

Sur ce mot plein de philosophie, il tira de sa poche une des pistoles de Chilpéric et la jeta sur la table.

— Aujourd'hui, dit-il, c'est moi qui paye ! à boire, ribaude de mon cœur.

Et il appuya ses lèvres lippues sur les lèvres rouges de la belle bohémienne et lui donna un baiser retentissant.

Mais Jérémiah hocha tristement la tête.

— Tu tombes mal, dit-elle, Molina ne voudra pas souper avec nous.

— Où est-elle ?

— Là, elle pleure.

Et la bohémienne montrait la porte fermée d'une autre chambre.

— Par le sang du Christ et les cornes du diable ! jura le moine,

pourquoi donc pleure-t-elle ?

— Parce qu'elle est affolée.

— De qui ?

— Oh ! fit Jérémiah, c'est toute une histoire, moine de mon cœur !

Et comme le moine s'asseyait pesamment sur un escabeau, elle se mit sur ses genoux.

— Conte-moi donc ça, la belle, dit-il.

— Elle est affolée, et elle est jalouse.

— Ah bah ! fit le moine, qui n'avait pas de lui-même comme on va le voir, une mince opinion, je vois la chose. C'est moi dont elle est affolée, et toi dont elle est jalouse !

Jérémiah eut un éclat de rire si franc, si moqueur, que le moine en fut tout déconcerté.

— Mais, dit-il, est-ce que je me trompe ?

— Mais oui, mon vieux chéri, dit-elle. Il n'est pas plus question de toi que du prévôt des archers.

— Ah bah ! fit le moine abasourdi.

— Sais-tu de qui elle est affolée ?

— D'un homme qui la venait voir quelquefois et que nous ne connaissions ni l'une ni l'autre. Il portait rapière comme un soldat, et nous pensions que c'était quelque bas officier au service du roi. Un beau garçon, du reste, et qui donnait généreusement une pistole à chacune de ses visites. Or, figure-toi qu'aujourd'hui nous sommes sorties, Molina et moi.

— Bon ! dit le moine qui n'était plus que médiocrement intéressé.

— Quand nous sommes arrivées en place de Grève, nous avons vu une foule immense.

— J'y étais, dit le moine.

— La potence était dressée, et le bourreau attendait un patient.

— Qu'il n'a pas eu, dit le moine.

— Or, poursuivit Jérémiah, voici que Molina a jeté un cri et elle s'est à moitié évanouie dans mes bras. L'homme qui nous venait voir et dont elle s'était affolée, c'était le bourreau, messire Caboche.

A ce nom que Jérémiah prononçait à haute voix, une porte s'ouvrit et une femme apparut, l'œil en feu, disant :

— Qui parle de Caboche ici ?

Cette femme, c'était Molina.

Molina était blonde, comme Jérémiah sa sœur était brune.

On a vu des fleurs pâles du Nord éclore au soleil ardent du Midi et n'en pas être brûlées.

Jérémiah était une belle fille à la peau dorée, aux cheveux d'ébène, aux lèvres rouges comme du sang.

Elle avait les bras robustes, les hanches fortes, la taille un peu épaisse, car le métier d'amour engraisse assez facilement celles qui l'exercent.

Molina était blonde, elle avait les yeux bleus, une taille élancée et fine.

On eût dit un épi d'or se balançant au vent du soir.

Et Chilpéric, qui s'y connaissait, murmura :

— Elle est presque aussi belle que Géromée.

Molina regarda les deux moines, elle regarda sa sœur et répéta :

— Qui donc parle de Caboche ?

— Moi, dit Jérémiah, et je disais que tu en étais folle.

— C'est vrai, dit Molina, et aussi vrai que je suis une fille d'Égypte, je donnerais tout mon sang pour voir une belle dague de huit pouces plantée dans le cœur de Pepa la danseuse.

A ces mots, Chilpéric tressaillit des pieds à la tête et regarda Molina, dont les yeux étincelaient de fureur et de haine !…

Chilpéric n'avait pas soufflé mot.

La ribaude Jérémiah avait eu un haussement d'épaules qui voulait dire : Je sais pourquoi tu hais Pepa.

Seul, le moine qui ne savait rien, partit d'un grand éclat de rire.

— Ma petite, dit-il, c'est fort bien d'aimer Caboche. C'est un beau gars, et tout couvert de sang qu'il soit, il peut bien aimer comme un autre homme. Mais ce n'est pas une raison pour vouloir tuer Pepa la danseuse.

Molina, sombre et farouche, ne répondit rien.

Ce fut Jérémiah qui se chargea de faire la lumière au milieu de cette obscurité.

— Moine de mon cœur, dit-elle, si Molina n'était pas entrée, tu saurais déjà de quoi il s'agit.

— Parle donc, ma chérie.

Et le moine embrassa de nouveau Jérémiah.

Chilpéric paraissait moins étonné. Il trouvait vaguement une partie de la vérité.

Jérémiah reprit :

On allait pendre un des nôtres. Pepa la danseuse, qui est une sœur de notre roi, s'est élancée sur l'échafaud ; ce qu'elle a dit, nous ne le savons pas au juste ; mais elle a prétendu que le patient était son père.

— Et ce n'est pas vrai ?

— Aucunement.

— Le moyen était bon, puisqu'il a réussi.

— C'est-à-dire, fit Molina avec un accent de haine, que Caboche l'aime…

— Ce qui n'aurait pas empêché Caboche de pendre le bohémien, observa Chilpéric, si le prévôt l'avait voulu.

— Et pourquoi le prévôt a-t-il fait grâce ? demanda Jérémiah.

— Parce qu’il avait promis, ce matin même, à Pepa, de lui accorder ce qu’elle lui demanderait.

— Je ne crois pas cela, exclama Molina.

— Ah bah ! dit Chilpéric.

— Caboche aime Pepa.

— C’est vrai, dit froidement Chilpéric.

— Il l’aime follement, comme je l’aime, moi, et c’est pour cela que je la hais, maintenant.

— Et que tu la voudrais morte ! dit le moine.

— Oui, répondit-elle avec un accent de cruauté sauvage.

Le moine se mit à rire :

— A ta place, dit-il, je ne serais pas jalouse, moi.

— Et pourquoi ? dit Jérémiah.

— Parce que Pepa n’aime pas Caboche.

— Que m’importe ! puisqu’il l’aime, lui !

Le moine haussa les épaules.

— On voit bien, dit-il, que tu es une fille du soleil, et qu’il t’a brûlé le cœur comme il a brûlé la peau de Jérémiah. Nous autres, les gens du pays de France, nous partageons en amour comme nous buvons à un ou plusieurs la même bouteille de vin, dans le même verre, au besoin.

— Ah ! dit encore Molina, je voudrais voir Pepa sur les charbons ardents d’un bûcher.

— Enfin, tu la hais ?

— De toute la puissance de mon cœur.

— Tu voudrais la voir morte ?

— Je donnerais, je vous l’ai dit, la dernière goutte de mon sang à celui qui la tuerait.

— Pourquoi ne te charges-tu pas toi-même de la besogne ? dit le moine. Une fille de Bohême comme toi a toujours un poignard à sa jarretière.

— C’est vrai.

— Et du poison à sa ceinture.

— C’est encore vrai, dit Jérémiah, tandis que sa sœur retombait

dans un silence farouche ; mais vous ne savez pas tout, messires les moines.

— Ah ah ! ricana frère Pancrace.

— Molina donnerait son sang, poursuivit Jérémiah ; mais elle ne donnerait pas celui de sa fille.

— Hein ? fit Chilpéric ; elle a donc une fille ?

— Oui, une enfant de trois ans, qui est en otage.

— Ou donc cela ?

— Dans la maison de Michaël, notre roi.

— Voilà qui se complique, observa le moine ; explique-toi donc plus clairement, ma chérie.

— Alors écoutez-moi, dit Jérémiah.

Puis, comme elle savait que le moine avait toujours soif, elle alla ouvrir un bahut, y prit un pot de vin et le plaça sur une table devant lui.

— Bois, dit-elle, quand tu as le verre en main, on fait de toi ce que l'on veut.

— C'est vrai, dit-il, mais pas n'est besoin de verre.

Et il prit le pot à deux mains, le porta à ses lèvres et but à même une ample et longue gorgée.

— Parle, répéta Chilpéric en regardant la ribaude.

Jérémiah dit alors :

— Vous le savez, nous avons des lois auxquelles nous obéissons fidèlement. Parmi les femmes, est sage qui veut ; fidèle à un amant et à un mari, qui veut encore ; mais nous sommes libres d'être folles de notre corps, c'est pourquoi Molina et moi nous sommes ribaudes.

Seulement, il nous est interdit, sous peine d'être chassées de la tribu, d'épouser des chrétiens.

— Ah, ah ! fit le moine, alors, si je voulais t'épouser ?

— Tu ne le peux pas, puisque tu es moine.

— Tais-toi donc, ivrogne, dit Chilpéric et laisse parler Jérémiah.

Le moine donna une nouvelle accolade au pot de vin, et Jérémiah poursuivit :

— Il y a quatre ans, Molina s'était affolée d'amour comme aujourd'hui.

— Pour Caboche ?

— Oh ! non, pour un bourgeois de la rue aux Ours, et si bien affolée qu'elle en devint mère et mit au monde une fille.

Alors notre roi lui dit :

— Je te donne à choisir : ou porter ton enfant sous le porche d'une église, ou me le confier en otage, car une femme de la tribu qui a un enfant d'un chrétien peut nous trahir un jour ou l'autre.

Molina était mère, elle aimait son enfant, et elle le confia à Michaël.

C'est la mère de celui-ci qui l'élève, et Molina a la liberté de l'aller voir.

— Tous les jours ? demanda Chilpéric.

— A toute heure, répondit Jérémiah.

— Après ? fit le page.

— Alors, reprit Jérémiah, vous comprenez bien que si Molina tuait Pepa d'un coup de poignard, on lui tuerait son enfant.

— C'est fort juste, dit le moine qui avait vidé peu à peu le pot de vin.

— Eh bien ! dit Chilpéric, moi j'ai un moyen de tout arranger.

Molina le regarda avec des yeux brillants d'une sinistre espérance.

— Tu es belle, dit le faux moine et je t'aime. Si tu me veux donner une heure d'amour, je plante ma dague au cœur de Pepa.

— Quelle folie ! ricana le moine à moitié ivre. Alors c'est toi que les bohémiens tueront.

— Peu m'importe ! si Molina m'a aimé une heure, dit Chilpéric.

Et il se pencha à l'oreille du moine :

— Tu n'es qu'un imbécile ! lui dit-il.

Le moine fixa sur lui ses gros yeux étonnés.

Chilpéric tira son escarcelle et donna une pistole à Jérémiah :

— Va chercher du vin, lui dit-il, et apporte-nous de quoi souper.

Jérémiah prit la pistole et sortit.

Molina était retombée dans son morne silence et paraissait ne plus voir et ne plus entendre. Repliée en elle-même, elle semblait

rêver de quelque espoir sanguinaire.

Chilpéric se pencha encore à l'oreille du moine et répéta :

— Oui, tu es un imbécile.

— Et pourquoi cela ? demanda le moine qui comptait les minutes depuis le départ de Jérémiah, car il avait toujours soif.

— Parce que j'ai trouvé le moyen d'arriver jusqu'à Pepa, dont je suis fou. Tais-toi !

Le moine tressaillit.

— Ah ! oui, dit-il, je comprends.

Molina n'avait pas entendu un mot de ce colloque, absorbée qu'elle était dans sa fureur jalouse.

Ce ne fut que lorsque Jérémiah revint apportant à boire et à manger, qu'elle leva la tête au bruit de la porte qui se refermait.

Alors, elle regarda Chilpéric.

Le faux moine avait le regard riant, et ses lèvres minces, railleuses, arquées vers les coins de la bouche, annonçaient une âme bien trempée.

Molina eut confiance en lui.

— Oui, dit-elle, je te crois, moinillon. Tu m'aimes donc ?

— Oui ; et puis, je hais Pepa.

— Tu la connais ?…

— Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

— Et pourquoi la hais-tu ?

— Parce qu'elle m'a fait perdre une gageure.

— Comment cela ?

— J'avais parié avec un archer de mes amis que Caboche pendrait un homme aujourd'hui.

— Ah ! oui, dit Molina, et comme elle a obtenu la grâce du bohémien, tu as perdu ton pari.

— Justement.

Le moine clignait de l'œil et murmurait :

— Il est roué comme un Italien, ce petit page.

— Or donc, poursuivit Chilpéric, si tu veux me donner une heure

d'amour, je plante une dague au cœur de Pepa.

— Avant ou après ?

— Comme tu voudras, dit le faux moine.

Jérémiah intervint :

— Je te conseille, dit-elle, de te faire récompenser par avance, car si tu tues Pepa, les bohémiens le mettront en pièces.

— Bah ! dit Chilpéric, j'ai une amulette sous mon froc qui me protégera ; seulement, la belle, poursuivit-il en s'adressant à Molina, il y a un proverbe qui dit : « Aide-toi, le ciel l'aidera. »

— Eh bien ? fit la bohémienne.

— Si tu ne me conduis pas chez Pepa, je ne pourrai la tuer.

— Je t'y mènerai, répondit Molina.

— Quand ? demanda le page dont le cœur battait violemment sous sa robe de moine.

Molina regarda le sablier placé dans un coin de la chambre.

— Écoute, dit-elle. A huit heures de relevée les bohémiens se rassemblent.

— En quel endroit ?

— Dans une salle qui est tout au bout de la rue. Tous les hommes y sont et prennent les ordres de notre roi, pour le lendemain.

— Et les femmes ?

— Celles qui veulent y aller y vont ; mais ce n'est pas obligatoire, et il n'y a guère que la mère de Pepa qui s'y trouve avec son fils.

— Et Pepa ?

— Pepa qui a dansé tout le jour est fatiguée, et elle se couche d'ordinaire.

— Et les hommes qui la gardent ? m'a-t-on dit.

— Ils vont à l'assemblée, et, pendant une heure, l'accès de la maison est libre.

— Quelle heure est-il ? demanda Chilpéric.

— Le quart avant huit heures, attendons.

Jérémiah, Molina et Chilpéric attendirent donc que la huitième heure sonnât au beffroi des églises voisines.

Quant au vrai moine, il ne buvait plus, l'ivresse en avait eu enfin raison et il s'était endormi la tête appuyée sur l'épaule de Jérémiah la brune.

Chilpéric, jouant son rôle en conscience, couvrait Molina de baisers et lui faisait des serments d'amour, entre deux verres de vin.

Enfin, la huitième heure sonna.

Alors Jérémiah entrouvrit la fenêtre qui donnait sur la rue, appela Chilpéric et lui dit :

— Regarde, mon petit moine.

Chilpéric avança la tête avec précaution et jeta un regard rapide dans la rue.

Elle était pleine d'hommes et de femmes qui se dirigeaient tous vers le même point, c'est-à-dire vers une porte dont ils franchissaient le seuil, l'un après l'autre.

Peu à peu la rue se vida et devint déserte ; alors Molina passa ses bras au cou du faux moine et lui donna un baiser.

— Le moment est venu, dit-elle.

— Tu vas me conduire ?

— Oui, prends ce poignard.

Et elle détacha de sa jarretière un mignon stylet quelle lui mit dans la main.

Mais Chilpéric se prit à sourire.

— Je n'en veux pas, dit-il.

— Mais…

— J'ai mieux que cela.

Il entrouvrit son froc, et les deux ribaudes étonnées virent qu'il était vêtu en gentilhomme et qu'il portait dague au flanc et rapière au côté.

— Tu n'es donc pas moine ? exclama Molina.

— Non. Et c'est pour arriver jusqu'à toi que j'ai emprunté ce froc, répondit Chilpéric.

— Viens donc alors, dit Molina.

Et elle le prit par la main et ouvrit la porte.

Jérémiah avait étendu le moine par terre, de façon qu'il pût ronfler plus commodément.

Elle accompagna Chilpéric et sa sœur jusqu'à l'escalier, et dit à Molina en langue égyptienne :

— Tu feras bien de te sauver le plus tôt possible, car si Michaël sait que tu as armé la main du page, nous sommes perdues !

— Ne crains rien, répondit Molina, je me sauverai à temps.

Et elle descendit, entraînant le faux moine qu'elle conduisait toujours par la main.

La maison de Pepa était située à peu près vis-à-vis de celles des deux ribaudes.

Molina leva la main vers une fenêtre éclairée.

— C'est là-haut, dit-elle, au second étage.

Ils traversèrent la rue, grimpèrent silencieusement et sur la pointe du pied les marches étroites d'un escalier sombre ; puis Molina s'arrêta devant une porte sous laquelle passait un filet de lumière.

Chilpéric colla son œil au trou de la serrure et regarda.

On n'entendait aucun bruit dans la chambre et, en face de la porte, se trouvait un lit dont les rideaux de serge étaient entrouverts.

Sur ce lit, la danseuse était étendue et paraissait dormir.

Elle n'avait point ôté ses vêtements ; ses jambes étaient toujours couvertes du maillot rouge et une basquine de velours noir à franges rouges enserrait sa taille et emprisonnait sa gorge rebondie.

— Elle dort, dit Molina.

La clé était sur la porte.

Chilpéric mit la main dessus et la tourna avec précaution.

La porte s'ouvrit et Pepa ne s'éveilla point.

Alors le page entra et marcha droit au lit.

Molina, ivre de haine, attendait, palpitante, au seuil de la chambre.

Le page entrouvrit de nouveau son froc et tira sa dague du fourreau.

Cependant Pepa était si belle, elle dormait si confiante en son étoile, que Chilpéric hésita et fut sur le point de rebrousser chemin et de prendre la fuite.

Mais Molina lui dit à mi-voix :

— Tu as donc peur ? Tu ne m'aimes donc pas ?

En même temps une voix secrète criait au page :

— Tu veux donc que ta destinée s'accomplisse ? Tu veux donc être rompu vif ?

Un nuage rouge passa devant les yeux de Chilpéric, et il leva sa dague pour frapper, visant au cœur la danseuse endormie…

Molina avait vu le faux moine lever le bras ; elle détourna la tête et prit la fuite.

Mais elle était à peine au milieu de l'escalier qu'elle entendit un cri, puis un blasphème épouvantable et le bruit subit d'une lutte.

Alors Molina pensa que Chilpéric avait manqué son coup, frappé la bohémienne sans la tuer, et que celle-ci, réveillée en sursaut, se débattait contre son assassin.

Molina ne devinait la vérité qu'en partie, comme on va le voir.

En ce moment, la haine parla chez elle plus haut que la prudence et la crainte de la mort.

Elle voulait aider le faux moine si, par hasard, il n'était pas assez fort, et elle remonta précipitamment.

Mais il y avait trois personnes dans la chambre au lieu de deux.

Deux hommes et une femme.

La femme, Pepa la danseuse, pâle, échevelée, l'œil en feu, s'était réfugiée derrière un homme qui avait l'épée à la main et tenait tête à Chilpéric qui, jetant sa dague, avait tiré sa rapière, retroussé sa robe de moine et se défendait vaillamment.

Comment Pepa était-elle vivante encore ?

Comment un défenseur lui était-il arrivé tout à coup, et au moment où tous les hommes étaient à l'assemblée des bohémiens ?

C'est là ce que nous allons expliquer en faisant un pas en arrière, et nous reportant à cette heure de la journée où les ribauds et les bourgeois ralliés par le capitaine Fleur-d'Amour avaient chargé les archers dans la rue de la Mortellerie et les avaient refoulés jusqu'à la Grève où, comme on s'en souvient, la potence et maître Caboche attendant son patient avaient, fait diversion au combat et amené entre les soldats et le peuple une trêve tacite.

Fleur-d'Amour était si exaspéré contre le page Chilpéric, qu'il avait reconnu à la tête des archers, qu'il avait fait mille efforts pour arriver jusqu'à lui et engager un combat singulier.

Mais quand il fut arrivé en place de Grève, quand il aperçut le gibet auquel la veille même il avait été accroché, il eut comme un

éblouissement mêlé de vertige.

Fleur-d'Amour était un brave soldat, il n'avait jamais eu peur de la mort, et on sait avec quel sang-froid plein d'insouciance il s'en allait au supplice, la veille de ce jour ; mais le beau capitaine était amoureux ; il aimait Géromée, la fille belle et sage qu'il avait épousée le matin, et avec laquelle il devait quitter Paris nuitamment pour mettre quelques provinces entre lui et le farouche Cornebut, son mortel ennemi.

Et Fleur-d'Amour, apercevant le gibet, trembla pour la première fois de sa vie, et il se dit : « Si je meurs à présent, que deviendra Géromée ? »

Aussi renonça-t-il à chercher Chilpéric et demeura-t-il perdu dans cette foule immense qui oubliait sa colère pour se repaître de l'émotion d'un supplice.

Sans doute d'autres gens que lui faisaient les mêmes réflexions, car tout à coup Fleur-d'Amour vit un homme surgir auprès de lui, qui lui jeta une cape sur la tête et un manteau sur les épaules.

Cet homme, que Fleur-d'Amour ne connaissait pas, mais qu'à son teint basané et à ses yeux brillants il ne pouvait méconnaître pour un bohémien, lui dit :

— L'air de la Grève est malsain pour toi, capitaine, tu veux donc que Géromée soit veuve au lendemain de son mariage ?

Et il prit par le bras le capitaine Fleur-d'Amour rendu méconnaissable par la cape qui lui couvrait le visage et le manteau qui dissimulait son pourpoint de buffle, et l'entraîna hors de la foule.

— Qui es-tu donc, toi ? fit le capitaine revenu de sa première émotion.

— Tu ne me connais pas, mais je suis un ami. Viens !

— Où me conduis-tu ?

— Tu le verras.

Fleur-d'Amour était robuste ; mais le bohémien était dix fois plus fort que lui, et il eût vainement essayé de résister.

Du reste, il ne se défendit pas trop, car il songeait à Géromée et trouvait pareillement que l'air de la place de Grève ne lui valait rien.

Jouant des coudes, bousculant la foule qui se pressait vers l'échafaud, le bohémien et Fleur-d'Amour arrivèrent ainsi jusqu'au seuil de la taverne de *l'Écu rogné*. La taverne était vide. Tous ceux qui remplissaient tout à l'heure s'étaient rués sur la place de Grève.

Le bohémien prit une table dans ses bras nerveux et la porta devant la porte.

Puis sur la table il posa un escabeau et dit à Fleur d'Amour :

— Monte et regarde !

Fleur-d'Amour obéit machinalement.

Ainsi perché, il dominait la foule, et voyait distinctement la potence, le bourreau et ses aides.

— Où est donc le patient ? dit-il.

— Patience, répondit le bohémien qui était monté auprès de lui, tu vas le voir…

Alors Fleur-d'Amour attendit.

De l'endroit où il était, il put voir la foule s'entrouvrir, et onduler au milieu d'elle ce fleuve de hallebardes, de casques et de cuirasses qui se dirigeait vers le gibet, et qui n'était autre que l'escorte de François Cornebut, amenant lui-même sa proie au bourreau.

Fleur-d'Amour avait reconnu le prévôt à son panache rouge et blanc.

— Tudieu ! dit-il en regardant le bohémien, qui donc va-t-on pendre, que Cornebut se dérange ainsi ?

— Un bohémien comme moi.

— Ah ! dit Fleur-d'Amour étonné.

— Mais on ne le pendra pas.

— Hein ? dit encore le capitaine, qui crut que son compagnon se moquait de lui.

— Je te répète, dit celui-ci, qu'on ne le pendra pas.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que le maître ne le veut pas.

— Quel maître ?

— Celui-là même qui n'a pas voulu que tu fusses pendu toi-même.

— Satan ! ah ! par exemple !

— Que ce soit Satan ou tel autre personnage, ricana le bohémien, peu t'importe.

Cependant le patient était au pied du gibet et on allait lui mettre

la corde au cou.

— Je crains bien, mon camarade, dit alors Fleur-d’Amour, que tu ne te sois trompé, pour cette fois.

— Ah ! tu crois, capitaine ?

— Cornebut n’est pas venu jusqu’ici pour voir sa volonté méconnue.

Mais comme il disait cela, Fleur-d’Amour vit une femme qui s’élançait auprès de Cornebut et lui parlait avec animation.

C’était Pepa la danseuse.

Il assista alors des yeux, car il était trop loin pour entendre, à cette scène bizarre que nous avons décrite ; il vit Caboche retirer la corde du cou du patient et celui-ci s’en aller tranquillement.

Alors le bohémien lui dit :

— Tu vois qu’il y a dans la bonne ville de Paris des hommes plus puissants que François Cornebut.

— Cela est vrai, murmura Fleur-d’Amour stupéfait.

— Maintenant, reprit le bohémien, viens avec moi.

— Où me conduis-tu ? répéta le capitaine.

— En un lieu où les archers de Cornebut ne viendront jamais te chercher.

Ils quittèrent la taverne de *l’Écu rogné* et s’engagèrent dans le dédale de ruelles qui avoisinaient la place de Grève.

Bientôt Fleur-d’Amour comprit qu’il le conduisait dans la rue de la Vannerie, et il se dit à part lui :

— Ma destinée est vraiment singulière ! Me voilà, moi, soldat du roi, sous la sauvegarde de ces mécréants qu’on appelle les bohémiens.

Son guide le conduisit en effet dans la rue de la Vannerie, à peu près déserte à cette heure.

Les bohémiens, répandus par la ville, n’étaient pas encore rentrés, et il n’y avait que des femmes et des enfants qui jouaient au seuil des pertes.

— Mais, dit Fleur-d’Amour, Géromée m’attend.

— Sois tranquille, on la préviendra que tu es en sûreté.

La cape et le manteau que portait Fleur-d’Amour étaient rouges ; personne, grâce à cet accoutrement, qui était celui des bohémiens, ne

fit attention à lui ; son guide le conduisit dans la maison de Michaël et lui dit :

— Maintenant, il faut attendre le maître.

Une vieille femme rentra en ce moment.

Fleur-d'Amour reconnut celle qui lui avait donné à boire quand il marchait au supplice.

— Ah ! ah ! fit-elle, te voilà ? Eh bien ! mon beau capitaine, que dis-tu de la boisson que je t'ai servie hier.

— Elle m'a brûlé, dit Fleur-d'Amour.

— Oui, mais elle t'a empêché de mourir.

— Je ne suis donc pas mort réellement ? dit-il, faisant allusion à sa prétendue résurrection.

Elle se mit à rire, mais elle n'eut point le temps de compléter sa pensée par des paroles, car un homme apparut sur le seuil.

Fleur-d'Amour regarda curieusement ce personnage qu'il voyait pour la première fois ; mais il baissa presque aussitôt les yeux devant son regard ardent.

Ce personnage c'était Michaël vêtu de rouge, comme il convenait à un homme qui jouait si bien le rôle de Satan ; et il avait un masque sur le visage.

Il fit un signe impérieux au bohémien et à la vieille femme, qui sortirent aussitôt.

Fleur-d'Amour le regardait toujours et semblait se demander à qui il avait affaire.

— Tu ne me connais pas, dit l'homme au masque.

— Ma foi ! non, dit Fleur-d'Amour.

— Je suis Satan, reprit le bohémien, et c'est à moi que tu dois la vie.

Fleur-d'Amour était un soudard, en fin de compte ; il blasphémait Dieu au besoin, mais il croyait volontiers au diable.

— Alors, messire Satan, dit-il, c'est vous qui avez accordé ma grâce à la Périne.

— Précisément.

— Et vous voulez sans doute que je fasse avec vous un petit pacte pour m'acquitter de la dette que j'ai ainsi contractée.

Michaël se mit à rire et son masque tomba.

Alors Fleur-d'Amour vit un jeune et beau garçon qui n'avait rien d'infernal dans le visage, sauf deux grands yeux dominateurs dont il était impossible de supporter l'éclat.

Et cet homme lui dit :

— Écoute, Fleur-d'Amour, tu me vois pour la première fois et tu ne sais qui je suis. Sans moi, tu aurais été pendu haut et court et tu n'en serais pas revenu. On t'a bien pendu, il est vrai ; mais, grâce à moi, tu es sur tes pieds et tu peux encore distribuer de vaillants coups de rapière à tes ennemis.

— Je ne sais pas si tu es le diable ou un homme, dit Fleur-d'Amour, mais je te remercie.

— Attends, dit encore Michaël, je n'en ai point fini avec toi. Tu as épousé Géromée la nuit dernière ?

— Oui, répondit le capitaine.

— Et tu comptes fuir avec elle ?

— Je n'ai pas d'autre parti à prendre, car tôt ou tard je retomberai aux mains des archers, et alors on me pendra de nouveau, et peut-être ne pourrais-tu rien pour moi.

— Assurément non, si cela arrivait.

— Tu vois bien.

— Mais cela n'arrivera pas, et dans vingt-quatre heures tu n'auras pas de meilleur ami que François Cornebut.

Fleur-d'Amour regarda cet homme qui lui tenait un si étrange langage et parut se demander si, par hasard, il ne se moquait pas de lui.

— Le page Chilpéric t'avait promis des lettres d'abolition ? continua Michaël.

— Ah ! le misérable ! dit Fleur-d'Amour, si jamais je le tiens au bout de ma rapière.

— Ces lettres je les aurai, moi, dit Michaël, et je les aurai ce soir même.

— Dis-tu vrai ?

— Non seulement Cornebut me les a promises, mais il fera de toi son meilleur ami, si tu le veux.

— Oh ! par exemple !

— Cornebut a besoin de toi, et il te rend ta compagnie d'archers.

— Est-ce possible ! exclama Fleur-d'Amour.

— C'est la vérité, tu vas rester ici, dans cette maison, jusqu'à ce que je revienne.

— Bon ! dit Fleur-d'Amour.

— Mais, auparavant, réponds à ma question.

— Parle.

Et le capitaine regarda Michaël avec curiosité.

— Es-tu dévoué au roi ?

— Certainement, bien qu'il ait laissé les juges me condamner.

— Le roi n'a même pas su que tu devais être pendu.

— Au fait, dit Fleur-d'Amour, c'est possible.

— Et tu n'aimes pas les Espagnols ?

— J'étais enfant à Pavie et je ne leur ai jamais pardonné notre défaite.

— Aimes-tu la reine de Navarre ?

— Madame Marguerite, exclama Fleur-d'Amour, qui donc ne l'aimerait pas. J'ai tenu garnison à Pau pendant trois ans, et mes compagnons et moi nous eussions versé pour elle notre dernière goutte de sang.

— C'est bien ! dit Michaël.

— Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

— Tu le sauras plus tard. Au revoir. Reste ici et attends-moi.

— Où vas-tu donc ? répéta Fleur-d'Amour qui se sentait attiré vers Michaël par une mystérieuse sympathie.

— Je vais au Châtelet.

— Chercher mes lettres d'abolition ?

— Oui, et je reviens sur-le-champ.

— Mais, dit Fleur-d'Amour, ne pourrais-tu en chemin me rendre un service ?

— Lequel ?

— Passer aux piliers des halles, voir le drapier mon beau-père, lui dire qu'il peut rassurer sa fille et que je suis en sûreté ?

— C'est déjà fait, dit Michaël, Géromée est prévenue que tu es à l'abri de tout danger.

Fleur-d'Amour se souvint alors que le bohémien qui l'avait amené dans la rue de la Vannerie lui avait dit la même chose.

Avant de s'en aller, Michaël posa un morceau de viande, du pain et un broc de vin sur la table :

— Peut-être as-tu faim et soif, lui dit-il.

— Oh ! non, répliqua le capitaine. J'ai plutôt envie de dormir.

Alors Michaël écarta les rideaux du lit de Pepa, et derrière ce lit il lui montra une sorte de couche plus basse, qui était celle de sa mère.

— Mets-toi là, si tu veux dormir, lui dit-il.

Puis le roi des bohémiens s'en alla.

Fleur-d'Amour, en effet, mourait de sommeil ; il y avait trois nuits qu'il n'avait fermé l'œil et ses forces physiques étaient épuisées.

Il se coucha donc sur le petit lit placé dans le fond de l'alcôve, derrière celui de Pepa l'Espagnole, et Michaël n'était pas encore au bout de la rue que le capitaine ronflait si bien qu'il n'entendit point la porte s'ouvrir.

Une femme entrait.

Ce n'était pas la vieille bohémienne, c'était Pepa la danseuse. Pepa qui avait lu dans la main du bourreau qu'elle périrait sur la roue en compagnie du page Chilpéric.

Pepa avait rencontré sans doute son frère Michaël, car elle ne fut point étonnée d'entendre les ronflements sonores du capitaine Fleur-d'Amour.

Elle s'approcha, regarda le beau capitaine endormi et un sourire mélancolique effleura ses lèvres.

Puis elle entrouvrit son corsage et en tira une pièce d'or qui était suspendue à son cou comme une amulette par un fil de soie, et elle se prit à la contempler.

La sorcière avait disparu. Pepa était redevenue rêveuse et triste, à la vue de la pièce d'or.

Pourquoi ?

Molina, la ribaude, la sœur de Jérémiah, avait dit la pure vérité en affirmant que le bohémien sauvé par Pepa la danseuse n'était pas son père.

Nous l'avons dit, égaux hors de leur quartier, les bohémiens, une fois chez eux, se reconnaissaient des chefs, des seigneurs, et constituaient un peuple et une aristocratie.

Or, le bohémien qu'on allait pendre, quand Pepa était intervenue, appartenait tout à fait à la dernière caste des bohèmes ; il était du peuple, et du menu peuple, ce qui faisait que nul ne s'était occupé de lui, après son arrestation.

Nul, excepté une pauvre créature qui, depuis deux jours, allait et venait par la ville, interrogeant les archers, rôdant à la porte du Châtelet, et demandant à tous les échos, ce qu'on allait faire de son père ; – car c'était une femme aussi, et cette femme était la fille du bohémien.

Le hasard qui avait fait Michaël et sa sœur beaux comme des archanges avait disgracié la fille du prisonnier.

Elle était bossue, cul-de-jatte, et se traînait sur le sol au lieu de marcher.

Et cependant elle avait une jolie tête sur ce corps difforme, une tête d'ange déchu dont le corps n'aurait été damné que jusqu'aux épaules et dont la tête serait demeurée céleste.

On nommait cette malheureuse Betsabée.

Comme ses pareilles, elle disait la bonne aventure et, plus souvent que ses pareilles, elle réussissait dans ses prophéties et les voyait se réaliser.

Mais les sorciers étaient un peu comme sont les somnambules : s'ils voyaient clair dans les affaires des autres, ils voyaient trouble dans les leurs.

Quand on était venu dire à Betsabée que des soldats avaient appréhendé son père et l'avaient conduit au Châtelet, la pauvre fille avait perdu la tête.

Elle s'était adressée à tout le monde, elle avait supplié les soldats

qui s'étaient moqués d'elle et l'avaient repoussée. Elle avait même adressé une supplique à Michaël, le roi des bohémiens.

Mais Michaël lui avait répondu :

— Ton père a commis un vol, tant pis pour lui. Si on l'avait appréhendé injustement, je demanderais sa grâce. Mais le vol doit être puni.

Cependant il n'était pas encore question de pendre le père de Betsabée, le matin même de ce jour où le prévôt Cornebut, sortant de chez la Périne, trouva Pepa la danseuse faisant ses exercices sur la place aux Veaux.

Mais, dès l'aube, Betsabée était à la porte du Châtelet, espérant toujours que son père serait remis en liberté.

Deux archers sortirent.

— Allons ! dit l'un d'eux, encore cette bohémienne.

— T'en iras-tu, cul-de-jatte ? fit l'autre.

Un bourgeois qui passait par là leur dit en riant :

— Vous avez tort de vouloir chasser cette femme.

— Pourquoi cela, maraud ?

— Parce qu'elle est bossue ; touchez sa bosse, elle vous portera bonheur.

Mais un autre archer qui était à une fenêtre du Châtelet cria à ses compagnons :

— Gardez-vous-en bien, camarades, rien ne porte malheur comme de toucher la bosse d'une femme.

Alors les archers devinrent menaçants et l'un d'eux dit à Betsabée :

— Si tu ne t'en vas d'ici, sorcière de malheur, je te casserai ma rapière sur le dos.

L'autre ajouta :

— Allons ! file, et le plus vite que tu pourras.

— Mes bons seigneurs, suppliait la pauvre cul-de-jatte, dites-moi au moins ce qu'on a fait de mon père ?

— Nous n'en savons rien ; va-t'en !

Et l'un des archers s'était emparé du fourreau de cuir de sa rapière, et il allait en frapper la bohémienne pour la forcer à

s'éloigner, quand un gentilhomme vint à passer.

— Holà ! soudards ! dit-il, je crois, Dieu me pardonne ! que vous maltraitez une femme.

La bohémienne tendit vers le gentilhomme ses mains suppliantes ; les archers demeurèrent confus.

Car il n'y avait pas à s'y tromper ; c'était un gentilhomme, et un gentilhomme du roi, à en juger par le nœud de rubans bleu de ciel qu'il portait sur l'épaule et sur son manteau brodé d'or.

Un gentilhomme et un brave jeune homme qui dit à Betsabée d'une voix grave et douce :

— Que te veulent donc ces gens-là, et que t'ont-ils fait ?

— Monseigneur, répondit Betsabée, je me tiens à la porte du Châtelet, parce qu'on y a enfermé mon père et que messire Cornebut est si méchant que j'ai peur qu'il ne le fasse pendre.

— Et qu'a-t-il fait, ton père ?

— Il a volé un pain, parce qu'il avait bien faim.

— On ne pend pas un homme pour avoir volé un pain. D'ailleurs, attends-moi, je vais demander sa grâce et le faire mettre en liberté.

— Holà ! soudards, dit le gentilhomme, allez donc dire à messire Cornebut que messire Amaury, vicomte de Lévis, marquis de Mirepoix et gentilhomme de Sa Majesté, lui demande audience.

Les archers obéirent, mais, deux minutes après, l'un d'eux revint et lui dit :

— Monseigneur, le prévôt n'est pas au Châtelet.

— Où est-il ?

— Chez Périne, la belle ribaude, sa maîtresse. Il y a passé la nuit, et il ne reviendra certainement pas avant la neuvième heure du jour.

— Diable ! fit Amaury, car c'était bien le favori de la reine de Navarre qui, après avoir reconduit au Louvre sa noble maîtresse, allait visiter un gentilhomme de ses amis de l'autre côté de l'eau.

— Écoute, ma pauvre enfant, dit-il à la bohémienne, je suis au service du roi et je ne pourrai revenir ici avant ce soir, car la reine de Navarre m'a commandé d'aller porter un message à Rambouillet ; mais ne crains rien, c'est aujourd'hui dimanche, et le jour qui appartient à Dieu est respecté par les hommes ; on ne pendra pas ton

père aujourd’hui. Ce soir je reviendrai ; je verrai François Cornebut et j’aurai sa grâce.

En même temps, Amaury tira sa bourse, y prit deux écus d’or et les laissa tomber dans la main de Betsabée.

— Dieu vous bénisse, monseigneur ! dit la pauvre fille.

Alors Amaury eut une idée folle.

— Tu es bohémienne ? dit-il.

— Oui, monseigneur.

— Tu dis la bonne aventure ?

— Oui, monseigneur.

— Voilà ma main. Dis-moi ma destinée.

Et il tendit sa main à Betsabée :

— Monseigneur, dit-elle, vous avez la plus belle main que j’aie jamais vue.

— En vérité ! dit Amaury souriant.

— Vous êtes riche, vous êtes aimé, vous vivrez vieux et vous mourrez comblé d’honneurs.

— Pauvre fille, pensait Amaury, elle ne peut pas me prédire autre chose à moi, qui lui ai promis la grâce de son père.

Puis, tout haut :

— Alors, je suis né sous une bonne étoile ?

— D’abord, monseigneur, et puis vous avez sur vous un talisman.

— Ah bah ! dit Amaury qui tressaillit et la regarda avec étonnement.

— Vous avez suspendues à votre cou cinq pièces d’or d’une origine très ancienne.

— Cela est vrai, répondit Amaury ; c’est ma nourrice qui me les mit au cou quand j’étais enfant, et tu crois que ces cinq pièces d’or me porteront bonheur ?

— Une seule suffirait pour assurer votre chance.

— Ma foi ! ma petite, dit Amaury, je ne suis pas très superstitieux de ma nature, et je ne crois pas beaucoup aux amulettes et aux talismans ; mais enfin je veux faire l’essai de la vertu de celui dont tu parles.

Alors il ouvrit son pourpoint, prit le cordon auquel pendaient les cinq pièces d'or, en détacha une du groupe et la tendit à Betsabée en lui disant :

— Cela ne m'empêchera pas de demander la grâce de ton père au roi, prends toujours…

Il laissa la pièce d'or aux mains de la bohémienne radieuse et s'en alla.

Maintenant, que s'était-il passé ?

Les archers, intimidés par Amaury, n'avaient plus inquiété la bohémienne et l'avaient laissée à la porte du Châtelet.

Mais, une heure après que Cornebut fut rentré, le bruit se répandit qu'on allait pendre le bohémien.

Et Betsabée tout en larmes se traînait du Châtelet à la place de Grève, lorsqu'elle rencontra Pepa.

— Qu'as-tu ? lui demanda la danseuse, et pourquoi pleures-tu ?

Alors Betsabée lui raconta son malheur et dit :

— Le gentilhomme reviendra trop tard !

Mais Pepa se souvint de la promesse que lui avait faite Cornebut et elle répondit :

— Nous n'avons nul besoin du gentilhomme, ton père ne sera pas pendu.

— Qui donc le sauvera ?

— Moi.

Et, on le sait, Pepa avait sauvé le bohémien, et Betsabée était demeurée si convaincue qu'elle devait la vie de son père au talisman que lui avait donné Amaury, que lorsque la foule se fut dissipée, elle rejoignit Pepa et lui dit :

— Tu as obtenu la vie de mon père, je te veux faire un cadeau de roi.

— Qu'est-ce donc ? avait demandé Pepa avec son sourire triste.

— Alors Betsabée lui avait raconté l'histoire des talismans d'Amaury.

— Si tu savais comme il est beau ! disait-elle.

Mais Pepa, secouant la tête :

— Tous les talismans du monde ne me sauveront pas de

l'horrible destinée qui m'attend.

Et, à son tour, elle raconta à Betsabée ce qu'elle avait lu dans la main de Caboche le bourreau.

Betsabée répondit :

— La destinée se modifie quelquefois ; il suffit d'un événement de mince importance pour bouleverser l'avenir. Veux-tu me donner ta propre main ? Tu sais, que, moi aussi, je lis couramment dans le livre du Destin.

— La voilà, dit Pepa.

La bohémienne se mit à étudier les signes de la main fine et nerveuse de Pepa.

D'abord elle fronça le sourcil et dit :

— Oh ! oui, une mort épouvantable te menace !

— Tu vois bien ! dit la danseuse.

— Mais voici une autre ligne qui dément les sinistres prédictions de la première.

— Et que dit-elle, cette ligne ?

— Je vois trois hommes dans ta destinée.

— Ah !

— Le premier veut te tuer.

Pepa tressaillit.

— Le second t'aime avec fureur.

— C'est Caboche, pensa la bohémienne ; et le troisième ? dit-elle tout haut.

— Celui-là tu l'aimeras.

— Quel est-il ?

— Je ne sais pas ; seulement… Ah ! voilà qui est bizarre.

— Quoi donc ?

— L'influence de cet homme que tu aimeras et que tu ne connais pas encore, te sauvera d'un grand péril, aujourd'hui même.

— Vraiment ?

— Et si j'en crois mes pressentiments, poursuivit Betsabée, cet homme que tu aimeras, c'est le beau gentilhomme qui m'a donné le talisman.

— Comment l’aimerais-je, puisque je ne l’ai jamais vu ?

— Je ne sais, dit Betsabée ; mais prends toujours le talisman. Je n’en ai plus besoin, moi, puisque mon père est sauvé.

Et la pauvre fille suspendit elle-même, par un fil de soie, la pièce d’or au cou de Pepa.

§

C’était donc ce talisman bizarre que Pepa contemplait, le soir de ce jour, en rentrant dans cette chambre où le capitaine Fleur-d’Amour dormait profondément.

Pepa était songeuse. Qui pouvait dire, en effet, que Betsabée n’eût pas raison, et que sa destinée, menaçante la veille, ne se fût modifiée tout à coup ?

Toute princesse d’Égypte qu’elle était, Pepa faisait un rude métier.

Elle dansait sur la corde tout le long du jour, et le soir, quand elle rentrait en son logis, elle était brisée de fatigue. Ordinairement elle mangeait, se déshabillait et se mettait au lit.

Mais ce soir-là, Pepa n’avait pas faim.

Ensuite, comme un homme était couché dans sa chambre, elle garda, la chaste fille, son vêtement, referma son corsage sur le talisman donné par Amaury et que lui avait transmis Betsabée, puis se jeta sur son lit et ne tarda pas à s’endormir de ce sommeil profond et calme qui est le résultat de la lassitude du corps et de la sérénité de l’âme.

Et tandis qu’elle dormait, elle rêva ; et, dans son rêve, elle vit un homme à son chevet.

Cet homme n’était ni Fleur-d’Amour, ni Chilpéric, ni aucun de ceux qu’elle connaissait.

C’était un beau seigneur vêtu de velours et de soie, et dont le sourire était doux comme un rayon de soleil levant.

Et cet homme lui disait :

— Je suis ici pour te défendre.

Puis, en même temps, il lui sembla qu’elle voyait au travers des murs qu’un moine s’avançait vers sa maison, montait l’escalier et pénétrait dans sa chambre.

Alors le moine rejetait son froc en arrière et brandissait un poignard.

Mais le beau seigneur vêtu de soie lui disait :

— Ne crains rien !

Et le moine leva le bras et frappa.

Pepa jeta un cri terrible et se dressa échevelée sur son lit.

Le beau seigneur qu'elle avait vu en rêve n'était plus là ; mais la dague de Chilpéric avait rencontré la pièce d'or suspendue à son cou, et s'était brisée en deux morceaux.

Le talisman avait prouvé sa vertu.

Et au cri de Pepa Fleur-d'Amour s'éveillant avait bondi vers Chilpéric stupéfait et, le reconnaissant sous son froc, il s'était écrié :

— A nous deux, vipère !

Et Chilpéric n'avait eu que le temps de tirer sa rapière et de se mettre sur la défensive, tandis que Pepa, courant à la fenêtre qu'elle ouvrit violemment, appelait au secours.

Et ce fut alors une scène de confusion étrange.

Molina avait eu le temps de prendre la fuite.

Mais les bohémiens, qui sortaient de leur assemblée nocturne, entendirent les cris de Pepa et ils accoururent. En un clin d'œil la chambre fut envahie et vingt poignards se levèrent sur Chilpéric qui, blessé par Fleur-d'Amour et sa rapière brisée, était tombé sur les genoux.

Et Pepa reconnaissant le faux moine, disait :

— Ah ! je comprends pourquoi tu voulais me tuer, tu essayais de conjurer ta destinée…

Et cependant, elle fit un signe et les poignards levés et brandis sur le page ne retombèrent point.

— Attendez que votre roi revienne ! disait la danseuse ; lui seul décidera ce qu'il faut faire de cet homme.

— Je voudrais pourtant bien faire à ma rapière un fourreau de son corps, disait Fleur-d'Amour.

— Non pas, répondit Pepa, n'arrachez pas cet homme à la destinée qui l'attend.

Et elle se plaça devant Chilpéric désarmé, ensanglanté et tremblant, et lui fit un rempart de son corps !…

Sans l'intervention de Pepa, très certainement Chilpéric eût été poignardé sur place.

Plusieurs bohémiens le reconnurent.

— C'est le page de Cornebut, disait l'un.

— L'homme qui voulait faire pendre Fleur-d'Amour.

— Le misérable qui a tenté d'assassiner la sœur de notre roi ! ajoutaient les autres.

Et les bohémiens brandissaient toujours leurs poignards.

Mais Pepa s'était placée devant le page et répétait :

— Je vous défends de toucher à cet homme, avant que Michaël ne soit venu et n'ait décidé de son sort.

Et les bohémiens finirent par reculer, et Fleur-d'Amour lui-même remit son épée au fourreau.

Chilpéric s'était relevé.

Il était pâle et sanglant, mais ses yeux brillaient d'une flamme sombre.

— Laisse-les donc me tuer, dit-il à Pepa, comme cela nous conjurerons la destinée, et nous ne serons rompus ni l'un ni l'autre.

Pepa l'enveloppa d'un regard de mépris.

— Que t'importe, dit-elle, de mourir ainsi ou autrement ! crois-tu donc que si on te met à mort cette nuit, tu ne souffriras pas tout autant que si Caboche te plaçait sur sa roue ?

Et comme elle disait cela, un homme apparut au seuil de la chambre.

C'était Michaël.

Michaël, en voyant ce tumulte, en apercevant Chilpéric affublé d'une robe de moine et couvert de sang, les bohémiens le poignard à la main, et Pepa protégeant le page, devina tout.

— Ah ! ah ! dit-il, tu as donc bien peur d'être rompu vif, seigneur Chilpéric.

Chilpéric baissa la tête.

— Je suis en votre pouvoir, dit-il, faites de moi ce que vous voudrez.

Michaël se fit alors raconter ce qui s'était passé.

Puis il ordonna aux bohémiens de former un cercle autour du prisonnier.

Et quand ce fut fait, il dit au page :

— Tu as porté la main sur ma sœur, tu mérites un châtiment.

« En plein jour, quand nous sommes dans les rues de Paris, nous sommes de pauvres gens de Bohême, et les gentilshommes nous considèrent comme du gibier de potence ; mais la nuit, dans notre quartier, nous sommes chez nous, et nous prenons notre revanche.

« Pourquoi as-tu voulu assassiner ma sœur ? »

— Parce qu'elle m'a prédit que je serai rompu vif.

— En vérité ! et tu crois à sa prophétie ?

— Je voulais conjurer la destinée, dit Chilpéric.

— Eh bien ! sois satisfait.

Alors, d'une voix lente et grave, Michaël prononça ce jugement :

— Chilpéric, je te condamne à mort, moi, le roi des bohémiens. Tu seras mis à nu d'abord, puis on te coupera les oreilles et la langue, ensuite on te crèvera les yeux, enfin on te brûlera vif dans la rue.

Chilpéric eut peur.

— Grâce ! dit-il.

— Tu as tort de demander ta grâce, reprit Michaël d'une voix railleuse. Le supplice de la roue est plus terrible encore que celui que tu vas subir. Cependant, ajouta le roi des bohémiens, je vais prendre l'avis de Pepa.

Et il regarda sa sœur.

— Maître, dit la danseuse, hier encore, je vous eusse laissé libre d'infliger le supplice dont vous venez de parler à cet homme.

— Et… aujourd'hui ?

— Aujourd'hui je vous supplie de lui faire grâce et de ne point usurper les droits du bourreau.

— Mais, malheureuse, dit Michaël, tu as lu dans la destinée qu'il serait rompu vif ?

— Oui.

— Et toi aussi ?

— J'ai un talisman qui me sauvera, moi.

Chilpéric eut un accès de rage.

— Alors, dit-il, je serai roué tout seul ?

— Tout seul, dit Pepa avec conviction.

— S'il en est ainsi, reprit Michaël, tu peux t'en aller, Chilpéric, on ne te fera pas de mal.

Et d'un geste impérieux, Michaël fit rentrer les poignards au fourreau.

Mais Fleur-d'Amour intervint.

— Ah ! pardon, dit-il, vous pouvez faire grâce, vous autres, mais pas moi.

Et s'adressant au page :

— Tu m'as trahi, tu as voulu me faire pendre, tu as osé lever les yeux sur ma fiancée, qui est aujourd'hui ma femme : il me faut tout ton sang.

— Eh bien ! tue-moi, dit Chilpéric, que la sinistre prophétie épouvantait toujours.

— Je ne frappe pas un homme désarmé, dit Fleur-d'Amour. Qu'on te donne une épée, descendons ensuite dans la rue, et…

Michaël interrompit le beau capitaine.

— Messeigneurs, dit-il, s'il vous prend fantaisie de vous occire réciproquement, ce n'est pas moi qui m'y opposerai. Mais vous ne vous battrez pas ici. Descendez au bord de l'eau, il fait clair de lune, et vous y verrez comme en plein jour.

— Soit, dit Fleur-d'Amour.

— Qu'on me rende une épée, puisque la mienne est brisée, ajouta Chilpéric.

— Les bohémiens n'ont que des poignards, dit Michaël ; mais Paris est plein de fourbisseurs et d'armuriers et tu trouveras aisément une rapière. Allons, hors d'ici, page de malheur !

Et Michaël montra la porte au faux moine.

Les bohémiens murmuraient. Mais Michaël avait sur eux une autorité absolue.

Aucun d'eux n'osa s'opposer au départ de Chilpéric, et Chilpéric sortit de cette maison où Molina, la ribaude vindicative, l'avait amené.

Fleur-d'Amour s'apprêtait à le suivre.

Michaël lui mit la main sur l'épaule, puis il lui dit à l'oreille en lui glissant un parchemin dans la main :

— Voilà tes lettres d'abolition.

— Ah ! ah ! dit Fleur-d'Amour. Ma paix est donc faite avec Cornebut ?

— Non-seulement elle est faite, mais tu redeviens capitaine des archers. Les lettres d'abolition en font mention.

Fleur-d'Amour suivit Chilpéric.

Chilpéric éprouvait eu sortant de la maison de Michaël et de Pepa, cette sensation étrange et délicieuse d'un homme qui sort d'un lieu infect et privé d'air.

En se retrouvant, au grand air, il aspira à pleins poumons et s'enivra de lumière. Ce qu'il avait d'obscur dans l'esprit s'éclaircissait peu à peu, et il vint un moment où il se dit :

— Je viens de l'échapper belle, et ce n'est vraiment pas ma faute, car, tout à l'heure, je demandais la mort comme un imbécile et un niais que je suis.

Les bohémiens l'escortaient, muets, sombres, farouches comme des chasseurs condamnés à laisser échapper leur proie.

Enfin il se trouva hors de la rue de la Vannerie, dont les chaînes s'étaient abaissées devant lui.

Alors il se retourna.

Fleur-d'Amour marchait derrière lui.

Chilpéric sentit toute son insolence lui revenir.

— Hé ! beau capitaine, dit-il, c'est donc à nous deux !

— C'est à nous deux, répondit Fleur-d'Amour avec calme.

— Où nous battrons-nous ?

— Où tu voudras.

— Il faut au moins que j'aie une épée.

— Tu en trouveras une.

— C'est que le couvre-feu est sonné.

— Eh bien ?

— Et les armuriers sont fermés depuis longtemps.

— Si ce n'est que cela qui t'inquiète, dit Fleur-d'Amour, sois tranquille.

— Tu sais où trouver une épée ?

— Parbleu !

Chilpéric prit un air niais.

— Où cela ? dit-il.

— Rue de la Mortellerie.

— Ah ! vraiment ?

— N'y a-t-il pas là un poste d'archers qui se tiennent toute la nuit à la disposition du chevalier du guet ?

— C'est juste.

— Tu penses bien qu'il n'est pas un archer, poursuivit Fleur-d'Amour, qui se refusera à te prêter son épée.

— Assurément non.

Chilpéric doubla le pas, et tout en marchant, il se dit :

— On n'est pas plus niais que ce Fleur-d'Amour, il va se jeter lui-même dans la gueule du loup. En attendant que je sois rompu vif, si je le suis, je vais toujours faire mettre mon homme dans un des cachots du Châtelet, et j'aurai le temps de savoir ce que Géromée devient !

Ils arrivèrent rue de la Mortellerie.

Une clarté rougeâtre se projetant dans la rue déserte, annonçait le poste des archers.

Tandis que toutes les maisons étaient plongées dans les ténèbres et le silence, les archers ne se privaient ni de lumière ni de bruit.

Réunis autour d'un grand feu, sous le commandement d'un bas officier, ils jouaient aux dés, riaient et chantaient.

Arrivés à la porte, Chilpéric dit à Fleur-d'Amour :

— Attends-moi là. Le temps d'emprunter une épée et je suis à toi.

En même temps, il se dépouilla de son froc et le jeta dans le ruisseau.

Puis, il entra dans le corps de garde.

Chilpéric, le page favori du prévôt, était non seulement connu comme le loup blanc ; mais encore il était craint comme la peste.

A sa vue, les rires cessèrent ; ceux qui chantaient se turent, ceux qui jouaient jetèrent leurs dés et leurs cornets.

Chilpéric entra en grand mystère.

Puis, il cligna de l'œil et fit signe à celui qui commandait les archers de s'approcher.

Le bas officier obéit aussitôt.

— Écoute, dit Chilpéric, qui le reconnut aussitôt, tu étais avec moi ce matin ?

— Oui, messire.

— Nous avons tenté d'arrêter ce brigand de Fleur-d'Amour que la potence attend.

— Oui, messire, et nous avons été repoussés.

— Eh bien ! je viens t'offrir une revanche.

— Comment cela ?

— Je suis parvenu tout seul en un lieu où se trouvait Fleur-d'Amour.

— Alors, vous savez où il est ?

— Attends, je lui ai cherché querelle, et il a été convenu que nous viderions notre différend et nos rancunes l'épée à la main.

— Bon ! dit le bas officier.

— Seulement, je m'étais battu avec des truands, en courant les ribaudes, et j'avais brisé mon épée sur le dos de l'un d'eux.

— Tiens, c'est vrai, votre fourreau est vide.

— Cet imbécile de Fleur-d'Amour m'a suivi jusqu'ici ; il est à la porte.

— C'est impossible ! dit l'archer incrédule.

— Je lui ai dit que je venais chercher une épée. Donc, fais sortir tes hommes, appréhende-le, et conduis-le sans retard au Châtelet.

— Vous allez être obéi, messire, dit le bas officier, enchanté de prendre une revanche de la mésaventure du matin.

Et il cria aux archers :

— A vos armes, vous autres, et suivez-moi !

Le poste sortit en tumulte et Fleur-d'Amour se trouva entouré par dix hommes qui avaient l'épée à la main. Mais celle du capitaine ne sortit point du fourreau.

— A qui donc en avez-vous, vous autres ? fit-il avec calme.

— A toi, dit le bas officier.

— Tiens, c'est toi, Guillaume ?

— C'est moi, dit l'archer.

— Tu faisais partie de ma compagnie ?

— C'est vrai, dit l'archer un peu confus. Mais maintenant…

— Maintenant, dit Fleur-d'Amour en riant, je ne suis plus qu'un gibier de potence, n'est-ce pas ?

— Hélas ! mon capitaine.

— Alors tu me veux arrêter ?

Le bas officier baissa la tête.

— Et me conduire au Châtelet ?

— C'est messire Chilpéric qui l'ordonne ainsi, dit le bas officier en baissant la tête.

— Chilpéric n'est qu'un bélître, dit Fleur-d'Amour.

— Allons ? allons ! dit Chilpéric avec colère, emparez-vous de cet homme.

Fleur-d'Amour se mit à rire.

Puis, regardant les archers :

— Qui donc sait lire parmi vous ? dit-il.

— Moi, dit le bas officier.

— Alors, lis-moi ça.

Et Fleur d'Amour tira de sa poche le parchemin que lui avait glissé Michaël au moment où il quittait sa maison.

Le chef des archers étonné, prit le parchemin, le déplia et lut :

« Nous, François Cornebut noble homme, prévôt des archers et gouverneur pour le roi du Châtelet et de sa bonne ville de Paris, faisons savoir à tous qu'il appartiendra que le sire Fleur-d'Amour est, par ces présentes, relevé de la condamnation à mort prononcée contre lui, et rétabli dans sa charge de capitaine d'une compagnie d'archers.

« Fait au Châtelet, ce dimanche, quatrième jour de décembre mil

cinq cent trente-neuf, à sept heures de relevée, et scellé de notre scel.

« François Cornebut. »

Chilpéric jeta un cri.

— Eh ! page d'enfer, lui dit Fleur-d'Amour, crois-tu pas que si je n'avais eu ce parchemin en mon escarcelle je t'aurais suivi jusqu'ici ?

Et, riant toujours, Fleur-d'Amour ajouta :

— Rentrez donc en votre poste, mes bons amis, et tenez-vous au chaud, car la nuit est froide.

— Mille excuses, capitaine… balbutia le bas officier en lui rendant le parchemin qu'il baisa avec respect.

— Et comme pour jouer aux dés et boire il n'est nul besoin de sa rapière, continua Fleur-d'Amour, que l'un de vous prête la sienne à messire Chilpéric, avec qui je vais causer deux minutes, là-bas, au bord de l'eau.

Chilpéric n'eut que l'embarras du choix.

Dix épées lui furent offertes.

Il en prit une, la première venue, et regardant Fleur-d'Amour avec colère :

— A nous deux donc ! dit-il.

— A nous deux ! répéta Fleur-d'Amour.

Et ils se mirent en route.

Ils traversèrent la Grève et passèrent devant le pilier sur lequel le bourreau dressait, selon la sentence, la potence ou l'échafaud.

— Hé ! dit Fleur-d'Amour, je commence à croire que tu viendras là avant moi.

— Peut-être, dit Chilpéric ivre de rage, mais dont le cœur battait à outrance.

Ils arrivèrent au bas de la Grève, au bord de l'eau.

La lune resplendissait.

— Un beau soir pour ferrailler, dit Fleur-d'Amour.

— Et pour mourir, dit Chilpéric.

— Tu veux donc me tuer ?

— Je m'y efforcerai, ricana Chilpéric, car il me faut ta femme.

— Géromée !

— Oui, je l’aime, et j’ai juré qu’elle m’appartiendrait.

— J’ai peur que tu n’aies fait un faux serment, camarade.

Et Fleur-d’Amour se rua, l’épée haute, sur le page.

Chilpéric, avait, sans le vouloir et sans y songer, pris, la nuit précédente, des leçons d’Amaury de Mirepoix.

Il se défendit bien, il attaqua avec mesure, il blessa même deux fois le capitaine Fleur-d’Amour.

Mais Fleur-d’Amour était une vaillante et fine lame.

A un certain moment, Chilpéric fit un faux pas et se découvrit.

L’épée de Fleur-d’Amour fila et disparut dans la poitrine du page.

Celui-ci tomba baigné dans son sang.

— Ah ! murmura-t-il en rendant un flot de sang, si j’en reviens, je me vengerai ! Et ce ne sera pas de Fleur-d’Amour, mais bien de François Cornebut, mon noble maître.

Fleur-d’Amour essuya son épée sur l’herbe, et s’en alla tranquillement.

DEUXIÈME PARTIE

–

LA DANSEUSE DE CORDES

Après le départ du page, de Fleur-d'Amour et des bohémiens qui les escortaient en murmurant, Michaël était demeuré seul avec Pepa.

— Petite sœur, avait dit Michaël, apprête-toi à me suivre.

— Ce soir ?

— Oui.

— Où me conduis-tu ?

— En un lieu où tu verras de nobles dames et de nobles seigneurs.

Pepa tressaillit et songea à ce beau gentilhomme qu'elle devait aimer, si elle en croyait la prophétie de Betsabée, la pauvre fille cul-de-jatte.

— Nous allons au Louvre, ajouta Michaël.

— Au Louvre, seigneur ?

Puis, Pepa parut comprendre :

— Ah ! c'est juste, dit-elle, la reine de Navarre est à Paris, et c'est au Louvre qu'elle a son logis.

— Cela est vrai, dit Michaël ; mais ce n'est pas chez cette princesse que nous allons.

— Chez qui donc, frère ?

Michaël n'eut pas le temps de répondre. Des pas se firent entendre dans l'escalier, puis un bohémien entra.

— Sire roi, dit-il en s'adressant à Michaël, un gentilhomme qui porte un masque sur le visage vient de se présenter à l'entrée de la rue.

— Et il s'est réclamé de moi ? fit Michaël.

— Oui, mais nous n'avons pas voulu le laisser passer, surtout après l'événement de cette nuit.

— C'est bien, dis à ce gentilhomme que je vais le rejoindre à l'instant même, et qu'il veuille bien m'attendre.

Le bohémien parti, Michaël dit à sa sœur :

— Prends ton jeu de tarot et ton grimoire, jette un manteau sur tes épaules, car la nuit est froide, et partons !

En quelques secondes, Pepa fut prête ; elle prit le bras de Michaël, et tous deux sortirent.

Il y avait en effet à l'autre bout de la rue, au delà des chaînes tendues, un homme enveloppé dans un manteau sombre, coiffé d'un large chapeau sans plume et qui portait en outre sur le visage un masque de velours noir.

— Excusez-moi, messire, lui dit Michaël, si on n'a pas abaissé les chaînes devant vous. Nous avons des lois et des coutumes auxquelles les chefs de tribu sont soumis aussi bien que de simples bohémiens.

Le gentilhomme eut un geste qui voulait dire que tout était bien du moment où Michaël le rejoignait.

Celui-ci et sa sœur firent abaisser les chaînes devant eux et partirent.

Alors le gentilhomme masqué dit à Michaël :

— C'est la jeune fille dont vous m'avez parlé !

— C'est ma sœur.

— Et elle est vraiment aussi extraordinaire que cela dans ses prédictions ?

— C'est-à-dire, répondit Michaël, que là où nous avons peine à voir au travers d'un brouillard, elle voit aussi nettement que si l'avenir était le présent.

Elle ne peut se tromper que sur elle-même, ce qui est une loi de nature, du reste.

— En effet, dit le gentilhomme masqué.

Puis, se penchant à l'oreille de Michaël :

— La princesse vous attend avec impatience, dit-il.

Ils se prirent à marcher d'un pas rapide, longeant les petites rues et gagnant ensuite le bord de l'eau.

Pepa ne demandait plus chez qui on la conduisait ; que lui importait, du reste !

Pepa rêvait à ce gentilhomme inconnu qu'elle devait aimer, et dont l'influence heureuse détournerait peut-être le sort cruel qui la menaçait.

Au bas de la poterne par où les gentilshommes logés dans le

Louvre et les gens de service entraient et sortaient, ils trouvèrent un cavalier qui se promenait au clair de lune.

L'homme au masque et lui se saluèrent.

— Vous rentrez bien tard, monsieur René, dit le cavalier.

— Monsieur de Mirepoix, répondit René le Florentin, car c'était lui, service de madame la Dauphine.

Michaël s'approcha d'Amaury de Mirepoix :

— Bonsoir, lui dit-il tout bas.

— Ah ! c'est vous, maître Michaël ? fit Amaury avec hauteur.

Michaël eut un sourire mêlé d'indulgence et de raillerie.

— Monsieur le vicomte, dit-il ensuite, vous ne m'aimez pas beaucoup, je le vois.

— Peuh ! fit Amaury, je n'ai nulle haine pour vous, maître Michaël.

— Vous m'aimerez un jour, dit le bohémien.

Et il passa.

Quant à Pepa, elle était demeurée plantée sur ses deux pieds, sans voix, sans haleine, regardant le bel Amaury, dont la lune éclairait en plein le visage, comme jamais, assurément, elle n'avait regardé un homme.

Était-ce lui ?

Betsabée avait oublié de lui dire le nom du gentilhomme au talisman.

— Viens donc, petite sœur, dit Michaël.

Il prit par la main Pepa toute tremblante, et l'entraîna dans le corridor étroit qui aboutissait à la poterne.

René les précédait, et il gravit le premier un escalier qui conduisait aux appartements du premier étage.

Alors Michaël dit à sa sœur.

— Nous allons chez madame Catherine de Médicis, la femme de monseigneur le Dauphin, et tu lui vas dire la bonne aventure.

— §

Amaury se promenait de long en large devant la poterne, comme un homme qui a une grande préoccupation et est de fort mauvaise humeur.

— Les bohémiens, murmurait-il, pénètrent et s'insinuent partout. Madame Marguerite de Navarre, ma bien-aimée souveraine, en est folle et elle croit à leurs sorcelleries endiablées bien plus qu'à la messe, à telles enseignes qu'elle est toujours sur le point d'aller au prêche.

Amaury parlait entre ses dents ; mais il arpentait le sol d'un pas saccadé et gesticulait fort.

Tout à coup il entendit un éclat de rire au-dessus de sa tête et une voix paisible et railleuse lui dit :

— Hé ! monsieur de Mirepoix, à qui donc en avez-vous ?

Amaury leva les yeux.

Au-dessus de lui, une fenêtre était ouverte, et à cette fenêtre, baignée des rayons de la lune, apparaissait la jolie tête un peu moqueuse de mademoiselle Gironde.

— Excusez-moi, mademoiselle, balbutia Amaury un peu confus.

— Montez donc, messire, reprit Gironde.

— Où cela, mademoiselle ?

— Ici, dans ma chambre. Nous causerons. Je gage que vous avez beaucoup de choses à me dire.

L'invitation était faite avec tant d'amabilité que messire Amaury de Mirepoix s'empressa de l'accepter. Il franchit la poterne, enfila le corridor, et comme il grimpait dans l'escalier, une porte s'ouvrit sans bruit, une main parfumée et mignonne prit sa main, et mademoiselle Gironde lui dit tout bas :

— Il fait si beau clair de lune que je n'ai pas de lumière.

Et elle le fit entrer dans sa chambre.

Puis, le regardant avec ses yeux malicieux :

— Voyons, mon beau chevalier, dit-elle, à qui en aviez-vous tout à l'heure ?

— Mademoiselle, répondit Amaury, je viens de rencontrer encore ces bohémiens.

— Michaël ?

— Michaël et une femme, à laquelle je n'ai pris garde du reste.

— Et c'est ce qui vous met en méchante humeur ?

— Je l'avoue, mademoiselle.

— Moi, messire, je suis un peu comme vous.

— En vérité ! dit Amaury.

— Et je trouve que l'autre soir, madame Marguerite nous a traités bien légèrement, vous et moi, en nous faisant sortir, tandis qu'elle s'enfermait avec ce Michaël.

— C'est aussi mon avis, mademoiselle. Aussi je hais ces gens-là.

— Moi pareillement, messire. Mais où allaient-ils donc, ces bohémiens ?

— Comment ! mais ils venaient au Louvre…

— Au Louvre !

— Oui, mademoiselle.

— Mais la reine les fait donc appeler encore.

— Je ne crois pas que ce soit la reine de Navarre, messire.

— Qui donc alors, messire Amaury ?

— Ils étaient en compagnie d'un Florentin appelé René, et qui est le favori de madame Catherine.

— Alors, ils vont dire la bonne aventure à la Dauphine ?

— Je le crois.

Un sourire mystérieux glissa sur les lèvres de Gironde.

— Hé ! messire Amaury, il me vient une bien belle idée, je vous jure.

— Vraiment, mademoiselle.

— Nous n'avons pas su ce qui se passait l'autre jour entre madame Marguerite et Michaël.

— Et nous ne le saurons probablement jamais, dit Amaury avec un accent de rancune jalouse.

— C'est possible, dit Gironde ; mais nous pouvons savoir ce qui se passera chez la Dauphine.

— Et comment cela, mademoiselle ?

— Nous ne sommes pas à madame Catherine, poursuivit Gironde. C'est une princesse que nous ne connaissons que d'hier et à qui nous ne devons pas fidélité. Par conséquent, acheva l'espiègle jeune fille, je ne vois pas pourquoi nous respecterions ses secrets et ses mystères.

— Mais comment les pénétrerez-vous, mademoiselle ?

— Rien de plus facile, messire.

— Ah bah ! fit Amaury.

— Le Louvre est plein de petits mystères, poursuivit Gironde, et je sais une chambre située juste au-dessus de l'oratoire de madame Catherine.

— Et dans cette chambre…

— Venez, vous verrez… mais ne perdons pas de temps, et surtout marchez le plus possible sur la pointe du pied.

— Oui, mademoiselle.

Gironde rouvrit la porte sans bruit, reprit la main d'Amaury et lui dit :

— Nous n'avons pas besoin de lumière, d'ailleurs j'y vois la nuit. Laissez-vous conduire.

Et les deux jeunes gens, légers comme des ombres, montèrent lestement l'escalier en coquille sur lequel donnait la chambrette de Gironde, et celle-ci, arrivée au deuxième étage, entraîna Amaury dans un corridor, poussa une porte et le fit pénétrer dans une vaste salle qui avait été le logis des pages du feu roi Louis XII.

Cette salle, dont les fenêtres donnaient sur une cour intérieure, dans laquelle la lune ne pénétrait pas, était plongée dans l'obscurité.

Gironde, une fois Amaury entré, referma la porte avec précaution et poussa le verrou.

— Il ne faut pas que nous soyons dérangés, dit-elle.

— Je me demande, murmura Amaury, comment, au milieu de ces ténèbres, nous allons savoir ce qui se passe chez madame la Dauphine.

— Savoir et voir, fit Gironde.

— Ah ! bah ! vraiment ? dit Amaury abasourdi.

— Avez-vous votre dague ?

— Sans doute.

— Est-elle de bonne trempe et ne cassera-t-elle point ?

— Singulière question, mademoiselle !

— C'est que, dit Gironde, il s'agit de desceller une dalle.

— Ah !

— Il faut vous dire que sous le feu roi Louis XII, les pages étaient, comme aujourd'hui, fort curieux. Or l'oratoire de madame Catherine, qui est au-dessous de nous, était, à cette époque, la chambre des filles d'honneur de la reine.

Les pages qui voulaient savoir ce que ces demoiselles disaient d'eux, avaient percé un judas dans le plancher et atteint les frises de la rosace du plafond inférieur.

— Et, en descellant la dalle…

— Nous serons au-dessus du judas.

— Bien, je comprends, où est la dalle ?

— C'est la cinquième en partant de la porte et en marchant vers la croisée.

Sur ces mots, Gironde tira de sa poche un briquet et une bougie.

La bougie allumée, elle compta les dalles et dit :

— Ce doit être celle-là.

— Mais comment savez-vous cela, mademoiselle ? demanda Amaury, qui se mit à genoux auprès de la dalle et tira sa dague du fourreau.

— Je sais tant de choses, fit Gironde en souriant.

— Mais encore ?…

— Mon père a été page, dit Gironde, et c'est de lui que je tiens ce renseignement.

Amaury glissa sa dague entre la dalle désignée et la voisine, exerça une pesée, et la dalle céda.

Aussitôt Gironde éteignit la bougie.

Alors, les deux jeunes gens reçurent en plein visage un rayon de clarté et des voix montèrent jusqu'à eux.

Le judas était ménagé au-dessus d'une rosace à jour, œuvre d'un artiste italien.

Amaury et Gironde se penchèrent et virent fort distinctement au-dessous d'eux l'oratoire de madame Catherine de Médicis, et dans cet oratoire, quatre personnes.

La Dauphine était assise devant une table.

En face d'elle une autre femme, Pepa, étalait un jeu de cartes sur la table.

Derrière la Dauphine, se tenait René, debout et le chapeau à la main.

Michaël était auprès de sa sœur et suivait d'un œil attentif les cartes que la bohémienne rangeait silencieusement, dans un ordre bizarre.

Pâle, l'œil ardent, la jeune princesse paraissait en proie à une vive anxiété.

Gironde approcha les lèvres de l'oreille d'Amaury.

— Que c'est bien là, dit-elle, une fille d'Italie, pleine de superstitions.

Enfin, quand les cartes furent rangées, la jeune princesse dit à Pepa :

— Commencez-vous à lire dans ma destinée ?

— Oui, madame.

— Et quelle sera cette destinée ?

— Vous serez une grande reine, madame.

— Reine, peut-être, soupira Catherine, mais serai-je mère ?

— Oui, madame, vous aurez plusieurs enfants.

Et Pepa tourna un nouveau paquet de cartes.

— J'en vois cinq, dit-elle.

— Vous voyez bien, madame, dit René, qu'il ne faut pas désespérer de l'avenir.

— Oui, fit Catherine, mais ces cartes disent-elles la vérité ?

— Les cartes n'ont jamais menti sous mes doigts, répondit Pepa avec l'accent de la conviction.

— En effet, madame, reprit René, j'ai quelque connaissance, moi aussi, du *grand jeu*… et je crois que cette jeune fille voit clair.

— Ah ! fit Catherine pensive.

Pepa battait toujours les cartes.

Elle amena successivement trois rois dont le dernier était un roi de pique.

Alors regardant la Dauphine :

— Madame, dit la bohémienne, trois de vos fils seront rois.

— Comment cela peut-il se faire ? demanda la princesse émue.

Pepa tourna une carte encore.

C'était une dame de pique.

— Et, acheva la bohémienne, vous porterez leur deuil à tous trois.

La princesse étouffa un cri.

Pepa tourna de nouveau une carte.

C'était encore une dame de pique.

— Oh ! madame, balbutia-t-elle, vous passerez votre vie vêtue de deuil.

— Comment alors serai-je heureuse ? demanda la Dauphine devenue toute tremblante.

— Je n'ai pas dit que vous seriez heureuse, madame, j'ai dit que vous seriez une grande reine.

Et Pepa tourna cartes sur cartes et huit carreaux se succédèrent.

— O mon Dieu ! fit-elle.

— Qu'est-ce encore ? demanda madame Catherine dont le front était baigné de sueur.

— Je vois votre règne noyé dans le sang, madame…

Et comme Pepa parlait ainsi une portière se souleva au fond de l'oratoire, et Amaury et Gironde penchés sur le judas virent une femme qui entrait sans bruit.

Cette femme était la reine de Navarre, qui s'avança sur la pointe du pied et mit un baiser au front de la Dauphine.

Puis, elle dit à Pepa :

— Continue, mon enfant.

— Mordioux ! murmura Amaury à l'oreille de Gironde, tous ces bohémiens nous feront perdre la tête, et cette pauvre reine de Navarre est tout à fait toquée !

Et les deux jeunes gens continuèrent à regarder et à écouter avec une anxieuse attention…

La reine de Navarre s'était donc avancée sur la pointe du pied et, après avoir mis un baiser au front de la jeune princesse, elle était demeurée debout derrière elle, disant à Pepa :

— Continuez, mon enfant.

La bohémienne tournait toujours les cartes.

— Madame, dit-elle à Catherine, j'espérais m'être trompée ; et je viens de rebattre les cartes ; mais elles me donnent toujours le même résultat.

— Ainsi, je serai mère ?

— Vous aurez cinq enfants, quatre fils et une fille.

— Ah ! et mes fils seront rois ?

— Quatre de vos enfants porteront une couronne.

— Mes quatre fils ?

— Oh ! non, il en est un qui ne régnera pas.

— Et celui-là ?…

— Il mourra le second, dit encore Pepa.

— Ma fille sera donc reine ?

En ce moment Pepa tressaillit. Elle venait de retourner une dame de cœur.

— Elle sera reine, dit la bohémienne, et elle portera deux couronnes.

— Deux couronnes ! exclama la Marguerite des Marguerites.

Pepa leva les yeux sur elle.

— Celle que vous avez sur votre tête, madame, dit-elle.

La reine de Navarre tressaillit.

— Après cela, dit-elle, tout est possible. J'aurai sans doute un petit-fils qui épousera votre fille, ma belle nièce.

Et la reine Marguerite posa sa belle main sur l'épaule de Catherine.

La jeune princesse était pâle et un frémissement convulsif parcourait tout son corps.

— Ah ! madame, dit-elle, si vous saviez tout ce que cette bohémienne m'a prédit !

— Voyons, mon enfant ?

— Elle me dit que je serai une grande reine.

— J'en suis persuadée par avance.

— Mais que je serai vêtue de deuil toute ma vie. Je survivrai donc à mes enfants ?

— A vos fils, madame, dit Pepa.

— Et ma fille me survivra ?

— Oui, madame.

— Et elle portera deux couronnes ?

— Oui.

— La couronne de Navarre d'abord, dit Marguerite.

— Et… l'autre ?

— Celle de France, dit Pepa avec un accent de conviction qui arracha un cri aux deux princesses.

— Étrange ! étrange ! murmurait la reine de Navarre.

— Mais, s'écria Catherine, pour que ma fille devienne reine de France, il faudra donc que mes fils meurent sans postérité.

— Oui, madame.

Alors la jeune princesse eut un éclair dans le regard :

— Et qui donc me succédera ? s'écria-t-elle.

Pepa garda un moment le silence ; mais sa main fiévreuse tournait toujours les cartes ; et, tout à coup, levant les yeux sur Marguerite de Navarre :

— Un prince dont vous serez l'aïeule, vous madame, dit-elle.

Catherine de Médicis se leva brusquement.

— Non, non, dit-elle tout cela est impossible ; pour qu'un prince de la maison d'Albret montât sur le trône, il faudrait donc que les Valois fussent morts ?

Pepa baissa la tête.

— Et qu'il n'y eût plus sur la terre un seul descendant du roi saint Louis, acheva la Dauphine.

— Je ne sais pas, dit la bohémienne avec un accent de lassitude profonde : j'ai épuisé mes cartes et je ne vois pas plus loin.

Alors Michaël la prit par la main :

— Va-t'en, mon enfant, dit-il.

Puis, s'adressant à René le Florentin :

— Messire, ajouta-t-il, oserais-je vous prier de reconduire ma sœur ? je ne veux pas qu'on la puisse prendre pour une ribaude ; et je dois cependant demeurer au Louvre où la reine a besoin de moi.

René prit sa toque et son manteau.

— Venez, mon enfant, dit-il à Pepa.

Et il sortit, non sans pousser un soupir de regret, car il devinait que de graves questions allaient être débattues entre le roi des bohémiens et les deux princesses.

Mademoiselle Gironde et Amaury de Mirepoix avaient un moment quitté leur poste d'observation et ils causaient tout bas :

— Je suppose bien, disait Gironde, que vous ne croyez pas un mot de toutes ces sornettes ?

— Assurément non, répondit Amaury.

Et comme il disait cela, il se fit du bruit dans l'oratoire de madame Catherine, et ils retournèrent tous deux, ces beaux espiègles, à leur judas, pour voir ce qui allait se passer. C'était René et Pepa qui rentraient.

— Qu'est-ce donc ? dit la Dauphine.

— Madame, dit Pepa, j'ai retrouvé dans ma poche une carte.

— Ah ! fit Marguerite. Eh bien ?

— Et grâce à cette carte, je puis vous dire quel est le prince qui épousera la fille de madame la Dauphine et portera à son tour la couronne de France.

— Parle, dit la reine de Navarre.

— C'est un prince qui aura des droits à cette couronne.

— Un descendant de saint Louis, alors ?

— Oui, madame.

— Je serais curieuse de savoir le nom de ce prince qui,

probablement, n'est pas encore ici.

— Je ne sais pas son nom ; mais il sera le parent d'un homme qui a trahi le roi.

— Le roi d'aujourd'hui ?

— Oui.

Un nom jaillit simultanément des lèvres de la reine de Navarre et de celles de Catherine de Médicis.

C'était le nom du connétable, et le connétable s'appelait Bourbon.

Et les deux princesses frissonnèrent, et Catherine, l'œil en feu, s'écria :

— Jamais ! jamais !

Puis, la reine de Navarre frappa sur un timbre.

Au bruit, un page entra.

— Mon mignon, dit Marguerite, cherche-moi, par le Louvre, un gentilhomme appelé Amaury de Mirepoix.

Amaury avait entendu.

— Ah ! dit Gironde, sauvez-vous vite, messire Amaury, moi, je reste ici, et veux savoir ce qui va se passer encore.

Amaury sortit avec précaution de la chambre des pages du feu roi Louis XII ; puis, il descendit en toute hâte, ce qui fit qu'il rencontra dans les antichambres le page envoyé à sa recherche.

Puis, il pénétra chez madame Catherine et fit mine d'être surpris de voir les deux bohémiens en si noble compagnie.

Pepa et René n'étaient point sortis encore.

— Mon beau chevalier, dit la reine à qui Michaël avait dit quelques mots en langue basque, j'ai un message, à te donner.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Va-t'en au Châtelet, si le prévôt est couché, fais-le lever et me l'amène…

Depuis qu'Amaury était entré, Pepa avait les yeux baissés et elle tremblait d'une mystérieuse émotion.

— Ah ! Cornebut ! fit Amaury. J'y vais d'autant plus volontiers, madame, que j'ai un petit service à lui demander.

— A Cornebut ?

— Oui, madame, je lui veux demander la grâce d'un pauvre bohémien.

A ces mots, Pepa étouffa un cri, leva les yeux sur Amaury et rougit jusqu'au blanc des yeux.

Le beau gentilhomme qu'elle devait aimer, c'était lui !

§

René le Florentin, Pepa la bohémienne et Amaury le beau gentilhomme étaient partis.

Il ne restait dans l'oratoire que la reine de Navarre, Catherine de Médicis et le bohémien Michaël, ne se doutant pas que mademoiselle Gironde, la belle espiègle était accroupie auprès du judas, les écoutait et les observait.

— Ma chère enfant, dit alors la reine Marguerite, en admettant que les sinistres prédictions que vous venez d'entendre s'accomplissent jamais, elles sont dans un avenir si lointain que vous ne sauriez raisonnablement vous en préoccuper.

— J'espère qu'elles ne s'accompliront jamais, dit la jeune princesse.

— Mais, reprit la reine Marguerite en montrant Michaël, cet homme n'est point venu ici dans le but unique de vous faire dire la bonne aventure par sa sœur. N'est-ce pas, Michaël ?

— Assurément non, madame.

— Et moi, continua la reine, je ne vous ai pas fait prier de me recevoir uniquement pour assister à une expérience de tireuse de cartes.

— Ah ! fit la Dauphine.

— Je veux vous parler de graves intérêts, mon enfant.

Madame Catherine tressaillit et la regarda.

— L'empereur Charles traverse la France, poursuivit la reine Catherine, et il vient à Paris.

— Eh bien ? madame.

— Le roi, toujours chevaleresque, a oublié sa captivité de Madrid, et il veut recevoir dignement son hôte.

— Si j'étais le roi de France, dit madame Catherine froidement, je prendrais ma revanche, et au lieu de loger l'empereur Charles au Louvre, je l'enverrais au donjon de Vincennes.

— Ma nièce, dit la Marguerite des Marguerites, j'attendais de vous cette parole.

Et regardant Michaël :

— Tu avais raison, dit-elle, madame Catherine est avec nous.

— Mais enfin, madame, dit la Dauphine, que comptez-vous faire !

— Prendre notre revanche du traité de Madrid.

— Mais… le roi…

— Nous agirons sans le roi, si vous êtes avec nous.

— Hélas ! dit la jeune princesse, que suis-je en ce pays, sinon une pauvre femme sans influence et sans pouvoir ?

— Nous vous donnerons l'un et l'autre, madame, dit fièrement Michaël.

Catherine regarda cet homme étrange.

Elle était Italienne, partant superstitieuse, et les prophéties de la bohémienne l'avaient fortement impressionnée.

Cependant, elle répondit à Michaël :

— Pour que j'eusse l'un et l'autre, il faudrait que mon époux me revînt.

— Il vous reviendra, madame, dit Michaël, ma sœur ne vous a-t-elle pas dit que vous seriez mère et reine.

Catherine leva les yeux au ciel :

— *Chi, lo sa ?* fit-elle.

Mais comme elle commençait ces mots, il se fit un grand bruit par les corridors et dans les cours du palais, à cette heure avancée de la nuit.

Les Suisses de garde prirent les armes ; la grande porte du Louvre s'ouvrit à deux battants.

Et les deux princesses courant aux fenêtres virent entrer une troupe de cavaliers portant des torches ; au milieu d'eux, un grand et beau seigneur chevauchait noblement.

C'était le Dauphin, Henri de France.

— Vous voyez bien, mon enfant, dit alors Marguerite de Navarre à l'oreille de la Dauphine tout émue, vous voyez bien que nos prédictions à Michaël et à moi commencent à s'accomplir. Vous serez

mère.

Le Dauphin descendit de cheval et monta lestement les marches du grand escalier au milieu d'une double rangée de varlets, de pages et de gentilshommes. Il s'en alla tout droit aux appartements de la Dauphine, et fut quelque peu étonné d'y trouver sa tante, la reine de Navarre.

— Madame, dit-il à la Dauphine, le roi, mon père, prépare de grandes fêtes à Rambouillet, et il veut que vous en soyez le plus bel ornement.

En même temps, le Dauphin baisa galamment la main de sa femme.

— J'obéirai au roi, dit Catherine.

— Je vous viens quérir, poursuivit le Dauphin. Demandez votre litière, vos femmes et vos gentilshommes, et partons. La nuit est belle, et nous aurons franchi en quelques heures les quinze lieues qui nous séparent du château de Rambouillet.

— Vous êtes fou, monsieur mon neveu, dit la Marguerite des Marguerites en riant.

— Et pourquoi cela, madame ?

— Parce que voyager la nuit, en plein hiver, est une folie qui n'est permise qu'à un beau paladin comme vous, monsieur mon neveu.

— Mais, madame, il fait un clair de lune superbe.

— Nous autres, femmes, nous préférons la lumière du soleil.

Et comme le Dauphin hésitait, car il songeait sans doute, à s'en retourner à Anet le plus tôt possible, la reine de Navarre ajouta :

— Par le Christ, monsieur mon neveu, il y a trop longtemps que vous n'avez fait au palais du Louvre l'honneur de dormir sous ses lambris, pour que vous n'y passiez pas la nuit.

Alors le Dauphin regarda Catherine rougissante, et, pour la première fois peut-être, il s'aperçut qu'elle était belle.

— Vive Dieu ! murmura la reine de Navarre, je crois bien que le royaume de France ne tombera pas en quenouille, cette fois.

§

La reine de Navarre avait donc laissé le Dauphin chez sa femme et elle était remontée dans ses appartements.

Michaël l'y attendait.

— Mais tu es donc un être surnaturel ? lui dit-elle.

— Oui et non, madame.

— Qu'es-tu devenu quand le Dauphin est arrivé ?

— Je me suis évanoui comme une ombre.

— Comment es-tu entré ici ?

— Le Louvre n'a pas de mystères pour moi.

En ce moment on gratta à la porte.

C'était Amaury qui revenait du Châtelet.

— Amènes-tu Cornebut ?

— Oui, madame.

— Où est-il ?

— Dans la salle voisine.

— Va le chercher.

— Un moment, madame, dit Michaël. Il faut auparavant que je m'évanouisse.

— Mais…

— Pour Cornebut, je ne suis pas un homme.

— Qu'es-tu donc ?

— Le diable ! il ne me voit pas, mais il m'entend.

Et au grand étonnement de la reine de Navarre, Michaël posa sa main sur la boiserie, pressa un ressort, un panneau se détacha, puis reprit sa place.

Michaël avait disparu.

Alors Amaury alla chercher Cornebut.

Cornebut entra comme un homme qui ne sait pas ce qu'on lui veut, et trouve qu'on manque d'égards avec lui, en le réveillant ainsi en pleine nuit.

— Messire le prévôt, lui dit la reine de Navarre, j'ai troublé votre sommeil ; mais vous me le pardonnerez, quand vous saurez que j'ai besoin de vous et compte sur votre loyauté et sur votre bravoure.

Cornebut, flatté du compliment, s'inclina jusqu'à terre.

La reine fit un signe à Amaury.

Amaury comprit et sortit laissant la reine de Navarre tête à tête

avec le prévôt.

Il était pressé, du reste, de rejoindre mademoiselle Gironde et de savoir ce qui s'était passé après son départ dans l'oratoire de madame Catherine.

Il monta donc sans bruit à la chambre des pages du feu roi Louis XII.

Gironde était toujours auprès du judas.

— Hé ! lui dit-elle, je commence à croire aux prophéties de la bohémienne.

— Allons donc !

— La Dauphine sera mère.

— Plaît-il ?

— Regardez plutôt, mon beau chevalier.

Amaury se pencha à son tour sur le judas.

Alors, il aperçut le Dauphin qui avait mis un genou en terre devant madame Catherine et lui baisait les mains avec une galanterie pleine de tendresse.

Et mademoiselle Gironde se leva et entraîna Amaury en lui disant :

— Le reste ne nous regarde pas !

Gironde et Amaury sortirent donc de la chambre des pages du feu roi Louis XII.

Quand ils furent dans le corridor, Gironde dit au jeune gentilhomme :

— Maintenant, savez-vous ce qui s'est passé, après votre départ ?

— Ma foi non !

— Vous croyez peut-être qu'on a continué à faire de la magie et à tirer les cartes ?

— Dame !

— Eh bien ! non, dit Gironde, on a fait de la politique.

— Comment cela ?

— Madame Marguerite conspire, et elle entraîne dans sa conspiration madame la Dauphine.

— Et contre qui conspire-t-elle ? demanda Amaury.

— Contre l'empereur Charles.

— Ah ! oui, l'idée de Michaël ?

— Justement, mon cher monsieur Amaury, seulement la Dauphine en est.

— Et nous, dit Amaury avec aigreur, nous n'en sommes pas ?

— Oh ! nous en serons, soyez tranquille. Avez-vous ramené Cornebut ?

— Sans aucun doute, et il est maintenant avec madame Marguerite.

— Et Michaël ?

— Non, Michaël, toujours sorcier, s'est évanoui dans la boiserie. Il assistera, invisible, à l'entretien de la reine de Navarre et du prévôt de Paris.

— Et nous aussi, dit froidement Gironde.

— Comment, nous aussi ?

— Sans doute, puisqu'on ne nous met pas franchement de la conspiration et que nous voulons en être.

— Eh bien ? lit Amaury.

— Eh bien ! nous en serons, dit Gironde.

— Mais, dit Amaury, cette fois c'est dans son propre appartement que la reine de Navarre donne audience à Cornebut.

— Je le sais, mon cher monsieur Amaury, mais je vais chez la reine quand je le veux, aussi bien que chez madame la Dauphine.

— Comment faites-vous donc ?

— Ma chambre, vous le savez, est tout à côté de celle de la reine.

— Fort bien.

— La cloison est mince, et quand la reine a besoin de moi, elle n'a qu'à frapper du bout des doigts.

— Ce qui fait qu'on peut entendre au travers de cette cloison ?

— Attendez donc, monsieur l'impatient !

— J'écoute, dit Amaury, regardant toujours Gironde.

— Or, vous savez qu'un soir, poursuivit-elle, la reine s'est enfermée avec Michaël.

— Je m'en souviens parfaitement, murmura le jeune gentilhomme avec dépit.

— Et nous n'avons pas su ce qui s'était passé entre eux.

— Hélas ! non, soupira l'amoureux et jaloux gentilhomme.

— Mais Gironde n'est pas une fille à laisser échapper l'occasion de prendre une revanche. « Si jamais Michaël revient chez la reine, me suis-je dit, je saurai ce qui se passera. »

— Et alors ?

— Alors j'ai percé un petit trou au chevet de mon lit, juste en face d'un miroir devant lequel la reine s'attife et qui nous reflétera Cornebut et madame Marguerite.

— Ah ! dit Amaury émerveillé, voilà qui est fort bien.

— Par conséquent, reprit Gironde, venez dans ma chambre, mon cher monsieur Amaury. Pourquoi ne conspirerions-nous pas un peu aussi, nous ?

Et elle prit Amaury par la main et le fit redescendre à l'étage

inférieur.

§

Pendant ce temps-là, madame Marguerite donnait audience à Cornebut.

Michaël était invisible ; mais il était prêt à venir en aide à la reine, si Cornebut faisait des difficultés.

Or, le prévôt de Paris était venu au Louvre sans se douter le moins du monde de ce que la reine de Navarre lui pouvait vouloir.

Seulement, comme il était bon courtisan, il s'était levé sans trop maugréer et avait suivi Amaury.

La Marguerite des Marguerites était une trop fine mouche pour aborder de front Cornebut.

Tandis que le prévôt, toujours étonné, demeurait debout devant elle tournant sa toque dans ses doigts, et se demandant toujours pourquoi elle l'avait fait venir, Marguerite lui dit :

— Il y a longtemps, cher sire, que j'ai une fantaisie que vous pouvez satisfaire.

— En vérité, madame, fit Cornebut avec empressement.

— Il paraît que vous avez fait construire un palais qui est une merveille ?

Cornebut prit un air modeste.

— Le roi mon frère m'en a parlé et il en est jaloux, tant vous avez entassé de belles choses, œuvres d'art et de curiosités en ce logis.

Cornebut salua. Il était évidemment flatté qu'on lui parlât du palais de la Périne, et de la Périne par conséquent.

La reine poursuivit :

— Je le voudrais visiter, mon cher sire, et ma fantaisie va plus loin encore, comme vous allez voir.

— Ah ! fit encore Cornebut.

— Je voudrais voir cette beauté incomparable pour qui vous avez fait toutes ces folies princières.

Cornebut pensait :

— Je ne pense pas que la reine veuille visiter le palais de la Périne cette nuit ; par conséquent, elle aurait pu me laisser dormir, et me faire savoir sa fantaisie demain seulement.

Puis il répondit tout haut :

— Madame, je suis le plus humble des serviteurs de Votre gracieuse Majesté et ses désirs sont pour moi des ordres. Il sera fait comme Votre Majesté le désire et j'attends son bon plaisir.

— Vous êtes le plus galant seigneur que je connaisse, cher monsieur Cornebut, répondit la reine.

— Que Votre Majesté fixe donc le jour et l'heure de cette visite.

— Demain, si vous voulez.

Cornebut s'inclina.

— A deux heures de relevée, je vous irai prendre au Châtelet.

Cornebut fit un pas de retraite.

Mais, d'un geste, la reine le retint.

— Ah ! messire le prévôt, dit-elle, encore un mot, je vous prie !

Cornebut attendit.

— Je vous ai fait venir, poursuivit la reine, parce que je vous voulais parler d'autres choses encore.

— J'écoute Votre Majesté.

— Vous êtes ambitieux, messire, et je trouve votre ambition légitime.

Le prévôt tressaillit et se demanda ce que lui voulait la reine de Navarre.

— Vous êtes prévôt des archers, gouverneur de Paris, vous avez beaucoup d'or, de terres et de seigneuries ; mais tout cela ne suffit point, j'imagine.

— Que va-t-elle donc m'offrir ? pensait le prévôt.

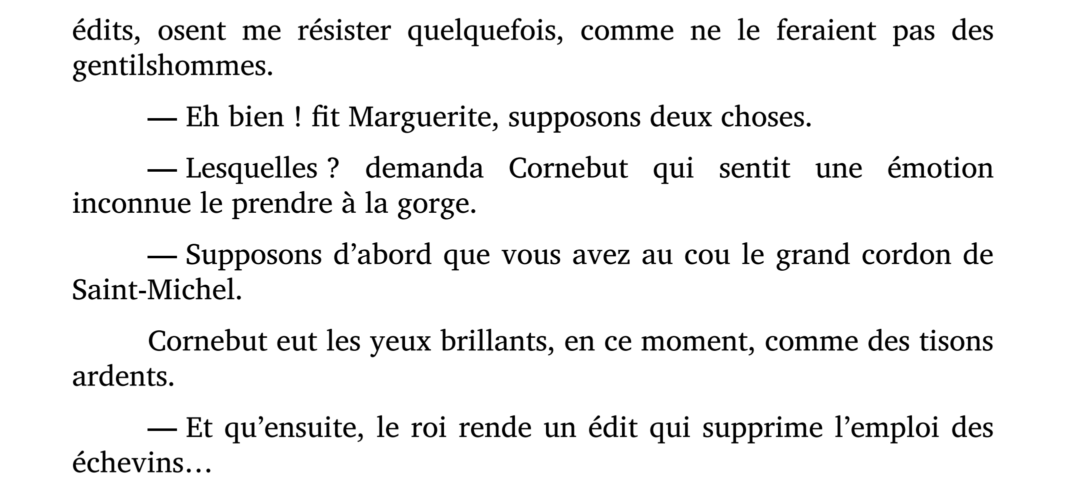
— Et je gage, continua Marguerite, que le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel dont le roi se montre si avare ne vous déplairait pas.

Cornebut devint rouge comme une pivoine.

Du premier coup, la reine de Navarre avait mis la main sur la plus secrète et la plus ardente de ses convoitises.

— Ensuite, poursuivit Marguerite, bien que gouverneur de Paris, vous n'êtes pas le maître absolu de la bonne ville.

— Cela est vrai, soupira Cornebut, les échevins me chagrinent souvent beaucoup. Ces bourgeois, armés de leurs *franchises* et de leurs



édits, osent me résister quelquefois, comme ne le feraient pas des gentilshommes.

— Eh bien ! fit Marguerite, supposons deux choses.

— Lesquelles ? demanda Cornebut qui sentit une émotion inconnue le prendre à la gorge.

— Supposons d'abord que vous avez au cou le grand cordon de Saint-Michel.

Cornebut eut les yeux brillants, en ce moment, comme des tisons ardents.

— Et qu'ensuite, le roi rende un édit qui supprime l'emploi des échevins…

— Le roi ferait cela ?

— Peut-être… s'il était bien conseillé.

— Et qui lui donnerait ce double conseil ?

— Moi, messire, acheva Marguerite.

— Bon ! pensa Cornebut, que va-t-elle donc me demander en échange.

La reine de Navarre reprit :

— Cher monsieur Cornebut, j'ai engagé une gageure aujourd'hui même.

— Avec qui, madame.

— Avec madame Catherine de Médicis, ma nièce.

— Et… cette gageure ?

— J'ai parié que je gouvernerais Paris tout un jour et toute une nuit.

— Comment cela, madame ?

— Et que pendant ces vingt-quatre heures vous m'obéiriez complètement, aveuglément, sans discuter aucun de mes ordres.

— Mais, madame, dit Cornebut, ce que vous me demandez là est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que je dois auparavant obéir au roi.

— Même si le roi ne vous donne aucun ordre.

— Le roi m'en donne toujours, madame.

— Vous vous trompez, messire le prévôt, dit la reine de Navarre ; en ce moment vous confondez le roi avec la duchesse d'Étampes.

Et Marguerite attacha sur Cornebut un regard pénétrant.

Le prévôt se troubla et baissa les yeux.

— Messire François Cornebut, reprit Marguerite, il faut savoir maintenant si vous voulez être débarrassé des échevins, porter au cou le grand cordon de Saint-Michel et me servir, moi, ou continuer à porter les couleurs de madame la duchesse d'Étampes.

La proposition était directe, Cornebut y répondit avec franchise :

— Madame, dit-il, la vraie reine de France, c'est la duchesse d'Étampes.

— Je le sais.

— Et se mettre en guerre avec elle, c'est risquer tout au moins sa tête. Or le jour où je n'aurai plus de tête, je ne pourrai pas me mettre un cordon au cou.

— Alors, vous refusez mon alliance ?

Cornebut continua à baisser les yeux.

Mais tout à coup, une voix qui semblait descendre du plafond dit d'un ton moqueur :

— Cornebut, tu es un imbécile !

Cornebut jeta un cri ; il avait reconnu cette voix, c'était celle du diable, son ami de la veille.

— Qu'avez-vous donc, messire ? dit la reine, qui demeura impassible.

— Mais, madame, vous avez comme moi entendu…

— Quoi donc ?

— Une voix…

— Quelle voix, messire ?

— Une voix qui descend de là-haut et qui…

— Je n'ai pas entendu de voix, fit Marguerite.

Mais Michaël, invisible, continua :

— Tu penses bien, Cornebut, que je ne me manifeste pas à tout le monde, moi. Tu entends ma voix, parce que je le veux ainsi ; mais la reine n'a jamais rien entendu.

— Ah ! dit Cornebut, répondant à la voix mystérieuse.

— Mais à qui en avez-vous donc ? fit Marguerite.

— Je lui réponds, madame.

— A qui donc, bon Dieu ?

— A la voix qui me parle.

La reine haussa les épaules, et murmura :

— J'ai eu tort de vous faire réveiller en pleine nuit, messire le prévôt ; je crois que vous dormez encore.

En même temps, la voix disait :

— L'heure est proche où la duchesse d'Étampes, si puissante aujourd'hui, perdra sa faveur.

Cornebut sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

— Je t'ai promis mon amitié, continua Satan, et quand je suis l'ami de quelqu'un, je lui donne toujours un bon conseil.

— Je vous crois, messire Satan, balbutia Cornebut.

— Comment ! c'est avec le diable que vous causez, messire ? dit la reine de Navarre en riant.

— Oui, madame.

— Ah ! par exemple ! voilà qui est bizarre ! et que vous dit-il, messire Satan ?

— Il me conseille d'abandonner madame la duchesse d'Étampes.

— En vérité ! messire Cornebut ?

— Et de m'attacher à vous, madame.

— Et que lui répondez-vous, sire prévôt.

— Ce que je vais répondre à Votre Majesté.

— Voyons ?

— Je supplie Votre Majesté de m'accorder vingt-quatre heures de réflexion.

— Je le veux bien ; mais à une condition, messire.

— Parlez, madame.

— Vous allez m'engager votre foi de gentilhomme que vous ne parlerez durant ces vingt-quatre heures, à âme qui vive, de ce qui vient de se passer entre nous.

— Sur ma foi de gentilhomme, je vous le jure, madame.

Et, pour rendre son serment plus solennel, Cornebut étendit la main vers un Christ d'ivoire qui se détachait sur un coussin de velours noir au fond de l'alcôve de madame Marguerite.

La reine fit alors un geste qui voulait dire :

— C'est bien, votre audience est terminée. Revenez demain.

Cornebut fit un pas de retraite ; puis, saluant la reine :

— Demain, à pareille heure, dit-il, je me présenterai au Louvre.

— Et vos réflexions seront faites ?

— Oui, madame.

— Allez, dit Marguerite.

Et elle congédia Cornebut après lui avoir donné sa main à baiser.

Alors, quand la porte se fut refermée derrière le prévôt, la boiserie se rouvrit, et Michaël reparut, disant :

— Madame, vous pouvez dormir tranquille, cet homme est à nous.

— Tu crois ? fit la reine.

— J'en suis certain, madame, il me croit le diable, et la Périne aidant, le diable fera de lui ce qu'il voudra.

— Mais, dit la reine, m'expliqueras-tu comment te trouvant hors d'ici, ta voix se faisait entendre tout à l'heure dans le plafond de cette chambre ?

— Oui, madame, je suis ventriloque. Voyez plutôt.

Michaël se mit à remuer les lèvres et ses lèvres cependant ne laissaient échapper aucun son.

En même temps, la voix de Michaël se promena par la chambre, tantôt dans les frises du plafond, tantôt dans les profondeurs du plancher.

— Madame, disait-elle, que la résolution de Votre Majesté ne faiblisse pas, et l'empereur Charles payera cher le traité de Madrid.

— C'est merveilleux ! murmura Marguerite.

Alors Michaël reprit sa voix naturelle.

— Et vous verrez que les bohémiens seront maîtres de Paris ce jour-là, et répareront, en quelques heures, les désastres que la France a subis pendant un quart de siècle.

— Mais le roi… le roi qui s'opposera…

— Le roi ne s'opposera à rien, madame.

— Comment obtiendra-t-on ce résultat ?

— C'est mon secret pour quelques jours encore. Adieu, madame.

— Où te reverrai-je, Michaël ?

— Dans trois nuits, à Rambouillet.

Et le bohémien s'en alla, non point par la porte, mais par le panneau de boiserie qui s'ouvrit et se referma sur lui.

§

Mademoiselle Gironde et Amaury de Mirepoix, cachés dans la chambre de la demoiselle d'atour de la reine, n'avaient pas perdu un mot de toute cette scène. Ils étaient arrivés assez à temps pour entendre la reine proposer à Cornebut le grand cordon de Saint-Michel, et ils avaient, dès lors, écouté avec une religieuse attention.

— Mon beau chevalier, dit alors mademoiselle Gironde quand Michaël fut parti, il va falloir que je vous quitte, car la reine va bien sûrement me mander auprès d'elle avant de se mettre au lit. Mais vous voilà édifié, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, dit Amaury.

— Nous serons de la conspiration sans qu'on s'en doute.

— Ce qui vaut mieux, puisque nous pourrons à notre aise veiller sur la reine.

Gironde secoua la tête :

— Eh bien ! dit-elle, que pensez-vous de cet étrange projet.

— Je le trouve bon, et je me réconcilie un peu avec Michaël.

— Eh bien ! moi, dit Gironde, je vais être sorcière à mon tour.

— Plaît-il, mademoiselle ?

— Et vous prédire l'avenir. Les projets de la reine ne réussiront pas.

— Qui peut vous le faire supposer ?

— Je ne sais pas, et tout cela, vous le verrez, finira par une catastrophe.

Et sur ces mots, Gironde prit dans sa main parfumée la main d'Amaury et l'entraîna doucement vers la porte de sa chambre qu'elle ouvrit sans bruit.

— Bonsoir et bonne nuit, lui dit-elle.

Amaury lui prit un baiser. Gironde ne se fâcha point.

— Hé ! dit-elle, je croyais que vous étiez toujours amoureux de la reine de Navarre ?

— Je ne sais pas ! murmura Amaury.

Et il s'esquiva par les corridors plongés dans l'obscurité et le silence.

Revenons à Chilpéric, que nous avons vu tomber au bord de l'eau, frappé par Fleur-d'Amour d'un vaillant coup de rapière.

Donc Chilpéric était tombé en faisant un serment de vengeance.

Puis il avait fermé les yeux et s'était évanoui. Cependant sa blessure était légère.

L'épée de Fleur-d'Amour, au lieu de pénétrer dans la poitrine avait glissé sur une côte, se contentant de labourer les chairs.

La douleur, plus encore que la perte du sang avait déterminé l'évanouissement dans lequel le page était tombé.

Peut-être même fût-il resté longtemps en cet état, si la Providence, qui prend également soin des méchants et des bons, n'était venue à son aide, sous la double apparence d'un moine et d'un batelier.

Le moine n'était autre que notre ami frère Pancrace.

Le batelier était ce même Landry que Géromée avait délaissé pour le beau capitaine Fleur-d'Amour.

Comment ces deux hommes venaient-ils au secours de Chilpéric ?

C'est ce que leur conversation va nous apprendre.

Chilpéric se sentant jeter de l'eau au visage, frapper dans les mains et subir enfin les petits moyens employés en pareil cas, finit par rouvrir les yeux et murmura :

— Ah çà ! suis-je encore de ce monde, ou bien suis-je passé dans l'autre.

— Pour le moment, répondit la grosse voix du moine, tu es au bord de l'eau, au bas de la Grève, et tu me fais l'effet, mon fils, d'avoir reçu une jolie estafilade.

— Ah ! c'est toi, vieil ivrogne, dit Chilpéric.

— C'est moi, et je suis dégrisé. Il n'y a rien de tel qu'une émotion pour vous faire digérer.

Chilpéric regarda Landry qu'il voyait pour la première fois.

— Qu'est-ce que cet homme ? fit-il.

— C'est un pauvre diable de batelier qui passait au large et que j'ai appelé pour qu'il me vînt aider à te secourir.

— Fort bien, dit Chilpéric, alors je ne suis pas mort ?

— Pas que je sache.

— Voyons si je puis tenir sur mes pieds…

Et Chilpéric soulevé à la fois par Landry et par le moine se releva sans trop de difficultés.

Et pour bien se convaincre qu'il était encore au nombre des vivants, il se mit à apostropher le moine :

— Ah çà ! vieux paillard, dit-il, m'expliqueras-tu comment tu te trouves ici ?

— Je suis ici parce que je t'aime, mon fils, répondit le moine.

Chilpéric haussa les épaules.

— Et que je te suis dévoué à la vie et à la mort. D'ailleurs serais-je ici s'il en était autrement ?

Et comme Chilpéric paraissait attendre qu'il s'expliquât, le moine poursuivit :

— Je ne sais pas ce que Jérémiah, Molina et toi vous avez fait après que je me suis endormi complètement ivre. Tout ce que je sais, c'est que tout à coup il m'a semblé qu'on me jetait sur la tête un morceau de glace, en même temps qu'on me fourrait les pieds dans le feu. J'ai ouvert les yeux et me suis mis à crier comme un possédé. Et je l'étais en effet, car le diable était auprès de moi.

— Le diable ?

— Oui, messire Satan lui-même, qui a décroché Fleur-d'Amour et m'a promis un évêché.

— Et que te faisait le diable pour t'arracher de pareils cris ?

— Il me barbouillait la figure avec je ne sais quoi de très froid, ce qui fait que je me suis remis sur mes pieds et que je n'ai plus été gris du tout. Alors il m'a dit :

— Ton ami Chilpéric est en train de se battre avec Fleur-d'Amour, il est peut-être déjà mort. Va donc à sa recherche.

— Alors, acheva le moine, je suis parti en courant et je t'ai trouvé là.

— Tu es un bon moine, dit le page, et si je savais où trouver un

cabaret ouvert, je t'emmènerais boire un coup.

Landry était devenu pâle de colère au nom de Fleur-d'Amour.

— Ah ! dit-il tout à coup, c'est avec le capitaine Fleur-d'Amour que vous vous êtes battu, monseigneur ?

— Oui, répondit le page.

— Dieu n'est pas juste ! dit Landry.

— Pourquoi ?

— Car c'est vous qui auriez dû tuer le capitaine.

Il y avait un tel accent de haine dans la voix du batelier, que Chilpéric le regarda curieusement.

— Tu n'aimes donc pas le capitaine ? dit-il.

— Je le hais.

— Ah ! bah !

— Et je le voudrais voir brûler vif, comme un sorcier.

— Que t'a-t-il donc fait ?

— Il m'a pris ma fiancée.

Chilpéric tressaillit et fit un pas en arrière.

— Étais-tu donc le fiancé de la Périne ?

— Non, j'étais le fiancé de Géromée.

— Oh ! oh !

Et Chilpéric, au lieu de regarder de travers cet homme qui osait aimer la même femme que lui, se sentit au contraire porté vers lui par un mystérieux entraînement.

— Comment te nommes-tu ? demanda-t-il.

— Landry, monseigneur.

— Tu es batelier ?

— Pour vous servir.

— Eh bien ! moi, dit le page, je me nomme Chilpéric, je suis le favori du prévôt. Viens donc me voir au Châtelet, demain. Quand deux hommes mettent leur haine en commun, ils font parfois de la belle besogne.

Et Chilpéric essaya de marcher.

Mais il était si faible qu'il fut obligé de s'appuyer sur l'épaule du

moine, tandis que Landry le batelier passait son bras sous le sien.

— Où veux-tu que nous te conduisions, mon fils ? demanda le moine.

— Au Châtelet, répondit Chilpéric.

Et ils se mirent en route.

Le moine avait déchiré la chemise du page et posé sur sa blessure un premier appareil.

Chilpéric ne perdait donc plus son sang.

A mesure qu'il marchait, le grand air le ranimait peu à peu, et ce fut presque d'un pas gaillard qu'il traversa le pont au Change.

Alors, il dit à Landry :

— Nous n'avons plus besoin de loi. Viens me voir demain.

Puis il fouilla dans sa poche, atteignit son escarcelle, y prit un écu d'or et le mit dans la main du batelier.

— Et nous, dit le moine, allons boire !

— Non pas, répondit Chilpéric ; d'ailleurs, il n'y a pas un seul cabaret ouvert dans le voisinage. Rentre donc à ton couvent, si tu ne veux recevoir le fouet demain.

Le moine avait probablement reçu plusieurs fois la correction dont le menaçait Chilpéric, car il fit sur lui-même un retour salutaire.

— Après cela, dit-il, tu as peut-être raison, mon fils. Tu n'as plus besoin de moi ?

— Nullement.

— Je t'irai voir demain, et si tu n'as pas la fièvre…

— Nous irons boire, dit Chilpéric.

Et il continua sa route vers le Châtelet, tandis que le moine prenait mélancoliquement le chemin de son couvent.

Ordinairement, quand venait la nuit, les portes du Châtelet se fermaient, et on faisait tomber la herse.

Il ne restait plus qu'un guichet, par lequel on entrait et sortait, en se baissant un peu, et après avoir, au préalable, donné le mot d'ordre en passant.

Chilpéric fut donc quelque peu étonné de voir la grand-porte ouverte et des archers à cheval faisant sentinelle, tandis que d'autres tenaient des torches en main.

— Qu’est-ce donc que cela ? fit-il.

Et il s’approcha des archers qui le reconnurent et le saluèrent.

— Messire, dit l’un d’eux, nous attendons monseigneur le prévôt.

— Il est donc sorti ?

— Oui, messire.

— Et où est-il allé ?

— Au Louvre où on l’a mandé en toute hâte.

— Oh ! oh ! fit Chilpéric. Le roi est-il donc venu souper au Louvre ?

— Non, c’est la reine de Navarre qui a mandé monseigneur le prévôt.

— Pourquoi donc ? et en quoi la reine de Navarre a-t-elle besoin de monseigneur Cornebut ?

— Je ne sais pas, dit l’archer.

— Et, dit un autre, je crois que monseigneur le prévôt n’en sait pas davantage.

— Ah bah ! fit Chilpéric.

— Quand il est parti, reprit l’archer, nous l’avons entendu qui murmurait : Je veux être pendu comme un vilain, moi qui suis un noble homme, si je sais ce qu’on me veut là-bas.

— Ah ! il a dit cela ?

— Oui, messire.

— Et qui donc l’est venu chercher ?

— Un gentilhomme, messire Amaury de Mirepoix.

A ce nom, il se fit une grande lumière dans le cerveau de Chilpéric.

Il se rappela sa rencontre, la nuit précédente, au bord de l’eau, sous les murs du palais de la Périne, avec Amaury, et la femme masquée, et les dénégations de Cornebut, et il se dit :

— Je pénétrerai tous ces mystères ; car à présent je hais le prévôt d’une haine mortelle.

Et Chilpéric gagna son logis, pansa lui-même sa blessure, quitta ses vêtements ensanglantés, fit un bout de toilette et se rendit chez le prévôt, jouissant du privilège qu’il avait de pénétrer chez Cornebut à toute heure de jour et de nuit.

Cornebut n’était pas encore rentré.

Chilpéric s’assit auprès d’une table et se mit à feuilleter les enluminures d’un livre de vénerie.

Il était décidé à attendre le prévôt de pied ferme.

Une heure s’écoula ; puis Chilpéric entendit un grand fracas et courut à la fenêtre, il vit messire François Cornebut qui rentrait au Châtelet avec une demi-douzaine d’archers qui lui servaient d’escorte.

Bientôt le pas lourd du prévôt retentit dans les corridors, et Chilpéric vit la porte s’ouvrir.

Le front de Cornebut était soucieux.

On devinait qu’il avait une tempête sous son crâne à demi-chauve, et qu’il ne savait en vérité quel parti prendre.

Cependant, à la vue de Chilpéric, il se dérida un peu.

— Ah ! te voilà, mignon ? dit-il.

— Oui, monseigneur, et vous avez bien failli ne plus me revoir.

— Comment cela ?

— Il m’est arrivé une foule d’aventures.

— C’est comme à moi, dit le prévôt.

— Ah ! vraiment !

— Chilpéric, mon mignon, tu vois un homme bien embarrassé, je te le jure.

— En effet, monseigneur, dit Chilpéric en riant, vous avez la mine piteuse d’un démon qui se débattrait dans un bénitier.

— Et malheureusement, dit Cornebut, prenant sa tête à deux mains, je ne puis demander conseil à personne.

— Pas même à moi ?

— Hélas ! non.

— Et pourquoi donc, monseigneur ?

— Parce que j’ai donné ma parole de ne rien dire.

— Quelle parole avez-vous donnée, monseigneur ?

— J’ai engagé ma foi de gentilhomme.

— Là ! j’en étais sûr ! dit Chilpéric, qui partit d’un éclat de rire fort peu respectueux.

— Eh bien ? fit le prévôt fronçant le sourcil.

— Eh bien ! monseigneur, votre serment ne vaut rien, et vous ne courez pas grand risque à le violer.

— Comment, drôle ! mon serment ne vaut rien ?

— Non, monseigneur.

— Je ne suis donc pas gentilhomme ?

— En aucune façon, dit Chilpéric.

— Corbleu ! s'écria Cornebut qui devint rouge comme un coq, le roi m'a pourtant donné des lettres de noblesse.

— Oui certes ; vous êtes noble, monseigneur.

— Alors…

— Mais vous n'êtes pas gentilhomme. Dieu seul peut en faire, et le roi n'est pas Dieu.

Cornebut fronçait toujours le sourcil.

— Ah çà ! page de malheur ! dit-il, m'expliqueras-tu donc la différence qu'il y a, selon toi, entre un noble et un gentilhomme ?

— Oui, monseigneur.

— Parle, alors, et parle bien ou je t'assomme ! dit Cornebut en fermant ses poings énormes.

— Monseigneur, dit Chilpéric, le roi prend un vilain et lui dit : Je te fais noble.

— Fort bien.

— Ce qui n'empêche pas que le nouvel anobli a été vilain et que son père l'était.

— Mais son fils ?

— Son fils sera noble comme lui.

— Et son petit-fils ?

— Celui-là commencera à être gentilhomme, c'est-à-dire l'homme de race, *gentis homo ;* comprenez-vous, monseigneur ?

— A peu près…

— Par conséquent, dit Chilpéric, si vous avez engagé votre foi de gentilhomme, vous pouvez dormir tranquille.

— Hein ?

— C'est comme si vous n'aviez rien promis du tout, et pour peu que vous soyez embarrassé, souvenez-vous, monseigneur, que je suis un homme de bon conseil.

— Soit, dit Cornebut, je te vais conter la chose.

— Voyons ? fit Chilpéric qui remit les deux coudes sur la table.

— La reine de Navarre m'a mandé au Louvre.

— Fort bien.

— Elle m'a dit qu'elle s'emploierait à me faire avoir le collier de Saint-Michel.

— Ah ! ah ! peste, monseigneur…

— Et que le roi, si elle s'en mêlait, mettrait à la raison, par un bon édit, les échevins qui me causent mille tracas.

— Et que vous a-t-elle demandé en échange ?

— De la servir aveuglément.

— Contre qui ?

— Contre madame la duchesse d'Étampes.

— Et vous avez refusé ?

— Non.

— Alors vous abandonnez la duchesse ?

— Pas encore, mais…

— Mais vous avez demandé à réfléchir ?

— Justement, mon mignon.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à demain, et j'avais fait le serment de ne parler des offres de la reine à âme qui vive.

— Bah ! dit Chilpéric, non seulement votre serment ne valait rien, comme je viens de vous le prouver ; mais encore je ne suis pas un homme pour vous, je suis à vous, quelque chose comme une autre partie de vous-même.

— Eh bien ! reprit le prévôt, que ferais-tu à ma place ?

— Je réfléchirais.

— Ah ! eh bien ! réfléchis.

— Et je ne réfléchirai pas longtemps ! moi, dit Chilpéric.

— Tu me conseilles de refuser ?

— Non, d'accepter, monseigneur.

— Ah ! ah ! fit le prévôt joyeux.

— Si le roi meurt, et cela peut arriver au premier jour, car il est usé comme un vieux débris de bataille, la duchesse est perdue.

— Inévitablement, dit Cornebut.

— Et vous avec elle, si vous lui êtes demeuré fidèle, monseigneur.

— Cela est possible encore.

— Madame Marguerite, la reine de Navarre, c'est l'avenir. Elle aura tout pouvoir sur le nouveau roi.

— Je le sais, dit encore Cornebut.

— Ah ça ! reprit Chilpéric, mais il y a donc une petite conspiration sous cloche ?

— Ah ! très certainement.

Chilpéric tressaillit, et il lui sembla qu'il voyait se dresser dans la brume de l'avenir l'échafaud de messire Cornebut, prévôt de Paris, condamné à la décapitation pour crime de lèse-majesté.

— C'est la vengeance qui vient à moi ! pensa-t-il.

Maintenant, quittons Paris et transportons-nous à Rambouillet où le roi tenait sa cour.

Depuis longtemps, comme l'avait dit Amaury de Mirepoix à la reine de Navarre, on ne s'amusait guère à la cour de France.

Le Dauphin vivait à Anet, la Dauphine à Paris, et le roi passait sa vie aux pieds de madame la duchesse d'Étampes. Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes et femme de Jean de Brosse, un mari complaisant qu'on avait relégué dans ses terres, était alors une femme de trente-un ans, dans tout l'éclat de son intelligence et de sa beauté.

Grande, bien faite, un peu charnue, ce qui devait plaire à un monarque aussi sensuel que le roi François Ier, elle avait le front large, la chevelure opulente, l'œil pétillant d'esprit et la lèvre provocante.

Quand elle riait, le roi croyait voir s'entrouvrir un coin du paradis.

Elle avait un bel esprit, avec cela savait le latin, aimait les arts et les lettres, protégeait les sculpteurs et les peintres, encourageait les poètes, à l'exception toutefois de ce pauvre Clément Marot qui avait publié sur elle un méchant quatrain, et qu'elle avait fait enfermer à Vincennes.

Or, comme le roi ne se pouvait se plaire ailleurs qu'en sa compagnie, elle s'était enfermée avec lui à Rambouillet, et l'avait enserré dans des chemins couverts de fleurs.

Les grands seigneurs murmuraient, les petits gentilshommes, les courtisans, qui n'avaient pas le même droit, faisaient la roue.

Anne passait au travers, la tête haute, majestueuse, comme une vraie reine qu'elle était.

Une reine aux mains de qui le roi avait abandonné les affaires du royaume.

Anne gouvernait.

Elle gouvernait à la grande colère de madame Diane de Poitiers, la maîtresse du Dauphin qui, elle aussi, avait été aimée du roi, et que François Ier avait abandonnée depuis longtemps, laissant à son fils les débris de ce festin royal.

Elle gouvernait au grand dépit de la jeune Dauphine qui, fille des Médicis et nièce du Pape, s'indignait de voir une courtisane mener à son gré les affaires du royaume.

Elle gouvernait enfin à la grand joie de l'Espagne et de son bon ami l'empereur Charles, comme nous allons le voir tout à l'heure.

Depuis longtemps donc, le roi préférait le silence au bruit, le bonheur au plaisir, et il se trouvait si heureux avec madame d'Étampes, sous les ombrages séculaires de la forêt de Rambouillet, qu'il avait laissé s'éloigner une à une les belles dames qui jadis composaient sa cour, et les courtisans, qui s'en étaient allés faire leur cour au Dauphin et, par conséquent, à madame Diane de Poitiers.

Celle-là tenait une vraie cour.

Mais une cour sans puissance et que la duchesse pouvait disperser quand bon lui semblerait.

Tous les mécontents, tous les ambitieux, et en même temps tous les cœurs vraiment français et qui avaient profondément souffert de l'humiliation du traité de Madrid, s'étaient réfugiés à Anet.

Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, le savait ; mais elle ne daignait pas s'en préoccuper.

La duchesse ne craignait que deux choses au monde : la mort du roi ou une révolte des bourgeois de Paris. Alors, comme aujourd'hui, Paris était le cœur du royaume, et la Jacquerie n'était pas si loin encore qu'on ne pût craindre de la voir renaître de ses cendres. Souvent la duchesse avait traversé Paris, un jour de fête ; elle avait vu cette masse sombre et taciturne des bourgeois, regardant avec une colère contenue et pleine de mépris ces gentilshommes aux armures étincelantes, aux éperons d'or qui lui faisaient escorte, à elle, la femme adultère, devenue courtisane et gouvernant le beau pays de France du fond de l'alcôve royale.

Elle avait entendu les murmures de ces truands et de ces ribauds, foule immense et déguenillée, couverte de lèpre et de vermine, et qui, cependant, se transformerait en une armée régulière, au premier appel du Parlement.

Aussi, l'homme qu'elle choyait entre tous, qu'elle appelait son bon ami, à qui elle ne refusait aucune faveur, c'était messire François Cornebut.

Car elle savait que Cornebut, le jour où il le faudrait, mettrait le feu aux quatre coins de Paris et arquebuserait les bourgeois et les truands sans remords.

La confiance que la duchesse avait en Cornebut était grande et calmait un peu ses inquiétudes à l'endroit des Parisiens.

Mais un souci plus grave pour elle, c'était la santé du roi.

Le roi avait à peine quarante-six ans ; mais il avait usé son corps à toutes les batailles et à tous les amours ; il était lourd, obèse, somnolent, et la duchesse avait pour lui le pressentiment d'une fin prématurée.

Comme la reine de Navarre, elle ne consultait pas les bohémiens ; comme la Dauphine, elle ne demandait pas aux cartes et à la sorcellerie le secret de l'avenir.

Non, madame la duchesse d'Étampes était un esprit fort, qui ne croyait à Dieu que tout juste, et ne croyait nullement au diable.

Mais, savante elle-même, elle avait foi dans les savants.

Et les savants, c'est-à-dire les médecins qu'elle avait consultés, lui avaient souvent révélé de tristes choses touchant la santé du roi.

Il y avait surtout un jeune homme du nom de Denis Maubert qui avait la confiance absolue de la duchesse au point de vue médical.

Denis Haubert était une créature de la duchesse, moitié page, moitié médecin, d'un diagnostic infaillible et qui avait étudié son art en Allemagne, dans cette université de Heidelberg, d'où sortaient alors les plus grands médecins du monde.

Or, Denis Maubert était de moitié dans tous les secrets de la duchesse.

Souvent elle lui avait donné des missions secrètes, et Denis était parti soit pour les Flandres, soit pour l'Espagne.

Quelles affaires allait-il traiter ?

Nul ne le savait.

La plupart du temps, même, personne ne savait où il allait, quand il quittait le château de Rambouillet.

C'était un grand jeune homme, qui pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, pâle et maigre comme un ascète, l'œil rempli d'une flamme sombre, les lèvres minces et décolorées.

Sa physionomie, empreinte d'intelligence et d'astuce, avait parfois des reflets de cruauté.

Plus d'un courtisan, bien avisé, avait murmuré parfois :

— Dieu nous garde de jamais déplaire à madame la duchesse

d'Étampes ! mais qu'il nous garde surtout de nous faire un ennemi de Denis Maubert !

Or, au moment où madame Marguerite, sœur du roi et reine de Navarre, arrivait à Paris, un cavalier chevauchait sur la route de Chartres à Rambouillet, qui était alors ce qu'on nommait la route d'Espagne. Ce capitaine n'était autre que Denis Maubert.

Son cheval fatigué, ses vêtements couverts dépoussiéré, ses jambières maculées de boue desséchée annonçaient qu'il avait voyagé pendant plusieurs jours de suite.

Quand les premiers arbres de la forêt de Rambouillet lui apparurent dans le lointain, il parut vouloir triompher de sa lassitude, et un soupir de soulagement souleva sa poitrine lorsque les clochetons, les poudrières et les tourelles du château se découpèrent nettement dans le ciel d'un gris pâle.

— Enfin ! se dit-il.

La journée avait été belle pour une journée d'hiver ; si belle que le roi était parti pour la chasse à dix heures du matin et qu'à trois heures de relevée, il n'était pas rentré encore.

Le son du cor qui retentissait sous les futaies arriva jusqu'aux oreilles de Denis Maubert.

— Bon ! se dit-il, le roi chasse, et à moins que la duchesse n'ait eut la fantaisie de l'accompagner, je la pourrai voir sur-le-champ.

Il donna à son cheval un dernier coup d'éperon et entra dans la cour d'honneur où quelques gentilshommes mélancoliques faisaient sentinelle en attendant le retour du roi.

— Hé ! sandis ! dit l'un d'eux, un gascon de la plus belle venue, c'est vous, maître Denis ?

— C'est moi, messire, répondit Denis, quelque peu choqué de l'appellation familière du gascon.

— D'où venez-vous donc pour être ainsi crotté jusqu'à l'échine.

— De Touraine répondit Denis.

— Vous êtes allé voir quelque illustre malade ?

— Non, répondit le jeune homme, je possède là-bas un clos de vigne, et je suis allé mettre mon vin en bouteille.

Et il passa, se disant :

— Quand je pourrai t'être désagréable, méchant gentillâtre qui m'appelle maître au lieu de messire, tu peux être certain que je n'y

manquerai pas.

Un page de la duchesse, qui savait son importance, accourut à sa rencontre.

— Mon ami, lui dit Denis Maubert, madame la duchesse est-elle à la chasse avec le roi ?

— Non, répondit le page, elle est dans son oratoire.

— Ah ! tant mieux !

— Et elle vous attend avec impatience depuis deux ou trois jours.

— Cela doit être, murmura Denis Maubert.

Et il suivit le page qui lui disait :

— Venez vite !…

§

La duchesse, en effet, attendait son favori avec une impatience peu ordinaire.

Depuis sept à huit jours, un nuage s'était formé sur le front de la belle favorite ; une vague inquiétude s'était emparée d'elle.

Et, pour cela, il avait suffi de peu de chose.

Anne, nous l'avons dit, ne redoutait pas madame Diane ; elle se moquait du Dauphin, et daignait parfois protéger d'un sourire madame Catherine de Médicis, la pauvre jeune princesse délaissée, quand celle-ci venait à Rambouillet faire visite au roi.

Mais il y avait une autre femme qui avait eu jadis, avant sa faveur à elle, une grande puissance sur l'esprit du roi chevalier.

Cette femme, c'était sa sœur, madame Marguerite, la reine de Navarre.

Marguerite vivait à Pau, auprès du roi son époux ; mais elle écrivait souvent au roi son frère, et c'était un jour de belle humeur pour ce dernier que le jour où lui parvenait un message de la Marguerite des Marguerites.

Cependant, comme elle demeurait en son petit royaume de Navarre, la duchesse était fort tranquille et se disait :

— Tant qu'il ne lui prendra pas fantaisie de venir à Paris, je n'aurai rien à craindre d'elle.

Or, trois jours auparavant, un matin, comme le roi s'apprêtait à monter à cheval pour courre un cerf, un gentilhomme aux couleurs de

Navarre était entré dans la cour, apportant un message qui avait arraché un cri de joie au roi.

La reine Marguerite annonçait à son frère quelle le venait visiter.

Et madame la duchesse d'Étampes, en apprenant la prochaine arrivée de la reine de Navarre, avait froncé ses sourcils olympiens, et une vague anxiété s'était emparée d'elle.

Madame Marguerite n'allait-elle pas détourner d'elle le roi ?

Ne se mêlerait-elle pas des affaires du royaume comme jadis ?

Enfin, ne donnerait-elle pas au roi le conseil de retenir l'empereur Charles qui s'apprêtait à traverser la France pour aller châtier les Gantois ?

Cette inquiétude, cette vague anxiété durait encore lorsque Denis Maubert arriva.

— Ah ! enfin, s'écria la duchesse en voyant son favori franchir le seuil de son oratoire, j'ai cru que tu n'arriverais jamais.

— Madame, répondit Denis Maubert, je n'ai pourtant pas perdu une minute, et Dieu m'est témoin que j'ai fait diligence.

— As-tu vu l'empereur Charles ?

— Oui, madame.

— Où l'as-tu rejoint ?

— A Bayonne, où il était encore le jour de mon départ.

— A-t-il accepté les otages ?

— Il les a refusés.

— Tant mieux, dit la duchesse.

— Je suis de votre avis, madame ; le roi est chevaleresque avant tout. L'empereur refusant les otages, le roi aimerait mieux mourir que de manquer à sa parole.

La duchesse soupira :

— Oui, dit-elle ; mais je n'en ai pas moins un grand souci.

— Lequel ?

— Le roi va avoir un conseiller sur lequel nous ne comptions pas.

— Et… ce conseiller ?

— C'est la reine de Navarre qui est en route pour Paris.

Denis Maubert fronça le sourcil.

— Madame, dit-il encore, nous nous occuperons tout à l'heure de la reine de Navarre. Parlons maintenant de la mission que vous m'avez donnée.

— Parle, que t'a dit l'empereur ?

— Que vous pouviez compter sur son amitié.

— L'amitié est un bien stérile, fit la duchesse.

— Ah ! dit le jeune homme en souriant, pas celle de l'empereur Charles, toujours. Vous oubliez, madame, les cent mille écus d'or que je vous ai apportés pour que le roi ne viole pas le traité de Madrid.

— Voilà pour le passé, dit-elle ; mais… l'avenir ?…

— L'empereur comprend fort bien votre situation, madame, dame, poursuivit Denis Maubert ; il sait les haines qui grondent autour de vous, à cause de lui, et pas plus que vous il ne se fait d'illusions sur l'avenir.

— Hélas ! dit la duchesse, le jour où le roi mourra, il ne me restera que les yeux pour pleurer.

— Vous vous trompez, madame, il vous restera les seigneuries de Flandres et d'Espagne, que l'empereur vous prie d'accepter pour l'amour de lui ; ces seigneuries sont d'un revenu de cent mille écus. L'une, celle de Flandres, s'appelle la terre de Ronzoy ; l'autre, celle d'Espagne, qui est située dans la haute Castille, a nom Monte-Mayor.

Et qui m'assure que l'empereur tiendra sa parole ?

— Il la tient par avance, madame.

— Comment cela ?

Denis Maubert entrouvrit son pourpoint et il plaça alors sous les yeux de la duchesse ravie un parchemin qui n'était autre que le don impérial des deux seigneuries.

— Vous voyez bien, madame, fit le jeune homme en riant, que je suis un ambassadeur de quelque mérite.

— Aussi seras-tu récompensé, dit la duchesse, qui étendit une main avide vers le parchemin.

Denis Maubert continua :

— Au reste, madame, l'empereur ne paye pas trop cher son marché.

— Tu crois ?

— Dame ! pour se rendre dans les Flandres par une autre voie que les terres de France, il aurait été obligé de prendre la mer.

— C'est juste.

— C'est un long voyage, deux mois au moins.

— Et la mer est mauvaise, en hiver.

— Et les galères du roi Henri VIII d'Angleterre surveillent les côtes d'Espagne.

— Et, dit encore la duchesse, le roi d'Angleterre ne raffole pas de l'empereur Charles et il le pourrait bien faire enlever.

— Ce qui changerait la face du monde.

— A peu près, dit encore la duchesse.

— Vous voyez bien, madame, acheva Denis Maubert que l'empereur a acquis votre amitié pour rien.

Cependant la duchesse avait toujours le sourcil froncé.

— N'importe ! dit-elle, la reine de Navarre me cause un cruel souci.

— Quand arrive-t-elle ?

— Je ne sais pas ; mais elle ne saurait tarder.

— Arrivera-t-elle ici directement ?

— Non, elle ira au Louvre.

— Eh bien, madame, si vous me voulez donner vos pleins pouvoirs…

— Que feras-tu ?

— Je m'en irai à Paris.

— Et puis ?

— J'irai voir cette brute de Cornebut le prévôt.

— Et que peut Cornebut en cette affaire ?

Il détachera deux de ses limiers, qui ne perdront de vue ni jour ni nuit la reine de Navarre et nous tiendront au courant de ses faits et gestes.

— Fort bien, dit la duchesse.

Denis Maubert, une heure après, galopait vers Paris…

C'était un ambitieux de belle venue que ce petit disciple d'Esculape que l'on appelait Denis Maubert.

Fils d'un valet de Jean de Brosse, il s'était élevé jusqu'à la faveur de madame la duchesse d'Étampes, aussi bien par son intrigue que par sa science.

Denis Maubert était haï plus encore que la duchesse, et il ne se faisait pas la moindre illusion sur ce qui lui adviendrait si jamais le roi venait à mourir.

La favorite tombée, il n'aurait, lui, qu'à enfourcher un bon cheval et à galoper au plus vite loin du Louvre et de Rambouillet, s'il ne voulait que quelque gentilhomme plein de rancune ne lui passât son épée au travers du corps.

Aussi Denis Maubert prenait-il dès longtemps à l'avance ses précautions pour l'avenir.

Quand madame d'Étampes l'avait envoyé au devant de Charles Quint, il avait fait certainement les affaires de la duchesse et gaillardement stipulé le prix, de sa trahison, car, au point de vue français, c'était une véritable trahison que laisser librement traverser le royaume à ce même empereur Charles qui avait si odieusement traité le vaincu de Pavie ; mais, tout en plaidant les intérêts de sa maîtresse, Denis Maubert avait fait ses petites affaires.

L'empereur lui avait octroyé des lettres de noblesse, le droit de bourgeoisie à Gand, et il lui avait promis une pension de six mille écus, payable sa vie durant, du jour du décès de S.M. le roi de France.

Or, Denis Maubert comprenait, tout aussi bien que madame la duchesse d'Étampes, l'importance qu'il y avait à empêcher la reine de Navarre de faire revenir le roi sur sa chevaleresque résolution de recevoir l'empereur en frère et non en ennemi.

Donc, Denis Maubert galopait vers Paris.

Le soleil était couché, la nuit venue, et quand le jeune médecin arriva à la porte Saint-Honoré, qui était la plus paisible des portes de Paris, il fut fort étonné de voir un grand rassemblement de populaire par les rues et d'entendre les bourgeois, si tristes depuis tant d'années, crier : *Noël !* à tue-tête.

Un mot l'éclaira.

On n'attendait plus la bonne reine de Navarre.

La reine était arrivée.

De là cette joie délirante des Parisiens, qui disaient : – Nos maux sont finis, la Marguerite des Marguerites nous revient, et elle chassera cette courtisane insolente qui nous opprime.

— Oh ! oh ! se dit Denis Maubert, il me semble que le bon peuple de Paris est fort mal disposé pour ma noble maîtresse, madame la duchesse d'Étampes ; je vais aller voir Cornebut pour qu'il mette tous ces manants à la raison !

Denis Maubert piqua des deux vers le Châtelet, mais là une nouvelle déception l'attendait.

Quand il voulut entrer, un archer lui barra le chemin.

— Qu'est-ce à dire, maraud ? fit Denis Maubert avec hauteur.

— On n'entre pas, répéta l'archer.

— Tu ne sais donc pas qui je suis ?

— Vous seriez le roi que vous n'entreriez pas.

Et l'archer appela deux de ses compagnons qui arrivèrent pour le soutenir au besoin, car Denis Maubert furieux avait porté la main à la garde de son épée.

Mais, derrière les archers, un nouveau personnage apparut qui lui cria :

— Eh ! bonjour, messire Denis ? à qui en avez-vous donc ?

Denis Maubert reconnut le page Chilpéric.

Comme lui, Chilpéric était une puissance.

S'il était, lui, le favori de madame la duchesse d'Étampes, Chilpéric était l'âme damnée de Cornebut.

Entre gens qui se valent on se doit des égards ; ensuite Denis et Chilpéric s'étaient devinés depuis longtemps ; ils se savaient méchants et ils se ménageaient réciproquement comme deux tireurs de même force.

— Ah ! cher ami, répondit Denis, ordonnez donc à ces marauds de me faire place.

— Entrez, messire Denis, répliqua Chilpéric.

Les archers s'effacèrent et Denis Maubert pénétra dans la tour du

Châtelet.

Mais il n'alla pas plus loin.

Chilpéric lui dit :

— Est-ce que vous voulez voir le prévôt ?

— Sans doute.

— Impossible, cher ami.

— Il est donc absent ?

— Non. Il est là haut, en son logis.

— Alors, conduisez-moi auprès de lui.

— Non, dit Chilpéric secouant la tête.

— Je lui apporte un message de la duchesse…

— Désolé, mon cher monsieur Denis, mais moi-même je n'oserais entrer chez lui.

— Ah çà ! s'écria le médecin, que se passe-t-il donc ?

— Une chose bizarre, extraordinaire, inouïe, mon cher monsieur Denis.

— Mais encore…

— Donnez votre cheval à un archer, prenez mon bras et allons faire un tour au bord de l'eau.

— Et puis ?

— Et je vous dirai de quoi il s'agit.

Chilpéric avait un air si mystérieux que l'irritation de Denis Maubert fit place à une vive curiosité.

Il mit donc pied à terre, confia sa monture à un archer, et Chilpéric et lui sortirent de la cour du Châtelet, bras dessus, bras dessous !

— Voyons ! dit alors le jeune médecin, que se passe-t-il donc ici !

— Cornebut est fou.

— Comment, fou ?

— Fou d'amour, fou de rage, fou de vengeance, articula lentement Chilpéric.

— Mais enfin…

— Vous savez qu'il adorait cette ribaude à qui il a fait bâtir un palais.

— Oui, la Périne. Eh bien ?

— La Périne le trompait.

— Cela devait être.

— Elle aimait un capitaine des archers, Fleur-d'Amour. Cornebut l'a fait arrêter, il l'a référé au Parlement, et le Parlement, qui n'a rien à lui refuser, a condamné le capitaine à être pendu.

— Alors le voilà satisfait.

— Non, car Fleur-d'Amour n'est pas encore mort. On ne le pendra qu'après-demain matin.

— Et c'est ce qui empêche Cornebut de me recevoir ?

— Oui, car il a fait un serment solennel.

— Lequel ?

— De ne boire ni manger, de ne parler à personne jusqu'à l'heure où Fleur-d'Amour aurait été pendu.

— Diable ! fit Denis Maubert.

Mais outre qu'il était un homme judicieux, sa profession lui avait appris à connaître le cœur humain.

Donc, tandis que le page parlait ainsi, Denis Maubert se disait :

— Il est tout à fait inutile que j'insiste pour voir Cornebut. Un homme qui est en cet état ne peut pas s'occuper de la moindre affaire. Il m'écouterait sans m'entendre. D'un autre côté, je n'ai pas en Chilpéric assez de confiance pour lui confier mon secret.

Puis tout haut, et regardant le page :

— Mon cher monsieur Chilpéric, dit-il, la duchesse m'avait donné pour le prévôt un message verbal, lequel message n'a pas une grande importance. Je voudrais donc que la fièvre de jalousie de Cornebut soit calmée.

— Alors vous reviendrez après-demain ?

— Oui.

— Et vous vous en retournez à Rambouillet ?

— Non, je resterai à Paris où j'ai quelques petites affaires particulières. Vous le savez, j'ai un logis au Louvre. J'irai y coucher cette nuit.

Et Denis Maubert revint dans la cour du Châtelet, où il reprit son cheval, serra la main de Chilpéric, sauta en selle, et partit au galop.

Il entra au Louvre qui était en émoi, et on ne fit guère attention à lui.

Il n'y eut qu'un petit page de madame la Dauphine qui lui souhaita le bonsoir, tandis qu'un varlet s'emparait de son cheval pour le conduire aux écuries.

Le petit page lui dit :

— Nous sommes tous contents, ce soir, monsieur Denis.

— Et pourquoi cela, mon ami ?

— Parce que madame la reine de Navarre est arrivée.

— Je le sais.

— Et qu'il paraît qu'on va s'amuser et donner de belles fêtes au Louvre.

— C'est probable, dit le médecin.

Et il gagna son logis.

Son logis était une chambrette située dans les combles, mais dont la croisée donnait sur une des cours intérieures et plongeait sur les appartements que la reine de Navarre occupait.

Denis Maubert fit cette réflexion :

— Je suis aussi rusé qu'un des limiers que nous pourrait donner Cornebut.

Pourquoi donc ne ferais pas la besogne moi-même et ne surveillerais-je pas la reine de Navarre ?

§

Denis Maubert passa donc une partie de la soirée dans sa chambre, et il put voir de sa fenêtre, à travers les rideaux, la reine de Navarre en tête à tête d'abord avec mademoiselle Gironde, puis après mademoiselle Gironde il vit entrer Amaury de Mirepoix qu'il reconnut.

Puis encore, Amaury s'en alla, et une heure après, il revint avec un gentilhomme au teint basané qui n'était autre que le bohémien Michaël.

Denis Maubert voyait cet homme pour la première fois.

Quel était-il ? D'où venait-il ? Voilà ce qu'il n'aurait pu dire.

Michaël demeura seul avec la reine, et Gironde et Amaury s'en

allèrent.

Le médecin voyait, mais il n'entendait pas ; et il aurait donné beaucoup d'argent pour que le bruit des voix de la reine et du seigneur basané arrivât jusqu'à lui.

Enfin, il se dit :

— Je saurai, du moins, quel est ce gentilhomme.

Alors il quitta sa chambre, descendit furtivement, le nez dans son manteau et son feutre rabattu sur ses yeux ; puis sortant par la poterne du bord de l'eau, il alla se blottir sous le porche de la grande porte.

Michaël sortit du Louvre à son tour.

Alors Denis Maubert le suivit.

Le roi des bohémiens, déguisé en gentilhomme, ne s'en alla point à la rue de la Vannerie, comme on aurait pu le croire.

Il tourna l'église Saint-Germain-L'auxerrois et entra ainsi dans la rue Saint-Honoré.

Denis Maubert le suivait à distance.

Tout à coup, Michaël s'arrêta au coin de la ruelle des Prouvaires.

Il tira une clef de sa poche, ouvrit une porte et disparut dans les noires profondeurs d'une allée étroite.

Denis Maubert n'était pas plus avancé.

Cependant il ne rebroussa pas chemin et demeura immobile dans la rue Saint-Honoré, les yeux fixés sur cette maison, dans laquelle le gentilhomme au teint basané venait d'entrer.

— Peu après, une fenêtre du troisième étage s'illumine, Denis en conclut que le gentilhomme était rentré en son logis.

Alors il chercha le moyen sinon de pénétrer dans la maison, au moins de savoir ce qui s'y passait.

Et comme il se mettait l'esprit en travail, il s'entendit appeler doucement :

— Hé ! mon beau cavalier, disait une voix de femme.

Denis leva la tête et se retourna :

Au troisième étage de la maison voisine, laquelle faisait vis-à-vis à celle où venait d'entrer Michaël, il aperçut une femme qui se penchait à la fenêtre.

Point n’était besoin de chercher quelle était cette femme.

C’était une pauvre fille d’amour qui logeait peut-être, à cette heure, le diable en son aumônière, et avait besoin d’un écu.

— Monte donc, mon chérubin, disait-elle, la porte est entrebâillée. Il y a une corde dans l’escalier qui te guidera.

Denis Maubert calcula qu’il se trouverait, chez la ribaude, juste en face de la Croisée éclairée, et il n’hésita pas.

Il accepta la vénale invitation de la ribaude.

Celle-ci vint lui ouvrir la porte de sa chambre et lui jeta ses bras autour du cou.

— Tu es mignon et gentil à croquer, dit-elle.

Elle n’en savait rien, du reste, car sa chambre était sans lumière, le couvre feu était sonné depuis longtemps.

— Ma belle enfant, lui dit Denis Maubert, j’ai rendez-vous dans la rue avec une femme que j’aime fort et qui me fait attendre.

— Ah ! fit la ribaude avec dépit.

— Il fait froid dans la rue, continua Denis, et c’est pour cela que je suis monté. Tiens, voilà deux écus. Donne-moi l’hospitalité pour un quart d’heure. Quand je verrai apparaître la femme de mon cœur, je te rendrai ta liberté.

La ribaude accepta le marché.

Elle prit les deux écus, et laissa le favori de madame la duchesse d’Étampes s’installer auprès de la fenêtre.

Denis Maubert avait calculé juste.

De la fenêtre de la ribaude, on était juste en face de celle que le médecin avait vu s’éclairer peu après la disparition du gentilhomme dans l’allée noire.

La fenêtre était fermée ; mais on voyait au travers des carreaux.

Et voici ce que vit Denis Maubert.

Le gentilhomme se dépouilla de son manteau, puis de ses vêtements de gala, et revêtit une robe rouge semblable à celle que portaient les alchimistes.

Puis, il se coiffa d’une sorte de bonnet pointu.

Denis remarqua alors que ce bizarre personnage était entouré de cornues, de creusets et d’alambics.

La chambre était un laboratoire.

Il y avait des fioles un peu partout, les unes pleines, les autres vides, quelques-unes bouchées hermétiquement.

L'homme à la robe rouge alluma le feu d'un creuset sur lequel il plaça un vase d'argent.

Puis il versa dans ce vase le contenu d'une des fioles.

Alors il s'éleva par la chambre, à l'entour du fourneau, une fumée blanchâtre si épaisse que Denis Maubert ne vit plus rien.

La ribaude était assise derrière le médecin et paraissait fort indifférente à ce spectacle.

— Que se passe-t-il donc là ? demanda Denis Maubert.

Et, du doigt, il indiquait la fenêtre éclairée.

— Ah ! répondit-elle avec indifférence, c'est un homme que je ne connais pas, qui s'est établi là depuis huit jours.

— Pourquoi faire ?

— Salamandre la ribaude, qui demeure dans la maison, dit que c'est un homme qui cherche le moyen de faire de l'or.

Comme, à cette époque le *grand œuvre* était la préoccupation générale, la ribaude disait cela avec une parfaite indifférence.

— Et crois-tu qu'il ait trouvé ce moyen ?

La ribaude se mit à rire.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Ah !

— La preuve, c'est qu'il cherche toujours. Et puis, s'il avait trouvé le moyen, il s'en servirait.

— Que veux-tu dire ?

— Il n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'argent, jusqu'à présent.

— Bah !

— C'est un pauvre diable de bohémien.

— Lui ! mais c'est un gentilhomme.

La ribaude se mit à rire.

— Vous vous moquez de moi, mon doux seigneur, dit-elle.

La vérité était que la ribaude ne s'était approchée de la fenêtre

qu'après que l'homme à la robe rouge s'était dépouillé de son pourpoint brodé d'or.

Denis Maubert tressaillit.

Puis, après un silence :

— Et tu dis que dans cette maison, il y a une ribaude du nom de Salamandre ?

— Oui, mon gentilhomme.

— Montre-moi sa fenêtre.

— C'est celle qui est au-dessus de celle de l'alchimiste.

— Ah !

Denis Maubert était tenté peut-être de quitter la ribaude chez qui il était pour aller faire une visite à Salamandre, lorsque la première lui dit :

— Salamandre, du reste, n'est jamais chez elle à cette heure.

— Où est-elle donc ?

— Au cabaret de l'*Écu-Rogné,* sur la place de Grève, lequel, en dépit des édits, est toujours ouvert la nuit.

— Mais on la trouve pendant le jour.

— Oh ! certainement.

Denis Maubert se leva, et peut-être allait-il se retirer, lorsque le nuage de fumée qui s'était élevé entre lui et l'intérieur du laboratoire de l'alchimiste se dissipa comme par enchantement.

L'homme à la robe rouge reparut aux yeux de Denis Maubert, et avec lui, un nouveau personnage que le favori de madame d'Étampes n'avait point encore aperçu.

Le personnage qui se trouvait avec l'homme à la robe rouge était sans doute entré pendant que le nuage de fumée emplissait la chambre.

C'était un jeune garçon d'environ dix-huit ou vingt ans, brun comme l'autre, des cheveux et du visage.

Denis Maubert ne put se défendre de cette réflexion :

La ribaude a peut-être raison. Ces gens-là sont des bohémiens.

Mais pourquoi ce bohémien était-il vêtu en gentilhomme ?

Pourquoi est-il allé au Louvre et a-t-il été reçu par la reine de Navarre ?

Tandis qu'il se posait ces questions sans pouvoir les résoudre, Denis Maubert vit l'homme à la robe rouge prendre le vase qui se trouvait sur le fourneau et dans lequel bouillonnait une liqueur noirâtre.

Puis, il versa cette liqueur dans une fiole et la trempa ensuite dans un baquet plein d'eau, sans doute pour la refroidir.

Le jeune homme assistait, impassible, à ces mystérieux préparatifs.

L'homme à la robe rouge retira ensuite la fiole du baquet, la déboucha et la tendit au jeune homme. Celui-ci la prit, la porta à ses lèvres et la reposa sur la table, après avoir bu une gorgée.

Alors Denis Maubert vit une chose étrange.

Le jeune homme, calme et indifférent jusque-là, sembla pris d'un accès de fureur.

Il se précipita vers l'homme à la robe rouge, comme s'il eût voulu le prendre à la gorge et l'étrangler.

Mais celui-ci était robuste, et il l'eut bientôt réduit à l'impuissance.

Puis, encore, le jeune homme passa de la fureur à l'hilarité, et il se mit à rire convulsivement ; et tout à coup, il s'échappa des mains de l'alchimiste, se prit à danser et donna les plus étranges marques de folie.

Denis Maubert regardait avec d'autant plus d'attention et d'intérêt qu'il était médecin, et que ce phénomène excitait sa curiosité au plus haut point.

Enfin, l'hilarité du jeune homme se calma comme s'était apaisée sa fureur ; une sorte de torpeur générale parut s'emparer de lui ; il se laissa tomber sur un siège ; ses yeux se fermèrent et il finit par s'endormir profondément.

L'homme à la robe rouge suivait non moins attentivement que Denis Maubert, les effets bizarres de la liqueur absorbée.

Quand le jeune homme fut tout à fait endormi, il prit une tige de fer et la plaça dans le fourneau.

Au bout de quelques secondes, la tige de fer fut rouge.

Alors, l'alchimiste s'en servit pour piquer le jeune homme en plusieurs endroits des bras et des jambes.

Denis Maubert vit fumer la chair, il remarqua des tressaillements ; mais le jeune homme ne s'éveilla point.

Le visage de l'alchimiste rayonnait d'une sombre joie ; et Denis Maubert se dit :

— Cet homme vient de faire cette expérience bizarre pour la première fois, et il est enchanté du succès.

Mais l'expérience n'était pas terminée sans doute.

L'alchimiste prit le jeune homme à bras le corps, le porta sur un lit et l'y laissa.

Puis, il revint s'asseoir devant une table couverte de parchemins et de livres poudreux qu'il se mit à compulser.

Denis Maubert ne songeait plus à s'en aller.

Seulement, il se tourna vers la ribaude stupéfaite de tout ce qu'elle venait de voir.

— Avais-tu déjà vu cela ? dit-il.

— Jamais.

— Et l'alchimiste était seul les autres soirs ?

— Tout seul.

Denis Maubert parut réfléchir un moment.

— Comment te nommes-tu ? dit-il enfin.

— Germaine, répondit-elle.

— Veux-tu faire un marché avec moi ?

— Lequel ? demanda la ribaude.

— Je te loue ta chambre.

— Et où voulez-vous que j'aille ?

— Tu y resteras. Mais tu me donneras l'hospitalité tout le temps que je te la demanderai.

— Mais, mon doux seigneur, dit-elle, que ferai-je des gens qui me viendront visiter ?

— Tu les laisseras à la porte et tu n'ouvriras pas.

En même temps, le médecin tira sa bourse et la mit sur la table.

— Je te payerai généreusement, dit-il.

— Et combien de temps resterez-vous chez moi ?

— Je ne sais pas.

La ribaude regardait la bourse au travers des mailles de laquelle brillaient de beaux écus d'or.

— Ah ! par exemple, dit Denis Maubert, tu vas me faire un serment.

— Parlez…

— Tu vas me jurer de ne raconter à âme qui vive ce que tu as vu.

— Je vous le jure, dit-elle.

— C'est bien, dit le médecin.

Et il se remit à son poste d'observation.

L'homme à la robe rouge étudiait toujours et ne paraissait pas se soucier davantage du jeune garçon si pesamment endormi que les morsures du fer rouge ne l'avaient point réveillé.

Cependant la nuit s'écoulait, et bientôt une lueur indécise glissa sur les toits du voisinage.

Alors l'homme à la robe rouge ferma ses livres, rangea ses parchemins, quitta son vêtement d'alchimiste, endossa un hoqueton de manant, et regarda un moment le jeune homme endormi.

Va-t-il enfin le réveiller ? se demandait Denis Maubert.

Denis se trompait.

L'alchimiste ouvrit la porte et s'en alla, laissant le dormeur sur

son lit.

Ah ! mille cornes du diable ! grommela Denis Maubert, j’aurai le secret de cette aventure.

La ribaude s’était pareillement endormie.

Le médecin jugea inutile de la réveiller.

Il laissa sa bourse sur la table et marcha vers la porte ; mais la ribaude avait sans doute le sommeil léger, car elle rouvrit les yeux.

— Est-ce que vous vous en allez, messire ? dit-elle.

— Oui, dit Denis, mais puisque te voilà réveillée, nous allons jaser un brin.

Elle le regarda et attendit.

— Tu vois que je paye généreusement, dit-il. Mais je châtie qui me trompe et me trahit. Si tu manques au serment que tu m’as fait, je le saurai.

— Je n’aurai garde d’y manquer, dit-elle.

— Je le saurai, et comme le prévôt des archers est mon ami, acheva Denis Maubert, je te ferai enfermer dans un cachot du Châtelet pour le reste de tes jours.

La ribaude frissonna :

— Ah ! dit-elle, folle serait la femme qui voudrait encourir la colère de monseigneur Cornebut.

— Tu es avertie, dit Denis Maubert, à ce soir.

— Vous reviendrez ce soir ?

— Oui.

— A quelle heure ?

— Un peu après le couvre feu.

Le jour avait grandi et la lumière de la rue ne permettait plus de voir en travers des vitres du laboratoire de l’alchimiste.

Le jeune homme endormi était donc devenu invisible. Denis Maubert s’en retourna au Louvre.

La première personne qu’il rencontra dans la cour fut le petit page de la Dauphine qui lui avait souhaité le bonsoir la veille.

— Bonjour, Olivier, lui dit le médecin.

— Bonjour, messire, répondit le page.

— Que se passe-t-il ici ?

— Rien de nouveau depuis hier, messire.

— La reine de Navarre n'a pas quitté le Louvre ?

— Pas que je sache.

— Et Madame la Dauphine ?

— Madame la Dauphine est avec son parfumeur René qui lui fait la lecture.

— Sais-tu si la reine de Navarre s'en va voir le roi à Rambouillet ?

— Je n'en ai pas entendu parler.

— Fort bien. Merci, mon mignon. Au revoir.

Et Denis Maubert gagna son logis.

Il passa la journée au Louvre.

Rien d'extraordinaire n'eut lieu dans le palais.

La reine de Navarre se reposait des fatigues de son voyage et ne donnait audience à personne.

Le gentilhomme au teint basané qui, le soir, se métamorphosait en alchimiste ne reparut pas.

Enfin, le palais du Louvre eut son aspect accoutumé.

Denis Maubert attendait le soir avec impatience et murmurait :

— J'aurai pourtant le secret de cet homme, je l'aurai !…

§

La journée s'écoula, le soir vint.

Alors Denis Maubert s'en alla chez la ribaude de la ruelle des Prouvaires, au coin de la rue Saint-Honoré.

En chemin, il vit une affluence de populaire qui encombrait les places et les rues.

— Qu'est-ce que tout ce monde ? demanda-t-il à un bourgeois.

— Messire, répondit celui-ci, vous n'êtes pas sans savoir que demain matin, à la première heure, on doit pendre le capitaine Fleur-d'Amour.

— Ah ! c'est juste, dit Denis Maubert qui se souvint des paroles de Chilpéric.

— Et tous ces gens-là, acheva le bourgeois, se rendent à la place de Grève, où ils vont prendre place et passer la nuit, malgré le froid, de façon à ne rien perdre du spectacle quand le jour paraîtra.

— Bien du plaisir ! dit le médecin.

Et il continua son chemin.

Denis Maubert arriva chez la ribaude.

Elle avait tenu parole et n'était pas sortie de la journée.

Puis, comme jamais elle n'avait eu autant d'argent en sa possession, elle avait impitoyablement fermé sa porte à tous les soudards qui composaient sa clientèle ordinaire.

Denis Maubert s'enferma chez elle, et il attendit que la fenêtre de l'alchimiste s'éclairât.

Il attendit plus d'une heure.

Enfin, l'alchimiste parut.

Cette fois, il n'était pas vêtu en gentilhomme comme la veille, et il portait le costume rouge et noir des bohémiens.

Il n'alluma pas son creuset ; il ne s'amusa point à ranger ses fioles comme la veille, opération que Denis Maubert avait suivie avec la plus grande attention, remarquant où il plaçait celle qui contenait la liqueur mystérieuse qui avait produit de si étranges effets sur le jeune bohémien.

Non, rien de tout cela.

Michaël, car enfin c'était bien Michaël que Denis Maubert observait ainsi à son insu, – Michaël, disons-nous, prit une fiole placée à côté de la première, tira de sa poche un mouchoir et versa dessus quelques gouttes de son contenu.

Puis, il s'approcha du lit.

Le jeune homme y était toujours étendu parfaitement immobile, et on eût dit qu'il était mort.

Alors Michaël, avec le mouchoir imbibé, se mit à lui frotter les tempes, puis les lèvres et les mains.

Soudain, ce corps inerte fut pris de tressaillements, tout à coup, il se leva et ouvrit les yeux.

Denis Maubert put voir alors que le jeune homme s'éveillait comme s'il était sorti d'un sommeil parfaitement naturel.

Il comprit à ses gestes, à son regard, à son attitude qu'il ne

s'étonnait de rien, et qu'il avait servi à une expérience scientifique, en pleine connaissance de cause.

Denis Maubert ne pouvait entendre ce que disaient les bohémiens ; mais, à leur mimique, il devina qu'ils étaient pressés de s'en aller.

En effet, Michaël replaça les deux fioles, l'une à côté de l'autre, sur le rayon d'une étagère, jeta ensuite un manteau sur ses épaules, posa sur son visage un masque de velours noir, et sur sa tête une toque à plume rouge.

Ce masque acheva d'intriguer le favori de la duchesse d'Étampes, et il délibérait en lui-même s'il n'allait pas descendre précipitamment dans la rue afin de les suivre, lorsqu'un dernier acte de Michaël lui fit brusquement adopter une autre résolution.

Le bohémien, avant de sortir, ouvrit la fenêtre et la laissa entrebâillée.

Alors Denis entendit fort distinctement ces paroles.

— Allons, il faut partir, c'est demain qu'on pend Fleur-d'Amour, et nous avons bien des choses à faire cette nuit.

— Partons, dit le jeune bohémien.

Et tous deux sortirent, laissant la fenêtre ouverte, sans doute, pour renouveler l'air du laboratoire.

Denis Maubert ne songeait plus à s'en aller.

Il se pencha à la fenêtre et regarda dans la rue.

Il vit ainsi les deux bohémiens traverser la ruelle et rentrer dans la rue Saint-Honoré.

Alors, il se retourna vers la ribaude.

— As-tu une planche ici ? lui dit-il.

— Une planche ! fit-elle étonnée.

— Oui, une planche de six pieds de long.

— J'ai les planches de mon lit, répondit-elle, mais qu'en voulez-vous faire ?

— Tu le verras.

Et Denis Maubert se dirigea vers le lit, fit sauter les couvertures et les matelas et s'empara d'une des planches qui en formaient le fond.

La ruelle des Prouvaires était une des plus étroites du vieux Paris. Quand deux hommes y passaient de front, ils se heurtaient les

coudes.

Le favori de madame d'Étampes avait calculé qu'une planche de six pieds serait d'une longueur suffisante pour servir de pont entre les deux fenêtres.

Et, en effet, celle qu'il prit se trouva juste assez longue et il la poussa sur le rebord jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'entablement de la croisée du laboratoire.

Alors Denis monta sur la croisée et, avec la légèreté d'un saltimbanque, il se risqua sur ce pont improvisé à quarante pieds au-dessus du sol.

La ribaude toute tremblante le regardait faire.

Denis atteignit la fenêtre de la maison voisine et entra dans le laboratoire.

Alors seulement il tira de sa poche un briquet et se procura de la lumière.

Puis, il marcha droit à l'étagère sur laquelle étaient rangées les deux fioles.

Mais là, il hésita.

— Si je les emporte, se dit-il, le bohémien s'en apercevra. Pourtant je veux savoir ce qu'elles contiennent.

Et il se mit à chercher deux fioles vides qu'il trouva facilement dans un coin avec beaucoup d'autres.

Alors, il versa dans chacune la valeur d'un travers de doigt du contenu des deux autres qu'il remit ensuite à leur place.

Puis, il les boucha avec soin, les glissa dans sa poche, éteignit la lumière et s'en alla par où il était venu, sautant d'un pied sur ce pont d'un pied de large.

Revenu chez la ribaude, il retira la planche.

— Ah ! messire, dit la ribaude, j'ai eu bien peur, je vous jure.

— Voilà pour ta peine, répondit-il.

Et il lui donna deux écus d'or.

Puis, il prit son manteau et sa toque, reboucla son épée, et dit encore :

— Rappelle-toi que tu m'as promis le secret ?

— Oui, messire.

— Et que si tu me trahis, je te recommanderai à mon ami François Cornebut.

— Ne craignez rien, dit-elle, je suis une fille discrète et de parole.

Denis Maubert s'en alla.

Mais il ne retourna point au Louvre comme on aurait pu le croire.

Il prit le chemin d'une hôtellerie fameuse en ce temps-là, qu'on appelait la Croix-du-Trahoir et qui était située rue de l'Arbre-Sec.

— On me donnera là un bon cheval, pensait-il. J'arriverai à Rambouillet avant le jour, et le soleil ne sera pas levé que j'aurai analysé les deux substances que j'emporte.

Moi aussi, je suis chimiste !

Et Denis Maubert emporta le secret de Michaël le bohémien.

Denis Maubert revint donc à Rambouillet.

Le jour était loin encore, et tout dormait dans le château.

Le favori de madame la duchesse d'Étampes rentra sans bruit, mit son cheval à l'écurie, et monta à son appartement qui était situé dans les combles, et dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc.

Denis était non seulement médecin ; mais il était chimiste aussi.

Un laboratoire était attenant à son appartement, et dans ce laboratoire couchait un homme qui avait nom Jérôme, et qui servait à la fois au médecin, de domestique, d'aide-infirmier et de confident.

Jérôme était un homme d'âge mûr, aux cheveux grisonnants, au front chauve.

Il avait exercé la médecine dans un pauvre village de Touraine où Denis l'avait trouvé un jour et l'avait associé à sa fortune.

Jérôme et Denis n'avaient point été exempts plus que d'autres de cette fièvre singulière qui domina tous les hommes de science de cette époque.

Ils avaient longtemps cherché le grand secret de Nicolas Flamel, l'élixir de vie et la pierre philosophale.

Jérôme travaillait la nuit, et il y avait toujours dans ses fourneaux du feu et sur les fourneaux un alambic dans lequel chauffait quelque substance mystérieuse.

Donc, cette nuit-là, tout le monde dormait au château excepté maître Jérôme qui travaillait.

— Eh bien ! dit Denis en entrant, qu'as-tu trouvé depuis mon départ ?

Jérôme secoua la tête.

— Rien encore, dit-il.

— C'est peu, fit Denis.

Et il tira de sa poche les deux fioles.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Jérôme.

— Deux liqueurs que nous allons analyser.

— Dans quel but ?

— Maître Jérôme, répliqua sèchement Denis Maubert, je n’ai pas le temps de vous dire d’où proviennent ces fioles et ce que j’en veux faire. Analysons-les. Voilà tout ce que je vous demande.

Et il prit la première, tandis que Jérôme plaçait un creuset sur un des fourneaux.

La liqueur verte, soumise à la chaleur, commença à s’évaporer peu à peu, et le nuage épais qui avait, un moment, obscurci le laboratoire de Michaël, se reproduisit.

— Oh ! oh ! fit Jérôme, qu’est-ce que cela ?

— Je n’en sais rien, répondit Denis.

— Il y a là des poisons indiens très violents.

— Qui peuvent amener la mort ?

— Non, la folie.

— Ah ! fit encore Denis Maubert qui se souvint des phénomènes étranges qu’il avait vus se produire sur le jeune bohémien.

— La folie et le sommeil, dit Jérôme.

— C’est bien cela. Alors, tu peux reconstruire ce mélange ?

— C’est ce que je vous dirai tout à l’heure.

Et le praticien analysa la liqueur verte qui changeait de ton sous l’action du feu, avec un soin minutieux.

Denis Maubert suivait attentivement l’opération.

De temps en temps, Jérôme prenait une plume et écrivait.

Enfin, il dit à son maître :

— Cette liqueur amène une folie momentanée, et puis un sommeil qui est voisin de la mort.

— Et peut-on triompher de ce sommeil ?

— Voilà ce que je ne sais pas encore.

Denis Maubert n’avait pas versé dans le creuset tout le contenu de sa fiole.

Il en restait au fond quelques gouttes.

Il ouvrit la porte du laboratoire, passa dans sa chambre, ouvrit une fenêtre qui donnait sur une des cours intérieures, et il siffla.

Au coup de sifflet, un chien se mit à bondir dans la cour.

Ce chien était un lévrier qui appartenait au roi et qu'on laissait en liberté la nuit.

Denis disparut de la fenêtre et alla chercher le chien.

Le chien le suivit sans difficulté, car il était familier avec tous les habitants du château.

— Vulcain ? disait Denis, vieux Vulcain ?

Et le lévrier fit son entrée, sur les pas de Denis, dans le laboratoire.

Alors Denis Maubert prit un morceau de pain, versa dessus les quelques gouttes de liquide qui restaient dans la fiole et le tendit au chien.

L'animal qui était vorace, engloutit le morceau de pain.

Ce fut rapide, presque instantané.

Vulcain se mit à tourner sur lui-même d'abord, puis, il eut un aboiement furieux, roula des yeux sanglants, se jeta sur Jérôme pour le mordre, et celui-ci eut quelque peine à se préserver.

Puis encore, le chien fut pris d'un tremblement nerveux, tourna encore et toujours comme s'il eût été sur un pivot, et enfin, il s'affaissa sur le parquet en poussant un gémissement sourd.

— Il est mort, dit Jérôme.

— Non, répondit Denis Maubert.

Et comme Jérôme paraissait ne pas comprendre quel était le but de cette singulière expérience :

— Reste à savoir maintenant, dit-il, si le contrepoison agit aussi instantanément.

Le chien avait fermé les yeux, et il était immobile et raide. Denis se souvint que Michaël s'était servi d'un fer rouge. Il plongea donc une tige de fer dans le creuset et lorsqu'elle fut chauffée à blanc, il piqua le lévrier par tout le corps.

Le lévrier ne bougea point.

Alors encore, Denis Maubert eut recours à la seconde fiole.

Il entrouvrit les mâchoires serrées du chien et laissa tomber deux gouttes de la liqueur mystérieuse sur sa langue. Le chien poussa un hurlement, rouvrit brusquement les yeux, se dressa sur ses pattes et regarda Denis et Jérôme avec ce regard étonné et doux qui est particulier au chien.

Allons, murmura Denis, on n'a pas besoin de laisser dormir le sujet vingt-quatre heures, c'est toujours bon à savoir.

Puis, s'adressant à Jérôme :

— Continue ton analyse, dit-il.

— C'est fait, répondit le médecin.

— Tu saurais alors composer une liqueur semblable ?

— Oui, si j'avais ce qu'il me faut.

— Que te manque-t-il ?

— De la poudre d'aloès, d'abord.

— Et puis ?

— Et une fécule qu'on obtient en triturant un insecte des pays chauds qu'on appelle la *demoiselle bleue.* Je trouverai facilement la poudre d'aloès, mais la fécule, c'est plus difficile.

— Vraiment ?

— Cependant, dit Jérôme, je connais un droguiste, rue des Prouvaires, à l'enseigne du Pilon-d'Argent, qui tient les produits les plus variés.

— Eh bien ? dit le médecin, tu vas aller à Paris.

— Mais le contenu de cette autre fiole ?

— Oh ! répondit Denis Maubert, pour celle-là, nous avons le temps. Quand tu reviendras.

Il ouvrit la porte et le chien s'en alla.

Puis, il s'approcha de la fenêtre et regarda le ciel.

Il était nuit encore, mais le jour approchait.

— Pars et reviens le plus tôt possible, ordonna-t-il à Jérôme ; moi je vais dormir quelques heures, car voici deux nuits que je ne me suis pas couché.

Et il se jeta tout vêtu sur son lit.

Avant de s'endormir, Denis Maubert fit cette réflexion :

Ce bohémien gentilhomme qui se livre à des expériences sur un pauvre garçon, a quelque but ténébreux que je finirai bien par découvrir, madame la duchesse d'Étampes aidant.

Et Denis, brisé de fatigue, s'endormit.

Mais à peine le soleil apparaissait-il à la cime des arbres de la

forêt de Rambouillet, qu'on frappa rudement à sa porte.

Éveillé en sursaut, Denis se leva et alla ouvrir.

C'était un page de la duchesse d'Étampes qui le venait troubler dans son sommeil.

— Monsieur Denis, lui dit-il, voici quarante-huit heures que madame la duchesse vous attend.

— Je suis rentré au milieu de la nuit, répondit Denis.

— Eh bien ! suivez-moi tout de suite. La duchesse est impatiente de vous voir.

Denis trempa son visage dans une aiguière d'eau froide, rajusta sa toilette en désordre et suivit le page.

§

La duchesse attendait en effet Denis Maubert avec une vive impatience et ne comprenait rien à son absence prolongée.

Denis était parti pour Paris, à la seule fin d'y voir le prévôt François Cornebut, et de lui donner la mission de faire surveiller la reine de Navarre.

— J'ai cru que tu étais mort, lui dit la duchesse en le voyant entrer.

— Madame, répondit Denis, cet animal de prévôt se permet d'être amoureux.

— Oui, je sais cela ; il est épris de la Périne, dit la duchesse.

— Justement.

— Mais cela ne le doit point empêcher de faire mes affaires et d'exécuter les ordres que je lui donne.

— Pas plus les vôtres que ceux du roi, madame. Cornebut est amoureux, il est jaloux, et il a tout à fait perdu la tête.

Et Denis raconta à la duchesse ce qui lui était arrivé avec Chilpéric.

— Alors, dit-il, j'ai fait la besogne de François Cornebut.

— Tu as surveillé la reine de Navarre ?

— Oui, et j'ai vu d'étranges choses.

— Parle…

Denis raconta encore ce qu'il avait vu, c'est-à-dire le gentilhomme au teint basané qui était devenu ensuite alchimiste, puis

bohémien ; enfin, les deux nuits passées chez Germaine, la ribaude, et le vol des deux fioles.

La duchesse l'écoutait avec une attention inquiète.

— Eh bien, dit-elle enfin, que penses-tu de tout cela ?

— Madame, répondit Denis, à qui est destinée la liqueur qui rend fou d'abord et fait dormir ensuite ? Je n'en sais rien, mais il m'est passé par l'esprit une singulière idée.

— Voyons !

— Je me suis dit que si le roi…

— Oh ! tais-toi ! dit la duchesse, cela est impossible !

— Pourquoi, madame ?

— Parce que la reine de Navarre aime son frère avec passion, avec délire.

— Qu'importe !

— Non, non, dit la duchesse avec vivacité. Jamais madame Marguerite ne songera à rendre le roi fou, même pour une journée.

— Ah ! c'est que, dit Denis Maubert, pendant cette journée-là on pourrait faire bien des choses.

La duchesse tressaillit.

— Par exemple, envoyer la duchesse d'Étampes à Vincennes et occire l'empereur Charles.

— Tu es fou !

— Madame, reprit gravement Denis Maubert, qui vivra verra.

— Qui vivra ne verra rien, dit la duchesse, car je veillerai nuit et jour.

— Sur le roi ?

— Sur le roi et sur tous ceux qui l'entoureront.

— Mais, reprit la duchesse après un silence, tu as fait analyser par Jérôme le contenu de la première des deux fioles ?

— Oui, madame.

— Et tu es arrivé à cette conclusion qu'on pouvait fabriquer une liqueur identique ?

— En se procurant certains ingrédients que Jérôme est allé chercher à Paris.

— Bon ! et la seconde ?

— La seconde est intacte. Je ne la ferai même pas analyser.

— Pourquoi ?

— Supposons qu'elle soit composée de substances introuvables.

— Eh bien ?

— Et que nous en ayons besoin tôt ou tard.

— Tu as raison, dit la duchesse. Cependant ne pourrais-tu faire deux parts de cette liqueur ?

— Il n'y en a pas assez.

— Alors, garde-là. Nous verrons plus tard.

La duchesse fut interrompue dans son tête-à-tête avec Denis Maubert par un message du roi.

Le roi, si triste d'ordinaire, était en belle humeur depuis deux jours.

On lui avait annoncé la prochaine visite de la reine de Navarre, sa sœur, et il était impatient de revoir la Marguerite des Marguerites.

Il faisait donc prévenir la duchesse qu'elle se tînt sous les armes, c'est-à-dire qu'elle préparât ses plus beaux atours, ses plus coquets ajustements, afin de recevoir dignement madame Marguerite de France, reine de Navarre.

En même temps, le roi avait reçu, au petit jour, un message de l'empereur Charles.

Son frère d'Espagne lui annonçait qu'il arriverait à Orléans le jeudi soir, et que le dimanche suivant il ferait son entrée dans Paris.

— Vive Dieu ! s'était écrié le roi, les Parisiens se plaignent de ne me voir jamais. Ils me verront cette fois, car je veux entrer dans ma capitale à cheval, ayant l'empereur à ma droite et la Dauphine à ma gauche.

La duchesse d'Étampes se rendit donc en toute hâte chez le roi.

— Madame, lui dit-il, la reine de Navarre arrive ce soir, j'ai fait prévenir madame la Dauphine qu'elle se joignît à elle, et nous aviserons ensemble aux fêtes et réceptions que je compte faire à mon frère et cousin.

Madame d'Étampes savait que rien n'irritait la chevalerie du roi comme un doute émis en cet endroit.

— Sire, dit-elle, Votre Majesté fera donc bon accueil à

l’empereur ?

— Je le veux éblouir.

— Et Votre Majesté ne se souviendra point de Madrid ?

— Non, certes, dit le roi.

— Votre Majesté est généreuse…

— Bayard m’a armé chevalier, madame. Noblesse oblige.

— Cependant, dit encore la duchesse, tout le monde ne pense pas comme Votre Majesté, dans le royaume.

— Peuh ! fit le roi, ne suis-je pas le maître ?

— Oui, sire ; mais il y a plus d’un seigneur qui prétend que voilà une belle occasion de revenir sur le traité de Madrid.

— Ah ! on dit cela !

— Et je gagerais que madame la reine de Navarre…

— La reine de Navarre est ma sœur, madame, et elle pense absolument comme moi.

La duchesse se mordit les lèvres.

Mais, au fond du cœur, elle était joyeuse et se disait :

— Mes seigneuries d’Espagne et des Flandres et mes cent mille écus de rente ne courent aucun risque. Le roi laissera l’empereur traverser librement le royaume.

Le soir, la reine de Navarre arriva en compagnie de la Dauphine et du Dauphin.

La joie du roi était sans bornes.

Après souper, il tint conseil avec eux, et la duchesse eut les salons et les réjouissances à préparer.

Madame Marguerite était en tous points de l’avis du roi, et paraissait comme lui ne garder à l’empereur aucune rancune de la captivité de Madrid.

Le roi était sincère, mais la reine de Navarre l’était-elle ?

La duchesse en doutait.

Quand elle se fut retirée en son appartement, elle manda Denis Maubert.

— Eh bien ! lui dit-elle, je commence à partager ton opinion.

— Ah !

— Ne t’avise pas d’analyser la seconde fiole, nous aurons peut-être besoin de ce qu’elle contient.

— Je vois, répondit Denis en souriant, que vous vous défiez, de la reine de Navarre, madame.

— J’ai tout au moins des pressentiments ; mais je ne me défie pas d’elle seulement.

— Et de qui donc encore ?

— De cette Italienne au noir regard, délaissée hier, triomphante aujourd’hui.

— La Dauphine ?

— Oui, la Dauphine, qui est réconciliée avec son époux et qui pourrait bien donner un héritier au trône avant la fin de l’année.

— Et vous croyez qu’elle aussi peut entendre nos propos ?

— *Chi lo sa !* fit la duchesse, parlant italien à son tour.

Or, le voyage de Denis Maubert à Paris avait, on le sait, côtoyé les événements que nous racontions naguère ; Cornebut s’était vendu à la reine de Navarre, on n’avait point pendu Fleur-d’Amour, et Michaël était le maître de la situation.

Seulement, il ne savait pas une chose, c’est que Denis Maubert était le maître d’une partie de son secret.

Revenons à présent à l'héroïne première de ce récit, c'est-à-dire à Périne la ribaude.

Il ne s'était écoulé que huit jours à peine depuis celui où le Diable, par amour pour elle, avait consenti à sauver Fleur-d'Amour, le beau capitaine.

On se souvient comment Satan-Michaël avait supplanté, en quelques heures, Fleur-d'Amour dans le cœur de la Périne. La Périne aimait Michaël ; mais elle demeurait convaincue que c'était vraiment le roi des Enfers qui empruntait une forme humaine pour venir chaque nuit passer une heure dans ses bras.

Et, chose bizarre ! cela se passait, presque toujours, en la présence de Cornebut endormi.

Mais quand il avait soupé chez la Périne, le prévôt dormait si bien !

Alors Michaël arrivait ; tantôt il se faisait précéder d'un nuage blanc au milieu duquel il apparaissait tout à coup.

Tantôt il descendait par la cheminée et passait au milieu des flammes sans se brûler.

Tantôt encore, une feuille du parquet s'ouvrait, et Michaël, vêtu de rouge et un masque sur le visage, semblait arriver des profondeurs de l'Enfer.

Elle avait aimé bien des gens en sa vie, et on sait quel désespoir s'était emparé d'elle quand on allait pendre Fleur-d'Amour ; mais qu'étaient-ce que ces passions factices auprès de la passion infernale qui lui mordait le cœur à présent !

Et, chose étrange ! Cornebut n'était pas jaloux !

Cornebut se trouvait honoré d'avoir le diable pour complice d'amour.

Et quand la Périne transmettait les ordres de Satan au terrible prévôt, il s'inclinait avec respect.

Enfin, chose non moins étrange, Cornebut qui jadis faisait confidence de ses moindres pensées et de ses moindres actes, au page Chilpéric, Cornebut, disons-nous, lui avait parfaitement caché ses

relations quotidiennes avec Satan.

Il est vrai de dire que Cornebut voyait rarement son terrible associé *par corps,* comme disent les veneurs ; le plus souvent, Satan lui transmettait ses ordres par la Périne ; quelquefois cependant, il lui faisait entendre sa voix, comme on l'a vu dans l'oratoire de la reine de Navarre.

Mais Cornebut n'en était que plus obéissant.

Satan lui avait défendu de jamais rien dire à Chilpéric ; et Cornebut qui avait toujours peur que Satan ne lui retirât sa haute protection, était muet comme un cadavre accroché à un gibet.

Cependant, chaque soir, Chilpéric accompagnait son seigneur chez la Périne.

Quelquefois même, celle-ci l'invitait à souper.

Mais il avait beau faire, il avait beau se montrer sobre, boire peu, manger moins encore, à l'heure où le sommeil prenait Cornebut, le page s'endormait également.

Un lourd sommeil s'emparait de lui, et il ne pouvait jamais savoir, quand il se réveillait quatre ou cinq heures après, ce qui était advenu.

Or donc, ce soir-là, Cornebut quitta le Châtelet comme les premières étoiles brillaient au ciel.

Le prévôt avait soif d'amour, tellement soif qu'il disait que les deux bateliers qui le conduisaient s'endormaient sur leurs avirons et qu'il les menaçait de les faire pendre s'ils n'allaient pas un peu plus vite.

Tellement soif encore, qu'il dit à Chilpéric, en touchant la berge, sous les murs mêmes du palais de la Périne :

— Tu peux t'en retourner, mon mignon. Je veux, ce soir, souper tête à tête avec la Périne, et n'ai nul besoin de ta compagnie.

— Comme il plaira à votre seigneurie, dit Chilpéric en se mordant les lèvres.

Puis, il fit mine de s'en aller, tandis que le prévôt entrait dans le palais par la petite porte dont il avait seul la clef.

— Cornes du diable ! murmura le page, je saurai bien un jour ou l'autre, ce qui se passe là-haut !

Et en place de retourner au Châtelet, il s'alla coucher sur la berge et s'enveloppa de son manteau pour se préserver du froid de la

nuit.

Pendant ce temps, Cornebut montait gaillardement un petit escalier, traversait ensuite deux ou trois salles et pénétrait dans l'oratoire de la Périne.

De nos jours, un oratoire est un lieu de prières.

En ce temps-là, les grandes dames et les courtisanes de haut lieu appelaient ainsi leur boudoir.

Jamais la Périne n'avait été revêtue de plus brillants atours, et l'amoureux Cornebut se vint jeter à ses pieds, avec un enthousiasme de page.

La table du souper était dressée ; et, comme à l'ordinaire, elle supportait trois couverts.

— Je n'ai pas amené Chilpéric, dit le prévôt.

— Vous avez bien fait, mon doux seigneur, dit la Périne.

— Alors, fais enlever ce couvert. Nous souperons en tête-à-tête.

— Non, monseigneur, dit-elle, nous aurons un convive ce soir.

— Qui donc ? fit Cornebut.

— Notre maître à tous deux.

— Satan ?

— Oui, mon doux seigneur. Il m'est apparu tout à l'heure et m'a dit : Préviens Cornebut que je soupe avec vous, car je lui veux parler de choses graves.

— Ah ! il a dit cela ?

— Oui, monseigneur.

— Et quand va-t-il venir ?

— Me voilà, répondit une voix.

Alors Cornebut se retourna et vit Satan sur le seuil.

Le diable entrait par la porte comme un simple mortel.

Seulement, il n'avait pas, comme à l'ordinaire, un manteau rouge et une cape sous les plis de laquelle on croyait voir poindre ses cornes ; et, de tout son attirail d'Enfer, il n'avait conservé que son masque de velours noir.

Satan, ou plutôt Michaël, était vêtu en gentilhomme, comme le jour où il s'était présenté au Louvre chez la reine de Navarre.

Cornebut ne put se défendre d'un mouvement de crainte mélangée d'étonnement.

— Bonjour, prévôt, dit le roi d'Enfer, j'ai voulu faire un bout de toilette pour souper avec toi.

— C'est beaucoup d'honneur, balbutia Cornebut qui trouvait la Périne si belle, ce soir-là, qu'il eût voulu Satan à tous les diables.

Satan devina sans doute la pensée du prévôt, car il lui dit :

— Je ne pourrai, du reste, pas demeurer longtemps avec vous, ce soir. Il faut que j'aille au bout du monde, aux antipodes, et que je sois revenu au point du jour. Donc, soupons vite, et retiens bien mes commandements, Cornebut.

— J'écoute, monseigneur, dit Cornebut soulagé.

— As-tu reçu un message du roi ?

— Oui, ce soir.

— Dans ce message, le roi t'enjoint de l'aller rejoindre à Longjumeau après-demain matin.

— Oui, monseigneur.

— A la tête de cent archers, pour t'en aller en sa compagnie au devant de S.M. catholique l'empereur Charles.

— C'est bien cela, monseigneur.

— Les deux souverains se rencontreront à Étampes, y passeront un jour franc, puis, prendront la route de Paris et feront leur entrée dans la capitale vers quatre heures de relevée.

— C'est bien cela, monseigneur.

Et Cornebut, inquiet, regarda Satan et ajouta :

— Est-ce que cela déplairait à Votre Seigneurie ?

— Au contraire, et je te veux même servir de compagnon de voyage.

— Vous ! fit Cornebut stupéfait.

— Moi, dit Satan. Je suis devenu fort terrestre depuis quelque temps, et je me plais en la société des hommes.

— Mais, monseigneur, dit encore Cornebut, sera-ce visible ou invisible que Votre Majesté infernale m'accompagnera ?

— Visible et vêtu comme tu me vois.

— Bon ! Mais alors que dira le roi ?

— Rien, car je me suis arrangé pour me loger dans le corps d'un petit gentilhomme de Navarre qui est arrivé avec la reine Marguerite.

— Ah ! c'est différent.

— Donc, nous voyagerons de compagnie et nous emmènerons Périne.

Cornebut tressaillit.

— Y songez-vous, monseigneur ? dit-il.

— Sans doute, j'y songe.

— Mais, que dira le roi ?…

— Le roi, depuis longtemps, se meurt d'envie de la voir.

— Et si le roi en tombe amoureux.

— Tant pis pour lui !

— Mais enfin, dit Cornebut, à quoi bon emmener Périne ?

— Je veux qu'elle fascine l'empereur Charles.

Cornebut frissonna.

— Ah ! monseigneur, dit-il, songez donc que l'empereur Charles est le plus puissant monarque du monde.

— Eh ! bien ?

— Et que, s'il aime la Périne, je suis perdu.

— Pourquoi donc ?

— Il n'aura qu'à dire un mot pour que le roi me chasse du Châtelet comme un varlet devenu inutile.

— Tu crois ?

— Et qu'on lui envoie la Périne sous bonne escorte au lieu et dans le château qu'il désignera.

Satan se mit à rire :

— Tout ce que tu dis là est vrai, fit-il.

— Vous voyez bien.

— Mais tu oublies une chose, prévôt.

— Laquelle ?

— C'est que moi aussi j'aime la Périne.

— Oh ! je ne suis pas jaloux de vous, monseigneur.

— Mais je suis jaloux, moi, et si l'empereur Charles lui prenait un baiser, je le prendrais entre mes griffes et le lancerais au plus profond de mon ténébreux royaume.

— Vrai ! fit Cornebut un peu rassuré.

— Sans aucun doute, prévôt.

— Alors, à quoi bon montrer la Périne à l'empereur ?

— Pour qu'il s'en éprenne.

— Et alors…

— Et qu'il la vienne visiter.

— Ici ?

— Oui, ici, dont il ne sortira plus que lorsque je le voudrai.

Cornebut commençait à comprendre, et il lui semblait que messire Satan était tout à fait dans les mêmes idées que madame la reine de Navarre.

Il eut même un doute sur la provenance infernale de son convive.

Mais ce doute eut la lueur d'un éclair.

Michaël qui avait toujours besoin de conserver son prestige surnaturel, versa dans une aiguière un flacon de vin de Xérès, puis, il alla prendre un tison dans le feu.

Il le prit avec ses doigts, et comme il eût saisi la baguette d'ébène du timbre placé sur la table à côté de la Périne.

Comment un homme aurait-il ainsi pu jouer avec le feu ?

Michaël prit donc le tison enflammé et le trempa dans l'aiguière.

Cornebut pensait que le tison allait s'éteindre. Ce fut le contraire qui se produisit.

Le vin prit feu et une belle flamme bleue couronna l'aiguière.

Comment douter, après cela, que Michaël ne fût le diable en personne.

— Sais-tu ce que je fais là ? dit-il à Cornebut.

— Non, monseigneur.

— Je prépare ma boisson de voyage.

— Ah !

— Je te l'ai dit ; je vais au bout du monde, aux antipodes.

— Eh bien ?

— Je vais traverser des contrées très froides et tu penses que je suis frileux.

— Cela doit être, dit Cornebut en riant.

— Par conséquent, je me réchauffe en dedans.

Et Satan-Michaël prit l'aiguière dans laquelle le vin flambait toujours, il la porta à ses lèvres et en avala le contenu.

— Monseigneur, dit Cornebut, vous avalez cela comme un verre d'eau.

— Dame ! c'est tout simple.

Et Michaël prit un baiser sur l'épaule nue de la Périne frissonnante.

Puis, il ajouta :

— Je vais vous quitter, et vous ne me reverrez qu'après-demain. Ne vous inquiétez pas de moi, je vous l'ai dit, je serai logé dans le corps d'un petit gentilhomme gascon.

— Alors, dit Cornebut, comment nous reconnaîtrons-nous, monseigneur ?

— Je garderai la voix dont je me sers en ce moment ; et puis, ce gentilhomme est à peu près tel que vous me voyez aujourd'hui.

— Ah ! fort bien.

— Surtout, dit encore Michaël, il faut que la Périne voyage avec tous ses pages, tous ses varlets et dans sa litière, comme une femme de la plus haute qualité.

— Mais, répéta Cornebut, que dira le roi ?

— Elle invitera le roi à souper et il se montrera ravi. Ne crains donc rien, vieux jaloux, je veille sur notre bien.

Et Satan prit un nouveau baiser à la Périne, et Cornebut ne s'en montra point offensé.

— A présent, dit-il, mes bons amis, je vais vous quitter. Mais vous pensez bien que je ne vais pas m'en aller à pied. La course est trop longue.

— Comment vous en irez-vous, monseigneur ?

— Par les airs, à cheval sur un nuage.

— Et nous vous verrons partir ? demanda encore Cornebut qui

prenait un plaisir extrême au merveilleux.

— Regardez bien alors.

Michaël se leva de table et alla ouvrir une fenêtre toute grande.

Cornebut pensa qu'il allait lui pousser des ailes et qu'il allait s'envoler.

Michaël, au contraire, se dirigea vers la cheminée et jeta dedans une pincée de poudre qu'il tira de sa poche.

Soudain les tisons pétillèrent, une fumée épaisse remplit la cheminée, mêlée d'une forte odeur de souffre, et il s'éleva dans la chambre comme un nuage compacte qui affecta la forme d'une trombe d'air, se roula comme un reptile gigantesque, se précipita vers la croisée ouverte et s'éleva dans le ciel.

Cornebut et la Périne suffoqués s'approchèrent de la fenêtre pour respirer d'abord, et ensuite pour suivre le nuage de fumée qui s'inclina vers le sud et disparut au bout de quelques minutes.

Pour eux, dès lors, il fut avéré que Michaël s'en était allé avec le nuage, car le feu de la cheminée s'était éteint et la salle du festin était vide.

Alors l'amoureux prévôt se rua sur la Périne et la prit avec frénésie dans ses bras.

§

Et, pendant ce temps, roulé dans son manteau, le page Chilpéric ne perdait pas de vue le palais de la Périne ; et comme Cornebut et la ribaude, il put voir le nuage de fumée noire qui s'élançait vers le ciel.

Bon ! dit-il en se levant, qu'est-ce encore que cela ?

Et comme il faisait quelques pas en avant, il se trouva face à face avec un homme qui se promenait sous les fenêtres du palais le nez dans son manteau.

— Qui êtes-vous ? fit-il.

— Hé ! pardieu, dit une voix, c'est ce cher monsieur Chilpéric.

— Moi-même, dit le page.

Et regardant son interlocuteur avec plus d'attention.

— Ah ! dit Chilpéric, c'est vous, messire Denis.

— C'est moi, répondit le favori de la duchesse d'Étampes.

— Que diable faites-vous ici ?

— Et vous-même ?

— J'attends mon seigneur et maître, le prévôt François Cornebut, qui se gorge d'amour dans les bras de Périne la ribaude.

— Ah ! il y est retourné ?

— Oui, certes.

— Et cependant on n'a point pendu Fleur-d'Amour.

— Hélas ! non, dit Chilpéric, qui sentit bouillonner au fond de son cœur sa haine pour le prévôt.

Puis, regardant Denis :

— Mais vous-même, dit-il, que faites-vous ici ?

— J'observe des choses bizarres.

— Ah ! vraiment ?

— Très bizarres, ajouta le médecin qui prit un air mystérieux…

Chilpéric regarda Denis Maubert :

— Ah ! fit-il, vous observez des choses mystérieuses ?

— Très mystérieuses, dit le médecin.

— Mais encore ?

— D'abord, vous venez de voir, comme moi, un tourbillon de fumée qui sortait d'une fenêtre de ce palais.

— Je l'ai vu, dit Chilpéric.

— Qu'en pensez-vous ?

— Absolument rien, répondit le page. Je cherche à comprendre, mais je ne puis pas.

— Moi, fit le médecin, j'ai suivi un homme. Voici une heure qu'il s'est évanoui devant moi comme une ombre.

— Où cela ?

— A la porte même de ce palais.

— Voilà qui m'étonne, dit Chilpéric.

— Pourquoi ?

— Mais parce que voilà bien plus d'une heure que je suis ici et que je n'ai vu personne.

— Alors, ce personnage bizarre était homme pour moi, ombre impalpable, être invisible pour vous.

— Cher sire, reprit Chilpéric, je ne crois pas beaucoup aux fantômes.

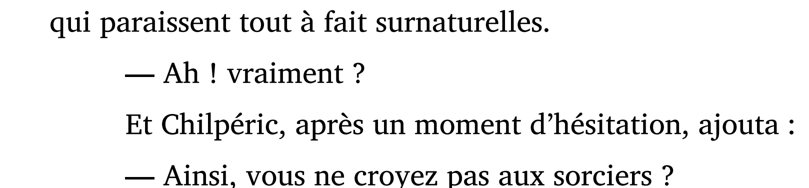
— Moi, dit Denis Maubert, je n'y crois pas du tout.

— Alors, pourquoi me parlez-vous d'un homme qui s'est évanoui comme une ombre !

— Mon cher monsieur Chilpéric, répondit Denis, je suis un peu médecin, un peu savant.

— Bon ! fit le page.

— Et mon avis est que la science explique une foule de choses



qui paraissent tout à fait surnaturelles.

— Ah ! vraiment ?

Et Chilpéric, après un moment d'hésitation, ajouta :

— Ainsi, vous ne croyez pas aux sorciers ?

— En aucune façon.

— Ni aux gens qui prédisent l'avenir ?

Denis Maubert se mit à rire.

— Vous êtes bien heureux, vous, fit Chilpéric avec un soupir.

— Et pourquoi le serais-je plus que vous, cher monsieur Chilpéric ?

— Parce que je suis fort tourmenté, moi, d'une prédiction qu'on m'a faite, voici deux jours.

— Ah ! ah ! Et quelle est cette prédiction ?

— On m'a dit que je serais rompu vif.

Denis Maubert regarda ce visage pâle, ces lèvres minces, ce front fuyant, ces yeux d'un gris douteux, cette physionomie enfin, mélange bizarre d'astuce, de hardiesse, de courage et d'hypocrisie, et il ne put s'empêcher de tressaillir.

— Et qui vous a prédit cela ?

— Une bohémienne, naturellement.

— Une vieille folle, sans doute.

— Non, une jeune et jolie bohémienne, ma foi !

Pendant que Chilpéric parlait, Denis Maubert continuait à le regarder.

« Qui se ressemble, s'assemble » dit un proverbe.

Denis Maubert devina la nature du page tout entière, et il lui dit :

— Mon cher monsieur Chilpéric, je viens rarement à Paris, et en cela j'ai bien tort.

— Pourquoi donc, monsieur Denis ?

— Parce que je serais à même de vous voir plus souvent.

— Je le regrette comme vous, dit courtoisement Chilpéric.

— Et il me semble, poursuivit le jeune médecin, que si nous

étions amis, nous pourrions réciproquement nous rendre quelques petits services.

— C'est mon avis pareillement, monsieur Denis.

— Trouvez-vous pas qu'il fait froid, ici ?

— Très froid, en vérité.

— Et que si nous étions auprès d'un bon feu, dans quelque cabaret du voisinage, le verre à la main, nous pourrions causer plus à notre aise.

— Certainement, répliqua Chilpéric, mais…

— Mais, comme moi, peut-être, vous observez des événements mystérieux.

— C'est bien possible, monsieur Chilpéric ; mais tenez, laissez-moi vous parler à cœur ouvert.

— Je vous écoute, cher sire.

— Je suis persuadé que si je vous racontais ce que j'ai vu, et que vous en fissiez autant, à nous deux nous éclaircirions ce qui est ténèbres pour chacun de nous.

— Je ne dis pas non, fit Chilpéric.

— A deux pas d'ici, dans la rue des Lions, il y a un cabaret qui a pour enseigne : *A la Salamandre !*

— Je le connais, monsieur.

— Nous frapperons, on nous ouvrira. L'hôte ira chercher du vin, sa femme jettera dans le feu une brassée de bois sec. Nous serons au chaud, nous boirons un coup et nous jaserons tout à notre aise.

Chilpéric se laissa tenter.

Et puis, il avait deviné Denis Maubert, comme Denis Maubert l'avait deviné.

Cornebut avait froissé le page en se défiant de lui, et le page voulait se venger.

Or, un homme qui a la soif de la vengeance au cœur prend volontiers un auxiliaire.

Denis était l'homme que l'enfer lui envoyait. Ils s'en allèrent donc, bras dessus, bras dessous, au cabaret de la Salamandre, lequel était fermé à cause des édits, mais s'ouvrit aussitôt que Chilpéric eut crié son nom à travers la porte.

On leur servit du vin, on ralluma le feu, et ils s'attablèrent.

— Voyons, cher monsieur Chilpéric, dit Denis Maubert en posant les coudes sur la table, vous me disiez donc que la bohémienne vous avait prédit que vous seriez rompu vif ?

— Oui, dit Chilpéric, qui ne put se défendre d'un léger frisson.

— Comment cela pourrait-il arriver ? N'êtes-vous pas le favori de Cornebut, le très puissant prévôt et gouverneur de Paris ?

— Cela est vrai ; mais…

— Cornebut peut perdre sa faveur, allez-vous me dire ?

— Peut-être…

— Et vous pouvez un jour déplaire à Cornebut.

— Cela peut arriver encore.

Et Chilpéric soupira.

— Écoutez, reprit Maubert, je gage que vous avez à vous plaindre de votre seigneur et maître ?

Un éclair de haine passa dans les yeux du page.

— Depuis que Cornebut partage avec le diable, dit-il, ce n'est plus le même homme.

— Que peut-il donc partager avec le diable ?

— Le corps de la Périne et son amour.

Denis Maubert éclata de rire.

— Ah çà ! dit-il, êtes-vous bien dans votre bon sens, cher monsieur Chilpéric ?

— Parfaitement.

— Alors que me chantez-vous là ?

— Ce que Cornebut m'a dit.

— Il vous a dit qu'il partageait la Périne avec le diable.

— Oui, et il n'en est pas jaloux, car Satan lui a fait des promesses magnifiques.

— Mais il est fou, le prévôt !

— Je ne sais pas s'il est fou, mais il se passe des choses extraordinaires depuis trois jours, mon cher sire.

— Voyons, contez-les-moi.

Alors, Chilpéric raconta comment Fleur-d'Amour, après avoir été

pendu, était ressuscité, le diable ayant accordé sa vie à la ribaude ; comment celle-ci était allée au sabbat et en était revenue amoureuse de l'Esprit des ténèbres.

Comment, enfin, chaque soir, Cornebut et lui avaient beau résister au sommeil qui s'emparait d'eux et les étreignait.

— Eh bien ! dit le médecin quand Chilpéric lui eut donné les derniers détails, voulez-vous que je vous procure le moyen de ne pas dormir ?

— Je ne demande pas mieux, dit Chilpéric.

— Je vous l'ai dit, je suis médecin et un peu savant.

— Bon ! après ?

— Pensez-vous que le Cornebut ira, demain soir, chez la Périne ?

— Demain, comme aujourd'hui, comme hier. Il en perd le boire et le manger.

— Tâchez qu'il vous invite à souper.

— Cela arrive presque toujours.

— Mais pas aujourd'hui, cependant ?…

— Aujourd'hui, il était dans une fièvre d'amour sans pareille ; mais si demain il m'invite à souper…

— Avec ce que je vais vous donner, vous ne vous endormirez pas.

Et Denis Maubert tira de sa poche une boîte en cuir qui s'ouvrait par le milieu et laissait voir deux compartiments.

Dans l'un, il y avait des outils et des instruments de chirurgie ; dans l'autre de petites fioles rangées méthodiquement et grosses, les unes comme des noisettes, les autres comme le pouce.

Cette boîte était à la fois une trousse et une pharmacie de voyage.

— Écoutez-moi bien, dit alors le jeune médecin, en prenant une des fioles qui avait un bouchon de métal et contenait non point un liquide, mais quatre pilules de la grosseur d'un pois.

— J'écoute, dit Chilpéric qui regardait curieusement la trousse et la fiole.

— Vous me dites que chaque soir, après souper, Cornebut et vous, êtes pris d'un sommeil irrésistible.

— Oui, certes.

— Si cela est, c'est qu'on vous fait boire des vins auxquels on a mélangé un narcotique.

— Non, dit Chilpéric, car un soir je n'ai bu que de l'eau et je me suis endormi tout de même.

— En vérité ! mais alors il y a des fleurs sur la table.

— Oh ! certainement, et puis, on brûle des parfums, car Cornebut les adore.

— Eh bien ! ce sont les parfums qui vous endorment.

— Croyez-vous ?

— Or, si on vous endort, c'est que pendant votre sommeil il se passe des choses que vous ne devez pas voir.

— C'est le diable qui vient.

— Justement. Eh bien ! prenez une de mes pilules.

— Bon, et puis ?

— Et demain soir, en vous mettant à table, avalez-la adroitement.

— Et je ne m'endormirai pas ?

— Non, mais vous ferez semblant de dormir aussitôt que Cornebut fermera les yeux.

— Ah ! je commence à comprendre.

— Et si le diable vient, vous verrez d'abord comment il est fait.

— Très bien, et j'écouterai ce qu'il dira ?

— Naturellement, et le lendemain vous viendrez me le dire.

— Je n'y manquerai pas, dit Chilpéric, qui tira son mouchoir, mit la pilule dans un des coins et y fit un nœud.

— Maintenant, dit Denis Maubert, confidence pour confidence.

— Je vous écoute, dit Chilpéric.

— Vous vous souvenez qu'un soir, il y a cinq ou six jours, je me suis présenté au Châtelet et qu'il m'a été impossible de voir Cornebut ?

— Parfaitement, je m'en souviens.

— Savez-vous ce que je lui venais dire ?

— Non.

— Je le venais charger, au nom de madame la duchesse d'Étampes, ma noble maîtresse, de surveiller madame la reine de Navarre qui venait d'arriver et dont la présence à Paris nous inquiétait fort.

— Oh ! oh ! fit Chilpéric, je comprends que le message fût pressé.

— Si pressé que je me suis chargé de la besogne.

Et Denis Maubert raconta que, de sa fenêtre au Louvre, il avait vu un gentilhomme au teint basané, entrer chez la reine et s'entretenir mystérieusement avec elle ; puis, qu'il avait suivi ce gentilhomme et l'avait vu entrer dans une maison de la rue des Prouvaires ; qu'alors encore, de la fenêtre d'une ribaude, il avait aperçu ce gentilhomme entrant dans un laboratoire d'alchimie, se dépouillant de ses habits et endossant une robe rouge ; qu'enfin, au petit jour, après avoir endormi le jeune garçon, cet homme était parti vêtu en bohémien.

— Par la mort Dieu ! s'écria alors Chilpéric, faites-moi donc le portrait de ce gentilhomme devenu bohémien !

— Pourquoi ?

— Mais, parce que je pourrais bien le connaître.

— Alors, vous seriez plus avancé que moi.

Et Denis Maubert fit un portrait fidèle de Michaël, si fidèle que Chilpéric s'écria :

— C'est lui ! bien lui !

— Qui, *lui !* demanda le médecin.

— Le frère de Pepa.

— Qu'est-ce que Pepa ?

— La bohémienne qui m'a prédit que je serais rompu vif.

— Et… ce frère…

— C'est le roi des bohémiens.

Alors, Chilpéric n'eut plus de secrets pour Denis Maubert, et il lui fit part de ses dernières aventures dans la rue de la Vannerie.

Denis Maubert l'écoutait attentivement.

Quand il eut fini, il lui dit :

— J'ai revu ce singulier personnage.

— Quand ?

— Ce soir.

— En quel endroit ?

— Au coin de la place Saint-Germain-L'auxerrois.

— Et vous l'avez abordé ?

— Oh ! non ; mais je me suis mis à le suivre.

— Est-ce donc l'homme qui s'est tout à coup évanoui devant vous comme une ombre ?

— C'est lui-même.

— Et cela se passait à la porte du palais de la Périne ?

— A la porte même.

— Oh ! oh ! murmura Chilpéric, qui sait si ce n'est pas lui qui se fait passer pour le diable, se moque de cet imbécile de Cornebut et passe le reste de la nuit dans les bras de la Périne ?

— Je le croirais volontiers, répéta Denis Maubert, et voilà pourquoi je vous ai donné cette pilule qui vous permettra de résister au sommeil la nuit prochaine.

Les deux jeunes gens achevèrent de vider le pot de vin placé devant eux.

Puis, ils payèrent l'écot, se levèrent et sortirent de la taverne.

— Où allons-nous ? dit Chilpéric.

— Moi, je rentre au Louvre, et je vais me coucher.

— Où nous reverrons-nous ?

— Après-demain, dans le cortège du roi.

— Quel cortège ?

— Vous ignorez donc que le roi va au-devant de l'empereur Charles ?

— Ah ! c'est juste.

— Eh bien ! je ferai partie du cortège comme vous, car le prévôt est du voyage.

— Bon !

— Et, si vous avez le mot de l'énigme que nous cherchons, vous me le direz.

— Fort bien, dit Chilpéric. Bonne nuit.

— Vous ne retournez pas au Châtelet ?

— Non, je vais attendre Cornebut à sa sortie de chez la Périne.

Et Chilpéric, en effet, après avoir serré la main du médecin de la duchesse d'Étampes, retourna se promener sur la berge, sous les fenêtres du palais de la ribaude.

Il y était depuis une heure environ, quand la petite porte de la maison dont le prévôt avait la clef s'ouvrit.

Cornebut sortit.

— Comment ! tu m'attendais ? dit-il en voyant Chilpéric.

— Oui, monseigneur, et je ne m'attendais même pas à vous voir sortir sitôt.

— Ah ! c'est que le diable a été bon prince avec moi, ce soir, dit Cornebut.

— Comment cela ?

— Il m'a cédé son tour.

— Il n'est pas venu ?

— Si, mais il s'en est allé tout de suite. Il avait affaire aux antipodes.

— Peste ! dit Chilpéric, ce n'est pas précisément à vingt pas.

— Non, mais il est parti dans un nuage. N'as-tu pas vu un nuage ?

— Si, monseigneur.

— Un nuage qui est sorti par une fenêtre.

— Précisément.

— Eh bien, fit Cornebut avec un accent convaincu, messire Satan était dans ce nuage.

Et il prit le bras de Chilpéric et lui dit :

— Viens, allons nous en ! je meurs de sommeil.

— Il est fou ! pensa Chilpéric.

Et il suivit son seigneur et maître.

Chilpéric avait au cœur trois passions différentes, mais qui se liaient si bien qu'elles étaient la conséquence les unes des autres.

D'abord, il s'était pris d'un amour sauvage pour Géromée, la femme du capitaine Fleur-d'Amour.

Ensuite, il haïssait Pepa la bohémienne qui lui avait prédit une fin sinistre.

Enfin, il avait juré de se venger de Cornebut, lequel l'avait rudoyé, humilié et ne lui faisait plus ses confidences.

Il avait essayé de tuer Fleur-d'Amour pour avoir Géromée. Il avait tenté d'assassiner Pepa et n'avait point réussi.

Enfin il avait voulu savoir ce que Cornebut faisait avec le diable, ou plutôt avec le personnage mystérieux qui en jouait le rôle, et jusqu'à présent, il n'avait pas été plus heureux.

Les obstacles et les insuccès irritaient Chilpéric, mais ne le décourageaient point.

Un auxiliaire lui était venu, Denis Maubert, et dès lors Chilpéric s'était senti plus fort que jamais.

Ces deux jeunes gens, pervers et méchants tous deux, s'étaient mentalement donnés l'un à l'autre, et Chilpéric avait compris qu'alors même qu'il n'y aurait aucun intérêt, Denis Maubert le servirait pour le plaisir de faire le mal.

Cornebut avait fait monter le page avec lui dans la barque, et la barque s'était élancée au fil de l'eau, légère comme une hirondelle, vers les tourelles noires du Châtelet.

Le prévôt, tout étourdi de son bonheur, ne parlait pas.

Chilpéric méditait.

Il se disait :

Peut-être Denis Maubert a-t-il raison. Ces prédictions victorieuses ne sont que jongleries, et je suis vraiment trop bon de me préoccuper plus longtemps de cette Pepa.

Je ferais bien mieux de songer à Géromée.

Et, à ce nom qui monta des profondeurs de son âme, poussé par

une tempête, et vint expirer sur ses lèvres, Chilpéric se dit :

Cornebut m'a abandonné ; mais Denis Maubert me sauvera.

Et comme la barque passait sous un pont, elle croisa une autre barque que conduisait un seul marinier.

Au clair de lune, Chilpéric le reconnut.

— Hé ! Landry ? fit-il.

Landry porta la main à son toquet.

— Viens donc me voir au Châtelet, répéta Chilpéric.

— Quand ? demanda le batelier.

— Demain matin.

— J'irai, monseigneur, dit Landry en continuant son chemin.

Cornebut partit d'un grand éclat de rire.

— Mais quel est donc le maroufle qui t'appelle *monseigneur ?* dit-il.

— C'est un batelier que je protège.

— Peste ! fit encore le prévôt, tu n'y vas pas de main morte, varlet, de te faire donner du monseigneur par le populaire.

Chilpéric oublia que sa faveur baissait considérablement et il se crut au temps où il lui était permis de tout dire.

— Dans tous les cas, fit-il, on peut m'appeler messire, je suis gentilhomme, tandis que bien d'autres…

Cornebut fronça le sourcil.

— Page de malheur ! dit-il, prends garde à tes paroles : si tu me manques de respectée t'envoie servir de nourriture aux poissons.

Chilpéric se mordit les lèvres, mais il se tut.

Du reste Cornebut était en belle humeur, et voyant que le page boudait, il lui dit :

— Voyons, mon mignon, quitte donc cette mine renfrognée. Je n'aime pas les visages tristes autour de moi.

— Comme les gens qui ont bien dîné et digèrent un repas succulent ont horreur d'une bande de mendiants affamés, répliqua Chilpéric, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Ah ! c'est juste, tu n'as pas soupé, toi ?

— Votre Seigneurie a l'estomac et le cœur pleins ; moi, j'ai le

cœur et l'estomac vides.

— Eh bien ! tu souperas au Châtelet.

— Soit. Mais je n'aurai pas, après, les épaules de la femme que j'aime pour oreiller.

— Pourquoi ne t'en vas-tu pas voir une ribaude ?

— Parce que j'ai un amour au cœur.

— Tiens ! je l'avais oublié. Tu aimes la fiancée de ce pauvre Fleur-d'Amour.

— C'est sa femme, à présent, monseigneur.

— Quand on aime une femme, dit Cornebut, on tâche de l'avoir.

— C'est ce que je compte faire, monseigneur, et c'est pour cela que j'ai donné rendez-vous à Landry. Et même, si Votre Seigneurie, qui n'est pas tendre pour moi depuis quelque temps, me voulait rendre un peu de son amitié, ajouta Chilpéric d'un ton câlin…

— Eh bien ! que veux-tu que je fasse ? Toi ! dit Cornebut, je t'ai un peu rudoyé, et je te dois une réparation. Parle, mon mignon.

— Monseigneur, dit Chilpéric, vous aviez promis de faire grâce à Fleur-d'Amour et vous avez tenu votre parole ; vous aviez sans doute promis aussi de lui rendre son emploi de capitaine des archers ?

— Et je l'ai fait aussi, dit le prévôt.

— Mais peut-être, reprit Chilpéric, n'avez-vous point promis de sauvegarder sa femme ?

— Aucunement. Sa femme ne me regarde pas.

— Et alors vous me pourriez rendre un grand service.

— Parle.

— Le capitaine Fleur-d'Amour était de service au Châtelet aujourd'hui.

— Oui. Eh bien ?

— Puis, à la nuit, il s'en est allé en son logis, où Géromée l'attendait.

— Où donc est ce logis ?

— Dans la rue de la Mortellerie, derrière la Grève.

— Ah ! Que faut-il donc que je fasse pour t'être agréable ?

— Une chose bien simple, monseigneur.

— Voyons !

— Mander auprès de vous, en toute hâte, le capitaine Fleur-d'Amour.

— Et puis ?

— Et puis, lui donner un message quelconque à porter à Rambouillet.

— Ah ! ah ! et pendant ce temps, que feras-tu ?

— Je mettrai ce temps-là à profit, monseigneur, et je vous jure bien que Géromée m'appartiendra.

— Qu'à cela ne tienne ! dit Cornebut, avec un gros rire.

La barque du prévôt était montée par deux mariniers qui étaient gens à lui depuis plusieurs années ; aussi, ni lui, ni Chilpéric ne retenaient-ils leur langue en leur présence.

Outre qu'ils étaient fidèles d'instinct, ils savaient bien qu'une indiscrétion pourrait les envoyer à la potence, et ils ne soufflaient jamais mot de ce qu'ils entendaient. Cependant, comme Chilpéric et Cornebut conspiraient tout haut contre le bonheur domestique du capitaine Fleur-d'Amour, ils avaient échangé un regard furtif et rapide.

La barque vint accoster la berge sous les murs même du Châtelet.

— Maintenant, murmura Chilpéric en sautant à terre je regrette d'avoir donné rendez-vous à Landry.

— Pourquoi donc ? demanda Cornebut.

— Mais parce que je vais d'ici à demain faire tout seul ce que j'aurais fait avec lui.

Ils entrèrent au Châtelet.

Cornebut appela un des archers de garde et lui dit :

— Sais-tu où loge le capitaine Fleur-d'Amour ?

— Oui, monseigneur, répondit l'archer.

— Va le trouver et me l'amène sur-le-champ.

L'archer partit.

— J'ai justement à expédier un message au roi, dit Cornebut, monte en ma chambre, tu écriras sous ma dictée, toi qui es aussi lettre qu'un clerc.

— Et bien que je sois noble homme, dit Chilpéric.

Quelques minutes après, assis devant une table, le page avait la plume à la main et attendait que le prévôt lui dictât le contenu du message, lorsque tout à coup une voix se fit entendre dans les profondeurs du parquet.

— Cornebut ? Cornebut ? s'écria cette voix.

Le prévôt tressaillit et Chilpéric se leva vivement.

— Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce que cela ?

— Je n'en sais rien, balbutia Cornebut en pâlissant.

La voix reprit :

— Je me nomme Astaroth. Je suis le premier ministre de notre seigneur et maître Satan, roi de l'enfer, et c'est lui qui m'a commandé de venir te parler.

— Ah ! s'écria Chilpéric, on se moque de vous, monseigneur !

Et il voulut s'élancer vers la porte et mit la main à la garde de son épée.

— Tais-toi ! dit brusquement Cornebut.

Et le prenant par le bras, il le força à se rasseoir.

Puis, s'adressant à ce messager invisible de Satan :

— Monseigneur, dit-il, je vous écoute. Que me veut Sa Majesté infernale ?

— Cornebut, reprit la voix, Satan est occupé au bout du monde, et il ne peut revenir en ce moment ; mais il a entendu les paroles que Chilpéric et toi avez prononcées tout à l'heure.

— Lui auraient-elles déplu ? demanda le prévôt tout tremblant.

— Oui, répondit Astaroth, Satan a pris sous sa protection, non seulement Fleur-d'Amour, mais encore Géromée, la femme du beau capitaine.

— Ah ! diable ! murmura le prévôt qui leva un œil dépité sur Chilpéric pâle de colère.

— Et Satan te commande, acheva la voix, de garder Chilpéric auprès de toi jour et nuit et de ne le laisser sortir par la ville sous aucun prétexte.

— Je vous obéirai, monseigneur, répondit humblement Cornebut.

La voix se tut.

— Mais, monseigneur, s'écria Chilpéric ivre de rage, on se moque affreusement de vous.

— Tais-toi !

— Et si vous me donniez licence de fouiller le Châtelet avec deux archers, d'interroger les planchers, de sonder l'épaisseur des murs, je vous amènerais bien vite la corde au cou, le misérable qui joue le rôle du diable.

— Te tairas-tu, page de malheur ! s'écria Cornebut avec colère.

Dès lors, Chilpéric baissa la tête.

Il comprit que Cornebut avait la conviction profonde, absolue d'être en rapport quotidien avec le diable et que rien ne lui saurait enlever cette conviction.

— Allons ! pensa-t-il, au moins pour cette nuit, il faut renoncer à mes projets.

Et il se résigna à obéir à Cornebut.

Le prévôt tenait trop à rester en faveur auprès du diable pour ne point exécuter ponctuellement les ordres qui lui étaient transmis.

— Mon bel ami, dit-il à Chilpéric, tu me rendras cette justice que je ne puis faire autrement. Tu vas donc rester ici, tu coucheras dans ce fauteuil. Demain, tu ne me quitteras pas plus que mon ombre, et tu souperas avec moi chez la Périne.

Chilpéric tressaillit à la dernière partie de ce programme ; il sentit une tempête de fureur bouillonner dans son âme.

Maintenant, ce n'était plus par pure curiosité qu'il voulait voir ce prétendu roi des Enfers qui dominait si complètement Cornebut ; il voulait le voir, afin de le démasquer, de bien prouver que c'était un homme de chair et d'os comme lui, de se venger cruellement.

Essayer d'échapper au prévôt était folie.

Cornebut lui avait dit : « Tu ne me quitteras pas plus que mon ombre. »

Et, en effet, Chilpéric ne sortait pas du Châtelet.

Pendant toute la journée du lendemain, il aida Cornebut à faire ses préparatifs de départ et à régler le cérémonial du voyage de la Périne.

Puis, le soir venu, Cornebut lui dit :

— Maintenant que tout est prêt, allons souper.

— Allons ! répondit Chilpéric avec résignation.

Et il suivit son seigneur, comme à l'ordinaire.

La fièvre d'amour de Cornebut était un peu calmée ; en revanche, il avait très faim.

Quand il arriva chez la Périne, la ribaude lui dit :

— Mon doux seigneur, j'ai un message pour vous.

— De qui ?

— De monseigneur Satan.

— Ah ! ah ! fit Cornebut ; il est venu ?

— Comme la nuit arrivait, je l'ai vu se dégager des flammes du foyer.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Qu'il ne reviendrait pas et que, par conséquent, la nuit vous appartenait tout entière.

— C'est fort bien, dit Cornebut, monseigneur Satan est avec moi d'une courtoisie achevée.

Et le prévôt se mit à table.

— Nous verrons bien s'il ne vient pas, pensa Chilpéric.

Le prévôt s'était donné tant de mal pendant le jour qu'il avait un appétit dévorant.

Il but et mangea comme un ogre.

De temps en temps, Chilpéric le regardait du coin de l'œil.

Ordinairement, vers le milieu du repas, Cornebut commençait à cligner de l'œil et devenait somnolent.

Mais, ce soir-là, il ne paraissait pas avoir la moindre envie de dormir, et il ne laissait son verre ou sa fourchette tranquilles que pour prendre un baiser sur l'épaule rondelette de la Périne.

Chilpéric commençait à être inquiet.

— Satan ne viendra-t-il donc pas ? se disait-il.

En même temps, il remarquait que la table n'était pas, comme à l'ordinaire, couverte de fleurs.

Cependant, comme il commençait à être rassasié et devenait de plus en plus tendre avec la ribaude, Cornebut se mit à bâiller.

Et il se renversa sur le dossier de son fauteuil.

— Encore une larme de ce vin d'Espagne, monseigneur, dit la Périne.

Cornebut tendit son verre, et quand il fut plein, il le vida d'un trait.

Ce fut le coup de grâce.

Les craintes de Chilpéric étaient chimériques.

Cornebut s'endormit comme à l'ordinaire.

En même temps, le page se sentit, lui aussi, la tête lourde.

— Allons ! pensa-t-il, je m'étais alarmé à tort. Messire Satan viendra.

Je vais toujours avaler la pilule de Denis Maubert. Et comme la Périne lui versait à boire, il la laissa tomber adroitement dans son breuvage qu'il vida aussitôt. Mais alors Chilpéric fut pris d'une paralysie presque subite, les yeux se fermèrent, les membres se roidirent et il tomba lourdement sous la table.

La paralysie n'avait respecté qu'un sens chez lui, – l'ouïe. Il entendait le bruit que faisaient les varlets autour de la table et les ronflements sonores de Cornebut qui donnait dans son fauteuil.

Puis encore, il entendit la porte s'ouvrir et une voix d'homme qui disait :

— Venez, madame.

— Oh ! oh ! pensa Chilpéric, j'ai entendu cette voix quelque part déjà.

Et il fit de vains efforts pour ouvrir les yeux.

Ses yeux étaient clos et tout son corps avait acquis une rigidité marmoréenne.

— Au moins, se dit-il encore, j'entendrai !…

Le personnage qui venait d'entrer n'était autre, on le devine, que Michaël, le roi des bohémiens.

Une femme était avec lui, et cette femme, c'était la reine de Navarre.

La Périne ne dormait point, comme on aurait pu le supposer.

Elle se leva et se prosterna devant la Marguerite des Marguerites.

Cette dernière laissa bruire entre ses lèvres un petit rire moqueur, à la vue de Cornebut qui ronflait aussi bruyamment que le bourdon de Notre-Dame.

— Oh ! madame, dit Michaël en souriant, ce n'est pas lui qui entendra ce que nous disons, il dort pour cinq ou six heures ainsi, et nous avons le temps de visiter le palais et les travaux mystérieux que je fais accomplir chaque nuit.

— Ah ! Michaël, mon ami, dit la reine, tu as eu de l'esprit de jouer le rôle du diable, pour apaiser la jalousie de Cornebut, car voilà la plus jolie fille que j'aie vue de ma vie.

Et elle adressa un sourire à la ribaude.

Celle-ci répondit par un nouveau salut, pareillement accompagné d'un sourire.

Ce sourire prouvait clair comme le jour que durant leurs nuits d'amour, Michaël lui avait avoué sa nature humaine, même mortelle, et qu'elle était de moitié, maintenant, dans le jeu de son amant.

La reine se baissa et aperçut Chilpéric sous la table.

— Ah ! dit-elle, c'est ça le vilain page dont vous m'avez parlé ?

— Oui, madame.

— Il dort ?

— Aussi profondément que Cornebut.

Chilpéric ne pouvait remuer ni pieds, ni poings, et il avait fait de vains efforts pour ouvrir les yeux.

Seulement, il entendait à merveille, et ce qu'il ne voyait pas, il le

devinait.

Il avait ainsi reconnu à la voix le roi des bohémiens, et le mot de Majesté dont se servait ce dernier ne lui laissait aucun doute.

La femme qui accompagnait Michaël était la reine de Navarre.

Et, comme la Périne avait prononcé quelques mots, il ne pouvait se faire illusion plus longtemps. Elle était la maîtresse du bohémien et savait parfaitement qu'il était homme et non démon.

Michaël reprit :

— Oui, madame, voilà ce vilain page qui nous a joué déjà tant de vilains tours, et qui a voulu assassiner ma sœur Pepa.

— Cornebut tient donc bien à ce drôle ?

— Il y tenait énormément, dit Michaël, il y a huit jours encore…

— C'était son confident, son âme damnée, dit à son tour la Périne.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il commence à s'en détacher ; mais, dit encore Michaël, s'il ne le fait pas assez vite, j'y mettrai bon ordre.

— Et pourquoi cela, Michaël ?

— Madame, répondit le bohémien, depuis trois jours j'interroge les cartes chaque soir.

— Bon ! et que te disent-elles ?

— Elles me promettent la réussite de nos projets.

— Ah ! ah !

— Mais il y a parmi elles un affreux valet de pique qui se représente sans cesse.

— Et tu crois que c'est le page ?

— J'en suis sûr, aussi je me repens cruellement de ne pas l'avoir mis à mort quand j'en avais le droit.

— Oh ! fit Marguerite avec un geste de pitié, il peut avoir de mauvais instincts ; mais c'est un enfant, et il ne faut pas verser le sang d'un enfant.

— Madame, madame, dit Michaël, si j'écoutais mon inspiration…

— Que ferais-tu ?

— Je lui planterais ma dague dans la gorge jusqu'au manche, et, par cette fenêtre, je le jetterais dans la Seine.

— Quelle horreur ! dit la reine.

La Périne se montra moins sensible :

— Je suis de l'avis de Michaël, madame, dit-elle.

— Ah ! toi aussi, ma belle ?

— Ce page nous trahira à la dernière heure.

— Bah ! fit la reine, du moment où nous avons Cornebut, que peut-il contre nous ?

Chilpéric, tout paralysé qu'il était, ne perdait pas un mot de cette conversation, et Chilpéric avait peur.

— Au diable la pilule de mon ami Denis Maubert, pensait-il, si je sors d'ici sain et sauf, c'est que Satan, le vrai, celui que ni Cornebut, ni la Périne n'ont jamais vu, me prendra sous sa protection.

Et tandis qu'il faisait cette réflexion, il entendit la porte s'ouvrir de nouveau.

— Ah ! te voilà, Beppino ? dit Michaël.

— Oui, maître, répondit une voix jeune et sonore que Chilpéric reconnut pareillement.

La paralysie à laquelle tous ses autres sens étaient en proie avait développé outre mesure le sens de l'ouïe.

Le personnage qui entrait n'était autre que ce jeune bohémien, naguère danseur de corde, et que Chilpéric avait trouvé sous une défroque de page dans les antichambres de la Périne.

— Oh ! oh ! fit Michaël, en fronçant le sourcil, pour que tu me viennes trouver à cette heure, il faut que tu aies des choses graves à me dire.

— Graves, en effet, maître, dit l'enfant.

Un geste de surprise échappa à la reine de Navarre.

— Madame, dit Michaël, avant d'interroger Beppino, laissez-moi vous mettre, en quelques mots, au courant de la mission que je lui ai donnée.

— Voyons ! dit curieusement la reine.

— Nous avons un autre ennemi que Chilpéric.

— Quel est-il ?

— Un méchant homme, moitié laquais, moitié médecin, qui est l'âme damnée de madame la duchesse d'Étampes et qu'on appelle Denis Maubert.

— Je le connais, dit la reine.

— Depuis quelques jours, je me suis aperçu que cet homme me suivait.

— Ah !

— Ce qui m'a inquiété quelque peu, à tel point que j'ai chargé à mon tour Beppino, qui est un rusé garçon, de le surveiller, et il me vient rendre compte de sa mission ; n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oui, maître.

— Parle, alors.

— Maître, reprit Beppino, ne vous êtes-vous pas aperçu hier qu'un homme vous suivait ?

— Oui, c'était Denis Maubert. Mais je lui ai échappé.

— Moi, reprit le jeune bohémien, je ne l'ai point perdu de vue.

— Ah !

— Et je l'ai vu rôder à l'entour du palais jusqu'à ce qu'il y rencontrât Chilpéric.

Michaël tressaillit.

— Comment ! dit-il, Denis Maubert et Chilpéric se sont rencontrés ?

— Oui, maître.

— Ils se sont parlé ?

— Ils s'en sont allés bras dessus bras dessous au cabaret de la Salamandre, et ils y ont causé longtemps à voix basse.

— Qu'ont-ils dit ? demanda Michaël de plus en plus ému.

— Je regardais à travers les fentes de la porte, mais ils parlaient si bas que je n'ai pu rien entendre.

— Au moins, as-tu vu quelque chose ?

— Oui, maître. J'ai vu Denis Maubert qui tirait de sa poche une petite fiole comme vous en avez dans votre laboratoire.

— Après ?

— Et il en a tiré une petite boule noire que Chilpéric a nouée

précieusement dans un coin de son mouchoir.

— Et puis ? fit Michaël, le sourcil froncé.

— Et puis, ils ont quitté la taverne et se sont séparés en se disant : Nous nous reverrons après-demain.

Et Chilpéric a ajouté :

— Comptez sur moi !

— Tout cela est bizarre, dit la reine de Navarre qui n'avait pas perdu un mot de ce récit.

Michaël était sombre et ne soufflait mot.

— Que peut donc signifier cette boule noirâtre que Denis lui a donnée ? dit encore la reine.

— Diable ! pensait Chilpéric toujours réduit à une complète inertie, ma situation s'embrouille de plus en plus.

— Madame, dit tout à coup Michaël, si Denis Maubert et Chilpéric s'entendent, nous sommes perdus.

— Oh ! par exemple !

— A moins que je ne mette à exécution ma première idée, reprit froidement le roi des bohémiens.

— Quelle est-elle ?

— Pour toute réponse, Michaël tira sa dague ; puis, comme la reine frissonnait :

— Je vais toujours me débarrasser de celui-là ! dit-il.

Chilpéric ne voyait pas, mais il pensait et devinait.

Il sentit, il devina que Michaël se penchait sur lui et qu'il levait le bras pour frapper.

Mais, tout à coup, il entendit un cri.

C'était la reine de Navarre qui disait :

— Non, non, je ne veux pas !

Chilpéric avait déjà recommandé son âme au diable.

— Je ne veux pas, disait la bonne reine de Navarre. C'est un meurtre inutile !

— Non, madame, répondit Michaël.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il ne savait rien sur nos projets ?

— Il ne sait rien, en effet.

— Et Cornebut ne lui dira rien ?

— Non, car le prévôt est convaincu que je suis Satan, et il ne me désobéira pas.

— Alors, remets ta dague au fourreau. Je le veux !

— Madame, dit tristement Michaël, vous souvenez-vous de Madrid ?

La reine tressaillit :

— Pourquoi me dis-tu cela ? dit-elle.

— Parce que nous eussions enlevé le roi alors si, à la dernière heure, vous n'aviez pas faibli.

— C'est vrai, soupira la reine.

— Les cartes m'avaient pourtant bien dit que si notre projet échouait, ce serait uniquement par votre faute.

— J'en conviens, dit la reine, mais est-ce la même chose aujourd'hui ?

— Peut-être.

— Je ne vois pas en quoi cet enfant qui dort d'un sommeil léthargique peut nous gêner, dit la reine.

— Et ce valet de pique qui revient sans cesse dans mes cartes !

— Qui te dit que c'est lui ?

— Qui donc serait-ce ?

— Plutôt Denis Maubert.

— Vous croyez ?

— Oh ! j'en suis sûre, dit la reine.

Et regardant Chilpéric, elle dit encore :

— Il n'a pas vingt ans… laissons-le vivre…

— Madame, reprit Michaël, il est une chose que je vais proposer à Votre Majesté.

— Parle.

— Je suis trop ému et trop directement en cause pour ne point me défier de moi, à cette heure.

— Eh bien ?

— Si je consultais mes cartes, je pourrais me tromper. Voulez-vous que j'envoie chercher ma sœur Pepa ?

— Soit, dit la reine.

— Prenez garde, madame, reprit Michaël.

— A quoi ? dit-elle.

— Si Pepa est d'avis que Chilpéric est le valet de pique que je retrouve sans cesse, je le tuerai.

Marguerite soupira :

— Tu feras ce que tu voudras, dit-elle.

Alors, Michaël se tourna vers le jeune bohémien :

— Cours à la rue de la Vannerie, dit-il, fais lever Pepa si elle est couchée, et amène-la ici sans retard.

Chilpéric entendit les pas de Beppino qui s'en allait.

— Je commence à croire que je suis perdu ! pensait-il. Tous ces bohémiens s'entendent entre eux comme des larrons sur un champ de foire.

— Eh bien ! dit alors la reine, en attendant ta sœur, montre-nous tes travaux nocturnes, Michaël.

— Volontiers, madame, venez.

— Tout est prêt, du reste, et à l'heure dite, l'empereur Charles sera en notre pouvoir, acheva Michaël. Viens avec nous, Périne.

Et Chilpéric, une minute après, n'entendit plus que les ronflements sonores de Cornebut.

Il était seul avec le prévôt endormi.

Certes, en ce moment, le page haïssait Denis Maubert, car il attribuait sa paralysie à la pilule que le médecin lui avait donnée.

Et il recommença à faire de vains efforts pour s'arracher à sa léthargie.

— Oh ! pensait-il, si je pouvais briser le cercle de fer qui m'étreint, comme je me précipiterais vers la fenêtre et de la fenêtre dans la rivière. L'eau est froide, mais j'aime encore mieux prendre un bain que mourir d'un coup de dague.

Mais Chilpéric eut beau faire, la pensée seule vivait en lui, tout son corps était mort, à l'exception de l'ouïe qui continuait à percevoir les moindres bruits.

Il s'écoula plus d'une heure.

Enfin la reine de Navarre, Michaël et la Périne revinrent.

D'où venaient-ils ? Quels étaient donc ces travaux mystérieux dont avait parlé Michaël ?

— Si je sors d'ici vivant, pensait encore Chilpéric, je le saurai !

Presque aussitôt après Michaël et la reine de Navarre, Pepa, la belle bohémienne, arriva à son tour.

Elle rougit en se trouvant en présence de Marguerite.

— Voyons, mon enfant, lui dit la reine avec bonté, fais-nous le grand jeu.

Pepa s'assit devant la table encore chargée de restes du souper de Cornebut ; puis elle étala des cartes qu'elle se prit à mêler et à rompre tantôt d'une main et tantôt de l'autre.

Michaël, la Périne et la reine de Navarre s'étaient penchés vers elle.

— Oh ! dit-elle, à mesure que les cartes sortaient, voilà un jeu magnifique.

— En vérité, fit la reine.

— Triomphe et victoire ! fit-elle encore.

Puis tout à coup elle jeta un cri.

Elle avait amené un roi, puis un autre roi, et avec eux un valet de pique.

Et sur cette dernière carte, elle s'arrêta toute tremblante.

— Vous voyez, madame ; dit Michaël, ce valet de pique, c'est Chilpéric.

— Pourquoi pas Denis Maubert ?

Pepa laissait les cartes immobiles, et la reine était elle-même toute tremblante.

— Parle, mon enfant ; dit Marguerite ; qu'est-ce que ce valet de pique ?

— Un traître, madame.

— Ah !

— Et qui compromettra la victoire que je voyais tout à l'heure.

— Madame, dit Michaël, laissez-moi donc envoyer ce vilain page

dans l'autre monde.

— Non, pas encore, dit la reine.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux savoir si c'est bien lui ou Denis Maubert que représente le valet de pique.

— Comment le savoir ? dit Michaël.

— Tourne encore une carte, mon enfant, ordonna la reine.

Pepa obéit.

Tous quatre jetèrent un cri.

La carte qui avait suivi le valet de pique était un autre valet de pique.

— Deux traîtres ! dit Pepa.

— Ah ! madame, exclama Michaël, vous ne demanderez plus, j'imagine, la grâce du page. Je vais toujours tuer celui-là.

La reine ne répondit rien.

— Puis nous verrons ensuite, ajouta Michaël, à nous débarrasser de Denis Maubert.

Chilpéric comprit alors que Michaël se penchait sur lui, il entendit le bruit clair et sec que fit sa dague en sortant du fourreau ; il devina que le bohémien levait le bras pour frapper…

— Je suis mort ! pensa-t-il…

Mais, à ce moment même, la reine de Navarre saisit le bras de Michaël et l'empêcha de frapper.

— Non, non, dit-elle, pas devant moi !

Ah ! madame, dit Michaël, vous voulez donc nous perdre tous ?

— Écoute, reprit-elle toute émue, écoute…

Michaël baissa la tête et attendit.

Alors la reine tendit la main vers la fenêtre et montra la Seine qui coulait au dessous.

— Il dort, dit-elle, faisant allusion au page.

— D'un sommeil léthargique et profond, oui, madame.

— Eh bien ! fais-le jeter à la rivière.

— Sans le frapper auparavant ?

— Oui.

— Madame… madame… supplia Michaël.

Mais Marguerite se redressa :

— Tu crois à la destinée qu'annoncent les cartes ; tu es sorcier, Michaël, sorcier et païen ; moi je suis chrétienne et je crois à la Providence.

— Et qu'est-ce que la Providence a à faire en tout cela, madame ? demanda le bohémien avec amertume.

— Je vais te le dire ; si cet homme a mérité la mort, il se noiera ; si le sort que tu lui destines est trop cruel aux yeux de la Providence, la Providence fera un miracle.

Michaël courbait toujours la tête.

— Soit, dit-il enfin, vous serez obéie, madame.

Et il frappa deux coups de baguette sur le timbre placé sur la table.

Au bruit deux bohémiens, varlets chez la Périne, entrèrent.

Michaël leur montra le page.

— Serrez-moi cet homme dans vos bras, dit-il. Descendez au bord de l'eau et le jetez dans la Seine.

— Je n'échappe à un genre de mort que pour succomber à un autre, pensa Chilpéric, qui essayait en vain de sortir de sa torpeur.

Les varlets l'emportèrent.

Alors Michaël, la reine de Navarre et la Périne s'approchèrent de la fenêtre et attendirent avec anxiété.

Ils virent les varlets paraître sur la berge, balancer Chilpéric inerte dans leurs bras robustes et le jeter dans le fleuve.

L'eau bouillonna un moment, s'entrouvrit, puis se referma, et Chilpéric ne reparut pas à la surface. La reine soupira.

— C'est qu'il était condamné par la Providence, dit-elle.

Pepa seule ne s'était point approchée de la fenêtre, assise devant la table, elle battait de nouveau les cartes et, la sueur au front, elle interrogeait la destinée.

Tout à coup, un cri lui échappa.

A ce cri, la reine et Michaël se retournèrent.

— Qu'est-ce encore ? demanda Michaël.

— Vous avez commis un meurtre inutile, dit la bohémienne. Voyez ?

Elle avait battu les cartes, elle les avait mêlées et puis mêlées encore, et les deux valets de pique reparaissaient sans cesse.

La reine étouffa une exclamation de douleur.

— Ah ! dit-elle, ce n'est pas ce malheureux enfant que nous avions à craindre.

— Pourtant, dit Michaël d'un ton railleur, la Providence n'a pas fait un miracle, madame.

La reine baissa la tête à son tour.

— Voici plus de trois minutes qu'il est sous l'eau, dit Michaël, et il est mort, bien mort…

En effet, pouvait-il en être autrement ?

Chilpéric paralysé, frappé de léthargie, avait dû aller au fond de l'eau et y passer de vie à trépas sans s'éveiller.

Cela ne pouvait faire un doute pour personne, d'autant plus que la Seine était déserte et qu'aucune barque ne remontait ou ne

descendait le courant.

Donc, personne n'avait pu porter secours au page Chilpéric.

— Mais quels sont donc ces deux valets de pique ? s'écria la reine de Navarre bouleversée.

— Pour sûr, l'un est Denis Maubert, dit Michaël.

— Mais l'autre ?

— L'autre, c'était Chilpéric.

— Alors, c'est qu'il n'est par mort.

— Oh ! non pas, dit Michaël, pour être mort, il est bien mort.

— Pourquoi donc le second valet reparaît-il ?

Pepa consulta de nouveau ses cartes.

Longtemps elle demeura silencieuse, et ni la reine, ni Michaël n'osaient l'interroger.

Enfin, elle leva la tête et on vit briller une larme dans ses yeux.

— Chilpéric n'est pas mort, dit-elle enfin.

— Allons donc ! fit Michaël qui ne quittait pas des yeux la Seine qui roulait son flot tranquille sous les rayons éclatants de la lune. C'est impossible !

— Il n'est pas mort, répéta la prophétesse avec un accent de conviction qui fit tressaillir le roi des bohémiens, car je le vois dans l'avenir, étendu sur la roue, et il me semble que je l'entends hurler, sous la barre de fer de Caboche qui brise ses membres un à un.

Il y avait, maintenant, plus d'un quart d'heure que les flots de la Seine s'étaient refermés sur Chilpéric.

Dieu n'avait pas fait de miracle, et certainement la bohémienne se trompait.

Michaël passa la main sur son front, comme s'il eut voulu en chasser un nuage invisible.

— Madame, dit-il enfin en regardant la reine de Navarre, il ne faut pas perdre un temps inutile. C'est demain matin, au point du jour, que le roi et son cortège, duquel vous faites partie, se mettent en route pour aller à la rencontre de l'empereur Charles.

— Ah ! c'est juste, dit la reine, qui parut sortir d'un rêve pénible, j'avais tout oublié depuis un instant.

— Il vous faut prendre un peu de repos, continua Michaël ;

venez, je vais vous reconduire au Louvre.

Puis se tournant vers la Périne :

— Quant à toi, ma belle, tu es pareillement du voyage.

— Oui, dit la Périne.

— Et tu sais ce que nous attendons de toi ?

— Je serai belle à damner un saint, dit-elle avec un sourire d'orgueil.

Et montrant Cornebut :

— Faudra-t-il réveiller ?

— Aussitôt que nous serons partis.

— Et s'il demande Chilpéric ?

— Tu lui diras que Chilpéric s'en est allé après souper. Nous verrons plus tard, ajouta Michaël, à lui faire un conte sur la disparition de son page.

Et Michaël quitta le palais de la Périne emmenant la reine de Navarre et Pepa la bohémienne.

Alors la Périne, que Michaël avait mise au courant sans doute de ses sorcelleries et de ses mystères, ouvrit un petit coffret en bois de cèdre et y prit une éponge qui était imbibée d'une liqueur odorante.

Avec cette éponge, elle se mit à frotter les tempes, les narines et les lèvres de Cornebut.

Soudain, le prévôt cessa de ronfler.

Puis il s'agita sur son fauteuil, poussa un profond soupir, étira les bras et ouvrit les yeux.

Il vit alors la Périne penchée sur lui et lui donnant un baiser.

— Ah ! mon cher seigneur, lui dit-elle, j'ai cru que vous dormiriez toute la nuit.

— Tonnerre ! dit le prévôt en se levant brusquement, et le roi qui m'attend au petit jour. Chilpéric ?

— Chilpéric n'est plus ici, monseigneur.

— Où est-il donc ?

— Il est parti, quand il a vu que votre seigneurie dormait.

— Ah ! mon Dieu ! exclama Cornebut, je gage qu'il est allé tenter quelque abominable entreprise contre Géromée, la femme de

Fleur-d'Amour. Ce petit misérable finira par nous brouiller avec Satan.

— N'ayez crainte, monseigneur, répondit la Périne en souriant. Satan veille sur Géromée.

Et elle passa de nouveau, ses beaux bras au cou du prévôt…

§

Cependant, après avoir reconduit au Louvre la reine de Navarre et laissé sa sœur à l'entrée de la rue de la Vannerie, Michaël avait pris le chemin de ce laboratoire qu'il avait au coin de la rue des Prouvaires.

C'était là, sans doute, qu'il allait très souvent dans la peau, ou plutôt dans les habits de ce petit gentilhomme de Navarre, sous les traits duquel Satan devait se manifester à son ami Cornebut.

Comme il arrivait sous les murs de la maison, et s'apprêtait à ouvrir la petite porte bâtarde, il entendit un coup de sifflet et leva la tête.

La fenêtre située au-dessous de celle du laboratoire était éclairée, et une femme apparaissait le corps penché en avant.

— Michaël ? dit cette femme.

— Que veux-tu ? demanda le bohémien.

— Arrête-toi chez moi un moment.

— Pourquoi ?

— J'ai à te parler, dit la femme, qui n'était autre que Salamandre, la ribaude aux cheveux roux.

Michaël pénétra dans la maison ; puis, au lieu de monter au troisième étage, il s'arrêta au second.

— Que me veux-tu ? demanda Michaël.

— Voici deux jours et deux nuits que je te cherche, dit la Salamandre.

— Pourquoi me cherches-tu ?

— Pour te dire qu'un homme est entré chez toi, il y a trois nuits.

— Là-haut ?

— Oui.

Michaël tressaillit.

— Parle donc, dit-il, quel est cet homme ?

— Je ne sais pas, mais si je le voyais, je le reconnaîtrais.

— Et comment est-il rentré chez moi ?

— Je revenais de la taverne de *l'Écu-Rogné,* et il était deux heures du matin environ.

Comme je tournais le coin de la rue, j'ai vu une ombre dans l'air.

Alors, levant la tête, j'ai parfaitement distingué un homme qui marchait sur une planche jetée comme un pont, au-dessus de la rue, entre ta fenêtre et celle de Germaine la ribaude.

— Et tu n'as pas demandé à Germaine…

— Attends encore, reprit Salamandre, je me suis arrêtée au coin de la rue.

— Bien, après ?

— Quand l'homme a été de l'autre côté, il a disparu dans la chambre de Germaine. Alors la curiosité s'est emparée de moi et j'ai voulu savoir s'il resterait chez elle. Mais non, une minute après, la porte s'est ouverte et il est sorti dans la rue.

— Où est-il allé ?

— Je l'ai suivi et j'ai vu qu'il prenait la rue Saint-Honoré et ensuite celle de l'Arbre-Sec.

— Et après ?

— Et puis, il est entré à l'hôtellerie de la *Croix-du-Trahoir.*

Michaël prit la lampe de Salamandre :

— Viens avec moi, dit-il.

Et suivi de la ribaude, il monta à son laboratoire.

A première vue, tout s'y trouvait dans le même ordre, et aucune fiole ne manquait sur l'étagère.

Mais tout à coup, Michaël jeta un cri.

Il avait remarqué que les deux fioles avaient été débouchées.

Évidemment, on avait pris quelques gouttes de chacun des deux liquides qu'elles contenaient.

Et Michaël, pâle de colère, dit à Salamandre :

— Allons chez Germaine ! Si elle ne me dit pas quel est cet homme qui est entré chez moi, je la tue !

— Ce sera une vilaine créature de moins, dit tranquillement la

ribaude, qui haïssait Germaine.

Tous deux descendirent et traversèrent la ruelle.

La porte de la maison de Germaine était fermée ; mais il suffisait de pousser un ressort pour qu'elle s'ouvrît.

La Salamandre savait cela.

Une fois dans l'allée noire, la ribaude prit Michaël par la main pour le conduire.

Michaël était vêtu de rouge comme à l'ordinaire, et, à tout hasard, il avait remis sur son visage son masque de velours noir.

Quand Salamandre et lui furent à la porte de Germaine, ils frappèrent.

Une voix d'homme répondit :

— Qui est là ?

— Cornes du diable ! murmura Michaël, je connais cette voix, c'est celle du moine.

C'était le moine, en effet, qui s'était attardé chez la ribaude, et s'y était endormi.

Michaël frappa plus fort.

— La place est prise ! dit encore le moine.

— Même pour celui qui te doit faire évêque ? s'écria Michaël.

Le moine jeta un cri et se précipita pour ouvrir sa porte.

Il y avait une lampe allumée sur la table.

La porte ouverte, le moine recula tout tremblant.

— Monseigneur Satan, dit-il.

La ribaude dormait, mais au bruit, elle avait fini par s'éveiller.

Et voyant cet homme vêtu de rouge et le visage couvert d'un masque, elle jeta un cri et dit pareillement :

— Monseigneur Satan !

— Ribaude, dit Michaël d'une voix tonnante, je viens chercher ton âme.

La ribaude tomba à genoux.

— Toi, poursuivit Michaël, en regardant le moine, si tu veux être évêque, il faut m'obéir.

— Ordonnez, monseigneur.

— Prends cette fille à la gorge et étrangle-la, afin que je puisse emporter son âme.

— Tu es une belle fille, dit le moine, mais tu ne vaux pas un évêché.

Et il se rua sur Germaine, qui jeta un cri de suprême épouvante.

— Arrête ! dit alors Michaël.

Et s'adressant à Germaine frissonnante :

— Si tu veux avouer le péché pour lequel je t'ai condamnée, dit-il, peut-être te pardonnerai-je.

— Ah ! monseigneur, geignit la ribaude. Je suis une fille d'amour et mes péchés sont sans nombre.

— Oui, mais il en est un plus grand que tous les autres. Un homme est venu chez toi, il y a trois nuits.

— Vous savez cela ? exclama la ribaude.

— Le diable sait tout. Cet homme, poursuivit Michaël, a jeté un pont de ta fenêtre à celle-là.

— Oui, messire, dit Germaine, dont les dents claquaient de terreur.

— Il me faut le nom de cet homme.

— Je ne le sais pas.

— Allons, moine d'enfer, dit Michaël, tords le cou à cette ribaude.

— Serai-je évêque !

— Tu le seras.

Le moine prit Germaine à la gorge.

— Grâce ! grâce ! cria-t-elle, monseigneur Satan, je vous jure… que je ne sais pas… son nom… mais il m'a dit qu'il était un ami du prévôt…

— Arrête ! dit Michaël.

Le moine cessa de serrer la gorge de Germaine.

— Tu dis que c'était un ami de Cornebut ? fit Michaël.

— Oui, monseigneur.

— Alors c'était un jeune homme pâle, aux lèvres minces ?…

— Oui.

— Un gentilhomme ?

— Oui certes, il avait l'épée au côté et la dague au flanc.

— Chilpéric ! murmura Michaël.

Et tout sorcier qu'il était, Michaël se trompa et sa perspicacité se trouva mise en défaut.

La pensée que l'homme qui s'était introduit dans son laboratoire pouvait être Denis Maubert lui était bien venue.

Mais cette assertion de la ribaude que le jeune homme était un ami du prévôt Cornebut, lui fit aussitôt rejeter sa première supposition.

— Ah ! dit-il, pendant que son front plissé se déridait, qu'un soupir de soulagement soulevait sa poitrine, je suis tranquille, c'était Chilpéric.

— Vous connaissez Chilpéric ? dit le moine.

— Oui, je le connais, dit Michaël.

— L'avez-vous vu ? où est-il ?

— Il est mort.

Et Michaël s'en alla, disant à la ribaude Germaine :

— Je te fais grâce !…

Michaël, qui venait déjà de se tromper, ne se trompait-il pas encore ?

Chilpéric était-il bien mort ?

Certes, il était difficile de penser le contraire.

Le page avait été emporté par les deux varlets au bord de l'eau.

Toujours insensible et inerte, il entendait cependant ce qui se passait autour de lui.

C'est ainsi que le bruit des pas des gens qui l'emportaient à travers les escaliers et les corridors du palier de le Périne parvint à son oreille.

Puis il entendit le murmure de la Seine qui coulait à pleins bords et enfin il éprouva tout à coup, lui qui ne sentait rien, une seconde auparavant, une sensation de froid étrange.

Alors Chilpéric comprit qu'on l'avait jeté à l'eau et il se dit :

— Je suis un homme perdu !

Chilpéric avait fait trop vite le sacrifice de sa vie.

Au contact de l'eau glacée, la paralysie cessa comme par enchantement.

Ses membres se déroidirent, ses yeux s'ouvrirent, et il éprouva une sensation de douleur, car en coulant au fond de l'eau, la tête la première, il s'était heurté à une pierre et s'était meurtri le front.

Si le page fût sorti brusquement d'un sommeil complet, nul doute qu'il ne se fût trahi aussitôt, et qu'il ne se fût mis à nager bruyamment.

Mais, nous l'avons dit, son corps seul avait été en léthargie, et son esprit inquiet n'avait cessé de veiller.

Et Chilpéric passa près d'une minute sous l'eau se disant :

— Si je reparais à la surface, je suis un homme mort. Il était bon nageur. Il plongeait comme un poisson. Il se mit donc à nager entre deux eaux.

De temps en temps, il approchait son visage à la surface, aspirait

une bouffée d'air et replongeait.

Cela dura dix minutes.

Dix minutes pendant lesquelles Michaël et la reine de Navarre avaient toujours les yeux fixés sur l'endroit où il avait disparu.

Et pendant ce temps Chilpéric avait fait du chemin, et tout à coup il entra dans un cercle d'ombre projeté par un pont, tandis que le reste de la rivière était inondé des rayons de la lune.

Alors, sûr de n'être plus aperçu, le page revint à fleur d'eau, et nageant vigoureusement il vint s'échouer sous une des piles du pont.

Il était temps, ses forces étaient épuisées.

Il n'eût que le temps de se traîner sur le sable et de s'y coucher.

Ses yeux se fermèrent et il s'évanouit.

Quand il revint à lui, il se crut le jouet d'un rêve.

Il éprouvait un balancement et il entendit un bruit sec et régulier.

Chilpéric n'était plus sur le sable, il se trouvait, au contraire, au fond d'une barque qui descendait rapidement le courant.

Un homme tenait le gouvernail.

Cet homme, c'était Landry le batelier ; Landry, l'amoureux éconduit de la belle Géromée.

— Où suis-je, murmura le page d'une voix faible.

Landry eut un cri de joie et abandonna un moment la barre pour se pencher sur lui.

— Ah ! monseigneur, dit-il, je vous ai cru mort.

Chilpéric se souleva à demi.

— C'est toi, dit-il, reconnaissant le batelier.

— Oui, dit Landry.

— Mais que m'est-il donc arrivé ?

Et Chilpéric, se dressant tout à fait, passa sa main sur son front.

Je ne sais pas, messire, répondit Landry. Je vous ai trouvé sous un pont, couché sur un tas de gravier, que la rivière avait accumulé en cet endroit.

Vous étiez inanimé et, un moment, j'ai cru que vous étiez mort.

Alors je vous ai mis dans ma barque et j'ai pris en toute hâte le

chemin du Châtelet, pensant que là un barbier ou un médecin…

Chilpéric arrêta Landry d'un geste.

Ce mot de Châtelet lui remettait tout à coup en mémoire les événements de la nuit.

— Non, non, dit-il à Landry, n'allons pas au Châtelet.

— Pourquoi cela, messire ?

Chilpéric hésita un moment.

Puis regardant Landry :

— Aimes-tu toujours Géromée ?

— Toujours, messire.

— Et tu hais Fleur-d'Amour ?

— D'une haine violente, insensée, mortelle.

— Moi aussi.

— C'est bien parce que vous m'avez dit cela que je me suis dévoué à vous.

— Ah !

— Comme l'amour, la haine rend frères, dit Landry avec un accent farouche. Hier je vous ai cherché à l'entour du Châtelet.

— Ah ! c'est juste, je t'avais donné rendez-vous.

— Et je vous ai cherché vainement, ajouta Landry.

— Le prévôt m'avait confié une mission que je suis allé remplir loin de Paris.

— Mais, dit Landry, que vous est-il donc advenu que je vous ai trouvé tout à l'heure en si piteux état ?

— Je me suis querellé avec des clercs et des escholiers.

— Ah ! vraiment.

— Ils étaient dix contre moi, et m'ont jeté à l'eau ; tu vois, je n'ai même plus d'épée.

— C'est vrai.

En effet, en se mettant à table chez la Périne, quelques heures auparavant, Chilpéric avait débouclé son ceinturon et posé sa rapière dans un coin.

— Or, reprit-il, tu viens de le dire, Landry, je suis un

gentilhomme, tu n'es qu'un pauvre pêcheur, mais la haine rend frères.

— Tout mon sang est à vous, messire, si vous m'aidez à me venger de Fleur-d'Amour.

— Je ferai mieux, dit le page.

— Que ferez-vous donc, messire ?

— Je te rendrai Géromée, et elle sera à toi.

— Vous feriez cela !

— Oui, certes.

Landry secoua la tête.

— Ah ! dit-il, Géromée ne m'aime plus.

— Elle t'aimera. Je lui ferai boire un breuvage composé par mon ami René le Florentin.

— Et… ce breuvage ?

— La rendra folle d'amour pour toi.

— Ne me trompez-vous pas, messire ?

— Ai-je l'air d'un homme qui ment ? dit Chilpéric avec son effronterie de page.

Puis il ajouta :

— Mais si tu veux que j'opère ce miracle, il faut que tu m'obéisses.

— Parlez, monseigneur.

— Alors, écoute bien, Cornebut, qui exécrait Fleur-d'Amour quand Fleur-d'Amour était l'amant de la Périne, a cessé de le haïr du jour où le capitaine a aimé Géromée.

— Bon ! fit Landry.

— Il l'a même repris en amitié, car il l'aimait fort autrefois.

— Fort bien. Et alors…

— Alors de peur que je ne jouasse un mauvais tour au capitaine, il m'a donné une mission lointaine, m'envoyant dans un de ses châteaux au bord de la Loire.

— Et vous eu revenez ?

— Non, je n'y suis point allé. Je me suis tenu caché tout un jour au pays latin. Tu comprends que je ne veux pas retourner au Châtelet.

— Oui, je comprends, dit Landry.

— Où loges-tu ?

— A deux pas d'ici, derrière la Grève.

— Peux-tu me cacher en ton logis ?

— Oui, messire.

— Jusqu'à demain ?

— Aussi longtemps que vous voudrez.

— Si je te demande cela, c'est pour assurer notre vengeance.

— Ah ! fit Landry qui regarda avidement le page.

— Écoute bien ce que je te vais dire, poursuivit Chilpéric ; demain matin messire François Cornebut quitte Paris à la tête de ses archers.

— Où va-t-il ? demanda Landry.

— Rejoindre le roi pour aller en sa compagnie à la rencontre de l'empereur Charles. Or, puisqu'il emmène ses archers, il emmènera par conséquent le capitaine Fleur-d'Amour.

— Eh bien ? fit Landry.

— Et nous profiterons de l'absence du capitaine pour enlever Géromée.

Le visage du batelier rayonna d'une joie farouche.

— Donc, fit Chilpéric, accoste la Grève et allons chez toi. Je meurs d'envie de dormir.

Landry obéit et poussa sa barque vers la Grève.

Quand ils furent sur la place de Grève, déserte à cette heure, Chilpéric dit encore :

— Il faut que tu me portes un message ?

— A qui ?

— A un gentilhomme qui doit être au Louvre et qui se nomme Denis Maubert. As-tu de quoi écrire chez toi ?

— Non, dit Landry, je ne sais ni lire ni écrire.

Chilpéric se souvint alors qu'il avait sur lui ses tablettes. Ils traversèrent la place et entrèrent dans le dédale de petites rues sombres qui avoisinaient la Grève.

En chemin, Chilpéric se disait :

— Imbécile ! ce n'est pas toi qui auras Géromée, mais tu me serviras, et c'est déjà un grand honneur que je te fais !

Ils arrivèrent en la chambrette que le batelier occupait sous les toits.

Alors Chilpéric, quand Landry se fut procuré de la lumière, prit ses tablettes, et écrivit sur un feuillet ces lignes :

« Mon cher ami, »

« Je suis mort !

« Mort pour Cornebut, mort pour Michaël le bohémien, mort pour la reine de Navarre et la Périne ; mort pour le monde entier.

« Mais pour vous, je suis vivant.

« Que s'est-il passé ? que m'est-il advenu ?

« Je vais vous le dire.

« Ce soir j'ai accompagné Cornebut chez la Périne.

« Cornebut s'est endormi. Votre pilule m'a plongé en une paralysie profonde ; mais j'entendais néanmoins tout ce qui se passait autour de moi.

« Le diable est venu.

« Je ne l'ai pas vu mais je l'ai reconnu à la voix.

« C'est votre gentilhomme au teint basané, votre alchimiste de la rue des Prouvaires, Michaël le bohémien enfin.

« Une femme l'accompagnait.

« C'était la reine de Navarre.

« Cette bonne reine de Navarre, je lui dois la vie.

« Car il faut vous dire que Michaël, qui se défie de moi comme il se défie de vous, a voulu me tuer.

« La reine s'y est opposée.

« On a fait alors venir la bohémienne Pepa qui a mêlé les cartes.

« Les cartes m'ont condamné pareillement.

« Alors la reine, qui a horreur du sang, a obtenu qu'on me jetterait simplement à la rivière.

« Ce qui à été fait.

« Je me croyais mort. Le froid de l'eau a brisé la paralysie. J'ai pu nager entre deux eaux, et, à l'heure où je vous écris je suis sain et

sauf.

« Où suis-je ?

« Je suis caché chez un batelier, derrière la place de Grève, et je continuerai à y faire le mort jusqu'à votre retour d'Étampes.

« Pourquoi ? je vais vous le dire.

« Cornebut est un misérable que je hais et dont je veux me venger.

« Michaël et la reine de Navarre conspirent.

« Contre qui ? ce n'est pas douteux. Ils veulent retenir l'empereur Charles prisonnier à Paris.

« Et sa prison, c'est le palais de la Périne.

« Commencez-vous à comprendre ?

« Il faut donc que pour Cornebut et pour les autres, je sois mort.

« Après, nous aviserons.

« Votre ami,

« Chilpéric. »

— Écoute bien, dit Chilpéric en fermant le billet.

— Parlez, messire.

— Tu vas aller au Louvre…

— Mais, monseigneur, objecta Landry, je suis un pauvre diable que les suisses de la porte repousseront.

— Non, car pour eux, tu seras un gentilhomme.

— Comment cela ?

— Tu es à peu près de ma taille.

— C'est vrai.

— Donne-moi tes habits et prends les miens.

— Et vous pensez qu'on ne me reconnaîtra pas ?

— Les suisses sont des soudards qui prennent pour un moine quiconque porte un froc.

Le troc s'opéra et Landry partit.

Quand il fut à la porte du Louvre, il se trouva face à face avec un suisse ivre.

Le suisse le regarda d’un air hébété et lui dit :

— Qu’est-ce que vous voulez ?

— Entrer, répondit Landry.

— Logez-vous donc au Louvre ?

— Certainement, dit le batelier à tout hasard.

— Alors passez, mon gentilhomme.

Et le suisse s’effaça.

Une fois dans le Louvre, Landry s’enhardit et marcha d’un pas plus délibéré.

Il rencontra un page qui revenait, sans doute, de conter fleurette à quelque camérière.

— Mon petit ami, lui dit-il, connaissez-vous messire Denis Maubert ?

— Certainement, dit le page.

— Savez-vous où est son logis ?

— Tout en haut, dit encore le page, en montrant un escalier, mais il n’y est pas.

— Où donc est-il ?

— Il est parti ce matin pour Rambouillet.

— Et il ne reviendra pas ?

— Je n’en sais rien.

Landry rebroussa chemin et revint à la poterne.

— Bon ! fit le suisse, voilà que vous voulez sortir, maintenant.

— J’ai soif, dit Landry.

— Les cabarets sont fermés.

— Pas pour les gentilshommes, répliqua le batelier qui devenait de plus en plus audacieux.

Le suisse le laissa passer.

Alors il reprit le chemin de la place de Grève, et regagna sa chambrette.

Chilpéric s’était endormi tout vêtu sur le grabat qui lui servait de lit.

Landry fut obligé de le secouer pour l’éveiller.

— Eh bien ! fit le page en se frottant les yeux, as-tu remis mon message ?

— Non, messire.

— Pourquoi cela ?

— Parce que messire Denis Maubert n'est pas au Louvre, il est parti pour Rambouillet.

— Sang du Christ ! voilà qui est déplaisant, dit Chilpéric.

Il courut à la fenêtre, regarda le ciel, et dit enfin :

— Il sera jour dans trois heures et ce n'est vraiment pas la peine de courir à Rambouillet. Denis Maubert n'y sera déjà plus.

Puis, après un moment de réflexion :

— Mais, si j'ai bonne mémoire, le roi doit rejoindre Cornebut à Montlhéry, et Denis Maubert sera certainement avec le roi.

Alors il dit à Landry :

— Sais-tu monter à cheval ?

— Non, dit Landry.

— As-tu de bonnes jambes ?

— Oh ! pour cela, oui.

— Sais-tu où est le village de Montlhéry ?

— A six lieues de Paris.

— Tu vas y aller et tu attendras que le roi passe.

— Bon ! dit Landry, et dans le cortège du roi je trouverai Denis Maubert.

— Oui, et tu lui remettras mon message.

En même temps Chilpéric tira son escarcelle et donna deux pistoles à Landry.

— Et quand j'aurai remis votre message à messire Denis Maubert ?

— Tu reprendras le chemin de Paris et tu me viendras trouver. Puis, ce soir, nous songerons à Géromée…

Et quand Landry fut parti, Chilpéric se recoucha tranquillement et se rendormit songeant à la fois à son amour et à sa vengeance.

Il y avait eu un grand remue-ménage au Louvre, durant toute la nuit et beaucoup de gens ne s'étaient pas couchés.

De ce nombre étaient messire Amaury et mademoiselle Gironde, le chevalier servant et la dame d'atours de la reine de Navarre.

Dès la veille au soir, la reine Marguerite avait donné ses ordres.

Gironde lui devait apprêter pour le lendemain matin, au petit jour, ses plus beaux ajustements.

La Marguerite des Marguerites voulait être belle encore.

Amaury de Mirepoix avait été chargé d'une autre mission.

C'était lui qui devait choisir les gentilshommes qui faisaient partie de l'escorte, veiller à ce que les chevaux fussent prêts, et que tout le monde fût en selle à cinq heures du matin. Enfin, vers dix heures du soir, la reine lui avait dit :

— Prends ta cape et ton épée.

— Où allons-nous, madame ?

— Tu le verras. Sais-tu bien, Amaury, mon mignon, avait ajouté la reine, que tu redeviens curieux, comme si tu étais encore page.

Amaury était devenu tout rouge.

Ils s'étaient glissés hors du Louvre par la poterne, la reine encapuchonnée et masquée, Amaury, le nez dans son manteau.

Puis, une fois en route :

— Non seulement tu es curieux, avait repris la reine, mais encore tu es jaloux.

— Jaloux ! madame.

— Mes petits mystères avec les bohémiens te mettent au supplice.

Amaury tressaillit et se souvint que l'autre nuit il avait été espionner la reine en compagnie de mademoiselle Gironde.

— Ce que j'en fais, avait poursuivi la reine, n'est pour autre chose que le bien du roi et du royaume, et quand il en sera temps, je te mettrai de moitié dans mes secrets.

Amaury s'était mordu la langue et n'avait fait aucune objection.

La reine de Navarre, on le devine, avait pris le chemin de l'hôtel de la Périne, où Michaël lui avait donné rendez-vous.

Seulement, au lieu de monter dans une barque, au lieu de prendre le bord de l'eau, elle s'en était allée par les rues.

Ainsi le lui avait conseillé Michaël, qui s'était aperçu que depuis quelques jours Denis Maubert la suivait.

Un page de la Périne attendait la reine à la porte de la rue des Lions.

— Mon ami, avait dit alors Marguerite à Amaury, tu peux rentrer au Louvre.

— Comment ! je n'attends pas Votre Majesté ?

— Non, je ne sais d'ailleurs quand je sortirai. Michaël me reconduira.

Amaury s'en était allé en soupirant.

Il était rentré au Louvre, et par désœuvrement, car ses ordres pour le départ du lendemain étaient donnés, il était allé frapper à la porte de mademoiselle Gironde.

Là dame d'atours travaillait aux ajustements de la reine, et elle chantait comme un rossignol, quand Amaury entra.

— Eh ! vous voilà, messire, dit-elle en interrompant sa chanson ; d'où venez-vous encore à pareille heure ?

— Vous ignorez donc que la reine est sortie.

— Encore ?

— Oui, et je viens de l'accompagner.

— Alors, elle est revenue ?

— Hélas ! non, fit Amaury.

— Où donc l'avez-vous laissée ?

Depuis qu'ils écoutaient ensemble aux portes et regardaient furtivement par les trous percés dans les plafonds et dans les murs, Amaury et Gironde n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre.

— Encore les bohémiens, dit Amaury.

— Ah bah !

— Et savez-vous où j'ai conduit la reine ?

— Non ; chez Michaël, peut-être ?

— Du tout ; chez la Périne, mais Michaël s'y trouve.

Et Amaury poussa un nouveau soupir.

— Je crois bien que la reine ne se couchera pas cette nuit s'il en est ainsi. Pourtant elle a besoin de repos…

— Ah ! vous croyez, dit Amaury ?

— Mon bel ami, reprit Gironde avec un malicieux sourire, vous êtes toujours le plus naïf des pages.

— Plaît-il ? fit Amaury.

— Quand une femme a dix-neuf ans, comme moi, elle passe une nuit blanche sans douleur. Une ablution d'eau glacée suffit à lui rendre l'éclat de ses yeux, la fraîcheur de son teint. Mais dame ! quand une femme a quarante ans, – vous voyez, je suis bien gentille, car je pourrais dire quarante-cinq, – l'insomnie lui cercle les yeux, lui allonge les joues qui deviennent pendantes, et creuse çà et là des rides que les pâles et les cosmétiques n'effacent pas entièrement. Et pourtant, madame Marguerite veut être belle, demain ; d'autant plus belle que l'empereur Charles la trouvait fort à son goût quand elle était à Madrid. Il est vrai qu'il y a dix ans de cela…

— Vous êtes méchante, Gironde.

— Moi ! fit-elle précieusement, mais pas du tout !

— Continuez, dit Amaury, vous pensez donc que la reine ne se couchera pas cette nuit.

— Je le crains. Ni moi…

— Pourquoi donc ?

— Mais voyez donc toutes ces robes, tous ces corsages que je suis en train d'arranger !

— C'est donc bien long ?

— Long et ennuyeux, aussi chantais-je pour me distraire quand vous êtes entré.

— Alors vous me permettez de vous tenir compagnie ?

Gironde le regarda du coin de l'œil :

— Oui et non, dit-elle.

— Comment cela ?

— Non, si vous me devez raconter des choses insignifiantes ; oui,

si vous me voulez faire des aveux.

— Des aveux !

— Oui, supposez que je suis un confesseur.

— Un joli confesseur, en tous cas.

— Monsieur Amaury !

— Et à qui, certes, on ne saurait cacher le moindre de ses péchés.

— Il ne s'agit pas de vos péchés.

— Mais alors…

— Il s'agit de me dire la vérité tout entière.

— Sur quoi ?

— Vous allez voir. Bornez-vous à répondre à chacune de mes questions.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

Et Amaury s'assit auprès de Gironde et appuya même sa main sur le dossier du fauteuil de la jeune fille.

— Quand vous avez revu la reine, l'autre jour, après une séparation de dix ans.

— Eh bien ?

— Ne l'avez-vous pas trouvée un peu… engraissée…

— Je ne sais pas.

— Passe pour le premier jour… Mais… le lendemain…

— Il est tout naturel que la reine ail pris un certain embonpoint.

— Et des rides, dit Gironde.

— Mademoiselle !

— Et je gage que sans tous ces bohémiens…

— Que peuvent avoir affaire les bohémiens avec l'embonpoint de la reine ?

Gironde eut un fin sourire.

— Les bohémiens vous ont rendu jaloux.

— Oh ! par exemple !

— Dame ! ce Michaël est un bien beau cavalier.

— Peuh ! un mécréant, un païen… pour la reine ce n'est pas un homme.

— Je ne dis pas non. Mais enfin vous êtes jaloux.

— Gironde !

— Car sans cela, vous vous trouveriez un peu ridicule…

— Ah ! le vilain mot.

— Être amoureux d'une femme qui… pourrait être… votre mère…

— Vous êtes cruelle, Gironde.

— Qui aime bien, châtie bien, dit-elle avec un regard et un sourire à damner un archange.

— Vous m'aimez donc que vous me châtiez.

Et Amaury prit la main de la jeune fille.

Amaury avait demandé à la belle Gironde si elle l'aimait.

— Un peu, répondit-elle.

— Pas davantage ?

— C'est beaucoup déjà… et depuis hier… seulement.

— Pourquoi depuis hier ?

— Parce que l'autre nuit, l'esprit troublé par toutes ces scènes de magie et de sorcellerie auxquelles, muets et invisibles, nous avons assisté, j'ai fait un rêve que vous remplissiez.

— Moi ?

— Mais sans doute, voulez-vous que je vous dise mon rêve ?

— Je vous le demande avec instance.

— Figurez-vous que la reine nous faisait venir tous les deux.

— Bon ! et puis ?

— Elle vous disait à vous : Ma volonté est que tu cesses de m'aimer.

A quoi vous répondiez : Madame, voilà qui m'est tout à fait impossible !

Amaury soupira.

— Puis, reprit Gironde, la reine ajoutait : Je veux que tu fisses ma belle amie Gironde vicomtesse de Mirepoix.

Amaury tressaillit.

— Oh ! attendez, dit l'espiègle jeune fille, croyez bien que j'ai refusé, mon cher seigneur. J'ai même dit à la reine : Madame, je ne veux donner ni mon cœur, ni ma main à un homme qui aime ailleurs.

Et qu'a répondu la reine ? demanda Amaury d'une voix tremblante.

Car il regardait Gironde et la trouvait bien belle en ce moment.

— Il est bien entendu, reprit la jeune fille, que tout ceci est un rêve.

— Soit, que répondait la reine ?

— La reine m'a pris la main et m'a dit :

— Ne te chagrine pas pour si peu, ma mignonne, tu vas voir. Alors elle a tiré de son sein une fiole qu'elle vous a présenté en vous enjoignant d'en boire le contenu.

— Et j'ai obéi ?

— Naturellement, et soudain vous êtes tombé à mes pieds et vous m'avez juré un amour éternel, ce qui fait, acheva Gironde, que je me suis éveillée.

— Eh ! dit Amaury d'une voix légèrement émue, il pourrait bien se faire que ce rêve… devint… une réalité.

Gironde eut un rire moqueur.

— Une réalité qui redeviendrait un rêve aussitôt que la reine reparaîtrait.

— Ah ! mademoiselle !

— Je vous aime donc un peu, poursuivit Gironde ; mais là, de belle et bonne amitié.

— Seulement ? dit Amaury de plus en plus ému.

— Et puis il m'a passé une fantaisie par la tête depuis ce matin.

— Laquelle ?

— Je commence à croire aux sorciers, moi aussi.

— Ah ! par exemple !

— Et aux diseuses de bonne aventure.

— Quelle folie !

— Vous souvenez-vous de la bohémienne de l'autre nuit, qui a

prédit des choses si singulières à madame la Dauphine.

— Oui, certes !

— Comment se nomme-t-elle ?

— Pepa, je crois.

— Je voudrais me faire dire la bonne aventure par Pepa et savoir… si… vraiment… vous m'aimerez un jour comme je l'ai rêvé…

— Ah ! dit Amaury, qui glissa aux genoux de Gironde, il n'est pas besoin de la bohémienne.

Mais Gironde le releva.

— Je ne vous crois pas, dit-elle. Maintenant, voulez-vous satisfaire ma curiosité ?

— Je ne demande pas mieux que de vous aller chercher la bohémienne.

— Ah !

— Mais, où la trouver à cette heure ?

— Dans la rue de la Vannerie, qui est celle des bohémiens.

— Je sais cela ; mais le soir on tend des chaînes à l'entrée, et les bohémiens ne laissent plus entrer personne.

— Je vous donnerai un talisman, moi, devant lequel les chaînes s'abaisseront et les portes s'ouvriront.

— Bah ! lit Amaury surpris.

— Hier, dit la jeune fille, Michaël est encore venu au Louvre. Vous étiez absent, la reine vous avait envoyé à Rambouillet.

— Et Michaël a vu la reine ?

— Et moi, cachée dans mon observatoire, j'ai entendu ce qu'ils disaient.

— Que disaient-ils donc ?

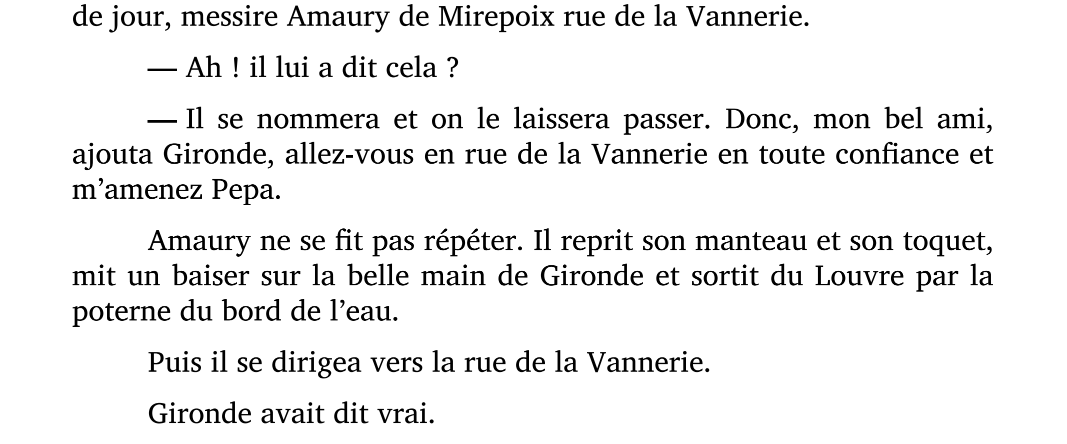
— Michaël donnait rendez-vous à la reine pour ce soir.

— Alors, vous saviez tout à l'heure qu'elle était sortie.

— Sans doute, dit Gironde en riant ; mais je n'étais point fâchée de vous laisser jaser.

— Ah ! vraiment ?

— Et le rendez-vous donné, Michaël a dit : Si du reste, madame, Votre Majesté a besoin de moi d'ici-là, elle n'a qu'à envoyer de nuit ou



de jour, messire Amaury de Mirepoix rue de la Vannerie.

— Ah ! il lui a dit cela ?

— Il se nommera et on le laissera passer. Donc, mon bel ami, ajouta Gironde, allez-vous en rue de la Vannerie en toute confiance et m'amenez Pepa.

Amaury ne se fit pas répéter. Il reprit son manteau et son toquet, mit un baiser sur la belle main de Gironde et sortit du Louvre par la poterne du bord de l'eau.

Puis il se dirigea vers la rue de la Vannerie.

Gironde avait dit vrai.

A l'entrée de la rue, derrière les chaînes, Amaury trouva deux bohémiens armés.

— On ne passe pas, lui dit l'un d'eux.

— Même quand on se nomme Amaury de Mirepoix ? répondit le jeune homme.

— Ah ! dit l'autre bohémien, c'est différent. Passez, en ce cas, messire.

Et les chaînes s'abaissèrent.

Maintenant, dit Amaury, indiquez-moi la maison de Pepa.

— La sœur de notre roi ?

— Oui.

— La voilà. Mais Pepa n'y est pas.

— Où donc est-elle ?

— Je ne sais. Beppino est venu la chercher. Mais elle reviendra certainement bientôt.

— Je l'attendrai, dit Amaury.

Et il se promena de long en large dans la rue, en dépit du froid assez vif.

Amaury songeait à Gironde.

La jeune fille lui avait dit des choses au moins bizarres et qui avaient jeté un certain trouble dans son esprit.

En effet, pour la première fois peut-être, Amaury se demanda si son amour respectueux et naïf pour la reine de Navarre n'était pas quelque peu ridicule et s'il pouvait aimer raisonnablement une femme qui ne lui accorderait jamais autre chose, – il ne se faisait pas

d'illusion, – qu'une affection toute maternelle, et il songeait, en se posant cette question étrange, à Gironde, éclatante de jeunesse, d'esprit et de beauté et qui lui avait dit résolument :

« Je veux savoir si vous m'aimerez un jour, et si mon rêve ne m'a pas trompé. »

Les Galard d'ailleurs valaient les Mirepoix ou à peu près ; si ces derniers se disaient cousins de la Vierge, les autres descendaient d'Hector, le premier valet de cœur.

Et pour la première fois encore, Amaury qui continuait à se promener à grands pas, se posa cette autre question :

— Pourquoi pas ?

Les deux bohémiens qui gardaient l'entrée de la rue ne parlaient point entre eux et le silence était profond.

Tout à coup, au milieu de ce silence, un bruit se fit entendre.

Un bruit insolite de pas inégaux, et Amaury vit une forme bizarre qui se traînait sur le sol, marchant autant sur les mains que sur les pieds.

C'était une femme.

Et, un souvenir traversant son esprit, Amaury se souvint de ce pauvre cul-de-jatte qu'il avait défendu contre la brutalité des archers, à la porte du Châtelet où la pauvre fille venait demander la grâce de son père. Et le cul-de-jatte le reconnut pareillement… car il s'avança plus vite encore et s'écria :

— Ah ! messire, vous avez sauvé mon père. Permettez-moi de baiser vos pieds et la mollette de vos éperons.

Amaury fit un pas en arrière :

— Tu te trompes, ma pauvre fille, dit-il, je sais que ton père a été sauvé. Mais, hélas ! je n'y suis pour rien.

— Oh ! répondit la bohémienne, vous vous trompez, messire, car c'est la pièce d'or que vous avez détachée de votre cou et que vous m'avez donnée qui m'a porté bonheur.

Et, parlant ainsi, elle se prosternait devant Amaury et voulait baiser sa botte éperonnée…

Amaury releva le cul-de-jatte.

— Tu attribues peut-être à mon talisman, dit-il, une vertu qu'il n'a pas.

— Hélas ! si, messire, dit Betsabée qui devint triste tout à coup, il a servi mon père et il a fait le malheur d'une pauvre fille.

— Que veux-tu dire ?

Betsabée jeta autour d'elle un regard furtif et défiant.

— Oh ! dit-elle, j'ai un secret à vous confier, messire.

— A moi ?

— A vous. Mais pas ici.

Et elle regardait toujours les deux bohémiens en sentinelle.

— Voulez-vous monter en mon logis ? là, au premier étage, dans cette maison.

— C'est que, dit Amaury, j'attends quelqu'un.

— Michaël peut-être ?

— Non, sa sœur Pepa.

Le cul-de-jatte eut une exclamation d'étonnement joyeux.

— Vous attendez Pepa ?

— Oui.

— Elle vous a donné rendez-vous ?

— Non, mais je la viens chercher pour qu'elle dise la bonne aventure à une dame de la suite de madame la reine de Navarre.

La joie qui avait éclaté un moment sur le visage de la bohémienne s'éteignit.

— Ah ! dit-elle, c'est autre chose ; et vous l'attendez ?

— Oui, on m'a dit qu'elle n'était pas chez elle.

— Non, elle est partie tout à l'heure avec Beppino.

— Où est-elle allée, le sais-tu ?

— Chez la Périne. C'est Beppino qui l'est venu chercher.

Puis Betsabée regardant encore Amaury :

— Oh ! vous avez le temps, monseigneur, dit-elle ; vous avez le temps de monter chez moi. Pepa ne sera pas de retour avant une heure.

— Mais tu as donc vraiment un secret à me confier ?

— Oui, messire.

— Un secret qui m'intéresse ?

— Oui.

La curiosité s'empara d'Amaury. D'ailleurs la nuit était si froide qu'il ne pouvait que gagner à changer de place.

Le cul-de-jatte se traîna devant lui et Amaury le suivit.

Tous deux arrivèrent ainsi dans le logis de Betsabée.

C'était un pauvre logis, une chambrette dont un misérable grabat et deux escabeaux composaient tout le mobilier.

Betsabée alluma une lampe, car ils se trouvaient maintenant dans l'obscurité.

Puis quand la clarté eut succédé aux ténèbres, le cul-de-jatte dit à Amaury :

— Messire, il est de par le monde une jeune fille qui vous aime avec passion, avec délire et qui mourra peut-être de cet amour.

Amaury tressaillit et songea encore à Gironde.

— Ah ! tu sais cela ? dit-il.

— Oui, messire.

— Et cette jeune fille, la connais-tu ?

— Oui.

— Alors dis-moi son nom.

Le cul-de-jatte secoua la tête.

— Oh ! non, dit-il, j'ai juré de me taire.

— A qui as-tu fait ce serment ?

— A *elle*.

— Pourquoi donc alors me parles-tu de cet amour ?

— Messire, répondit Betsabée, j'ai juré de ne pas vous dire son

nom ; mais vous pouvez le deviner.

Amaury se méprit encore.

— Ah ! j'y suis, dit-il ; mais comment peut-tu savoir cela toi ?

— Ne suis-je pas bohémienne ?

— C'est juste.

— Partant un peu sorcière.

Un sourire vint aux lèvres d'Amaury.

— Oui, dit-il, je sais que vous vous vantez tous, les bohémiens, de savoir le présent et l'avenir.

— Mais vous n'y croyez pas ?

— Je t'avoue que je n'ai qu'une foi médiocre dans la sorcellerie.

— Eh bien ! reprit Betsabée, voulez-vous me donner votre main, et je vous dirai peut-être des choses qui vous étonneront.

— Je le veux bien, répondit Amaury qui ne cherchait qu'à tuer le temps en attendant Pepa, à la seule fin de satisfaire le caprice de mademoiselle Gironde.

Et il tendit la main à la bohémienne.

Betsabée se prit à examiner cette main :

— Monseigneur, dit-elle, je vois un événement prochain et de quelque importance dans votre vie.

— Ah ! vraiment ?

— Demain matin vous ferez la rencontre d'un homme que vous connaissez déjà.

— Fort bien.

— Cet homme sera porteur d'un message.

— Pour moi ?

— Non, pour un autre. Mais si vous ne vous emparez pas de ce message, de grands malheurs pourront arriver.

Amaury se mit à rire.

— Tout cela est bien vague, dit-il.

— Je ne puis pas vous en dire davantage.

Et comme Betsabée parlait ainsi, un bruit se fit dans la rue et, prêtant l'oreille, Amaury entendit un des bohémiens qui disait :

— Voici même assez longtemps qu'il vous attend.

— Et où est-il, ce gentilhomme ? demanda une voix de femme.

Amaury reconnut la voix de Pepa.

Il se pencha à la fenêtre qui était ouverte et répondit :

— Je suis ici, la belle enfant.

Betsabée avait brusquement lâché la main d'Amaury.

— Si vous voulez en savoir plus long, dit-elle, demandez à Pepa, car elle lit mieux que moi dans les mains.

Pepa monta chez Betsabée.

La jeune fille était pâle et toute tremblante.

Amaury vint à elle et lui prit la main :

— Mon enfant, lui dit-il, voulez-vous me suivre au Louvre ?

— Au Louvre !… balbutia Pepa dont les jambes fléchissaient et qu'une violente émotion prenait à la gorge.

— Sans doute, au Louvre, répondit-il.

— Mais… pourquoi… monseigneur ?

— Pour dire la bonne aventure à une dame de la suite de la reine Marguerite.

Pepa tremblait plus fort encore que lorsqu'elle était entrée.

— Vous fais-je donc peur ? dit Amaury.

— Oh ! non, répliqua-t-elle.

Et elle leva sur lui ses grands yeux mélancoliques et doux.

— Prenez ma main alors, dit-il, et suivez-moi.

— Va donc, dit Betsabée, va, ma princesse.

Pepa essaya de faire un pas en avant ; mais ses forces la trahirent.

— Mais qu'avez-vous donc, mon enfant ? demanda encore Amaury.

Pepa se laissa tomber sur un des escabeaux qui étaient dans la chambre :

— Ah ! murmura-t-elle, il me semble que je vais mourir !

Alors Betsabée se dressa jusqu'à l'oreille de la jeune fille.

— Mais tu veux donc te trahir, malheureuse ? lui dit-elle en langue bohème – une langue qu'Amaury ne pouvait comprendre.

Ces paroles firent tressaillir Pepa et lui rendirent une force factice.

Elle se redressa.

— Ah ! monseigneur, dit-elle, pardonnez-moi, j'ai eu un moment de faiblesse étrange : cela tient, peut-être, à ce que j'ai beaucoup *travaillé* cette nuit. Quand j'interroge trop longtemps l'avenir, les forces m'abandonnent. Mais je suis prête à vous suivre. Allons, monseigneur.

Amaury regardait Pepa avec une tendre compassion.

Betsabée murmurait :

— Qui sait ? il l'aimera peut-être, lui aussi ?

Et Pepa s'en alla, appuyée sur Amaury de Mirepoix ; et quand ils furent hors de la maison de Betsabée, et que l'air froid de la nuit la frappant au visage acheva de la ranimer, la pauvre bohémienne dit encore :

— Ah ! monseigneur, ceux qui ont recours à ma science font bien de se hâter.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je serai morte bientôt.

Elle prononça ces mots avec un accent de résignation mélancolique qui pénétra au plus profond de l'âme d'Amaury.

— Mourir ? non, dit-il.

— Mon destin le veut.

— Cela est impossible, mon enfant ; meurt-on à vingt ans, quand on est belle comme vous ?

Palpitante, elle s'appuyait sur le bras d'Amaury et son émotion un moment calmée la reprenait peu à peu.

— Mais qui donc vous a dit que vous mourriez ? demanda le jeune homme.

— Les cartes d'abord.

— Ah ! fit Amaury avec un sourire.

— Ensuite la main d'un homme.

— Quel est cet homme ?

— Un page du nom de Chilpéric.

— Je le connais, dit Amaury.

Puis il ajouta :

— Mais comment pouvez-vous lire dans la main d'un autre votre propre destinée ?

— Parce que sa destinée à lui est la même que la mienne ; tous deux nous sommes condamnés à une mort épouvantable.

— Vous et Chilpéric ?

— Nous serons rompus vifs.

Amaury jeta un cri.

Ils passaient, en ce moment, sur la place de Grève, au pied même du gibet.

Pepa frissonna :

— Ah ! monseigneur, dit-elle, faites-moi une grâce !

— Parlez, mon enfant.

— Mes jambes refusent de me soutenir. Laissez-moi me reposer un instant.

Et elle s'assit sur une pierre au pied de la potence, veuve de tout pendu, en ce moment.

Amaury la contemplait.

Certes Gironde était belle, – mais Pepa l'était aussi.

Les rayons de la lune répandirent sur ce brun visage une pâleur mélancolique et un rayon céleste brillait dans ces grands yeux d'un bleu sombre.

Pepa contemplait Amaury.

— Ah ! lui dit-elle encore, ce matin, pourtant, j'espérais ne pas mourir.

— Et pourquoi n'espérez-vous plus, maintenant ?

Pepa raconta alors au jeune homme la visite nocturne qu'elle avait faite à Caboche, le bourreau de Paris, l'étrange prophétie qu'elle avait lue dans sa main, puis l'arrivée de Chilpéric.

Elle donnait à son récit cette forme pittoresque, originale des conteurs de l'Orient ; et Amaury oubliait peu à peu que Gironde l'attendait, et il se sentait vivement impressionné par les paroles de Pepa.

Elle ne lui cacha rien, – pas même la tentative d'assassinat du page.

— Mais ce Chilpéric est un petit misérable ! s'écria Amaury.

— En me tuant, reprit Pepa, il voulait conjurer sa propre destinée. Mais ce n'est pas tout encore, monseigneur, je ne vous ai pas tout dit.

— Parlez donc ! mon enfant.

Alors Pepa lui dit encore que Betsabée, le cul-de-jatte, ayant à son tour examiné sa main, lui avait dit qu'elle ne mourrait point, qu'elle monterait bien sur l'échafaud et qu'on la coucherait même sur la roue, mais qu'à l'instant suprême elle serait sauvée par un homme qu'elle aimerait.

— Ah ! elle vous a dit cela ? fit Amaury.

— Elle s'est trompée, sans doute, poursuivit Pepa, car Chilpéric que je croyais mort est vivant.

— Que voulez-vous dire ?

Alors Pepa lui raconta encore ce qui s'était passé, une heure auparavant, dans le palais de la Périne.

Deux cartes, deux valets de pique, représentant deux hommes qui devaient entraver les projets de la reine et ceux des bohémiens, s'étaient représentées sans cesse dans son jeu.

Michaël avait dit que l'une de ces deux cartes correspondait à Denis Maubert, le secrétaire de la duchesse d'Étampes, tandis que l'autre représentait Chilpéric.

Et comme Chilpéric dormait sous la table, deux bohémiens l'avaient emporté et l'avaient jeté dans la Seine qui l'avait englouti.

— Mais alors, il est mort ! dit Amaury, qui apprenait du même coup la fin tragique de Chilpéric et les mystérieux événements dont le palais de la Périne avait été le théâtre.

— Non, monseigneur, il n'est pas mort, dit Pepa.

— Qui peut vous le faire croire ?

— J'ai continué à battre les cartes, et les deux valets de pique ont reparu.

Elle laissa retomber sa tête sur son épaule, et acheva d'une voix mourante :

— Et puisque Chilpéric n'est pas mort, c'est que la roue l'attend

et qu'elle m'attend aussi.

— Mais, dit Amaury, ne m'avez-vous pas dit que Betsabée prétendait qu'un homme vous sauverait…

— Oui… mais je ne crois pas à sa prophétie.

— Pourquoi ?

Elle leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

— Un homme qui… vous aimerait…

Pepa jeta un cri.

Puis ses yeux se fermèrent, et elle s'affaissa inerte et privée de sentiment au pied du gibet.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Amaury éperdu.

Et il se pencha sur elle, loi prit les mains, l'appela par son nom et fit de vains efforts pour la rappeler à la vie.

On eût dit que Pepa était morte.

Et, comme il se levait, cherchant des yeux un être humain sur cette place déserte, un être qui lui pût venir en aide, il aperçut tout à coup dans l'éloignement quelque chose qui rampait sur le sol, et il entendit retentir les pas inégaux qu'il avait entendus tout à l'heure dans la rue des bohémiens.

Il reconnut le cul-de-jatte.

— A moi, Betsabée, à moi ! dit-il.

C'était bien Betsabée, en effet.

Betsabée qui, poussée par une force irrésistible, avait suivi de loin les deux jeunes gens.

Betsabée s'approcha en toute hâte.

Elle vit Pepa évanouie et Amaury qui faisait de vains efforts pour la rappeler à la vie.

— Ah ! monseigneur, dit-il, vous l'avez tuée !

— Moi ?

— Oui, son secret lui sera sans doute échappé.

— Son secret ! exclama Amaury, elle avait donc un secret ?

— Elle vous aimait, dit le cul-de-jatte.

Amaury jeta un cri.

Puis, regardant tour à tour le pilier en maçonnerie sur lequel Caboche dressait sa roue les jours de supplice, et Pepa immobile et froide au pied de ce pilier, il prit la main de Betsabée et lui dit :

— Écoute-moi bien, bohémienne, écoute le serment que je vais te faire.

Sa voix était sonore, son attitude solennelle.

— Au nom de Dieu, dit-il, par mes aïeux qui dorment du dernier sommeil, par mon menton sans barbe, je te jure que si jamais cette pauvre fille est placée là-haut sur une roue, je planterai ma dague au cœur de Caboche avant qu'il n'ait touché un cheveu de sa tête.

Amaury ne songeait plus à Gironde.

Et quand il eut ainsi parlé, il chargea la jeune fille évanouie sur ses épaules.

— Suis-moi, dit-il à Betsabée.

Et il prit sa course, avec son fardeau, vers la maison de *l'Écu rogné* où, sans doute, il trouverait du secours.

Et Betsabée, qui le suivait de loin, murmurait :

— Il l'aimera ! oh ! il l'aimera !

Et Gironde, la belle, attendait toujours.

Gironde était coquette comme pas une, on le sait ; Gironde avait vu tous les seigneurs de France et de Navarre à ses pieds et leur avait quelque peu ri au nez.

Mais, cette fois, Gironde ne riait pas.

La belle enfant s'était laissé prendre à la beauté mélancolique d'Amaury, à sa fierté native, à ses grands airs de l'homme de race qui a fait de sa vie un perpétuel et hautain sacrifice.

Amaury aimait la reine de Navarre ; cela suffisait pour que Gironde voulût être aimée.

Or, Amaury, depuis deux jours, avait paru se prendre à ses agaceries mutines, à ses œillades à demi sérieuses, aux légers soupirs qu'elle savait pousser à propos.

Un moment même, la spirituelle dame d'atours avait espéré le triomphe.

Amaury était parti de bien belle humeur et d'un pas bien leste à la recherche de cette bohémienne qui devait venir dire la bonne aventure à Gironde, et lui apprendre si elle serait ou non vicomtesse de Mirepoix un jour.

Pendant la première demi-heure de son absence, Gironde avait été toute à l'espérance.

Puis, à mesure que le temps passait, elle avait commencé à éprouver une certaine impatience.

Gironde n'aimait pas attendre, par la raison toute simple qu'elle n'avait jamais attendu.

Puis encore, à l'impatience avait succédé une légère inquiétude.

Le temps passait, Amaury ne revenait pas.

Pourquoi ? que lui était-il donc arrivé ?

Gironde fronçait ses sourcils olympiens.

— Aurait-il réfléchi ? pensait-elle.

Et elle songeait à cet amour de longue date qu'elle avait essayé

d'extirper du cœur d'Amaury, et, qui, peut-être, une fois le jeune homme dehors, une fois le charme de sa coquetterie rompu, avait repris tout son empire.

Gironde commençait à mordre avec colère le mouchoir de fine toile qu'elle avait à la main.

Elle allait sans cesse à la fenêtre, se penchait au dehors, prêtait l'oreille aux moindres bruits.

Amaury ne revenait pas.

En revanche, la reine de Navarre rentra au Louvre, reconduite par Michaël.

Un page vint gratter à la porte de mademoiselle de Galard et lui annonça que la Marguerite des Marguerites avait besoin de ses bons offices.

Gironde, dépitée, se rendit auprès de la reine.

La reine n'avait nulle envie de dormir.

— Ma mignonne, dit-elle à sa dame d'atours, il est près de quatre heures du matin.

— Déjà ! fit Gironde.

Et elle pensa qu'Amaury était parti à minuit.

— Nous partons au point du jour et je ne vois pas la nécessité de me coucher pour deux ou trois heures.

— Votre Majesté serait bien plus belle si elle prenait un peu de repos, dit Gironde qui pensait toujours à Amaury.

— Oh ! fit la Marguerite des Marguerites en souriant, je n'ai plus de prétentions, ma belle.

— Votre Majesté a tort.

— Et il n'y a plus guère que ce pauvre Amaury…

Gironde rougit légèrement.

— Qu'en as-tu fait ? reprit la reine de Navarre.

— Mais… je ne sais pas… Il doit être couché…

— Ah !

— Votre Majesté veut-elle que je m'inquiète de lui ?

— Je voudrais savoir si tout est prêt pour notre départ. Va, mignonne.

Gironde sortit légère comme un oiseau.

— Pendant que j'étais avec la reine, se disait-elle, Amaury est peut-être rentré et il m'attend dans ma chambre avec la bohémienne.

Gironde se trompait encore.

La chambre était déserte.

Elle réveilla un petit page qui dormait tout vêtu sur un banc, dans le corridor auquel aboutissait l'escalier de la poterne.

— Mon ami, lui dit-elle, tu n'as pas vu messire Amaury de Mirepoix ?

— Non, mademoiselle.

— Peut-être est-il en son logis ; va le savoir.

— Et que lui dirai-je ?

— Que je lui veux parler.

— Et s'il n'est pas en son logis ?

— Tu le chercheras par le Louvre, il est peut-être avec les gentilshommes de l'escorte.

Et Gironde se mordant les lèvres jusqu'au sang, attendit encore, penchée à sa fenêtre et interrogeant du regard le bord de l'eau qui était désert.

Le petit page revint.

Nulle part il n'avait trouvé Amaury.

— Descends à la poterne, lui dit Gironde, et demande au suisse qui s'y trouve en sentinelle s'il ne l'a pas vu.

Le petit page remonta.

— Messire Amaury est sorti du Louvre vers minuit, dit-il ; mais il n'est pas rentré.

— Il aura eu peur de se compromettre avec moi, se dit la hautaine jeune fille avec colère, et il se promène tranquillement au clair de lune en attendant le point du jour.

Et Gironde qui avait une tempête au cœur retourna auprès de la reine.

— Madame, lui dit-elle, Amaury n'est pas dans le Louvre.

— Et où veux-tu qu'il soit, mignonne ?

— Je n'en sais rien, dit Gironde d'un ton sec.

La reine la regarda du coin de l'œil.

— Il y a bien de la colère dans cette réponse, dit-elle.

— Madame !

— Ou du dépit, mon enfant.

Gironde se mit à rire, mais son rire était quelque peu forcé.

— Hé ! ma petite, fit la Marguerite des Marguerites en souriant, tu as l'air irritée contre Amaury.

— Moi, madame ?

— Jusqu'à présent, on t'appelait Gironde la Victorieuse ; mais j'ai bien peur…

— De quoi pouvez-vous avoir peur, madame ?

— Que ton petit cœur indomptable ait trouvé un maître.

— Je n'ai point pour habitude, madame, de chasser sur les terres d'autrui.

— Peste ! ma petite, mais tu vas perdre la tête, ce me semble.

Gironde se mordit les lèvres et baissa la tête.

— Que Votre Majesté me pardonne, balbutia-t-elle.

La reine de Navarre l'embrassa.

— Ah ! dame ! fit-elle, souriant toujours, je te voudrais pourtant, ma mignonne, faire vicomtesse de Mirepoix ; mais tu ne t'y prêtes guère…

Gironde soupira.

La reine vit même briller une larme dans les grands yeux de la pauvre fille.

— Tu l'aimes ? dit Marguerite.

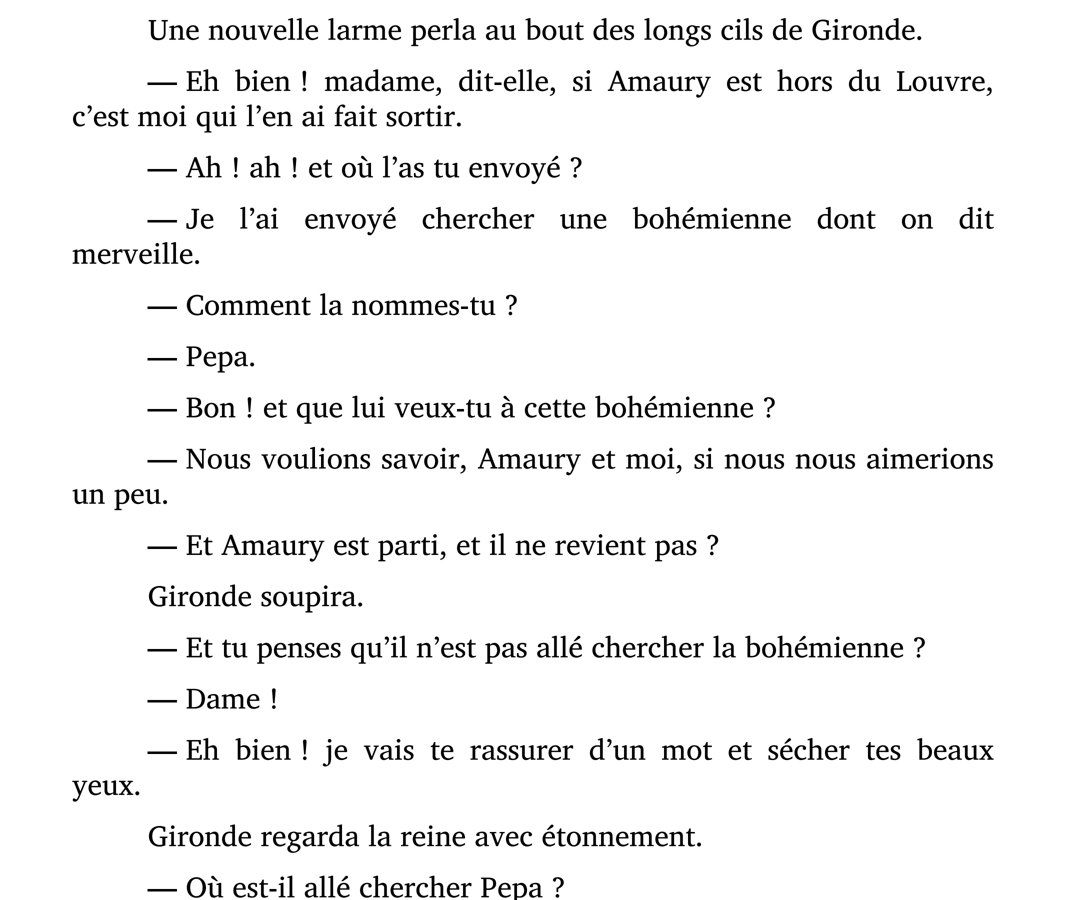
Gironde détourna la tête.

— Et tu es jalouse ?

— Oh ! madame…

Marguerite de France, reine de Navarre, était un bien habile médecin du cœur humain, et elle lisait couramment au plus profond des âmes, elle qui écrivait de si beaux contes.

— Ou je me trompe fort, dit-elle, ou il s'est passé quelque chose en mon absence entre Amaury et toi.



Une nouvelle larme perla au bout des longs cils de Gironde.

— Eh bien ! madame, dit-elle, si Amaury est hors du Louvre, c'est moi qui l'en ai fait sortir.

— Ah ! ah ! et où l'as tu envoyé ?

— Je l'ai envoyé chercher une bohémienne dont on dit merveille.

— Comment la nommes-tu ?

— Pepa.

— Bon ! et que lui veux-tu à cette bohémienne ?

— Nous voulions savoir, Amaury et moi, si nous nous aimerions un peu.

— Et Amaury est parti, et il ne revient pas ?

Gironde soupira.

— Et tu penses qu'il n'est pas allé chercher la bohémienne ?

— Dame !

— Eh bien ! je vais te rassurer d'un mot et sécher tes beaux yeux.

Gironde regarda la reine avec étonnement.

— Où est-il allé chercher Pepa ?

— Chez elle, rue de la Vannerie.

— Pepa n'y était pas.

— Ah !

— Elle a passé une partie de la nuit avec moi et son frère Michaël.

Le front assombri de Gironde se dérida soudain.

— Ce qui fait, poursuivit la reine, qu'Amaury l'aura attendue.

Et comme elle disait cela, on gratta à la porte de l'oratoire, et Amaury entra.

Il était pâle et triste, et la reine et Gironde poussèrent simultanément un cri.

— Où est la bohémienne ? demanda la jeune fille.

— Que t'est-il donc arrivé, mon enfant ? demanda la reine.

— La bohémienne ne viendra pas, répondit Amaury.

Puis, se tournant vers la reine :

— Je vois que mademoiselle Gironde a fait ses confidences à Votre Majesté.

— Oui, mon ami.

— Et je supplie Votre Majesté et mademoiselle Gironde de ne point m'interroger sur ce qui a pu m'arriver.

— Mais tu es pâle…

— J'ai eu une grande émotion.

Gironde était retombée dans une morne tristesse.

— Madame, dit Amaury, l'heure du départ de votre Majesté est proche. Faut-il faire atteler votre litière ?

— Sans doute, dit la reine un peu émue.

— Et commander à vos gentilshommes de monter à cheval ?

— Oui, certes.

Amaury fit un pas de retraite.

— Mais, mon mignon, dit la reine, en vérité, je ne te reconnais pas.

— Madame, répondit Amaury, je le répète à Votre Majesté, j'ai eu une grande émotion, mais c'est passé…

Et le sourire revint à ses lèvres.

Gironde déchirait son mouchoir à belles dents.

Amaury sortit.

Alors Gironde regarda la reine.

— Eh ! madame, dit-elle, point n'était besoin de la bohémienne pour me prédire l'avenir.

— Et pourquoi cela, mon enfant ?

— Parce que je ne serai jamais vicomtesse de Mirepoix.

Ce disant, Gironde, la belle Gironde, Gironde la coquette, vaincue et terrassée, fondit en larmes.

L'horizon se teignait d'une belle couleur pourpre, avant-courrière du soleil, quand la reine de Navarre sortit de Paris.

Son escorte se composait de vingt gentilshommes, tous navarrais ou gascons.

La reine était dans une litière portée par des mules harnachées à l'espagnole et couvertes de grelots.

Elle avait Gironde auprès d'elle et messire Amaury de Mirepoix chevauchait à la portière et s'entretenait avec elle à mi-voix.

La reine lui avait dit :

— Mon enfant, il est temps que tu saches enfin le but réel de notre voyage.

— Mais je le sais, dit Amaury, nous allons à la rencontre du roi que nous devons rejoindre à Montlhéry.

— D'abord.

— Et ensuite nous allons à Étampes où nous trouverons l'empereur Charles.

— Que nous ramènerons à Paris.

— Comme un triomphateur, dit Amaury.

— Comme un prisonnier, fit tout bas la reine.

— Je m'en doutais, dit le jeune homme.

— A Montlhéry, poursuivit la reine, nous ferons halte une couple d'heures, et je t'initierai complètement à mes projets.

En même temps la reine raconta à Amaury ce qui s'était passé, durant la nuit, dans la maison de la ribaude.

— Je savais encore cela, dit Amaury.

— Qui te l'a dit ?

— Pepa.

— Tu l'as donc vue ?

— Oui, madame.

Gironde, à ces mots, parut sortir de sa torpeur, car elle n'avait pas dit un mot depuis qu'on avait quitté le Louvre, et elle jeta un regard de colère à Amaury.

— Alors, dit la reine, pourquoi ne vas-tu point amenée au Louvre, puisque cette pauvre Gironde avait si bonne envie de la voir ?

— Madame, dit Amaury, c'est précisément là le secret que je supplie Votre Majesté de ne point me demander.

Gironde se reprit à bouder.

— Nous n'avons pas encore vu Michaël, dit la reine.

— Je l’ai vu, moi, madame.

— Où est-il ?

— Parmi vos gentilshommes ; mais il est méconnaissable et s’est fait un visage nouveau.

— Vraiment ?

— Il a fallu qu’il me dise son nom à l’oreille pour que je le reconnusse.

— Bah !

— Il est vêtu comme un gentilhomme accompli, et il monte un fort beau cheval.

— Et puis ?

— Il avait les cheveux noirs, il les a d’un blond ardent.

— Oh ! par exemple !

— Enfin, il a tout à fait l’accent gascon.

— Mais qu’ont dit, en le voyant, mes gentilshommes qui ne le connaissent pas ? dit la reine.

— Je le leur ai présenté comme un mien cousin qui venait chercher fortune à Paris.

— Ah ! dit la reine.

Et elle tomba en une rêverie profonde.

— Sais-tu à quoi je songe ? dit-elle enfin.

— Non, madame.

— Je songe à ce pauvre page de Cornebut que j’ai laissé noyer.

— Rassurez-vous, madame, il n’est pas mort.

— Que dis-tu ?

— Je dis ce que Pepa m’a affirmé.

— Ah ! Pepa t’a dit qu’il n’était pas mort ?

— Oui, car elle le revoit toujours dans ses cartes.

— Pepa se trompe, dit la reine ; un homme qu’on jette à l’eau et qui ne reparaît pas est un homme bien mort.

La reine, comme elle disait cela, éprouva une violente secousse.

Les mules de sa litière avaient fait un brusque mouvement en arrière, dominées par un effroi subit.

En même temps le cheval d'Amaury se cabra.

— Ah ! Dieu me pardonne, s'écria le jeune homme, je crois qu'il y a un homme mort en travers de la route.

Un homme immobile gisait en effet au milieu du chemin.

Amaury descendit de cheval et s'approcha.

— Ah ! dit-il, ce n'est pas un homme mort, c'est un homme ivre.

Et il le poussa du pied.

L'ivrogne s'éveilla et se souleva à demi.

— Bon ! dit Amaury, je le reconnais ; c'est Landry le batelier, le pauvre fiancé éconduit de la belle Géromée. Que diable fait-il ici ?

En effet, Amaury de Mirepoix ne s'était point trompé, et c'était bien Landry le batelier qui gisait ivre-mort au milieu de la route de Paris à Montlhéry.

Comment se trouvait-il en cet état ?

C'est ce que nous allons raconter en quelques mots.

Landry, on s'en souvient, s'était chargé du message de Chilpéric pour Denis Maubert.

— Tu t'en iras à Montlhéry, lui avait dit le page, et tu rencontreras le roi qui s'en vient de Rambouillet pour aller à Étampes.

Le roi sera muni d'une escorte nombreuse de gentilshommes, et parmi eux tu trouveras Denis Maubert.

Chilpéric avait malheureusement accompagné le message de deux pistoles.

Cela était tout simple, à première vue, car enfin, il fallait que Landry bût et mangeât en chemin.

Seulement Chilpéric avait été trop généreux, et il eut mieux fait de donner à Landry quelques deniers.

Donc, Landry s'était mis en route.

Il avait pris le chemin du Pont-au-Change, traversé la Cité, puis le pont Saint-Michel, et s'était trouvé en plein pays Latin.

Comme on le pense bien, le couvre-feu était sonné depuis longtemps, et de l'autre côté de l'eau, sur la rive droite de la Seine, dans le quartier du populaire et des bons bourgeois, Landry aurait eu quelque peine à trouver un cabaret ouvert.

Le populaire craignait les archers, et les bourgeois, gens paisibles, n'aiment point se coucher tard.

Mais le pays Latin ! Ah ! c'était bien autre chose, ma foi !

On y riait des édits, on s'y moquait du couvre-feu, et quand le chevalier du guet et ses archers voulaient monter les dents, les escholiers et clercs sortaient en grand tumulte de toutes les tavernes, et engageaient avec eux de véritables batailles.

Pendant le premier quart d'heure de son voyage, c'est-à-dire, de

son logis au pays Latin, Landry ne songea qu'à une chose : remplir consciencieusement la mission que lui avait donnée messire Chilpéric, ce page charmant qui haïssait Fleur-d'Amour ; il se voulait aider lui Landry, à être aimé de Géromée.

Mais quand il fut de l'autre côté du pont Saint-Michel, il mit une main dans la poche de ses chausses et fit sonner fort innocemment les deux pistoles.

La poche de Landry ne s'était jamais trouvée à pareille fête, c'est-à-dire à pareil carillon.

Deux pistoles !

Il lui fallait travailler deux semaines, et se rompre les bras, et se durcir les mains au contact de ses avirons pour gagner pareille somme en détail.

Landry s'aperçut qu'il avait soif.

L'homme a ses faiblesses et ses petites imperfections. Les grandes agitations de l'âme n'empêchent point le corps d'avoir ses appétits et ses besoins.

Landry aimait Géromée, Landry était amoureux ; mais Landry n'était point insensible à un verre de vin.

Donc, quand il fut en plein pays Latin et comme il gravissait la pente ardue de la rue Saint-Jacques, il se dit :

— Si je buvais un coup, cela me donnerait évidemment des forces pour continuer mon voyage.

En cela Landry avait raison.

Depuis dix années qu'il était marinier, le brave garçon avait bien souvent promené dans son bateau des escholiers et des clercs qui ne se gênaient guère devant lui de parler de leurs ripailles nocturnes et de vanter ceux des leurs qui se moquaient des édits du couvre-feu.

Il leur avait même entendu parler maintes fois d'une certaine taverne qui avait pour enseigne : *Aux regrets d'Abeilard,* et dans laquelle on buvait depuis le coucher du soleil jusqu'au chant du coq.

Cette taverne était située rue des Maçons-Sorbonne.

Landry toucha du bout de ses doigts plongés dans ses chausses, les deux bienheureuses pistoles, et il prit le chemin de la taverne qui, par son enseigne, vouait le chanoine Fulbert à l'exécration de la postérité la plus reculée.

Pour la forme, le tavernier, un petit homme qui se vantait

d'appartenir à la religion nouvelle et se nommait Cortohut, le tavernier, disons-nous, fermait les volets de sa devanture.

Mais les volets étaient disjoints ; ce qui faisait de la lumière passait au travers et qu'on entendait rire et chanter les escholiers à moitié ivres qui faisaient que la nuit le jour.

Landry frappa. La porte s'ouvrit aussitôt.

Il y avait bien une trentaine d'escholiers et de clercs dans la taverne, les uns déjà saouls, les autres en train de le devenir.

On regarda Landry dédaigneusement. Il y eut même un clerc qui s'écria :

— Holà ! manant, de quel droit viens-tu boire sous le même toit que des lettrés comme nous.

A quoi Landry répondit humblement :

— Excusez-moi, messeigneurs, j'ai la gorge sèche comme un homme qui a avalé des chardons, et croyez-bien que si je bois un verre de vin, je le payerai.

Cette humilité calma les clercs.

Il y en eut même un qui le reconnut et s'écria :

— Hé ! c'est Landry, le batelier.

— Oui, messeigneurs, dit Landry, flatté d'entendre prononcer son nom.

Le clerc qui le couvrait tout à coup de sa protection, vint à lui et lui dit :

— Que fais-tu donc par ici ?

— Vous le voyez, je viens boire.

Et Landry tout fier frappa sur la table et montra sa pistole.

— Par la mort dieu ! dit le clerc, tu as de bel et bon or, mon compère.

— J'ai rendu un petit service à un noble seigneur, dit Landry, et il m'a récompensé.

Cortohut, l'hôtelier, apporta avec empressement un pot de vin, et l'humble batelier s'assit au milieu des clercs.

Celui qui le connaissait lui dit :

— Tu n'es qu'un manant, et je suis un lettré ; je vais donc te faire un insigne honneur en buvant avec toi, maraud.

Un autre clerc ajouta :

— Il n'est vraiment pas de sot métier et ce garçon me plaît fort.

Ce disant, les deux clercs vinrent s'asseoir à la table de Landry et posèrent leurs verres vides auprès de la cruche pleine.

Landry se désencanaillait. Il buvait, lui humble, avec des gens qui savaient lire les parchemins et écrire dessus au besoin.

Il se trouva même si flatté qu'il demanda une seconde cruche de vin, puis une troisième.

Au commencement, il avait deux convives ; à la fin, il en avait dix.

La pistole y passa.

Mais Landry n'avait point encore complètement perdu la tête. Il eut soin de ne point montrer sa seconde pistole ; ce qui fit que la première étant complètement bue et les cruches se trouvant vides, le clerc qui l'avait tout d'abord honoré de son amitié s'écria :

— Hé ! mes amis, voilà un maraud qui se plaît beaucoup trop en notre compagnie et il est temps de mettre un terme à sa familiarité.

— Plaît-il ? fit Landry qui commençait à être ivre.

— Cela veut dire que tu nous ennuies, bonhomme, dit le clerc.

— Ah ! fit Landry étonné.

— Et que des lettrés comme nous ne sauraient s'accommoder plus longtemps de ta compagnie.

Landry voulut balbutier quelques mots.

Mais on le prit par les épaules et on le jeta à la porte.

Quand il fut dehors, le grand air le dégrisa un moment.

Il se souvient de Chilpéric, il pensa à Géromée, sa main retrouva au fond de la poche de ses chausses et y rencontra la pistole solitaire et le message destiné à Denis Maubert.

— Ah ! par la Vierge ! murmura-t-il, il était temps que ces bandits d'escholiers me missent dehors, j'allais oublier mon message.

Et il se remit gaillardement en route.

Presque au haut de la rue Saint-Jacques, jusqu'à la porte de ce nom, les choses allèrent assez bien.

Landry cheminait bien un peu de travers, il écrivait bien çà et là quelques zigzags, mais enfin il marchait.

Quand il fut dans la campagne, il se sentit la tête lourde.

Mais le souvenir de Géromée et par conséquent de Chilpéric lui vint en aide.

Le jour était loin encore ; mais il faisait un si beau clair de lune !

Landry marchait donc, titubant un peu, mais dominé par l'instinct du devoir à accomplir.

Malheureusement pour lui, le jour parut.

Quand les premières lueurs de l'aube glissèrent à l'horizon, il se trouva que Landry, qui avait fait environ deux lieues, traversa une misérable bourgade.

La première maison de cette bourgade était un cabaret, et le cabaretier ouvrait justement sa porte, un peu pour entendre le chant du coq, et beaucoup pour inviter les pratiques matinales à entrer.

Un homme ivre meurt toujours de soif.

Landry avait encore une pistole.

Il entra et demanda un pot de vin.

Puis, il montra sa pistole.

Le cabaretier le salua.

Il avait assez de gentilshommes qui logeaient le diable en leur escarcelle pour qu'on eût des égards pour un pauvre diable en hoqueton qui avait de l'or dans le creux de sa main.

Landry but son pot de vin.

Puis, il en demanda un second.

Mais le cabaretier était un honnête homme.

— Mon ami, dit-il, vous êtes ivre-mort déjà. Vous n'aurez plus de vin.

Et il lui rendit la monnaie de sa pistole.

Puis, il le mit dehors.

Landry s'en alla décrivant des cercles étranges, battant les murs de la bourgade, et il se retrouva de nouveau en rase campagne.

Mais là, le vin fut son maître.

Et comme il atteignait une petite côte, il tomba en travers de la route et ne se releva plus.

§

La route qu'avait parcourue Landry n'était sans doute pas très fréquentée, car le batelier ne fut pas dérangé jusqu'au moment où Amaury de Mirepoix, étant descendu de cheval, l'eut reconnu.

Il le secoua rudement.

Landry s'éveilla.

— Hé ! mon garçon, dit Amaury en riant, que fais-tu donc là ?

Landry, comme tous les gens arrachés à ce lourd sommeil qui suit l'ivresse, ouvrit péniblement les yeux et promena un regard hébété autour de lui.

Mais de même qu'Amaury de Mirepoix l'avait reconnu il reconnu Amaury.

— Hé ! mon gentilhomme, dit-il, pardonnez-moi… je ne sais pas pourquoi je suis ici… Mais c'est bien vous qui… que… Enfin… je vous reconnais bien !…

Amaury l'aida à se remettre sur ses jambes.

Alors Landry examina d'un œil de plus en plus hébété la litière, les gens à cheval et, tout à coup, le souvenir lui revenant :

— Ah ! dit-il, c'est le roi, n'est-ce-pas ?

— Plaît-il ? fit Amaury.

— C'est le roi qui se rend à Montlhéry, et, dans son escorte, il y a un gentilhomme appelé Denis Maubert, n'est-ce pas, messire ?

— Et que lui veux-tu à Denis Maubert ?

— J'ai un message pour lui.

Amaury tressaillit et, soudain, il se rappela de la prédiction de Betsabée, le cul-de-jatte.

Betsabée lui avait dit :

— Vous courrez un grand danger que vous éviterez en vous emparant d'un message qui ne vous est point destiné.

Et Amaury dit tout haut :

— Ah ! tu étais messager pour Denis Maubert ?

— Oui, messire.

— Et bien ! donne-le-moi.

— Mais vous n'êtes pas Denis Maubert ?

— C'est un de mes amis.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, messire.

— Hein ?

— Et j'ai ordre de ne le remettre qu'à lui-même.

Mais Amaury déjà mis en garde par l'opinion formulée par la reine de Navarre sur Denis Maubert, changea tout à coup d'attitude.

Et, posant la main sur sa dague :

— Maraud, dit-il, si tu ne me remets à l'instant ce message, je te plante ma dague dans la gorge.

Landry eut peur.

Il tira le message de sa poche et le remit à Amaury de Mirepoix.

Un homme s'était approché durant ce colloque.

C'était Michaël.

Amaury lui tendit le message.

Michaël en rompit le scel et jeta un cri.

— Qu'est-ce ? fit Amaury.

— Chilpéric n'est pas mort.

La reine de Navarre avait mis la tête à la portière de sa litière.

— Qu'est-ce donc ? fit-elle.

Michaël s'approcha et lui dit avec émotion :

— Madame, les cartes avaient raison. Chilpéric n'est pas mort, et s'il nous arrive malheur… c'est encore vous qui l'aurez voulu… lisez !

Marguerite lut le message de Chilpéric.

— Mais c'est donc un démon, cet homme ! murmura-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Michaël, mais cette fois, madame, rien ne m'empêchera de le tuer.

Puis, s'adressant à Amaury :

— Monsieur de Mirepoix, dit-il, au nom des intérêts de la reine de Navarre, qui sont les vôtres, écoutez bien mes paroles.

— Parlez, dit Amaury.

— Il faut que vous ou moi, aujourd'hui même, nous ayons tué Denis Maubert.

— Je m'en charge, dit froidement Amaury.

— Alors, je me charge de Chilpéric.

Tout cela avait eu lieu à voix basse, auprès de la litière, et les gentilshommes de la reine de Navarre se tenant à distance respectueuse, n'avaient rien entendu.

— Allons ! dit Michaël en s'adressant à Landry tout tremblant et complètement dégrisé, saute-moi en croupe ou tu es un homme perdu.

Landry plus mort que vif obéit.

— Où allez-vous donc ? dit Marguerite, où vas-tu Michaël ?

— A Paris, madame. Ah ! soyez tranquille, je ne ferai que les deux chemins. Le temps de tuer Chilpéric, et je reviens.

Ce soir, vous me retrouverez à Étampes.

Et emportant Landry en croupe, Michaël disparut dans un nuage de poussière…

TROISIÈME PARTIE
–
LE PALAIS MYSTÉRIEUX

— Par saint Jacques de Compostelle, patron de toutes les Espagne ! s'écria don José, je crois que nous n'arriverons jamais !

— Vous manquez de patience, mon noble maître, répondit Sanchez, l'écuyer du personnage qui trouvait le chemin trop long.

Ils cheminaient côte à côte, le maître et le valet, sur une route poudreuse, au milieu d'une vaste plaine neigeuse, entre Orléans et Étampes, entre dix et onze heures du matin, précédant d'un quart d'heure à peine Sa Majesté Catholique l'empereur Charles, qui s'avançait avec une nombreuse suite de gentilshommes, de pages, de varlets et d'écuyers, à travers ce beau royaume de France dont le roi lui avait généreusement ouvert les portes.

Don José était un homme de trente-six ans, grand, mince, un peu pâle, avec des yeux noirs brillant d'un feu sombre.

Sanchez était un petit homme maigre, sec, noir comme une taupe et dont les cheveux commençaient à grisonner.

— Votre Seigneurie, disait-il, paraît pressée d'arriver ?

— Cela est vrai, répondit don José.

— Nous avons rencontré tout à l'heure des paysans qui nous ont dit qu'Étampes était à une lieue à peine, mais qu'il fallait arriver dessus pour voir la ville, ce qui me fait supposer que nous sommes sur un immense plateau et que la ville se trouve dans un bas-fond.

— Enfin, reprit don José avec impatience, je voudrais être arrivé, car je suis las.

— Moi aussi, dit Sanchez.

— Que faire, répondit le cavalier.

— Et puis, dit Sanchez en clignant de l'œil, Votre Seigneurie est impatiente de voir Michaël.

Don José tressaillit.

— Tu as la langue un peu longue, ce malin, dit-il.

— Oh ! nous sommes seuls, messire.

— Le vent emporte quelquefois les paroles.

— Pas aujourd'hui, dans tous les cas, car il n'y a pas un souffle d'air.

— Au fait, dit don José, il y a trop longtemps que tu me questionnes, ami Sanchez, pour que je ne satisfasse pas enfin ta curiosité, d'autant plus que demain, ce soir peut-être, j'aurai besoin de tout ton dévouement et de tout ton courage.

— Ah ! Votre Seigneurie va enfin parler ?

— Oui.

Et don José tourna à demi sur sa selle et prit l'attitude d'un homme qui ne demande pas mieux que de se débarrasser enfin d'un secret.

— Parlez, messire, dit Sanchez.

— Depuis quand es-tu à mon service ?

— Depuis le départ de François Ier de Madrid.

— C'est-à-dire que tu es entré chez moi le jour où, Sa Majesté quittant l'Espagne et redevenant libre, mes fonctions auprès d'elle ont cessé.

— Sérénissime monseigneur, poursuivit l'écuyer, c'est une chose que je n'ai jamais bien comprise, monseigneur.

— Laquelle ?

— C'est qu'un gentilhomme comme vous, un grand seigneur, favori de l'empereur, à telles enseignes qu'il vous appelle son fils, ait des relations mystérieuses avec des gens de sac et de corde comme les bohémiens ?

— Ah ! c'est là ce qui t'intrigue ?

— J'en conviens.

— Sanchez, dit gravement don José, tu étais dévoué à mon père, et tu l'as fidèlement servi.

— Cela est vrai, messire.

— Quand tu es entré à mon service, tu m'as dit : « C'est parce que j'ai été le fidèle valet de votre père que je veux être le vôtre. »

— J'ai dit cela, monseigneur.

— Aimes-tu l'empereur ?

— Oui, parce que vous l'aimez.

— Et si je haïssais l'empereur, le haïrais-tu ?

— Monseigneur doute ?

— Si je le trahissais ?

— Je le trahirais aussi.

— C'est bien ! dit don José, tu es un serviteur fidèle et on peut se fier à toi.

— Comme à saint Jacques de Compostelle, messire.

— Alors, écoute-moi, mon père avait deux fils.

— Mais non, monseigneur, dit Sanchez, je ne lui en ai jamais connu qu'un.

— Tu crois ?

— Et ce fils, c'est vous.

— Il en avait un second ; celui-ci était né de ses amours avec une bohémienne sœur de la mère de Michaël.

— Ah ! je commence à comprendre…

— Tu ne comprends rien du tout, Sanchez.

— En vérité !

— Le fils de mon père n'avait jamais vu don José ; don José ne l'avait jamais vu, mais ils se ressemblaient si parfaitement, que Michaël eut un jour une idée hardie.

— Laquelle, monseigneur ?

— Madame Marguerite de France, sœur du roi, était venue à Madrid consoler le captif. Un jour on conduisait au bûcher un pauvre diable de bohémien nommé Michaël. La princesse Marguerite eut pitié de lui, demanda sa grâce à l'empereur, et l'obtint.

— Bon ! dit Sanchez.

— Michaël se montra reconnaissant : il forma le projet de délivrer le roi et de l'arracher à ses geôliers. Mais un homme le gênait, c'était don José, qui avait mission de ne quitter le roi ni nuit ni jour.

— Ah ! ah !

— Michaël fit venir le bohémien, qui était le fils de mon père, et qui ressemblait si parfaitement à don José que tout le monde devait s'y tromper, et il résolut de le substituer à don José.

— Et qu'arriva-t-il ?

— Il arriva que la princesse Marguerite devait verser au roi et à don José, le soir au souper, un vin mélangé d'un vin narcotique

puissant.

Le roi devait s'endormir, don José aussi, et leur sommeil devait être de huit jours.

Pendant ces huit jours, on devait transporter le roi dans un cercueil destiné à un de ses gentilshommes qui venait de mourir.

— Et don José ?

— Le bohémien devait prendre ses habits, jouer son rôle en présence du gouverneur de Madrid qui venait chaque matin prendre des nouvelles du noble captif, et favoriser ainsi l'évasion.

— Fort bien, dit Sanchez.

— A la dernière heure, le courage manqua à la princesse Marguerite. Elle eut peur que si le roi prenait le narcotique, il ne se réveillât plus, et elle n'en versa qu'à don José.

— Et vous vous endormîtes ?

— Don José tomba foudroyé. Le roi, surpris, demanda des explications. On lui avoua la vérité et il refusa de fuir.

— Mais vous, monseigneur ?

— Attends. On transporta don José dans une chambre. On fit de vains efforts pour le réveiller. Alors on donna des habits au bohémien.

— Mais, messire, vous vous réveillâtes ?

— Michaël seul aurait pu réveiller don José, mais Michaël avait pris la fuite.

— Et alors ?

— Alors don José mourut sans s'être éveillé.

Sanchez jeta un cri.

— Voilà que je ne comprends plus, dit-il.

Le cavalier haussa les épaules.

— C'est pourtant facile, dit-il. Don José était mort, le bohémien sauvait son José.

— Comment… vous êtes…

— Je suis le bohémien. À présent, s'il le répugne de me servir, dis-le.

— Ah ! monseigneur.

— Mais tu as une femme et un enfant, Sanchez, poursuivit le

faux don José, et tu les as envoyés en France. Ils sont entre les mains des bohémiens, et leur vie me répond de ta discrétion.

— Ah ! monseigneur, dit Sanchez, vous me connaissez bien peu. Je vous sers depuis six ans et, que vous soyez ou non don José, je vous suis fidèle et dévoué.

— Bien parlé, dit le cavalier.

Et il tendit la main à Sanchez.

Ils arrivaient en ce moment au bord de ce vaste plateau sur lequel ils avaient chevauché tout le jour, et une vallée leur apparut.

Au fond de cette vallée une petite ville toute en longueur dressait les nombreux clochers de ses églises gothiques.

— Cette fois, dit le faux don José, je crois que nous arrivons.

Voilà Étampes !…

§

Le bohémien que Michaël avait autrefois substitué à don José et que toute la cour d'Espagne continua, depuis sa femme, à prendre pour don José lui-même, était devenu par sa bravoure, la finesse de son esprit et son savoir des choses de la politique, le favori de l'empereur Charles, cinquième du nom, qu'on appelait Charles-le-Grand. Grand. Il était de tous les conseils et l'empereur avait en son jugement une grande confiance.

Quand le roi François avait fait offrir à l'empereur, pressé d'aller châtier les Gantois, le passage sur les terres de France, l'empereur avait pris conseil de ses ministres et de ses gentilshommes.

Les avis avaient été partagés.

Les uns avaient dit que l'offre du roi était un piège dans lequel l'empereur ne devait pas donner tête baissée.

Les autres, au contraire, s'appuyant sur le caractère chevaleresque du roi, avaient dit que l'empereur pouvait sans crainte traverser la France et se fier aux promesses de la duchesse d'Étampes, la favorite toute-puissante sur l'esprit et le cœur de François Ier.

Fort embarrassé, Charles V avait, consulté don José.

Don José l'avait engagé à accepter l'offre du roi, et l'empereur n'avait plus hésité.

En effet, l'événement avait jusque-là donné raison à l'opinion du favori.

Partout, sur son passage, l’empereur était accueilli avec empressement.

Les échevins des villes qu’il devait traverser se portaient à sa rencontre, et les populations se montraient enthousiastes.

Et l’empereur riait dans sa barbe et se disait :

— Mon frère François est le plus chevaleresque et le plus niais des monarques.

Enfin l’empereur était arrivé à Orléans, où il avait séjourné deux jours.

Là il avait reçu un message du roi.

Celui-ci lui annonçait qu’il viendrait avec toute sa cour le recevoir à Étampes.

Charles-Quint s’était remis en route, et quand il n’avait plus été qu’à cinq lieues d’Étampes, il avait dit à son favori don José :

— Mets l’éperon aux flancs de ton cheval et précède-moi à Étampes.

Tu t’en iras porter mes compliments au roi mon frère, et tu lui apprendras que je te suis à quelque distance.

Don José partit au galop, suivi de son écuyer Sanchez.

Don José avait hâte d’arriver, non pas seulement pour s’acquitter de sa mission, mais encore pour voir un personnage qu’il savait trouver parmi les gens de ta suite du roi ou de la reine de Navarre.

Or, don José s’était pressé bien inutilement comme on va le voir.

Il arriva à Étampes un quart d’heure après le roi, une heure avant l’empereur Charles.

Il vit défiler les gardes du roi, puis les archers de messire François Cornebut, puis encore les gentilshommes de la reine de Navarre.

Mais nulle part il n’aperçut celui qu’il cherchait.

Cependant, deux jours auparavant, à Orléans, il avait reçu un message, lui aussi.

Et ce message était ainsi conçu :

« Tout est prêt. Nous nous verrons à Étampes où je serai parmi les gentilshommes de la reine de Navarre.

« Michaël. »

Et Michaël le bohémien n'était ni parmi les premiers ni parmi les seconds.

Où donc était-il ?

Don José, fort inquiet, se promenait par les rues d'Étampes, le nez au vent, examinant tous les gentilshommes, tous les cavaliers qui s'en allaient par les rues cherchant un gîte, quand il se trouva face à face avec un jeune homme de seize à dix-huit ans, qui portait le pourpoint d'un page et qui lui dit :

— Êtes-vous sans gîte ?

— Oui, mon ami.

Alors le page continua en langue bohème :

— Vous cherchez Michaël ?

— Oui.

— C'est lui qui m'envoie.

Et le page ajouta :

— Je me nomme Beppino et je suis le bras droit de Michaël, le roi des bohémiens. C'est lui qui m'a attaché à la personne de la Périne.

— Qu'est-ce que la Périne ?

— C'est une belle femme qui est la maîtresse de messire François Cornebut, prévôt des archers de Paris.

— Ah ! fit don José.

Le page Beppino poursuivit :

— Michaël était parti le matin de Paris pour se trouver au rendez-vous qu'il vous avait donné.

— Eh bien ! où est-il ?

— Mais un événement imprévu l'a forcé de rebrousser chemin.

— Alors il ne viendra pas ?

— Oh ! si, répondit le page, il arrivera sûrement la nuit prochaine.

— Il faut l'espérer, murmura don José, car j'ai absolument besoin de le voir et de me concerter avec lui.

— Cela est certain, dit Beppino, mais j'ai ses ordres.

— Bon !

— Et ses ordres ne consistent pas seulement à vous prévenir de

ce retard.

— Mais encore ?

— Michaël m'a chargé de vous mettre au courant de ce qui s'est passé à Paris depuis quinze jours.

— Ah ! c'est différent.

Et le page dit encore :

— On est mal à son aise dans la rue pour causer. Voulez-vous venir en mon hôtellerie, nous monterons dans ma chambre, et, en buvant une bouteille de vieux vin, nous causerons.

— Volontiers, répondit don José.

— Et je vous dirai toute l'histoire de la *Ribaude ensorcelée.*

— Qu'est-ce c'est que cela ?

— C'est la Périne.

— La maîtresse de Cornebut ?

— Précisément.

Le faux don José suivit le bohémien Beppino transformé en page.

Ils s'en allaient ainsi à l'hôtellerie du *Cheval couronné,* qui était dans la Grand-rue et qu'avait envahie une bonne partie des gens de la suite du roi.

Ils montèrent ensuite dans la chambre du page, s'y enfermèrent après avoir demandé du vin, et Beppino dit à don José :

— Vous allez voir que depuis que notre tribu est à Paris, Michaël, le roi des bohémiens, n'a pas perdu son temps, et que l'heure est proche où l'empereur Charles nous rendra compte de la vie de nos frères qu'il a fait mourir sur les bûchers de l'inquisition.

— Sanchez, je t'écoute, dit le faux don José.

Le favori de l'empereur eut un éclair de haine dans les yeux.

Alors Beppino résuma pour don José les événements de la première partie de cette histoire, événements étranges auxquels nous avons assisté et dans lesquels la magie et la sorcellerie avaient joué un si grand rôle.

— Vous savez, messire, dit Beppino, que depuis le jour où Michaël a été sauvé du bûcher par la princesse Marguerite, il lui a été dévoué corps et âme.

— Je sais cela, dit don José.

— Vous savez en outre que la reine de Navarre et Michaël, et par suite nous, nous qui appartenons à la grande famille persécutée des bohémiens, nous avons juré une haine mortelle à l'empereur Charles ?

Don José fit un signe de tête affirmatif.

— Quand Michaël a appris que l'empereur Charles allait traverser le royaume de France, il a aussitôt prévenu la reine de Navarre, laquelle est arrivée à Paris en toute hâte.

— Fort bien, dit don José.

— Maintenant, reprit Beppino, je ne puis pas vous dire au juste ce qu'ils ont l'intention de faire, car je ne le sais pas, mais je sais que la reine et Michaël avaient besoin d'un auxiliaire et qu'ils l'ont trouvé.

— Quel est-il ?

— C'est messire François Cornebut, prévôt de Paris.

— Je comprends qu'on ait besoin de lui, dit don José, mais je croyais en même temps que ce Cornebut était dévoué à la duchesse d'Étampes ?

— Oui, messire.

— Laquelle est l'amie et l'alliée secrète de l'empereur Charles.

— Michaël l'a gagné à notre cause.

— Comment ?

— Ah ! dit Beppino, voilà où commence le merveilleux.

— Voyons ?

— Je vous l'ai dit, François Cornebut a une maîtresse appelée la Périne.

— Je l'ai vue, dit don José, c'est une très belle femme.

— Cornebut en est passionnément amoureux. Mais la Périne ne saurait aimer ce vieux débauché et elle aimait en secret un beau capitaine appelé Fleur-d'Amour.

— Ah ! ah !

— Elle fut trahie. Cornebut trouva Fleur-d'Amour à ses pieds, le fit appréhender et le condamna à être pendu. La Périne se jeta à ses genoux, Cornebut fut inflexible. Alors elle vint dans une taverne, pendant la nuit qui précéda l'exécution, et elle offrit son corps au bourreau s'il voulait ne point pendre Cornebut.

Le bourreau se mit à rire et la repoussa.

Ce fut alors que les bohémiens intervinrent.

Une vieille femme dit à la Périne :

— Les hommes te repoussent, mais l'enfer te viendra en aide si tu veux implorer Satan.

La Périne accepta.

On lui fit boire, un narcotique et elle perdit connaissance ; quand elle revint à elle, elle était dans un vallon sauvage entraînée par une prétendue sorcière et un diablotin.

Le diablotin c'était moi.

— En vérité ! fit don José.

— Nous la conduisîmes au sabbat. Les bohémiens étaient devenus des démons, et Michaël vêtu de rouge tenait le rôle de Satan.

Il embrassa la Périne, elle frissonna sous ses baisers, elle se livra à lui persuadée qu'elle se livrait à Satan.

— Et le capitaine fut sauvé ?

— Oui.

— Comment ?

— Le lendemain matin, comme on le menait au supplice, une autre vieille femme lui offrit à boire.

— Bon !

— Ce qu'il but, je ne le sais pas au juste, c'était une liqueur préparée par Michaël qui est un alchimiste habile.

Cette liqueur roidit tout à coup les muscles de son cou à ce point que la corde fut impuissante à l'étrangler, et que deux jours après on le rapporta à la taverne de *l'Écu rogné*, évanoui mais vivant.

— Et la Périne eut une grande joie ?

— Suivie d'un grand désespoir, car il se trouva que le capitaine Fleur-d'Amour ressuscité ne l'aimait plus et qu'il avait une autre maîtresse, Géromée, la fille d'un drapier.

La Périne se prit alors à haïr le capitaine autant qu'elle l'avait aimé ; elle jura de se venger.

— Et pour cela elle fit la paix avec Cornebut ?

— Naturellement. Mais le cœur d'une ribaude n'est jamais vide. Du moment où elle n'aimait plus Fleur-d'Amour, la Périne aimait Michaël dont les baisers ardents l'avaient brûlée et qu'elle prenait toujours pour Satan.

— Ah ! ah ! fit don José.

— Vous savez, poursuivit Beppino, que Michaël oint son corps d'une certaine huile qui lui permet de passer dans le feu sans se brûler ?

— Je sais cela.

— Il apparut à Cornebut, chez la Périne, au milieu des flammes de la cheminée, et il lui offrit de partager avec lui, en échange de son amitié, l'amour de sa maîtresse.

— Et Cornebut accepta ?

— Cornebut, qui était jaloux de Fleur-d'Amour, est très flatté d'avoir Satan pour rival.

— Ah ! vraiment ?

— Satan lui a promis qu'il conserverait ses titres et ses dignités, et il obéit aveuglément aux moindres désirs de Michaël.

— Je commence à comprendre, dit don José, que Cornebut soit avec nous, en ce cas.

— Maintenant, dit encore Beppino, je ne sais pas au juste quel est le plan de Michaël et de la reine de Navarre.

Michaël vous l'expliquera.

— Mais pourquoi est-il retourné à Paris ?

— Ah ! dit Beppino, c'est que nous avons deux mauvaises cartes dans notre jeu.

— Comment cela ?

— Michaël se défie de deux hommes. L'un se nomme Denis Maubert.

— C’est le médecin et le favori de la duchesse d’Étampes.

— Justement.

— Et l’autre ?

— L’autre a nom Chilpéric. C’est le page de Cornebut ; mais les cartes que nous avons consultées disent qu’il nous trahira.

Or, Michaël, l’autre nuit, l’a fait jeter à l’eau, et quand nous sommes partis de Paris, nous croyions fermement, Michaël et moi, que le page s’était noyé.

— Et il n’en était rien ?

— Absolument rien. Nous avons trouvé en chemin un homme ivre, qui était porteur d’un message de ce même Chilpéric à Denis Maubert.

— Ah ! ah !

— Et Michaël a rebroussé chemin au grand galop. Car Chilpéric est demeuré à Paris, et il m’a commandé de vous chercher parmi la suite de l’empereur Charles, et de vous mettre au courant de la situation.

— Très bien, dit don José.

— Or, poursuivit Beppino, il faut absolument que la Périne soit présentée à l’Empereur.

— Pourquoi ?

— Mais parce que Michaël espère que l’empereur s’en éprendra.

— Et Cornebut ?

— Oh ! du moment où Satan le veut, Cornebut rentrera sa jalousie.

— Et si l’empereur est insensible aux charmes de la Périne ?

— Michaël compte sur vous pour que, d’une manière ou d’une autre, à Paris, l’empereur rende visite à la ribaude, car c’est dans son palais que nous le ferons prisonnier.

— C’est bien, dit don José, on avisera.

Don José se leva, et reprit son manteau et sa toque.

— Excuse-moi, mon jeune ami, dit-il, mais mon service m’appelle auprès de l’empereur, et je ne veux pas qu’il s’aperçoive de mon absence.

— Quand Michaël arrivera, où vous trouvera-t-il ? demanda

Beppino.

— Auprès de l'empereur.

— Du reste, ajouta le jeune bohémien, je rôderai aux environs du château, et il est probable que je vous rencontrerai dans la soirée.

— Veux-tu que je te donne un rendez-vous ?

— Volontiers.

— Eh bien, ce soir, à neuf heures, auprès de la vieille tour ruinée.

— J'y serai, dit Beppino.

Et don José s'en alla.

§

C'étaient MM. les échevins d'Étampes qui avaient tenu à honneur de loger l'empereur Charles-Quint. Le roi s'était établi dans le château dont il avait fait don à sa belle maîtresse, et la reine de Navarre, la Dauphine, le Dauphin et leur suite étaient descendus chez le sire de Bernoy, un gentilhomme d'assez bonne maison qui avait un hôtel en la ville. Les pages, les écuyers, les varlets n'avaient point été embarrassés de trouver des logis.

Chaque bourgeois avait été enchanté de recevoir et d'héberger un gentilhomme.

Il s'était trouvé une belle dame, la châtelaine de Neuville-aux-Champs qui avait absolument voulu loger la Périne, cette ribaude dont on disait merveilles, et qui avait des pierreries et des diamants à éblouir une reine.

Enfin Cornebut, sur l'ordre du roi, avait fait camper ses archers devant l'hôtel de l'échevinage, demeure de l'empereur.

— Je coucherai dans ma cuirasse, avait-il dit, sur la terre nue, couvert seulement de mon manteau. Puisque j'ai l'honneur de garder Sa Majesté Catholique, je ne quitterai point le seuil de sa porte.

Ce beau zèle de Cornebut avait, du reste, une raison secrète.

Malgré la promesse que lui avait faite Satan, Cornebut était jaloux ; il n'était pas fâché de surveiller l'empereur Charles et de s'assurer de toutes ses démarches, s'il lui prenait fantaisie de sortir.

Or, surveillant l'empereur, Cornebut surveillait pareillement le roi, lequel aurait été obligé de passer sur la place de l'hôtel des échevins, s'il avait voulu faire visite à la dame de Neuville-aux-Champs et par conséquent à la Périne.

En outre, Cornebut était fort inquiet depuis le matin.

D'abord, il n'avait pas revu Chilpéric.

La Périne, qui gardait fidèlement les secrets de Michaël, s'était bien gardée de les lui dire.

Mais Cornebut croyait deviner.

Chilpéric, toujours amoureux de Géromée, la femme du beau capitaine Fleur-d'Amour, n'avait disparu sans doute que pour tenter contre elle quelque criminelle aventure.

Et Cornebut se disait :

— Si cela arrive et si j'en suis jamais informé, je ferai pendre Chilpéric.

Mais sa colère n'était pas très grande, au fond, et Chilpéric, dont il avait pris l'habitude de faire son confident, lui manquait.

L'absence du page n'était pas la seule chose qui eût posé quelque angoisse dans l'esprit de Cornebut.

On s'en souvient, la nuit précédente Michaël, prenant toujours en conscience son rôle de Satan, lui avait dit :

— Je vais partir dans un nuage de fumée et m'en aller à l'autre bout du monde, où j'ai des affaires importantes. Mais nous nous reverrons, je te le promets, dès demain matin. Tu me trouveras incarné dans le corps d'un gentilhomme de la reine de Navarre et tu me reconnaîtras à la voix.

Or, à Montlhéry, où Cornebut avait rencontré le roi qui venait de Rambouillet et où la reine de Navarre les avait rejoints, Cornebut s'était promené à l'entour des gentilshommes de cette princesse.

Tous l'avaient salué ; mais aucun n'avait songé à l'aborder, et aucun non plus n'avait le son de voix auquel le prévôt savait reconnaître son ami Satan. Pendant le trajet de Montlhéry à Étampes. Cornebut avait espéré que Satan se manifesterait à lui d'une façon quelconque.

Mais Satan était demeuré invisible.

Enfin, à Étampes, comme on rentrait dans la ville, il avait rangé son cheval auprès de la litière de la Périne et lui avait dit tout bas :

— As-tu vu Satan ?

— Non.

— Il ne t'a envoyé aucun messager ?

— Aucun.

Le crédule prévôt avait poussé un soupir.

— Il aura été retenu aux antipodes, avait-il murmuré.

Et bien que le temps fût rigoureux et le vent de la nuit glacé, Cornebut, à huit heures du soir, se promenait, de long en large, le nez dans son manteau, devant l’hôtel des échevins, où le roi et l’empereur soupaient tête à tête, et il songeait alternativement à Chilpéric et à Satan, lorsqu’une main s’appuya sur son épaule.

Cornebut se retourna et reconnut Beppino, le page de la Périne.

— Ah ! c’est toi, dit-il.

— Oui, monseigneur.

— Que me veux-tu ?

— C’est madame Périne qui m’envoie.

— Et que me veut-elle ?

— Je vous apporte des nouvelles de celui que vous attendez.

— Chilpéric ?

— Non, le *Maître*.

Cornebut tressaillit.

— Ah ! ah ! dit-il, il est donc revenu des antipodes ?

— Pas encore.

— Alors, comment peux-tu m’apporter de ses nouvelles ?

— Voici, monseigneur. Madame Périne venait de se retirer dans sa chambre, et elle allait se mettre au lit, car elle était bien fatiguée du voyage, lorsqu’une voix s’est fait entendre dans la cheminée.

— La voix de Satan ?

— Non, celle d’Astaroth, son premier ministre.

— Et que disait cette voix ?

— Que messire Satan se ferait attendre quelques heures encore, mais qu’on prit patience et qu’il serait avec nous avant le chant du coq.

— Bon, dit Cornebut.

— Et Astaroth a engagé madame Périne à vous faire part de cette nouvelle, et elle m’a envoyé.

— Et c'est tout ce que tu as à me dire ?

— Oui, monseigneur.

Et Beppino fit un pas de retraite, mais Cornebut le retint.

— Un mot, dit-il.

— Parlez, monseigneur.

— J'ai fait un serment d'ivrogne tout à l'heure.

— Lequel ?

— J'ai dit que je passerais la nuit au milieu des archers ; mais il fait un froid de loup.

— Cela est bien vrai, monseigneur.

— Et j'ai bonne envie d'aller demander l'hospitalité à la Périne.

— Faut-il lui annoncer votre visite ?

— Oui.

Mais comme Beppino s'en allait, un homme sortit de l'hôtel des échevins et vint droit à Cornebut.

— Messire, lui dit-il, je me nomme don José et je suis le premier écuyer de l'empereur Charles.

Cornebut salua.

— L'empereur, sachant que vous étiez, pour lui faire honneur, exposé à la froidure, ne le veut point souffrir.

— Ah ! fit Cornebut.

— Et il m'a commandé de venir vous inviter à souper.

L'invitation flattait Cornebut : mais il était si amoureux de la Périne qu'il ne put s'empêcher de soupirer. Néanmoins il suivit don José.

Beppino était déjà loin.

Il y avait pareillement à Étampes, ce soir-là, un homme qui était non moins inquiet que Cornebut.

Cet homme, c'était Denis Maubert.

Denis Maubert avait fait partie de l'escorte du roi, lequel avait voyagé en compagnie de la duchesse d'Étampes.

Or, on doit s'en souvenir, Denis Maubert et Chilpéric s'étaient séparés l'avant-veille, en se donnant rendez-vous à Montlhéry.

— Je serai parmi les gens du roi ; vous irez, vous, avec Cornebut, lui avait-il dit.

— Naturellement, avait répondu Chilpéric.

Or, Denis Maubert savait que la pilule qu'il avait donnée à Chilpéric le plongerait dans une léthargie profonde qui n'atteindrait cependant pas l'ouïe, et lui permettrait d'entendre ce qui se passerait chez la Périne, et de savoir au juste à quoi s'en tenir sur le prétendu démon qui s'était emparé de l'esprit du prévôt. Si ce démon, comme le soupçonnait Denis Maubert, n'était autre que le gentilhomme bohémien, cet alchimiste qui avait un laboratoire en la rue des Prouvaires, il serait facile à Chilpéric de reconnaître sa voix.

Denis Maubert était donc arrivé à Montlhéry persuadé qu'il y rencontrerait Chilpéric.

Mais il eut beau chercher parmi les gens de la suite du prévôt, il ne l'aperçut pas.

Alors il se renseigna auprès d'un archer.

L'archer lui répondit que Chilpéric était sans doute resté au Châtelet et qu'il ne faisait point partie de l'escorte.

— Il nous rejoindra très certainement à Étampes, pensa Denis Maubert.

Après une halte d'une heure, le roi s'était remis en route.

Arrivé à Étampes, Denis Maubert, qui avait inutilement cherché des yeux, parmi les gentilshommes de la reine de Navarre, cet homme au teint basané qui quittait son pourpoint pour endosser une robe d'alchimiste, Denis Maubert se décida à aborder Cornebut.

Le prévôt et lui étaient de vieilles connaissances.

Denis avait maintes fois apporté des messages de la duchesse d'Étampes à Cornebut, et Cornebut avait toujours cultivé avec le plus grand soin l'amitié d'un homme que la favorite avait en si grande estime.

Donc, au moment où le prévôt faisait camper ses archers sur la place, devant l'hôtel des échevins, Denis Maubert passa comme par hasard et le salua.

Cornebut lui rendit son salut avec courtoisie.

— Hé ! lui dit Denis Maubert, vous êtes un heureux homme, messire !

— Pourquoi donc ? demanda Cornebut.

— J'ai aperçu, durant le chemin, Mme Périne qui mettait quelquefois le nez hors de sa litière…

— Ah ! ah ! dit le prévôt.

— Je ne l'avais jamais vue…

— C'est que je ne la montre pas tous les jours, dit Cornebut.

— J'ai été ébloui, continua Denis Maubert.

— En vérité ! fit le prévôt flatté de cette admiration.

— Vous êtes un heureux homme, messire, et je vois bien que mon ami Chilpéric n'avait rien exagéré, quand il me disait que Mme Périne était la plus belle femme de France et de Navarre.

— Ah ! Chilpéric disait cela ?

— Oui, messire ; mais où est-il donc, Chilpéric ?

Denis Maubert fit cette question avec une nonchalance parfaite.

— Je n'en sais rien, répondit le prévôt.

— Plaît-il ? Chilpéric est pourtant votre page ?

— Sans doute.

— Et s'il n'est pas auprès de Votre Seigneurie, où donc peut-il être ?

Cornebut soupira.

— Je vous dis que je n'en sais rien, répéta-t-il.

— Mais…

— Je l'ai emmené avec moi la nuit dernière.

— Où cela ?

— Chez Périne. Nous avons soupé ensemble.

— Fort bien.

— Je me suis endormi, et quand je me suis réveillé…

— Chilpéric n'était plus auprès de vous ?

— Non. On m'a dit qu'il s'en était allé.

— Ah ! ah ! fit Denis Maubert. Lui serait-il arrivé malheur ?

— Pas que je sache.

— Qu'a-t-il donc pu devenir ?

— Le drôle est amoureux.

— Ah ! bien ! je comprends, lui dit Denis Maubert.

Puis il ajouta :

— Savez-vous qu'il fait un froid de loup, messire.

— Certes oui, dit le prévôt.

— Excusez-moi, si je vous quitte. Je vais m'aller réchauffer dans un cabaret que j'ai aperçu à l'entrée de la ville.

— Allez, dit Cornebut.

Denis Maubert s'éloigna de plus en plus inquiet sur le sort de Chilpéric.

Du moment où le prévôt, à son réveil, chez la Périne, n'avait plus trouvé son page auprès de lui, c'est qu'il lui était arrivé malheur.

Les gens qu'il s'était chargé d'espionner étaient plus malins que lui et s'en étaient sans doute débarrassés.

Et Denis Maubert, en s'éloignant, se disait :

— Je ne suis pas plus avancé qu'il y a quarante-huit heures.

Je crains un danger ; mais quel est-il ? je l'ignore.

La duchesse d'Étampes ne quittait pas le roi, et c'eût été folie à Denis Maubert, en un pareil jour, de songer à obtenir d'elle un tête-à-tête.

L'idée n'en vint même pas à Denis Maubert.

Il s'en alla donc au cabaret dont il avait parlé à Cornebut, et devant lequel il avait passé un quart d'heure auparavant.

Or, il avait remarqué que ce cabaret était plein de

gentilshommes gascons de la suite de la reine de Navarre.

Et Denis Maubert se disait :

— Chilpéric croyait fermement que le prétendu démon qui s'est emparé de l'esprit de Cornebut n'était autre que Michaël le bohémien. Or, toujours d'après Chilpéric, Michaël et le gentilhomme alchimiste ne font qu'un. Or, Michaël visite la nuit la reine de Navarre. Ils conspirent donc !

Et s'ils conspirent, il est probable que je trouverai quelque Gascon qui sera du complot et qui aura le vin loquace.

Quand le médecin entra dans le cabaret, il n'y avait pas une place inoccupée.

Toutes les tables étaient prises.

Cependant, un gentilhomme qui buvait seul, voyant Denis Maubert s'arrêter indécis sur le seuil de la porte, lui dit :

— Là ! monsieur Denis, venez vous asseoir ici. Ma table est trop grande pour moi tout seul.

Ce gentilhomme n'était autre qu'Amaury de Mirepoix.

— Bon ! pensa Denis Maubert, me voilà tout de suite en pays de connaissances.

Et il salua Amaury.

Celui-ci avait un air fort aimable.

Amaury achevait de souper et paraissait avoir bu un nombre respectable de bouteilles de vieux vin.

Denis Maubert pensa même qu'il était un peu gris.

— Cher monsieur Denis, lui dit Amaury d'un ton affable, je suis très heureux de vous voir.

— Tout l'honneur est pour moi, messire.

— Avez-vous soupé ?

— Pas encore.

— Soupez avec moi, cher monsieur Denis.

— Volontiers, dit le médecin de la duchesse.

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu, continua Amaury.

— J'étais en voyage pour les affaires de la duchesse.

— Ah ! c'est juste, vous êtes le fidèle de madame d'Étampes.

— Elle m'honore de son amitié.

— Et ce n'est que justice, car vous êtes un médecin habile.

Denis salua.

— Et je connais une non moins grande dame que la duchesse, pour ne pas dire plus, continua Amaury, qui serait heureuse de vous attacher à sa personne.

— En vérité !

— Madame la reine de Navarre, qui a souvent des migraines, poursuivit Amaury, m'a dit cent fois : Le seul homme en qui j'aurais vraiment confiance, c'est Denis Maubert.

— Ah ! la reine vous a dit cela ?

— Oui, certes !

Et clignant de l'œil :

— Quand nous aurons soupé, dit encore Amaury, nous irons faire un tour dehors, n'est-ce pas ?

— Bon ! fit Denis Maubert.

— Et je vous dirai quelque chose qui vous intéressera.

— Je ne l'ai jamais vu aussi ivre et aussi expansif, se disait Denis Maubert. Encore une bouteille ou deux, et s'il est le dépositaire des secrets de la reine Marguerite, ses secrets sont à moi.

En même temps. Denis se fit un abat-jour de sa main et examina successivement chacun des gentilshommes et des soudards qui se trouvaient dans le cabaret.

— Vous cherchez quelqu'un ? lui dit Amaury dont la langue paraissait s'épaissir.

— Oui, messire.

— Qui donc ?

— Un mien ami, un page de Cornebut.

— Ah !

— Chilpéric.

— Je le connais, dit Amaury, mais il n'est pas ici.

— Je l'ai cherché toute la soirée.

— Il n'est pas à Étampes, fit Amaury, qui vida un dernier verre de vin.

— Comment le savez-vous ?

— Je sais une foule de choses, balbutia Amaury.

— Ah ! vraiment ?

— Et quand nous aurons soupé…

— Soit, dit Denis Maubert, de plus en plus persuadé que le jeune homme était tout à fait ivre.

Et il soupa lestement.

— Ah ! dit Amaury, vous vouliez voir Chilpéric.

— Oh ! je n'avais rien d'important à lui dire.

— Je puis vous donner de ses nouvelles.

— Vous ?

— Oui, je l'ai vu à Paris.

— Quand donc ?

— Hier matin, il se promenait devant le Châtelet ; et je suis même chargé d'un message pour vous.

— D'un message de Chilpéric ?

— Précisément.

Denis Maubert tressaillit.

— Buvons un dernier verre de vin et sortons, dit encore Amaury.

— Je ne demande pas mieux, répondit Denis Maubert, qui se sentait ému depuis qu'Amaury lui avait parlé d'un message de Chilpéric.

Amaury jeta une pistole sur la table pour payer l'écot.

Puis il prit le bras de Denis Maubert et s'appuya sur lui.

— Il est ivre mort, pensait le médecin.

Une fois dans la rue, Amaury marcha en zigzag et Denis Maubert eut quelque peine à le soutenir.

— Allons-nous-en là-bas, disait Amaury, sous cette lanterne.

— Pourquoi ?

— Pour que vous puissiez lire le message de Chilpéric.

— C'est donc un message écrit ?

— Sans doute.

— Et c’est vous qu’il a chargé de me le remettre ?

— Ah ! non, dit Amaury.

— Comment donc l’avez-vous en votre possession ?

— Ah ! c’est toute une histoire, balbutia Amaury.

— Voyons ?

— Figurez-vous que ce matin, comme nous approchions de Montlhéry, nous avons trouvé un homme ivre en travers de la route.

— Et cet homme.

— Avait été chargé par Chilpéric de vous remettre un message.

— Donnez, dit Denis Maubert, de plus en plus ému.

— Oh ! un moment, fit Amaury.

Et tout à coup il se redressa, cessa de tituber en marchant et retrouva une voix nette et calme, une parole brève et un geste assuré qui firent tressaillir Denis Maubert.

— Toute réflexion faite, reprit Amaury, je garde le message, cher monsieur Denis.

— Hein ?

— D’autant plus que je l’ai lu, et qu’il contient certaines choses que vous ne devez pas savoir.

— Mais, messire, dit Denis Maubert pâlissant, je vous ferai observer…

— Quoi donc ? demanda Amaury d’un ton hautain.

— Que ce message m’est adressé.

— Sans doute.

— Et que ne point me le remettre…

— Est un abus de confiance, peut-être ?

— Justement.

— Monsieur, dit froidement Amaury, puisque vous le prenez ainsi, venez donc sous la lanterne, je vous le remettrai.

Denis Maubert suivit Amaury.

Bien que la ville fût pleine de monde, la rue était déserte, car il faisait très froid.

Amaury tira le message de sa poche et le tendit à Denis Maubert.

— Il est décacheté ! fit celui-ci.

— Sans doute. Je l'ai lu,

— Ah ! vous l'avez lu…

— Et tenez, dit Amaury, je vais vous donner un bon conseil.

— En vérité !

— Rendez-le-moi sans le lire.

— Par exemple !

— Comme vous voudrez, dit Amaury en soupirant.

Denis Maubert dévorait déjà le message du page Chilpéric.

— Et maintenant, dit Amaury, vous avez compris, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ? fit Denis Maubert.

— Que vous auriez mieux fait de ne pas lire.

— Et pourquoi cela ?

— Mais parce que je vais vous tuer.

— Vous plaisantez !

— Je ne plaisante jamais, dit Amaury qui tira sa rapière et en porta la pointe au visage de Denis Maubert, pâlissant.

— Mais, monsieur…

— Vous avez une épée au côté, défendez-vous !

Et pour couper court aux hésitations du médecin, Amaury le frappa de son gant en pleine figure.

Denis Maubert poussa un cri de rage et mit flamberge au vent.

Puis il se rua sur son adversaire avec la fureur d'une bête fauve.

Amaury était calme.

— Cher monsieur Denis, disait-il, en se contentant tout d'abord de parer les coups furieux du médecin, vous avez peut-être quelques dernières volontés à exprimer, des adieux à faire… des amis… une maîtresse… parlez. Je me chargerai volontiers du rôle de votre exécuteur testamentaire.

— Je ne suis pas encore mort, répliqua Denis Maubert avec un accent de rage.

Il était brave, il était même habile ; mais la colère l'aveuglait…

Un homme avait osé le frapper au visage, lui le favori de la

duchesse d'Étampes.

— Alors, dit Amaury, puisque vous n'avez d'adieux à faire à personne, finissons-en.

Et Amaury se fendit brusquement et son épée disparut tout entière dans la poitrine de Denis Maubert qui tomba en poussant un cri.

— De toutes façons, murmura-t-il, nous n'avons plus qu'un valet de pique dans notre jeu.

Et il ramassa le message de Chilpéric que Denis Maubert avait laissé échapper.

Puis, il remit son épée au fourreau et s'éloigna laissant Denis Maubert baigné dans son sang et mort sans doute.

Amaury s'en alla bien tranquille sur le résultat de son coup d'épée.

La rapière avait disparu jusqu'à la garde dans la poitrine de Denis Maubert, et on ne revient guère de semblables blessures.

D'ailleurs, en admettant que le médecin ne fût pas mort, il n'en était guère mieux et le froid de la nuit ne pouvait manquer de le tuer.

Donc Amaury s'en alla.

Deux choses lui tenaient au cœur.

D'abord il voulait annoncer à la reine de Navarre la mort de Denis Maubert.

Ensuite il voulait faire sa paix avec la belle Gironde qui, depuis le matin, ne lui avait pas adressé un mot.

Il s'en fut donc tout droit à l'hôtellerie dans laquelle la reine Marguerite avait pris un logis.

La reine n'avait pas voulu souper avec l'empereur, pour la raison toute simple que le roi son père avait voulu que la duchesse d'Étampes eût sa main.

Elle s'était bornée à aller saluer l'empereur, en compagnie de la dauphine.

Puis, elle avait ramené la jeune princesse avec elle et elles avaient soupé tête à tête, servies par Gironde.

Lorsqu'Amaury arriva, Marguerite de Navarre devina, à sa physionomie radieuse et quelque peu conquérante, qu'il avait une bonne nouvelle à lui donner.

Comme la dauphine était du complot, il n'y avait pas à se cacher d'elle.

— Eh bien ? demanda Marguerite, d'où viens-tu ?

— Madame, j'ai soupé en un cabaret.

— Pourquoi cela ?

— Bien m'en a pris, comme vous allez voir, car le hasard m'a amené un convive.

— Vraiment ?

— Le médecin Denis Maubert.

— Tu as soupé avec lui ?

— Comme avec un vieil ami.

— Et puis ?

— Et puis, en sortant, nous nous sommes un peu querellés.

— Ah ! ah !

— Et nous nous sommes battus.

— Dans la rue ?

— Naturellement, et je l'ai tué. Nous n'avons donc plus qu'un valet de pique dans notre jeu.

Et Amaury raconta de point en point son entrevue, sa querelle et son duel.

— Mais quand il a été par terre, dit la reine, t'es-tu penché sur lui ?

— Ma foi ! non.

— C'est un tort.

— Bah !

— Et s'il n'était pas mort ?…

— Dans tous les cas il n'en reviendra pas. Que Votre Majesté en soit certaine.

— Tu as commis deux fautes, mon mignon, dit la reine.

— Lesquelles, madame ?

— La première a été de lui faire lire la lettre de Chilpéric.

— Ah ! cela est peut-être vrai ; dit Amaury confus.

— La seconde de ne point t'assurer qu'il était mort.

— Oh ! celle-là est facile à réparer.

— Comment cela ?

— Je vais retourner à l'endroit où nous nous sommes battus, et s'il n'est pas mort, je l'achèverai.

Et Amaury reprit son manteau et quitta la reine.

— Gironde me boude, pensa-t-il en sortant, elle ne m'a pas

adressé un seul regard.

Et il reprit le chemin de la rue où il s'était battu.

La rue était toujours déserte, et Amaury vit Denis Maubert étendu à terre, dans la position où il l'avait laissé. Il s'approcha.

Le médecin était immobile.

Amaury l'appela. Denis Maubert ne répondit pas. Il le poussa du pied.

Le corps n'offrit qu'une résistance inerte.

— Allons ! murmura-t-il, les terreurs de la reine étaient imaginaires, il est bien mort.

Et il s'éloigna de nouveau.

Mais comme il reprenait le chemin de l'hôtellerie de Marguerite de Navarre, il entendit un pas pressé derrière lui.

— Là ! messire de Mirepoix ? disait une voix jeune qu'on eût pu prendre pour une voix de femme.

Amaury se retourna.

Un jeune homme était derrière lui, et ce jeune homme n'était autre que Beppino.

Amaury reconnut le petit bohémien.

— Ah ! te voilà ! dit-il. Où cours-tu ?

— Messire, répondit Beppino, je vous ai reconnu et j'ai voulu vous demander des nouvelles de Michaël, car je suppose qu'il se trouve auprès de la reine de Navarre.

— Non, répondit Amaury.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Pas encore.

— C'est bizarre, murmura Beppino inquiet.

— Il n'aura pas retrouvé Chilpéric…

— Oh ! il le retrouvera, soyez-en sûr. Et vous, messire, vous êtes-vous acquitté de votre mission ?

— Oui, mon ami.

— Vous avez occis Denis Maubert ?

— Si tu veux rebrousser chemin jusqu'au bout de la rue, tu le trouveras baignant dans son sang.

— Oh ! ce n'est pas la peine, je vous crois sur parole, messire. Et puis je n'ai pas le temps.

— Tu es pressé ?

— Oui, messire.

— Et où vas-tu donc ainsi ?

— Je vais me promener auprès de la tour en ruines, là-haut sur la colline.

— Singulière promenade.

— C'est que j'y ai un rendez-vous.

— Avec qui ?

— Avec don José, le favori de l'empereur.

— Peste ! tu as de belles connaissances, mons Beppino.

— Bah ! dit l'enfant en riant, c'est un bohémien comme nous, don José.

— Ah ! bah !

— Et c'est le correspondant mystérieux de Michaël. Si vous voulez venir avec moi, vous ferez connaissance avec lui.

— Allons, dit Amaury, qui se souvint alors de l'histoire du bohémien substitué au vrai don José.

Ils quittèrent la Grand-rue et prirent un petit sentier qui grimpait en zigzags au flanc de la colline.

La lune était absente, mais le ciel était pur et la nuit claire, par conséquent.

— Tenez messire, dit Beppino, en levant le doigt, quand ils furent tout près de la vieille tour, voyez-vous cette ombre immobile là haut ?

— Oui.

— Ce doit être don José, je suis en retard.

C'était don José, en effet, qui se trouvait le premier au rendez-vous, et s'était assis au pied de la tour.

Comme il voyait monter deux personnes et n'en entendait qu'une, il ne bougea pas.

Mais Beppino posa deux doigts sur sa bouche, et siffla d'une façon particulière.

Alors, don José reconnut, sans doute, le petit bohémien, car il fit deux pas à sa rencontre.

— Messire, lui dit Beppino, nous pouvons parler devant ce gentilhomme qui est à madame Marguerite, la reine de Navarre.

— Ah ! dit don José.

Et il salua Amaury.

Puis, s'adressant à Beppino :

— Michaël est-il revenu ?

— Pas encore. Mais n'ayez crainte, messire. Michaël ne nous laissera point sans ordres et sans nouvelles. L'important, c'est qu'ici, dit Beppino, il prenne fantaisie à l'empereur de voir la Périne.

— C'est fait, dit don José.

Amaury tressaillit.

— C'est fait, reprit don José, et je n'ai pas eu grand chose à dire pour cela.

— Comment cela est-il donc arrivé ? demanda Amaury.

— Le roi soupait avec l'empereur, et les deux monarques étaient d'une humeur charmante. L'empereur avait fait mille courtoisies à madame d'Étampes, et le roi était en veine de galanteries.

L'empereur, à qui je versais à boire, se tourna vers moi, à un certain moment, et me dit :

— Eh bien comment trouves-tu ce brave royaume de France ? don José.

— Magnifique, Sire, répondis-je, et Votre Majesté ne se plaindra pas de l'accueil qui lui est fait.

— Certes non. Notre voyage a été une marche triomphante.

— Et vous verrez, mon frère, ajouta le roi, l'enthousiasme de ma bonne ville de Paris, demain.

— Messire François Cornebut, dit la duchesse, m'a affirmé qu'on joncherait de fleurs le passage de Votre Majesté.

— Cornebut n'est-il pas le prévôt de Paris ? demanda l'empereur.

— Oui, sire.

— Et c'est lui qui passe pour entretenir à grands frais une jolie fille appelée Périne.

— Oui, dit la duchesse, qui allongea dédaigneusement la lèvre inférieure.

— On m'a conté cela, dit l'empereur.

— Et Cornebut, dit le roi en riant, est d'une jalousie grotesque.

— En vérité !

— Figurez-vous, mon frère, qu'il cèle la Périne à tous les regards, aux miens surtout.

— Votre Majesté se vante, dit la duchesse d'Étampes avec un rire moqueur.

— Non, parole d'honneur ! fit le roi.

— Eh bien ! moi, je gage, dit la duchesse, que si Votre Majesté voulait aller faire visite ce soir même à la Périne, qui est descendue en l'hôtel de la Fuen de Merville, Cornebut serait ravi de l'y conduire.

— En vérité ! fit l'empereur, l'as-tu vue, toi, don José ?

— La Périne, sire ?

— Oui, la Périne.

— Certainement je l'ai vue.

— Et la trouves-tu belle ?

— C'est, après madame la duchesse, la plus belle femme de France.

— Peste ! dit l'empereur, tandis que madame d'Étampes me remerciait d'un sourire.

— Mais où est-il donc, Cornebut ? fit le roi.

— Sire, répondis-je, le prévôt est au milieu de ses archers sur la place de l'hôtel des échevins.

— Comment ! Il se propose de passer la nuit en plein air ?

— Oui, sire.

— Eh bien ! dit l'empereur, pourquoi ne l'inviterais-je pas à souper ? Car enfin, mon frère, ajouta-t-il, depuis que je suis chez vous, vous voulez absolument être chez moi.

— C'est tout simple, répondit le roi.

Alors l'empereur me commanda d'aller inviter Cornebut à souper.

— Et vous ne l'avez pas trouvé, sans doute, dit Beppino, car je

l'ai laissé, tout à l'heure, décidé à s'en aller demander l'hospitalité à la Périne.

— Au contraire, je l'ai trouvé.

— Et il a soupé avec l'empereur ?

— C'est-à-dire qu'ils sont encore à table. Mais moi, je me suis esquivé pour ne pas te faire attendre.

— Et l'empereur a manifesté l'intention de voir la Périne ?

— L'empereur et le roi aussi.

— Et qu'a dit Cornebut ?

— Cornebut a commencé par froncer les sourcils.

— Ah ! ah ! dit Beppino.

— Mais la duchesse lui a fait un signe d'autorité, et il s'est incliné.

— Alors ils vont aller chez la Périne ?

— Cornebut lui a envoyé un page pour la prévenir qu'elle s'attife et se pare de ses pierreries et de ses colliers de perles.

— Pauvre Cornebut, murmura Amaury en riant, si l'empereur allait tomber amoureux de la Périne.

— Mais c'est justement ce que veut Michaël, dit Beppino.

— Tu crois ?

— Oui, messire, et je vais aller, de ce pas, reprendre mon service de page auprès d'elle. Oh ! soyez tranquille, dit le petit bohémien en souriant, il ne se passera rien, il ne se dira rien cette nuit que je ne sache et n'entende, pour le rapporter fidèlement à Michaël.

Et tous trois reprirent le petit sentier tortueux qui descendait du pied de la tour dans la ville.

Amaury de Lévis, vicomte de Mirepoix, faisait une singulière réflexion pendant ce temps.

— En vérité ! se disait-il, il faut que j'aie été bien épris de madame Marguerite, reine de Navarre, et que je lui sois bien dévoué pour faire un pareil métier. Me voici l'ami, le compagnon, le complice de deux bohémiens, et placé sous les ordres d'un troisième qui a nom Michaël, moi qui suis le propre cousin de la Vierge.

Beppino, lui, faisait une autre réflexion.

Seulement il la formula tout haut.

— Messire, dit-il, je me repens de m’être montré trop pressé tout à l’heure.

— Que veux-tu dire ?

— Tout à l’heure vous m’avez dit que vous aviez tué Denis Maubert ?

— Sans doute.

— Et vous m’avez engagé à rebrousser chemin jusqu’à l’autre bout de la rue.

— Oui, certes, afin de t’assurer qu’il était bien mort.

— Eh bien ! je me repens de ne pas avoir suivi votre conseil.

— Pourquoi ?

— Mais dame ! s’il n’était pas mort.

— Bah ! je l’assure qu’il l’est.

— C’est égal, je veux en être sûr.

— Eh bien ! allons-y, dit don José.

— Allons, répéta Amaury.

Et tous trois prirent le chemin de la ruelle où Denis Maubert était tombé, après avoir, une seconde, servi de fourreau à la rapière d’Amaury de Mirepoix.

— C’est là, dit celui-ci en montrant du doigt la lanterne qui projetait autour d’elle une clarté tremblotante.

— Je ne vois rien, dit Beppino.

— Tu verras tout à l’heure.

Ils s’avancèrent, et tout à coup Amaury jeta un cri.

Il y avait bien, dans le cercle de lumière décrit par la lanterne, une mare de sang.

Mais de cadavre, point !

Denis Maubert avait disparu.

N’était-il qu’évanoui, et, revenant à lui ensuite, s’était-il traîné dans quelque maison du voisinage ?

Ou bien des soldats de l’escorte royale passant par là par hasard avaient ils relevé son cadavre et l’avaient-ils emporté ?

Mystère !

Et comme Amaury et ses deux compagnons se regardaient stupéfaits et anxieux, un quatrième personnage surgit tout à coup devant eux.

Ce fut au tour de Beppino à pousser un cri.

— Michaël ! dit-il, enfin !

— Oui, c'est moi, répondit Michaël.

Et le roi des bohémiens s'approcha, les yeux brillants d'une flamme sombre.

Puis il posa une main sur l'épaule d'Amaury, et lui dit :

— En vérité ! mon gentilhomme, vous avez l'esprit aussi léger que la main vaillante…

Amaury tressaillit et le regarda.

Michaël ajouta :

— Nous avons toujours deux valets de pique dans notre jeu, car ni Chilpéric, ni Denis Maubert ne sont morts.

Et, à ces paroles que Michaël prononçait avec tristesse, Amaury, si chevaleresque et si brave se sentit frissonner des pieds à la tête.

Avant d'expliquer comment il se faisait que Denis Maubert ne fût point mort, retournons à Paris et précédant Michaël, voyons ce que le page Chilpéric faisait le matin de ce jour-là même où le roi des bohémiens prenant Landry en croupe, rebroussait chemin vers Paris à la seule fin de le tuer.

Il est des heures où le corps est totalement maître de l'esprit.

La pilule absorbée et le narcotique qu'elle avait combattu en partie, le terrible plongeon qu'il avait fait ensuite, par un froid rigoureux, avaient brisé Chilpéric.

Son esprit se fût vainement efforcé de veiller. Le corps dormait. Aussi, après avoir confié son message à Landry en lui recommandant de s'en aller à Montlhéry en toute hâte, s'était-il jeté tout vêtu sur le lit du batelier, et s'était-il endormi d'un sommeil de plomb.

Et certes, il aurait dormi longtemps sans une circonstance toute fortuite.

La maison qu'habitait Landry et dans laquelle il occupait un taudis sous le toit, était une pauvre maison, haute, noire, enfumée, qui abritait du populaire fort menu.

Au premier étage, il s'y trouvait une ribaude.

La malheureuse n'était plus très jeune, et les galants s'éclaircissaient autour d'elle.

Cependant elle se cramponnait à sa profession, un peu par nécessité et beaucoup par habitude.

Chaque soir, penchée à sa fenêtre, elle voyait Landry rentrer. Landry était beau garçon.

En outre, l'abandon de Géromée et la profonde affliction qu'il en montrait le rendaient intéressant.

La Thibaude – ainsi se nommait la pauvre fille sur le retour – s'en était affolée.

Mais elle avait beau regarder le batelier, lui faire des œillades et des petites mines provocantes, Landry ne pensait qu'à Géromée, ne pleurait que Géromée ; il ne voyait pas d'autre femme que Géromée dans l'univers.

La Thibaude, de son côté, sentait sa passion grandir, et un soir elle avait dit à Landry, en l'arrêtant au passage dans l'escalier de la maison :

— Si tu veux être mon ami de cœur, je t'aimerai de toute mon âme et je te donnerai assez d'argent pour que tu n'aies qu'à boire tout ton saoul, du malin au soir, à la taverne de *l'Écu rogné.*

Landry avait repoussé la Thibaude avec indignation et lui avait même demandé si elle le prenait pour un archer ou un lansquenet, soudards peu scrupuleux qui vivaient insoucieux au détriment des femmes.

A partir de ce moment l'amour de la Thibaude était devenu de la rage et se changeait souvent en haine. Il y avait des jours où elle méditait de tuer cet homme qui ne voulait pas d'elle.

Or, ce soir-là, vers huit heures, la Thibaude était à la taverne de *l'Écu rogné,* rendez-vous des ribauds et des truands du quartier.

Et certes, ce soir-là, Carapin, le maître-hôtelier, n'avait pas à se plaindre.

Son cabaret était rempli comme une ruche.

On riait, on buvait, on chantait, comme cette nuit qui avait précédé la pendaison du capitaine Fleur-d'Amour ; et les convives étaient à peu près les mêmes.

On y voyait des bohémiens, entre autres la vieille qui avait conduit la Périne au sabbat, et Salamandre, la ribaude, et le bon moine qui courtisait Germaine, et que, quelques heures après, Michaël devait trouver chez cette dernière.

La Thibaude avait bu à toutes les tables ; elle était ivre-morte et elle avait le vin sentimental.

Le moine lui ayant demandé pourquoi elle pleurait dans son verre, la Thibaude raconta ses amours d'une voix lamentable.

Et chacun de rire, et la Thibaude de gémir et de boire encore.

Vers neuf heures, quand le couvre-feu sonna, la Thibaude pleurait de plus belle et jurait qu'elle tuerait Landry s'il refusait plus longtemps de l'aimer, quand le chevalier du guet et une demi-douzaine d'archers entrèrent brusquement dans la taverne.

Le chevalier du guet était un brave homme, un gai compagnon que le populaire de Paris aimait presque autant qu'il haïssait le prévôt Cornebut.

Moitié soldat, moitié magistrat, tenant son emploi des échevins,

mais sous les ordres directs du prévôt, le chevalier du guet de ce temps-là avait nom Lambert Tison.

C'était un homme entre deux âges, ni grand ni petit, un peu obèse, avec une bonne trogne enluminée.

Il buvait sec, prenait le menton aux fillettes, gourmandait paternellement les bourgeois qui n'éteignaient pas assez vite leurs feux et leurs lumières après neuf heures, et évitait de passer devant la taverne de *l'Écu rogné,* attendu que Carapin était son compère, et que le rusé tavernier se moquait presque toujours des édits.

— Ma foi, mon compère, dit-il ce soir-là, en entrant, j'en suis fâché pour toi, mais il faut que tu jettes dehors tout ce monde.

Le prévôt était de mauvaise humeur ce matin et il m'a commandé de mettre à l'amende quiconque ne fermerait pas sa porte après le couvre-feu.

Les ribauds et les ribaudes voulurent faire une ovation à Lambert Tison.

— Vive le chevalier du guet, crièrent-ils.

— Oui, mes amis, dit le fraternel Lambert Tison, vous êtes tous de braves garçons et de jolies filles, mais il faut vous en aller.

— Encore une petite heure, messire, rien qu'une heure, dit le moine qui menait bon train les pistoles de Chilpéric et avait payé à boire à pas mal de gens.

— Pas cinq minutes, mon révérend père, répliqua le chevalier. Il faut vous en aller, mes amis.

Puis, comme s'il se fût repenti de sa sévérité et qu'il eût voulu se corriger autant que possible, le bon chevalier ajouta :

— Demain, vous passerez la nuit si bon vous semble.

— Pourquoi demain ? demanda le moine.

— Parce que le prévôt ne sera pas à Paris.

— Ah ! ah ! où donc sera-t-il ?

— Auprès du roi qui s'en va à la rencontre de l'empereur Charles.

— Quand le chef s'absente, les rois font liesse, observa sentencieusement le moine.

— Allons, mes amis, dehors ! dit encore le chevalier du guet.

Les ribauds et les filles se levèrent.

Le moine prit Germaine par le bras et lui dit :

— Allons-nous-en, ma mignonne.

Salamandre s'approcha de la Thibaude :

— Viens-tu ? dit-elle.

Thibaude essaya de se lever ; mais elle retomba inerte sur l'escabeau où elle était assise.

— Elle est ivre-morte, dit Carapin.

— Eh bien ! dit le chevalier du guet, pousse-la dans un coin, sous une table, et laisse-la cuver son vin.

Un quart d'heure après, la taverne de l'*Écu rogné* était vide.

Seule, la Thibaude était restée et dormait.

Mais les gens qui ont l'habitude de boire n'ont pas besoin de beaucoup de sommeil pour se dégriser.

Quatre heures après, la Thibaude s'éveilla.

Carapin dormait à son tour.

L'hôtelier s'était couché en travers de la porte solidement fermée.

La Thibaude s'éveillait dans l'obscurité.

Elle se leva en trébuchant, heurta une chaise et le bruit réveilla Carapin en sursaut.

— Que le diable t'emporte, ribaude de malheur ! dit-il.

Alors la Thibaude se souvient qu'elle était à la taverne de *l'Écu rogné*.

— A boire, dit-elle, j'ai soif.

— Tu n'as pas d'argent et pas de galant pour t'offrir à boire, répondit durement Carapin, tais-toi et dors.

— Alors je veux m'en aller, dit la Thibaude.

— Comme il te plaira, répondit Carapin.

Et il ouvrit la porte.

Alors un rayon de lune pénétra dans le cabaret et la Thibaude put gagner la porte sans se heurter aux tables et aux escabeaux.

Quand elle fut dans la rue, le grand air acheva de la dégriser.

Mais, ivre ou non, Thibaude aimait toujours Landry.

Et elle s'assit sur une borne, au coin de la rue de la Mortellerie, et se mit à pleurer.

Et comme elle pleurait, une vieille femme passa auprès d'elle.

— Qu'est-ce que tu as donc, ma mignonne ? demanda la vieille.

Les filles d'amour ont pour habitude de raconter leurs affaires à tout le monde.

La Thibaude essuya ses yeux, regarda la vieille et reconnut cette même bohémienne qui avait conduit la Périne au sabbat.

— Bon ! dit la vieille qui la reconnut pareillement, c'est toi, Thibaude ? Tu pleures toujours à cause de Landry.

— Oui, répondit la ribaude, et je donnerais mon âme à Satan, s'il voulait me faire aimer de lui.

La vieille se mit à rire :

— Satan, dit-elle, n'achète pas deux fois la même chose.

Il y a longtemps que ton âme lui appartient, il ne se mêlera point de tes amours ; mais, si tu veux, je te vais donner un bon conseil.

— Vous ? fit Thibaude.

Et elle regarda avidement la vieille femme.

— Avant d'aimer Landry, tu as aimé d'autres hommes, n'est-ce pas ?

— Autant que Caboche a pendu de larrons, répondit naïvement Thibaude.

— Quel est celui que tu as le plus aimé ?

— C'était un soudard du nom de Raymond.

— Te battait-il ?

— Il me rouait de coups.

— Ainsi c'est pour cela que tu l'aimais ! Eh bien ! écoute.

— Parle, la vieille.

— Donne un coup de couteau dans le dos à Landry, et il t'aimera, s'il en revient.

— Et si je le tue ?

— Eh bien, au moins, tu seras sûre qu'il n'aimera jamais personne.

— Tu as raison, la vieille, dit Thibaude.

Puis regardant le ciel.

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures du matin.

— Merci !

Et Thibaude, qui n'était plus ivre, prit sa course vers son logis.

Comme elle tournait le coin de là rue aux Ours, un homme s'en allait par l'autre bout.

C'était Landry.

Mais Thibaude ne le reconnut pas.

Elle rentra chez elle, pénétra dans son logis, se procura de la lumière et s'arma d'un long couteau.

Thibaude, depuis qu'elle aimait Landry, s'occupait de tout ce qu'il faisait.

Landry était pauvre et il n'avait rien à serrer ; aussi couchait-il la clef sur la porte de sa chambrette.

Thibaude savait cela.

Elle éteignit donc la lumière, monta l'escalier à pas de loup et, arrivée à la porte de Landry, elle s'arrêta.

Son cœur battait bien fort.

Elle prêta l'oreille.

Un ronflement sonore se faisait entendre à travers la porte.

Thibaude mit la main sur la clé et la tourna sans bruit.

La porte ouverte, elle pénétra dans la chambrette, alla droit au lit, leva le bras qui brandissait le couteau et le laissa retomber.

Soudain le dormeur jeta un cri et se leva tout effaré.

Alors un rayon de lune qui pénétrait dans la chambre par la croisée, éclaira son visage.

Thibaude jeta un cri.

L'homme qu'elle venait de frapper n'était pas Landry, c'était un beau gentilhomme.

Et ce gentilhomme, c'était Chilpéric.

Heureusement la ribaude avait frappé d'une main mal assurée, et le couteau, au lieu de pénétrer dans la poitrine du page, avait glissé le long d'une côte écorchant à peine la peau.

Mais la douleur avait été assez vive pour éveiller Chilpéric.

Obéissant à un premier instinct de conservation, le page courut sur la ribaude tremblante et lui arracha le couteau.

— Ah ! sorcière ! dit-il.

La ribaude tomba à genoux.

Elle avait reconnu Chilpéric ; car tout le monde, à Paris, connaissait le méchant page du farouche prévôt.

— Ah ! seigneur Dieu ! dit-elle, je suis perdue.

Chilpéric était stupéfait.

— Qui es-tu, toi ? dit-il.

— Grâce, monseigneur, dit-elle, grâce !

— Qui es-tu, toi qui as voulu me tuer ? répéta le page d'une voix irritée.

— Grâce, monseigneur, ce n'est pas vous que j'ai voulu tuer.

— Qui donc alors ?

— Je voulais tuer Landry le bohémien.

— Ah ! ah !

Et Chilpéric parut se radoucir.

— Et pourquoi le voulais-tu tuer ? demanda-t-il.

— Je ne voulais pas le tuer, mais le blesser seulement, répondit la ribaude qui demeurait à genoux et joignait ses mains suppliantes, parce que je l'aime !

— Ah ! tu tues les gens parce que tu les aimes ? ricana Chilpéric.

— Non, monseigneur, je vous le répète, je ne voulais pas le tuer.

— Et qu'espérais-tu donc en le blessant ?

— J'espérais qu'il m'aimerait.

— Tu es folle !

— C'est la vieille bohémienne qui me l'a conseillé.

A ce mot de bohémienne, Chilpéric tressaillit.

— De quelle bohémienne parles-tu ? dit-il.

— De la mère de Michaël.

— Et elle t'a dit de frapper Landry d'un coup de couteau ?

— Oui. Elle a prétendu que s'il en réchappait, il m'aimerait.

Chilpéric eut un éclat de rire.

— Et tu as failli me tuer, moi ! dit-il.

— Grâce, monseigneur.

— Ne penses-tu pas que si j'envoyais Caboche te quérir et lui enjoignais de te brancher, je serais dans mon droit ?

— Oui, monseigneur, répondit-elle humblement.

— Mais je suis bon prince, dit Chilpéric, et je te pardonne. Comment te nommes-tu ?

— Thibaude.

— Quelle est ta profession ?

— Je suis une fille d'amour, monseigneur.

— Tu es bien vieille pour faire un pareil métier.

La ribaude courba la tête.

— Et tu aimes Landry ?

— A en mourir.

— Mais il ne t'aime pas, lui ?

— Hélas ! non.

— Il aime une femme appelée Géromée.

— Oh ! je la hais ! dit Thibaude qui eut une flamme dans les yeux.

— Vraiment ! dit Chilpéric ; alors tu servirais ceux qui lui feraient du mal ?

— Si je les servirais !…

— Tu dois être implacable dans ta haine ? dit encore Chilpéric.

— Oh ! je sais haïr, dit-elle.

— Eh bien, dit Chilpéric, assieds-toi sur le bord du lit et causons ; je te donnerai peut-être, moi, qui ne suis ni sorcier ni bohémien, le moyen de te faire aimer de Landry.

— Ah ! si vous faisiez cela, répondit-elle, je lécherais vos pieds comme un chien…

Chilpéric avait toujours au cœur un amour féroce pour Géromée.

Il lui fallait Géromée à tout prix, et tous les moyens lui étaient bons pour arriver jusqu'à elle. Il avait d'abord songé à Landry, se promettant de s'en servir comme d'un auxiliaire, et de se débarrasser de lui ensuite.

Thibaude lui apparaissait comme une alliée plus sérieuse.

— Voyons, lui dit-il, est-ce que tu connais cette Géromée ?

— Certainement, je la connais, répondit-elle.

— Ah ! vraiment ?

— Elle a longtemps demeuré dans la maison en face de celle-ci.

— Chez son père ?

— Justement.

— Et maintenant où loge-t-elle ?

— Avec son mari, le capitaine Fleur-d'Amour, dans la rue de la Mortellerie.

— Te connaît-elle ?

— Elle ne m'a jamais parlé, mais elle m'a vue souvent à ma fenêtre.

— Sait-elle que tu aimes Landry ?

— Je ne crois pas.

— Alors elle ne se défierait pas de toi ?

— En aucune manière.

Un plan infernal venait de germer dans l'esprit de Chilpéric.

— C'est l'enfer qui m'envoie cette ribaude, s'écria-t-il.

Puis tout haut :

— Sais-tu que le capitaine Fleur-d'Amour doit quitter Paris au point du jour ?

— Ah ! s'il pouvait emmener Géromée, murmura la ribaude, Landry ne penserait plus à elle.

— Non, il ne l’emmènera pas.

— Alors elle restera seule ?

— Oui.

Un éclair passa dans les yeux de la Thibaude.

— Si je savais cela, dit-elle, je monterais chez elle et je lui planterais ce couteau dans le cœur.

— Ah ! mais non, dit Chilpéric, je ne veux pas de cela !

Thibaude, étonnée, le regarda.

— Tu hais Géromée, dit-il, parce que tu aimes Landry le batelier.

— Oui, monseigneur.

— Et tu penses que si le capitaine emmenait sa femme, Landry l’oublierait ?

— Je le crois, monseigneur.

— Mais que ce soit le capitaine ou un autre qui l’emmène, qu’est-ce que cela te fait ?

— Oh ! rien, dit la ribaude, pourvu que Landry ne la revoie jamais.

— Alors tu ne la haïras plus ?

— Non.

— Eh bien ! écoute ce que je vais te dire.

— Parlez, monseigneur.

— J’aime Géromée.

— Vous !

— Je l’aime d’un amour ardent, effréné, sauvage, je l’aime avec frénésie.

— Comme j’aime Landry, dit Thibaude.

— Et si tu veux me servir, jamais Landry ne la reversa.

— Que faut-il faire ?

— Où demeures-tu ?

— Dans cette maison, au premier étage.

— En face du logis du drapier, le père de Géromée ?

— Précisément, monseigneur.

— Descendons chez toi, en ce cas.

— Venez, monseigneur.

Chilpéric suivit la ribaude.

— Celle-ci, une fois chez elle, voulut se procurer de la lumière.

— C'est inutile, dit Chilpéric, il sera jour dans une heure, et, dans une heure, le capitaine Fleur-d'Amour sortira de chez lui pour aller prendre le commandement de ses archers.

— Fort bien ! dit Thibaude. Eh bien ?

— Tu vas aller rue de la Mortellerie.

— Après ?

— Tu te cacheras sous un porche, et tu attendras que Fleur-d'Amour vienne à sortir.

— Et puis, monseigneur ?

— Et puis, quand il se sera éloigné, tu monteras chez Géromée. Elle te reconnaîtra, je suppose.

— Oh ! sans doute.

— Et tu lui diras : c'est votre père qui m'envoie. Le brave homme, en rentrant chez lui, hier soir, a été frappé d'un coup de sang ; des archers qui passaient l'ont relevé, et comme il est seul et n'a pas même une servante, on l'a transporté chez moi. Venez vite, car il est bien malade.

— Je commence à comprendre, dit Thibaude. Alors, vous allez m'attendre ici ?

— Certainement.

Et Chilpéric se coucha sur le lit de la ribaude, tandis que celle-ci s'en allait.

Mais il ne se rendormit point. Il était maintenant mordu au cœur par cette passion sauvage que Géromée lui avait inspirée à première vue.

Après s'être couché sur le lit de la Thibaude, il se releva et alla se mettre à la fenêtre.

La lune venait de disparaître, les étoiles pâlissaient, le jour était proche.

Chilpéric se disait :

— Demain, il sera temps de songer à ma vengeance, ne pensons

qu'à mon amour aujourd'hui. D'ailleurs, une vengeance est en route, sous forme de message, et Denis Maubert avisera quand il l'aura reçu.

Et, plein d'impatience, Chilpéric attendait.

La rue était déserte encore, et pas une fenêtre ne s'ouvrait.

— Je viendrai bien à bout de Géromée, se disait encore le page ; mais un auxiliaire de plus ne me serait pourtant pas inutile.

Géromée peut se débattre, appeler au secours ; on peut entendre ses cris.

J'aimerais assez que quelque bon ami, bien robuste et bien dévoué, gardât la porte pendant ce temps-là.

Et Chilpéric songea tout à coup à son bon ami le moine ; mais où le trouver ?

Le cabaret de *l'Écu rogné* devait être fermé, et le moine était peut-être rentré dans son couvent.

Tout à coup le page tressaillit.

Une ombre venait d'apparaître à l'angle de la rue.

Était-ce un homme, était-ce une femme ?

L'ombre s'approcha.

Chilpéric reconnut une robe, mais cette robe était un froc.

Le froc d'un moine qui marchait d'un pas lourd.

Quand il fut à dix pas de la maison où se trouvait Chilpéric, le moine se mit à siffler un air grivois.

— Pardieu ! murmura le page, je recommence à croire que j'ai fait, en dormant, un pacte avec le diable ; je n'ai pas plus tôt formé un souhait, que ce souhait est accompli.

C'est mon ami frère Pancrace, je le reconnais !

Et comme le moine passait sous la fenêtre, Chilpéric lui cria :

— Hé ! Pancrace !

Le moine leva la tête.

— Qui m'appelle ? dit-il.

— Moi, dit Chilpéric.

— Seigneur Dieu ! dit le moine, c'est toi, mon mignon.

— C'est moi, vieux paillard.

— Hé ! dit le moine, paillard toi-même, mais si je ne me trompe, tu es chez la Thibaude ?

— Justement.

— Y a-t-il à boire là-haut ? demanda le moine.

— Oui, monte. La porte est ouverte.

Le moine se glissa dans l'allée et enfila l'escalier en homme qui n'a pas besoin de lumière et connaît parfaitement le chemin.

Chilpéric avait ouvert la porte de la ribaude.

— Ah çà, d'où vient-on ? dit-il en tendant la main au moine.

— Donne-moi à boire, répondit le moine.

— Quand tu m'auras dit d'où tu viens.

— Non, à boire tout de suite.

— C'est impossible.

— Tiens, où est donc Thibaude ?

— Elle est allée chercher du vin.

— Ah ! c'est différent.

— Tu vois donc bien que tu as le temps de me dire d'où tu viens, en l'attendant.

— Il m'est arrivé une drôle d'aventure, cette nuit.

— Voyons cela, dit Chilpéric.

— J'étais fort tranquillement avec une ribaude que tu connais peut-être, Germaine.

— Parfaitement, dit Chilpéric.

— Le diable est arrivé.

— Te moques-tu de moi ?

— Non pas, mon mignon. Le diable, messire Satan, mon ami, qui m'a promis de me faire évêque.

— Compte là-dessus, ricana Chilpéric, et que t'a-t-il dit, le diable ?

— Il m'a commandé d'étrangler Germaine, si elle ne confessait pas je ne sais quelle faute ; car il faut savoir que j'étais tellement ahuri, que je ne me souviens pas bien de ce qui s'est passé.

— Après ?

— Alors, comme j’ai promis fidélité à messire Satan, en échange de l’évêché qu’il me doit bailler, je me suis mis en devoir d’obéir.

— Et tu as étranglé Germaine ?

— Je me suis mis à lui serrer le cou ; mais elle a fait signe qu’elle parlerait.

Satan m’a enjoint de m’arrêter, et il n’était que temps, car elle tirait déjà la langue comme un pendu.

— Et elle a confessé sa faute ?

— Oui. Ah ! mais je me souviens, à présent.

— De quoi s’agissait-il donc ?

— Il paraît que Germaine avait, la nuit, reçu chez elle un gentilhomme.

Chilpéric tressaillit.

— Où demeure-t-elle donc, Germaine ? dit-il.

— Rue des Prouvaires.

Soudain le page se rappela le récit de Denis Maubert.

— Et Germaine a convenu que c’était vrai ? dit-il.

— Oui, certes.

— Et elle a dit le nom de ce gentilhomme ?

— Non, car elle ne le savait pas, mais elle l’a dépeint à Satan.

— Et Satan l’a reconnu ?

— Sans aucun doute. D’ailleurs, dit le moine, Satan savait tout ce qu’il faisait avouer à Germaine. Est-ce que le diable ignore quelque chose ?

— Absolument rien, dit froidement Chilpéric, pas même que tu es un imbécile.

— Plaît-il ?

— Mon pauvre ami, reprit Chilpéric, le diable dont tu parles est un homme de chair et d’os comme nous.

— Ah ! par exemple !

— Et tu feras mieux de compter sur moi que sur lui si tu veux être jamais évêque.

— Je ne crois pas un mot de ce que tu dis, mon mignon, répliqua le moine, dont la conviction était bien enracinée.

— Comme tu voudras, dit Chilpéric. Eh bien ? continue…

— Quand Germaine a eu fait ses aveux, le diable s'en est allé.

— Bon ! et toi ?

— Moi, j'ai voulu me recoucher, mais Germaine m'a dit. Toi, tu es méchant homme. Va-t'en.

— Et elle t'a mis à la porte.

— Tout net. Je sortais de chez elle quand on m'a appelé.

Et parlant ainsi, le moine s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue.

— Que cherches-tu ? dit Chilpéric.

— Je regarde si la Thibaude ne vient pas.

— Que veux-tu en faire ?

— Ne m'as-tu pas dit qu'elle était allée chercher du vin ?

— Ah ! c'est juste, tu as soif ?

— A tel point que ma langue se colle à mon palais.

— Eh bien, je vais te faire un aveu, dit Chilpéric en riant.

Le moine fronça le sourcil.

Thibaude n'est pas allée chercher du vin.

— Tonnerre ! dit le moine, pourquoi donc m'as-tu fait monter ?

— Parce que j'ai besoin de toi.

— Oui, mais, moi, j'ai soif, et je veux aller boire d'abord.

— Et où vas-tu ?

— Chez Carapin.

— La taverne de Carapin est fermée.

— Il l'ouvrira pour moi.

— J'en doute. Si encore tu avais de l'argent !

— J'en ai, dit le moine. Ne m'en as-tu pas donné ?

— C'est vrai. Mais es-tu sûr d'en avoir encore ?

Le moine tressaillit.

— Il doit me rester trois pistoles, dit-il.

Et il fouilla dans sa poche.

Mais sa poche était vide.

— Par le sang du Christ ! s'écria-t-il, on m'a volé.

— Ah ! ah ! dit Chilpéric en riant.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit le moine.

— Et qui donc t'a volé ?

— Je ne sais pas, Germaine peut-être.

— Germaine ou un truand quelconque.

Alors le moine se souvint qu'il avait payé à boire à tout le monde, la veille au soir, à la taverne de *l'Écu rogné,* et qu'il pouvait bien se faire que les ribauds lui eussent volé ses trois pistoles au moment où il s'était endormi.

Et il regardait piteusement Chilpéric qui riait toujours et qui lui dit :

— Tu vois bien que si tu as soif, il faudra te contenter de la cruche d'eau de Thibaude.

Et il lui montra une cruche de grès qui était posée sur une table.

— Plutôt la mort, dit le moine.

— Ou bien, reprit Chilpéric, faire ce que je te commanderai.

— Et si je le fais, me donneras-tu à boire ?

— Je ferai mieux, dit Chilpéric, je te donnerai cinq pistoles et nous irons ensemble faire lever Carapin.

Ce disant, le page tira de sa poche une bourse qu'il fit sauter dans sa main.

Le bruit des pièces d'or tinta agréablement à l'oreille du moine dont les yeux s'enflammaient.

— Donne d'abord, dit-il.

— Hein ?

— Quand j'aurai bu, je serai dix fois plus fort. Veux-tu que j'assomme quelqu'un ?

Et il serra les poings.

— Non pas, dit Chilpéric. Il faut, au contraire, que tu aies tout ton sang-froid.

— Mais, pourquoi faire ?

— Pour me rendre le petit service que j'attends de toi.

— Et ce service ?…

— Je vais te le dire. Assieds-toi et m'écoute.

— Parle, dit le moine, mais j'ai bien soif.

Et il fit claquer sa langue contre son palais desséché.

Alors Chilpéric eut une inspiration.

Il se dirigea vers un bahut qui était dans un coin de la chambre et l'ouvrit.

O miracle ! il s'y trouvait une cruche, et, dans cette cruche, un reste de vin.

— Bois donc, double brute ! dit-il.

Et il tendit la cruche au moine qui la porta avidement à ses lèvres.

— Maintenant, dit le moine, ça va mieux. Tu peux parler, mon fils.

Chilpéric ne paraissait plus aussi pressé de s’expliquer.

Le moine avait vu ses pièces d’or, et cette vue l’avait mis en goût. Dès lors Chilpéric était sûr de lui.

— Mais parle donc, dit le moine. Quel service attends-tu de moi ?

— Un service bien simple en apparence, si tu m’étais dévoué.

— Ah ! vraiment ?

— Mais je te l’avoue, continua le page, je me défie de loi, vieux paillard.

— Oh ! peut-on parler ainsi ! s’écria le moine.

— Dame !

Tu oublies donc que je l'ai fait entrer chez les bohémiens, l’autre nuit ?

— Assurément, non.

— Qu’ensuite j’ai aidé à te relever, et que sans moi tu serais mort sur le bord de la Seine, où Fleur-d’Amour, le capitaine, t’avait laissé gisant ?

— Je n’oublie pas cela non plus.

— Alors pourquoi te défies-tu de moi ?

— C’est que j’ai bonne mémoire, mon compère.

— Et de quoi donc te souviens-tu ?

— L’autre jour, sur la place de Grève, quand on allait pendre le bohémien, tu sais ? le père de Betsabée…

— Bon ! après ?

— Ne m’as-tu pas enlevé devant elle !

— C’est vrai, et c’est de ce moment-là que nous avons été bons amis.

— Oui, mais, la nuit précédente, ne t’es-tu pas joint aux ribauds qui me conduisaient les yeux bandés dans la maison où Fleur-d’Amour célébrait les noces ?

— Cela est encore vrai, mon mignon.

— Donc tu es l'ami de Fleur-d'Amour…

— Peuh ! oui et non.

— La preuve en est que tu as pris parti pour lui contre moi.

Le moine se mit à rire :

— C'est que j'avais une raison, alors.

— Et maintenant ?

— Maintenant je n'en ai plus.

Chilpéric regarda le moine dans le blanc des yeux.

— Voilà des paroles bien mystérieuses, dit-il.

— Je suis prêt à te les expliquer.

— Je te le conseille, si tu veux toucher à mes pistoles et compter sur mon amitié.

— Eh bien ! vois-tu, dit le moine, il faut te dire que je n'ai pas de manière de voir préconçue. J'aime tout le monde et personne. Si j'ai soif, celui qui me paye à boire est le bienvenu. Si j'ai faim, on a mon amitié en me donnant à souper. Et quand je suis amoureux, je fais tout ce que veut la femme qui est bonne pour moi.

— Voilà une jolie théorie, dit Chilpéric. Après ?

— Après, mon mignon, au moment où tu t'es mêlé des affaires de Fleur-d'Amour, j'étais amoureux.

— Pas de Géromée, au moins, fit Chilpéric, qui eut subitement une tempête dans la gorge.

— Ah ! ah ! ricana celui-ci, serais-tu jaloux ?

— Peut-être…

— Aimerais-tu Géromée ?

— Tu le sauras plus tard. Continue…

— Eh bien, dit le moine, j'étais amoureux de Salamandre. Elle vous a des cheveux roux et des yeux bleus qui vous tournent la tête.

— Eh bien ?

— La Salamandre était l'amie du capitaine damné. J'ai fait ce qu'elle a voulu.

— Alors, tu n'aimes plus Salamandre ?

Elle m'a mis à la porte.

— Comme Thibaude…

— Hélas ! soupira le moine, je ne suis pas précisément un homme heureux et chanceux.

— Comment cela ?

— Les femmes veulent bien de moi une première fois, parce que j'ai un cou de taureau et des épaules d'Hercule, mais après, elles disent que je suis sale et que je pue.

— Ce qui est vrai, dit froidement Chilpéric.

— Alors, comme je n'ai pas d'argent, il faut bien que je m'en passe.

— Et tu n'aimes plus Salamandre ?

— Si fait, mais je n'ai pas d'argent. Ah ! si j'avais seulement deux pistoles, elle me ferait bonne mine.

— Voilà un homme qui m'appartient, pensa Chilpéric ; je le tiens par son peu d'avoir.

Puis tout haut :

— Ce n'est pas deux pistoles, c'est cinq, c'est dix que je te donnerai, et la Salamandre te fera risette, et Carapin t'appellera don Pancrace.

— Oui, oui, fit le moine, qui était fort intelligent quand il n'était pas ivre, il est certain que si j'ai de l'argent Salamandre ne dira pas que je pue, et Carapin me demandera des nouvelles de mon évêché ; mais pour que j'aie cet argent, tu ne me dis pas ce qu'il faut faire.

— Il faut me servir.

— Comment ?

— Moi aussi, je suis amoureux.

— C'est de votre âge, monseigneur.

— J'aime d'un amour sauvage et furieux Géromée, la femme de Fleur-d'Amour.

— Une belle fille, ma foi.

— Et l'heure est proche où je vais assouvir ma passion.

— Ah bah ! dit le moine d'un air de doute.

— Tu ne sais donc pas que mon seigneur et maître le prévôt Cornebut quitte Paris au point du jour.

— Ah ! oui, on nous a dit cela hier soir à la taverne de *l'Écu rogné.*

— Et il emmène avec lui tous ses archers ?

— Et par conséquent Fleur-d'Amour ?

— Tu l'as dit, moine d'enfer.

Alors Chilpéric raconta au moine par quel hasard il avait fait connaissance de la ribaude et de quelle mission il venait de la charger.

Le moine l'écouta gravement.

— Alors, dit-il, tu penses que Géromée va venir.

— Sans aucun doute.

Le moine secoua la tête.

— Elle se défiera de Thibaude, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une ribaude et qu'elle est une honnête fille.

— Belle raison, ma foi !

— Et puis il y a une chose que tu ne sais pas et qui détruit tout ton plan.

— Laquelle ?

— C'est que le père de Géromée habite avec elle depuis son mariage, ce qui fait qu'il est au logis du capitaine et que Thibaude sera convaincue d'imposture.

— Ah ! diable ! fit Chilpéric pâlissant.

— Tandis que moi, dit le moine, si je le veux, je t'amènerai Géromée ici.

— Quand ?

— Mais aussitôt que le capitaine sera parti.

— Et comment feras-tu ?

— C'est mon secret, dit le moine.

Chilpéric fut pris d'un accès de défiance.

— Tu te moques assurément de moi, moine d'enfer, dit-il.

— Mais non, et je vais te le prouver.

— Voyons ?

— Si Géromée était ici, et par mon fait, me donnerais-tu les dix pistoles.

— Oui certes.

— Eh bien ! tu ne me les donneras que lorsque je t'aurai amené Géromée.

Néanmoins Chilpéric se défiait encore.

— Le moine est capable de vouloir s'esquiver, à la seule fin d'aller prévenir Fleur-d'Amour du piège que je lui tends.

Mais le hasard vint faire éclater la bonne foi du moine.

On entendit un pas précipité dans l'escalier ; tout à coup la porte s'ouvrit et Thibaude parut.

La ribaude était seule.

— Eh bien ? dit Chilpéric anxieux, où est Géromée ?

— Ah ! messire, dit-elle, sans voir le moine tout d'abord, car la chambre était encore plongée dans une demi-obscurité ; messire, tout est perdu !

— Que veux-tu dire ? s'écria Chilpéric d'une voix étranglée.

— Il est impossible que vous voyiez Géromée aujourd'hui.

— Et pourquoi cela, ribaude ?

— Mais parce que je ne puis lui dire que son père est mourant chez moi, puisque, à cette heure, il est auprès d'elle.

Et Thibaude raconta qu'elle s'en était allée rue de la Mortellerie ; et qu'elle avait vu un archer à cheval qui tenait un autre cheval en main, à la porte du capitaine ; qu'alors elle s'était mise à jaser avec l'archer qu'elle connaissait, et qu'elle s'était glissée ainsi jusqu'à la prison garnie d'épais barreaux, de là au logis de Fleur-d'Amour.

La chambre était éclairée.

Le capitaine était à table et prenait une légère collation, ne se voulant pas mettre en route l'estomac creux.

Géromée et son père étaient près de lui.

Ainsi se trouvait détruite la fable imaginée par Chilpéric, et Thibaude s'en était revenue.

Alors le page regarda le moine.

— Si tu veux m'attendre ici, dit ce dernier, et tenir dix pistoles à ma disposition, avant une heure, je l'amène Géromée.

— Vrai ? fit le page joyeux.

— Foi de moine ! répondit frère Pancrace.

Et il se dirigea de son pas lourd et majestueux vers l'escalier, dont il fit craquer les marches usées sous son poids.

§

Ce que Thibaude avait raconté était parfaitement vrai.

Le vieux drapier était auprès de sa fille, et sa fille avait des larmes dans les yeux en regardant le beau capitaine, car c'était leur première séparation.

— Que tu es enfant, mon doux ange, disait Fleur-d'Amour ; je m'en vais faire escorte au roi qui se rend à Étampes, et demain soir je serai de retour. Tu pleures comme si notre séparation devait être éternelle !

— Qui sait ? murmura Géromée tout émue.

— Mais je ne vais pas en guerre ! dit Fleur-d'Amour en riant.

— Oh ! j'ai peur, disait encore Géromée.

— Peur de quoi ?

— Tu te souviens de ce vilain page ?

— Oui certes, mais je ne le crains pas. Il a fait connaissance avec mon épée, et il ne me cherchera plus querelle. Et puis, je suis rentré en grâce avec Maubert.

— Oh ! ce n'est pas pour toi que je crains le page, disait encore Géromée.

— Et pour qui donc ?

— Pour moi.

— Quelle folie !

— Si tu savais comme il me regardait l'autre nuit ! il m'aime, je le sens !

Fleur-d'Amour eut un rugissement de fureur.

— S'il allait profiter de ton absence pour me faire enlever !

Fleur-d'Amour haussa les épaules.

— Cela est impossible, dit-il, et il y a pour cela une bonne raison.

— Laquelle ? mon bien-aimé.

— C'est que Chilpéric accompagne messire Cornebut, et qu'il sera avec moi. Sois tranquille, je ne le quitterai pas des yeux.

Comme Fleur-d'Amour disait cela, l'archer qui tenait en main le cheval du capitaine frappa aux carreaux de la fenêtre.

— Eh ! capitaine, dit-il, l'heure est venue de monter en selle. On nous attend au Châtelet.

Fleur-d'Amour ouvrit la fenêtre.

— Je suis prêt, dit-il, mais auparavant que je mette le pied à l'étrier, rassure donc ma femme.

L'archer eut un cri ébahi.

— Dis-lui donc, reprit Fleur d'Amour, que Chilpéric, le page de messire Cornebut, est en voyage.

— Vous vous trompez, capitaine, reprit l'archer.

— Plaît-il ?

— Depuis huit jours, le prévôt demande son page à tous les échos et ne le retrouve pas.

— Les ribauds, en ce cas, l'auront mis en quelque clapier, dit Fleur-d'Amour.

— Ou plutôt, dit Géromée, toute tremblante, il s'est caché pour ne point accompagner messire Cornebut.

— Dans quel but ? demanda Fleur-d'Amour.

— Dans le but de profiter de ton absence.

Un cri de sourde fureur s'échappa de la poitrine du capitaine.

Et regardant sa femme :

— À qui donc ce conseil ? dit-il.

Il regardait, en parlant ainsi, le drapier, vieillard débile qu'on eût renversé d'un coup de poing.

Mais en ce moment aussi, un pas pesant se fit entendre dans la rue et le refrain d'une chanson arriva aux oreilles du capitaine.

Une voix sonore chantait :

Je suis le bon moine, ô gué !
Je suis le bon moine !
Toujours ivre et toujours prêt
A faire ripaille, ô gué !
Je suis le bon moine !

— Ah ! c'est le ciel qui nous l'envoie ! s'écria Fleur-d'Amour.

Et il s'élança au dehors.

C'était, en effet, le moine qui passait par là comme par hasard.

— Fleur-d'Amour l'appela.

— Hé ! frère Pancrace, tu es matinal ! dit-il.

— Comme les gens qui ne se sont pas couchés, répondit le moine.

— D'où viens-tu donc ?

— On m'a mis à la porte d'une taverne, et je meurs de soif.

— Eh bien ! viens boire, il y a du vin ici.

Le moine entra, prit une cruche sur la table, la porta à ses lèvres et dit :

— A votre santé, mes tourtereaux.

— Tu es mon ami, n'est-ce pas ? dit Fleur-d'Amour.

— A la vie et à la mort, répliqua le moine.

— Veillerais-tu bien sur ma femme, en mon absence ?

— Parbleu ! mais il y a mieux que cela à faire, capitaine.

— Quoi donc ? demanda Fleur-d'Amour.

— Veux-tu que je la conduise au couvent des Nonnains qui est situé en la rue Saint-Antoine, tout près de la rue aux Ours ?

— Et tu es sûr qu'on la recevra ?

— J'en suis sûr, je suis fort bien avec l'abbesse, du reste.

— Ah ! vraiment ?

— Et elle n'a rien à me refuser.

— Cornes du diable ! s'écria Fleur-d'Amour, si tu fais cela, quand je reviendrai, tu auras ton couvert mis chez moi tous les jours.

— Accepté ! dit le moine.

Et il donna une nouvelle accolade à la cruche qui se trouvait sur la table.

Alors, Fleur-d'Amour embrassa tendrement Géromée qui se prit à fondre en larmes, serra la main au vieux drapier, et dit au moine :

— Je te la confie !

— Et tu as bien raison, dit le moine.

Le confiant Fleur-d'Amour sauta en selle ! l'archer rangea son cheval côte à côte du sien, et tous deux partirent au galop.

Le moine regarda Géromée en souriant.

— Quand une femme est sous la protection de l'Église, dit-il, elle n'a rien à craindre. Venez, ma mignonne.

Le vieux drapier voulait les suivre.

— Oh ! oh ! mon bonhomme, dit encore le moine, que voulez-vous donc que les nonnains, qui sont de pieuses filles, fassent de vous ? Restez donc ici pour garder la maison.

Et comme ils s'éloignaient, frère Pancrace, le bon moine, disait à part lui :

— Si cette fois, mon ami Chilpéric n'a pas confiance en moi, c'est qu'il y mettra de la mauvaise volonté. J'aurais dû lui demander vingt pistoles au lieu de dix.

Géromée avait fini par essuyer ses yeux et, comme Fleur-d'Amour, elle avait pleine confiance dans le moine. Celui-ci justifiait assez bien cette confiance, du reste, par sa conduite des derniers jours, car il s'était montré, le jour de la bataille entre les archers et les ribauds, un chaud partisan du beau capitaine.

Donc Géromée cheminait à son bras assez lestement par les rues encore désertes, en lui faisait mille questions sur le couvent de Nonnains, à la seule fin de distraire sa douleur.

Le moine lui contait d'un air paternel la vie du couvent et lui disait que les nonnes se nourrissaient exclusivement de viandes et de confitures.

Comme ils entraient dans la rue aux Ours, il lui dit :

— Mon enfant, je suis un homme de Dieu, mais je ne suis pas sans péchés.

— Ah ! je m'en doute, fit Géromée en souriant.

— Et je vous vais avouer une faute que j'ai commise pas plus tard qu'hier soir.

— Mais je ne suis pas un confesseur, dit Géromée.

— Non certes, mais si je vous avoue ma faute, vous m'aiderez à la réparer.

— Et comment cela, mon père ?

— Vous allez voir : vous savez que nous sommes des moines mendiants ?

— Oui, je le sais.

— Et que nous quêtons à tour de rôle pour notre couvent. Hier c'était mon tour, poursuivit le moine, et je m'en allais par les rues avec me besace. Vers le soir, ma besace s'est trouvée pleine : les uns m'ont donné du pain, les autres de la viande, d'autres des œufs, du beurre et des légumes.

— Et d'autres de l'argent, sans doute ? fit Géromée.

— Oh ! non, cela nous est défendu, et c'est ce qui a fait mon embarras, précisément.

— En vérité ! dit Géromée.

— Comme je m'en retournais, hier soir, poursuivit le moine, j'ai passé dans cette rue. Une ribaude m'a appelé.

— Je gage que c'est la Thibaude, dit Géromée.

— C'est elle-même, je n'ai pu résister à la tentation.

Géromée eut un sourire plein d'indulgence.

— Elle n'est pourtant ni jeune ni belle, dit elle.

— Certes non, mais vous savez le proverbe : La nuit, tous les chats sont gris.

— Et que vous est-il donc advenu ?

— Elle m'a gardé ma besace ; ce qui fait que je pourrais bien être fouetté par le corrégidor en retournant à mon couvent tout à l'heure.

— Mais, dit Géromée, quelle raison vous donne-t-elle pour ne pas vous rendre votre bien ?

— Elle me réclame une demi-pistole.

— Et vous n'avez pas d'argent ?

— Pas un décime.

— Qu'à cela ne tienne, dit Géromée, je vais vous donner deux écus.

Elle tira de sa poche une modeste bourse de soie, qui contenait un peu d'argent, et elle y prit deux écus qu'elle tendit au moine.

Mais celui-ci, au lieu de les prendre, lui dit :

— Je préfère que vous les lui donniez vous-même.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle me pourrait faire de nouvelles difficultés, et qu'en votre présence, elle n'hésitera pas.

— Comme vous voudrez, dit Géromée.

Elle ne fût sans doute pas montée chez la première ribaude venue.

Mais la Thibaude demeurait en face de la maison de son père, et elle la saluait même quand elle la rencontrait dans la rue.

Géromée monta donc sans défiance.

Le logis de la Thibaude était divisé en deux chambres, une dans

laquelle elle couchait, l'autre où elle prenait ses repas.

Pendant l'absence du moine, Chilpéric et elle étaient demeurés à la fenêtre, anxieux et pleins d'impatience.

Une demi-heure après, ils l'avaient vue déboucher au coin de la rue, et un cri d'espoir avait enflé là poitrine du page.

Le moine n'était pas seul, il amenait Géromée.

Alors tous deux, le page et la ribaude, avaient prêté l'oreille, tout en se retirant de la croisée, et ils avaient entendu la singulière fable que le moine contait à Géromée.

— Je vais me cacher ici, dit Chilpéric.

Et il passa dans la seconde pièce, où Thibaude le suivit.

— Pourquoi vous cacher ? dit-elle.

— Parce qu'il me vient une idée.

— Ah ! dit la ribaude.

— Tu vas te prêter à la version du moine, et tu auras l'air de réclamer plus d'une demi-pistole.

— Et puis ?

— Et puis tu lui feras une scène de jalousie, à propos de Landry, et tu lui diras des injures.

— Bon ! et alors ?

— Alors, j'apparaîtrai comme un sauveur. On est toujours bien vu des femmes quand on leur vient en aide.

Chilpéric n'eut pas le temps d'en dire davantage.

On entendit dans l'escalier les pas du moine et de Géromée.

Le moine frappa rudement. Thibaude ouvrit.

— Ah ! dit-elle, c'est toi, vieux paillard, moine hérétique, voleur !

— Je viens chercher ma besace, dit le moine.

— As-tu de l'argent ?

— Je vais vous en donner, moi, dit une voix derrière frère Pancrace, qui s'effaça en ce moment et laissa voir Géromée.

Tout d'abord le moine s'aperçut de l'absence du page.

Mais, voyant la porte fermée, il devina non seulement que le page s'était caché, mais encore qu'il avait entendu le conte qu'il venait

de faire à Géromée pour l'engager à monter.

Géromée avait fait un pas dans la chambre.

— Eh ! c'est vous, demoiselle Géromée ? dit Thibaude en la regardant fixement.

Géromée baissa les yeux sous le regard effronté de la ribaude.

— Excusez-moi, dit-elle, mais ce bon père est un ami de mon mari, le capitaine Fleur-d'Amour, et il paraît que vous ne voulez pas lui rendre sa besace, s'il ne vous donne pas…

— Je veux ce qu'il me doit, dit Thibaude avec insolence.

— Je suis prête à vous le donner.

— Oh ! quant à toi, ma petite, nous avons d'autres comptes à régler.

— Nous ! fit Géromée avec surprise.

Thibaude ferma la porte qui s'ouvrait sur l'escalier, se plaça devant, mit les poings, sur les hanches et dit froidement :

— Tu ne sortiras pas d'ici que nous ne nous soyons expliquées.

— Mais, fit Géromée toute tremblante, quelle explication voulez-vous donc avoir avec moi ? Je ne vous ai jamais parlé… Je ne vous connais que de vue… Nous n'avons pas la même profession…

— Oui, ricana Thibaude, qui jouait son rôle en conscience, je suis une fille d'amour et tu es, toi, une fille de bourgeois, la femme d'un beau capitaine ; mais nous avons eu les mêmes amours.

— Ah ! fit Géromée en reculant d'étonnement.

— Nous avons aimé le même homme, et je te hais comme on hait une rivale.

— Je suis votre rivale, moi ?

— Tu l'as été, tu as aimé Landry.

Géromée eut le sourire un peu dédaigneux de la femme qui a depuis longtemps oublié l'homme dont on lui parle.

— Si ce n'est que cela, dit-elle, rassure-toi, Thibaude, je n'aime qu'un homme au monde, c'est Fleur-d'Amour.

— Oui, mais Landry t'aime encore.

— Pauvre garçon ! dit Géromée.

— Et comme il t'aime, il ne fait nulle attention à moi.

Géromée eut un geste qui semblait dire :

— Vraiment ! ce n'est point ma faute, que voulez-vous que j'y fasse ?

Mais Thibaude fit un pas vers elle, les poings serrés :

— Eh bien, dit-elle, j'ai réfléchi, j'ai pensé que si tu étais laide, Landry ne t'aimerait plus et m'aimerait… et je vais te défigurer !…

— Géromée jeta un cri :

— A moi, mon père, à moi !

Le moine avait mis le nez dans la cruche et faisait semblant de boire, car la cruche était vide.

— Je vais t'arracher les yeux, continua Thibaude, qui porta les deux mains sur les épaules de Géromée.

— A moi ! au secours ! répéta Géromée avec un accent d'épouvante.

Et soudain la porte de la chambre s'ouvrit, et Chilpéric, l'épée nue, apparut sur le seuil.

— Ah ! dit-il, on vous fait violence, ma belle enfant ! arrière, ribaude !

— Tiens ! dit le moine, c'est mon ami Chilpéric.

Mais Géromée avait tout deviné :

— Ah ! s'écria-t-elle, ivre de terreur, je suis perdue !

— Et pourquoi cela, ma belle enfant ? demanda galamment le page.

Il fit un pas vers elle ; mais Géromée se réfugia à l'autre bout de la chambre et elle mit entre Chilpéric et elle une table sur laquelle la ribaude prenait son repas.

— Ah ! ah ! ricana Chilpéric, je vois que nous nous comprenons, ma belle.

— Le moine est un traître ! balbutia Géromée, dont les genoux fléchissaient.

— Hé ! moine d'enfer, dit Chilpéric, va-t'en dans l'escalier et ne laisse entrer personne. Tu m'entends ?

— Oui, mon fils, répondit le moine.

— Quant à toi, va-t'en !

Et le page, d'un geste impérieux, ordonna à Thibaude de sortir.

— O mon Dieu ! murmurait Géromée, ne me viendrez-vous pas en aide ?

Chilpéric se mit à rire.

— Fleur-d'Amour, à moi ! dit-elle encore éperdue.

— Fleur-d'Amour est loin, dit Chilpéric.

Et il voulut se précipiter sur elle.

Mais il y avait un couteau sur la table, et Géromée s'en saisit.

— Si vous faites un pas de plus, dit-elle, je me tue. Et elle tourna contre sa poitrine la pointe du couteau. Il y avait tant de résolution dans son regard, tant de fermeté et d'énergie dans sa voix, que Chilpéric hésita et s'arrêta en chemin.

— Alors Géromée lui dit :

— Vous êtes un lâche, car vous m'avez tendu un piège infâme.

— Je vous aime, dit le page.

— Mais moi je vous hais ! répondit-elle.

— Oh ! ricana Chilpéric, peu m'importe. D'ailleurs, la haine est le commencement de l'amour. Vous finirez par m'aimer.

— Jamais !

— Tu seras à moi, toujours !

Et le page voulut faire encore un pas.

Mais Géromée appuya le couteau sur sa poitrine et répéta :

— Avancez, si vous l'osez, vous ne m'aurez pas vivante !

Chilpéric s'arrêta encore.

Géromée reprit :

— Si je meurs, Fleur-d'Amour me vengera !

— Je me moque de Fleur-d'Amour, ricana Chilpéric.

— Et le prévôt aussi me vengera, ajouta Géromée.

Chilpéric tressaillit, et il passa la main sur son front comme pour en chasser un nuage.

— Allez-vous-en, reprit Géromée, ou plutôt ayez pitié de moi. Laissez-moi sortir d'ici, et je vous pardonnerai, et je vous jure que jamais Fleur-d'Amour ne saura rien.

Chilpéric continuait à rire.

— Vous êtes jeune pourtant, continua la pauvre femme, d'une voix suppliante, vous devriez être bon, avoir pitié de moi, qui ne vous ai jamais fait aucun mal…

— Je t'aime, et tu seras à moi ! hurlait Chilpéric, ivre d'une fureur sauvage.

Il fit un pas encore… mais soudain, il s'arrêta frissonnant.

Le fichu qui couvrait les épaules de Géromée s'était entrouvert, et sous la poitrine nue de la jeune femme venait de jaillir une goutte de sang.

— Vous le voyez, dit-elle, un pas de plus, et vos bras n'atteindront plus qu'un cadavre.

Chilpéric avait la tête en feu, ses lèvres écornaient, un nuage de sang obscurcissait son regard et une sueur brûlante découlait le long de ses tempes.

Géromée ne renonçait point cependant à l'attendrir par la prière.

— Ah ! disait-elle, que vous importe à vous, qui êtes gentilhomme, une pauvre fille comme moi ! n'y a-t-il pas assez de belles dames qui ne demanderont pas mieux que de vous aimer, sans que vous tentiez de me faire violence.

Et tout en priant, tout en suppliant, elle tenait toujours la pointe du couteau sur sa poitrine.

Chilpéric comprit qu'il n'obtiendrait rien par la force et qu'il lui fallait employer la ruse.

— Oui, dit-il tout à coup, j'ai tort, je le sens, et je n'aurais pas dû m'éprendre ainsi de vous et vous attirer dans un piège.

Et sa voix trahit une légère émotion.

— Mais il est trop tard, maintenant, reprit-il. Advienne que pourra.

— Et pourquoi donc est-il trop tard ? demanda-t-elle.

— Parce que si je vous laissais aller, il m'arriverait malheur.

— Et que vous arriverait-il ?

— Fleur-d'Amour, demain, me chercherait querelle.

— Je vous jure que Fleur-d'Amour n'en saura rien.

— Je ne vous crois pas.

— O mon Dieu ! fit Géromée, quel serment lui faire pour qu'il me croie ?

Les filles d'amour ont des superstitions.

Thibaude avait dans sa chambre une grossière image de la vierge Marie.

C'était une statuette en plâtre colorié, l'œuvre de quelque artiste inconnu et naïf.

Chilpéric prit cette statuette, qui se trouvait sur la cheminée.

— Eh bien ! dit-il, jurez-moi sur la Vierge, avec les deux mains, que Fleur d'Amour ne saura pas ce qui s'est passé, et je vous laisserai aller.

Il était de plus en plus ému en parlant ainsi, et son visage avait revêtu un masque de sincérité auquel Géromée se trompa.

Elle laissa donc le page s'avancer vers elle et lui présenter la statue.

Et comme il la lui fallait toucher des deux mains, elle reposa le couteau sur la table.

Ce fut rapide comme l'éclair.

Chilpéric laissa tomber la statue, s'empara du couteau le jeta loin de lui, enlaça Géromée dans ses bras, et lui dit :

— Ah ! je te tiens enfin !

— Géromée jeta un dernier cri, un cri de suprême épouvantement :

— Je suis perdue, dit-elle.

Et ses yeux se fermèrent, et un nom vint mourir sur ses lèvres décolorées :

— Fleur-d'Amour !

Et comme le page triomphant appliquait un baiser furibond sur son épaule nue une des vitres de la croisée vola en éclats et le canon d'une arquebuse passa par cette brèche.

En même temps une figure grimaçante se montra et une voix railleuse cria au page :

— Si tu oses donner un second baiser à la femme du capitaine Fleur-d'Amour, tu es un homme mort !…

Et Chilpéric, épouvanté à son tour, cessa d'étreindre Géromée.

Quel était donc ce secours inespéré qui arrivait à Géromée ? Il nous faut, pour le savoir, faire un pas en arrière.

Betsabée, la pauvre cul-de-jatte, avait, deux heures auparavant, et bien avant le jour par conséquent, aidé Amaury de Mirepoix à transporter Pepa, la danseuse évanouie, dans un logis de la rue de la Vannerie.

Puis, quand la jeune fille était revenue à elle, Betsabée s'en était allée.

Le jour était proche, alors, et l'heure où la bohémienne commençait à se traîner dans les rues de Paris, demandant l'aumône aux uns, disant la bonne aventure aux autres, était venue.

Betsabée, rencontra au coin de la rue de la Mortellerie l'archer qui allait chercher son capitaine, le beau Fleur-d'Amour, et lui amenait son cheval.

Puis, après que l'archer fut passé, elle rencontra pareillement une autre créature humaine.

C'était la vieille femme qui avait donné à boire à Fleur-d'Amour quand on le conduisait au supplice quelques jours auparavant.

Cette femme se nommait Déborah.

— Ah ! ma pauvre Betsabée, dit-elle en abordant la cul-de-jatte, te voilà sur pied bien matin.

— Il faut vivre, répondit Betsabée.

— Mais, dit Déborah, j'ai déjà travaillé.

— A cette heure ?

— Oui, il est vrai qu'on ne m'a pas payée.

— Et à qui as-tu dit la bonne aventure ?

— Je n'ai pas prédit l'avenir, mais j'ai donné un bon conseil.

— A qui donc ?

— Connais-tu une ribaude de la rue aux Ours qu'on appelle Thibaude ?

— Certainement. Elle était hier soir à *l'Écu rogné,* et elle était

ivre.

— Et elle parlait de son amour pour Landry le batelier ?

— Justement.

— Où donc l'as-tu rencontrée ?

— Sur la Grève. Elle était assise et pleurait.

— Et tu lui as donné un bon conseil ?

— Oui, je lui ai dit que si elle voulait être aimée de Landry, elle n'avait qu'une chose à faire.

— Laquelle ?

— Lui donner un coup de couteau.

— Et le tuer, par conséquent ?

— Non, mais le blesser grièvement. Il n'y a rien de tel pour aimer une femme comme d'avoir manqué mourir de sa main.

— Tu as eu tort, dit Betsabée.

— Pourquoi ?

— Parce que Thibaude est d'autant plus méchante qu'elle est vieille et laide.

— Eh bien ?

— Et qu'elle suivra ton conseil.

— Je l'espère bien.

— Et si elle tue Landry ?

— Entre nous, dit Déborah, c'est ce que je souhaite.

— Pourquoi souhaiter la mort de ce pauvre garçon ?

— Parce qu'il aime Géromée, la femme du capitaine Fleur-d'Amour.

— Que t'importe ?

— J'aime le capitaine de bonne amitié, moi, et puis, est-ce que Michaël, notre roi, ne l'a pas pris sous sa protection.

— C'est juste !

— Et ce Landry est capable de tout, tant il est affolé de Géromée.

Comme la bohémienne Déborah parlait ainsi, Betsabée lui dit :

— Silence ! regarde…

Un homme venait d’entrer dans la rue de la Mortellerie, par le bout opposé.

Aux premières heures de l’aube, Déborah, qui avait de petits yeux perçants, la reconnut.

— C’est elle, dit-elle.

— Qui donc ?

— La Thibaude. Que peut-elle venir faire ici ? elle n’a pas mis mon conseil en pratique ?

L’archer attendait toujours à son poste le capitaine Fleur-d’Amour.

Thibaude s’approcha de lui, échangea quelques mots avec le soldat, jeta un rapide regard, par la croisée entrouverte à l’intérieur du logis du capitaine, et rebroussa chemin. Et Déborah, la voyant s’éloigner, murmura de nouveau :

— Qu’est-elle donc venue faire ici ?

— Je ne sais pas, répondit Betsabée, mais j’ai comme un pressentiment que rien de bon ne sortira de là.

— Moi aussi.

— Si nous la suivions ?

— Comme tu voudras, dit Déborah.

Et toutes deux se mirent à suivre Thibaude à distance.

La ribaude avait repris le chemin de son logis.

Elle marchait d’un pas rapide ; mais Déborah, quoique cul-de-jatte, se traînait dans la rue avec une vitesse incroyable.

Comme elles arrivaient au coin de la rue aux Ours, elles virent un homme à la poursuite de la ribaude.

Betsabée tressaillit.

— Regarde ! dit-elle.

— Le page Chilpéric ! murmura Deborah.

— Oui, le vilain page qui était si acharné à faire pendre ce pauvre Fleur-d’Amour.

— Eh bien, dit Déborah, je devine alors ce que la Thibaude allait faire dans la rue de la Mortellerie.

— Ah ! fit Betsabée.

— Elle allait voir si Fleur-d'Amour était parti.

— Que veux-tu dire ?

— N'as-tu pas vu un archer à la porte du capitaine ?

— Oui, il tenait deux chevaux en main.

— Ce sien et celui du capitaine, qui va en voyage.

— Eh bien ?

— Chilpéric est amoureux de Géromée.

— En vérité ! dit Betsabée.

— Et il médite quelque mauvais tour, j'en suis sûre. Il faut prévenir Michaël.

— Michaël est absent, dit Betsabée, il est parti hier soir.

— Comment le sais-tu ?

— C'est sa sœur Pepa qui me l'a dit. Mais reste ici, toi.

— Bon ! fit Déborah. Et puis ?

— Moi, je vais aller à notre quartier et je ramènerai mon père et quatre ou cinq des nôtres, ce qui fait que si Chilpéric sort, nous le trouverons ; et s'il veut tenter quelque chose contre Géromée, nous la protégerons.

— Et Betsabée partit, tandis que Déborah se blottissait sous le porche d'une porte et attendait, les yeux fixés sur la maison de Thibaude.

Peu après, le moine sortit.

Déborah le suivit du regard avec stupéfaction.

Tout le monde dans le quartier de la Grève connaissait le moine.

On le savait ivrogne, mécréant, brutal et paillard. Il avait cru se vendre au diable ; il aurait dit sa messe sur une futaille et communié en sortant de souper.

— Ce païen-là est capable de tout, murmura Déborah en le voyant s'éloigner.

Mais elle ne le suivit pas ; elle attendait Betsabée.

Une demi-heure environ s'écoula.

Betsabée ne revenait pas.

En revanche Déborah vit revenir le moine.

Le moine n'était pas seul ; une femme marchait auprès de lui et s'appuyait même sur son bras.

Cette femme, c'était Géromée.

Et Déborah, frémissante, vit entrer Géromée à la suite du moine dans la maison de la ribaude, et elle ne savait plus quel parti prendre, lorsque Betsabée reparut.

Le bohémien, son père, celui-là même dont Pepa avait obtenu la grâce, était avec elle, et derrière lui marchaient quatre autres bohémiens.

Tous étaient armés d'arquebuses, suivant une tolérance du prévôt et des échevins, qui permettaient aux bohémiens de sortir armées si la fantaisie leur en prenait.

Déborah courut à leur rencontre :

— Venez vite, dit-elle, venez vite !

— Qu'est-il arrivé ? demanda Betsabée.

— Le moine est là-haut.

— Eh bien ?

— Avec Chilpéric et Géromée.

— Géromée est là-haut ?

— Oui, c'est le moine qui l'a amenée.

Ce n'était pas le moment d'échanger de longs discours.

Deux bohémiens s'élancèrent dans l'escalier de la maison.

Un autre, qui était d'une taille gigantesque, s'appuya contre le mur, le père de Betsabée grimpa sur ses épaules et s'y mit debout.

Ainsi perché, il put atteindre à la fenêtre, monta sur l'entablement, entendit les cris de désespoir de Géromée, et, brisant une vitre d'un coup de poing, il apparut aux yeux terrifiés de Chilpéric une arquebuse à la main.

Les autres bohémiens avaient rencontré le moine sur l'escalier.

Le moine avait voulu leur barrer le passage.

Mais ils s'étaient rués sur lui, et, bien que père Pancrace fût d'une force herculéenne, ils l'avaient terrassé. Et, comme la fenêtre, la porte vola en éclats, et Chilpéric, la sueur au front et la rage au cœur, se trouva entouré par les bohémiens qui criaient :

— A mort ! le page. A mort ! à mort !…

§

Les armes à feu n'étaient pas de vieille date alors et elles avaient jeté une perturbation complète dans les mœurs des gens de guerre.

Les hommes d'épée n'aimaient pas cette arme, qui tuait à distance, *traîtreusement,* comme avait dit le bon chevalier Bayard, qui devait en mourir.

A vingt années de distance, la peur de l'arquebuse régnait encore parmi les gentilshommes et les gens d'armes.

Chilpéric, qui l'épée à la main était assez brave et eût en plaine nue chargé sans sourciller une douzaine de bohémiens, Chilpéric eut peur comme beaucoup de ses pareils.

Ce n'était pas une arquebuse, c'était quatre qu'il avait tournées contre lui et qui le menaçaient, car, après avoir terrassé le moine, les bohémiens avaient envahi la chambre de Thibaude.

Quant à celle-ci, réfugiée à l'étage supérieur, sur le palier de l'escalier, elle tremblait de tous ses membres.

— A mort ! à mort ! répétaient les bohémiens.

Géromée s'était échappée des bras de Chilpéric et réfugiée dans un coin de la chambre.

Betsabée et Déborah, la cul-de-jatte et la pauvre bohémienne étaient péniblement montées dans la chambre.

— Mais tire donc ! cria l'un des bohémiens au père de Betsabée, dont le canon de l'arquebuse touchait la poitrine de Chilpéric.

Cependant le bohémien hésitait.

— Ne tire pas, dit la vieille femme.

Chilpéric tourna vers elle un regard suppliant.

Elle se mit à dire :

— Ah ! ce n'est pas que j'aie pitié de toi, vilain page, tu as assez persécuté le pauvre monde pour que l'heure soit venue pour toi de quitter la vie. Non, mais les bohémiens sont justes, ils ont des coutumes, ils ont des lois. Et une de ces lois s'oppose à ce que les gens de notre tribu tuent sans avoir condamné.

— Qu'on me juge donc ! dit Chilpéric, qui eut un moment d'espoir.

Il était revenu de plus loin, la nuit dernière, en vérité, et il

savait, par expérience, que celui qui à terme ne doit rien.

L'homme qui gagne du temps est sauvé.

La voix de Déborah fut écoutée.

Les canons des arquebuses restèrent braqués sur la poitrine de Chilpéric, mais aucun ne fit feu.

— Il faut vous emparer de ce petit misérable, reprit Déborah, lui lier les pieds et les mains et lui mettre un bâillon dans la bouche.

— Et puis ? demanda le père de Betsabée !

— Et puis nous le conduirons au roi de la bohème, à Michaël, et il le condamnera à mourir.

— Tu oublies que Michaël est absent, dit Betsabée.

— Eh bien, nous garderons le page et nous attendrons son retour.

— C'est inutile, reprit Betsabée.

— Pourquoi ?

— Parce que, tu le sais bien, d'un commun accord avec toute la tribu, quand Michaël s'absente, il délègue ses pouvoirs et son autorité à sa sœur Pepa, laquelle a, comme lui, alors, droit de vie et de mort.

— Eh bien ! dit Déborah, garrottez le page.

— Rends ton épée, cria à Chilpéric le père de Betsabée.

Chilpéric n'avait garde de vouloir changer les bonnes intentions des bohémiens.

Il jeta son épée.

On lui lia les mains et il n'opposa aucune résistance. On lui mit même un bâillon dans la bouche, et il se laissa faire d'assez bonne grâce.

Mais, si son visage était calme, il avait une tempête au fond du cœur.

— Oh ! se disait-il, si je m'échappe de leurs mains, je les ferai tous rompre vifs.

Chilpéric avait un double espoir.

Le premier, le plus vulgaire et le plus sûr, était celui-ci :

Il y avait un bout de chemin de la rue aux Ours à la rue de la Vannerie, qu'habitaient les bohémiens.

Il fallait traverser tout un quartier populeux où les bohémiens n'étaient pas aimés.

Et Chilpéric se disait : – Ils m'ont lié les mains, ils m'ont mis un bâillon dans la bouche ; mais ils ont laissé échapper le moine, et le moine est mon ami, et il saura soulever les bourgeois sur le chemin qu'on va me faire parcourir, et les bourgeois engageront une lutte avec les bohémiens et me délivreront.

La seconde espérance de Chilpéric reposait tout entière sur ses relations antérieures avec Pepa.

Si Pepa le jugeait, elle ne le condamnerait pas à mort, car elle continuait à croire fermement que Chilpéric devait mourir de la main de Caboche, le bourreau de Paris.

Et Chilpéric attendit que les bohémiens se décidassent à l'emmener.

Mais Betsabée dit alors :

— Vous oubliez une chose, mes amis.

— Laquelle ? fit Déborah.

— Dans la rue de la Vannerie nous sommes chez nous, et personne ne s'y vient mêler de nos affaires. Mais nous ne sommes pas dans la rue de la Vannerie. Comment franchirons-nous la distance qui nous en sépare avec notre prisonnier, que les bourgeois reconnaîtront pour un gentilhomme.

— Et qu'ils tenteront de délivrer, ajouta le père de Betsabée.

— Vous êtes naïfs, dit Déborah.

— Il faut donc le laisser ici et le garder à vue, fit encore Betsabée. Nous irons chercher Pepa et elle le condamnera ici, et alors nous le tuerons.

— Non, dit Déborah, j'ai un bien meilleur moyen à vous proposer, moi.

— Parle, dirent à la fois les quatre bohémiens.

— A quoi reconnaît-on un gentilhomme ? reprit la vieille.

— A ses habits.

— Eh bien ! dépouillez-le de son pourpoint et de ses chausses.

— Mais nous ne pouvons pas l'emmener tout nu ! observa Betsabée.

— L'un de vous lui donnera ses habits. Il n'est pas besoin de

quatre hommes pour conduire un cinquième qui a les mains liées.

— Et alors on le prendra pour un bohémien ?

— Oui. Et comme le peuple de Paris ne se mêle point de nos affaires, on nous laissera passer tranquillement.

Chilpéric trouvait la combinaison désagréable ; mais enfin, comme il était blanc de visage, et que, de plus, il était très connu du populaire, il se disait :

— J'aurai beau être vêtu en bohémien, on me reconnaîtra et on me délivrera.

Malheureusement cette espérance s'évanouit encore.

Betsabée ayant fait tout haut la réflexion que le page faisait tout bas, Déborah se mit à rire et répondit :

— J'ai prévu le cas.

Et elle prit à sa ceinture cette gourde qu'elle avait approchée des lèvres de Fleur-d'Amour alors qu'on le conduisait au supplice.

Puis elle versa quelques gouttes de son contenu dans le creux de sa main, et appliquant cette main sur le visage Chilpéric, elle se mit à le barbouiller avec le mystérieux liquide.

Soudain, de blanc qu'il était, le visage de Chilpéric se trouva d'un brun presque noir.

— Le voilà comme nous, dit Déborah.

Et elle reboucha sa fiole.

Mais Betsabée était une fille prudente :

— Et le moine, dit-elle, qu'en avez-vous fait ?

— Il est dans l'escalier, répliqua un des bohémiens.

Le moine, en effet, avait eu une si grande peur des arquebuses, qu'il était demeuré assis sur une des marches de l'escalier, n'osant prendre la fuite et s'imaginant que la rue était pleine de bohémiens armés.

L'un de ceux qui étaient accourus au secours de Géromée, celui-là même qui était d'une taille et d'une force herculéenne, et sur les épaules duquel le père de Betsabée avait grimpé pour atteindre la fenêtre, prit le moine par le bras et le força de rentrer dans la chambre.

— Je te reconnais, dit Déborah, tu es le père Pancrace.

— Oui, répondit le moine tout tremblant.

— Satan t'a promis un marché…

— Oui, fit encore le moine.

Et il regardait Chilpéric et semblait lui dire :

— Mon pauvre ami, tu es dans une vilaine situation et je te plains de tout mon cœur.

— Tu étais l'ami du capitaine Fleur-d'Amour et tu l'as trahi, reprit Déborah.

— Excusez-moi, dit le moine, mais j'avais soif… et quand un homme a soif, c'est comme quand il a trop bu, il ne sait plus ce qu'il fait.

— Tu as toujours soif…

— Oh ! c'est vrai, fit naïvement le moine, qui jeta un regard de convoitise sur la gourde qui pendait à la ceinture de Déborah.

Celle-ci eut un éclair dans les yeux.

— Eh bien ! dit-elle, veux-tu boire ?

— Volontiers, dit le moine.

Elle lui tendit la gourde ; l'ivrogne la porta à ses lèvres, avala une gorgée de son contenu et tomba à la renverse sur le sol.

— Est-il mort ? demanda Betsabée.

— Non, mais il dormira trente heures au moins, et ce n'est pas lui qui nous empêchera de tuer le page.

Chilpéric frissonna.

Désormais il n'avait plus d'espoir que dans la clémence de Pepa.

Et le père de Betsabée, qui avait donné ses habits pour Chilpéric, se pencha sur le moine évanoui et dit :

— Un froc va à tout le monde. Je baisserai le capuchon et je pourrai m'en aller.

Il déshabilla père Pancrace et se revêtit de sa robe, aux éclats de rire des bohémiens.

Puis il poussa Chilpéric devant lui :

— Marche ! dit-il, et marche droit ! ou je t'arquebuse dans le dos.

§

Et, comme les bohémiens s'en allaient emmenant Chilpéric, Michaël, ayant en croupe Landry le batelier, rentrait dans Paris à la seule fin de retrouver le page et de le tuer.

En chemin, Landry, le batelier avait achevé de se dégriser.

Alors, Michaël, qui l'avait en croupe, s'était mis à le questionner, tout en galopant sur Paris.

Le batelier ne s'était pas fait beaucoup prier.

Il avait raconté fort naïvement comment il avait trouvé le page, évanoui auprès de la pile d'un pont, l'avait mis dans sa barque, et l'avait sauvé ainsi d'une mort certaine.

Michaël l'écoutait avec une colère concentrée.

— Tu es un niais, lui dit-il enfin, car, si tu as sauvé le page, si tu l'as logé chez toi, si tu l'as sauvé dans l'espoir qu'il t'aiderait à reconquérir Géromée, tu t'es grossièrement trompé.

— Cependant, dit naïvement Landry, il m'a bien promis de me donner un coup de main.

— En vérité !

— Il hait le capitaine Fleur-d'Amour comme moi.

— Parce que, comme toi, il aime Géromée.

Cette révélation fit faire à Landry un si brusque mouvement que si Michaël ne s'était point retenu, il serait tombé de cheval.

— Est-ce possible, monseigneur, ce que vous dites là ?

— C'est une chose certaine, imbécile ! il se servira de toi pour enlever Géromée.

— Oh !

— Et il la gardera pour lui.

— Je ne suis pas un noble homme, murmura Landry en serrant les poings, mais s'il me jouait un tour pareil, je lui plongerais un couteau dans le ventre, moi qui n'ai le droit de porter ni épée ni dague.

— Mais, dit Michaël, cela n'arrivera pas.

— Ah ! vous croyez ?

— Ni lui, ni toi ne loucherez jamais à Géromée.

Landry tressaillit.

— Pourquoi donc ? balbutia-t-il.

— Parce que le capitaine Fleur-d'Amour est mon ami et que je l'ai pris sous ma protection.

Depuis une heure qu'il galopait avec lui, Landry s'était plusieurs fois demandé quel était cet homme dont le regard brûlait les yeux, dont la voix dominait et qui lui parlait avec l'autorité du maître sur l'esclave.

Mais il n'avait pu résoudre la question.

Tout ce qu'il savait c'était que le vicomte Amaury de Mirepoix l'avait confié à cet homme et que cet homme avait la mission de tuer Chilpéric, et de le tuer, lui, Landry, s'il ne lui obéissait pas aveuglément.

Ils arrivèrent ainsi aux portes de Paris.

Alors Michaël lui dit :

— Es-tu bien sûr qu'il soit encore chez toi ?

— Il doit y être, monseigneur. D'abord il m'a dit qu'il avait intérêt à se cacher.

— Cela est vrai.

— Ensuite, il paraissait brisé de fatigue et à demi mort de sommeil.

— Cela doit-être, après une nuit aussi bien remplie, murmura Michaël.

— J'estime, ajouta Landry, qu'après mon départ, il se sera jeté sur mon lit et s'y sera endormi.

— Oh ! s'il en est ainsi, murmura Michaël, il passera bien réellement cette fois du sommeil de la vie au sommeil de la mort. La reine de Navarre n'est plus là pour arrêter mon bras.

Landry ne comprenait rien à tous ces *a parte* de Michaël, si ce n'est une chose, c'est que le page n'avait plus que quelques heures à vivre.

Michaël, une fois la porte franchie, se rendit tout droit vers la Seine, traversa le pont Saint-Michel, la Cité, le Pont-au-Change, puis la place du Châtelet, et s'enfonça, au galop, dans les petites rues tortueuses du carré Saint-Martin et Saint-Denis.

Il ne s'arrêta qu'a l'entrée de la rue aux Ours.

Là il mit pied à terre et dit à Landry qui avait quitté la selle le premier :

— Où est ta maison ?

— C'est ici, dit Landry.

— A quel étage est ton logis ?

— Tout en haut, sous les toits. La porte est peinte en jaune et en bleu. Il n'y a pas à s'y tromper.

— C'est bien ! tiens mon cheval et attends-moi. Avant de tuer le page, j'ai besoin de lui dire des choses que tu ne dois pas entendre.

Landry pensait :

— J'aime autant cela ! Et puisque le page doit mourir, autant vaut qu'il meure sans se douter que je suis pour quelque chose dans son mauvais sort.

Du reste, c'était plutôt la peur que les remords de sa trahison involontaire qui poussait Landry à penser ainsi.

Depuis que Michaël lui avait dit que Chilpéric aimait Géromée, lui aussi, Landry, haïssait Chilpéric. Il souhaitait même bien fort que Michaël l'envoyât d'un coup de rapière dans l'autre monde.

Mais Landry savait aussi que, l'épée à la main, un gentilhomme en valait un autre, et il se pouvait fort bien faire que celui qui se vantait de tuer le page fût tué par lui ; et, dans ce cas, Landry ne se souciait nullement d'affronter la colère de Chilpéric.

Michaël laissa donc son cheval aux mains de Landry et se dirigea seul vers la maison.

La porte en était toujours ouverte, même la nuit, comme il convient à une demeure qui abrite toute sorte de locataires.

Michaël entra, gravit l'escalier jusqu'à la dernière marche et se trouva en face de la porte peinte en jaune et en bleu.

La clef était dans la serrure.

Michaël tourna cette clef.

La chambre était vide.

Seulement, le lit gardait encore l'empreinte d'un corps. Donc Landry n'avait pu mentir.

Chilpéric s'était bien couché sur le lit du batelier, mais il n'y était point resté.

— Où donc était-il allé ?

Le roi des bohémiens redescendit en courant :

— Il n'y est plus, dit-il.

— Où est-il donc ? fit Landry.

Et puis une étrange idée lui passa par le cerveau.

— Ah ! dit-il, s'il n'est plus là-haut, c'est qu'il est allé trouver Géromée.

Michaël jeta un cri et sauta en selle.

Un quart d'heure après, il était au logis de Géromée et n'y retrouvait que le vieux drapier.

Celui-ci connaissait Michaël, et il s'avait que c'était lui qui avait sauvé le capitaine de la potence.

— Vous venez de la part de Fleur-d'Amour ? lui dit le vieillard.

— Oui. Où est Géromée ?

— Le capitaine a dû vous le dire. Elle est dans la rue aux Ours, au couvent des Nonnains ; c'est notre ami le moine qui l'y a conduite.

— Le moine ! exclama Michaël.

Il ne voulut pas en entendre davantage, et quittant le vieillard, il rejoignit Landry qui l'attendait au coin de la rue.

— Le moine a enlevé Géromée, lui dit-il, le moine est dévoué à Chilpéric.

Landry eut, à son tour, un cri de rage.

Ils s'en revinrent rue aux Ours ; mais comme ils voulaient frapper à la porte du couvent des Nonnains et parlaient du moine tout haut, un jeune garçon les aborda et leur dit :

— Est-ce donc le père Pancrace que vous cherchez ?

— Oui, répondit Michaël.

Ce pauvre garçon, qui était un commis droguiste, cligna de l'œil d'un air malicieux, puis dit :

— Je puis vous en donner des nouvelles, car j'ai tout vu.

— Qu'as-tu donc vu ? demanda Michaël frémissant.

Et, pour délier la langue du jeune homme, il lui mit une pistole dans la main.

— J'étais à la fenêtre de la maison voisine, poursuivit le pauvre garçon, ce matin, comme le jour paraissait.

— Mais qu'as-tu vu ?

— Une ribaude qui demeure ici, au premier étage, la Thibaude, s'est mise à sa fenêtre avec un gentilhomme que j'ai bien reconnu.

— Quel était ce gentilhomme ?

— C'était Chilpéric, le page de monseigneur le prévôt.

— Après ? après ? fit Michaël.

— Un peu plus tard, j'ai vu père Pancrace qui débouchait au coin de la rue.

— Il était seul ?

— Non, une femme cheminait à ces côtés.

— Et cette femme ?

— C'était la fille du vieux drapier, Géromée, qui a épousé un brave capitaine.

— Et où sont-ils allés ? demanda encore Michaël d'une voix tremblante.

— Ils sont montés chez la Thibaude ; je ne sais pas ce qui s'est passée au juste alors, mais, tout à coup…

Le jeune garçon, s'arrêta. Michaël ne l'écoutait plus. Michaël n'était plus là.

— Il s'était avancé de nouveau vers la maison de Landry, et Landry, abandonnant le cheval, avait suivi Michaël.

D'un coup de pied, Michaël jeta bas là porte de la ribaude.

Alors un spectacle étrange s'offrit à ses regards.

Le moine, dépouillé de son froc, gisait sur le parquet.

Dans un coin, la Thibaude tremblait de tous ses membres.

A la vue de Michaël elle poussa un cri d'effroi.

— Où est Chilpéric ? s'écria Michaël.

— Chilpéric ? fit-elle, ils l'ont emmené…

— Qui donc ?

— Les bohémiens.

— Ribaude, s'écria Michaël l'œil en feu et la gorge crispée, tu es une femme morte si tu ne me dis pas ce que Géromée et Chilpéric sont devenus.

Et il poussa le moine du pied, disant :

— Réveille-toi ! ivrogne…

Mais le moine ne bougea.

— Il est donc mort ! exclama Michaël.

— Non, c'est la vieille bohémienne qui l'a fait boire.

Ces paroles furent comme un éclair au milieu des ténèbres qui remplissaient le cerveau de Michaël.

— Les bohémiens sont donc venus ici ? dit-il.

— Oui, répondit Thibaude.

— Ils ont emmené Chilpéric ?

— Oui.

— Et Géromée ?

— Géromée aussi.

— Mais, dit encore Michaël d'une voix sourde, Chilpéric a fait violence à Géromée ?

— Non, dit la ribaude, il n'a pas eu le temps. Les bohémiens sont arrivés !…

Michaël eut un cri de joie, sa respiration oppressée devint libre tout à coup et, de nouveau, il s'élança au dehors.

La Thibaude lui avait imparfaitement raconté ce qui s'était passé, mais il devinait le reste.

Et, entraînant toujours Landry, il prit le chemin de la rue de la Vannerie…

Pepa était donc reine en l'absence de Michaël, son frère.

Mais la pauvre danseuse de corde, ce matin-là, ne se doutait guère qu'elle aurait à faire usage de sa royauté.

Nous avons vu Amaury de Mirepoix l'emporter évanouie dans ses bras, suivi de Betsabée.

Celle-ci avait conduit le jeune gentilhomme chez elle, d'où il sortait, du reste, quand Pepa était revenue.

Tous deux avaient prodigué, de concert, leurs soins à la pauvre fille, et Pepa avait fini par reprendre ses sens.

Alors Amaury, tout ému, lui avait dit :

— La reine m'attend, mais vous me reverrez, mon enfant, et si vous avez besoin de moi, à quelque heure de nuit ou de jour que ce soit, venez me trouver.

— Il t'aimera, avait alors murmuré Betsabée, tandis que les pas du gentilhomme s'éteignaient dans l'éloignement.

Et Betsabée à son tour avait quitté la jeune fille, qui s'était sentie assez forte pour regagner sa demeure. Nous avons vu Betsabée rencontrer la vieille Déborah et nous savons ce qui était advenu de cette rencontre.

Mais Pepa, qu'était-elle devenue ?

Pepa était renfermée dans son logis, et elle pleurait, et parfois, au travers de ses larmes, brillait comme un sourire, un rayon d'espoir qui luisait au plus épais des ténèbres de son âme.

— Il t'aimera ! avait dit Betsabée.

Et Pepa se répétait :

— Qui sait ? Betsabée prédit souvent l'avenir sans se tromper.

Alors Pepa avait eu une inspiration.

Les bohémiens lisaient dans les lignes des mains, dans l'assemblage des cartes ; ils demandaient l'avenir à un vase plein d'eau.

Le peuple croyait en leur science, et ils y croyaient eux-mêmes.

Pepa croyait à la science de Betsabée, mais elle croyait aussi à la sienne.

Elle avait bien lu sa destinée et celle de Chilpéric dans la main du bourreau.

Pourquoi ne demanderait-elle pas à la sorcière la confirmation des prédictions de Betsabée.

Il est de principe chez les sorciers, bohémiens et diseurs de bonne aventure, que s'ils voient nettement les choses heureuses ou malheureuses qui menacent autrui, ils ne peuvent lire couramment dans leur destinée que par l'entremise d'un tiers.

Pepa songea à l'enfant de Molina.

C'était une petite fille de cinq ans, déjà intelligente à ravir, et qui promettait de faire une bohémienne accomplie.

Pepa réveilla l'enfant, qui dormait.

La petite créature ouvrit les yeux, les attacha sur Pepa et se mit à lui sourire.

— C'est toi, dit Pepa en posant un doit sur sa bouche pour recommander le silence à la petite fille, car sa vieille mère dormait dans une pièce voisine.

L'enfant obéit, sans savoir ce qu'on attendait d'elle.

Pepa l'habilla.

Puis elle la fit asseoir sur le bord de son lit, et sur ce lit elle se mit à étaler son jeu de tarots.

L'enfant n'en était pas à son début. Elle avait déjà tiré les cartes, bien qu'elle n'en connût pas encore la signification.

Mais pour ce que voulait Pepa, cela importait peu. Ce qu'il fallait, c'était que l'enfant coupât et tirât ensuite les cartes au hasard.

Alors les cartes parleraient, et Pepa lirait exactement ce qu'elles voudraient dire.

Donc la petite fille coupa.

Puis elle tria les cartes, et Pepa les suivit attentivement, dans l'ordre où elles sortaient.

Et, à mesure, les pleurs de Pepa se séchèrent, et le sourire revenait à ses lèvres.

Les cartes confirmaient de point en point la prédiction de Betsabée.

Un grand danger menaçait toujours Pepa, un danger de mort ; mais un beau cavalier lui viendrait en aide à la dernière heure, et le beau cavalier l'aimerait…

Et certes, en ce moment, le cœur gonflé d'espérance et tout entière à son amour, Pepa ne songeait guère qu'en l'absence de son père Michaël, elle aurait sous les yeux de la tribu le pouvoir suprême.

Mais, tout à coup, un grand bruit se fit dans la rue : c'était d'abord une rumeur sourde, puis des cris et des menaces de mort.

Pepa abandonna les cartes, ouvrit la fenêtre et se pencha en dehors pour voir ce dont il s'agissait.

Elle aperçut alors une troupe de bohémiens qui précédaient Betsabée et Déborah, et qui poussaient devant eux un jeune garçon qu'à ses habits et à la couleur de son visage, elle prit d'abord pour un homme de la tribu.

Tous les habitants de la rue, femmes, enfants, vieillards, se mettaient aux fenêtres ou franchissaient le seuil des portes et venaient grossir l'escorta du prisonnier.

Pepa entendit prononcer un nom.

Le nom de Chilpéric.

Alors elle regarda plus attentivement celui que d'abord elle avait pris pour un bohémien, et elle reconnut le vilain page.

Et comme elle se demandait par suite de quels événements il était ainsi vêtu, ainsi barbouillé et prisonnier des bohémiens, elle entendit Betsabée qui disait :

— Michaël t'a fait grâce une fois, mais Pepa, mon vieux, ne te fera pas grâce.

Alors Pepa se souvint.

Et elle vit qu'en effet la petite troupe, qui se grossissait à chaque pas, se dirigeait vers la maison.

Derrière les bohémiens marchait Géromée.

Quand on vit paraître Pepa, la foule battit des mains.

— Vive notre reine ! criait-on.

Pepa regarda Chilpéric et dit :

— Quel est cet homme ?

Elle disait cela pour la forme, car elle l'avait reconnu.

— Cet homme, dit Betsabée, c'est le page Chilpéric.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a tendu un piège à Géromée, la femme de Fleur-d'Amour, répondit Déborah.

Et elle poussa Géromée encore toute tremblante devant Pepa.

— Ah ! dit la danseuse, pourquoi l'amenez-vous ici ?

— Pour que tu le juges, puisque tu es notre reine.

— Et à quoi donc voulez-vous que je le condamne ? murmura encore Pepa.

— A mort ! à mort ! répéta la foule.

Chilpéric ne disait pas un mot ; il avait même retrouvé tout son calme, et il fixait sur Pepa un œil qui semblait lui dire :

— Oseras-tu donc me condamner ?

— Vous voulez tuer cet homme ? dit Pepa.

— Oui ! oui ! crièrent les bohémiens.

— Et comment le tuerez-vous ?

— Je lui planterai mon couteau dans le cœur, dit l'un.

— Je le tuerai d'un coup d'arquebuse, aussitôt que tu l'auras permis, dit un autre.

— Non, non, dirent plusieurs voix, il faut le brûler vif.

Pepa, dont l'autorité était respectée, fit un geste impérieux, et tout le mode se tut.

— Cet homme a une destinée, dit-elle, si sa destinée veut qu'il meure : il mourra !

Et Pepa, s'adressant à Chilpéric, lui dit :

— Donne-moi ta main.

— Chilpéric frissonna, car il se souvint de la sinistre prédiction de la bohémienne.

Mais il tendit la main néanmoins.

Alors Pepa se reprit à l'examiner.

— Oh ! dit elle à mi-voix, rien ne s'est modifié dans tes lignes depuis l'autre jour.

Chilpéric eut un accès d'audace.

— Ce qui fait, dit-il, que je mourrai avec toi.

— Tu monteras avec moi sur le même échafaud dit Pepa.

— Et Caboche nous rompra.

— Toi, oui.

— Et tu crois qu'il t'épargnera, toi, s'écria le page ?

— Peut-être.

Et s'adressant à la foule, Pepa dit tout haut :

— Mes amis, je ne puis condamner cet homme à mort.

— Et pourquoi cela ? s'écria Betsabée.

— Parce qu'il ne nous appartient pas.

— A qui donc appartient-il ? demandèrent les bohémiens.

— Il appartient à la hache qui le rompra vif avant quinze jours.

— Prends garde ! prends garde ! cria Betsabée ; si tu fais grâce à ce vilain page, il nous arrivera malheur.

— Je ne puis pas aller contre la destinée, répondit Pepa. Et comme elle disait cela et que les bohémiens murmuraient hautement, le galop d'un cheval se fit entendre à l'autre bout de la rue et attira l'attention de la foule.

— Michaël ! Michaël ! cria-t-on.

C'était Michaël, en effet, qui arrivait bride abattue. Et Pepa pâlit, et Betsabée s'écria :

— Ah ! tu n'es plus reine, puisque voilà Michaël. Et Michaël nous laissera tuer le page.

— Ce n'est pas vous qui le tuerez, c'est moi ! dit le bohémien en sautant à terre.

Et, la dague au poing, il s'avança sur Chilpéric frémissant.

Mais Pepa se plaça devant le page, elle le couvrit de son corps, elle regarda Michaël avec une sombre résistance et lui dit :

— Je ne veux pas, moi, je ne veux pas !

Un nuage passa sur le front de Michaël.

— Place ! place ! dit-il.

Mais Pepa ne bougea point.

— Frère, dit-elle d'une voix presque suppliante, frère, si tu m'aimes, tu feras grâce à cet homme.

— Mais, malheureuse, s'écria Michaël, ne sais-tu pas que cet homme est notre ennemi ?

— Il a sa destinée, laisse-la donc s'accomplir.

— Et que t'importe qu'il meure d'un coup de dague ou sur la roue.

— Frère, répéta Pepa, je voudrais te parler seul à seul, et, si tu m'écoutais, tu ferais grâce à ce vilain page.

Michaël fit un signe.

A ce signe, les bohémiens entourèrent Chilpéric, qui se reprenait de nouveau à espérer.

Puis le roi des bohémiens entraîna sa fille à l'écart.

— Allons, dit-il, pourquoi veux-tu m'empêcher de tuer ce page qui nous a trahis déjà et qui rêve notre perte.

— Frère, dit la jeune fille, jusqu'à cette heure, les hommes ont passé près de moi sans m'arracher un tressaillement, sans que mon cœur fût ému et mon regard trouble.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'aime à cette heure.

— Et qui aimerais-tu ?

— J'aime, poursuivit-elle, de toute la force de mon âme, de toute l'ivresse de mon corps, un homme qui est jeune, qui est noble, qui est brave…

— Et qui se nomme ?

— Ne me demande pas son nom aujourd'hui, frère.

— Pourquoi ?

— Je t'en supplie, respecte mon secret.

— Mais, enfin, ce n'est pas Chilpéric, j'imagine !

Elle eut un sourire de dédain.

— Ah ! frère, dit-elle, as-tu pu croire cela ?

— Alors, reprit Michaël, je ne vois pas pourquoi tu veux sauver cet homme et quel rapport il peut y avoir entre sa vie et ton amour.

— Écoute, reprit-elle, comme moi, tu crois à la science mystérieuse qui nous permet de lire l'avenir dans les lignes de la main, dans la marche d'un corbeau, à travers des cercles bizarres tracés sur le sol, dans les combinaisons capricieuses des cartes.

— Oui, j'y crois.

— J'ai interrogé la main de Chilpéric et j'y ai lu qu'il serait rompu vif, comme déjà la main de Caboche me l'avait annoncé.

— Après ?

— J'ai interrogé les cartes et le corbeau, et les cartes et le corbeau m'ont dit la même chose.

— Mais, malheureuse, dit Michaël, ne t'ont-elles pas prédit, à toi aussi, ces mains et ces cartes, que tu partagerais le sort de Chilpéric ?

— Oui et non.

— Que veux-tu dire ?

— Comme lui, je monterai sur l'échafaud.

— Ah ! dit Michaël frémissant.

— Comme lui, on me couchera sur la roue.

— Après ? après ?

— Mais on le rompra le premier.

— Et puis, ce sera à ton tour ?

— Oui, mais à ce moment l'homme que j'aime de toutes les forces de mon cœur surviendra et m'apportera ma grâce.

— Ah ! fit Michaël d'un air de doute.

— Et quand cet homme m'aura sauvée, il m'aimera.

— Voyons, petite sœur, reprit Michaël, laisse-moi te parler le langage de la raison. Si je tue Chilpéric, ta destinée à toi ne sera pas changée.

— Mais si, répondit-elle.

— Parce que je ne serai pas condamné à la roue.

— Eh bien ?

— Et il n'aura pas à me sauver, *lui.*

— Soit.

— Et il ne m'aimera pas.

Pepa avait des sanglots dans la voix. En parlant ainsi, Pepa attachait sur Michaël un regard suppliant, et ses mains étaient jointes. Elle priait.

Michaël fut vaincu.

— Eh bien ! dit-il, qu'il soit donc fait comme tu le veux. Mais prend garde ! si mon projet échoue, c'est toi qui l'auras voulu.

— Que crains-tu ? dit Pepa.

— Je crains Chilpéric, et lui seul.

— Ne peux-tu le charger de chaînes, le faire enfermer en quelqu'une de nos maisons et le faire garder nuit et jour ?

— Sans doute.

— Jusqu'à l'heure où nous aurons triomphé ?

Michaël rejoignit les bohémiens.

Puis, passant sa main sur l'épaule du page, qui était d'une pâleur livide.

— Maître, dit-il, ma sœur ne veut pas que tu meures de notre main. Elle dit que tu appartiens au bourreau. Soit, le bourreau aura son patient. Mais si nous te faisons, nous, grâce de la vie, c'est à la condition que tu ne pourras nous nuire.

— Je ne suis pas ton ennemi, Michaël, dit Chilpéric, qui ignorait encore que sa lettre à Denis Maubert fût tombée aux mains du bohémien.

Michaël ricana.

— Tu n'es pas mon ennemi, dit-il, mais tu es l'ami de Denis Maubert. Cela me suffit. Tu penses donc que je ne vais pas te mettre en liberté.

— Et que veux-tu donc faire de moi ? demanda le page qui s'enhardissait, maintenant qu'il était sûr de ne pas mourir.

— Je veux t'empêcher de me trahir.

— Je n'y ai jamais songé.

— Misérable !

Et Michaël couvrit le page d'un regard de mépris.

Alors, s'adressant au père de Betsabée et à la bohémienne géante qui avait terrassé le moine :

— Voici mes volontés, leur dit-il. Vous attacherez les pieds et les mains du page, vous le conduirez en ma maison et vous veillerez sur lui nuit et jour, jusqu'à ce que je revienne.

— Je veillerai sur lui aussi, dit Pepa.

Michaël poussa un soupir :

— Ah ! petite sœur, dit-il, c'est peut-être la vengeance des bohémiens que va nous coûter ton amour.

Et puis il remonta à cheval, laissant Chilpéric aux mains des gens de sa tribu, et il partit au galop.

Landry le batelier n'avait point suivi Michaël jusqu'au quartier des bohémiens.

Il était demeuré dans une rue voisine de la rue de la Vannerie.

— Attends-moi là, lui avait dit Michaël.

— Avez-vous tué le page ? demanda-t-il en voyant reparaître le roi des bohémiens.

— Non.

— Vous l'avez épargné ?

— Une femme a obtenu sa grâce, dit tristement Michaël.

Puis, regardant Landry :

— Tu étais un brave garçon, dit-il ; tu gagnais honnêtement ton pain de chaque jour, et tu n'avais jamais fait de mal à personne. Eh bien ! tu t'es fait un moment le valet d'un méchant homme.

— C'est vrai, dit Landry. Mais j'en sais encore un autre.

— Oui, tu aimes Géromée, mais Géromée ne t'aime pas et elle appartient à un autre.

Landry soupira.

— Il n'y faut plus songer, déclara Michaël, et il faut retourner à ta barque et reprendre tes avirons.

— Je tâcherai ! murmura le batelier d'une voix sourde.

— Ne crains pas le page, poursuivit Michaël. D'abord il est mon

prisonnier.

— Ah ! fit Landry, qui parut rassuré.

— Ensuite, il ne sait pas que tu as été obligé de le trahir, et si jamais je lui rends la liberté, il ne songera pas même à toi.

Sur ces derniers mots, Michaël donna une bourse pleine d'or à Landry ébloui.

— Voilà pour te faire oublier Géromée.

Et comme Landry n'osait avancer la main.

— Prends, dit encore Michaël, j'ai de l'or tant que j'en veux.

— Vous êtes bien heureux, balbutia le batelier.

— J'en fabrique, acheva Michaël.

Landry prit la bourse et Michaël repartit au galop, se disant :

— J'ai fait grâce à Chilpéric, mais j'espère bien que mon jeune ami Amaury de Mirepoix aura couché sur l'herbe ce satané Denis Maubert, que je crains encore plus que le page.

Michaël ne s'en retourna pas tout de suite à Étampes.

Son cheval était las d'abord et avait besoin de repos.

Puis il s'enferma plusieurs heures dans ce laboratoire mystérieux qu'il avait dans la rue des Prouvaires.

Enfin, quand il repartit de Paris, le soleil baissait à l'horizon et il était pris de sommeil lorsqu'il arriva à Étampes.

Comme il chevauchait au pas dans les rues devenues silencieuses, il vit tout à coup un attroupement de femmes et de soldats auprès d'une maison dans laquelle il y avait de la lumière.

En même temps, il entendit une voix qui disait :

— Ou donc y a-t-il un médecin ?

A ce mot, Michaël s'approcha :

— Je suis médecin, dit-il, je vous offre mes services.

Alors un gentilhomme de la suite du roi lui dit :

— Suivez-moi, en ce cas, messire. Nous avons trouvé tout à l'heure, comme nous sortions d'un cabaret, un jeune homme baigné dans son sang et ne donnant plus signe de vie.

— Cependant je crois qu'il n'est pas mort.

— Où est-il ? demanda Michaël en mettant pied à terre.

— Là, dans cette maison.

Michaël entra.

Il vit un homme sans connaissance étendu sur un lit, et soudain il sentit une sueur glacée perler à son front.

Il venait de reconnaître Denis Maubert.

Et Denis Maubert n'était pas mort !

Michaël ne pouvait pas reculer.

Il lui fallait donner ses soins à Denis Maubert sous peine de livrer son secret.

Les gentilshommes qui l'entouraient, gardes du roi pour la plupart, connaissaient le favori de la duchesse d'Étampes, alors toute-puissante.

Denis Maubert était toujours évanoui, mais son corps n'avait plus cette inertie qui avait trompé Amaury de Mirepoix.

Le cœur battait même assez fort.

Michaël sonda la blessure et reconnut qu'elle n'était point mortelle.

Il se tourna alors vers le gentilhomme qui lui avait, le premier, adressé la parole, lequel paraissait s'intéresser plus particulièrement encore à Denis Maubert.

— Messire, lui dit-il, ce jeune homme est de vos amis ?

— C'est-à-dire, répondit le gentilhomme, que nous logeons à Rambouillet dans le même corridor, et que nous appartenons tous deux à madame la duchesse d'Étampes, lui comme médecin, moi comme écuyer.

Michaël témoigna une certaine surprise à laquelle tous les assistants se trompèrent.

— Ah ! dit-il, c'est là le médecin de la duchesse d'Étampes ?

— Oui.

— Le célèbre Denis Maubert ?

— Lui-même.

— Eh bien ! de longtemps, il ne guérira personne.

— Pensez-vous donc que la blessure soit mortelle ?

— Voilà ce qu'il est impossible de dire ce soir. Demain seulement, je me pourrai prononcer. Encore faut-il, répéta Michaël,

que mes instructions soient suivies.

— Aussi vrai que je me nomme René de Guébriant, elles seront suivies, répliqua le gentilhomme.

— Eh bien ! reprit Michaël, plus il restera en cet état d'évanouissement et plus il aura de chances de survivre.

— En vérité !

— Je lui vais préparer une potion calmante que vous lui ferez prendre aussitôt qu'il rouvrira les yeux.

— Bien. Et cette potion le fera dormir ?

— Oui. La blessure est si grave que le moindre mouvement brusque peut déterminer une nouvelle hémorragie. Et, comme vous le voyez, il a déjà perdu beaucoup de sang.

— Après ? demanda René de Guébriant.

— Demain, je reviendrai, dit Michaël, et je me pourrai prononcer. Dans tous les cas, il est absolument nécessaire que tout le s'en monde aille.

— Excepté moi ?

— Excepté vous. Il faut que le blessé n'entende pas de bruit, ne voie pas de lumière, qu'il jouisse d'un calme absolu.

Le gentilhomme s'inclina.

Tout en parlant ainsi, Michaël avait posé un premier appareil sur la blessure et il préparait la potion.

Sur un signe de lui, tous ceux qui avaient d'abord envahi la maison étaient sortis un à un.

Il ne restait plus auprès du blessé que M. René de Guébriant.

— Vous passerez la nuit à son chevet, n'est-ce pas ? dit le roi des bohémiens.

— Assurément.

— S'il revient à lui, vous ne lui parlerez pas.

— Pourquoi ?

— Vous mettrez même un doigt sur vos lèvres pour lui recommander le silence.

Le gentilhomme s'inclina encore, et Michaël s'en alla en soupirant.

— Heureusement, pensait-il, si Denis Maubert n'est pas mort, il

n’en vaudra guère mieux pendant quelques jours, et d’ici à ce qu’il soit sur pied, nous en aurons fini avec l’empereur Charles.

Comme on l’a vu, le roi des bohémiens avait retrouvé Amaury de Mirepoix qui s’étonnait de ne plus voir Denis Maubert à la place où il l’avait laissé, et, lui frappant sur l’épaule :

— Les gens que vous tuez, disait-il, sont parfaitement vivants.

Alors Beppino, Don José et Amaury s’étaient regardés d’un air consterné.

Denis Maubert n’était pas mort, Chilpéric non plus.

Les deux valets de pique étaient donc toujours dans le jeu des bohémiens.

— Messire, dit alors Michaël, vous avez commis deux fautes.

La première, la plus grave, celle qui peut-être est irréparable, est d’avoir montré la lettre de Chilpéric à Denis Maubert.

La seconde est de ne l’avoir point tué.

— Il y a cinq minutes, dit Amaury, j’aurais juré qu’il était mort.

— Maintenant, dit Michaël, il faut faire face au danger, car le danger est là. Denis Maubert, revenu à lui, se souviendra.

Il se souviendra de vous, de la lettre de Chilpéric, et il voudra voir la duchesse d’Étampes. Or c’est là ce qu’il faudrait empêcher à tout prix.

— Mais, dit Amaury, où est-il ?

— Dans une maison, à cent pas d’ici, où on l’a transporté.

— Qui donc ?

— Des soudards et des gentilshommes qui sortaient d’un cabaret et l’ont trouvé dans la rue.

— Il y avait beaucoup de monde ?

— Une dizaine de personnes au moins.

— Et tous ces gens-là sont auprès de lui ?

— Non. Il ne reste plus qu’un seul gentilhomme qui lui paraît fort dévoué.

— Le connaissez-vous ?

— Il se nomme, m’a-t-il dit, René du Guébriant.

— C’est mon ami, dit Amaury.

— En vérité !

— Et je me fais fort que la duchesse ne verra point Denis Maubert.

— Et comment ferez-vous ?

— Venez, avec moi et vous le verrez.

— Un instant, dit Michaël, il faut auparavant que j'échange quelques mots avec don José.

Don José, en effet, avait à rendre compte à Michaël de la mission secrète qu'il remplissait auprès de l'empereur ; et don José prononça quelques paroles en langue bohème qu'Amaury ne comprit pas.

Michaël apprit ainsi que l'empereur et le roi allaient visiter la Périne.

— Et bien ! lui dit Michaël, il faut savoir ce qui se passe chez la ribaude.

— Je le saurai, moi, dit Beppino.

— Et quand l'empereur et le roi seront partis, tu me le viendras dire.

— Où donc ?

— Chez la reine de Navarre, où je serai.

Don José et Beppino s'en allèrent, et Amaury dit à Michaël :

— Venez, nous allons avec René de Guébriant.

Et Michaël conduisit Amaury devant la maison où on avait porté Denis Maubert.

Et lui montrant une fenêtre dont le volet était fermé :

— C'est là, dit-il.

Un filet de lumière passait à travers le volet, qui était fendu en plusieurs endroits.

Amaury appliqua son œil à travers les fentes et regarda : il vit Denis Maubert immobile sur un lit, et au chevet de ce lit messire René de Guébriant.

Ce personnage était un jeune homme de l'âge d'Amaury.

Tous deux étaient liés depuis leur enfance et ils étaient devenus frères d'armes.

— Vous n'entrez pas ? dit Michaël à Amaury.

— Non, j'aime autant ne pas courir le risque de voir ce damné médecin rouvrir les yeux et d'être reconnu par lui. Mais entrez, vous, et dites à Guébriant que je lui veux parler.

Pendant ce temps, vous resterez auprès de votre malade.

Michaël fit ce qu'Amaury lui demandait.

Au nom de ce dernier, M. de Guébriant, un peu surpris d'abord de voir son ami Michaël, se leva avec empressement.

— Messire, lui disait Michaël, votre ami le vicomte Amaury de Mirepoix vous désire parler.

— Amaury ! Il sait donc que je suis ici ?

— C'est moi qui le lui ai dit, répliqua Michaël.

Et alors il se mit à contempler Denis Maubert, tandis que M. de Guébriant sortait.

— Quand on pense, murmurait-il, que nous n'aurions pas tous ces soucis avec un demi-pouce de fer de plus. Enfin ! le dieu des bohémiens nous viendra peut-être en aide…

— Et Michaël soupira…

— Pendant ce temps, Amaury abordait M. de Guébriant en grand mystère.

— Tu es mon ami, disait-il.

— Jusqu'à la mort.

— Par conséquent, mes secrets sont les tiens.

— Naturellement.

— Eh bien ! c'est moi qui me suis battu avec Denis Maubert.

M. de Guébriant eut un geste de surprise.

— Et j'ai le regret de ne l'avoir point tué.

— Que t'a-t-il donc fait ? demanda René de Guébriant.

— Il a tenu des propos légers sur une femme que j'aime.

— Et qui pourrait bien être mademoiselle Gironde…

— Chut !

— Et puisque tu es mon ami, je te vais demander un service.

— Parle.

— Denis Maubert est un méchant homme.

— Peuh ! Tu crois ?

— Si la duchesse d'Étampes sait que j'ai blessé son favori, je suis un homme perdu.

— Elle ne le saura pas.

— Denis, quand il recouvrera ses sens, demandera à la voir.

— Oui, mais je m'y opposerai.

— Et si la duchesse apprend qu'il est blessé et qu'elle le vienne voir.

— Diable !

Puis, après une minute de réflexion :

— Eh bien ! dit René de Guébriant, elle passera sur mon cadavre, avait d'arriver jusqu'à lui.

— Mais enfin, si elle insistait, que lui dirais-tu ?

— Que Denis Maubert ne peut, sous peine de mort, recevoir personne.

— J'ai ta parole ?

— Ma foi de gentilhomme et de frère d'armes.

— C'est bien, dit Amaury en lui tendant la main.

Et comme Michaël l'avait rejoint et qu'ils s'en allaient par les rues vers le logis de la reine de Navarre, Amaury disait au roi des bohémiens :

— Je connais Guébriant. Il tiendra sa parole.

— Oh ! fit Michaël, que la duchesse reparte d'Étampes sans avoir vu Denis Maubert, qui est hors d'état d'être transporté avant huit jours, et nous sommes sauvés !

— C'est-à-dire que l'empereur Charles est perdu ?

— Oui ! fit Michel avec un sourire mystérieux.

Quarante-huit heures après, nous eussions retrouvé le roi François Ier et son hôte illustre, l'empereur Charles-Quint, au Louvre.

Arrivé à Paris la veille, l'empereur y avait été reçu merveilleusement par les Parisiens, toujours avides des spectacles, des chevauchées et des galas.

Nous eussions pareillement retrouvée la Périne chez elle, en son palais de la rue Lions, et nous l'eussions retrouvée tête à tête avec Cornebut, l'énamouré et galant prévôt.

La Périne riait.

Elle avait passé un de ses beaux bras autour du cou de taureau de Cornebut et lui disait :

— Tu es donc jaloux ? mon doux seigneur.

— Oui, répondit Cornebut d'une voix rauque.

— Jaloux de l'Empereur Charles ?

— Oh ! non, pas de lui.

— Et de qui donc alors ?

— Je suis jaloux du roi.

La Périne partit d'un éclat de rire.

— Oh ! fit Cornebut fronçant ses épais sourcils, je sais ce que je dis, mignonne.

— Alors, expliquez-vous, mon seigneur et maître.

— Avant-hier, l'empereur, émerveillé de tout ce qu'on lui disait de ta beauté, m'a invité à souper, et il a voulu te faire visite ensuite.

— Sans doute, où est le mal ?

— Mais le roi l'a accompagné et il t'a vue.

— Eh bien ?

— L'empereur partira dans quelques jours, si les projets de la reine de Navarre avortent. S'ils n'avortent pas, et j'y ai quelque intérêt, poursuivit Cornebut, l'empereur ne sera bientôt plus à craindre. Mais le roi…

— Le roi est épris de Mme la duchesse d'Étampes, et il ne fera nulle attention à moi.

— Le roi aime toutes les femmes, murmura Cornebut.

Un éclat de rire lui répondit.

Et cet éclat de rire, qui paraissait sortir des entrailles de la terre, ou plutôt du plancher, ne fut point poussé par la Périne.

Celle-ci s'écria :

— Il n'y a que Satan qui puisse rire ainsi.

Un léger frisson parcourut tout le corps de messire François Cornebut.

A l'éclat de rire succéda une voix moqueuse :

— Cornebut, disait-elle, tu es un niais ! pourquoi te tourmenter ainsi ? N'as-tu pas ma parole ?

— C'est vrai, monseigneur, balbutia le prévôt.

— Moi aussi, j'aime la Périne, dit encore la voix, et je ne permettrai pas qu'on y touche.

— Monseigneur, reprit Cornebut, vous êtes donc resté bien longtemps à l'autre bout du monde, que je ne vous aie point vu à Étampes ?

— Mais tu vas me voir aujourd'hui, répondit la voix.

Et soudain, dans la cheminée où le feu s'éteignait, il se fit un grand nuage de fumée qui remplit la chambre.

Puis le nuage se dissipa, et Satan apparut, vêtu de rouge, un masque de velours mis sur le visage.

Cornebut frissonna bien un peu, mais il commençait à se faire à ces apparitions du roi des enfers.

Michaël entra, lui posa la main sur l'épaule :

— Tu es jaloux du roi, lui dit-il, et tu as tort.

— Ah ! c'est qu'avant-hier il regardait la Périne avec des yeux ardents, dit Cornebut.

— Bientôt il ne regardera plus personne.

Cornebut tressaillit.

— Ce soir, poursuivit Satan, le roi aura perdu la raison.

— Est-ce possible ? dit Cornebut.

— Et tu verras alors, mon compère, que tu as bien fait d'accepter l'amitié de la reine de Navarre et du dauphin, qui sera régent de France.

— Le roi fou ! exclama Cornebut.

— Fou à lier.

— Mais comment ?

— Ceci ne te regarde pas. Maintenant contente-toi de m'obéir, si tu veux conserver la Périne, ton emploi de prévôt, et passer à ton cou le collier de Saint-Michel.

— Parlez, j'obéirai, répondit humblement Cornebut.

— L'empereur Charles va venir ici ce soir ; le roi l'accompagnera, et aussi la dauphine.

— Bon, dit Cornebut.

— Toi, tu monteras à cheval et tu te mettras à la tête de tes archers.

— Et puis ?

— Et puis tu attendras les ordres que te transmettra le dauphin et tu les exécuteras.

— Oui, monseigneur. Mais vous me répondez que Périne…

— Puisque je l'aime, imbécile !

Cornebut baissa la tête et soupira.

En ce moment on entendit retentir la cloche qui annonçait l'arrivée d'un visiteur.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Cornebut.

— C'est un messager de l'empereur Charles, répondit Satan.

— Ah ! fit Cornebut.

Peu après la porte s'ouvrit et le page Beppino annonça :

— Le seigneur don José !

Don José entra et salua Cornebut seulement.

Satan se pencha à l'oreille du prévôt et lui dit :

— Ne t'étonne pas. Je suis invisible pour lui.

Cornebut trouva la chose toute naturelle.

Alors don José baisa galamment la main de la Périne et lui dit :

— L’empereur, mon maître, me charge de vous dire, madame, qu’il accepte votre invitation pour ce soir et qu’il vous viendra visiter à neuf heures de relevée.

Puis il s’inclina et sortit sans mot dire.

Alors Cornebut chercha des yeux Satan.

Mais Satan, ou plutôt Michaël, n’était plus là.

Le bohémien avait disparu comme une ombre.

Et quelques minutes après don José et Michaël, enfermés en une salle basse du palais de la Périne, causaient à mi-voix dans cette langue bohème que seuls eux et leurs pareils comprenaient.

— Eh bien ! disait Michaël, l’empereur perd-il toujours le boire et le manger depuis qu’il a vu la Périne ?

— Toujours, et le roi aussi.

— Oh ! quant au roi, dit Michaël, il perdra bien certainement sa raison ce soir.

— Comment cela ?

— Je lui montrerai une femme qui est bien plus belle que la Périne.

— Mais la duchesse d’Étampes ?

— J’ai trouvé un moyen de l’éloigner.

— Quand ?

— Ce soir même.

— Que feras-tu donc pour cela ?

— Tu crois qu’elle est partie d’Étampes sans savoir ce qu’était devenu Denis Maubert ?

— Et c’est fort heureux, murmura don José.

— Eh bien ! elle aura ce soir même des nouvelles de Denis Maubert.

— Ah !

— Et elle repartira pour Étampes en toute hâte.

— Mais alors, observa don José, elle saura par lui ce que contenait la lettre de Chilpéric.

— Elle ne saura rien.

— Oh ! par exemple !

— Denis Maubert est hors d'état de parler. D'ailleurs, quand la duchesse arrivera, il aura pris une potion qui le plongera dans un sommeil voisin de la mort.

— Et ce sommeil se prolongera ?

— Pendant trois ou quatre jours.

— C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, dit don José.

— Mais cette potion, qui la lui fera prendre ?

— René de Guébriant, l'ami d'Amaury, lequel ne le quitte ni jour ni nuit.

Et Michaël ajouta :

— Retournons au Louvre, ce n'est plus Denis Maubert ni la duchesse que nous avons à craindre.

— Ni Chilpéric ?

— Ni Chilpéric, qui est toujours mon prisonnier, dit encore Michaël.

— Qui donc, alors, pourrions-nous redouter maintenant ? demanda don José.

— Michaël leva les yeux au ciel.

— La fatalité ! dit-il.

On soupait chez la Périne.

Le populaire encombrait la rue des Lions, le bord de l'eau et tous les alentours de ce palais merveilleux, construit par messire François Cornebut, et qui, ce soir-là, resplendissait de lumière.

Et la populace murmurait avec plus de résignation que de colère :

— La ribaude peut jeter l'or par les fenêtres, car l'or ne lui coûte rien !

Et, de fait, la Périne se conduisait royalement.

Elle n'avait admis à sa table que trois convives ; mais ces trois convives étaient certes les plus illustres qu'on eût pu trouver de par le monde.

Le premier se nommait l'empereur Charles.

Le second n'était autre que le roi de France.

Le troisième enfin était monseigneur Henri, dauphin de France.

Cornebut se tenait debout derrière l'empereur et lui servait à boire.

Don José, le favori de l'empereur, était debout derrière le roi de France.

Le roi et l'empereur n'avaient d'yeux que pour la Périne, et, toujours galant, le roi chevalier s'écria en levant son verre plein :

— Je bois à la plus jolie femme de mon royaume.

Cornebut fronça le sourcil ; mais la Périne se mit à rire et répondit :

— Sire, Votre Majesté se trompe, et les femmes plus belles que moi sont nombreuses.

— Oh ! fit le roi, oncques ne vit créature plus accomplie que vous.

— Sire, Sire, Votre Majesté oublie encore la duchesse d'Étampes.

— Peuh ! fit le roi, d'abord la duchesse est partie, et femme absente a toujours tort.

— La duchesse est partie ? exclama l'empereur.

— Oui, Sire.

— Pour Rambouillet ?

— Non, pour Étampes.

— Mais nous en arrivons.

— Oh ! dit le roi en souriant, c'est là toute une histoire que je vais vous dire. La duchesse a un médecin.

— Denis Maubert ? dit la Périne.

— Précisément. Ce médecin lui est tout à fait indispensable, paraît-il. C'est lui qui la débarrasse de ses migraines et lui compose ses parfums et ses cosmétiques pour conserver sa beauté.

Et à ce nom de Denis Maubert, l'empereur n'avait pas tressailli.

On eût dit qu'il l'entendait prononcer pour la première fois.

— Or, reprit le roi, figurez-vous que la duchesse a perdu, son médecin durant le voyage d'Étampes.

— Bah ! fit l'empereur.

— Denis Maubert, qui serait arrivé avec elle, a subitement disparu.

— Vraiment ?

— La duchesse l'a demandé à tous les échos, mais personne n'a pu lui dire où avait passé la nuit Denis Maubert.

Elle est revenue à Paris fort inquiétée.

— En effet, dit l'empereur, elle était fort soucieuse, hier et aujourd'hui.

— Mais, poursuivit le roi, tout à coup elle a appris ce qu'était devenu son médecin.

— Ah ! ah !

— Il paraît qu'il s'est pris de querelle avec un gentilhomme qui m'appartient un peu et qui appartient beaucoup à ma sœur Marguerite, la reine de Navarre ; ce gentilhomme se nomme Amaury.

— Je le connais, dit l'empereur, c'est un gentil cavalier.

— Ils ont ferraillé sous une lanterne, dans une rue d'Étampes, et le médecin a reçu un bon coup d'épée qui l'a couché tout de son long sur le sol.

— Est-il mort ?

— Non, il est mourant.

— Et la duchesse est partie ?

— Sur-le-champ. Juste au moment, dit le roi, en riant, où je cherchais un moyen de la renvoyer à Rambouillet, afin que vous et moi, Sire, nous pussions venir ici, ce soir, sans éveiller sa jalousie.

— Mais quel a été le motif de cette querelle ?

— Je ne sais pas, une femme, sans doute.

— Et comment la duchesse a-t-elle appris cela ?

— Un inconnu s'est présenté au Louvre, comme le jour tombait, et il a remis une lettre sans signature pour la duchesse.

Dans ce billet on lui donnait des nouvelles de Denis Maubert.

— Ce qui fait, Sire, dit la Périne, que Votre Majesté est entièrement libre ce soir.

— Libre comme l'air, fit le roi, joyeux.

— Et que Votre Majesté me trouve, en l'absence de la duchesse, la plus belle femme de son royaume ?

— Je le soutiendrais la lance au poing, dit le roi ; et Cornebut est, en vérité, un homme heureux.

Et le roi regarda en souriant le prévôt, qui était verdâtre de jalousie et de fureur concentrées.

— Eh bien ! Sire, dit la Périne, Votre Majesté pourrait se tromper.

— Impossible ! ma mie.

— Et j'en puis donner la preuve à Votre Majesté.

Le roi secoua la tête.

— Sire, reprit la ribaude, il y a de par le monde, et dans votre bonne ville de Paris, une femme auprès de laquelle je paraîtrais laide à Votre Majesté.

— Ah ! fit le roi incrédule. Je connais toutes les femmes de ma cour…

— Ce n'est point une grande dame, Sire.

— Qu'est-ce donc ?

— Une bohémienne !

Le roi se mit à rire.

— Sire, poursuivit la Périne, j'ai fait venir des danseurs qui, tout à l'heure, divertiront Vos Majestés, et parmi ces danseurs il est une jeune fille, de race bohême, qui est d'une beauté si merveilleuse que Votre Majesté ne pourra maîtriser son admiration.

— En vérité ! fit le roi, alléché.

— Il y a de fort belles bohémiennes, messire, dit l'empereur.

— Celle-là est merveilleuse, dit la Périne.

— Et quand les verrons-nous ? fit le roi.

— Quand Votre Majesté le désirera.

— Eh bien ! tout de suite, ma mie.

La Périne frappa sur un timbre.

— Qu'on fasse entrer les danseurs, dit-il au page Beppino.

— Si c'est la danseuse que je crois, dit Cornebut, qui osa prendre la parole, elle est véritablement fort belle.

— Tu la connais ? demanda le roi au prévôt.

— Je l'ai vue, Sire.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Pepa.

— C'est elle, dit la Périne.

Au même instant, dans la salle voisine on entendit une musique bizarre, tantôt mélancolique et tantôt joyeuse, arrachant des larmes et parfois amenant un gai sourire de ceux qui l'écoutaient.

— Qu'est-ce que cela ? fit le roi.

— La musique des bohémiens, Sire.

— Ce sont des airs espagnols, observa l'empereur, qui parut flatté de l'attention délicate de la belle hôtesse.

Les portes du fond de la salle s'ouvrirent alors et un flot de danseurs entra en tourbillonnant, aux sons de cette musique mystérieuse.

Les musiciens étaient invisibles.

D'abord le roi et l'empereur ne virent qu'un pêle-mêle étincelant de visages brunis, d'yeux brillants, de jupes à paillettes et de maillots rouges.

Puis du milieu du tourbillon se dégagea tout à coup une jeune fille qui dansait en agitant dans ses doigts agiles de petites planchettes de bois qui accompagnaient l'orchestre.

— Qu'est-ce que cela ? dit encore le roi.

— Des castagnettes, répondit l'empereur Charles.

Et comme la danseuse se trouvait, en ce moment, en pleine lumière, le roi poussa un cri d'enthousiasme :

— Qu'elle est belle ! dit-il.

A ce compliment, Pepa s'arrêta rougissante et cessa de danser.

— Ah ! dit le roi, elle est aussi belle que toi, Périne.

— Plus belle, Sire.

— Je ne sais pas…

Et le roi fit un signe à Pepa qui, rougissant toujours, s'approcha.

— Comment te nommes-tu, mon enfant ?

— Pepa, lui répondit-elle en baissant modestement les yeux.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans.

— Tu es bohémienne ?

— Oui, Sire.

— Et danseuse ?

— J'ai encore une autre profession, Sire.

— Ah ! ah ! laquelle donc ?

— Je dis la bonne aventure, Sire.

— En vérité ! exclama le roi. Et comment la dis-tu ?

— Cela dépend. J'ai trois façons pour cela.

— Voyons la première ?

— Je consulte les cartes.

— Bon ! Après ?

— Je lis dans la main.

— Et puis ?

— Je regarde au travers d'une carafe, et j'y vois la destinée de ceux qui m'interrogent.

Pepa parlait avec une sorte de sobriété mystérieuse.

— Eh bien ! dit le roi, veux-tu me dire la bonne aventure ?

La danseuse frissonna.

— Non, pas ici, fit-elle.

— Et pourquoi cela, ma mie.

— Parce qu'il faut que je sois seule avec la personne qui a recours à ma science.

— Eh bien ! mon enfant, reprit le roi, viens me voir au Louvre demain matin.

— Oui, Sire, dit Pepa, qui échangea un regard furtif avec le prince.

Celle-ci fit un signe, et la musique se fit entendre de nouveau et les danses recommencèrent.

Le roi, enthousiasmé, suivait du regard Pepa qui tournoyait gracieuse et souple en agitant ses castagnettes, et il ne cessait de répéter :

— Vive Dieu ! qu'elle est belle !

Le front de Cornebut s'était quelque peu déridé.

Le prévôt l'avait dit : il n'était pas jaloux de l'empereur.

Mais le roi ! ah ! c'était bien autre chose, en vérité !

Heureusement que le roi ne regardait plus la Périne et ne voyait plus que Pepa la danseuse.

Tout à coup le flot des danseurs bohémiens gagna tout doucement la porte et sortit en tourbillonnant.

Puis la porte se referma et le roi ne vit plus rien.

Pepa avait disparu.

Alors François Ier parut sortir d'un rêve.

Il passa la main sur son front, prêtant l'oreille aux dernières mesures de la mélodie qui s'éloignait comme s'étaient éloignés les danseurs.

— Ah ! murmura-t-il alors, je crois que j'ai un peu perdu la tête durant cinq minutes.

— Vous voyez bien, Sire, fit la Périne en souriant, qu'il est des femmes plus belles que moi.

— Je ne sais pas si elle est plus belle que toi, mais pendant cinq minutes, j'ai eu vingt ans.

— Et vous, mon frère ?

Et le roi regarda l'empereur.

— Moi, dit l'empereur Charles, je suis Espagnol. La beauté brune a moins de charme pour moi que la beauté blonde.

Et l'empereur but à la Périne, dont les cheveux d'or ruisselaient sur ses épaules d'albâtre.

— Elle a des yeux qui perdraient un saint, dit encore le roi.

— Sire, dit la Périne en souriant, je gage que Votre Majesté ne dormira pas de la nuit.

— Et que demain, ajouta l'empereur Charles, elle oubliera de me faire dire la bonne aventure.

Un sourire passa sur les lèvres du roi.

Puis il se leva de table et demanda sa litière.

Cornebut se précipita en dehors pour avertir les gens du roi.

Alors l'empereur Charles en profita pour se pencher à l'oreille de la Périne.

— Chère belle, lui dit-il, voulez-vous me suivre dans les Flandres ? Je vous ferai duchesse et les princes de ma cour s'inclineront bien bas devant vous.

— Sire, répondit la Périne émue, Votre Majesté oublie que Cornebut est homme à nous tuer.

— Oh ! répondit l'empereur, je vous donnerai une garde de deux cents gentilshommes pour vous protéger contre ce maraud.

La Périne ne répondit pas. Elle baissa les yeux et un soupir souleva sa poitrine.

— Qui ne dit rien consent ! murmura l'empereur en regardant à la dérobée don José, son favori.

En ce moment, Cornebut rentra, annonçant que l'escorte du roi était prête.

Tandis que le roi montait dans sa litière avec l'empereur, son hôte, le prévôt s'acquittait d'un message. Il abordait Pepa, qui était en compagnie du page, dans les jardins.

— Ma belle enfant, lui disait-il, le roi m'envoie auprès de vous.

— Pourquoi ? demanda Pepa.

— Le roi ne se veut point coucher que vous ne lui ayez dit la bonne aventure.

— Ah ! dit la danseuse.

— Et il me charge de vous conduire au Louvre, où il vous recevra sur-le-champ.

— Le roi est le maître partout, répondit Pepa.

Et elle suivit Cornebut, qui l'emmena triomphant à son bras.

Le prévôt se disait :

— Le roi s'est affolé de cette ballerine et il ne songe plus à Périne, qui est mon bien.

Et tandis que Cornebut quittait le palais de la rue des Lions et que les deux monarques, le roi et l'empereur, regagnaient le Louvre, don José abordait, lui aussi, la Périne en grand mystère et lui disait en souriant :

— L'empereur, mon maître, m'a donné mission de vous demander un rendez-vous.

— Accordé, répondit la Périne.

— Quand peut-il revenir ?

— Demain soir.

— A quelle heure ?

— Quand il sera nuit.

— C'est bien, je l'accompagnerai.

Et don José s'en alla à son tour.

Un homme l'attendait à la poterne du bord de l'eau.

Cet homme, c'était Michaël.

— J'étais sûr que le roi manquerait de patience, dit-il en riant.

— Pepa va donc au Louvre, ce soir ?

— Oui.

— Et le roi sera fou ?

— Avant une heure.

Don José prit le bras de Michaël, et tous deux s'éloignèrent.

— Ah ! murmura encore Michaël, que le Dieu des bohémiens

nous assiste deux nuits encore, et le vaincu de Pavie sera vengé !…

La reine de Navarre, la Marguerite des Marguerites, était au Louvre, non point dans son appartement, mais dans celui de la dauphine, et elle causait avec la jeune princesse.

— Madame, disait cette dernière, voici l'heure enfin où vous me devez initier au grand mystère.

— Oui, ma chère amie, répondit Marguerite.

— Car, jusqu'à présent, poursuivit Catherine de Médicis, je sais tout et ne sais rien.

— Interrogez-moi, mon enfant, et je vous répondrai.

— L'empereur est amoureux de la Périne ?

— Oui, certes.

— Il soupe chez elle ce soir…

— Et, certainement, il y retournera demain.

— Sans aucun doute.

— Et demain il s'y trouvera prisonnier.

La reine de Navarre fit un signe de main affirmatif.

— Je sais tout cela, poursuivit Catherine, et je sais même que le dauphin, mon époux, le prévôt Cornebut et les bohémiens sont de la conspiration. Mais ce que je ne sais pas, ce que vous ne m'avez point dit encore, madame, c'est comment le roi ne pourra faire à cela aucune opposition.

— Le roi sera fou.

— Pour toujours ? demanda la dauphine en tressaillant.

— Non, pour quelques jours seulement.

— Mais comment deviendra-t-il fou ?

— En absorbant un breuvage qui le rendra furieux d'abord, puis le plongera en un morne abattement.

— Et le roi n'aura plus de volonté ?

— Mieux que cela, dit la reine. Ses médecins, qui ne sont pas dans la confidence, déclareront qu'il a perdu la raison, et seront les

premiers à demander que le Parlement pourvoie au gouvernement du royaume et investisse le dauphin de la régence, pendant la maladie du roi.

— Mais, madame, observa encore la dauphine, avez-vous donc une confiance absolue en cet homme que vous nommez Michaël ?

— Absolue, dit la reine.

— Et quand il aura plongé le roi en cet hébétement, pourra-t-il l'en tirer ?

— S'il en était autrement, eussé-je accepté ses offres ?

— Bon ! fit Catherine, admettons donc que le roi est fou, que le dauphin, mon époux, est proclamé régent. Qu'arrive-t-il ?

— Qu'on envoie l'empereur Charles à Vincennes et qu'il n'en sort qu'après avoir renoncé aux avantages draconiens du traité de Madrid, cédé les Flandres et la Franche-Comté, et réparé d'un trait de plume tous les désastres qui ont été la conséquence de la bataille de Pavie.

Tandis que la reine de Navarre parlait ainsi, on gratta doucement à la porte.

— Entrez ! dit la reine.

Ce fut mademoiselle Gironde qui apparut.

— Que veux-tu, mon enfant ? demanda Marguerite.

— Madame, répondit Gironde, Amaury arrive tout courant, et il apporte des nouvelles à Votre Majesté.

— D'où vient-il ?

— De chez la Périne, où il s'est tenu caché une partie de la soirée.

— Ah ! ah !

— L'empereur est fou d'amour pour la Périne.

— Fort bien, dit la reine.

— Et le roi est amoureux aussi.

— De la Périne ?

— Non, de Pepa la bohémienne.

— Michaël ne s'était pas trompé, murmura la reine.

— Et le roi est-il revenu ?

— Il rentre au Louvre à l'instant, dit Gironde.

— Avec l'empereur ?

— Oui, madame, et il paraît qu'il attend Pepa, qui doit lui dire sa bonne aventure.

Un sourire passa sur les lèvres de Marguerite.

— Tout nous réussit en ce moment, dit-elle. En sera-t-il de même demain ?

Puis, après un silence, elle ajouta :

— Je voudrais bien savoir ce qui se passera entre le roi et Pepa, et comment elle s'y prendra pour lui faire prendre la boisson mystérieuse.

— A première vue, dit Gironde, cela est tout à fait impossible, madame.

— Pourquoi ?

— Mais parce que le roi veut être seul avec elle.

— Cependant…

Et un fin sourire glissa sur la lèvre mutine de Gironde.

— Eh bien ? fit la reine.

— Il y aurait peut-être un moyen… de… tout savoir…

— Ah ! vraiment ?

— Et j'ai même une assez bonne idée.

— Parle donc, mignonne.

— Oh ! non, madame, fit Gironde.

— Et pourquoi ne veux-tu point parler ?

— Parce que je ne sais pas assez user de l'indulgence de Votre Majesté.

— Plaît-il ?

— J'ai commis une grosse faute, voici quelques jours.

— Oui-da ! fit la reine sans cesser de sourire.

— Et si Votre Majesté me devait gronder…

— Je te pardonne d'avance.

— Vrai, madame ?

— Foi de reine.

Alors Gironde, qui n'avait fait toutes ces excuses que pour la forme et était bien sûre de son pardon, Gironde reprit sans cesser de sourire :

— Il y a eu un petit remue-ménage au Louvre, ces jours-ci.

— Un grand remue-ménage même, dit Marguerite.

— Afin de loger dignement l'empereur, le roi lui a cédé les appartements qu'il occupait ordinairement.

— Et il a pris pour lui, dit Marguerite, les appartements de madame la dauphine, tandis que madame la dauphine prenait les miens et que je montais à l'étage supérieur.

— Tout cela est parfaitement exact, madame. Mais cela ne me dit pas, ma mignonne…

— Que Votre Majesté daigne m'écouter.

— Parle.

— Je suis curieuse, ce qui est naturel, puisque je suis femme.

— Bon ! fit Marguerite en souriant.

— L'autre jour, Amaury et moi nous étions quelque peu chagrinés de voir Votre Majesté nous faire un grand mystère de son entrevue avec le bohémien Michaël et sa sœur Pepa.

— Alors vous avez écouté aux portes !

— Oh ! non, madame, nous avons fait mieux que cela.

— Voyons, friponne ?

— J'ai une mémoire excellente, poursuivit Gironde, et je me suis souvenue que mon père, que était page du roi Louis XII, m'avait conté qu'il existait au Louvre une chambre située au-dessus de celle qu'occupaient alors les filles d'honneur de la reine, et que cette chambre était celle des pages. Or, la chambre des filles d'honneur était devenue l'oratoire de madame la dauphine.

— Ah ! ah !

— Et la chambre des pages est inoccupée.

— Pas maintenant, puisque c'est moi qui l'habite depuis notre retour d'Étampes, observa la reine.

— Comme l'oratoire de madame la dauphine est devenu la chambre du roi.

— Précisément. Continue, mignonne.

— Les pages en remontrent aux femmes pour la curiosité, continua Gironde.

— Cela est quelquefois vrai, ma mie.

— Figurez-vous donc, madame, que mon père et les pages ses camarades, voulant savoir ce que les filles d'honneur disaient d'eux, quand elles étaient seules, eurent l'idée de percer un trou dans le plancher après avoir soulevé une feuille de parquet.

— Je commence à comprendre, murmura la reine.

— Ce trou que m'avait indiqué mon père, se perdait dans la rosace du plafond de la chambre des filles d'honneur, et on ne l'a jamais bouché.

— Alors Amaury et toi, je le devine, avez soulevé la feuille du parquet ?

— Oui, madame.

— Le soir où Michaël et sa sœur sont venus chez madame la dauphine ?

— Et nous avons vu Pepa tirer les cartes et prédire à madame la dauphine qu'elle serait une grande reine et qu'elle aurait cinq enfants.

— Ce qui fait, dit la reine de Navarre, que si, sous la chambre que j'occupe, je soulevais la feuille du parquet que tu m'indiqueras…

— Votre Majesté saurait tout ce qui va se passer dans la chambre du roi.

Marguerite de Navarre regarda Catherine :

— Eh bien ! ma mie, dit-elle, que vous en semble !

— Le conseil de mademoiselle Gironde est bon.

— Et il faut le suivre, ajouta la reine.

Alors les deux princesses suivirent Gironde, et elles montèrent à l'étage supérieur par un petit escalier réservé.

Puis, la reine de Navarre ayant pénétré dans son nouveau logis, Gironde lui dit :

— Il faut souffler les bougies, madame.

— Retrouveras-tu, sans lumière, la place où est percé le trou.

— Oui, madame.

La reine éteignit les flambeaux.

Alors, Gironde prit à sa ceinture un mignon poignard à manche de nacre ; puis elle se mit à genoux sur le parquet, et, glissant le poignard entre les feuilles du parquet, elle en détacha une.

Soudain, la reine vit un point lumineux briller comme une étoile qui se serait détachée du ciel et serait tombée à ses pieds.

— Regardez, madame, dit Gironde.

La reine prit la place de la jeune fille et appliqua son œil au trou.

Elle vit alors distinctement le roi.

Le roi était seul auprès de la cheminée.

Il avait croisé ses jambes, et, renversé sur le dossier de son grand fauteuil, il ne quittait pas son regard du cadran d'une grande horloge placée en face de lui.

Son visage coloré, son œil brillant, l'impatience fébrile avec laquelle il caressait sa barbe pointue, témoignaient chez lui d'une vive agitation.

— Ce Cornebut est d'une lenteur désespérante, murmurait-il : il y a une heure qu'il devrait être ici.

Le roi se trompait, car il n'y avait pas plus d'un quart d'heure qu'il était lui-même rentré au Louvre.

Mais le roi était amoureux, et le roi n'aimait pas à attendre.

— Pauvre cher frère ! pensa la reine, il a toujours vingt ans.

Et comme là Marguerite des Marguerites faisait cette réflexion, la porte de la chambre royale s'ouvrit, et Cornebut entra.

— Ah ! enfin, dit le roi, qui se leva vivement.

Cornebut cligna de l'œil.

— Tout va bien, dit-il.

— Elle va venir ?

— Elle est là, Sire.

— Où donc ?

— Dans l'antichambre de Votre Majesté.

— Va la chercher, Cornebut, mon ami.

Le prévôt sortit.

Une minute s'écoula, qui eut pour le roi la durée d'un siècle.

Enfin Cornebut revint.

Il amenait Pepa toute rougissante.

— Mon enfant, dit le roi, qui prit dans ses mains les petites mains de la bohémienne, vous allez donc me dire la bonne aventure ?

— Je suis la fidèle sujette de Votre Majesté.

— Une jolie bouche comme la vôtre, ma belle, ne saurait prédire rien de sinistre…

Et le roi fit asseoir Pepa sur un lit de repos qu'on avait roulé près du feu.

— Sire, dit Pepa, toute tremblante, un grand roi comme vous ne peut rien redouter de l'avenir.

— Surtout quand il a une prophétesse comme toi, ma mie.

Et le roi chevalier mit un baiser sur la nuque dorée de la jeune fille, qui poussa un léger cri.

— Ah ! Sire, fit-elle d'un ton de reproche, Votre Majesté m'a fait venir pour que je lui prédise la bonne aventure.

— C'est juste, dit le roi, souriant.

Puis il lui tendit la main :

— Eh bien ! parle, dit-il.

— Votre Majesté a une main heureuse, dit Pepa, mais je verrai bien plus clair dans le cristal d'une carafe.

— Hé ! Cornebut, fit le roi, va nous chercher une carafe pleine d'eau.

Cornebut s'inclina et sortit.

Alors la reine, qui n'avait pas perdu un détail ni un mot de cette scène, céda son poste d'observation à la dauphine et lui dit à l'oreille :

— Convenez que le roi a bon goût, en vérité : celle petite est jolie à damner un anachorète.

— Et à faire pâlir l'étoile de la duchesse d'Étampes, ajouta Catherine de Médicis.

— Pauvre duchesse ! dit la reine d'un ton railleur, elle est sur la route d'Étampes à cette heure et ne se doute guère que son royal amant ne songe pas plus à elle en ce moment que je ne songe à l'empereur des Turcs.

Et tandis que la reine de Navarre et la dauphine chuchotaient

ainsi, Cornebut était sorti pour aller chercher la carafe demandée par Pepa.

Mais, dans l'antichambre royale, il se trouva face à face avec un personnage qu'il ne s'attendait guère à rencontrer.

C'était Michaël.

Michaël vêtu de rouge, Michaël avec un loup sur le visage.

Michaël, tel enfin qu'il apparaissait chez la Périne au prévôt, qui continuait à le prendre pour le diable.

— Messire Satan, balbutia Cornebut.

— Je suis venu parce que tu as besoin de moi, répondit Michaël.

— Ah !

— Le roi ne t'avait-il pas demandé une carafe ?

— Oui, monseigneur.

— La voilà.

Et Michaël ouvrit son manteau, laissa voir une carafe pleine d'eau qu'il tenait à la main et la tendit à Cornebut.

Cornebut la prit et rentra dans la chambre royale.

Alors le roi lui dit :

— Porte cela sur un guéridon.

Cornebut obéit.

— Et va-t'en, ajouta le monarque.

Cornebut sortit sans mot dire.

Mais il eut beau regarder dans l'antichambre royale, le diable avait disparu !

Le roi regardait Pepa avec une sorte d'extase.

Pepa rougissait et baissait les yeux.

— Eh bien ! mon enfant, fit le monarque en souriant, ne vas-tu pas me dire enfin la bonne aventure ?

— Je suis à vos ordres, Sire.

Et elle prit la carafe et regarda au travers, en la plaçant entre son visage et un flambeau qui se trouvait sur la cheminée.

— Que vois-tu ? demanda le roi, qui prenait plaisir à la contempler.

Pepa était devenue sérieuse comme une véritable pythonisse.

— Sire, dit-elle, il faut, pour que je voie clairement l'avenir, que Votre Majesté approche cette carafe de ses lèvres.

— Ah ! ah !

— Et qu'Elle boive une gorgée de cette eau.

— Pouah ! fit le roi. Je n'aime pas boire de l'eau, ma mignonne.

— Cela est pourtant indispensable, Sire.

— Pourquoi donc, ma belle enfant ?

— Mais parce que, répondit Pepa, si Votre Majesté ne buvait pas, je pourrais voir dans cette eau la destinée de toute autre personne aussi bien que celle de Votre Majesté.

Et elle leva sur le roi son regard pudique, et le roi, tout frémissant d'amour, lui prit la carafe des mains et la porta vivement à ses lèvres.

— Es-tu contente ? fit-il en la lui rendant.

— Oui, Sire.

Pepa reprit la carafe, la plaça de nouveau devant le flambeau et se mit à examiner gravement les globules qui montaient du fond à la surface.

— Sire, dit-elle, Votre Majesté triomphe de ses ennemis.

— Ah ! vraiment ?

— Le royaume de France devient plus puissant encore qu'il ne l'est déjà, et l'empire humilié.

— Oh ! oh ! fit le roi, si mon frère Charles entendait cela, il ferait quelque peu la grimace.

Pepa poursuivit :

— Votre Majesté aura une longue lignée de princes valeureux.

— Hélas ! murmura le monarque, jusqu'à présent le dauphin mon fils n'a pas d'enfants.

— Le dauphin aura quatre fils.

— En vérité !

— Et je vois dans l'avenir, continua la prophétesse d'un ton inspiré, la maison de France donner un roi a l'Espagne.

— Pâques Dieu, comme disait mon prédécesseur Louis le onzième, ne parle pas de ça haut, ma belle : les murs du Louvre ont des oreilles, et si mon frère l'empereur t'entendait, il serait capable de monter à cheval et de quitter Paris nuitamment.

Pepa se prit à sourire.

— Ce n'est pas moi qui parle, c'est la destinée.

— Vivrai-je vieux ?

— Oui, Sire.

— Et comment mourrai-je ! sur un champ de bataille ?

— Non, Sire, dans votre lit, entouré de vos enfants et pleuré par vos sujets.

— Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

— Oui, Sire.

Et Pepa reposa la carafe sur le guéridon.

Alors le roi l'attira de nouveau sur le lit de repos, prit ses petites mains dans les siennes et lui dit en riant :

— Tu serais bien étonnée, ma mignonne, si moi aussi j'avais le don de prédire l'avenir.

— Vous, Sire ?

— Moi, dit le roi. Donne-moi ta main.

— La voilà, dit Pepa. Est-ce que vous allez, à votre tour, Sire, me dire la bonne aventure ?

— Oui, mignonne.

A son tour, le roi se prit à examiner les signes de la main de Pepa.

— Peste ! dit-il. Tu as un bel avenir, ma petite.

— En vérité ! dit Pepa.

— Tu seras riche, autant que tu es belle.

— Oh ! Sire.

— Tu es aimée déjà…

Pepa tressaillit.

— Tu le seras plus encore ; et je vois dans ta main qu'il ne tient qu'à toi de devenir grande dame.

— Votre Majesté se raille d'une pauvre fille comme moi.

— Non, de par Dieu ! je ne raille pas. Tu seras baronne, si tu veux.

Pepa baissa les yeux.

— Et qui donc, fit-elle, me baillera des lettres de noblesse ?

— Moi ! fit le roi.

Pepa frissonna.

— Si tu veux m'aimer… comme je t'aime…

Et le roi chevalier mit un ardent baiser sur les lèvres de la danseuse.

Pepa jeta un cri, se débattit et glissa comme une couleuvre des bras fiévreux du roi.

Puis, se réfugiant à l'autre bout de la chambre :

— Ah ! Sire, dit-elle, c'est mal ce que vous faites là…

— Pourquoi donc, mignonne ?

Et le roi voulait la poursuivre.

— Je vois bien que vous ne croyez pas à ma science, poursuivit Pepa, fuyant devant lui avec la légèreté d'une gazelle.

— Mais je crois à ta beauté, qui est sans pareille, s'écria le roi enamouré et continuant sa poursuite.

— A moi ! au secours s'écria Pepa.

Le roi se mit à rire.

— Tu vois bien que je suis le roi, dit-il.

Mais comme il allait la saisir et murmurait déjà :

— Oh ! tu m'aimeras !

Il s'arrêta brusquement et porta la main à son front.

Puis Pepa le vit pâlir :

— Que se passe-t-il donc en moi ? dit-il.

— Sire…

— J'ai la tête et la poitrine en feu… mes jambes chancellent… je ne puis me soutenir… A moi ! à moi !…

Et le roi, pris d'un malaise subit, tomba lourdement sur un lit de repos.

Alors Pepa se rapprocha de lui :

— Qu'avez-vous, Sire ? dit-elle. Voulez-vous que j'appelle… Voulez-vous ?…

Elle n'acheva pas.

Le roi ne l'entendait plus. Ses yeux s'étaient fermés et son corps, affaissé sur le lit de repos, avait l'immobilité de la mort.

Et soudain la porte s'ouvrit sans bruit, la draperie qui la recouvrait se souleva, et un homme parut.

C'était Michaël.

— Allons, vite, suis-moi ! dit-il à Pepa.

Et il la prit dans ses bras.

Pepa, toute frissonnante, se laissa emporter.

Dans l'antichambre royale, il y avait un gentilhomme que Pepa reconnut et dont la vue lui arracha un cri.

C'était Amaury de Mirepoix.

— Ah ! dit-elle, lui, encore !

— Messieurs, dit Michaël, conduisez ma sœur hors du Louvre. Dans une heure elle ne serait plus en sûreté ici.

Amaury prit le bras de Pepa, le plaça sous le sien, et entraîna par les corridors la jeune fille palpitante d'amour et d'effroi.

Michaël, lui, monta chez la reine de Navarre.

La reine, la dauphine et Gironde étaient muettes.

— Ah ! dit Marguerite de Navarre, j'ai peur…

Un sourire vint aux lèvres de Michaël.

— Pourquoi auriez-vous peur, madame ?

— Mais regarde, dit la reine, toujours penchée sur le judas, regarde !

— Eh bien !

— On dirait que le roi est mort…

— Ah ! fit Michaël, vous allez bien voir le contraire tout à l'heure, madame.

Et en effet, il ne s'était pas écoulé dix minutes depuis que Michaël avait affirmé que le roi n'était pas mort, que le monarque s'agita brusquement sur le lit de repos.

Puis il se dressa tout à coup, l'œil hagard, la lèvre crispée ; il marcha résolument vers la table sur laquelle se trouvait un timbre, et, saisissant la baguette d'ébène, il frappa brusquement.

Les pages qui se trouvaient dans la pièce voisine entrèrent aussitôt.

Le roi paraissait furieux :

— A cheval ! s'écria-t-il, tous mes gentilshommes à cheval !

Et comme les pages le regardaient :

— Misérables ! leur dit le roi avec colère, ne m'entendez-vous pas ? Allons ! dites à mes gentilshommes de monter à cheval ! l'ennemi ne nous attend pas… il faut le surprendre !… à moi mes chevaliers… à moi mes soldats !… Ah ! ah ! ah ! l'empereur mon frère va me donner ma revanche de Pavie !… à cheval ! à cheval !

Les pages, muets et consternés, se regardaient.

— Qu'on m'apporte mon casque et ma cuirasse, poursuivit le monarque d'une voix tonnante, qu'on me ceigne mon épée, celle que je portais à Marignan ! qu'on m'attache mes éperons d'or ! Allons ! qu'on m'obéisse !

Les pages sortirent, mais une fois dans les corridors, ils s'écrièrent que le roi avait perdu la tête, et l'un d'eux, au lieu de prévenir les gentilshommes, alla réveiller les deux médecins du roi, qui dormaient paisiblement.

Pendant ce temps, la fureur du roi avait atteint son paroxysme.

Le roi brisait tout ce qui se trouvait sous sa main.

Le premier objet sacrifié fut la carafe, dont le contenu se répandit sur le parquet.

La reine et la dauphine ne quittaient pas le trou percé dans le plancher, et elles assistaient, anxieuses, à cette étrange scène.

Les médecins accoururent.

Le roi ne les reconnut pas.

— Ah ! dit-il, c'est toi Bonnivet ? c'est vous Chabannes ?

Il oubliait que Bonnivet était mort à Pavie, et Chabannes à Rebecq.

Les deux médecins se regardaient et ne comprenaient rien à cette folie subite.

— A cheval, messeigneurs ! disait le roi, à cheval !

— Sire, répondit l'un d'eux à tout hasard, nous sommes prêts.

— Mes armes ! pourquoi ne m'apportez-vous pas mes armes ? disait le roi au comble de la fureur.

— Je vais les chercher, Sire.

Et l'un des médecins sortit.

C'était un habile homme qu'on appelait Bonneton et qui soignait le roi depuis vingt ans.

Dans l'antichambre, il trouva l'un des pages et lui dit :

— Pour que le roi soit en cet état, il faut qu'il se soit passé quelque chose d'étrange, parle !

— Maître, répondit le page tout tremblant, je ne sais qu'une chose, c'est que le roi s'est fait amener ce soir une bohémienne.

— Où est-elle ?

— Elle est restée avec le roi environ une heure.

— Et puis ?

— Et puis elle est sortie et elle a quitté le Louvre.

— Et quand elle est sortie, demanda Bonneton, avez-vous entendu du bruit dans la chambre royale ?

— Aucun.

— Que venait-elle donc faire chez le roi ?

— Je n'en sais rien. Mais il est un homme qui vous peut renseigner.

— Quel est-il ?

— C’est messire François Cornebut, le prévôt des archers.

— Où est Cornebut ?

— Dans la salle des gardes, où il joue avec des soudards.

Bonneton se précipita dans la salle des gardes et y trouva Cornebut, auquel il fit un signe.

Le prévôt sortit :

— Qu’y a-t-il donc ? fit-il en regardant le médecin, qui avait l’air tout effaré.

— Quelle est cette bohémienne qui est venue chez le roi ? demanda Bonneton.

— Ah ! dit Cornebut, je vais vous le dire. Le roi a soupé cette nuit chez la Périne, ma maîtresse.

— Bon ! Après ?

— Il a vu une jolie fille du nom de Pepa, laquelle est à la fois danseuse de corde et diseuse de bonne aventure.

— Ah ! fit Bonneton.

— Le roi l’a trouvée si jolie qu’il a voulu que je la lui amenasse au Louvre.

— Et il est resté seul avec elle ?

— Pardieu ! fit Cornebut, et il a même donné l’ordre qu’on n’entrât point.

— Et puis ?

— Et puis, dame ! je me suis en allé, dit Cornebut, et je ne sais pas ce qui s’est passé.

— Eh bien ! le roi est fou.

— Fou ! dit le prévôt, qui joua si bien la surprise que Bonneton s’y trompa.

— Et fou furieux, ajouta le médecin, et la danseuse est partie.

— Oh ! par exemple !

— Venez voir, si vous doutez !

Et Bonneton reprit, en courant, le chemin de la chambre royale.

Cornebut le suivit.

Mais déjà la colère du roi s'était apaisée et avait fait place à une prostration profonde.

Assis sur le lit de repos, il regardait autour de lui d'un air hébété, portant de temps à autre la main à sa poitrine, comme s'il eût avalé un charbon ardent qui lui eût dévoré le foie.

L'autre médecin avait essayé de lui faire prendre une potion calmante.

Mais le roi avait repoussé le vase qu'on lui présentait.

Les pages, les gentilshommes de service, avaient envahi la chambre royale.

Cornebut disait :

— Cette sorcière d'enfer lui aura fait prendre quelque breuvage empoisonné.

Le roi haletait et continuait à promener autour de lui un regard hébété.

Enfin la reine de Navarre, sœur du roi, le dauphin et la dauphine entrèrent.

Ils paraissaient peu émus.

Cependant la reine de Navarre dit aux médecins.

— Il ne faut pas nous alarmer outre mesure. J'ai déjà vu le roi à Madrid dans un pareil état.

— Ah ! dit Bonneton. Et Votre Majesté peut-elle nous dire en quelle circonstance ?

— A la suite d'une folie d'Amour.

— Il est certain, observa Cornebut, que le roi perdait la tête en regardant cette bohémienne.

Le roi, furibond tout à l'heure, était maintenant d'une docilité d'enfant.

On le déshabilla, on le mit au lit, et il n'opposa aucune résistance.

Alors le dauphin dit aux gentilshommes présents :

— L'empereur et sa suite, qui se trouvent logés à l'autre bout du Louvre, n'ont certainement rien entendu. Messieurs, je vous ordonne de garder le plus profond silence sur cet événement. Demain, nous aviserons…

Une fois au lit, le roi était retombé dans ce sommeil voisin de la

mort qui s'était déjà emparé de lui quand Pepa était sortie.

La reine de Navarre et la dauphine voulurent passer la nuit à son chevet.

Le lendemain, quand il fit jour chez l'empereur, un gentilhomme du dauphin se présenta et dit à Charles-Quint :

— Sire, le roi a été indisposé cette nuit, et il ne pourra assister à la chasse à courre qui doit avoir lieu à Saint-Germain.

— Vraiment ? fil l'empereur, inquiet.

— Mais la chasse aura lieu, et monseigneur le dauphin m'envoie dire à Votre Majesté qu'il aura l'honneur d'accompagner l'empereur.

Et l'empereur, sans défiance, partit pour la chasse, ne se doutant pas que le roi était fou, et que le parlement aurait à aviser le jour même…

L'empereur était donc parti pour la chasse, en compagnie du dauphin et d'une suite nombreuse de gentilshommes français et espagnols.

A onze heures on attaquait le cerf au Poteau-du-Roi, et le dauphin, qui-était aussi passionné veneur que son père, le roi François, premier du nom, donnait l'exemple en se mettant à la tête des chiens.

L'empereur était moins enthousiaste de la noble science de saint Hubert ; même au milieu des fêtes qu'on lui donnait, Charles-Quint demeurait absorbé par les soucis de la politique et restait diplomate.

Deux choses le préoccupaient depuis le matin : l'absence du roi et celle de la duchesse d'Étampes.

Pourquoi le roi était-il subitement malade ?

C'était là un mystère pour lui, et un mystère qu'il voulait sonder à tout prix.

Aussi laissait-il le dauphin s'emporter à la suite de ceux qui franchissaient les taillis et les futaies, et paraissait prendre dans la direction du Moulin pour demeurer en arrière et causer avec son favori don José.

Don José, depuis six mois, s'était si bien emparé de l'esprit de l'empereur, que celui-ci ne voyait et n'entendait que par lui.

L'empereur chevauchait donc le long d'une allée forestière, ayant don José à sa gauche et derrière lui, à distance respectueuse, un groupe de seigneurs de sa suite.

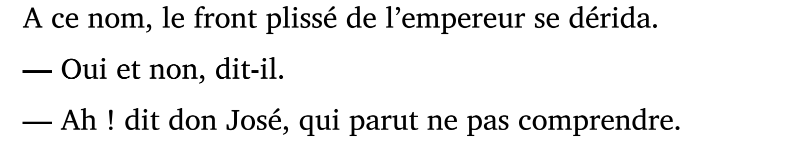
Il chevauchait pensif depuis un quart d'heure, et il avait même mis son cheval au pas, ce qui faisait qu'on n'entendait déjà plus ni la voix des chiens, ni le son du cor.

Don José, voyant son maître en cet état, rompit le premier le silence.

— Votre Majesté est bien soucieuse aujourd'hui, dit-il.

Charles-Quint tressaillit.

— Je gage, continua don José souriant, que Votre Majesté songe à la Périne.



A ce nom, le front plissé de l'empereur se dérida.

— Oui et non, dit-il.

— Ah ! dit don José, qui parut ne pas comprendre.

L'empereur retomba dans son mutisme pendant quelques minutes, puis, tout à coup :

— Que t'en semble, dit-il, de cette subite indisposition du roi ?

Don José eut un nouveau sourire qui semblait dire :

— Je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

— Crois-tu à la maladie du roi ? poursuivit Charles-Quint.

— Oui et non, Sire.

— Explique-toi.

— Le roi était fort épris de la danseuse, hier soir.

— On la lui a conduite au Louvre.

— Eh bien ?

— Le roi n'est plus un jeune homme, et l'excès d'amour a pu lui être funeste.

— Est-ce vraiment ton avis ?

— Ou bien, poursuivit don José, il se peut faire aussi que le roi, de plus en plus enamouré, ait voulu passer la journée tout entière avec sa nouvelle idole et profiter de l'absence momentanée de la duchesse d'Étampes.

— Alors tu n'as aucun pressentiment fâcheux ?

— Aucun, Sire.

— Eh bien ! moi, dit Charles-Quint, je suis moins à mon aise en cette cour qui me choie, au milieu de ce peuple qui me fête, que si j'étais sur un champ de bataille.

— Pourquoi cela, Sire ?

— Je me défie de toutes ces protestations d'amitié.

Don José secoua la tête.

— Et je me figure, poursuivit l'empereur, qu'au dernier moment mon frère François me voudra retenir prisonnier.

Don José haussa les épaules :

— Votre Majesté, dit-il, fait injure au roi de France.

— Non, dit froidement l'empereur, car si j'étais à sa place, il est possible…

— Ah ! Sire, fit le favori, que Votre Majesté n'achève pas. D'ailleurs Votre Majesté né sait pas combien le roi de France est chevaleresque.

— Oh ! si fait ! répondit l'empereur.

— Et esclave de sa parole donnée, ajouta don José.

— Oui, mais il est entouré de princes moins chevaleresques que lui.

— Le dauphin fait mille fêtes à Votre Majesté.

— Soit, mais la dauphine est italienne, et je me défie des Italiens.

— La dauphine n'a aucun pouvoir sur le roi.

— Oui, mais il est une femme qui a sur lui une influence sans égale.

— Votre Majesté veut parler de la reine de Navarre ?

— Précisément.

— Ah ! si Votre Majesté savait ce que je sais.

— Que sais-tu ?

— Ah ! c'est une vieille histoire déjà, Sire.

— N'importe, je veux la savoir.

— Elle remonte au temps de la captivité du roi à Madrid.

— Ah ! que s'est-il donc passé alors ?

— Un événement que moi seul j'ai bien connu, Sire, et qui est resté ignoré même de Votre Majesté.

— Parle-donc, dit le monarque, intéressé.

— Sire, nous avons failli perdre par avance les avantages du traité de Madrid.

— Comment cela ?

— On avait préparé la fuite du roi.

L'empereur tressaillit.

— Et tu découvris le complot à temps.

— Non, Sire, ce fut le roi qui le découvrit.

— Je ne comprends pas, explique-toi plus clairement, mon ami.

— Le roi avait perdu un de ses gentilshommes et, par sa prière, j'avais obtenu de Votre Majesté que le défunt fût transporté en France pour y être enterré dans ses terres.

— Bon ! fit l'empereur.

— La reine de Navarre avait conçu un plan hardi.

— Lequel ?

— Faire prendre un narcotique au roi et le mettre dans la bière, aux lieux et place du mort.

— En vérité ! exclama l'empereur.

— Malheureusement, poursuivit don José, il y avait un homme qui, ne quittant le roi ni le jour ni la nuit, rendait l'exécution de ce plan difficile.

— Cet homme, c'était toi ?

— Oui, Sire. Mais le roi avait coutume de m'offrir à boire quand il soupait, et il fut convenu entre la reine de Navarre et les conspirateurs que le narcotique serait versé dans le vin.

La reine me présenta elle-même un verre, je bus et je tombai foudroyé.

Soudain, le roi, qui n'avait pas encore porté ce gobelet à ses lèvres, se leva stupéfait.

La reine pâlit ; le roi demanda des explications ; la reine avoua tout.

Alors le roi jeta le gobelet derrière lui et dit : Je suis prisonnier sur ma parole, et la parole d'un roi de France est sacrée.

— Et il refusa de fuir ?

— Oui, Sire.

— Mais… toi ?

— Moi, je fus tiré sur-le-champ de mon sommeil léthargique, par ordre du roi qui m'avoua tout et me demanda de n'en point parler.

— Voilà qui est étrange ! murmura l'empereur.

— Vous voyez donc, Sire, acheva Don José, que Votre Majesté se défie bien à tort du roi de France et de la reine de Navarre dont les conseils ne seraient nullement écoutés.

Tandis que don José parlait ainsi et que le visage un moment

assombri de Charles-Quint s'éclaircissait peu à peu, le cerf, trompant toutes les prévisions, était brusquement revenu sur la piste et se dirigeait au galop vers l'endroit même où il avait été attaqué.

Ce qui fit que l'empereur et sa suite, d'abord éloignés de la chasse, s'en trouvaient rapprochés subitement.

Charles-Quint rejoignit donc le dauphin, arriva à l'hallali côte à côte avec lui, et se trouva de retour à Paris un peu après le coucher du soleil.

Cependant il sembla au monarque, en chevauchant dans les rues de la capitale, qu'une certaine animation régnait dans le populaire.

Il y avait des groupes de bourgeois et de gens du peuple au seuil des portes.

Les fronts étaient soucieux et l'on s'entretenait à voix basse.

Çà et là une troupe d'archers passait au galop, dispersant la populace, dont les masses confuses se reformaient aussitôt.

— Oh ! oh ! dit l'empereur étonné. Qu'est-ce que cela ?

— Sire, répondit don José, c'est la curiosité qui amuse tous ces braves gens.

— Tu crois ?

Ils se pressent sur le passage de Votre Majesté pour la contempler plus à leur aise. Écoutez plutôt, Sire.

En effet quelques cris de : « Vive l'empereur Charles ! » se faisaient entendre.

Charles-Quint rentra au Louvre et fit prendre des nouvelles du roi.

— Le roi, lui fut-il répondu, était toujours souffrant et les médecins seuls pénétraient dans sa chambre.

Un vieux seigneur de la suite de l'empereur, qui n'était point allé à la chasse et qui se nommait don Ramon, vint lui parler en grand mystère, tandis que Charles-Quint quittait ses habits de chasse.

Don Ramon était un homme sage et prudent, dont l'empereur ne méprisait pas les conseils.

Don Ramon lui dit :

— Oui, il se passe des choses extraordinaires au Louvre et dans Paris.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Charles-Quint.

— Le roi n'est pas malade.

— Ah !

— Le roi est fou.

— Fou !

— Oui, Sire, avec des alternatives de fureur et d'hébétement.

— Est-ce possible ? Et depuis quand ?

— Depuis hier soir, qu'une certaine bohémienne s'est introduite dans la chambre royale.

— Je sais cela.

— Et qu'elle a fait prendre au roi je ne sais quel breuvage fatal.

L'empereur se souvint alors du récit de don José et murmura :

— Il y a de la reine de Navarre là-dessous.

Don Ramon poursuivit.

— Le parlement s'est assemblé aujourd'hui.

— Pour quoi faire ?

— Pour délibérer sur la folie du roi, et il n'est question de rien moins que de nommer le Dauphin régent.

L'empereur fronça le sourcil et il appela don José pour le consulter.

— Sire, dit don José, la situation est grave, en effet, mais Votre Majesté s'alarme à tort, peut-être.

— J'étais en sûreté à Paris, sous la protection du roi, mais qui me répond du dauphin devenu régent ?

— Mon avis est, dit don Ramon, que Votre Majesté doit quitter Paris cette nuit même.

— Est-ce possible ? demanda l'empereur.

— Tout est possible, dit froidement don José.

Et il ajouta, tandis que l'empereur regardait don Ramon :

— Si j'étais seul avec Votre Majesté, je lui soumettrais un plan.

Don Ramon ne bougea pas : sa fierté d'hidalgo ne lui permettait pas de se retirer, même devant le favori de l'empereur.

Mais Charles-Quint lui dit brusquement :

— Laissez-nous !

Et don Ramon sortit en regardant de travers le favori don José.

Alors celui-ci, se trouvant seul avec l'empereur, lui dit en souriant :

— Sire, je conseillais ce matin à Votre Majesté de dormir sur les deux oreilles. Ce soir je suis de l'avis de don Ramon.

— Ah ! tu penses que je dois quitter Paris ?

— Oui.

— Quand ?

— Cette nuit, et j'ai tout préparé pour le départ de Votre Majesté.

— Mes gentilshommes…

— Vos gentilshommes resteront au Louvre. Il ne faut pas qu'avant demain soir on soupçonne que vous avez quitté Paris.

— Mais… alors…

— Que voulez-vous qu'on fasse de vos gentilshommes, Sire ?

On vous les enverra quand on saura que vous avez quitté Paris et que vous venez de franchir la frontière des Flandres.

— Mais comment sortir du Louvre ?

Don José se prit à sourire.

— Votre Majesté ne songe donc plus à la Périne ?

L'empereur tressaillit.

— Ah ! dit-il, c'est une belle fille dont je garderai longtemps le souvenir.

— Il faut faire mieux que cela, Sire, il faut l'emmener avec vous. Votre Majesté ne lui a-t-elle pas fait demander un rendez-vous ?

— C'est juste.

— Elle attend Votre Majesté.

— Eh bien ?

— Eh bien ! le dauphin saura que vous êtes chez elle, et il n'aura aucun soupçon.

— Bon ! fit l'empereur.

— Votre Majesté pense bien que la Périne n'hésite pas entre Votre Majesté et Cornebut.

— Cela doit être…

— Et qu'elle suivra Votre Majesté. Il y a des chevaux chez elle. Il y a des pages et des écuyers ; quand la Périne a fantaisie de voyager, elle n'a qu'à dire son nom et, par crainte du terrible prévôt, tout le monde s'incline sur son passage. Nous sortirons de France aussi facilement que nous allons sortir du Louvre.

— Tu as donc vu la Périne ?

— Oui, Sire.

— Et elle est avertie ?

— Elle brûle du désir de plaire à Votre Majesté.

— Mais… Cornebut ?

— Cornebut veillera, cette nuit, sur la tranquillité des Parisiens.

— Tu es un homme de génie, don José, fit l'empereur, joyeux.

Et il se prit à songer à la Périne avec ivresse : entre deux batailles, entre deux conseils de ministres, le sombre empereur avait parfois des appétits dévorants.

Le couvre-feu était sonné, lorsque l'empereur Charles-Quint et son favori don José sortirent du Louvre par la poterne du bord de l'eau et montèrent dans une barque qui se mit à remonter le courant dans la direction du palais de la Périne.

Don José avait retenu une barque, une demi-heure auparavant, et il avait dit au batelier :

— Tu m'attendras sous le Pont-au-Change.

Or le batelier avait été exact au rendez-vous, et quand don José et son illustre compagnon eurent pris place dans la barque, elle glissa rapide et silencieuse sur le fleuve. La nuit était noire, le ciel couvert de gros nuages :

— Une belle nuit pour l'amour, Sire, dit don José en espagnol.

— Une belle nuit pour la fuite, murmura l'empereur.

Ce soir-là, le palais de la Périne n'était pas illuminé comme la veille.

A peine çà et là, sur la façade du bord de l'eau, apercevait-on une lumière tremblotante derrière les volets clos.

La barque, sur les indications de don José, vint s'arrêter devant la poterne.

— Bon, dit le batelier en riant, je connais ça.

— Ah ! fit don José, tu es déjà venu ici ?

— Oui, messire.

— Qui donc as-tu conduit ?

— D'abord, messire le prévôt Cornebut.

— Et puis ?

— Et puis messire Amaury de Mirepoix.

— Ah ! vraiment ?

— Celui-ci était en compagnie d'une dame qui avait un masque sur le visage.

— Fort bien, dit don José.

— Et même, répondit le batelier, je connais si bien mon affaire que je vais me coucher au bord de ma barque et dormir un brin.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que, sans doute, vos seigneuries ne sont pas prêtes à ressortir.

— Oh ! non, dit don José, tu peux même t'en aller.

Et il lui mit deux pistoles dans la main.

— Comment te nommes-tu, mon garçon ? demanda Charles-Quint.

— Landry, pour vous servir, messire.

— Eh bien ! mon ami, tu peux t'en retourner, nous n'avons plus besoin de toi.

— Ah ! c'est différent, dit le batelier.

Il souleva soit bonnet et dit encore :

— Bien du plaisir à vos seigneuries.

Puis, tandis que Charles-Quint et son favori montaient lestement sur la berge, Landry donna un coup d'aviron, poussa au large et se laissa aller à la dérive en descendant du côté des tours Notre-Dame.

La poterne s'était ouverte sans bruit.

Le page Beppino apparut :

— Venez, dit-il, ma maîtresse vous attend.

— Ah ! dit l'empereur, qui oublia un moment ses préoccupations et ses inquiétudes, pour ne songer qu'à cette éblouissante créature aux yeux bleus et aux cheveux d'or qu'on appelait la Périne.

Un corridor étroit, sans lumière, était devant eux.

Le page prit l'empereur par la main.

— Venez, Sire, dit-il encore, et que Votre Majesté ne s'effraye pas de l'obscurité.

— Ah çà, dit l'empereur, la Périne se conforme donc à l'édit du couvre-feu ?

— Non, Sire, répondit Beppino, mais elle a peur, ce soir.

— Peur de qui ?

— De ce vilain Cornebut, qui est jaloux comme un tigre.

— Ah ! ah !

Il est venu vers le coucher du soleil, mais elle l'a renvoyé en lui disant qu'elle souffrait d'un violent mal de tête.

Seulement, il est probable qu'il rôde aux environs et s'il voyait

de la lumière, il serait capable de revenir.

— Comment l'entends-tu, don José ? fit l'empereur.

— Sire, répliqua le favori, Votre Majesté n'a rien à craindre.

— Tu crois que Cornebut ne reviendra pas ?

— Quand il reviendra, s'il revient, nous serons partis.

L'empereur, tenant la main de Beppino, se laissa conduire ; au bout du corridor, le page lui dit :

— Il y a un escalier devant vous, Sire, un escalier à descendre.

— Comment ! fit Charles-Quint, nous allons descendre au lieu de monter ?

— Oui, Sire.

— Tu me conduis donc dans la cave.

— Non, mais dans le palais souterrain.

— Plaît-il ?

— Le palais est en double, dit Beppino. Il y en a un dessus et un dessous.

— Et celui qui est dessous…

— Cornebut ne le connaît pas.

— Comment cela peut-il se faire, puisque c'est lui qui a bâti le palais.

— Non, pas lui, Sire, mais un architecte à lui qui était amoureux de la Périne et que la Périne aimait un peu.

— Vraiment ! dit Charles-Quint avec un accent de jalousie.

— Ah ! Sire, ricana don José, Votre Majesté succède à Cornebut comme François Ier au roi Pharamond.

— Allons ! fit brusquement l'empereur.

Et il posa le pied sur la première marché de l'escalier.

Tous trois descendirent environ trente marches ; puis l'empereur trouva de nouveau sous ses pas un sol uni, et il vit briller dans le lointain une pâle clarté.

A mesure qu'il avançait, la lueur devenait plus vive. Enfin le page Beppino prit un sifflet d'argent à sa ceinture et le porta à ses lèvres. Au bruit qu'il en tira, une porte s'ouvrit à deux battants devant l'empereur et une vive lumière vint le frapper au visage.

En même temps, il vit une double rangée de pages et de varlets aux couleurs de la Périne qui l'attendaient pour lui faire honneur.

— Peste ! murmura Charles-Quint à l'oreille de don José, voilà une ribaude qui est suivie comme une reine.

— Ah ! Votre Majesté n'a rien vu encore, murmura don José.

L'empereur traversa ainsi plusieurs salles éclairées de mille feux, encombrées d'arbustes rares et de fleurs qui répandaient autour d'elles des parfums pénétrants, et il arriva à une nouvelle porte fermée jusque-là, et qui s'ouvrit devant lui.

Il était au seuil de l'oratoire de la Périne : à cette époque, le mot *oratoire* n'avait pas le sens qu'il a aujourd'hui.

L'oratoire était le cabinet de toilette, le boudoir d'une princesse.

Quand Charles-Quint entra, la Périne était aux mains de ses camérières.

Elle était drapée dans une robe de velours écarlate brodée de filigranes d'argent, et ses luxuriantes épaules étaient nues.

Assise devant un grand miroir d'acier, elle avait livré sa chevelure dénouée à ses femmes, qui l'arrosaient de parfums.

Sans tourner la tête, elle envoya dans le miroir un sourire à l'empereur, et ce sourire le fit tressaillir et frissonner jusqu'à la moelle des os.

Puis elle lui lendit sa belle main, sur laquelle le monarque déposa galamment un baiser.

En même temps elle fit un signe.

A ce signe, pages, varlets, musiciens, disparurent comme par enchantement, et les bougies pâlirent dans leurs globes de cristal dépoli.

A la clarté étincelante qui remplissait le boudoir, succéda une clarté mate, et une demi-obscurité, pleine de voluptueux mystères, régna dans le boudoir.

Don José avait fait comme les varlets et les pages, il s'était discrètement retiré.

L'empereur et la Périne étaient seuls.

— Ah ! Sire, dit alors la ribaude, en levant sur le monarque son œil tentateur, j'ai eu bien du mal, je vous jure, d'éloigner Cornebut, ce soir.

— Vraiment ! dit le monarque en passant son bras autour de la taille flexible de la Périne ; il est donc bien jaloux, ce vilain prévôt !

Périne soupira et se tut.

— Mais, reprit l'empereur en souriant, comme nous allons nous moquer de lui dans quelques heures, ma belle duchesse !

La ribaude baissa les yeux.

— Car enfin, poursuivit le monarque, don José m'a dit que vous consentiez à me suivre…

— Sire !…

— Je vous emmènerai dans les Flandres d'abord, et je vous donnerai un palais à Bruges ou à Gand. Puis, si la fantaisie de voir l'Espagne s'empare de vous, je vous conduirai en Espagne. Voulez-vous être duchesse ?

Et l'empereur avait, peu à peu, glissé de son siège aux pieds de la Périne ?

Mais tout à coup elle se redressa, et, avec un accent d'effroi :

— Non, Sire, non, dit-elle, je ne vous suivrai pas.

— Et pourquoi donc, ma toute belle ? demanda Charles-Quint, qui ne paraissait pas croire sérieusement à cette résistance subite.

— Parce que j'ai peur, dit-elle.

— Peur ? et de qui ? de Cornebut ?

— Non, Sire.

Et la Périne donnait les marques d'une véritable épouvante.

— Mais de qui donc avez-vous peur, quand je suis là ? dit avec hauteur le monarque.

La Périne tomba à genoux.

— Sire, dit-elle, foulez-moi aux pieds, chassez-moi de votre présence, car je suis une fille perdue, une créature vouée à l'enfer. J'ai un autre amant que Cornebut, et cet amant, c'est Satan, le roi des enfers !

Charles-Quint, stupéfait, regarda, la Périne, et se demanda si elle n'avait pas subitement perdu la raison.

§

Cependant la Périne manifestait un tel effroi que Charles-Quint lui dit :

— Mon enfant, si vous avez peur du diable, rassurez-vous en songeant que je suis le roi catholique d'Espagne, et que, comme tel, j'ai quelque influence auprès de Dieu.

Et Charles-Quint souriait comme un homme qui, tout en livrant les hérétiques aux bûchers de l'inquisition, n'a qu'une foi médiocre.

La Périne était plus belle encore, plus irritante, dans son effroi, que lorsqu'elle souriait.

L'empereur la fit asseoir auprès de lui.

— Voyons, mon enfant, dit-il, expliquez-vous… Parlez…

— Je vous ai dit la vérité, Sire.

— Allons donc !

— Je suis la maîtresse de Satan.

L'empereur se mit à rire, mais la Périne paraissait si convaincue, que le monarque : pensa qu'elle était la victime de quelque supercherie, et il lui dit !

— Comment cela se peut-il faire ? Satan a bien assez de toutes les malheureuses qu'il a perdues et qui sont à sa merci ici-bas, sans venir s'occuper des vivantes.

— Ah ! Sire ! je me suis donnée à lui pour sauver Fleur-d'Amour.

— Qu'est-ce que cela ?

— Le capitaine Fleur-d'Amour, que j'aimais, que Cornebut voulait faire pendre et dont Satan m'a accordé la vie.

Alors la Périne raconta fort ingénument à l'empereur son aventure du sabbat et ce qui s'en était suivi.

L'empereur l'écouta jusqu'au bout.

— Ainsi, dit-il, Satan est votre amant ?

— Oui, Sire.

— Et il partage avec Cornebut ?

— Cornebut n'est pas jaloux de lui, parce que Satan lui a promis sa protection.

— Cornebut l'a donc vu ?

— Oui, Sire.

— Il était donc de chair et d'os, en se nommant ?

— Oui, et il est plus brave qu'aucun homme.

— Peste ! murmura l'empereur. Alors, vous… l'aimez ?…

— Je l'aime et j'en ai horreur.

— Et il vient ici ?

— Presque toutes les nuits.

— Eh bien ! dit l'empereur, riant toujours, s'il vient, je vous supplie de le recevoir, car j'aurais le plus grand plaisir à me rencontrer avec lui.

Et comme l'empereur disait cela, une voix se fit entendre.

Cette voix paraissait sortir des entrailles de la terre et disait :

— Satan sera tout aussi flatté de rencontrer le plus puissant monarque du monde.

Il y avait deux hommes en Charles-Quint : l'archiduc d'Autriche et le prince espagnol.

L'archiduc était Allemand et ne croyait guère, le prince espagnol était superstitieux.

Aussi fronça-t-il le sourcil, disant :

— Qu'est-ce que cette plaisanterie ? Se moque-t-on de moi ?

— On n'oserait, ricana la voix.

Cette fois, au lieu de monter des profondeurs souterraines, elle s'ébattait moqueuse et stridente dans les frises du plafond.

Charles-Quint sentit quelques gouttes de sueur monter à son front, et, se redressant, il porta la main à la garde de son épée.

Un éclat de rire lui répondit.

— Sire roi et empereur, dit la voix, veux-tu toujours me voir ?

— Oui, dit Charles-Quint, qui frappa du pied avec colère.

— Attends, alors.

Et dans la cheminée où flambait un grand feu, il s'éleva tout à coup un nuage de fumée noire d'abord, puis blanche et qui se répandit dans l'oratoire et s'éclaircit ensuite peu à peu ; et Charles-Quint, frémissant, vit un homme vêtu de rouge, un masque sur le visage, debout devant lui.

— Me voilà ! dit-il.

En ce moment l'archiduc triompha du prince espagnol.

— Drôle ! dit-il, je n'aime pas les mystifications et je les châtie

cruellement.

— En vérité ! ricana l’homme masqué.

La Périne s’était affaissée sur un lit de repos et paraissait évanouie.

— Bas le masque, croquant ! dit encore l’empereur. Les bouffonneries sont excellentes peut-être pour se faire aimer d’une ribaude, mais je me nomme Charles, empereur d’Allemagne et roi des Espagne, entends-tu ? Allons, bas le masque !

— Que Votre Majesté soit satisfaite ! répondit l’homme rouge.

Et le masque tomba laissant à découvert le visage bronzé de Michaël.

A son tour l’empereur se mit à rire.

— Un bohémien ! dit-il avec dédain. Tu oublies qui je suis, drôle !

— Je suis un bohémien, en effet, Sire, répondit Michaël.

— Si tu ne veux que je te fasse pendre, drôle, sors d’ici !

— Je suis un bohémien, répéta Michaël, mais un bohémien plus puissant que Sa Majesté Catholique l’empereur et roi.

— Qu’est-ce à dire, misérable ?

— Votre Majesté va voir que je ne mens pas.

Et Michaël frappa sur un timbre, et soudain les portes s’ouvrirent, et une douzaine d’hommes vêtus de rouge comme Michaël firent irruption dans la salle.

Leur teint olivâtre ne laissait aucun doute à l’empereur.

Il avait affaire à des bohémiens.

— Hors de ma présence ! dit-il avec dédain. Sortez, mendiants !

Les bohémiens ne bougeaient.

Alors Charles-Quint tira son épée.

— A moi, don José ! cria-t-il.

Et il se rua l’épée haute sur Michaël.

Michaël riait et demeurait immobile.

L’empereur lui donna un furieux coup d’épée en pleine poitrine.

Mais, ô miracle ! son épée, rencontrant sans doute une cotte de mailles cachée sous le pourpoint rouge du bohémien, se brisa, et

l'empereur n'eut plus que la garde dans la main.

Alors il poussa un cri de rage et répéta :

— A moi, don José ! à moi !

Et don José parut et dit :

— Me voilà, Sire.

— Charge-moi cette canaille ! hurla l'empereur, furieux.

Mais don José se mit à rire :

— Sire, dit-il, je vous dois une confession. Je suis le frère de don José, lequel est mort, il y a plus de dix ans, et je lui ressemblais si fort que Votre Majesté s'est toujours trompée.

Charles-Quint stupéfait fit un pas en arrière.

— Don José et moi nous avions le même père, poursuivit le favori ; mais ma mère à moi était une bohémienne, et je suis bohémien.

— Traître ! s'écria l'empereur, m'obéiras-tu ?

— Je n'obéis qu'à un maître, Sire, et ce maître, le voilà !

Parlant ainsi, don José montra Michaël.

Et Michaël regarda Charles-Quint pâle de courroux et lui dit :

— Il faut en prendre votre parti, Sire ; mais vous êtes aux mains des bohémiens, et vous êtes tombé dans le piège que nous vous avons laborieusement, patiemment tendu.

— Que voulez-vous de moi, misérables ?

— Oh ! beaucoup de choses, dit Michaël.

En ce moment, le roi des bohémiens fit un signe.

A ce signe, ses compagnons sortirent, et il ne resta que Michaël et don José en présence de l'empereur. Quant à la Périne, un des bohémiens l'avait emportée dans ses bras.

Et soudain le sol trembla sous l'empereur, et le plancher parut descendre dans des profondeurs inconnues.

Et Michaël ricanait :

— Vous allez voir, Sire, ce que nous voulons.

Le plancher descendait et le plafond montait.

Charles-Quint éperdu voyait les girandoles fuir au-dessus de sa tête comme semblent monter les étoiles pour celui qui descend au fond d'un puits.

Puis elles s'éteignirent, et l'obscurité la plus profonde régna.

Le plancher descendait toujours.

Cela dura deux minutes encore.

Puis l'empereur entendit un coup sec au-dessus de sa tête, un bruit semblable à celui d'une porte qui se ferme.

En même temps, un point lumineux s'alluma dans les ténèbres.

Alors Charles-Quint vit Michaël qui allumait une lampe et la portait sur une table qui était descendue avec le plancher.

Et, à la lueur de cette lampe, l'empereur regarda autour de lui.

Les lambris dorés de l'oratoire de la Périne avaient disparu pour faire place aux murs humides d'un cachot.

Il leva la tête et vit, au-dessus de lui, un plafond qui ne ressemblait en rien à celui de l'oratoire.

Alors il s'expliqua le bruit sec qu'il avait entendu alors que le plancher descendait.

Un autre plancher s'était fermé au-dessus de lui.

L'empereur était dans un cachot.

Il s'y trouvait avec Michaël et don José, qui avait enfin été bas son masque de courtisan.

L'empereur le regarda avec indignation :

— Ah ! traître, dit-il.

Don José se contenta de sourire.

Alors Michaël montra la table sur laquelle il avait posé une lampe.

Cette table supportait une feuille de parchemin, des plumes et une écritoire.

— Sire, dit le roi des bohémiens, nous allons causer tout à notre aise, à présent.

— Que veux-tu dire, misérable ? fit l'empereur avec mépris.

Michaël ne sourcilla pas.

— Vous êtes empereur et roi, dit-il, mais je suis roi aussi, moi.

— Ah ! dit Charles-Quint avec mépris.

— Vous commandez à des gentilshommes et moi à mes mendiants, poursuivit Michaël. Mais Sire, les mendiants sont aujourd'hui plus forts que les gentilshommes, puisque ceux-ci n'ont pu vous empêcher de tomber en mon pouvoir.

— Vil assassin ! dit Charles-Quint, à cette heure mes hommes sont à ma recherche, et vous serez châtiés cruellement.

— Votre Majesté se trompe ; vos gentilshommes dorment au Louvre bien paisiblement.

— Oui, mais demain ils s'apercevront de mon absence, et alors…

— Mais demain vous aurez signé cela, dit froidement Michaël.

Et il mit un doigt sur le parchemin.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Charles-Quint.

— Votre renonciation au traité de Madrid.

— Vraiment ?

— Et la cession des Flandres et de la Franche-Comté.

Charles-Quint haussa les épaules.

— Enfin, acheva Michaël, c'est votre abdication en faveur de votre fils l'infant don Philippe.

— Tu es fou, drôle !

— Sire, reprit Michaël regardez, ces murs, ils sont sans écho. Nous sommes ici à trente pieds au-dessous du niveau de la Seine ; et vous ne sortirez de ce tombeau qu'après avoir apposé votre parafe au bas de ce parchemin.

— Jamais ! dit l'empereur.

— Alors, Sire, vous serez enseveli tout vivant ici.

— Crois-tu pas, vil mendiant, répondit l'empereur avec dédain, qu'un homme comme moi disparaît de la surface du monde sans que le monde entier se lève pour le rechercher ?

— Je crois une chose, Sire.

— Ah !

— C'est que le roi de France est fou, que le Dauphin est régent, et que si l'Europe s'inquiète de savoir où vous êtes, on lui répondra que vous êtes au donjon de Vincennes.

— Cent mille Espagnols viendront me délivrer.

— Et ils ne trouveront qu'un cadavre.

Et sur ces mots, Michaël posa deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet aigu et prolongé.

Aussitôt le plafond s'entrouvrit et une sorte de panier descendit au bout d'une corde.

Ce panier était assez large pour que deux hommes y pussent tenir debout.

Don José et Michaël s'y placèrent à la grande stupéfaction l'empereur.

Alors Michaël lui dit :

— Sire, nous reviendrons dans deux heures, et si vous avez signé, nous vous rendrons la liberté.

En même temps le panier remonta, emportant Michaël et don José ; le plafond entrouvert se referma et Charles-Quint demeura seul.

§

Une heure après, Michaël était au Louvre où il entrait furtivement, et il se rendait chez la reine de Navarre. Celle-ci était en proie à une vive anxiété.

— Eh bien ? dit-elle en voyant entrer Michaël.

— C'est fait, madame.

— Il a signé ?

— Non, mais il signera.

La reine secoua la tête :

— Je ne le crois pas, dit-elle.

— S'il ne signe pas, il mourra de faim au fond de ce sépulcre où nous l'avons enseveli.

— A moins que le roi ne revienne à la raison d'ici là.

Un sourire vint aux lèvres de Michaël :

— J'ai tout prévu, madame, dit-il.

— Que veux-tu dire ?

— Ce soir, au retour de la chasse, l'empereur a été pris d'une folle terreur.

— Ah !

— Un de ses gentilshommes, don Ramon, est venu le prévenir que le roi était fou.

— Bon ! et puis ?

— Et que le Parlement s'apprêtait à proclamer le dauphin régent.

— Et qu'a dit l'Empereur ?

— Don Ramon lui conseillait de partir sur-le-champ.

Mais la Périne tenait au cœur de l'empereur, et puis don José était là.

— Et l'empereur est allé chez la Périne ?

— Oui, mais don Ramon a envoyé un billet que voilà, et qui est de la main de Don José.

Et Michaël tira le billet de sa poche et le mit sous les yeux de la reine de Navarre.

Ce billet était ainsi conçu :

« Don Ramon,

« L'Empereur notre maître a partagé mon opinion que l'air de Paris lui était désormais malsain.

« Seulement partir ouvertement c'était courir les plus grands dangers, et le plus grand monarque du monde a été contraint de faire comme un larron.

« Quand vous recevrez ce billet, don Ramon, l'empereur et moi, montés sur de bons chevaux, nous aurons déjà mis cinq ou six lieues entre Paris et nous.

« Au petit jour, nous serons si loin que toute poursuite deviendra inutile.

« Écoutez biens les ordres que Sa Majesté me charge de vous transmettre, don Ramon.

« Tout le monde croit l'empereur au Louvre ; il faut laisser tout le monde, les gentilshommes espagnols, surtout, dans cette erreur le

plus longtemps possible.

« Que si, par impossible, quelqu'un des nôtres acquérait la conviction que l'empereur a quitté le palais, dites bien qu'il est chez la Périne, la belle maîtresse du prévôt Cornebut, dont il s'est épris.

« Puis, à midi, répandez le bruit que l'empereur est parti ; assemblez vos gentilshommes et faites-les monter à cheval. Il est peu probable qu'on songe à vous retenir ; mais, si cela était, soyez sans inquiétude, don Ramon, l'empereur reviendra à Paris avec cent mille, hommes pour vous y chercher.

« A vous,

« Don José. »

— Bien, dit la reine, en rendant le billet à Michaël, je commence à comprendre. Mais, enfin, il faut tout prévoir.

— Parlez, madame.

— Si le roi revient à la raison dans huit jours…

— L'empereur sera mort le jour où il aura signé.

— Crois-tu donc qu'un homme comme lui disparait impunément de la surface du globe.

— Assurément non, madame.

— Le roi sera le premier à nous demander de sévères explications.

— Vous ne savez rien, vous, madame.

— Mais toi ?

— Oh ! moi et les miens nous aurons disparu ; ne vous ai-je pas dit, du reste, que j'étais immortel.

— Mais la duchesse d'Étampes, que nous avons éloignée, va revenir.

— Assurément.

— Elle aura vu Denis Maubert.

— Denis Maubert ne sait rien que ce que Chilpéric lui a écrit.

— Et Chilpéric, où est-il ?

— Il est toujours mon prisonnier.

A ce nom de Chilpéric, Michaël avait froncé le sourcil.

— C'est vraiment un grand malheur, madame, dit-il, que vous ne

m'ayez pas laissé faire un fourreau à ma dague du cœur de ce méchant page.

— Qu'as-tu donc à craindre de lui, maintenant ?

— Rien, et cependant j'aimerais mieux qu'il fût mort.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, dit Michaël toujours sombre.

— Il faut tout prévoir, reprit la reine, et ce n'est pas Chilpéric qui me préoccupe en ce moment.

— Qui est-ce donc ?

— Tu crois, toi, que l'empereur signera ?

— J'en suis sûr :

— En vérité !

— Madame, la faim est une torture qui dompte les hommes le mieux trempés.

— Et quand il aura signé, que ferons-nous ?

— On lui servira à souper, et, dans le vin qu'il boira, il trouvera ce sommeil léthargique dont je vous parlais à Madrid, que Votre Majesté redouta pour le roi et dont le vrai don José fit la funeste expérience.

— Et pendant ce sommeil…

— On transportera l'Empereur en litière jusqu'aux frontières du royaume.

Puis on rendra la raison au roi.

— Mais alors le roi s'indignera…

— Assurément.

— Et il déchirera ce parchemin obtenu par la violence.

— Non, madame, dit Michaël en souriant. Le roi, après un premier moment de courroux, se calmera. L'empereur sera loin, l'annulation du traité de Madrid lui paraîtra, une revanche bonne à prendre et il acceptera, sans trop maugréer, les événements accomplis.

— Tu as peut-être raison, dit la reine, mais comment vas-tu faire tenir ce billet à don Ramon ?

— De la façon la plus simple.

— Voyons !

— Il y a toujours un page dans l'antichambre de l'empereur.

— Il y en a même plusieurs, observa Marguerite.

— Don Ramon a choisi cette antichambre pour son logis ; c'est un vieux serviteur fidèle et grognon, fort jaloux de la faveur dont jouit don José, mais s'accordant toujours avec lui sur un point : l'intérêt, la gloire et la grandeur de leur maître commun.

— Bien, fit la reine.

— Je vais sceller ce billet, dit Michaël, et je le ferai porter, par le premier soudard que je rencontrerai dans la cour du Louvre, aux pages de l'antichambre de l'empereur.

Et Michaël fit un pas de retraite.

— Où vas-tu ? demanda la reine de Navarre.

— Je vais passer rue de la Vannerie au quartier des bohémiens, pour m'assurer que notre prisonnier est toujours en notre pouvoir ; précaution inutile, du reste, car il est veillé nuit et jour depuis avant-hier par deux hommes qui se relayent d'heure en heure.

— Et puis ? demanda la reine.

— Et puis, madame, je m'en irai chez la Périne, veiller moi-même sur notre autre prisonnier.

Et Michaël s'en alla, après avoir scellé le billet à l'adresse de don Ramon avec de la cire que la reine de Navarre lui donna.

Un quart d'heure après le billet parvenait à son adresse et Michaël cheminait d'un pas rapide vers la rue de la Vannerie.

Les chaînes du quartier des bohémiens avaient été tendues, et les hommes de la tribu qui n'étaient point occupés chez la Périne veillaient.

L'un d'eux, le père de Betsabée, était à l'entrée de la rue.

— Quoi de nouveau ? demanda Michaël.

— Rien, maître.

— Et le prisonnier ?

— Il est toujours dans la cave de notre maison.

— A-t-il essayé de rompre ses liens ?

— Non, il est même fort résigné.

— Tant mieux !

— Il ne se plaint que d'une chose.

— Laquelle ?

— Qu'il est mal nourri et qu'on lui donne de mauvais vin.

— Donne-lui-en de bon et sers-lui ce qu'il demandera.

— Vous serez obéi, répondit respectueusement le bohémien.

— La sœur de notre roi est chez elle.

— Mais, dit un autre bohémien, elle est fort triste.

— Pourquoi ?

— Triste et inquiète, et elle nous a demandé plusieurs fois déjà, reprit le père de Betsabée, si vous ne reviendrez pas.

— Je vais aller la voir, dit Michaël.

Et il passa, enjambant les chaînes qui étaient tendues.

Et comme Michaël disparaissait dans l'allée étroite de la maison qui lui servait de logis, à lui et à Pepa, deux autres personnages se présentèrent à l'entrée de la rue.

Deux moines !

— On ne passe pas ! fit le père de Betsabée.

Une voix avinée, qui sortit de dessous l'un des frocs, lui répondit :

— Les moines ne sont pas des hommes.

— Tiens ! fit le père de Betsabée, je connais cette voix. Tu es frère Pancrace.

— Oui, dit le moine, qui flageolait sur ses jambes plus encore que de coutume.

— Je te croyais mort…

— J'ai cru l'être, mais je suis ressuscité.

Les deux bohémiens se mirent à rire.

— Et où veux-tu aller ? reprit le père de Betsabée.

— Vers Molina, ma folle maîtresse.

Les deux bohémiens se consultèrent du regard.

— Il est ivre mort, dit l'un.

— Et puis un moine n'est pas un homme, répliqua le second.

— Et vous m'avez toujours laissé passer.

— Toi, oui, mais cet autre…

— C'est mon supérieur, dit tout bas frère Pancrace.

En même temps, il colla ses lèvres lippues à l'oreille du bohémien :

— Si tu me laisses passer, dit-il, tu me rendras un grand service et tu répareras tout le mal que toi et les tiens vous m'avez fait.

— Comment cela ?

— Ce soir, reprit frère Pancrace, en s'appuyant à l'une des chaises pour ne pas tomber, ce soir, je suis rentré à mon couvent.

Il y avait deux jours et deux nuits qu'on ne m'avait vu, et le supérieur m'a condamné à quinze jours de prison, au pain et à l'eau.

— Vraiment ?

— Alors, je lui ai dit que j'étais ensorcelé par une ribaude belle comme les anges, et qui avait une sœur plus jolie encore.

— Oui-da ! fit le père de Betsabée.

— Mon supérieur est un peu paillard…

— Comme toi, vieil ivrogne.

— Et quand je lui ai parlé des deux ribaudes, il m'a promis de me pardonner si réellement elles étaient aussi belles que je disais.

— Et c'est lui que tu amènes ?

— Oui.

— Eh bien ! parle, dit le père de Betsabée, seulement souviens-toi que nous ne sommes pas chrétiens, nous.

— Peuh ! qu'est-ce que cela me fait ?

— Et que si tu te mêles encore de nos affaires et cherches à servir le page Chilpéric…

— Oh ! le petit brigand, dit le moine, si jamais il me tombe sous la main, je l'assomme.

Et le moine retroussa ses manches et mit à nu ses poings énormes.

— Passez, dit le bohémien.

Les deux moines enjambèrent la chaîne et se trouvèrent dans la rue de la Vannerie.

Frère Pancrace s'appuya sur le bras de son compagnon, cessa de

tituber comme par enchantement, et murmura d'une voix qui ne trahissait plus la moindre ivresse.

— Il s'agit maintenant, mon compère, de délivrer Chilpéric, et au plus vite !

Quel était donc le moine qui accompagnait frère Pancrace ?

C'est ce que nous allons vous dire.

On sait ce qui était advenu du moine quand les bohémiens étaient, si à propos, venus en aide à Géromée contre Chilpéric.

La vieille femme lui avait tendu sa cruche, et le moine, la portant avidement à ses lèvres, était tombé foudroyé.

Les bohémiens partis, la Thibaude, encore toute tremblante, s'était hasardée à revenir chez elle.

Elle avait vu le moine couché tout de son long sur le sol, dépouillé de sa robe et ne donnant plus signe de vie.

Cependant, si ses yeux étaient fermés, son corps immobile, Thibaude, en posant la main sur son cœur, s'aperçut que ce cœur battait.

Le moine vivait, mais il était en léthargie.

La Thibaude se mit à lui frotter les tempes et les mains avec du vinaigre ; puis elle lui fit avaler un peu de vin, en se servant d'un couteau pour lui desserrer les dents.

Mais rien n'y fit.

La Thibaude se donnait à tous les diables, car elle ne savait que faire de ce moine, quand elle entendit dans l'escalier un pas qui lui fit battre le cœur.

C'était le pas de Landry.

Landry, que Michaël venait de laisser en lui recommandant de retourner à sa barque ; Landry qui retournait chez lui pour y dormir quelques heures avant de reprendre son labeur.

La Thibaude l'appela, ouvrant la porte toute grande de façon que le batelier vit le moine.

— Mort ! dit-il.

— Non, il dort, mais je ne peux pas le réveiller.

Landry essaya, comme Thibaude, de faire revenir le moine et n'y put parvenir.

— Il se réveillera sans doute, dit-il.

— Mais quand ? demanda Thibaude.

— Peut-être ce soir, peut-être demain.

— Aide-moi à le porter sur mon lit.

— Soit, dit Landry.

La Thibaude fut aux anges, car la mésaventure du moine était cause que le batelier avait franchi le seuil de sa porte.

Elle fit si bien que Landry resta chez elle et que, sous prétexte d'avoir soin du moine, elle l'empêcha d'aller à son travail.

Le soir venu, elle dit au batelier :

— Quand le moine reviendra à lui, qu'en ferons-nous ?

— On le mettra dehors.

— Tout nu ?

— Diable ! fit Landry. Si encore je savais de quel couvent il est.

— C'est un génovéfain. Eh bien ! que ferais-tu ?

— J'irais à son couvent, et je demanderais une robe pour lui.

— Nous verrons, dit la Thibaude. Il faut attendre qu'il s'éveille.

Le moine dormit deux jours et trois nuits.

Le soir du troisième jour, il ouvrit les yeux, tout naturellement, comme un ivrogne de profession qui, son vin cuvé, retrouve toute sa clarté d'esprit et ses plus intimes souvenirs.

Il reconnut Thibaude, il reconnut Landry, et son premier mot fut celui-ci :

— Les bohémiens sont donc partis ?

— Il y a longtemps, dit Thibaude.

— Depuis combien d'heures ?

— Depuis trois jours.

— Hein ? fit le moine, qui se dressa sur le lit.

— C'est la vérité, dit Thibaude ; il y a trois jours que vous dormez, frère Pancrace.

— Ouf ! je dois avoir bien soif, en ce cas.

Et le moine fit claquer sa langue.

Puis il ajouta :

— Donnez-moi mon froc, que je me lève.

— Les bohémiens l'ont emporté.

— Ils ont emporté mon froc ! s'écria le moine avec une mine piteuse.

— Hélas ! oui.

— Je parlais d'aller vous chercher une autre robe à votre couvent, hasarda Landry.

— Merci bien, dit le moine. On me mettrait en prison et on me ferait boire de l'eau.

— Comment ferez-vous alors ? demanda Thibaude.

Le moine était ingénieux quand il n'était pas ivre.

— J'ai une belle idée, dit-il, et je vous la communiquerai plus tard. Pour le moment, causons un peu.

Et il se drapa dans une des couvertures du lit.

— Qu'est devenu Chilpéric ? demanda-t-il.

— Les bohémiens l'ont emmené.

— Oh ! les brigands !

— Et je crois bien qu'ils l'auront tué, dit Thibaude.

— Oh ! non, répondit Landry.

— Qu'en sais-tu, toi ? dit le moine.

Les idées de Landry étaient singulièrement modifiées depuis trois jours.

D'abord, quoique vieille et médiocrement belle, la Thibaude avait fait de son mieux pour le consoler de cet amour sans espoir qu'il conservait pour Géromée. Ensuite il gardait une certaine rancune à Michaël qui l'avait malmené et lui avait enjoint de s'en retourner à son bateau, et de renoncer à Géromée pour toujours.

Puis, enfin, cet amour pur qu'il avait d'abord pour la fille du drapier s'était changé en une sorte d'appétit brutal, mélangé de haine.

Et Landry qui, comme on a pu le voir, n'était pas la discrétion même, raconta ce qu'il savait, et les événements dont il avait été témoin, sans omettre le message dont l'avait chargé Chilpéric, et la rencontre que le vicomte de Mirepoix avait faite de lui et ce qui s'en était suivi.

— Je conclus de tout cela, dit le moine, que, volontairement ou non, tu as trahi mon ami Chilpéric.

— Il me trompait bien, lui, répondit Landry.

— En quoi ?

— Il me disait que c'était pour me rendre Géromée…

— Il disait vrai.

— Oh ! fit Landry, ce qui s'est passé ici prouve bien le contraire.

Le moine haussa les épaules.

— Je ne dis pas, fit-il, que Chilpéric n'eût voulu le droit du seigneur ; mais après elle te fût revenue. Tandis qu'à présent, ni Chilpéric ni toi n'avez rien, si ce n'est le mépris de Géromée, et tu as fait, toi, les affaires de Fleur-d'Amour.

Landry se mordit les lèvres.

— C'est vrai, balbutia-t-il.

— Sans compter que tu t'es fait un ennemi de Chilpéric et que Chilpéric, qui peut tout sur l'esprit du prévôt, te fera pendre.

Landry frissonna.

— A moins que, dit le moine, tu ne répares tes torts.

— Et comment puis-je les réparer ? demanda naïvement Landry.

— En m'aidant à délivrer Chilpéric.

— Vous êtes fou !

— Plaît-il ?

— Chilpéric est aux mains des bohémiens, qui ne le lâcheront pas.

— Bon ! dit le moine. Alors je me passerai de toi.

— Vous voulez délivrer Chilpéric ?

— Sans doute. Et je sais quelqu'un qui m'y aidera au besoin.

— Qui donc ?

— Cornebut, le prévôt.

Landry frissonna de plus belle.

— Et jamais tu n'auras Géromée, dit le moine.

Landry eut un geste de désespoir.

— Sans compter que Chilpéric te fera pendre.

— Mais, dit Landry éperdu, je veux bien vous aider à délivrer

Chilpéric, mais comment ? est-ce possible ?

— Tout est possible quand on veut.

— Que faut-il donc faire pour cela ?

— M'obéir, acheva le moine, qui prit un accent d'autorité.

Et il se leva, toujours drapé dans sa couverture ; et, regardant Thibaude :

— Et toi aussi, tu m'obéiras, dit-il, ou Chilpéric vous fera pendre tous deux.

Thibaude n'avait pas besoin de ces menaces pour embrasser la cause du moine.

Son fol amour pour Landry la poussait à suivre ce dernier dans l'aventure où il s'embarquait.

— Tu es batelier, n'est-ce pas ? reprit le moine.

— Vous le savez bien.

— Eh bien ! retourne à ton bateau et fais ton métier comme de coutume.

— Et puis ? fit Landry.

— Et puis tu reviendras ce soir après le couvre-feu et nous irons délivrer Chilpéric.

— Mais vous n'avez donc pas besoin que je vous procure un froc ?

— Non, dit frère Pancrace. Je n'ai, pour cela, besoin que de Thibaude.

Landry s'en alla ; et ce fut le soir de ce jour-là qu'il eut occasion de conduire dans sa barque don José et l'empereur Charles-Quint, du Louvre au palais de la Périne.

Pendant ce temps, le moine disait à la Thibaude :

— Tu connais aussi bien que moi le cabaret de *l'Écu rogné ?*

— J'y étais l'autre soir, répondit Thibaude.

— Eh bien ! vas-y et dis à maître Carapin que frère Pancrace a besoin de lui.

— Pensez-vous donc que Carapin viendra ici ?

— Oui, certes, répliqua le moine avec conviction.

Une heure après, en effet, la Thibaude revenait avec Carapin,

fort étonné de la mission dont elle s’était chargée, et plus étonné encore quand il vit le moine drapant sa nudité dans une couverture.

— Ah ! mon pauvre ami, dit le moine, si tu ne me viens en aide, je suis un homme perdu ! Hier soir, des escarpes et des mauvais garçons m’ont assailli dans cette rue, et tu vois en quel état ils m’ont mis, je ne sais plus comment rentrer en mon couvent.

Carapin cligna de l’œil.

— Tu vendrais ta robe neuve ? dit-il.

— Oui, fit le moine.

— As-tu donc de l’argent pour la dégager ?

— Non, ils m’ont tout pris.

— Alors, dit froidement Carapin, ce n’était pas la peine de nous déranger.

Pour expliquer la demande du moine et la réponse de l’hôtelier, un mot suffira.

Tout mendiants qu’ils étaient, les génovéfains avaient droit à deux frocs par an.

Quand frère Pancrace n’avait plus ni argent ni crédit, il engageait à Carapin sa robe neuve et se contentait de la vieille jusqu’à ce qu’il pût dégager la première en payant ses dettes.

— Combien te dois-je donc ? demanda frère Pancrace.

— Trois écus.

— Je ne les ai pas.

— Mais j’en ai, moi, dit la Thibaude, généreuse comme une vraie fille de joie qu’elle était.

— Alors, tu peux venir chercher le froc, dit Carapin.

— Est-ce que tu n’as que le mien ? demanda encore frère Pancrace.

— J’ai encore celui du père Mathieu.

— Combien te doit-il ?

— Un écu.

— La Thibaude te donnera quatre écus alors et elle rapportera les deux.

— Hein ? fit Carapin.

— J'ai oublié de te dire que nous étions deux hier soir, deux moines.

— Bon ! dit Carapin.

— Et mon camarade a eu le même sort que moi.

— On l'a mis tout nu ?

— Nu comme un ver.

— Où est-il ?

— Là, derrière cette porte. Mais c'est un moine timide, un tout jeune homme que j'ai un peu débauché. Il n'ose se montrer.

— Soit, dit Carapin en tendant la main, donne-moi mes quatre écus, Thibaude, et viens chercher les deux frocs.

— §

Quand Landry revint, après avoir conduit don José et son mystérieux compagnon chez la Périne, et remisé ensuite sa barque sous l'arche du Pont-au-Change, il trouva frère Pancrace vêtu d'une belle robe neuve.

— Ah ! fit-il, comment avez-vous pu vous procurer un froc ?

— En voilà un pour toi, répondit le moine.

— Pour moi ?

— Oui.

— Mais que voulez-vous que j'en fasse ?

— Je veux que tu le mettes.

— Pourquoi ?

— Pour nous en aller rue de la Vannerie délivrer Chilpéric.

— Je ne comprends pas…

— Imbécile ! ne sais-tu donc pas que le soir personne n'entre plus chez les bohémiens ?

— Eh bien ?

— Personne, excepté les moines, qui ne sont pas des hommes comme les autres.

— Ah ! vous avez raison, fit Landry, qui comprit enfin.

Et il endossa le froc.

— Thibaude, dit alors le moine, laisse-nous encore quatre écus.

La ribaude avait des épargnes. Que n'eût-elle pas donné du reste pour son cher Landry ?

Elle puisa donc dans son escarcelle quatre écus tout neufs et le moine les emporta en disant :

— Tu penses bien que nous allons boire un coup en chemin.

Et, en effet, il conduisit Landry dans un cabaret et ils y restèrent à boire jusqu'à près de minuit.

Mais le moine avait ses heures de raison. Landry remarqua qu'il ne buvait que modérément, et ajoutait même de l'eau à son verre.

Quand on ferma la porte du cabaret, le moine dit à Landry :

— Allons maintenant.

— Vous croyez qu'on nous laissera passer ?

— J'en suis sûr, dit le moine. A la condition que tu ne dises pas un mot.

— Je serai muet.

En effet, comme on a pu le voir, Landry joua fort bien son rôle de supérieur des génovéfains et mit sa capuche rabattue, tandis que frère Pancrace s'expliquait avec les bohémiens qui gardaient l'entrée de la rue.

Quand ils eurent franchi les chaînes, le moine cessa de tituber.

— Où allons-nous ? demanda Landry.

— Chez Jérémiah.

— Qu'est-ce que cela ?

— Une belle fille qui m'aime, dit le moine.

Jérémiah et Molina, sa sœur, pour exercer plus facilement leur triste métier, laissaient la porte de leur maison ouverte toute la nuit.

Le moine et Landry montèrent donc.

Jérémiah reconnut le pas lourd du moine et elle courut à sa rencontre.

— Ah ! c'est toi, dit-elle, je ne t'attendais guère aujourd'hui.

— Pourquoi donc ? fit le moine.

— Parce que, répondit Jérémiah, le bruit a couru que tu étais mort…

— Eh bien ! je suis ressuscité.

— Alors, dit Jérémiah, tu as bien fait de revenir, car nous allons partir d'ici, Molina et moi.

Molina était assise dans un coin de la chambre et gardait une attitude morne et farouche.

— Qu'as-tu donc, toi ? demanda frère Pancrace.

— Son enfant est mort cette nuit, dit Jérémiah.

— L'enfant que les bohémiens gardaient en otage ?

— Oui.

Molina montra le poing au ciel :

— Oh ! dit-elle, je hais maintenant ceux de ma race et je renie ma tribu.

— Mais de quoi est-il mort, ton enfant ?

— Je ne sais pas, dit Molina, je crois qu'ils l'ont tué.

— Alors tu les hais ?

— Oui, de toute mon âme.

— Et tu voudrais te venger ?

— Jérémiah et moi nous avons songé à mettre le feu à la rue.

— C'est une bonne idée, dit le moine, mais peut-être trouverons-nous mieux.

Les deux ribaudes regardaient avec curiosité Landry, qui conservait un air mystérieux.

— C'est un de mes amis, dit le moine, et vous pouvez compter sur lui comme sur moi.

— Et si nous nous vengions, fit Molina, nous aiderais-tu ?

— Je suis venu pour cela.

— Ah ! fit Jérémiah étonnée.

— Mais, chère petite, reprit frère Pancrace, vous savez que le page Chilpéric est prisonnier ici.

— Oui, dit Jérémiah, et c'est un miracle qu'on ne l'ait pas mis à mort.

— Où est-il ?

— Dans la maison à côté, au fond d'une cour.

— Gardé à vue ?

— Jour et nuit.

— Eh bien ! continua frère Pancrace, supposez une chose : que Chilpéric s'échappe d'ici et qu'il recouvre sa liberté.

— Ah ! dit Jérémiah, si cela arrivait, il se vengerait cruellement.

— C'est-à-dire, fit le moine, qu'il irait sur-le-champ trouver son ami le prévôt Cornebut, et que tous les bohémiens seraient pendus.

— Tu crois cela ? dit Molina, dont les yeux étincelèrent de haine.

— J'en suis sûr, dit le moine.

— Oui, fil Jérémiah, mais comment délivrer Chilpéric ?

— Il est enchaîné, dit Molina.

— Et gardé à vue nuit et jour.

Molina s'était approchée de la fenêtre et se penchait dans la rue.

Deux hommes causaient sous la fenêtre et le bruit de leurs voix montait jusqu'à la bohémienne.

Molina se prit à les écouter.

Puis, comme ces deux hommes s'éloignaient, elle se retourna vers sa sœur, le moine et Landry, et leur dit :

— Peut-être y a-t-il un moyen de délivrer le page Chilpéric.

— Ah ! ah ! dit le moine, j'étais sûr qu'en venant chez vous, je trouverais le moyen…

Et les yeux du moine brillèrent comme ceux de Molina, la vindicative bohémienne.

Alors le moine reprit son ton paternel :

— Parle, ma petite, dit-il, parle, et dis-nous ton idée. Je suis sûr qu'elle est excellente.

— Deux hommes parlaient en bas tout à l'heure.

— Ah ! dit frère Pancrace.

— L'un d'eux était Michaël.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le moine.

— C'est notre roi.

— Celui qui joue le rôle de Satan, fit Jérémiah.

— Plaît-il ?

— Et qui, la nuit où on a sauvé le capitaine Fleur-d'Amour t'a promis de le faire évêque.

Le moine tressaillit.

— Comment ! exclama-t-il, le diable n'était donc pas le diable ?

— Imbécile ! dit Jérémiah.

— Et je ne serai pas évêque ?

— Non.

— Alors ce Michaël s'est moqué de moi ?

Jérémiah se mit à rire.

— Raison de plus pour que je le fasse prendre ? murmura le moine, qui était vindicatif.

— Que disait-il donc, ton roi, des bohémiens ?

— Il parlait dans notre langue que vous ne comprenez pas, vous autres chrétiens.

— Et que disait-il ?

— Il parlait de Chilpéric et recommandait qu'on lui donnât à boire et à manger.

— Et puis ?

— Il en donnait l'ordre à Samuel.

— Qu'est-ce que Samuel ?

— L'un des deux bohémiens qui vont remplacer tout à l'heure ceux qui gardent Chilpéric.

— Et l'autre, quel est-il ?

— Je ne sais pas encore.

Puis Molina regarda le moine.

— Tu es fort, toi, dit-elle, et tu assommerais bien un taureau d'un coup de poing.

— J'assommerais un bœuf au besoin.

— A plus forte raison, poursuivit Molina, si ton ami te donne un coup de main, vous viendrez facilement à bout du second gardien de Chilpéric.

— Mais l'autre ?

— Eh bien ! l'autre c'est Samuel, et je m'en charge.

— Tu le tueras ?

— Oh ! non. Mais je lui ferai déserter son poste.

— Comment ?

— Samuel est amoureux de moi, et il me suffira d'un regard et d'un mot pour le faire monter ici.

— Mais, observa le moine, qui avait tout son sang-froid, comment pénétrerons-nous dans la cave où Chilpéric est enfermé ?

— Je le sais, moi, dit Jérémiah.

— Voyons ?

— Cette maison est la voisine de celle où est Chilpéric.

— Bon ! fit le moine.

— La cave de la nôtre communique avec la sienne par un corridor souterrain.

On a enfermé Chilpéric dans une sorte de cellule formée avec des planches écartées les unes des autres comme des barreaux, ce qui fait que les deux bohémiens qui sont chargés de le garder peuvent le voir comme au travers d'une cage. Or, poursuivit Jérémiah, tandis que Samuel sera ici avec Molina, je vous conduirai, moi, par la cave de notre maison jusqu'à la galerie où se trouvent le page et son autre gardien.

— A merveille ! dit le moine.

Et il s'arma d'un long couteau qui était sur la table de Jérémiah.

— J'ai le mien, moi, dit Landry.

— Donc, à l'œuvre !… acheva frère Pancrace.

Pendant ce temps, Chilpéric était, en effet, gardé à vue, comme une bête fauve.

Il avait les jambes liées et les mains attachées derrière le dos.

Cependant on les lui déliait trois fois par jour, à l'heure de ses repas.

Chilpéric, qui s'était montré furieux pendant les premières heures de sa captivité, était maintenant doux comme un agneau.

— Les bohémiens ne m'ont pas tué, se disait-il, désormais je suis tranquille, et ce n'est plus qu'une question de patience.

Cornebut doit retourner Paris dans tous les sens, à cette heure, et il finira bien par me trouver, et alors je me vengerai cruellement.

Les deux bohémiens qui le gardaient au moment où le moine et Landry pénétraient dans la rue de la Vannerie étaient à la fin de leur faction.

Ils furent bientôt remplacés par deux autres, Samuel et Goliath.

Samuel était un garçon de vingt ans, amoureux et mélancolique.

Goliath justifiait son nom. C'était un géant et une brute.

Quand tous deux furent installés dans la galerie souterraine, Goliath regarda Chilpéric avec dédain.

— En vérité, dit-il, pas n'est besoin de deux hommes pour garder un avorton pareil. Si je lui donnais une pichenette sur le nez, il n'en reviendrait pas.

Et Goliath eut un gros rire.

En ce moment une ombre glissa auprès d'eux.

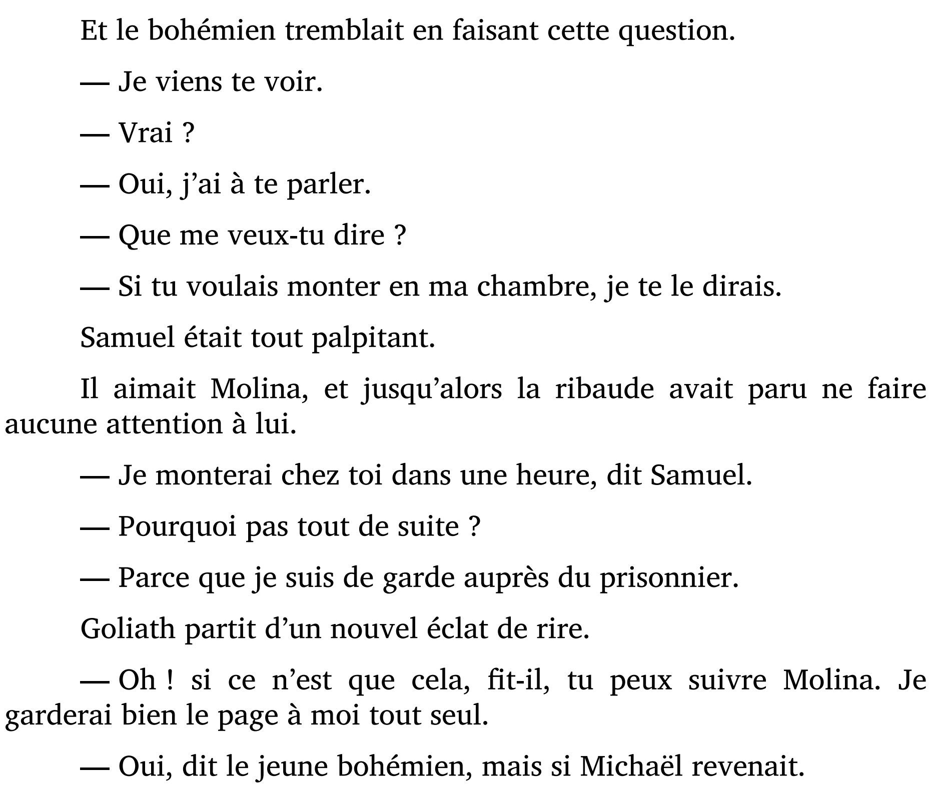
Cette ombre était une femme, et à la vue de cette femme Samuel tressaillit.

— Bonsoir, Samuel, dit-elle.

— C'est toi, Molina ?

— Oui.

— Que viens-tu faire ici ?



Et le bohémien tremblait en faisant cette question.

— Je viens te voir.

— Vrai ?

— Oui, j'ai à te parler.

— Que me veux-tu dire ?

— Si tu voulais monter en ma chambre, je te le dirais.

Samuel était tout palpitant.

Il aimait Molina, et jusqu'alors la ribaude avait paru ne faire aucune attention à lui.

— Je monterai chez toi dans une heure, dit Samuel.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que je suis de garde auprès du prisonnier.

Goliath partit d'un nouvel éclat de rire.

— Oh ! si ce n'est que cela, fit-il, tu peux suivre Molina. Je garderai bien le page à moi tout seul.

— Oui, dit le jeune bohémien, mais si Michaël revenait.

— Michaël ne reviendra pas.

— Et s'il sait que j'ai quitté mon poste…

— Il ne le saura pas, dit encore Goliath.

— Prends garde ! Samuel, dit Molina, je suis capricieuse comme toutes les femmes ; tu me plais en ce moment. Me plairas-tu dans une heure ? je ne sais pas.

— Mais va donc, fit le géant.

Et il poussa Samuel par les épaules.

Molina prit le pauvre homme par la main et l'entraîna tout frémissant de joie dans les ténèbres du souterrain.

Alors Goliath se mit à interpeller Chilpéric qui, assis dans sa cage improvisée, n'avait pas soufflé mot jusque-là :

— Comprends-tu notre roi, page d'enfer, qui te fait surveiller nuit et jour et te donne des gardes comme à un souverain ? ah ! ah ! ah !

— Ton roi à raison, répondit Chilpéric.

— Ah bah !

— Tu te fais fort de me tuer avec une pichenette.

— Oh ! certainement.

— Eh bien ! si je sortais d'ici, moi, je n'aurais qu'un mot à dire pour que tu sois pendu et haut et court.

— Mais tu ne sortiras pas !

Le géant s'était appuyé aux barreaux de la cage et il tournait le dos à la galerie souterraine par laquelle Molina et Samuel s'en étaient allés.

Et tout entier à cette joie cruelle et bestiale de l'homme inintelligent et fort qui abuse de sa force, il insultait Chilpéric.

Chilpéric était calme.

Pourquoi ?

C'est qu'il avait vu Molina ; qu'il savait que la bohémienne exécrait Michaël, et qu'elle lui avait fait un signe mystérieux.

Ce signe, joint à cette circonstance que Molina avait emmené un des deux gardiens, lui donnait à penser qu'à cette heure même quelqu'un cherchait à le sauver.

Mais qui ? était-ce Jérémiah et sa sœur ?

Et tout en écoutant avec flegme les grossières railleries de Goliath, Chilpéric se posait cette question sans pouvoir la résoudre.

Tout à coup un nom et un souvenir traversèrent son esprit.

— Le moine ! se dit-il. C'est peut-être le moine, que j'ai laissé là-bas évanoui et comme mort, et qui, revenu à lui, s'inquiète de moi.

Comme il se disait cela, tandis que Goliath continuait à l'injurier, quelque chose s'agita dans les ténèbres d'un corridor souterrain.

Chilpéric tressaillit.

Ce quelque chose, en s'agitant, prit une forme et des contours, et le page reconnut une robe grise se détachant en vigueur dans l'obscurité.

La robe cachait un moine, et ce moine pouvait bien être frère Pancrace.

Mais il n'était pas seul, et le page vit, soudain derrière lui un autre moine s'avancer avec les mêmes précautions.

— Diable ! se dit Chilpéric, voilà qui se complique !

Cependant, il trouva bon d'occuper l'attention de Goliath afin que le géant ne se retournât point.

— Tu seras pendu, lui dit-il, franc et court.

Goliath se mit à rire grossièrement.

— Tu seras mort avant moi, dit-il.

— La corde te fait donc peur ? ricana le page.

Et il avait toujours l'œil fixé sur les moines, qui s'avançaient à pas de loup.

— Il n'y en aurait pas d'assez solide pour supporter le poids de mon corps, ricana Goliath.

— Préfères-tu un autre genre de mort ? continua le page d'une voix railleuse. Parle : je suis l'ami du prévôt et il n'a rien à me refuser.

Quelque chose brilla dans l'ombre, et Chilpéric reçut dans les yeux comme un éclair.

— Veux-tu périr sous le poignard ? dit-il.

Goliath ne répondit pas.

Le moine herculéen, frère Pancrace, venait de lui enfoncer jusqu'au manche, entre les deux épaules, le couteau qu'il avait pris sur la table de Jérémiah.

Et, comme un bœuf foudroyé par la massue, Goliath s'abattit sur le sol en faisant craquer les barreaux de la cage de Chilpéric dont il entraîna la porte brisée dans sa chute.

Goliath était mort, Chilpéric était libre.

— Mon fils, dit frère Pancrace, en lui déliant les mains aussitôt, nous causerons quand nous serons hors d'ici. Pour le moment, fais ce que je veux.

Et, sur un signe du moine, Landry se dépouilla du froc qu'il portait.

— Landry ! exclama Chilpéric.

— Chut ! dit le moine, mets cette robe et suis-moi.

— Mais Landry va donc rester ici ?

— Non, il passera le reste de la nuit chez Jérémiah et il s'en ira demain en plein jour.

Cinq minutes après, les deux moines se représentaient à la chaîne du bout de la rue.

Le père de Betsabée était toujours là, sentinelle vigilante.

— Toi ! dit-il, tu n'es pas resté longtemps chez Jérémiah, il me semble.

— Elle avait du monde, répondit frère Pancrace d'un ton bourru.

Et il passa.

Chilpéric avait la taille de Landry, à peu de chose près.

Malgré sa clairvoyance, le père de Betsabée ne soupçonna pas un seul instant que c'était le page qui suivait frère Pancrace et non plus celui qu'il avait pris pour le supérieur du couvent.

Le moine et Chilpéric s'éloignèrent donc en toute hâte et ne s'arrêtèrent pour respirer que lorsqu'ils eurent mis entre eux et la rue de la Vannerie toute la distance qui séparait le quartier des bohémiens de la place de Grève.

— Ouf ! dit alors le moine, voilà de la belle besogne et lestement faite. Tu penses que je dois avoir une fière soif à cette heure.

Chilpéric se prit à sourire :

— Comment as-tu donc fait pour ne pas te griser ? dit-il.

— Je n'ai bu que de l'eau, mais j'avais bonne envie de te délivrer. Aussi tu vas me payer à boire maintenant.

— Où cela ?

— Chez Carapin, à *l'Écu-rogné.*

— Non, dit Chilpéric.

— Hein ? s'écria le moine, tu me dois la liberté, peut-être même la vie, et tu refuses de me payer à boire ? Mais tu es donc le plus ingrat des hommes ?

Chilpéric frappa sur l'épaule du moine.

— Tu es un imbécile ! dit-il.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai pas soif ; mais je ne t'empêche nullement de boire.

— Je n'ai pas d'argent, soupira le moine.

— En voilà, répondit Chilpéric, à qui les bohémiens avaient laissé sa bourse.

— Et tu me laisseras boire seul ?

— Je ne veux pas aller chez Carapin.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai bien autre chose à faire, en vérité !

— J'ai soif, grommelait le moine.

— Écoute, dit Chilpéric tout bas, si tu veux boire du vin comme n'en a jamais eu Carapin, viens avec moi.

— Où donc ?

— Au Châtelet, chez le prévôt Cornebut.

— Tu es fou !

— Le prévôt nous donnera à manger, et nous boirons de son meilleur vin, je te le promets.

— Tu crois ?

— Et il te baillera cent pistoles pour te remercier du service que tu m'as rendu.

— Au fait, murmura le moine, le Châtelet est à deux pas, allons !

Au lieu de se présenter à la grande porte, Chilpéric frappa à une poterne du bord de l'eau.

Derrière cette poterne était une sentinelle unique.

— Que voulez-vous ? dit-elle en regardant les deux moines avec étonnement.

Chilpéric avait la cagoule baissée.

— Mon bel ami, dit-il au soudard, c'est la reine de Navarre qui nous envoie auprès de monseigneur le prévôt.

— Ah ! fit le soldat hésitant.

— D'abord, reprit Chilpéric, les moines passent partout ; et si tu voulais nous barrer le passage, il t'arriverait, demain, des choses fâcheuses.

En même temps, il mit une pistole dans la main du soudard.

Celui-ci s'effaça et les deux moines entrèrent.

Chilpéric gagna un petit escalier qui se trouvait à dix pas de la poterne et conduisait à l'appartement de François Cornebut.

C'était par cet escalier que le prévôt sortait prudemment du Châtelet quand il allait à ses rendez-vous d'amour.

— Hélas ! dit tout bas le moine, penses-tu que le prévôt soit chez

lui ? N'est-il pas chez la Périne, au moins ?

— Il est chez lui, j'ai vu de la lumière à sa fenêtre, en traversant la rivière, répliqua Chilpéric, continuant à gravir sans bruit l'escalier.

Le prévôt, en effet, était chez lui, non point couché, mais la cuirasse au dos et le casque en tête, comme il convenait à un gouverneur de Paris, au milieu des graves événements qui s'accomplissaient.

Cornebut se tenait prêt à monter à cheval, pour le cas où les Espagnols, s'apercevant de la disparition de l'empereur Charles, feraient quelque tapage et en appelleraient au peuple et aux partisans de madame la duchesse d'Étampes.

Chilpéric pressa un bouton dans une boiserie et un panneau de cette boiserie s'ouvrit aussitôt lui donnant accès dans la salle où se trouvait Cornebut.

Celui-ci, voyant ces deux moines, fit un pas en arrière.

Mais alors la cagoule de l'un deux tomba.

— Chilpéric ! exclama le prévôt.

— Oui, dit le page, Chilpéric qui vient sauver votre tête, monseigneur, laquelle tête menace, à cette heure, de divorcer d'avec vos épaules.

Cornebut fit un nouveau pas en arrière.

Alors le page posa un doigt sur ses lèvres.

— Si vous appelez, dit-il, si quelqu'un entre ici et me voit, je ne réponds plus de rien…

L'accent du page était froidement solennel et Cornebut le regarda avec anxiété.

Cependant madame la duchesse d'Étampes était partie en toute hâte pour Étampes où son favori Denis Maubert agonisait.

Elle avait fait le voyage avec rapidité et, à peu près à l'heure où le roi sortait de souper chez la Périne, elle s'installait au chevet de Denis Maubert.

M. René du Guébriant était toujours là ; il avait eu pour consigne de ne pas laisser approcher le malade tant que le roi et sa suite seraient à Étampes ; mais cette consigne donnée par Amaury de Mirepoix lui paraissait être levée du moment que le roi était parti.

D'ailleurs, il n'y avait pas grand danger à ce que le malade reçût maintenant des visites.

Denis Maubert était plongé dans une atonie et un hébètement qui semblaient faire prévoir sa fin prochaine.

Quand la duchesse entra, il ne la reconnut pas.

Elle s'assit auprès de lui, elle lui prit la main, elle l'appela par son nom.

Le médecin la regarda d'un œil stupide.

La duchesse aimait son médecin, d'abord pour les services qu'il lui rendait, ensuite par habitude et comme on aime un animal favori.

Elle passa le reste de la nuit à son chevet, lui préparant elle-même des potions calmantes.

Vers le matin, comme les premiers rayons de l'aube glissaient sur les toits voisins, le blessé parut sortir de cette effrayante atonie, dans laquelle il était plongé.

Il regarda la duchesse d'Étampes fixement, et un cri lui échappa.

Il l'avait reconnue.

Puis il se dressa sur son séant, la regardant toujours et lui disant :

— Vengez-moi !

La duchesse lui prit la main :

— Qui donc, fit-elle, t'a mis en cet état ?

— Un gentilhomme de la reine… de Navarre… répondit-il d'une voix éteinte.

La duchesse fronça le sourcil.

— Et pour quoi vous êtes-vous donc pris de querelle ? fit-elle.

— Je gênais les projets de la reine… et ceux de Michaël… le roi des bohémiens… l'empereur… prisonnier… les deux flacons… madame… les deux flacons… Telles furent les paroles, en apparence incohérentes, qui sortaient de la bouche de Denis Maubert, et que René de Guébriant, qui se tenait respectueusement à l'écart, n'entendit pas.

En même temps les yeux de Denis Maubert s'étaient fixés sur son pourpoint ensanglanté qu'on avait accroché à un clou planté dans le mur.

La duchesse comprit la fixité de ce regard, et, se levant, elle alla détacher le pourpoint et le posa sur le lit.

— Cherchez dans la poche, dit encore Denis Maubert.

La duchesse obéit encore et tira de la poche du pourpoint deux petites fioles de la grosseur du pouce.

— Qu'est-ce que cela ? fit-elle avec étonnement.

Denis Maubert semblait avoir retrouvé une énergie surhumaine : son regard étincelait et ses narines frémissantes respiraient la vengeance.

— Madame, dit-il tout bas, je ne sais ce que les bohémiens et la reine de Navarre ont tramé contre vous, contre moi, contre l'empereur Charles…

— Mais ces deux flacons ? insista la duchesse.

— Ils vous serviront peut-être.

— A quoi ?

— Celui-ci rend un homme fou.

— Ah ! fit la duchesse, qui glissa ce flacon dans son aumônière… et l'autre ?

— L'autre rend la raison.

— Subitement ?

— Subitement.

Et Denis Maubert, épuisé, retomba pâle et mourant sur son oreiller.

— Partez ! exclama-t-il d’une voix éteinte… ne quittez pas le roi… Adieu, madame…

René de Guébriant n’avait rien entendu ; mais il avait vu la duchesse tenir précieusement les deux flacons dans son aumônière en les plaçant chacun dans une poche différente pour ne point les confondre.

Madame d’Étampes jeta sur son favori un douloureux et tendre regard.

Puis, appelant le jeune gentilhomme :

— Messire, lui dit-elle, je vous recommande mon malheureux ami, ne le quittez pas, tâchez de le sauver, et mon amitié vous est acquise.

— Je ferai tout ce que je pourrai, madame, répondit René.

Denis Maubert n’entendait plus, ne parlait et ne voyait plus.

Il était retombé dans cette somnolence voisine de la mort à laquelle seule la vue de la duchesse l’avait un moment arraché.

Une heure après, la favorite quittait Étampes en toute hâte.

Elle ne savait rien, mais elle devinait tout.

Qui donc l’avait prévenue que Denis Maubert se mourait, sinon des gens qui avaient intérêt à l’éloigner momentanément du roi ?

Et puis, qu’avait donc voulu dire Denis Maubert en lui disant que l’un de ces deux flacons rendait fou, tandis que l’autre détruirait l’effet du premier.

Denis Maubert n’avait pas dit autre chose : mais c’était plus que suffisant pour que la duchesse soupçonnât une partie de la vérité.

Elle voyageait en litière, escortée de quatre gentilshommes ; les mules trottaient, les chevaux des gentilshommes galopaient, et il n’était pas midi quand la petite troupe atteignit Longjumeau.

Là, madame d’Étampes hésita.

Continuerait-elle son chemin vers Paris, ou bien irait-elle à Rambouillet ?

La veille, il avait été convenu entre le roi et l’empereur qu’on chasserait à Saint-Germain.

Donc, le roi et l’empereur, selon la duchesse, n’étaient pas à Paris.

Ensuite, si l’empereur courait un danger, comme le lui avait

laissé entendre Denis Maubert, n'était-ce pas plutôt à cette chasse que partout ailleurs ?

Enfin les deux flacons intriguaient toujours étrangement la duchesse et, tout à coup, elle se souvint de ce pauvre diable de Jérôme que Denis Maubert employait ordinairement dans son laboratoire et qui était un chimiste habile.

Et, dès lors, la duchesse fut décidée.

Elle ne prit ni la route de Paris, ni celle de Saint-Germain, mais bien le chemin de Rambouillet.

C'était là qu'elle trouverait, là qu'elle saurait peut-être ce que Denis Maubert mourant n'avait pu lui dire.

Elle avait changé de mules à Longjumeau ; ses gentilshommes s'y étaient procuré des chevaux frais.

La duchesse se remit donc en chemin avec une célérité merveilleuse, et elle franchit en quatre heures les quinze lieues qui séparent Longjumeau de Rambouillet.

Jérôme, le pauvre diable de chimiste, n'avait pas quitté le château que toute la cour avait déserté.

La duchesse, en arrivant, le trouva travaillant dans le laboratoire, avec le calme et la sérénité d'un savant à qui importent peu les agitations du monde.

Il demeura tout interdit à la vue de la duchesse.

Mais celle-ci n'avait pas le temps d'entrer dans de bien longues explications.

Elle mit sous ses yeux les deux flacons et lui dit :

— Sais-tu ce que c'est que ça ?

— Oui, madame, j'ai analysé les deux substances, le jour où messire Denis Maubert les a apportées.

— Eh bien ! que contiennent-elles ?

— Le premier flacon rend fou.

— Et le second guérit ?

— Instantanément.

— Est-ce là tout ce que tu sais ?

— Non, madame, répondit le chimiste. Quand Denis Maubert a apporté ces deux flacons, il m'a raconté où il les avait pris et ce qu'il avait vu.

— Parle donc ! fit la duchesse, anxieuse.

— Vous aviez envoyé Denis Maubert à Paris…

— Oui, pour y voir Cornebut.

— Denis Maubert s'en était allé au Louvre et, par sa fenêtre, il avait pu plonger ses regards dans l'appartement de la reine de Navarre.

— Bon, après.

— Après, il avait vu un gentilhomme causer mystérieusement avec elle ; puis il avait suivi ce gentilhomme quand il sortit du Louvre, et il l'avait vu entrer dans une maison de la rue des Prouvaires.

— Et puis ?

Alors Denis Maubert était monté chez une ribaude, qui habitait la maison vis-à-vis, et de la fenêtre de cette ribaude il avait pu voir le gentilhomme se déshabiller dans une chambre encombrée de cornues et d'alambics, comme un laboratoire, revêtir une robe rouge et se livrer ensuite à des expériences.

— Lesquelles ?

— Un pauvre garçon était arrivé. L'alchimiste lui avait présenté une fiole qu'il avait aussitôt portée à ses lèvres.

Soudain le pauvre garçon était entré en fureur, puis il s'était mis à rire, s'était endormi et, pendant vingt-quatre heures, il était resté comme mort.

— Et pendant ces vingt-quatre heures, Denis Maubert est donc demeuré chez la ribaude ? demanda la duchesse.

— Non, madame, mais il y est revenu le lendemain soir, juste au moment où l'alchimiste faisait avaler au dormeur quelques gouttes d'une autre liqueur.

— Et que s'est-il passé alors ?

— Le pauvre garçon s'éveilla parfaitement calme et raisonnable, et l'alchimiste et lui s'en allèrent en toute hâte, comme des gens qui ont un rendez-vous pressé.

— Et Dents Maubert ?

— Denis prit une planche, la plaça comme un pont entre la fenêtre de la ribaude et celle de la chambre que l'alchimiste venait de quitter, et il alla visiter les deux fioles.

— Ce sont celles-là ?

— Non, mais ces deux flacons contiennent quelques gouttes chacune des deux liqueurs mystérieuses.

Tandis que Jérôme parlait, la duchesse s'était souvenue tout à coup.

Elle s'était souvenue que le roi, un soir qu'il était à ses genoux, lui avait raconté les douleurs de sa captivité à Madrid, et narré tout au long le complot formé entre la reine de Navarre, la reine, et une poignée de bohémiens, pour l'enlever aux Espagnols et le rendre à la liberté.

Et, ce souvenir aidant, la duchesse redemanda sa litière en toute hâte et dit à Jérôme un peu étonné :

— Prends ton manteau et suis-moi.

— Où me conduisez-vous, madame ?

— A Paris, sauver l'honneur du roi ! répondit-elle.

§

Et tandis que la duchesse courait vers Paris, que les bohémiens descendaient l'empereur Charles dans ce souterrain dont il ne devait sortir vivant qu'après avoir signé sa renonciation au traité de Madrid, tandis que le parlement, dans une séance de nuit, proclamait, sur la folie subite du roi, le dauphin régent du royaume, messire François Cornebut, pâle, hors de lui, écoutait le récit de Chilpéric.

— Ainsi donc, disait-il, j'ai été joué, non par Satan, mais par un homme, et cet homme est un bohémien !

— Et le bohémien, racontait le page, est depuis quinze jours l'amant heureux de la Périne.

— Oh ! je le ferai mourir sur la roue ! hurlait Cornebut, ivre de rage.

— Je l'espère bien, dit Chilpéric en souriant.

Tout à coup la colère de Cornebut fit une brusque volte-face.

Et regardant le page, le farouche prévôt lui dit :

— Et toi aussi !

— Moi ! exclama Chilpéric.

— Oui, toi.

— Mais, monseigneur…

— Je te ferai rouer, continua Cornebut, parce que tu savais la vérité et que tu ne me l'as point dite.

— Mais, monseigneur, quand j'ai voulu parler…

— Tais-toi !

Et Cornebut frappa violemment sur un timbre.

Au bruit, la porte s'ouvrit et un homme entra.

A la vue de cet homme, Chilpéric comprit qu'il était perdu, car cet homme, c'était le capitaine Fleur-d'Amour.

— Hé ! Fleur-d'Amour, lui dit Cornebut, vois-tu ce vilain page ! il a voulu te prendre ta femme, et je le condamne à mort.

Fleur-d'Amour crut que le prévôt lui ordonnait d'arrêter Chilpéric sur l'heure, et il tira son épée.

D'un geste, le prévôt arrêta Fleur-d'Amour.

— Appelle quatre de tes archers et jetez-moi ce page et ce moine dans un cul de basse-fosse.

Chilpéric voulut se jeter aux pieds de Cornebut.

Mais Cornebut le repoussa durement :

— Tu seras roué, toi, le bohémien et la Périne, et tous ceux qui se sont ri de moi ! dit-il.

Et Fleur-d'Amour, ayant appelé ses archers, emmena Chilpéric ivre d'épouvante, tandis que le moine se lamentait et murmurait :

— Nous eussions joliment mieux fait d'aller boire une cruche de vin à la taverne de *l'Écu rogné.*

Et, une fois encore, le prévôt se trouva seul.

Il écumait et se promenait par la chambre comme une bête féroce enfermée dans une cage.

Ainsi donc il avait été trahi, joué, bafoué ; il était entré dans un complot contre le roi, il avait favorisé l'avènement du dauphin à la régence, et tout cela pour voir la Périne aux bras d'un autre, d'un bohémien misérable, d'un païen qui se moquait de lui !

Et pourtant, il est trop tard, maintenant, pour qu'il pût revenir en arrière !

Le roi était bon, le dauphin gouvernait. Sir Cornebut voulait conserver sa charge de prévôt de Paris.

Comment donc se vengerait-il ?

Et comme, frémissant de fureur, il se posait cette question, une porte s'ouvrir sans bruit, cette même porte dissimulée dans la boiserie

et qui avait déjà livré passage à Chilpéric et au moine.

Et Cornebut recula pâle et la sueur au front devant une femme qui entrait calme et froide.

Cette femme, c'était la duchesse d'Étampes.

— Cornebut, lui dit-elle, je sais tout. Tu étais ma créature et tu m'as trahie, comme tu as trahi le roi. Tu t'es vendu au dauphin et à la reine de Navarre, et tu as aidé à déshonorer le roi chevalier.

— Madame…

— Je me suis présentée aux portes de Paris, il y a une heure, et on n'a pas voulu me laisser rentrer, poursuivit la duchesse ; alors je me suis jeté dans un bateau et je suis arrivée sous les murs du Châtelet.

Un archer, à qui sans doute on n'avait pas donné la consigne, s'est incliné devant moi et il m'a laissée passer. Me voilà !

Cornebut, je viens t'offrir la paix ou la guerre.

Le roi est fou aujourd'hui, mais demain il sera guéri, et sa vengeance sera terrible. Il exilera la reine de Navarre, il exilera le dauphin, et il l'enverra mourir en Grève.

— Madame !…

— Veux-tu la guerre ? Je me retire, continua la duchesse. Veux-tu la paix ? Je te pardonne, à la condition que tu me serviras !

— Mais, madame, balbutia Cornebut, il est trop tard… le roi est fou ! le roi n'a plus de pouvoir… un seul homme… monseigneur le dauphin…

— Que je voie le roi, dit la duchesse, et le roi aura sa raison.

— Oh ! s'écria Cornebut, si vous disiez vrai, madame.

— Je te le jure !

Et elle parlait avec un tel accent de conviction, que Cornebut fut convaincu lui-même.

— Et vous me pardonneriez ? fit-il.

— Si tu m'aides à sauver l'honneur du roi, répondit la duchesse, je t'engage ma parole que tu seras, comme par le passé ; prévôt de Paris, et que tu auras le collier de Saint-Michel, objet de tes convoitises !

Cornebut hésitait encore.

Mais en ce moment il songea à ce bohémien qui lui avait pris la

Périne.

— Ah ! dit-il, si je me venge, je mourrai content !

— Alors tu es à moi de nouveau ?

— Oui, madame.

— Corps et âme ?

— Foi de gentilhomme !

Lorsque Cornebut engageait sa foi de gentilhomme, il était résolu à la tenir.

C'était pour lui une raison de croire qu'il était gentilhomme réellement.

— Il faut que tu me conduises au Louvre sur-le-champ, poursuivit la duchesse.

— Mais on vous reconnaîtra, madame.

— Non, dit la duchesse, appelle un de tes archers, et donne-moi ses habits.

Un manteau dont je relèverai le collet, un chapeau que j'enfoncerai sur mes yeux, achèveront de me rendre méconnaissable.

— Soit ! dit le prévôt, dévoré d'une ardente soif de vengeance, venez, madame…

Les premières clartés de l'aube glissaient dans le ciel.

Paris, agité pendant toute la soirée, avaient fini par s'endormir.

Durant la nuit, les archers avaient parcouru les rues, enjoignant aux bourgeois de rentrer chez eux, et le bruit de la folie du roi, qui s'était répandu par la ville avec la rapidité de l'éclair, avait été suivi de l'arrêt du parlement qui confiait la régence au dauphin.

Cet arrêt, cependant, n'avait point encore été promulgué.

On attendait le jour pour cela.

Mais si Paris était calme, le Louvre était en rumeur.

Les Espagnols de la maison de l'Empereur commençaient à s'inquiéter de l'absence de leur maître ; la reine de Navarre ne s'était point mise au lit, et la dauphine était auprès d'elle.

Le dauphin allait et venait par le Louvre, s'assurant de ses gentilshommes, et la rumeur commençait à se répandre que l'empereur Charles avait été arrêté dans la soirée et qu'il allait être conduit au donjon de Vincennes.

Enfin, un des gentilshommes de la duchesse d'Étampes était parvenu à entrer dans Paris, et disait qu'on avait refusé les portes à la duchesse, en raison d'un ordre de monseigneur le dauphin.

Pendant ce temps, le roi était en proie à des alternatives de fièvre et de somnolence.

Tantôt il brisait tout ce qui lui tombait sous la main, demandait son cheval, voulait se mettre à la tête de son armée et aller combattre les Espagnols ; tantôt, au contraire, il se sentait pris d'une lassitude extrême, se jetait sur son lit et fermait les yeux.

Le jour commençait donc à paraître, quand une troupe d'archers à cheval, ayant Cornebut à sa tête, entra brusquement dans la cour du Louvre.

Un des archers mit pied à terre, jeta sa bride à l'un de ses compagnons et, en deux bonds, eut atteint la première marche d'un petit escalier affecté aux pages et autres gens de service.

Cet archer avait enfoncé son chapeau sur ses yeux, et il était si bien enveloppé dans son manteau, que nul n'aurait pu voir son visage.

Il monta rapidement, et arriva jusque dans le corridor qui conduisait aux appartements du roi.

Là, il rencontra un page qui lui dit :

— On ne passe pas !

— Ordre du prévôt ! répondit l'archer.

Et il passa, écartant brusquement le page.

Dans l'antichambre royale, deux autres pages voulaient également s'opposer à son passage, mais en ce moment la porte de la chambre du roi s'ouvrit et l'un des deux médecins sortit.

Alors l'archer ôta son chapeau.

Le médecin recula. Il avait reconnu la duchesse d'Étampes.

Et il n'était pas encore revenu de sa stupéfaction, que la duchesse était auprès du roi.

Le roi dormait, en ce moment, à la suite d'une violente colère.

Et comme le médecin rentrait dans la chambre à la suite de la duchesse, celle-ci ferma la porte vivement, et d'un ton impérieux elle lui dit :

— Ne laissez entrer personne.

— Mais, madame… balbutia-t-il.

Elle ne lui répondit pas et s'approcha du roi.

Sur le guéridon auprès du lit, il y avait un hanap qui contenait encore quelques gouttes de potion, et dans ce hanap une cuiller.

La duchesse prit cette cuiller, tira de son sein l'un des deux flacons que lui avait donnés Denis Maubert et en versa dedans le contenu.

— Que faites-vous, madame ? s'écria le médecin.

Mais déjà la duchesse avait entrouvert les lèvres du roi endormi et lui avait fait entrer la cuiller dans la bouche.

Ce fut rapide comme la foudre.

Le roi ouvrit brusquement les yeux, se dressa sur son séant, aperçut la duchesse et la reconnut malgré son déguisement.

— Vous ! dit-il, vous !

— Moi, Sire.

Le roi était tout vêtu, il sauta à bas de son lit et, regardant

encore la duchesse :

— Mais que se passe-t-il donc ? demanda-t-il, que vous êtes ainsi vêtue ?

— Si j'avais gardé mes vêtements de femme, lui répondit la duchesse, je n'aurais pu parvenir jusqu'à vous et vous seriez toujours fou.

— Fou ! s'écria le roi.

— Vous ne l'êtes plus, Sire, je le vois à la limpidité de votre regard, je le devine au calme de votre voix.

— Mais je l'ai donc été ?

— Oui, Sire.

Tout à coup le roi se souvint :

— Ah ! s'écria-t-il, c'est cette infâme bohémienne qui m'a fait boire un verre d'eau.

— Empoisonnée, lui dit froidement la duchesse.

Et elle courut à une fenêtre qui donnait sur la grande cour du Louvre et l'ouvrit violemment.

— Eh ! messire François Cornebut ? cria-t-elle.

Cornebut, sans doute, n'attendait que ce signal, car il monta en toute hâte.

Le roi était calme, hautain, regardant tour à tour la duchesse et son médecin.

— Que se passe-t-il donc ici ? disait-il.

— Une chose bien simple, Sire : le parlement a reconnu votre folie, et dans une heure, monseigneur le dauphin sera proclamé régent du royaume.

Le roi jeta un cri.

— En même temps, poursuivit la duchesse, l'empereur Charles, l'hôte sacré de Votre Majesté, a été emprisonné par une troupe de bohémiens que la reine de Navarre…

La duchesse n'acheva pas. Le roi s'était adressé à Cornebut et lui disait :

— Mais dis-moi donc, butor, que la duchesse est folle !

— Non, Sire.

— Ainsi, cela est la vérité ?

— La vérité absolue, répondit Cornebut.

— Pâques-Dieu ! comme disait le roi Louis XI, s'écria le roi François Ier, justice sera faite, et elle sera terrible ! Cornebut ?

— Sire.

— Tu vas m'obéir…

— Oui, Sire.

— Tu vas aller demander son épée au dauphin, fermer les portes du Louvre et mettre des sentinelles à la porte de madame Marguerite, ma bien-aimée sœur.

— Oui Sire, et puis ?

— Et puis tu reviendras ici, et nous aviserons.

Et Cornebut sortit.

Alors la duchesse raconta au roi ce qui s'était passé.

Le roi l'écoutait frémissant de colère.

Et quand elle eut fini, il se leva, appela ses pages, demanda son manteau et son épée et dit :

— Venez, duchesse, on va bien voir si je suis fou ou non.

Et le roi descendit dans la cour du Louvre, calme, froid, le front chargé de nuages et l'œil étincelant, et il apparut ainsi à ses gentilshommes stupéfaits ; et le bruit se répandit, comme une traînée de poudre, par la royale demeure, que le roi n'était plus fou, que le roi régnait et gouvernait toujours !…

§

Et pendant que le roi, revenu ainsi à la raison, faisait arrêter le dauphin et garder à vue chez elle la reine de Navarre, Michaël, le roi des bohémiens, était toujours au palais de la Périne.

Il était revenu du Louvre, avait, comme on sait, passé rue de la Vannerie et acquis la certitude que Chilpéric était toujours en son pouvoir ; puis, il s'en était revenu chez la ribaude, afin de veiller de plus près sur son illustre prisonnier.

Le coup hardi dont l'empereur Charles avait été victime, avait été préparé de longue main et avec une rare habileté.

Le palais de la Périne était plein de varlets et de pages ; mais ces varlets et ces pages étaient des bohémiens.

Tous étaient armés, tous étaient prêts à soutenir, au besoin, un siège contre les Espagnols, si ceux-ci, devinant que leur maître était

prisonnier dans un souterrain du palais, tentaient de le vouloir délivrer.

Enfin, la complicité de Cornebut était pour les bohémiens, le dauphin et la reine de Navarre un sûr garant de succès, car Cornebut tenait Paris dans sa main.

Donc Michaël était revenu chez la Périne.

Ils étaient là tous les trois, la Périne, don José et lui Michaël, devisant tranquillement.

— Je connais mon illustre maître, ricanait don José.

— Il ne signera pas ? fit Michaël.

— Au contraire.

— Il signera !

— Oui, avant la fin du jour prochain.

— Pourquoi pas tout de suite ?

Don José eut un fin sourire.

— D'abord, l'empereur espère encore, dit-il.

— Que peut-il espérer ?

— Que les siens feront grand tapage, que le roi reviendra à la raison, que le dauphin reculera devant une pareille responsabilité…

— Bon ! Après ?

— Il a soupé, il a bu ; il n'a, par conséquent, ni faim, ni soif.

— Et quand il aura faim ?

— Quand il saura que les heures passent, quand la faim et la soif le tourmenteront, quand il commencera à perdre l'espoir d'être délivré, il signera… mais avec l'arrière-pensée de nous échapper, de rejoindre son armée dans les Flandres et de ne pas tenir les engagements qu'il aura pris.

— Ah ! vraiment ? dit Michaël en souriant.

— Aussi, reprit don José, j'aimerais mieux qu'il ne signât point.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il mourrait ici, ce qui vaudrait bien mieux pour nous.

— Tu te trompes, dit froidement Michaël.

Don José tressaillit.

— Ah ! dit-il, tu crois ?

— Oui, certes, reprit le roi des bohémiens, et je vais te le prouver.

— Voyons ?

— Tu n'as encore que la moitié de notre secret.

— Comment cela ?

— Crois-tu donc que je ne connaisse pas l'empereur Charles aussi bien que toi ? il signe tout ce que nous voulons et il est libre.

— Bien, dit don José.

Il se sauve dans les Flandres, s'embarque sur un navire, retourne en Espagne en toute hâte, assemble le conseil de Castille, lui fait part de la félonie du roi de France et adresse un manifeste à l'Europe dans le même sens.

Le conseil de Castille déclare nuls les engagements qu'il a pris durant sa captivité provisoire, l'Europe témoigne son indignation et approuve sa résistance.

Et nous en sommes pour nos peines, ajoute froidement don José.

— Non pas, reprit Michaël.

— Alors ?

— L'empereur a signé, l'empereur est libre. A la porte de ce palais, il trouve des chevaux, une escorte qui l'accompagnera jusqu'à la frontière. Il a hâte de sortir de France ; il part…

— Et puis ?

— Mais au moment où il va toucher le sol flamand, les quelques hommes qui l'accompagnent tombant dans une embuscade, un combat s'engage et un homme à demi nu, rampant dans les broussailles, arrive jusqu'au cheval de l'empereur, se redresse tout à coup, et d'un coup de dague débarrasse le monde du plus grand monarque et du plus grand politique de ce temps-ci.

Commences-tu à comprendre ?

— Oui, certes, mais cette embuscade…

— Elle est prête.

— Cet homme…

— C'est toi.

— Moi ! exclama don José.

— N'es-tu pas des nôtres, dit tranquillement Michaël ?

— J'obéirai, dit don José.

— En attendant, reprit Michaël, buvons à la santé du futur roi d'Espagne, Sa Majesté Philippe II, qui, lui, n'osera pas méconnaître des engagements pris par son illustre père, quelques heures avant de tomber sous le poignard d'un misérable fanatique.

— Buvons ! dit don José en portant à ses lèvres un hanap rempli jusqu'au bord.

— Oui, acheva Michaël, tu as bien compris, n'est-ce pas ? Il faut que le roi et les princes de la maison de France soient innocents de cette fin tragique aux yeux du monde entier.

— Parfaitement, dit don José.

Et comme Michaël développait ainsi ce plan audacieux et bizarre à la fois, un bruit se fit au dehors.

On entendait dans la salle voisine une voix de femme qui disait :

— Michaël ? où est Michaël ? je veux le voir sur-le-champ !

Et la porte s'ouvrit, et Pepa se précipita dans l'oratoire de la Périne.

Elle était pâle et frémissante, et ses cheveux flottaient dénoués sur ses épaules demi-nues.

— Frère ! frère ! dit-elle en se jetant au cou de Michaël, fuyons ! nous sommes perdus !

— Perdus ! exclama Michaël.

— Oui, Chilpéric a été délivré.

— Par qui ? s'écria le bohémien, qui jeta un cri de rage.

— Par le moine.

Et Pepa était si épouvantée qu'elle voulait entraîner Michaël hors de la salle.

Mais celui-ci eut bientôt recouvré son calme :

— Eh bien ! dit-il, qu'importe ! et que peut maintenant Chilpéric ? Cornebut n'est-il pas avec nous ?

Mais tandis qu'il parlait ainsi, une rumeur immense se fit, et on entendit retentir des coups d'arquebuse sous les fenêtres.

Michaël courut à l'une d'elles et se pencha au dehors.

Alors, aux premières lueurs de l'aube, il vit le palais cerné par

une troupe d'hommes à cheval, et il reconnut les archers de Cornebut.

Le prévôt était à leur tête et criait :

— Refermez les portes ! tuez, massacrez tout ce qui résistera, mais surtout qu'on ne touche pas à Michaël, le bohémien. C'est de la main du bourreau qu'il doit mourir.

Michaël l'entendit et lui cria :

— Cornebut ! tu es un traître ! mais je ne mourrai pas, sois tranquille, je suis immortel !

Le prévôt le reconnut et, ivre de rage, il poussa son cheval contre cette poterne du bord de l'eau qui s'était ouverte tant de fois, la nuit, pour le laisser passer, quand il venait chez la Périne.

Mais la poterne était solide, et elle résista.

Pendant ce temps, les bohémiens, qui se trouvaient dans le palais étaient accourus se ranger autour de leur roi.

Ils étaient décidés à vendre chèrement leur vie.

— Bas les armes, dit Michaël.

Et s'adressant à don José :

— La partie est perdue une fois encore, dit-il, et, une fois encore, elle est perdue par la faute de la reine de Navarre, qui m'a empêché de tuer Chilpéric.

— Tu connais cette route secrète et souterraine que nous avons creusée sous le palais. Réunis nos compagnons, mets-toi à leur tête et sauve-toi avec eux.

— Et toi ? dit don José.

— Moi, fit Michaël, je reste.

— Mais tu es perdu !

Michaël haussa les épaules :

— Tu sais bien, dit-il, que je suis immortel !

Don José voulut entraîner Pepa.

Mais Pepa refusa de le suivre.

— Non, non, dit-elle ; je veux rester avec Michaël, et mourir avec lui.

Et elle se suspendit au cou du bohémien.

Alors Michaël dit à la Périne :

— Cette fois, Cornebut ne te pardonnerait pas. Suis don José.

Et don José emmena la ribaude.

§

Quelques minutes après, les portes du palais cédaient sous les efforts des soldats de Cornebut qui, ce qui était prévu, entrait l'épée au poing, pour délivrer, par ordre du roi, l'empereur Charles-Quint, prisonnier des bohémiens !…

L'honneur de François Ier, le roi chevaleresque, était sauf !

ÉPILOGUE

Huit jours s'étaient écoulés.

L'empereur Charles avait pris la route des Flandres, libre et escorté par ses gentilshommes, et le roi, en prenant congé de lui, avait juré que prompte et sévère justice serait faite.

La reine de Navarre, la Marguerite des Marguerites, avait reçu l'ordre de retourner au château de Pau et de ne plus reparaître à la cour de France.

Le dauphin, sévèrement admonesté, était prisonnier sur sa parole au château d'Anet.

Seule des conspirateurs, la dauphine avait été laissée libre au Louvre.

Le Parlement, réuni en chambre criminelle, avait jugé Michaël et sa sœur Pepa.

Le premier était accusé d'avoir ourdi un complot contre la liberté et la vie de l'empereur Charles, hôte du roi de France.

La seconde, d'avoir fait boire au roi un verre d'eau contenant une drogue qui l'avait momentanément privé de sa raison.

Puis un troisième coupable était venu s'asseoir sur le banc des criminels.

Ce coupable, c'était Chilpéric.

Quel était donc son crime ?

— Hélas ! Chilpéric apprenait un peu tard que le faible finit toujours par payer la dette du fort, et il était dit qu'il ne se pourrait soustraire à cette destinée mystérieuse et terrible que Pepa la danseuse avait lue dans sa main.

Chilpéric était coupable, par la raison toute simple que son maître Cornebut devait être innocent.

Il avait eu beau protester, les juges lui avaient imposé silence.

Puis un autre témoin était venu qui avait achevé de le confondre.

Ce témoin, c'était Denis Maubert qui, malade encore et s'appuyant sur le bras d'un varlet, avait paru devant les juges et

accusé Chilpéric d’être au courant depuis longtemps des intrigues qui se tramaient chez la Périne, et de ne les avoir point révélées à Cornebut.

Le parlement condamna Michaël au bûcher.

L’arrêt portait qu’il serait brûlé sur la place de Grève, à six heures de relevée, une heure après l’exécution de la bohémienne Pepa et de son complice Chilpéric, lesquels furent condamnés à être rompus vifs.

Il y eut une grande rumeur dans Paris, le jour où l’on apprit que le triple arrêt du parlement allait avoir son exécution.

Dès le matin des hérauts de justice avaient parcouru les rues annonçant à son de trompes cet événement, et le populaire s’était, à flots pressés, dirigé vers la place de Grève.

Dès le matin aussi, Caboche et ses aides avaient dressé le bûcher et l’échafaud.

Le bûcher était pour Michaël, et l’échafaud pour Chilpéric et pour la malheureuse Pepa.

Caboche frissonnait et pleurait en se livrant à ces apprêts sinistres.

Caboche aimait toujours Pepa, et la prédiction de la pauvre bohémienne allait s’accomplir.

Elle mourrait de sa main.

A la taverne de l’*Écu rogné,* jamais plus nombreuse assistance de filles, de ribauds, de truands et de soudards. Et cependant on ne buvait pas, on ne riait pas, on ne chantait pas des refrains obscènes comme à l’ordinaire.

On parlait à voix basse, sous la double impression de la terreur et de la compassion.

Salamandre, la ribaude aux cheveux roux, disait :

— Tôt ou tard, il arrive malheur à ceux qui veulent jouer le rôle de Satan et blasphèment Dieu.

Michaël se disait roi des enfers, Michaël arrachait les beaux capitaines à la mort.

Hélas ! nous verrons bien s’il ne brûlera pas, lui !

La vieille bohémienne qui avait conduit la Périne au sabbat, et qui était accroupie dans un coin, leva la tête à ces mots et dit en ricanant :

— Michaël est immortel.

— Et ta fille Pepa l'est-elle aussi ? demanda Germaine la ribaude.

— Aussi, dit la vieille.

— Pauvre femme, murmura Salamandre, c'est la douleur qui la rend folle.

— Tu verras bien si je suis folle ! dit la vieille bohémienne, tu verras bien si ma fille meurt.

— Pauvre Pepa ! soupirèrent en chœur les ribauds.

— Une chose me console, dit alors la rousse Salamandre, c'est que ce vilain page de Cornebut va expier tous ses crimes.

Au nom de Chilpéric, un long éclat de rire parcourut la salle, et tous les visages s'épanouirent.

— Mais qu'a-t-il donc fait pour que le prévôt l'ait condamné ? demanda Germaine.

— Il l'a trahi.

— Mais non, dit Thibaude, la fille d'amour de la rue aux Ours, c'est lui au contraire qui a fait avorter le complot des bohémiens.

— Alors pourquoi le fait-on mourir avec eux ?

— Parce qu'il savait trop de choses.

— Ah ! ah !

Un archer qui buvait silencieusement dans un coin leva la tête et dit :

— Vous n'y êtes pas. Chilpéric paye la dette de son seigneur.

— Que veux-tu dire ?

— Ah ! reprit l'archer avec amertume, c'est comme cela et toujours ce sera de même, les petits payeront pour les grands. Chilpéric savait mieux que personne le rôle qu'avait joué Cornebut dans le complot. Il a voulu parler, mais on l'a fait taire ; et quand il aura été rompu, personne ne pourra dire que le prévôt a cessé une minute d'être un fidèle serviteur du roi.

— Archer, mon bel ami, murmura Salamandre, tu as la langue un peu longue, ce me semble. Et si on rapportait tes paroles à Cornebut ?

Mais la voix de Salamandre, en ce moment, fut couverte par un tumulte qui se fit à l'autre bout de la salle, dont la porte venait de

s’ouvrir.

Un homme entrait, et cet homme, c’était Caboche. Caboche tout seul, et non point avec ses aides, comme il avait coutume, les jours d’exécution, quand il venait boire un coup pour se donner du courage.

Caboche était pâle, et tout son corps tremblait comme celui d’une vieille femme.

Il s’arrêta au seuil du cabaret et promena un seul et morne regard sur la foule qui l’emplissait.

— Qui cherches-tu, Caboche ? demanda Salamandre, la belle aux cheveux roux…

— Je cherche un hardi compagnon, répondit-il d’une voix sourde.

— Comment le nommes-tu ?

— Il n’a pas encore de nom pour moi, dit le bourreau. Je cherche un homme qui veuille gagner cent pistoles maintenant.

— C’est bien de l’argent pour un honnête métier, ricanèrent les ribauds.

— Et on ne trouvera personne ici qui puisse gagner loyalement son argent ! dit encore Salamandre.

— Tu te trompes, ribaude, dit une voix avinée.

Et un homme qui dormait sous une table se leva péniblement et dit :

— Qu’est-ce qu’il faut faire pour gagner cent pistoles ?

Cet homme, c’était le moine.

Le moine, toujours ivre ; le moine, que Cornebut avait fait jeter hors de prison en lui disant que la justice du parlement n’était faite ni pour les moines ni pour les pourceaux.

Caboche le regarda.

— As-tu donc jamais tenu une arquebuse ? fit-il.

— Non, dit le moine.

— Alors tu n’es pas ce que je veux.

— Qui parle d’arquebuse ? dit à son tour Carapin l’hôtelier ; je suis un franc-tireur, moi, et à Notre-Dame d’août j’ai gagné le prix.

— Eh bien ! me veux tu rendre un service ? demanda Caboche, de plus en plus tremblant.

— Parle…

— Dans une heure je serai sur l'échafaud.

— Bon ! fit l'hôtelier.

— Je me trouverai entre deux roues ; sur l'une sera couché Chilpéric le maudit, dont je romprai les membres avec une joie sans égale, je vous jure ; sur l'autre… et la voix de Caboche expira sur ses lèvres…

Son amour, du reste, n'était plus un secret pour personne.

— Sur l'autre, hélas ! dit Salamandre, ses aides auront attaché la malheureuse Pepa.

— Oui, dit Caboche d'une voix sourde.

— Eh bien ? demanda Carapin.

— Eh bien ! tu monteras au premier étage de la maison, tu ouvriras la fenêtre, et tu prendras ton arquebuse.

— Et puis ?

— Et puis, au moment où je donnerai dernier coup de barre à Chilpéric, tu me viseras au cœur et tu feras feu.

— Tu veux donc mourir ? demanda Carapin.

— Oui, pour ne pas rompre ma bien-aimée Pepa.

— Crois-tu donc la sauver, en mourant ? dit Salamandre ému.

— Qui sait ? dit le bourreau. Dieu fait quelquefois des miracles.

— Et Satan aussi, s'écria alors la vieille bohémienne, qui avait écouté Caboche avec une attention farouche.

— Que veux-tu dire, la vieille ? demanda le vieillard, de plus en plus ému.

— Ne fais pas attention à elle, murmura Salamandre.

— Elle est folle de douleur. N'est-ce pas sa fille qui va mourir ?

— Ma fille ne mourra pas ! dit la bohémienne, qui redressa sa taille voûtée et dont les yeux étincelèrent d'une flamme sombre. Tu peux garder ton argent, Caboche ; je te le répète : ma fille ne mourra pas.

Mais Caboche jeta sur le comptoir de Carapin un sac de cuir plein d'or.

— Veux-tu gagner cet argent ? dit-il.

— Oui, fit l'hôtelier.

— Je puis compter sur toi ?

— Je te le jure sur le salut de mon âme, car je suis chrétien, dit l'hôtelier.

— Amen ! grommela le moine ivre.

Carapin prit le sac de cuir.

— Tu viseras juste, au moins ? fit encore Caboche.

— Au cœur, répondit Carapin.

— Bien, dit Caboche.

Et il sortit.

— Voilà de l'argent dépensé bien inutilement, murmura la vieille bohémienne avec l'accent d'une conviction ardente.

§

Une heure s'était écoulée.

La place de Grève ressemblait maintenant à une mer houleuse, et la foule pressée qui la couvrait ondulait en tous sens, faisant entendre une clameur immense : c'est que le sinistre spectacle allait commencer.

On avait amené les condamnés.

Michaël était lié à une potence sur le bûcher, à dix pas du second échafaud.

Il devait assister, avant de mourir lui-même, au supplice de Chilpéric, et de sa sœur Pepa Chilpéric et Pepa étaient debout encore.

Le page blasphémait.

La danseuse promenait autour d'elle un mélancolique regard, mais elle ne pleurait ni ne criait.

Le page hurlait :

— Mes amis mes bons amis, je ne suis pas coupable. C'est moi qui ai dénoncé le complot, c'est moi qui ai sauvé l'empereur Charles. Le vrai coupable, c'est ce damné Cornebut, le misérable, le traître et le félon. Mes amis, sauvez-moi ! mes amis, délivrez-moi !

Pepa regarda Caboche et lui dit :

— Eh bien ! tu le vois, on n'échappe pas à sa destinée. Ne t'avais-je pas dit que tu me romprais ?

Caboche détourna la tête et deux larmes brûlantes tombèrent de ses yeux, comme des gouttes de pluie qui se détachent tout à coup d'un nuage noir, par une brûlante soirée de juin.

En même temps, il regarda au-dessus de la foule, dans la direction de la taverne de l'*Écu rogné,* et aperçut Carapin à la fenêtre, serrant son arquebuse dans sa main.

Alors une rougeur fugitive monta à son front pâle.

— Tu n'es pas morte encore ! dit-il à Pepa.

En ce moment aussi, une voix s'éleva dans la foule, au pied même de l'échafaud.

Cette voix disait :

— Courage, Pepa, courage, ma chère enfant. Les cartes m'ont encore dit tout à l'heure que le jeune gentilhomme te sauverait.

Pepa tressaillit ; elle plongea un regard ardent dans la foule, et vit Betsabée pauvre cul-de-jatte qui se traînait comme un reptile au milieu des flots du populaire.

— Hé ! Caboche, cria une voix retentissante, allons ! monseigneur le prévôt s'impatiente. Allons ! à la besogne, s'il te plaît, et commençons par le page !

On reconnut alors Fleur-d'Amour, le capitaine qui, à la tête de ses archers, entourait l'échafaud et était venu là pour présider à l'exécution.

Fleur-d'Amour avait hâte de voir mourir Chilpéric.

Chilpéric hurlait, priait, blasphémait et se débattait aux mains des aides de Caboche, qui lui arrachaient ses vêtements un à un.

Caboche fit un signe, et les aides couchèrent sur la roue le page écumant d'épouvante et de rage.

§

Carapin vint à la fenêtre de son logis son arquebuse à la main.

Derrière lui s'étaient groupés Salamandre, la bohémienne, les ribauds et le moine.

— Tu gagneras ton argent, au moins, disait Salamandre.

— Sois tranquille, murmurait l'hôtelier, je tue une hirondelle au vol.

— Ce pauvre Caboche, dit un ribaud, c'est un vrai service à lui rendre. Jamais il n'aurait le cœur à sa besogne.

— Caboche ne mourra pas, grommela la vieille.

Salamandre haussa les épaules.

— Ni ma fille non plus, acheva la bohémienne.

Soudain on entendit un cri épouvantable, un cri de douleur atroce qui se perdit dans un blasphème, qui fut couvert lui-même par une clameur de la foule.

Caboche venait de frapper le premier coup et de briser un bras à Chilpéric.

Le supplice commençait.

Un supplice terrible, épouvantable, qui dura plus d'un quart d'heure.

A chaque coup de la barre de fer, le page poussait un hurlement effroyable ; puis le hurlement faisait place à un blasphème, et au blasphème un cri d'agonie.

Le page demandait grâce ?

Enfin les hurlements devinrent moins aigus ; les blasphèmes moururent dans la gorge du supplicié, et on n'entendit plus sur l'échafaud que les rauques gémissements, qui s'éteignaient peu à peu.

Et quand il eut frappé le dernier coup, Caboche regarda Pepa toujours debout, toujours calme et résignée ; puis il se tourna vers la taverne de *l'Écu rogné*.

Voilà le moment, murmura Salamandre à l'oreille de Carapin.

L'hôtelier épaula son arquebuse.

— Vise bien surtout, dit encore Salamandre.

Mais comme Carapin allait appuyer son doigt sur la détente qui mettait en mouvement le ressort de l'arme à feu, la vieille bohémienne se jeta sur lui et la lui arracha des mains.

— Mais regarde donc ! dit-elle, regarde donc !

Et Carapin stupéfait vit alors au milieu de la foule un cavalier qui s'ouvrait un chemin à grands coups de plats d'épée et qui criait :

— Place ! place !

Et le cavalier agitait au-dessus de sa tête une écharpe blanche et il disait :

— Grâce au nom du roi ! grâce ! grâce !

Et Pepa, à la vue de ce cavalier poussant son cheval sur

l’échafaud, Pepa jeta un cri et s’appuya défaillante sur le bourreau qui tremblait plus encore.

Ce cavalier, c’était Amaury !…

Le roi avait donc fait grâce ?

Ah ! certes, ce n'avait pas été sans peine.

Avant de quitter Paris, la reine de Navarre avait en vain sollicité la faveur d'un entretien avec lui.

Le roi s'était montré inflexible.

Alors la Marguerite des Marguerites avait écrit au roi une longue et touchante lettre dans laquelle elle implorait sa clémence pour Michaël et pour Pepa.

Le roi avait fait répondre qu'il laisserait la justice avoir son cours.

Le dauphin, lui aussi, avait inutilement imploré la clémence royale.

Enfin Amaury de Mirepoix, la veille même de l'exécution, s'était jeté aux genoux de François Ier.

— Sire, lui avait-il dit, mes pères ont servi vos pères ; depuis qu'il y a des rois de France, il y a des Mirepoix, l'épée à la main, sur les dernières marches du trône. Sire, grâce pour la pauvre fille…

Et le roi avait repoussé Amaury comme il avait repoussé la reine de Navarre et le dauphin.

Alors Amaury s'en était allé trouver la dauphine, cette pauvre princesse qui vivait seule au Louvre depuis que madame la duchesse d'Étampes avait repris tout son empire.

— Madame, lui avait-il dit, je n'ai plus d'espoir qu'en vous, m'abandonnerez-vous ?

— Non, avait répondu Catherine.

Et la pauvre princesse était allée, elle aussi, se jeter aux pieds du roi.

— Sire, Votre Majesté tourne quelquefois vers l'avenir un sombre regard, car le dernier fils de Votre Majesté n'a pas d'enfant…

— C'est vrai, dit le roi, et je me demande si ma race ne doit pas s'éteindre.

Sire, reprit la duchesse, que donneriez-vous à celui qui vous affirmerait le contraire ?

— Je lui accorderais ce qu'il me demanderait.

— Eh bien ! Sire, reprit la dauphine, cette nuit, mes flancs ont tressailli et j'ai compris que j'allais bientôt devenir mère…

Et comme le roi jetait un cri de joie, Catherine ajouta :

— Sire, la parole du roi chevalier est sacrée :

— Que me demandez-vous donc, ma fille ? dit le roi.

— La grâce de Pepa la bohémienne, Sire.

Et la dauphine se prosterna devant François Ier et attendit.

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez, dit le roi en se relevant.

Et il prit une plume et signa la grâce de Pepa.

— Puis, tout à coup, regardant l'horloge de son cabinet :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, mais il faut vous hâter, alors… Voici l'heure du supplice !

Et comme il disait cela, Amaury de Mirepoix entra comme un ouragan, s'empara du parchemin et disparut.

Son cheval, tout scellé, était dans la cour du Louvre.

Amaury sauta en selle ; comme on l'a vu, il arriva au moment même où Carapin l'hôtelier s'apprêtait à tuer le malheureux Caboche d'un coup d'arquebuse.

Pepa était sauvée !

§

Cependant Michaël était toujours lié sur le bûcher. Quand il avait vu sa sœur monter sur l'échafaud, le bohémien avait pâli.

Pourtant tout espoir ne l'avait pas abandonné sans doute, car, tandis que Caboche brisait un à un les membres du page Chilpéric, il avait constamment tenu les yeux fixés sur le Louvre, dont on apercevait les clochetons au-dessus des toits environnants, dans le lointain.

Et lorsqu'Amaury parut enfin, agitant son écharpe blanche, une légère rougeur colora son front pâle et un sourire vint à ses lèvres.

Pepa descendit donc saine et sauve de l'échafaud, et la foule la porta en triomphe.

En même temps, Amaury se fit jour jusqu'au bûcher.

— Michaël, dit-il au condamné, j'ai tenu ma parole, tu le vois.

— Vous êtes un noble gentilhomme, messire, répondit Michaël.

— Tu peux mourir tranquille. Je veillerai sur ta sœur, dit encore Amaury d'une voix émue.

— Vous savez bien que je ne mourrai pas, dit Michaël en souriant. Je suis immortel !

— Ah ! pauvre fou ! dit Amaury.

— Messire, poursuivit Michaël avec calme, nous avons quelques minutes encore avant qu'on n'allume mon bûcher, vous flairait-il de me dire si le roi s'est fait prier beaucoup.

— Pour accorder la grâce de ta sœur ?

— Oui.

— Il l'a refusée à la reine de Navarre.

— Cela devait être.

— Il l'a refusée au dauphin.

— Et il vous l'a accordée ?

— Non, pas à moi.

— A qui donc ?

— A madame Catherine de Médicis.

— Les bohémiens tiendront compte à la dauphine de ce qu'elle a fait pour nous, dit gravement Michaël. Et je l'irai remercier ce soir.

— Vous !

— Oui, messire, annoncez-lui ma visite.

Amaury haussa les épaules.

En ce moment, Caboche, pâle encore, s'approchait du bûcher une torche à la main, et les archers refoulaient le peuple.

Amaury s'écarta comme tout le monde, mais il était remonté à cheval et il pouvait voir très distinctement, quoique à distance, tous les détails du supplice.

Le bûcher pétillait déjà et la fumée montait autour de Michaël.

— Adieu, lui cria Amaury.

— Au revoir ! dit le condamné.

La flamme et la fumée montaient toujours.

Michaël ne poussait pas un cri et il continuait à sourire à Amaury.

Enfin les flammes devinrent plus intenses, la fumée s'éleva en tourbillons, et Michaël disparut au milieu des flammes…

— Pauvre Michaël ! murmura Amaury.

Et il reprit tristement, à travers la foule, le chemin du Louvre, où la dauphine l'attendait.

§

Le soir de ce jour, madame Catherine de Médicis était on son oratoire avec Ricci le Florentin, ce sombre favori qui devait avoir sur son esprit un si funeste ascendant.

— Crois-tu donc aux sorciers, toi ? lui disait-elle.

— Oui, madame, répondit Ricci.

— A l'élixir de longue vie ?

— Oui, madame.

— Tu n'as pourtant vu brûler Michaël aujourd'hui.

— J'étais à vingt pas du bûcher, et je ne me suis en allé qu'après l'extinction du dernier tison.

— Alors Michaël est mort ?

— Je ne sais pas…

— Ah ! dit la dauphine en tressaillant, tu crois à sa prédiction ?

— Je l'ai entendu qui disait à messire Amaury de Mirepoix : « Nous nous reverrons ! »

— Il a même dit, reprit la dauphine, qu'il viendrait me voir et me remercier.

— Vrai, madame ?

— Ce soir…

— Et il viendra, dit Ricci avec l'accent de la conviction.

Et comme Ricci parlait ainsi, on gratta doucement à la porte de l'oratoire.

Catherine et son favori se regardèrent et ne purent s'empêcher de frissonner.

— Qui est là ? demanda Ricci, qui se leva en trébuchant comme

un homme ivre.

— Moi, répondit une voix.

Catherine pâlit :

— Ouvre ! balbutia-t-elle.

Ricci ouvrit en tremblant, et un homme entra.

C'était Michaël.

Michaël, qu'on avait brûlé en place de Grève quelques heures auparavant ; Michaël, que Ricci avait vu disparaître au milieu des flammes.

Catherine et Ricci étaient pâles et n'osaient prononcer un mot.

— Madame, dit le bohémien, croyez-vous maintenant que je sois immortel ?

— Je ne sais, balbutia la jeune princesse, mais, homme ou fantôme…

— Je ne suis pas un fantôme, dit Michaël.

Et il posa la main sur le bras de Ricci et le serra si fort que celui-ci poussa un cri.

— Madame, poursuivit-il, vous avez sauvé ma sœur, et je viens vous remercier.

Un jour viendra, madame, un jour loin encore, où vous serez reine et où le fardeau du pouvoir vous paraîtra si lourd que vous jetterez autour de vous un regard effaré et vous trouverez seule.

« Ce jour-là peut-être, madame, vous songerez aux bohémiens.

« Alors, si vous pensez qu'ils vous peuvent être utiles, appelez-moi.

« Où que je sois, fût-ce au bout du monde, j'arriverai !… Et Michaël, ayant ainsi parlé, salua profondément la jeune dauphine.

Puis il fit un pas de retraite, non vers la porte qui lui avait livré passage, mais vers la cheminée.

En même temps, il jeta une petite boule noire dans le feu.

Soudain une fumée noire s'éleva en tourbillonnant dans la cheminé et se projeta dans la chambre, qu'elle remplit.

La dauphine et Ricci ne virent plus rien et furent pris à la gorge par une forte odeur de soufre.

Puis, comme cela était arrivé déjà chez la Périne, la fumée se

condensa en une colonne compacte qui se dirigea vers une des fenêtres qui s'était ouverte tout à coup…

Et quand cette colonne se fut projetée au dehors, quand ce qui restait de fumée dans l'oratoire se fut dissipé, Catherine de Médicis et Ricci, frémissants, eurent beau chercher Michaël des yeux.

L'homme étrange avait disparu !

Et alors une voix leur arriva à travers l'espace, et cette voix, c'était encore celle de Michaël.

Et Michaël, invisible, leur disait :

— Nous nous reverrons un jour !

FIN DE LA MESSE NOIRE.

Table des matières